INTRODUCTION

Notre intérêt pour l'économie des Andes préhispaniques est né lors de recherches menées dans le cadre de travaux antérieurs concernant les rapports existant entre les incas et les peuples des basses terres amazoniennes du Pérou sud-oriental et de la Bolivie septentrionale. Si nos recherches, se fondant principalement sur les données ethno-historiques disséminées dans les œuvres de nombreux chroniqueurs du XVI^{e} et du XVII^{e} siècles, ne portaient alors que partiellement sur les relations économiques connectant les milieux montagnard et tropical, elles ne manquèrent pas de faire émerger l'idée d'une coexistence de diverses situations au sein de cette zone frontalière du Tahuantinsuyu. La mise en évidence d'une disparité des mécanismes d'échange en jeu dans la région contrastait cependant sérieusement avec la vision monolithique très souvent dépeinte par les chroniques espagnoles. Ces sources véhiculent en effet l'image d'un État inca homogène dont l'économie se fondait essentiellement sur le versement régulier par chaque sujet du souverain cusquénien d'un tribut dont la nature pouvait être matérielle ou immatérielle (s'apparentant alors un tribut en force de travail). Ce dernier point, central dans la compréhension du système de tribut prévalant à l'époque inca, fait bien souvent l'objet de contradictions dans la littérature ethno-historique. La confusion qui en découle nous incite à penser que les subtilités régissant cette pratique étaient difficilement décelables pour les conquérants espagnols et que les changements inévitables opérés sous l'influence de l'administration coloniale contribuèrent à brouiller plus encore la perception que les auteurs, n'ayant pour la plupart pas participé à la Conquête, pouvaient avoir de l'économie inca. Quoiqu'il en soit, la singularité de la région évoquée auparavant, suggérée par les sources littéraires, nous incita à envisager plus globalement dans la présente étude une vaste zone géographique que nous désignons par l'expression « monde inca » afin de déterminer si les mécanismes observés à l'échelle d'une région donnée constituaient une norme systématique, une configuration possible ou une exception à l'échelle d'un territoire dépassant les bornes officielles de l'empire inca (bien que leur matérialisation soit sujette à débat).

Nous ne remettons pas en causes les concepts d'empire et d'État souvent associés au Tahuantinsuyu. Ils se justifient en effet pour différentes raisons. Ainsi, ses frontières étaient théoriquement délimitées et sa construction se fondait sur l'agglomération de territoires conquis au sein d'un même espace politiquement fédéré dont l'autorité était assurée par un pouvoir central fort. De plus, son fonctionnement au quotidien était assuré par des institutions et une

Rapport-gratuit.com
LE NUMERO 1 MONDIAL DU MÉMOIRES

administration contrôlées par l'autorité politique dont la légitimité reposait sur son acceptation par l'ensemble de la population composant la société inca[1]. Néanmoins, l'exemple de l'Amazonie du sud-est péruvien nous a mené à nous interroger sur la pertinence de nous cantonner simplement au Tahuantinsuyu alors que des zones dont nous ne sommes pas certains qu'elles aient véritablement été annexées par les souverains de Cusco pourraient avoir joué un rôle sur la scène économique andine. Nous avons donc pris le parti de considérer le monde inca, une zone géographique plus vaste que nous définissons comme l'ensemble du territoire sur lequel rayonnait l'influence politique, économique ou religieuse des institutions impériales (**Figure 1**). Les différentes populations qu'il abritait contribuaient à l'alimentation des flux économiques matériels et humains parcourant le Tahuantinsuyu ou exerçaient une pression suffisante sur les frontières de celui-ci pour que le pouvoir central s'en préoccupe. Du nord au sud, ce monde inca s'étendait donc du sud de la Colombie jusqu'au centre du Chili, ce qui correspondait approximativement aux frontières officielles du territoire impérial qu'il ne dépassait que de quelques dizaines de kilomètres tout au plus aux deux extrémités. Délimité à l'ouest par l'océan pacifique, sa particularité résidait essentiellement dans son extension orientale. Il s'étendait en effet jusque dans les basses terres amazoniennes d'Équateur, de l'actuel État d'Acre au Brésil et des départements de Pando et de Beni de la Bolivie septentrionale, ainsi que jusqu'à la région paraguayenne de l'Alto Paraguay (dont étaient originaires les Chiriguanos qui causèrent tant de soucis à Huayna Capac) et le piémont bordant le versant oriental de la *Sierra* argentine. Ce monde inca englobait donc à la fois le territoire politiquement unifié que constituait le Tahuantinsuyu et des territoires adjacents aux dimensions variables qui bordaient immédiatement l'empire.

Dans le registre archéologique, rien ne permet d'affirmer que ces derniers aient été formellement et officiellement rattachés au territoire politique unifié par les Incas. Il semble donc plus prudent de les considérer comme des territoires étrangers au Tahuantinsuyu. Leur proximité immédiate pourrait néanmoins avoir permis au pouvoir central inca d'y étendre son influence par le jeu des partenariats militaires et commerciaux, ou tout du moins d'interagir avec les populations locales dans un but essentiellement économique. Ainsi, tandis que l'empire inca pouvait être qualifié d'espace politiquement unifié, le monde inca tel que nous le concevons était un territoire non unifié. Il comprenait le Tahuantinsuyu et les zones adjacentes où évoluaient des populations qui ne furent jamais soumises au système mis en place par les Incas. Dans le cadre de notre étude, une distinction essentielle est facilement opérable entre les

[1] *Le Petit Larousse*, Paris : Bordas, 1998, (« empire ») p. 375 et (« État ») p. 402.

populations de l'empire et celles des zones adjacentes à l'empire : les premières étaient soumises à la *mit'a* tandis que les autres ne furent jamais susceptibles de l'être, tout du moins dans la configuration géopolitique qui prévalait dans cette région d'Amérique du Sud au moment de la Conquête. Leurs territoires n'ayant en effet jamais été formellement incorporés au Tahuantinsuyu, elles échappaient de ce fait à toute obligation légale à l'égard de l'Inca. Le monde inca pourrait ainsi familièrement être décrit comme l'empire inca et ses voisins, essentiellement orientaux. L'appellation « monde inca » trouve sa pertinence dans notre étude en raison des bornes géographiques fixées auparavant, qui n'incluent que les zones où des interactions directes entre des représentants du pouvoir central cusquénien et des populations extérieures à l'empire pourraient avoir eu lieu. Elle concerne ainsi une zone formant approximativement un croissant dans la partie occidentale du continent sud-américain, mais ne peut aucunement s'appliquer à l'ensemble de ce dernier. La question des relations indirectes que les Incas auraient pu avoir, parfois sans même le savoir en raison de la multiplication des intermédiaires, avec les populations tupi-guarani installées sur le littoral atlantique du Brésil (donc bien au-delà du territoire des chiriguanos du Paraguay et de l'est de la Bolivie), n'est pas traitée dans cette étude car elle dépasse grandement les limites géographiques du monde inca telles que nous venons de les définir.

La population de ce monde inca était particulièrement hétérogène puisque seuls les habitants de la capitale impériale et certains peuples installés dans la région de Cusco pouvaient se targuer d'appartenir à une ethnie inca fabriquée de toute pièce[2] et dont la pluralité culturelle s'effaça au fil du temps et des alliances matrimoniales. L'appartenance au groupe inca découlait en effet d'une filiation mythologique avec Manco Capac et avec les groupes attirés sous la bannière de Cusco au début de l'histoire du développement de la puissance inca. Les membres de cette entité politique dominante ne constituaient qu'un groupe restreint, tandis que le reste de la population du monde inca se caractérisait par une extrême diversité culturelle, parfois occultée par les récits des chroniqueurs. Loin des considérations nationalistes déjà bien ancrées dans l'Europe du XVI^{e} siècle, la société inca s'apparentait davantage à une mosaïque de communautés distinctes, subjuguées diplomatiquement ou militairement par un pouvoir politique cusquénien qui les rassembla au fil du temps sur un territoire en perpétuelle expansion dont il se proclamait à la fois maître et administrateur légitime. Les Incas ne cherchèrent pas à conquérir le cœur des populations régulièrement intégrées au Tahuantinsuyu et à leur insuffler

[2] Un processus de constitution de la première véritable communauté inca à l'origine de la distinction entre les incas de sang et de les incas de privilège dans les témoignages ethno-historiques.

un sentiment de nationalité inca. Seule comptait leur participation à la vie du monde inca et au bon fonctionnement du système économique prôné et piloté par le pouvoir central cusquénien. L'impératif linguistique que constituaient l'apprentissage et la connaissance généralisée du quechua, *lingua franca* répandue à travers l'ensemble du territoire impérial au moment de l'arrivée des espagnols, n'avait d'ailleurs pas d'autre fonction que de faciliter la communication et les interactions entre groupes humains distincts et leur administration par les agents de l'État inca. Le terme « incas » lui-même n'était pas employé par les populations préhispaniques pour désigner les habitants de Cusco. Il s'agissait en réalité d'un titre réservé au souverain, l'Inca, qui fut rapidement détourné par les colons espagnols pour désigner l'ensemble de la noblesse dirigeante cusquénienne. Il est aujourd'hui encore utilisé pour parler de l'ensemble des habitants du Tahuantinsuyu, par souci de simplification et en raison de la démocratisation des connaissances linguistiques. Il est néanmoins nécessaire de garder à l'esprit qu'aucune appellation générale associée aux individus peuplant l'empire n'est connue à ce jour et qu'il n'en existait probablement pas.

Cela renforce l'idée d'une importante hétérogénéité de la société inca dont la majorité des membres n'avaient qu'une conscience relative de l'immensité de la population soumise à l'autorité inca. Les contacts intercommunautaires se réduisaient ainsi pour la plupart aux interactions entre groupes de travailleurs de différentes régions affectés temporairement à des projets d'envergure ou leur coopération au sein des armées impériales. Cette hétérogénéité était d'ailleurs présente à tous les niveaux de la division administrative du territoire inca. En effet, les quatre *suyu* définis au fil de la conquête inca du Tahuantinsuyu constituaient une première forme de démarcation entre populations considérées comme distinctes par le pouvoir central. Cette différenciation apparaît clairement chez certains chroniqueurs qui rapportent des différences dans les pratiques culturelles des populations des différents *suyu*, notamment dans le domaine funéraire[3]. Néanmoins il faut bien comprendre que cette différenciation entre *suyu* souffre de la vision uniforme que les auteurs coloniaux pouvaient avoir de chacun de ces quartiers de l'empire, une vision fortement remise en question par l'archéologie. Nous nous attachons d'ailleurs dans cette étude à démontrer l'hétérogénéité culturelle qui prévalait au sein du Chinchasuyu[4]. De plus, de très nombreux sujets de l'Inca ignoraient l'existence de partenaires d'échange évoluant hors des limites du Tahuantinsuyu, dans des régions non intégrées à ce dernier mais connectées par endroits à celui-ci sous l'impulsion du pouvoir

[3] HUAMAN POMA DE AYALA, Felipe, *Nueva crónica y buen gobierno*, Vol. 2. Lima : Biblioteca del Perú, 2017, p. 101-104.
[4] Notamment dans le chapitre 2.

central cusquénien. De même, très peu de ceux qui étaient au fait de ces partenariats devaient avoir rencontré des représentants de ces peuples alliés qui fournissaient pourtant au pouvoir central des produits qui circulaient de manière plus ou moins contrôlée au sein du Tahuantinsuyu. Le monde inca était donc particulièrement vaste et peuplé de groupes dont nous pensons pour certains qu'ils s'ignoraient purement et simplement du fait de leur éloignement géographique et de la réglementation en vigueur dans le domaine de la circulation des hommes et des biens à l'intérieur du territoire impérial. La construction progressive du Tahuantinsuyu, au fil d'une expansion impériale peut-être moins rapide que ce qu'a longtemps pu laisser penser le modèle communément admis de progression inca à travers les Andes à partir du règne de Pachacútec Inca Yupanqui (1438-1471), et la négociation d'alliances extérieures par différents souverains aboutirent à l'extension du monde inca qui prévalait à la veille de la conquête espagnole.

Nous avons fait le choix de considérer dans cette étude différents stades d'évolution du monde inca, depuis les premières entreprises conquérantes d'envergure remontant au moins au règne de Viracocha (1400-1438) jusqu'à l'extension maximale du territoire impérial sous le règne de Huayna Capac (1493-1527). Ces bornes temporelles comprennent donc les périodes de réforme du système économique probablement intervenue sous le règne de Pachacútec Inca Yupanqui (1438-1471) et du possible développement des échanges d'ordre privé sous l'impulsion de Tupac Inca Yupanqui (1471-1493). Le caractère arbitraire des dates associées aux règnes de ces différents souverains depuis les travaux de John Rowe[5] dans les années 1940 nous a amené à ne pas mener notre réflexion à partir de la chronologie traditionnelle et, en nous fondant notamment sur les datations radiocarbone récentes, à considérer plus simplement l'ensemble du XV^{e} siècle et le début du XVI^{e} siècle, jusqu'à la prise de Cusco par les troupes de Francisco Pizarro. Notre étude concerne donc une période historique s'étendant approximativement de 1400 à 1533. Elle a vu les bases du système économique inca être posées avant que les mécanismes le composant n'évoluent et ne s'enrichissent de nouvelles pratiques, jusqu'à faire de Cusco le cœur économique d'un monde inca aux limites plus lointaines encore que celles de l'immense Tahuantinsuyu.

Notre intérêt pour ce domaine particulier s'explique également par le fait que, depuis les travaux de Louis Baudin publiés entre les années 1920 et les années 1950, le sujet n'a été que très peu étudié en France. Il constitue pourtant depuis des décennies un vaste domaine de

[5] ROWE, John Howland, « Absolute Chronology in the Andean Area », *American Antiquity*, 1945, Vol. 10, n^{o} 3, p. 265-284.

recherche pour les historiens, les archéologues et les anthropologues nord et sud-américains tels que Maria Rostworowski, Waldemar Espinoza Soriano, John Murra, Tom Dillehay, Richard Burger, Charles Stanish, Lawrence S. Coben, Axel E. Nielsen, Frank Salomon ou encore Christine A. Hastorf (pour ne citer qu'eux). Nous souhaitions donc apporter notre contribution à l'avancée de ces recherches grâce à cette étude qui se veut exempte de pressions liées à des questions d'écoles de pensée (accompagnant parfois un trop grand foisonnement de travaux concernant un sujet en particulier). L'accroissement extrêmement important des données relatives à l'économie inca, tributaire de la multiplication des fouilles et des recherches menées outre-Atlantique, nous a également fourni un motif pour entreprendre cette étude. Nous pensons en effet que les conditions nécessaires à un renouvellement réel de notre connaissance de l'économie du monde inca sont aujourd'hui réunies. Les barrières érigées par les partisans d'une omniprésente verticalité dans le modèle économique inca ont en effet été fendues, entrainant une extension massive des régions ciblées dans le cadre d'ambitieuses campagnes de fouilles archéologiques. Cette avancée nous permet d'envisager une analyse des mécanismes économiques à une échelle plus audacieuse, correspondant à notre volonté d'établir un modèle englobant l'ensemble du monde inca dont nous ne doutons pas qu'il est lui-même voué à évoluer au fil des découvertes à venir. Cette explosion des données matérielles, mises au jour sur le terrain et en laboratoire grâce au développement de l'archéozoologie, de l'archéobotanique, de l'anthropologie biologique et de l'archéométrie, nous permet de ne pas reproduire les erreurs longtemps observées en Europe quant à l'étude d'une autre économie, celle de l'Antiquité.

Si l'écart temporel nous séparant des Grecs anciens et de la Rome antique est bien plus important que celui nous séparant des Incas, les écueils rencontrés dans le domaine des études économiques restent néanmoins identiques. L'erreur majeure de Louis Baudin, qui l'amena à qualifier l'empire inca de socialiste[6], n'est en rien différente de celle de Moses I. Finley[7]. Celui-ci s'appuyait en effet essentiellement sur les textes historiques pour étudier l'économie antique, écartant la possibilité que l'archéologie puisse apporter des données fiables susceptibles d'alimenter une réflexion sur l'histoire économique. Sa défiance était d'ailleurs tout aussi grande envers la science économique qu'il soupçonnait de moderniser tout ce qu'elle examinait[8], ce dont les travaux de L. Baudin ne risquaient pas de le dissuader. Ce parti pris de

[6] BAUDIN, Louis, *L'empire socialiste des Incas*, Paris : Institut d'Ethnologie, 1928, 294 p.
[7] FINLEY, Moses E., *The Ancient Economy*, Berkeley : University of California Press, 1973, 222 p.
[8] ZURBACH, Julien, « Archéologie, histoire, économie », *Archéopages. Les archéologues face à l'économie*, 2019, Hors-série 5, p. 4-5.

M. Finley, qui fut suivi par une grande partie des chercheurs s'inscrivant à partir des années 1970 dans une démarche primitiviste, entraina la multiplication des estimations se fondant sur quelques lignes écrites ici et là par Cicéron. Une telle démarche ne permit pas de réaliser de grandes avancées en matière de connaissances concrètes et précises sur l'économie romaine. La remise en cause de la domination du primitivisme dans les années 1990 s'accompagna d'une reconsidération de la question du fonctionnement des marchés antiques traduisant une évolution de la pensée collective (proche de celle observée à la même époque au sein de la communauté des américanistes spécialisés dans l'étude des Andes préhispaniques[9]). Ce tournant ouvrit la voie dans le courant des années 2000 à l'introduction des données issues de l'archéologie, puis à l'implication grandissante dans les années 2010 de disciplines chimiques et biologiques en archéologie. Au-delà du fait de révolutionner l'étude de l'économie antique, cela permit d'élargir l'horizon trop longtemps étriqué des historiens et de donner un crédit nouveau aux archéologues et aux anthropologues. La trajectoire relativement similaire prise au XXI^{e} siècle par les études traitant de l'économie andine, aux époques inca et pré-inca, explique notre choix de consacrer cette étude au nécessaire enrichissement des connaissances liées à l'économie du monde inca, en adoptant une approche à la fois historique, archéologique et anthropologique.

La pluridisciplinarité nous apparaît en effet comme la clé, à l'image des progrès colossaux réalisés par les études actuelles sur l'économie du Vieux Monde antique, pour appréhender l'ensemble des composantes d'un système économique inca bien plus hétérogène que ne le laissent à penser de prime abord les textes des auteurs coloniaux. Si ces derniers n'en restent pas moins de précieux outils de recherche, les apports concrets des découvertes réalisées sur le terrain et en laboratoire témoignent de la nécessité de parfois lire entre les lignes et d'écrire l'histoire économique du monde inca avec l'archéologie. Le parallèle réalisé ci-dessus se cantonne cependant à la démarche adoptée pour mener à bien notre enquête, sans que nous laissions des idées propres au passé comme au présent de l'Europe venir la perturber. En effet, au-delà de la méthodologie, le principal obstacle se dressant sur le chemin de la compréhension de l'économie du monde inca réside dans la tendance naturelle des chercheurs à voir dans les modes de vie des peuples du passé des éléments du présent. Une telle transposition de concepts purement européens à l'Amérique préhispanique serait une erreur tant la pensée des peuples et civilisations indigènes du continent américain était éloignée de la nôtre et de celle des habitants du Vieux Monde. Les premiers exemples de ce phénomène sont visibles dans les chroniques espagnoles, où les *curacas* (parfois désignés par le terme de « caciques » d'origine caribéenne

[9] Nous l'évoquons dans notre état des lieux de la recherche réalisé dans le Chapitre 1.

Rapport-Gratuit.com

et importé par les conquérants espagnols) pouvaient également être assimilés aux « seigneurs » ou « princes territoriaux »[10] du système féodal européen[11]. Ces seigneurs locaux étaient les vassaux d'un suzerain plus puissant qui leur permettait tout de même de conserver une relative autonomie au niveau local, mais ils n'avaient aucun droit hors de leur fief[12]. Ce type de pratique découle d'une tentation évidente de chercher chez les populations préhispaniques des correspondances avec des pratiques ou des institutions bien connues de l'histoire européenne afin de faciliter notre compréhension de phénomènes parfois extrêmement complexes. Cependant, une telle démarche risque fort d'induire une déformation de la réalité quotidienne des sociétés amérindiennes et d'entrainer ainsi une incompréhension profonde des mécanismes qui les régissaient. Pour cette raison, nous avons préféré ne pas nous imprégner trop intensément des études économiques modernes et contemporaines qui auraient pu formater notre pensée et biaiser notre vision des données ethno-historiques et archéologiques. Il ne s'agit évidemment pas de faire l'impasse sur ces travaux extrêmement riches mais plutôt d'ouvrir une nouvelle voie permettant d'appréhender l'économie du monde inca sans forger notre vision de ce phénomène à partir de ces seuls outils de recherche. Nous avons de plus fait le choix d'appuyer aussi souvent que possible notre argumentation sur des données brutes et des observations concrètes. L'objectif est simple : élaborer un modèle économique inca à la fois original et abouti, à même de faire avancer notre connaissance du fonctionnement de l'empire et de percevoir son histoire à l'aune de l'évolution des pratiques relevant du domaine de l'économie. Cette étude doit ainsi servir à répondre à de nombreuses questions.

Notre première interrogation concerne l'uniformité théorique de l'économie du monde inca. Cette vision, essentiellement fondée sur l'image véhiculée par le discours officiel inca enregistré dans les chroniques espagnoles, nous paraît correspondre à une déformation de la réalité telle qu'elle est perceptible sur le terrain. Il ne s'agit pas nécessairement d'une manipulation volontaire opérée par le pouvoir inca ou par les informateurs des chroniqueurs. Il est en effet possible qu'une partie, plus ou moins importante, des données en langue quechua ait été perdue ou transformée lors du processus de transcription en castillan des témoignages récoltées auprès des informateurs indigènes. Quoiqu'il en soit, l'immensité et la diversité des

[10] « *A los señores de vasallos (como duques, condes y marqueses) llamaban curaca. Los cuales, como verdaderos y naturales señores, presidían en paz y en guerra a los suyos. Tenían potestad de hacer leyes particulares y de repartir los tributos y de proveer a su familia y a todos sus vasallos en tiempo de necesidad, conforme a las ordenanzas y estatutos del Inca.* », GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Comentarios Reales de los Incas*, Arequipa : Ediciones El Lector, 2014, p. 314.
[11] GANSHOF, François L., *Qu'est-ce que la féodalité ?*, Paris : Editions Tallandier, 2015, p. 108-109.
[12] LE GOFF, Jacques, *La civilisation de l'Occident médiéval*, Paris : Flammarion, 1982, p. 70-75.

conditions écologiques du territoire constituant le monde inca nous incitent à remettre en question l'apparente uniformité de son économie. Cette idée doit nous mener à traiter la question des mécanismes théoriques en jeu au sein du système économique, pour lesquels nous envisageons des manifestations plurielles.

Nous souhaitons également déterminer dans quelle mesure l'économie était contrôlée par le pouvoir central cusquénien. De nombreux éléments doivent pour cela être détaillés, tels que les investissements (humains, matériels et infrastructurels) consentis par l'État inca dans le cadre de son fonctionnement économique, ainsi que les contraintes et les bénéfices inhérents à son implication dans la sphère économique. Si le contrôle du pouvoir central de Cusco sur l'économie semble avoir été très important, nous soupçonnons tout de même la présence d'espaces permettant l'existence d'initiatives économiques privées que nous envisageons même parfois encouragées par l'État. Nous avons donc pour objectif de remettre en question l'ubiquité étatique parfois érigée en principe au moment d'aborder l'économie inca.

Enfin, il nous semble important de nous interroger sur les conséquences d'une intégration économique imposée par le pouvoir central sur le mode de vie des communautés assujetties. Loin de l'uniformité théorique encore une fois véhiculée par les chroniques espagnoles, nous pensons que l'impact de cette exploitation économique des populations soumises fut extrêmement variable selon la communauté considérée. Cette étude doit donc permettre d'éclaircir ce point.

Il s'agit là de multiples interrogations qui s'entrecroisent et ne peuvent être traitées indépendamment les unes des autres. Elles alimentent un processus de recherche plus général et nous encouragent à développer des éléments de réponse, qui à leur tour seront sources d'interrogations. Ce cycle perpétuel permet à notre réflexion d'évoluer au fil des cinq chapitres qui composent cette étude.

Pour commencer, notre premier chapitre doit nous servir à détailler notre méthodologie reposant à la fois sur l'analyse des sources ethno-historiques et des données matérielles issues des fouilles archéologiques et du travail de laboratoire. Nous y fournissons une liste complète des chroniques utilisées tout en évoquant l'intérêt de chacune pour notre étude et nos réserves à leur propos. Nous y détaillons également l'ensemble des sites archéologiques, qu'ils soient incas ou pré-incas, concernés par nos investigations et ayant ainsi servi à alimenter notre réflexion et notre argumentation. Nous ne manquons pas de préciser ceux pour lesquels nous avons pu procéder à une couverture photographique sur le terrain afin d'illustrer la présente

étude. Nous y opérons enfin un état des lieux critique de la recherche dans le domaine de l'économie inca, depuis les premiers travaux publiés au début du XX^{e} siècle jusqu'aux recherches d'envergure menées durant la dernière décennie à travers l'ensemble du Tahuantinsuyu. L'objectif est de mettre en évidence les courants intellectuels et les contextes sociétaux qui les ont influencées, ainsi que leur contribution à l'avancée de la discipline.

Une fois le cadre méthodologique posé, nous débutons véritablement notre réflexion avec les chapitres suivants, respectivement consacrés à l'étude des relations économiques symétriques et asymétriques qui prévalaient à l'échelle du monde inca et englobaient l'ensemble des mécanismes en jeu au niveau du territoire local, régional et impérial. Nous abordons en effet dans un chapitre les concepts de *minca* et de *mit'a*, au cœur desquels nous retrouvons la notion de travail. Nous tentons d'expliciter avec exactitude certaines modalités, parfois ignorées ou incomprises, régissant le versement à l'Inca d'un tribut en force de travail et d'appréhender les implications de l'organisation de ce dernier au regard de la pensée inca. Cela nous permet d'envisager la mise en œuvre concrète de la *mit'a*, notamment à travers des éléments non évoqués dans les chroniques espagnoles. Nous tentons également de démontrer que le caractère essentiel du travail pour le pouvoir central avait une influence directe à la fois sur les pratiques expansionnistes incas et sur le mode d'implantation impérial au niveau local et régional, contribuant ainsi à façonner un paysage politique hétérogène à l'échelle du monde inca. Cette diversité découlait directement des intérêts économiques de l'État, grand bénéficiaire de cette relation éminemment asymétrique. Un autre chapitre est consacré à l'étude des échanges non-contraints au sein du monde inca, relevant du domaine des relations économiques symétriques. Ils impliquent en effet le principe de partenariat et une volonté commune des acteurs économiques d'interagir, loin de toute pression de la part du pouvoir politique dans le cas des individus agissant dans le cadre privé. Nous tentons d'apporter une réponse à la question de l'hypothétique existence de marchands indépendants du pouvoir central. Il s'agit de définir leur champ d'action au sein du monde inca et les particularités liées à leur activité telles que l'usage ou non d'un équivalent préhispanique à la monnaie européenne, la nature des lieux sur lesquels ils pouvaient échanger leurs marchandises et la gamme de produits concernés. Ce premier ensemble de chapitres concerne donc les différentes formes d'échange qui existaient au sein du monde inca et la nature des productions matérielles et immatérielles que pouvaient revêtir ces échanges.

Enfin, un second ensemble de chapitres doit nous permettre d'étudier les piliers fondamentaux du système économique impérial que constituaient l'alimentation et la mobilité.

Ils sont ainsi respectivement consacrés au rôle que jouait l'alimentation dans le système économique et politique de l'empire et aux flux économiques qui parcouraient le Tahuantinsuyu dans le cadre de la circulation des produits et des groupes humains organisée par le pouvoir central à l'échelle du monde inca. Ces domaines d'étude transversaux nous permettent de mettre en lumière les activités d'ordre économique ne relevant pas directement de la *mit'a* ou des échanges non contraints, notamment au sein des *acllahuasi* (dans le cadre des banquets d'État). Ils visent également à comprendre la façon dont l'Inca utilisait l'économie pour à la fois stabiliser le Tahuantinsuyu, s'attacher la fidélité de ses sujets et pérenniser la relation de réciprocité qui le liait aux différentes strates de la société. Nous y abordons de plus la question des implications symboliques de l'exploitation au niveau local puis de l'exportation vers Cusco de ressources de haute valeur spécifiquement associées à chacun des quatre *suyu*. Nous traitons alors les modalités d'usage des produits concernés, mis en circulation ou strictement réservés aux rituels religieux intervenant lors des cérémonies organisées dans la capitale impériale. Nos conclusions à ce sujet vont dans le sens d'un usage de l'économie comme outil de communication de la part du pouvoir central et potentiellement de légitimation de la domination inca sur des territoires ne présentant que peu de traces d'une intégration concrète au Tahuantinsuyu. Nous détaillons au sein de ces chapitres les enjeux politiques de la mise en œuvre d'une importante logistique relevant du domaine économique en vue de produire des denrées et des biens. Ces derniers étaient indispensables à l'entretien par l'Inca de la relation de réciprocité qui le liait à l'ensemble des *mit'ayuq* (et peut-être même à certaines populations du monde inca non intégrées au Tahuantinsuyu), ainsi qu'à la séduction par le souverain cusquénien des élites locales, relais administratifs de premier ordre au sein d'un territoire aussi vaste que culturellement morcelé.

Ainsi, nous avons souhaité nous intéresser aux composantes essentielles de l'économie du monde inca, qu'il s'agisse des mécanismes théoriques en usage, de leurs manifestations concrètes à l'échelle de ce vaste ensemble géographique ou de leur portée (si ce n'est leur fonction) symbolique dans l'intégration, la pacification, l'ordonnancement et l'administration des territoires convoités ou contrôlés par les Incas.

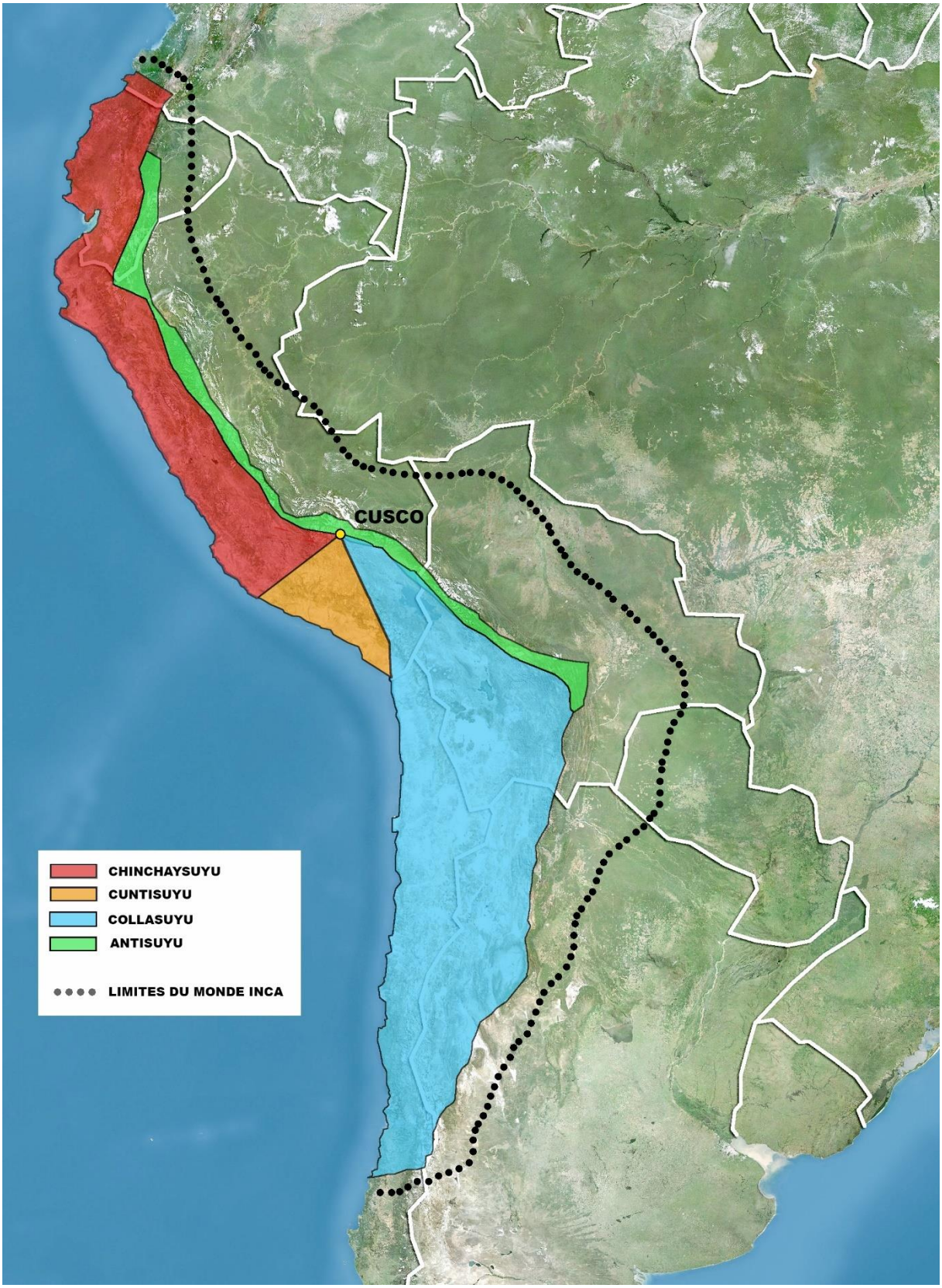

Figure 1. Carte du monde inca (infographie : David Barreiro - source : *The Great Inka Road. Engineering an Empire*, sous la direction de MATOS MENDIETA, Ramiro et BARREIRO, José, 2015, p. 1)

CHAPITRE 1. LES CHRONIQUES ET LA LITTÉRATURE SCIENTIFIQUE À L'ÉPREUVE DU TERRAIN : CHOIX MÉTHODOLOGIQUES ET ÉTAT DES LIEUX DE LA RECHERCHE

Au moment de débuter nos travaux sur l'économie inca, la question de la méthodologie à adopter s'est immédiatement posée. En effet, comment aborder une question si vaste et déjà intensément étudiée, notamment au sein des communautés universitaires nord et sud-américaine ? L'écueil, bien souvent inévitable, de la projection d'une vision européenne du monde de l'époque sur des sociétés préhispaniques possédant un mode de pensée singulier s'est également rapidement dressé sur notre chemin. Afin de le contourner au mieux, nous avons fait le choix de nous imposer une méthodologie simple mais dont le caractère systématique devait nous permettre de forger notre vision de l'économie de manière progressive. Cette méthodologie reposait sur trois piliers fondamentaux : l'étude des sources ethno-historiques, l'analyse des données archéologiques disponibles et l'exploitation des travaux scientifiques anciens et récents susceptibles d'alimenter notre réflexion et de porter à notre attention des éléments relatifs aux découvertes réalisées lors des nombreuses fouilles archéologiques entreprises sur le territoire de l'ancien Tahuantinsuyu depuis plus d'un siècle.

I. LES SOURCES PRIMAIRES ET LA SÉLECTION DES DONNÉES ETHNO-HISTORIQUES

La première étape, selon toute logique, a consisté à nous plonger dans l'important volume de sources ethno-historiques concernant le monde inca. Il ne s'agissait pas seulement de comprendre le fonctionnement de la société, explicité de manière plus ou moins détaillé par de nombreux chroniqueurs du XVI[e] et du XVII[e] siècle, mais de puiser dans l'œuvre de chaque auteur les éléments d'information, aussi succincts soient-ils, susceptibles de nous intéresser.

Les sources ethno-historiques, qu'il s'agisse des chroniques ou des *visitas* rédigées à l'occasion d'inspections générales réalisées par l'administration coloniale, constituent un outil essentiel pour l'étude du monde inca. Nombre d'entre elles datent en effet de l'intervalle de temps écoulé entre la conquête espagnole du Pérou et le début du XVII[e] siècle, soit une période relativement proche de la chute de l'empire inca. Leurs auteurs ont été témoins, pour la plupart, soit des dernières heures de la domination cusquénienne sur le territoire du Tahuantinsuyu, soit de la dégradation plus ou moins rapide du système qui prédominait dans les Andes préhispaniques à la veille de la prise de pouvoir des *conquistadores*.

Cependant, à l'exception des rares chroniqueurs d'ascendance exclusivement indigène[13], ces auteurs partagent tous un point commun : ils sont soit espagnols, soit nés d'une union entre un colon espagnol et une femme indigène. Si leur naissance ne conditionne pas automatiquement leur inclination à rapporter les faits de manière bienveillante ou négative à l'égard des Incas, leur condition d'étranger en terre conquise ou de métis tiraillé entre deux héritages culturels éloignés, rédigeant des chroniques essentiellement destinées à un public européen et bien souvent espagnol, implique nécessairement un travail de recontextualisation et de reconceptualisation en adéquation avec les préoccupations coloniales de l'époque[14]. On peut en effet distinguer plusieurs types de chroniqueurs. D'une part, il y a ceux qui observaient le monde inca aussi objectivement que possible avec leurs yeux d'européens. D'autre part, certains défendaient la cause inca en magnifiant l'œuvre sociétale indigène foulée aux pieds par les conquérants espagnols tandis que d'autres avaient pour mission de dénigrer l'essence même de l'empire inca afin de justifier la conquête du Tahuantinsuyu et la domination nouvelle des

[13] Felipe Huaman Poma de Ayala et Juan de Santa Cruz Pachacúti Yamqui Salcamayhua, actifs lors du premier quart du XVII[e] siècle.
[14] SALOMON, Frank, « Inkas through Texts, The Primary Sources », dans : *The Inka Empire: A Multidisciplinary Approach*, sous la direction de SHIMADA, Izumi, Austin : University of Texas Press, 2015, p. 23.

espagnols sur l'aire andine. Il est donc nécessaire d'être prudent dans l'usage que nous faisons des sources ethno-historiques, et notamment des chroniques.

Nous souhaitons ainsi présenter les différentes sources ethno-historiques recelant des informations qui ont permis d'alimenter notre réflexion sur l'économie du monde inca. Loin de chercher à retracer en détail le parcours des nombreux auteurs concernés (un travail de synthèse déjà maintes fois réalisé par ailleurs), notre objectif est plus simplement de mettre en avant le type d'information sélectionné dans les sources retenues pour leur pertinence. Par souci de clarté, nous avons divisé ces documents en deux types. D'une part, les documents coloniaux fournissant essentiellement des informations à caractère administratif ou qui, retraçant l'histoire de la conquête espagnole du Pérou, abritent des informations concrètes susceptibles d'affiner notre schéma de l'organisation économique du Tahuantinsuyu. D'autre part, les chroniques espagnoles qui tentent de retracer l'histoire de l'empire inca et d'expliciter le fonctionnement de la société indigène andine sous la coupe du pouvoir central cusquénien. Il s'agit là du type de document le plus utilisé dans notre étude.

A. Les documents coloniaux à caractère administratif et les *Relaciónes* non centrées sur l'histoire inca

Au sein de cette catégorie de documents, nous avons opéré une distinction simple entre ceux qui retracent l'histoire de la conquête espagnole du Pérou et ceux dont l'existence résulte des besoins de l'administration coloniale.

1. Retracer la conquête espagnole : entre récit historique et mine d'informations exploitables

Le plus ancien document qui nous soit parvenu et présentant un intérêt pour l'étude de l'économie est un manuscrit de cinq pages relatant les deux expéditions menées par Francisco Pizarro entre 1523 et 1527, qui l'ont mené à découvrir la côte de l'actuel Équateur. Cette chronique est désignée sous l'appellation de *Relación Samano*. Publiée pour la première fois en 1937 par l'historien péruvien Raúl Porras Barrenechea, ce dernier estimait que sa rédaction

avait du intervenir entre novembre 1527 et juillet 1528[15]. Malgré son nom, l'attribution de cette œuvre demeure incertaine, au point que certains historiens préfèrent la considérer comme anonyme[16]. Les deux auteurs qui lui sont le plus souvent associés sont Juan de Sámano et Francisco López de Jerez. L'intérêt de ce document réside dans la description qui y est consignée d'un radeau de balsa indigène, adapté à la navigation en haute mer, et intercepté par Bartolomé Ruiz. Ce radeau était utilisé par des marchands et transportait divers produits destinés à être échangés. Sans en avoir conscience, l'auteur de cette *Relación* est le premier à avoir collecté et enregistré un élément de réflexion essentiel pour l'ensemble des chercheurs s'intéressant à l'économie du monde inca et aux échanges existants au sein de l'aire andine à la veille de la Conquête.

Deux autres récits, à peine plus tardifs, sont tout aussi importants dans cette optique. Il s'agit de la *Verdadera Relación de la conquista del Perú y provincia de Cusco, llamada la Nueva Castilla* de Francisco de Jerez[17] et de *La Relación del viaje que hizo el señor Capitán Hernando Pizarro por mandado del señor Gobernador, su hermano, desde el pueblo de Caxamalca a Pachacamac y de alli a Jauja* de Miguel de Estete[18], tous deux publiés en 1534. Relatant le déroulement de la Conquête pour le premier, et l'expédition menée par Hernando Pizarro jusqu'au sanctuaire de Pachacamac pour le second, ces récits fourmillent de détails sur les infrastructures incas. Les mentions relatives aux ponts empruntés par la population et leur réglementation, à ce que les Espagnols ont identifié comme des péages et à l'existence de marchés[19] découlent d'observations directes qu'il convient d'analyser avec prudence dans le cadre de notre étude (en raison de l'absence d'espaces identifiés comme tels lors de fouilles archéologiques).

Enfin, la dernière œuvre retraçant les évènements de la Conquête que nous avons utilisée est la *Relación del descubrimiento y conquista de los reinos del Perú* de Pedro Pizarro[20]. Bien

---

[15] PORRAS BARRENECHEA, Raul, *Las relaciones primitivas de la conquista del Peru*, Lima : Instituto Raul Porras Barrenechea, 1967, p. 21.
[16] WEDIN, Ake, *El concepto de lo incaico y las fuentes: estudio critico*, Göteborg : Akademiförlaget, 1966, p. 41.
[17] JERÉZ, Francisco de, *Las relaciones de la conquista del Perú. por Francisco de Jerez y Pedro Sancho, secretarios oficiales de Don Francisco Pizarro (1532-1533). Notas biográficas y concordancias con las crónicas de Indias, por Horacio H. Urteaga ... Biografías de Jerez y Sancho, por Carlos A. Romero*, Lima : Sanmartí y ca., 1917, 224 p.
[18] ESTETE, Miguel, « La relación del viaje que hizo el señor Capitán Hernando Pizarro por mandado del señor Gobernador, su hermano, desde el pueblo de Caxamalca a Pachacamac y de alli a Jauja, por Miguel Estete », dans : *Las relaciones de la conquista del Perú. por Francisco de Jerez y Pedro Sancho, secretarios oficiales de Don Francisco Pizarro (1532-1533). Notas biográficas y concordancias con las crónicas de Indias, por Horacio H. Urteaga ... Biografías de Jerez y Sancho, por Carlos A. Romero*, Lima : Sanmartí y ca., 1917, p. 77-102.
[19] *Ibid*., p. 96-97.
[20] PIZARRO, Pedro, *Relación del descubrimiento y conquista de los reinos del Perú*, Lima : Fondo de Cultura Económica, 2013, 236 p.

qu'âgé d'une quinzaine d'années seulement au moment de la troisième expédition vers le Pérou entreprise par son oncle Francisco Pizarro, le jeune garçon a participé à tous les épisodes marquants de l'entreprise conquérante. Il attendit cependant deux décennies avant d'entamer la rédaction de sa *Relación* en 1554 pour ne finalement la publier qu'en 1571. Son récit, centré sur les différents épisodes de la Conquête, est essentiellement factuel et mené sans jugement à l'égard des Incas. En effet, le chroniqueur se contente de retracer les évènements vécus, en se montrant très précis quant aux lieux traversés, sans chercher à exprimer son opinion et sans utiliser de vocabulaire mélioratif ou péjoratif pour qualifier les éléments liés aux indigènes qu'il met parfois en avant. Sa chronique est particulièrement précieuse pour les informations qu'elle recèle concernant les entrepôts impériaux disséminés à travers le Tahuantinsuyu et le transport du tribut grâce aux routes construites sous l'impulsion du souverain cusquénien. D'autres éléments rapportés nous ont également intéressé, notamment concernant certaines pratiques observées à Pachacamac ainsi que sur le règne aussi bref que troublé du souverain Huascar[21].

Mais les récits concernant la Conquête ne sont pas les seuls documents à notre disposition dont le propos, non centré sur l'histoire inca, est riche en informations concrètes concernant le fonctionnement économique de l'empire inca. Les différentes actions menées par l'administration coloniale, qui s'imposa progressivement au cours des décennies qui suivirent l'instauration de la domination espagnole dans les Andes, furent également à l'origine de documents précieux pour notre domaine de recherche.

2. Les sources liées à l'administration coloniale

Les *visitas* désignent une pratique extrêmement répandue en Espagne au XVI^{e} siècle, qui a évolué au fil du temps.

À l'origine d'ordre religieux, cet outil de contrôle des différentes paroisses d'un diocèse prit en effet en Amérique une autre importance. Sous couvert de motifs spirituels, à savoir la quantification de l'avancement du processus d'évangélisation des populations amérindiennes de l'ancien Tahuantinsuyu, ces « visites » de l'administration coloniale constituaient surtout des outils d'évaluation du degré d'intégration économique à l'empire espagnol des différents territoires conquis. Bien que ces visites soient rapidement devenues des évènements importants,

[21] *Ibid*., p. 62-65.

leur teneur ne semble pas avoir été strictement formalisée[22] et elles s'apparentaient à des inspections générales menées aussi bien par le pouvoir religieux que par l'administration. La Couronne espagnole préférait cependant ne pas y recourir trop souvent pour éviter de perturber le fonctionnement ordinaire de la machine administrative[23].

La première visite générale menée par l'administration coloniale intervint en 1549[24] et fut l'occasion pour le pouvoir de se renseigner sur la teneur du tribut inca, qui pouvait varier d'une région à l'autre. L'autorité espagnole était en effet soucieuse de perpétuer le système de tribut généralisé mis en place avec succès pendant près d'un siècle par les Incas. À cette occasion, de nombreux *quipu* d'époque inca sur lesquels étaient consignés la nature et le montant du tribut versé au pouvoir central furent présentés aux fonctionnaires espagnols. Des transcriptions de *quipu* en castillan furent alors réalisées afin d'enregistrer ces informations, et c'est précisément là que réside notre intérêt pour les *visitas* : dans les transcriptions réalisées au cours de la première inspection générale, à une époque où la mémoire des tributs versés aux incas était encore vive.

Trois de ces précieuses transcriptions datant de 1549 nous sont parvenues. La première, publiée sous le nom de *La Visitación de los Yndios Chupachos*[25], contient les comptes du tribut versé aux Incas par la population de Chupaychu, installée dans la vallée de Huallaga, une zone qui dépendait directement du centre administratif de Huánuco Pampa avant l'arrivée des Espagnols. Son intérêt pour l'étude du fonctionnement du système de tribut imposé par les Incas est d'autant plus évident que le vocabulaire utilisé est extrêmement varié et nous conforte dans l'idée que les populations soumises à l'Inca s'acquittaient d'un tribut en force de travail qui pouvait prendre de nombreuses formes[26]. La seconde concerne la *visita* réalisée au sein d'une communauté du Cuntisuyu, dont le territoire était situé à environ 200 kilomètres au nord d'Arequipa et s'étendait de Caraveli à la côte Pacifique, incluant le site côtier d'Atico[27]. La transcription réalisée à cette occasion est particulièrement intéressante puisqu'elle permet de comparer le tribut demandé à deux communautés évoluant dans des régions différentes du

[22] CESPEDES DEL CASTILLO, Guillermo, « La visita como institucion andina », *Anuario de estudios americanos*, 1946, Vol. III, p. 984-1025.
[23] LAVALLÉ, Bernard, *L'Amérique espagnole, de Colomb à Bolivar*, Paris : Belin/Humensis, 2018, p. 52.
[24] MURRA, John Victor, « La mit'a al Tawantinsuyu : prestaciones de los grupos étnicos », *Chungara: Revista de Antropología Chilena*, 1983, Vol. 10, p. 78.
[25] HELMER, Marie, *Cantuta : recueil d'articles parus entre 1949 et 1987*, Madrid/Paris : Casa de Velazquez, 1993, p. 161-182.
[26] Nous traitons notamment cette question dans le Chapitre 2.
[27] GALDOS RODRIGUEZ, Guillermo, « Visita a Atico y Caraveli », *Revista del Archivo General de la Nacion*, 1977, nº 4-5.

Tahuantinsuyu. Enfin, la dernière transcription qui nous intéresse datant de la *Visita* de 1549 est celle réalisée au sein de la population de Canta, sur la côte centrale, qui diffère des deux précédentes quant au vocabulaire employé[28], soulevant ainsi la question de l'uniformité de la nature du tribut versé.

Un témoignage plus tardif provenant une fois encore de la communauté Chupaychu, réalisé au cours de la décennie 1550-1560, nous fournit également des informations importantes, cette fois-ci sur l'éventualité d'une contribution amazonienne au tribut exigé par l'Inca. Il s'agit du témoignage d'un "indien" nommé Xagua, enregistré au sein d'une compilation d'informations recueillies au cours de réunions informelles ayant eu lieu entre la *visita* de 1549 et celle de 1571[29]. D'autres transcriptions de *quipu* datant de cette dernière et provenant d'une part de la côte centrale, d'autre part de la région du lac Titicaca, peuvent également nous permettre de comparer l'évolution du souvenir du tribut que conservaient les populations andines anciennement soumises au pouvoir central de Cusco[30].

Enfin, c'est sous le mandat du gouverneur du Pérou Cristóbal Vaca de Castro (1542-1544) que l'administration espagnole procéda au premier inventaire des *tambo* disséminés à travers l'immense territoire du Tahuantinsuyu. Ce document, intitulé *Ordenanzas de tambos distancias de unos a otros, modo de cargar los indios y obligaciones de las justicias respectivas hechas en la ciudad del Cusco en 31 de mayo de 1543*[31], s'apparente à un guide répertoriant avec précision une quantité importante de *tambo*. On y trouve également des remarques faites par le gouverneur sur la fonction de ces structures et sur l'évidente nécessité de les entretenir afin de préserver l'efficacité qui caractérisait les déplacements inter-régionaux à l'époque inca. La valeur de ce document réside à la fois dans le fait qu'il confirme les informations fournies par les chroniqueurs sur les choix d'implantation et de répartition géographique de ces structures et dans la possibilité qu'il nous offre d'envisager un schéma de projection macro-territoriale inca relativement précis.

Il convient donc d'accorder une importance particulière aux témoignages directs concernant la conquête du Pérou et aux documents rédigés dans le cadre des activités de contrôle et d'inspection de l'administration coloniale espagnole que nous venons de citer. Les informations

[28] MURRA, John Victor, *Op.cit*., 1983, p. 77-94.
[29] ORTIZ DE ZUÑIGA, Iñigo, *Visita de la provincia de Leon de Huanuco en 1562*, Huanuco : Universidad nacional Hermilio Valdizan, Facultad de letras y educacion, 1967, 433 p.
[30] MURRA, John Victor, *Loc.cit*.
[31] VACA DE CASTRO, Cristobal, *Ordenanzas de tambos (Cusco, 1543)*, Lima : Qhapaq Nan - Sede Nacional, 2018, 162 p.

à caractère éminemment pragmatique qu'ils contiennent équivalent en effet à des données brutes qui doivent être exploitées et interprétées pour affiner notre schéma du fonctionnement économique de l'empire inca. La trame principale de ce dernier est construite à partir des données fournies par l'archéologie et de celles puisées dans le dernier type de source qui nous intéresse ici : les chroniques espagnoles du XVI^{e} et du XVII^{e} siècle retraçant l'histoire des Incas et décrivant le fonctionnement de la société inca à la veille de l'arrivée des européens.

B. Les chroniques espagnoles du XVI^{E} et du XVII^{E} siècle : entre histoire véridique, influence politique et vision romancée

Les chroniques des XVI^{e} et XVII^{e} siècles, rédigées postérieurement à la conquête de l'empire inca à partir de la décennie 1550, constituent une source majeure d'informations sur le monde inca. De par leur diversité, elles reflètent les différences de sensibilité de leurs auteurs. En effet, tous n'avaient pas la même perception de la société préhispanique dont ils observèrent la survivance et à propos de laquelle ils collectèrent des informations au fil de leurs voyages, de leurs visites et de leurs rencontres avec différents informateurs locaux. Le prestige que pouvait apporter à leur auteur la rédaction de ces chroniques, sources parfois d'un fort engouement de la part d'un public européen restreint mais éclairé, explique la quête d'une information toujours plus précise et originale. Néanmoins, cette course à l'information explique également la pratique du plagiat entre chroniqueurs qui nous apparaît aujourd'hui comme évidente. Tantôt orientée ou romancée, tantôt remarquable par la compréhension manifeste de la société inca dont fait preuve son auteur, la chronique est un outil dont la subjectivité n'enlève rien à la valeur des informations qu'elle renferme. Il convient toutefois de la prendre pour ce qu'elle est : une vision à un moment donné d'un individu plus ou moins imprégné de culture indigène poursuivant un objectif qui lui est propre et dont la nature a nécessairement une influence sur son récit. Nous proposons ici d'énumérer les chroniques qui ont servi à alimenter notre propos et d'analyser sommairement leur contexte de rédaction afin de mettre en lumière leur apport à la compréhension du système économique et sociétal inca. Pour cela, nous avons divisé ces documents en deux corpus : d'une part les écrits les plus anciens décrivant le fonctionnement de l'empire inca et qui furent rédigés entre 1535 et 1569, et d'autre part les écrits plus tardifs davantage concernés par la censure coloniale, élaborés à partir du début de la vice-royauté de Francisco de Toledo en 1569 et jusqu'à la publication en 1617 de la deuxième

partie de la chronique de I. Garcilaso de la Vega, la dernière d'importance pour notre étude. Cette division en deux corpus répond aux différents changements de paradigme contextuel, décelables dans l'influence politique plus ou moins forte qui s'exerçait sur les auteurs de ces chroniques.

1. La parole sans entraves : 1535-1569

Au lendemain de la prise de Cusco, les premiers conflits ouverts éclatèrent entre *conquistadores*, notamment entre Francisco Pizarro et Diego de Almagro. Cette inimitié née du partage inéquitable de la rançon d'Atahualpa ne fit que croître au fil de la Conquête et mena à l'exécution de Diego de Almagro en 1538, puis à l'assassinat de Francisco Pizarro en 1541[32]. La rivalité qui opposait alors les camps almagriste et pizarriste, puis les tensions exacerbées entre le clan Pizarro et l'*Audiencia* de Lima établie en 1543, détournèrent l'attention du pouvoir politique des œuvres concernant l'histoire des Incas rédigées entre 1535 et 1569, année de l'arrivée dans l'espace andin du vice-roi Francisco de Toledo. L'absence de censure pendant la période précédant le mandat de ce dernier rend d'autant plus précieux ces écrits dont les auteurs n'avaient pas besoin de recourir à une quelconque déformation ou dissimulation d'informations pour parvenir à publier leurs manuscrits.

C'est ainsi que Pedro Cieza de León fit publier à Séville en 1553 la première partie de sa *Crónica del Perú*[33], tandis que la seconde partie, particulièrement intéressante pour notre étude, fut publiée pour la première fois en 1880 par Marco Jiménez de la Espada sous le nom de *Segunda parte de la crónica del Perú, que trata del señorio de los Incas Yupanquis y de sus grandes hechos y gobernacion*[34]. Homme de terrain, P. Cieza de León parcourut le territoire de l'ancien Tahuantinsuyu pendant de longues années avant d'être nommé historien officiel du Nouveau Monde en 1548 par le vice-roi Pedro de la Gasca[35]. Il se lança alors dans un nouveau périple à travers les différentes provinces du Haut Pérou afin d'enrichir sa chronique en recueillant encore plus d'informations auprès des populations indigènes, parfois même auprès

[32] BETANZOS, Juan de, *Suma y narración de los Incas ; seguida del Discurso sobre la descendencia y gobierno de los Incas*, Madrid : Ed. Polifemo, 2004, p. 344-346.
[33] CIEZA DE LEÓN, Pedro de, *Cronica del Peru, El Señorio de los incas*, Caracas : Fundacion Biblioteca Ayacucho, 2005, 494 p.
[34] CIEZA DE LEÓN, Pedro de, *Segunda parte de la crónica del Perú*, Hambourg : Tredition Classics, 2013, 254 p.
[35] MAHN-LOT, Marianne, « Les Incas vus par Cieza de León au milieu du XVI^{e} siècle », *Revue Historique*, 1991, Vol. 285, p. 321-326.

d'anciens nobles incas selon ses propres affirmations[36]. Son regard sur la civilisation inca est d'autant plus intéressant qu'il ne se concentre pas uniquement sur l'ancienne capitale inca, qui n'est d'ailleurs pas la première région qu'il visita à son arrivée au Pérou[37]. Ses informations concernant le territoire sous domination cusquénienne et la société inca en général, notamment en matière d'organisation sociale, ponctuent un récit dont la précocité de la rédaction et l'apparente neutralité nous apparaissent comme autant de gages de qualité et de crédibilité des données sélectionnées dans le cadre de notre étude.

Datant de la même époque, la chronique de Juan de Betanzos intitulée *Suma y narración de los Incas*[38] est toute aussi importante de par le statut de son auteur. Versé dans la langue quechua dès les premières années de la conquête du Haut Pérou, Juan de Betanzos fut en effet un interprète de premier ordre. C'est certainement grâce à son mariage avec la princesse inca Cuxirimay Ocllo (qui n'était autre que la sœur d'Atahualpa[39]) qu'il accéda à un degré de compréhension élevé de la pensée et du mode de vie inca. Probablement rédigée entre 1551 et 1557, sa chronique est souvent considérée comme très proche du véritable discours inca[40]. Cela expliquerait la singularité de son style littéraire. Son récit recèle d'innombrables détails extrêmement intéressants concernant le fonctionnement du système économique inca, que ce soit sur les marchés, la circulation des individus, la production de biens et de denrées, ou encore l'impact des lois et des sacrifices sur l'économie globale. Bien qu'il s'agisse d'une commande émanant manifestement du vice-roi Antonio de Mendoza, le contexte politique favorable à une rédaction relativement libre et sereine, ainsi que le degré de connaissance du monde inca affiché par le chroniqueur, nous incitent à puiser abondamment dans son œuvre et à accorder un réel crédit aux informations qu'elle contient.

Ces premières grandes chroniques sur l'histoire inca, rédigées durant les quelques décennies qui suivirent la conquête espagnole du Pérou, se caractérisent donc par une relative objectivité que nous ne retrouvons pas nécessairement dans celles rédigées à partir du mandat de Francisco de Toledo.

[36] CIEZA DE LEÓN, Pedro de, *Op.cit.*, 2013, p. 23-24.
[37] SALOMON, Frank, *Op.cit.*, 2015, p. 25.
[38] BETANZOS, Juan de, *Op.cit.*, Madrid : Ed. Polifemo, 2004, 405 p.
[39] MARTÍN RUBIO, Carmen, « Juan de Betanzos : el gran cronista del imperio inca », *Anales del Museo de América*, 1999, Vol. 7, p. 111-124.
[40] SALOMON, Frank, *Op.cit.*, 2015, p. 32.

2. Les écrits tardifs et le développement de l'influence du pouvoir colonial sur les auteurs : 1569-1617

L'avènement de la vice-royauté de Francisco de Toledo au Pérou constitua un important bouleversement pour les aspirants historiens qui s'imaginaient garants de la mémoire des Incas. En effet, sa nomination ne devait rien au hasard puisque ce parent de Charles Quint fut missionné en 1569 pour remettre de l'ordre dans la colonie espagnole. Ses objectifs étaient multiples : stabiliser une situation politique troublée par les conflits internes et la rébellion inca encore vivace, et redorer le blason de l'autorité coloniale en justifiant plus efficacement son action. Cette dernière mission impliquait pour le vice-roi de discréditer l'action inca et la domination imposée par ces derniers à l'immense majorité des peuples de l'aire andine[41], une entreprise dont les fondations avaient été posées au cours de la décennies 1560 par Juan de Matienzo[42], un magistrat de l'*Audiencia* de Lima. Cette politique officielle de dénigrement des Incas visait à les assimiler à des tyrans dont l'hégémonie aurait pris fin grâce aux conquérants espagnols, qui rendirent ainsi leur liberté aux peuples andins auparavant asservis. L'information et sa circulation étant des éléments cruciaux pour ce genre d'opération, cette politique explique que peu de chroniques datant de cette époque nous soient parvenues.

a. Francisco de Toledo et le contrôle de l'information (1569-1581)

Nous ne pouvons ainsi nous empêcher de noter que seules deux chroniques datant de l'époque tolédane nous sont connues, et que l'une d'entre elles fut directement commandée par le vice-roi.

La politique de dénigrement des Incas poussa en effet le vice-roi à mandater Pedro Sarmiento de Gamboa afin qu'il rédige une chronique dénonçant leur tyrannie. Catapulté historien malgré son inexpérience en la matière, l'homme s'avéra être un fidèle soldat de la propagande tolédane sans pour autant prendre sa mission à la légère. En effet, malgré sa dénonciation très présente du caractère diabolique des modes de vie et des croyances andines,

[41] LOZA, Carmen Beatriz, « Tyrannie des Incas et naturalisation des Indiens, la politique de Francisco de Toledo, vice-roi du Pérou (1571-1628) », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 2002, Vol. 57, nº 2, p. 375-405.
[42] MATIENZO, Juan de, *Gobierno del Peru*, Buenos Aires : Compañia sud-americana de billetes de banco, 1910, 219 p.

il compila dans son *Historia de los Incas*[43] publiée en 1572 des informations précises et parfois originales. Celles-ci concernent notamment les règnes de Pachacútec Inca Yupanqui et de Tupac Inca Yupanqui, la tenue de marchés ou le mythe des origines du peuple inca. Une fois éliminées les affirmations parasites qui donnent à cette œuvre l'apparence d'une synthèse anti-inca[44], la chronique de P. Sarmiento de Gamboa s'avère utile à notre propos et doit nécessairement être intégrée à notre corpus de sources ethno-historiques.

Il convient néanmoins de relativiser quelque peu la mainmise de F. de Toledo sur les écrits des chroniqueurs puisqu'au cours de la décennie 1570, ceux de Juan Polo de Ondegardo semblent avoir échappé à la censure. Il semble même que leur auteur, qui avait la réputation de fin dirigeant et d'homme proche de la culture indigène, fut remarqué par F. de Toledo en 1571[45] sans que cela ne vienne pour autant entraver ses projets de chronique. La liberté qui lui fut accordée dans ses écrits pourrait cependant s'expliquer par sa vision positive d'une société andine métissée au sein de laquelle peuple autochtone et colons espagnols pouvaient vivre en harmonie. Cette idée était en effet profitable à la politique de popularisation de l'entreprise coloniale menée par les autorités espagnoles. Fort de son intégration à la vie locale bolivienne, notamment au sein des terres qui lui avaient été attribuées dans la région de Cochabamba, P. de Ondegardo manifeste une compréhension poussée du monde inca et des sociétés indigènes de la vice-royauté du Pérou. Deux œuvres complémentaires datées des dernières années de sa vie (entre 1571 et 1575) nous intéressent particulièrement. Il s'agit du *Tratado de un cartapacio a manera de borrador que quedó en los papeles del Licenciado Polo de Ondegardo cerca del linaje de los Ingas y cómo conquistaron* et de la *Relación de los fundamentos acerca del notable daño que resulta de no guardar a los indios sus fueros* (rassemblées dans un même ouvrage[46]). L'auteur nous livre à travers ces deux textes de nombreux éléments de compréhension des mécanismes sociétaux incas, qu'il s'agisse du système de tribut en force de travail, des *aclla*, de la confection des textiles précieux ou encore de l'héritage partagé de l'Inca décédé[47]. Il aborde ainsi avec précision plusieurs points importants pour notre étude, en raison du caractère central qu'ils revêtent dans notre vision de l'économie du monde inca.

[43] SARMIENTO DE GAMBOA, Pedro, *Historia de los incas*, Madrid, Espagne : Miraguano ed. : Ed. Polifemo, 2001, 191 p.
[44] SALOMON, Frank, *Op.cit.*, 2015, p. 26.
[45] Une culture acquise notamment au cours des différents mandats qu'il occupa en tant que gouverneur de la province de las Charcas (actuelle Bolivie) de 1548 à 1558, puis en tant que *corregidor* de Cusco de 1558 à 1561.
[46] ONDEGARDO, Polo, *El orden del Inca. las contribuciones, distribuciones y la utilidad de guardar dicho orden (s. XVI)*, Lima : Editorial comentarios, 2013, 398 p.
[47] *Ibid.*, p. 106, 118, 120, 152, 168-174, 178-182 et 184.

Contemporaines, les œuvres de P. Sarmiento de Gamboa et de P. de Ondegardo témoignent de l'influence grandissante du pouvoir politique sur les récits historiques liés aux Incas et de la tolérance dont pouvaient bénéficier les auteurs qui servaient les intérêts de l'autorité coloniale. Nous ignorons cependant le nombre de manuscrits qui ont pu être rédigés sous le mandat de Francisco de Toledo et nous devons envisager que nombre d'entre eux furent passés sous silence sous l'influence de ce dernier. Cette idée rend plus exceptionnelle encore la liberté accordée à P. de Ondegardo. Quoiqu'il en soit, ces deux œuvres que nous venons de citer ne manquent pas d'intérêt. Chacune à leur manière, ces chroniques favorisaient l'action de pacification de la vice-royauté du Pérou et l'exaltation d'une coopération plus étroite entre Espagnols et population indigène, enregistrant au passage un grand nombre de données exploitables dans le cadre de nos travaux. Ce dernier point vaut également pour diverses chroniques rédigées durant la période post-tolédane, dont le contexte de rédaction est marqué par davantage de souplesse de la part des autorités coloniales.

b. Souplesse du pouvoir colonial et émulation entre chroniqueurs (1581-1617)

Il serait naïf de considérer que la censure imposée aux écrits sur les Incas prit fin en même temps que le mandat de F. de Toledo. Cependant, ses successeurs ne semblent pas avoir autant eu à cœur de dénigrer l'action inca et les efforts du pouvoir colonial semblent avoir dès lors été dirigés vers l'amélioration des conditions de vie et de travail des "indiens" de la colonie. Le but était simple : pérenniser l'apport économique de la colonie à la Couronne d'Espagne, empêtrée depuis 1568 sur la scène européenne dans la conflictuelle révolte des Pays-Bas. Les auteurs de l'époque semblent ainsi moins contraints par le pouvoir politique colonial, ce qui explique certainement la multiplication des œuvres malgré les difficultés éprouvées par un grand nombre d'entre eux pour être publiés.

Nous citerons rapidement l'apport de Miguel Cabello Balboa et de sa *Miscelánea Antártica*. Œuvre non centrée sur les Incas[48], le texte de M. Cabello Balboa n'est que rarement pertinent pour notre étude. Néanmoins l'auteur fait allusion à plusieurs reprises à l'existence de marchés et accorde au souverain Tupac Inca Yupanqui (1471-1493) le mérite d'avoir contribué au

[48] CABELLO BALBOA, Miguel, *Miscelánea antártica : una historia del Perú antiguo. Miguel Cabello Valboa. con prólogo, notas e índices a cargo del Instituto de Etnología (Seminario de Historia del Perú-Incas)*, Lima : Universidad Nacional Mayor de San Marcos, Facultad de Letras, Instituto de Etnología, 1951, 561 p.

développement de l'activité des marchands. Ces informations ne semblant toutefois pas de première main, il convient de rester prudent quant au crédit à accorder aux dires de l'auteur et de recouper ces informations avec celles d'autres chroniqueurs.

Cette prudence vaut également pour l'œuvre de Martín de Murúa. Son *Historia general del Perú*[49] (publiée en 1616) emprunte en effet par moment à divers auteurs comme P. de Ondegardo, P. Sarmiento de Gamboa ou Felipe Huamán Poma de Ayala[50]. Cette pratique a ainsi mené l'historien Raul Porras Barrenechea à relativiser l'originalité des informations fournies par cet auteur[51]. Pour autant, le travail du frère mercédaire ne doit pas être dénigré puisqu'il semble avoir également cherché à enrichir son œuvre d'informations de première main. L'attention particulière qu'il porte aux marchands et à leur circulation sur les routes incas, ainsi que ses précisions sur l'organisation et la division interne des *acllahuasi* sont d'un grand intérêt pour nos travaux. M. de Murúa ne cherchant manifestement pas à nuire à l'image des Incas, sans pour autant se faire un défenseur de leur cause, les informations rapportées dans sa chronique n'ont aucune raison d'être déformées. Nous considérons donc pouvoir leur accorder un certain crédit.

Une même défiance existe à l'égard de José de Acosta, principalement en ce qui concerne les deux premiers livres de son *Historia natural y moral de las Indias*[52] traitant du Mexique. Cependant, ces réserves ne s'appliquent pas à la partie de son œuvre qui nous intéresse, à savoir les livres III à VII qui traitent du Pérou. Alors qu'il y séjourna dès 1572, le jésuite ne publia sa chronique en castillan que dix-huit ans plus tard en 1590. Il y aborde l'environnement andin d'un point de vue plus encyclopédique, s'intéressant notamment à la faune et la flore locale, ainsi qu'à l'usage qu'en faisaient les populations andines. Ses précisions sur l'exploitation minière et la pratique de la métallurgie au sein du Tahuantinsuyu nous incitent à puiser dans son œuvre certaines informations à ce sujet.

Les *Comentarios reales de los Incas*[53] de Inca Garcilaso de la Vega sont, quant à eux, une source bien plus vaste d'informations. En effet, dans son œuvre publiée en deux parties en Espagne en 1609 et 1617, le chroniqueur métis souhaitait présenter au public européen une

[49] MURÚA, Martín de, *Historia general del Perú*, Madrid : Dastin historia, 2001, 571 p.
[50] ALVAREZ-CALDERÓN GERBOLINI, Annalyda, « Fray Martín de Murúa y su crónica : vida, obra y mentiras de un mercedario en los Andes (fin del siglo XVI-principios del XVII) », *BIRA*, 2004, nº 31, p. 97-154.
[51] PORRAS BARRENECHEA, Raúl, *Las cronistas del Perú : 1528-1650*, Lima : Sanmartí y ca., 1962, p. 677-678.
[52] ACOSTA, Joseph, *Histoire naturelle et morale des Indes occidentales (1589)*, Paris : Payot, 1979, 405 p.
[53] GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Comentarios Reales de los Incas*, Arequipa : Ediciones El Lector, 2014, 704 p.

histoire globale, précise et construite des Incas et de la société andine précoloniale[54]. Cet objectif ne doit pas nous faire oublier que sa chronique, loin d'être neutre, était également pour lui un moyen de revendiquer patrimoine, titre et héritage en raison de la noblesse de son ascendance, à la fois espagnole et indigène[55]. Son enfance au Pérou fut évidemment une source d'inspiration mais pas seulement, puisqu'il puisa également chez d'autres auteurs, comme le père Blas Valera dont l'œuvre est aujourd'hui perdue. Qu'il s'agisse du tribut, de l'administration, du commerce ou encore de la circulation au sein du Tahuantinsuyu et des lois régissant ces différentes composantes de l'économie inca, la richesse des données fournies par la chronique de I. Garcilaso de la Vega ne doit pas pour autant éclipser les nombreuses contradictions qu'elle contient. Nous souhaitons d'ailleurs apporter un élément de réponse aux questions soulevées par ces dernières sur l'exactitude des affirmations de l'auteur. Nous pensons en effet qu'il faut y voir la traduction des diverses situations économiques qui coexistaient au sein de l'immense territoire sous domination inca, ainsi qu'un indice de l'évolution des pratiques économiques au fil des règnes des différents souverains de Cusco. Dans cette optique, les *Comentarios* représenteraient une inestimable mine d'informations concernant l'économie du monde inca.

Contemporain de I. Garcilaso de la Vega et souvent critique envers le chroniqueurs métis, Felipe Huaman Poma de Ayala livre dans sa *Nueva crónica y buen gobierno*[56], dont il termina la rédaction vers 1615[57], une version unique de l'histoire de la société et de la dynastie incas en raison des illustrations qui l'accompagnaient. Ses recherches poussées au sujet des *aclla* font de lui un auteur digne d'intérêt en ce qui concerne les questions sociétales et économiques. Cependant, les dates de règne fantaisistes (souvent de l'ordre d'une centaine d'année pour chaque Sapa Inca) qu'il associe à la majorité des souverains de Cusco posent la question du crédit à accorder aux données historiques qui parsèment son œuvre, ce qui peut paraître étonnant en raison de son ascendance. F. Huaman Poma de Ayala fut en effet le premier chroniqueur en activité au Pérou dont les deux parents étaient indigènes, ce qui explique certainement sa propension à la critique vis-à-vis des chroniques métis ou non-indigènes[58].

[54] MIRÓ QUESADA, Aurelio, *El Inca Garcilaso*, Lima : PUCP fondo editorial, 1994, p. 228.
[55] Fils du conquistador Sebastián Garcilaso de la Vega (issu de la noblesse espagnole) et de la princesse inca Isabela Chimpu Ocllo (issue de la noblesse inca). Cf. GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit*., p. 19-25.
[56] HUAMAN POMA DE AYALA, Felipe, *Nueva crónica y buen gobierno*, Lima : Biblioteca del Perú, 2017, Vol. II, 901 p.
[57] Avant de l'envoyer à la cour d'Espagne et que l'on perde la trace du manuscrit qui ne réapparut qu'en 1908 à la Bibliothèque Royale du Danemark.
[58] SALOMON, Frank, *Op.cit.*, 2015, p. 32-33.

Enfin, le premier quart du XVII[e] siècle voit un autre chroniqueur indigène, Juan de Santa Cruz Pachacúti Yamqui Salcamayhua, rédiger son *Historia de los incas y relación de su gobierno*[59]. Malgré son caractère tardif qui renforce nécessairement l'influence exercée par l'environnement colonial, il s'agit d'une œuvre extrêmement intéressante puisqu'elle fut rédigée par un auteur issu de la région du lac Titicaca[60]. Ce dernier y livre en effet des informations parfois très précises, par exemple sur les interactions économiques qui existaient entre les peuples des hautes-terres et ceux du piémont amazonien dans la région sud-orientale du Pérou[61]. Son apport à notre étude n'est donc pas négligeable.

Les objectifs affichés, les points de vue adoptés et les sensibilités exprimées à travers l'ensemble des sources présentées ici constituent la richesse de ces témoignages qui, au-delà d'une subjectivité aussi certaine qu'inévitable pour les chroniques et de l'efficace sobriété des documents rédigés par l'administration coloniale, se complètent et enrichissent chacun à leur manière notre vision du fonctionnement économique du monde inca. Les réserves émises à l'égard de certains de ces documents ne visent évidemment pas à dénigrer leur apport mais à le questionner et le relativiser.

Cette double opération d'étude et d'analyse des sources ethno-historiques nous a permis de rassembler une importante masse d'informations en lien avec l'économie, mais concernant davantage certains éléments constitutifs de cette économie que d'autres. Nous avons par exemple remarqué que les informations concernant le tribut et l'agriculture étaient bien plus fournies que celles relatives au commerce. Si nous nous en tenons aux seules sources ethno-historiques, la caractéristique principalement mise en avant concernant le fonctionnement économique du Tahuantinsuyu est son apparente homogénéité. Les chroniques espagnoles dessinent en effet un schéma relativement simpliste laissant penser que le système économique inca était uniforme au sein du Tahuantinsuyu, et que les particularités régionales et les écarts écologiques importants qui y sont encore observables n'avaient pas de véritable impact sur l'organisation de ce système. Ce sentiment d'universalité nous a très vite interpellé. Comment un empire aussi vaste, même avec un pouvoir centralisé extrêmement fort, pouvait-il appliquer et faire accepter en seulement quelques décennies des règles communes et universelles à un ensemble de populations culturellement diverses et vivant dans des environnements parfois

[59] SANTA CRUZ PACHACUTI YAMQUI SALCAMAYHUA, Juan de et SANTILLAN, Fernando. *Historia de los incas y relación de su gobierno. por Juan Santa Cruz Pachacuti y et lic. Fernando de Santillán respectivamente (crónicas del siglo XVI) Anotaciones y concordancias con las crónicas de Indias, por Horacio H. Urteaga ... Biografía y bibliografía del lic. F. de Santillán, por Domingo Angulo*. Lima : Sanmartí y ca., 1927, 239 p.
[60] SALOMON, Frank, *Op.cit.*, 2015, p. 32-33.
[61] SANTA CRUZ PACHACUTI YAMQUI SALCAMAYHUA, Juan de, *Op.cit.*, p. 201.

diamétralement opposés ? La vision espagnole du monde inca nous est alors apparue comme nécessairement incomplète. À moins qu'elle n'ait été manipulée, volontairement ou inconsciemment, par les informateurs incas auprès desquels les chroniqueurs pouvaient glaner de précieuses informations ?

L'immensité de l'empire inca nous laisse en effet penser qu'une importante partie de la population (et cela concernait également la noblesse) n'avait pas une vision d'ensemble de la diversité des situations qui pouvait prévaloir au sein de cet espace politiquement unifié. La vision du monde dans lequel elle évoluait était donc forgée à la fois par une connaissance très relative de ce monde et par le discours officiel tenu par le pouvoir central[62] depuis le début de la phase d'expansion à grande échelle du territoire impérial. La réécriture de l'histoire officielle débuta certainement au lendemain de la victoire de Pachacútec Inca Yupanqui contre les Chancas lors du deuxième quart du XV^{e} siècle. L'existence de deux versions du mythe des origines, l'une situant le lieu d'origine de l'ethnie inca à Pacaritambo, dans la région de Cusco, et l'autre le situant dans la région du lac Titicaca, nous apparaît d'ailleurs comme l'une des multiples conséquences de cette opération de réécriture de l'histoire entreprise par le pouvoir central à travers différents mythes[63]. Ce dernier utilisait en effet un discours officiel et universaliste, modifiable si nécessaire, pour à la fois légitimer sa position et contrôler son image. Cette pratique ne manqua pas d'influencer la perception qu'avait la noblesse cusquénienne du monde inca. Nous savons de plus qu'au-delà des observations directes réalisées par les conquérants et les explorateurs espagnols, la matière qui constitue les récits ethno-historiques a principalement été fournie par les populations locales et par la noblesse inca de Cusco. Dans les deux cas, les chroniqueurs eurent pour informateurs des individus à l'esprit imprégné du discours officiel. Cela peut expliquer par exemple les épisodes fabuleux et les créatures fantastiques[64] associés à la tentative de conquête inca des basses-terres amazoniennes du sud-est péruvien. Les informateurs incas parlaient en effet de tout, même de ce qu'ils n'avaient pas nécessairement vu de leurs propres yeux.

[62] BARREIRO, David, « L'Inca en Amazonie : Étude des velléités expansionnistes incas dans les basses terres amazoniennes du Pérou méridional et de la Bolivie septentrionale à travers les sources ethno-historiques », *Bulletin de l'ACERAP*, 2017, Vol. 2, p. 64.

[63] BAUER, Brian S. et SMIT, Douglas K., « Separating the Wheat from the Chaff. Inka Myths, Inka Legends, and the Archaeological Evidence for State Development », dans : *The Inka Empire: A Multidisciplinary Approach*, sous la direction de SHIMADA, Izumi, Austin : University of Texas Press, 2015, p. 67-68.

[64] OLIVA, Anello, *Libro primero del manuscrito original del R.P. Anello Oliva, S.J : Historia del reino y provincias del Perú, de sus Incas reyes, descubrimiento y conquista por los españoles de la corona de Castilla, con otras singularidades concernientes á la historia*, Lima : Imprenta y libreria de S. Pedro, 1895, p. 42-57.

Cette pratique pose donc la question de la véracité d'un certain nombre d'informations contenues dans les chroniques espagnoles et explique notre choix d'adopter une approche plus archéologique de l'économie inca. Pour cela, nous avons fait le choix d'utiliser la masse importante de données récoltées sur le terrain andin par les archéologues depuis le début du XX^{e} siècle, non sans nous être au préalable intéressé aux différents contextes caractérisant ces décennies de travaux scientifiques.

II. DU SOCIALISME IMPÉRIAL AUX PARTICULARISMES RÉGIONAUX : L'ÉCONOMIE INCA DANS TOUS SES ÉTATS

L'économie andine à l'époque préhispanique est à l'évidence un sujet d'étude qui, depuis plus d'un siècle, intéresse de nombreux archéologues et économistes. Les recherches sur le sujet ont débuté dès la première décennie du XX^{e} siècle, notamment sous l'impulsion des travaux de Ricardo E. Latcham sur les échanges présumés d'objets en métal au Chili durant la période pré-inca. Bien que le volume de données archéologiques à disposition ait alors été plus restreint qu'à l'heure actuelle, R. Latcham suggéra dès 1909 l'existence d'un important « trafic commercial » préhispanique[65]. Si le choix des mots et la solidité de son raisonnement peuvent être remis en question à l'aune des découvertes réalisées depuis, il n'en reste pas moins que le caractère pionnier de ces travaux est d'une grande importance. En effet, ils ouvrirent très tôt la voie de l'exploration des mécanismes économiques andins à l'époque préhispanique. Et, une fois la machine lancée, elle devait déchaîner les passions, notamment lorsque les archéologues décidèrent de s'atteler à la compréhension de la singulière économie du Tahuantinsuyu.

Souvent comparée à son équivalente mexica mieux documentée, l'économie inca a été étudiée au fil du temps dans des contextes parfois très différents. Qu'il s'agisse d'un paradigme socio-politique ou économique particulier, d'une vision conceptuelle globalisée et dogmatique ou des questionnements moraux d'une société sur ses propres pratiques, de nombreux phénomènes ont influencé les archéologues et les économistes. Cette influence se ressent inévitablement dans le fruit de leurs recherches, un écueil auquel nos travaux sont à leur tour confrontés malgré nos tentatives assurément vaines d'échapper à la règle. Cette évolution de la pensée économique andine se traduit par l'élaboration successive entre les années 1920 et les années 1980 de deux principaux concepts fournissant chacun un cadre relativement rigide au débat scientifique : le « socialisme inca » de l'économiste français Louis Baudin (1928) dans un premier temps, supplanté par la suite par le concept de « verticalité andine » de l'anthropologue américain John Murra (1956).

Le retentissement des travaux de J. Murra aux États-Unis et la popularité de ses théories sur l'économie andine préhispanique ont favorisé l'émergence d'une génération de chercheurs de tous horizons qui, dès le début des années 1980, se passionnèrent pour cette question de

[65] LATCHAM, Ricardo E., « El comercio precolombino: en Chile i otros paises de América », *Anales de la Universidad de Chile*, 1909, Vol. 125, p. 283-284.

l'économie andine. Ils n'hésitèrent pas à remettre alors en cause le dogme de la verticalité andine pour mieux s'affronter sur des questions essentielles, notamment celle de l'existence des marchés incas évoqués par les chroniqueurs espagnols. Loin des théories globalisantes qui ont dominé la pensée archéologique andine pendant près de cinquante ans, l'émulation scientifique devint alors tributaire de l'opposition entre différents points de vue et favorisa l'enrichissement permanent des argumentaires des acteurs de cette joute académique. C'est également au cours des années 1980 que s'imposa le concept d'économie politique inca, défini par Terrence N. D'Altroy et Timothy K. Earle[66]. La valeur symbolique de la production économique inca ne cessa dès lors de croître aux yeux des archéologues. Elle est encore étroitement associée au système politique cusquénien dans les recherches actuelles.

Le début du XXI^{e} siècle marqua quant à lui le déclin de l'idée d'une économie inca unique et homogène, en s'appuyant notamment sur l'apparente diversité des économies andines depuis l'Horizon Ancien (1000-200 av. J.-C.), une époque caractérisée par l'émergence et le développement du site de Chavin de Huantár dans les Andes centrales. L'héritage légué par les civilisations pré-incas étant encore extrêmement présent à la veille du règne de Pachacútec Inca Yupanqui (1438-1471), la croissance rapide du Tahuantinsuyu impliqua nécessairement des ajustements locaux à des degrés divers sans pour autant que cela ne prenne la forme d'une remise à plat de l'intégralité des mécanismes économiques. Un nouveau schéma se dessine depuis lors, celui d'un territoire impérial économiquement morcelé au sein duquel les particularismes régionaux sont devenus le nouveau sujet d'étude des archéologues.

Chacune des visions évoquées ici se fondant sur des données archéologiques et/ou ethno-historiques, il convient de s'attarder sur les différentes étapes de cette évolution de la pensée économique andine qui peuvent venir enrichir notre propre réflexion, aussi bien du point de vue méthodologique que théorique.

[66] D'ALTROY, Terence N. et EARLE, Timothy K., « Staple Finance, Wealth Finance, and Storage in the Inka Political Economy », *Current Anthropology*, 1985, Vol. 26, n^{o} 2, p. 187-206.

A. LE « SOCIALISME INCA » : 1920-1955

La première vision globale du système économique inca est celle d'un juriste et économiste français qui se prit de passion pour les Incas au cours de la décennie 1920 : Louis Baudin. Professeur d'économie politique et d'histoire de la pensée économique, L. Baudin fonde l'intégralité de son analyse sur les sources ethno-historiques. Il y retrouve toutes les composantes du socialisme tel qu'il est défini à la fin du XIX^{e} et au début du XX^{e} siècle.

L'essence du socialisme est notamment décrite par l'un de ses plus fervents défenseurs, le philosophe britannique Bertrand Arthur William Russel (1919), comme étant « par définition la revendication de la propriété commune de la terre et du capital »[67]. L. Baudin voit dans cette définition la pratique inca décrite dans les chroniques[68] qui consistait à partager les terres cultivables d'une province nouvellement conquise entre le Soleil, l'Inca et la communauté assujettie[69]. Il affirme de plus que la partie conservée par la communauté locale était la plus importante[70], ce qui n'a toujours pas été démontré à l'heure actuelle. En effet, aucune borne de délimitation des terres agricoles (dont l'existence est pourtant évoquée par les chroniqueurs[71]) n'a pu être formellement identifiée en contexte archéologique. Cette pratique de division des terres cultivables se serait selon lui apparentée à une forme de collectivisme tandis que la propriété individuelle aurait été restreinte et totalement dépendante de la volonté de l'Inca [72].

D'un point de vue purement économique, le socialisme est défini par Joseph Schumpeter (1942) comme « un système institutionnel dans lequel une autorité centrale contrôle les moyens de production et la production elle-même »[73]. En l'associant à la définition à caractère principalement économique d'Émile Durkheim (1928) selon laquelle le socialisme est « essentiellement une tendance à organiser » dont l'une des conséquences est l'amélioration du sort des travailleurs[74], L. Baudin soutient que le système inca était fondé sur un concept de « socialisme d'État » reposant sur « une organisation d'ensemble, conforme à un certain idéal

[67] « The essence of socialism [can be defined] as the advocacy of communal ownership of land and capital », RUSSELL, Bertrand, *Proposed roads to freedom. Socialism, anarchism and syndicalism*, New York : Henry Holt and Company, 1919, p. 10.
[68] GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p. 286-287.
[69] BAUDIN, Louis, « Les communautés agraires du Pérou précolombien », *Revue d'histoire économique et sociale*, 1927, Vol. 15, nº 3, p. 306-307.
[70] *Ibid.*, p. 309.
[71] CIEZA DE LEÓN, Pedro de, *Op.cit.*, 2013, p. 89.
[72] *Ibid.*, p. 316.
[73] O'NEILL, Louis, *Initiation à l'éthique sociale*, Montréal : Fides, 1998, p. 283-284.
[74] WINOCK, Michel, *Le Socialisme en France et en Europe*, Paris : Seuil, 1992, p. 22-31.

et appliquée par voie d'autorité »[75]. Il en veut pour preuve l'utilisation par l'administration inca des *quipu* dont le fonctionnement selon un système de numération en base décimale est connu depuis les années 1910 grâce aux travaux de Leland Locke[76]. Cet instrument de comptabilité constituait un outil qu'il juge parfaitement adapté à la tenue de statistiques, indissociables de tout système socialiste[77]. Dans le but de renforcer son propos, l'économiste va jusqu'à prétendre qu'il existait un « Service de la statistique générale » et des « Archives nationales »[78], n'hésitant pas à s'adonner à une forme d'anachronisme. En effet, aucun chroniqueur ne mentionne l'existence de telles institutions et il est probable que L. Baudin projetait des concepts européens sur le monde préhispanique, calquant notamment le fonctionnement économique de l'empire inca sur celui de la France de la première moitié du XX^{e} siècle[79]. L'interdiction de circuler librement au sein du Tahuantinsuyu pour tout individu non mandaté par le souverain de Cusco constituait de plus à ses yeux une mesure prise pour éviter de déstabiliser le système statistique inca et de fausser au passage l'ensemble du mécanisme[80].

L. Baudin voit également dans la politique économique inca une volonté de brider les concepts libéraux d'offre et de demande pour mieux répondre aux exigences du système socialiste prétendument en place[81]. En limitant drastiquement la propriété privée au profit de la propriété collective, l'Inca aurait cherché à empêcher l'émergence de toute forme de demande. Cette « consommation étroitement limitée » était la solution idéale au problème de « production qui menaçait d'être insuffisante »[82]. Si le raisonnement peut sembler logique, les sources ethno-historiques ne fournissent que des données chiffrées éparses et souvent inexploitables concernant la capacité de production inhérente à l'empire inca[83], notamment car nous ignorons à quelle période de l'histoire inca elles correspondent. Cette absence de données exploitables fragilise la démonstration de L. Baudin. D'autant plus qu'à l'heure actuelle, la capacité de stockage est estimée entre 1 et 2 millions de m^3 grâce à l'étude des très nombreuses structures

[75] BAUDIN, Louis, *L'empire socialiste des Incas*, Paris : Institut d'Ethnologie, 1928, p. 113.
[76] LOCKE, Leland, « The Ancient *Quipu*, a Peruvian Knot Record », *American Anthropologist*, 1912, Vol. 14, n^o 2, p. 330.
[77] BAUDIN, Louis, *Op. cit.*, 1928, p. 124.
[78] *Ibid.*, p 131.
[79] HUBER, Michel, « Quarante années de la Statistique générale de la France 1896-1936 », *Journal de la société statistique de Paris*, 1937, Vol. 78, p. 179-214.
[80] BAUDIN, Louis, *Op. cit.*, 1928, p. 132.
[81] *Ibid.*, p. 137-143.
[82] *Ibid.*, p. 141.
[83] GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p. 290.
CIEZA DE LEÓN, Pedro de, *Op.cit.*, p. 63 et 71.
ONDEGARDO, Polo, *Op.cit.*, p. 222-223.

de stockages disséminées à travers le Tahuantinsuyu[84], ce qui plaide en faveur d'une capacité de production, notamment agricole, d'envergure. La sous-estimation de cette force de production réside peut-être dans la conception même qu'avait L. Baudin du travail au sein de la société inca. Il considère en effet celui-ci comme une fin en soi plutôt qu'un moyen, dont le but ne serait pas la création de biens de consommation mais plutôt de combattre la paresse et d'occuper la force vive soumise à l'Inca[85]. Cette idée n'a rien d'absurde et des chroniqueurs tels que Juan de Betanzos et Pedro Cieza de León insistent sur le dégoût pour l'oisiveté omniprésent dans la mentalité inca[86]. L'exemple des blocs d'andésite abandonnés près de Paquishapa en Équateur, et provenant du site de Rumiqolqa (un site archéologique inca situé dans la région de Cusco)[87], témoigne d'un possible inachèvement de tâches chronophages exigeant un investissement humain non négligeable. Néanmoins, nous ignorons les raisons de cet abandon et il n'est pas possible à l'heure actuelle d'affirmer que le périple effectué ne répondait qu'à une logique d'occupation des individus impliqués dans le transport des blocs. Ainsi, si la thèse de Baudin n'a ainsi rien de fantaisiste, il ne semble pas pour autant qu'il faille la généraliser en considérant l'intégralité du travail réalisé pour le compte des souverains Incas comme une simple occupation du peuple. La création de richesses, aussi diverses et variées soient-elles, était bien l'objectif à court terme du labeur imposé par les conquérants cusquéniens aux populations assujetties.

La vision de l'économiste français est à l'évidence influencée par ses propres travaux sur le socialisme. Cependant il ne nie pas l'existence d'éléments incompatibles avec ce système, comme par exemple les échanges privés, les foires et les marchés évoqués par Bernabé Cobo[88]. S'il accorde une certaine importance aux échanges à longue distance, qu'il qualifie de « commerce lointain » et qu'il associe principalement à des produits de luxe (tissus fins, pierres précieuses, métaux, obsidienne), il considère le commerce de proximité comme nécessairement très réduit[89]. Ce commerce local ne concernait selon lui que le surplus de production du foyer constitué essentiellement de denrées alimentaires (maïs, légumes, viandes séchées). C'est pour

[84] JENKINS, David, « A Network Analysis of Inka Roads, Administrative Centers, and Storage Facilities », *Ethnohistory*, 2001, Vol. 48, nº 4, p. 660.
[85] BAUDIN, Louis, *Op. cit.*, 1928, p. 142-143.
[86] BETANZOS, Juan de, *Op.cit.*, p. 96.
CIEZA DE LEÓN, Pedro de, *Op.cit.*, 2013, p. 74.
[87] OGBURN, Dennis E., « Evidence for Long-Distance Transportation of Building Stones in the Inka Empire, from Cusco, Peru to Saraguro, Ecuador », *Latin American Antiquity*, 2004, Vol. 15, nº 04, p. 419-439.
[88] COBO, Bernabé, *Historia del Nuevo mundo. por el P. Bernabé Cobo ... Pub. por primera vez con notas y otras ilustraciones de D. Marcos Jiménez de la Espada*, 3, Séville : Imp. de E. Rasco, 1895-1890, p. 1042-1044.
[89] BAUDIN, Louis, *Op.cit.*, 1928, p. 165-170.

cela qu'il le qualifie de « commerce de superflu »[90]. Son raisonnement repose sur l'idée évoquée précédemment d'une propriété privée extrêmement réduite par volonté de l'Inca, à laquelle nous n'adhérons pas. Nous verrons de plus par la suite que l'aspect social que peut revêtir dans les Andes une transaction à caractère économique plaide en faveur d'un commerce local soutenu[91]. Quoiqu'il en soit, ce commerce semble avoir été condamné selon L. Baudin à disparaître assez rapidement lorsqu'une province était conquise par les Incas car leur « plan était incompatible avec un grand essor commercial »[92]. Ce plan impliquait la mise en place d'un système de greniers d'État, les *tamboé*, et d'un système de tribut quasi-parfait grâce à l'utilisation de la statistique, des pratiques que l'économiste juge parfaitement naturelles et correspondant totalement à un régime socialiste dans lequel l'impôt est un instrument de répartition des richesses et dont l'activité économique doit être centralisée entre les mains des fonctionnaires[93]. Les échanges privés n'apportaient donc qu'une « heureuse diversion à la monotonie de l'existence »[94] au sein d'un système économique socialiste qui se voulait homogène. Loin de contredire sa vision globale et unifiée de l'économie inca, les différentes situations observables au sein de l'empire ne pouvaient à ses yeux qu'être le fait d'un empire « en voie de socialisation », un processus encore inachevé à l'arrivée des Espagnols.

B. JOHN MURRA ET LA « VERTICALITÉ ANDINE » AU CŒUR DE LA PENSÉE ÉCONOMIQUE : 1955-1980

Si, au milieu du XX^{e} siècle, la vision socialiste de L. Baudin fait encore des émules (au point qu'il soit hôte d'honneur au Congrès International d'Histoire de 1951 à Lima), une thèse soutenue aux États-Unis en 1955 vient changer la donne. *The Economic organization of the Inka state* de John V. Murra constitue en effet un tournant dans l'étude de l'économie inca. Sans le savoir, l'anthropologue américain alors âgé de trente-neuf ans vient de poser les bases de toutes les études économiques concernant l'empire inca pour les trente années à venir. Il faut bien dire que l'analyse de J. Murra, fondée à la fois sur les sources ethno-historiques et sur des

[90] *Ibid.*, p. 169-170.
[91] Cf. Chapitre 3.
[92] *Ibid.*, p. 172.
[93] *Ibid.*, p. 175-179.
[94] BAUDIN, Louis, *La vie quotidienne au temps des derniers Incas*, Paris : Hachette, 1955, p. 274.

données archéologiques mieux exploitées qu'auparavant, est bien plus fine que tout ce qui a pu être publié au cours de la première moitié du siècle.

Dans cette thèse, J. Murra fait une distinction très claire entre ce qu'il considère être un microcosme paysan autonome composé d'agriculteurs, d'éleveurs et de tisserands, et un système de contrôle politique et socio-économique beaucoup plus large auquel cette paysannerie auto-suffisante serait intégrée[95]. Il précise sa vision au cours des années 1960 en distinguant deux systèmes. Il évoque en effet un système « autochtone » très ancien développé en montagne, constitué de plantes domestiquées localement, adaptées aux conditions andines et cultivées sur des terres seulement arrosées par les pluies[96]. En parallèle, il décrit un système « importé » plus récent, à signification cérémonielle et développé autour du très prisé maïs[97]. Cette attention portée au maïs, dont il suggère que la culture à grande échelle à l'époque inca est véritablement le fruit d'une politique étatique d'expansion des zones agricoles allouées à cette espèce végétale bien précise[98], est un élément majeur dans la compréhension du système d'économie politique. Nous sommes en effeet convaincu qu'il constitue l'un des piliers du pouvoir inca.

L'anthropologue établit également que les « revenus » de l'État - qu'il ne minimise pas contrairement à L. Baudin - provenaient essentiellement de ce qu'il désigne par le mot « corvée[99] ». Ce choix de vocabulaire n'est pas anodin puisqu'il fait écho au système de travail non rémunéré imposé par un souverain (ou toute forme d'autorité hiérarchique) à ses sujets, notamment en France à l'époque médiévale, lorsque la monnaie se faisait rare. Il s'agit plus simplement d'un impôt perçu de manière non pécuniaire. J. Murra intègre cette « corvée paysanne » au système de tribut en force de travail qu'il affirme être organisé selon un principe de quotas appliqués à l'échelle de l'ethnie, de l'*ayllu*[100] et du foyer[101], et suggère une évolution du tribut au fil du temps. Le système aurait ainsi conservé la corvée et se serait enrichi, au cours des cinquante dernières années de l'empire, de nouvelles tâches sans que cela remette en cause

[95] MURRA, John Victor, *The Economic organization of the Inka state*, Greenwich : Jai Press, [1955] 1980, p. 85.
[96] MURRA, John Victor, « Maïs, tubercules et rites agricoles », dans : *Formations économiques et politiques du monde andin*, Lima ; Paris : Institut français d'études andines, 2012, p. 112.
[97] *Ibid*.
[98] *Ibid*., p. 112-113.
[99] MURRA, John Victor, *Op.cit.*, 1980, p. 89.
[100] Le terme *ayllu* désigne un groupe fondé sur une base ethnique, économique (partage d'un même canal d'irrigation) ou composé d'individus revendiquant l'appartenance à un même lignage en raison de l'existence d'un ancêtre commun. L'*ayllu* constitue ainsi la cellule (parentale, sociale ou rituelle) de base au sein des communautés andines à l'époque inca. URTON, Gary et VON HAGEN, Adriana, *Encyclopedia of the Incas*, Lanham : Rowman & Littlefield, 2015, p. 45-49.
[101] MURRA, John Victor, *Op.cit.*, 1980, p. 153.

le principe de tribut versé sous forme de travail. Ces nouvelles missions auraient cependant impliqué le transfert d'individus et le déplacement de population à plus ou moins grande échelle au sein du Tahuantinsuyu, afin de faire des individus sélectionnés, désignés par le terme de *yana*[102], des serviteurs exclusifs du souverain. Ils pouvaient également être mis au service des sujets les plus méritants de ce dernier, qui recevaient en récompense des terres à exploiter[103]. Ces serviteurs ne constituaient qu'une partie des individus nouvellement déplacés, puisque c'est également dans les dernières décennies de l'empire que se serait généralisé le déplacement de population[104], notamment en ce qui concerne les *mitimaes*[105] et les *aclla*[106]. Cette idée d'une évolution du principe de tribut est intéressante à bien des égards puisque nous constatons que, dès les années 1950, l'idée d'un découpage chronologique de l'histoire inca reposant sur une évolution des pratiques économiques est envisagée. Le caractère pionnier des travaux de John Murra ne lui permettait cependant pas de creuser davantage cette question. De plus, la chronologie absolue de l'histoire de l'expansion inca élaborée par John Rowe dès 1945[107] devint rapidement dogmatique et enterra cette piste de réflexion jusqu'à ce que sa validité soit questionnée par John Hyslop en 1990[108].

Tandis qu'il fait reposer la pérennité du système de tribut sur la redistribution des denrées par le pouvoir inca, tout en admettant que le mécontentement et les rébellions devaient être légion, J. Murra évoque également l'existence d'échanges à caractère commercial. Ceux-ci étant supposément soutenus aux époques pré-incas, entre les communautés de la côte Pacifique, de la *Sierra* andine et des versants amazoniens des Andes orientales, il considère qu'ils devaient être l'œuvre de marchands spécialisés et qu'ils n'ont certainement pas été réduits à néant par la politique économique inca. Il en veut pour preuve le radeau de balsa abordé en 1526 au large de l'Équateur par l'expédition dirigée par Bartolomé Ruiz, dont le volume important du

[102] Le terme *yana* utilisé par J. Murra vient du terme quechua *yanacuna* qui désigne des individus dont le statut, notamment économique nous semble encore incertain. Ils sont parfois assimilés à des esclaves (selon le concept européen d'esclavage) ou des servants volontaires. ESPINOZA SORIANO, Waldemar, « Economia politica y domestica del Tahuantinsuyo », dans : *Compendio de Historia Económica del Perú I : Economía Prehispanica*, 1, Lima : Carlos Contreras, 2008, p. 350.
[103] MURRA, John Victor, *Loc.cit.*, 1980.
[104] *Ibid.*, p. 163.
[105] Les *mitimaes* sont des groupes d'individus déplacés au sein du Tahuantinsuyu sur ordre du Sapa Inca. Nous pensons que ces déplacements s'expliquent essentiellement pour des raisons économiques, une idée que nous développons dans le Chapitre 5.
[106] Les *aclla* constituent une catégorie d'individus désignés comme « les femmes choisies ». Sélectionnées parfois dès l'enfance, elles résidaient dans des *acllahuasi* (« maison des femmes choisies ») où elles pouvaient être affectées à des missions religieuses (notamment les *aclla* de Cusco qui étaient épouses du Soleil) ou à des tâches d'ordre domestique ou économique, des éléments que nous développons au sein des Chapitres 2, 4 et 5.
[107] ROWE, John Howland, « Absolute Chronology in the Andean Area », *American Antiquity*, 1945, Vol. 10, nº 3, p. 265-284.
[108] HYSLOP, John, *Inka Settlement Planning*, Austin : University of Texas Press, 1990, p. 25.

chargement composé de produits très divers[109] l'incite à considérer qu'ils étaient destinés à des échanges commerciaux sans que cela soit précisé dans le texte original. Il fait également référence aux marchés cités par P. Cieza de León, P. Sarmiento de Gamboa et I. Garcilaso de la Vega ainsi qu'aux péages décrits par Francisco de Jerez[110] et Miguel de Estete[111]. Tous ces indices confortent sa position, selon laquelle le commerce et les marchés étaient une réalité du quotidien dans la société inca. Il compléta son modèle économique dès la fin des années 1960 en y intégrant un nouveau concept : la verticalité andine.

J. Murra, qui manquait jusque-là d'éléments d'explications justifiant les déplacements de population, pense avoir enfin découvert, à la suite de travaux de terrain et de recherches ethnographiques concernant le site inca de Huánuco Pampa[112] dans les Andes centrales péruviennes[113] l'explication quant à l'existence des *mitimaes* : ces derniers seraient « une manifestation tardive et fort modifiée d'un très ancien modèle andin » qu'il désigne comme « le contrôle vertical d'un maximum d'étages écologiques »[114] . Ce contrôle simultané de ce qu'il appelle des « archipels verticaux » représentait selon lui un modèle andin très répandu et partagé par des ethnies à la fois géographiquement très éloignées et très différentes dans leur organisation économique et politique. Ce modèle étendu à des formes institutionnelles extrêmement contrastées expliquerait la découverte d'objets exotiques dans toutes les régions de l'aire andine. Il présente dès 1972 cinq cas très différents qui doivent venir confirmer l'universalité de son modèle économique andin, ainsi que l'existence d'exceptions.

Les deux premiers cas concernent des groupes originaires de la *Sierra* andine se distinguant par l'ampleur de leur démographie et de leur développement politique. L'un d'eux concerne les petites ethnies résidant dans la zone la plus élevée en altitude des *ríos* Marañón et Huallaga, notamment celle des Chupaychu[115]. Elles sont définies par J. Murra comme des sociétés démographiquement et politiquement restreintes, composées de 500 à 3 000 foyers abritant entre 3 000 et 18 000 habitants[116]. Les noyaux d'habitation et de pouvoir où était produite

[109] ANONYME, « La relacion Samano-Xerez », dans : *La Balsa en la historia de la Navegación Ecuatoriana*, Guayaquil : Instituto de Historia Marítima, 1988, p. 28-29.
[110] JERÉZ, Francisco de, *Op.cit.*, p. 32.
[111] ESTETE, Miguel, *Op.cit.*, p. 81.
[112] MURRA, John Victor, « El Instituto de Investigaciones Andinas y sus estudios en Huánuco », *Cuadernos de investigacion. Facultad de Letras y Educación - Antropología*, 1966, nº 1, p. 7-21.
[113] Région de Huánuco, province de Dos de Mayo, district de la Unión.
[114] MURRA, John Victor, « L'économie des sociétés andines : le contrôle vertical d'un maximum d'étages écologiques », dans : *Formations économiques et politiques du monde andin*, Lima ; Paris : Institut français d'études andines, 2012, p. 116.
[115] *Ibid.*, p. 117-118.
[116] *Ibid.*, p. 122

l'alimentation de base étaient situés dans la *Sierra*, à moins de 3000 mètres d'altitude, tandis que des colonies périphériques peuplées de façon permanente étaient localisées à des niveaux d'altitude supérieurs et inférieurs. Ces dernières n'étaient jamais éloignées de plus de quatre jours de marche du centre et avaient des dimensions très restreintes (étant parfois composées de seulement trois ou quatre foyers) et pouvaient être spécialisées dans la production d'une denrée spécifique (coca, coton…). Les habitants conservaient leurs maisons et leurs droits dans les centres et les ethnies d'origine, tandis que ces établissements périphériques étaient quant à eux multiethniques[117]. L'autre cas présenté concerne cette fois des ethnies à la démographie plus importante : les Lupaca[118] de la région du lac Titicaca. Forts de plus de 100 000 individus dont les noyaux d'habitation et de pouvoir se trouvaient à environ 4 000 mètres d'altitude sur l'*Altiplano* bolivien, ils auraient également occupé de manière permanente des zones périphériques, à l'image de la côte Pacifique et des territoires orientaux jouxtant le haut-plateau. Les colonies marquant cette occupation pouvaient être éloignées de plus de dix jours de marche du lac Titicaca, comprendre une centaine de structures d'habitat et abriter une population multiethnique. Les individus les peuplant se considéraient comme relevant du noyau et pouvaient se voir confier des tâches spécialisées (production céramique, métallurgie) en fonction de l'étage écologique d'implantation[119].

Le deuxième ensemble de cas concerne des populations côtières. L'exemple d'un petit groupe ethnique originaire de Collique (sur la côte centrale du Pérou) et qui aurait implanté une petite exploitation à Quivi[120] (Santa Rosa de Quives, Pérou) témoigne d'une rivalité avec des peuples montagnards locaux, originaires de Canta et de Chacalla, au sujet d'un champ de coca. Néanmoins les recherches ethnographiques menées par J. Murra ne permettent pas de dire si la population qui contrôlait l'exploitation de coca de Quivi avant la prise de contrôle de la zone par Tupac Inca Yupanqui était véritablement d'origine côtière ou s'il s'agissait d'un groupe de montagnards tributaires du seigneur de Collique. Le second cas considéré n'est pas plus convaincant puisque qu'il concerne l'existence d'une alliance hypothétique entre les Chimu et les populations de la région de Cajamarca contre les Incas[121], à laquelle M. Cabello Balboa fait allusion dans sa chronique[122]. J. Murra évoque alors la possibilité qu'il y ait eu des colonies

[117] *Ibid.*, p. 123
[118] *Ibid.*, p. 123-124
[119] *Ibid.*, p. 128.
[120] *Ibid.*, p. 130
[121] *Ibid.*, p. 138-139
[122] CABELLO BALBOA, Miguel., *Op.cit.*, 1951, p. 317.

permanentes d'origine côtière dans la zone de *Sierra* concernée sans qu'aucun élément concret ne permette d'en arriver à cette conclusion, ce dont il convient lui-même[123].

La réflexion de J. Murra sur le premier ensemble de cas est intéressante car son raisonnement est rendu possible par le croisement de données enregistrées dans différents documents ethno-historiques relatifs aux *visitas* de 1549, de 1562[124] et de 1567[125]. Le manque de données archéologiques et le fait que l'anthropologue tente à partir des seules sources écrites d'époque coloniale de démontrer l'existence d'archipels verticaux pré-incas nous incite à rester prudent quant à ses conclusions. En effet, il nous semble peu probable que les observations réalisées par l'administration espagnole à partir du milieu du XVI^{e} siècle puissent véritablement refléter la réalité de la situation qui prévalait deux siècles auparavant. N'oublions pas non plus qu'il s'agit là de transcriptions en castillan de témoignages traduits du quechua, hors de toute démarche ethnographique en raison de l'objectif économique que revêtaient les *visitas*. Un tel processus de transmission de l'information est souvent enclin à la déformer ou la priver d'une partie de sa substance, ce qui nuit nécessairement à toute tentative de raisonnement fondé sur ces données (à moins de disposer de nombreuses données à mettre en lien et à comparer, ce qui n'est pas le cas ici). Les conclusions de J. Murra sur l'existence ancienne d'un modèle répandu à travers les Andes préhispanique traduisant une volonté de contrôle d'un maximum d'étages écologiques peuvent ainsi être questionnées. Ceci est d'autant plus vrai que les cas présentés concernant les populations côtières, qu'il s'agisse de « petites ethnies » ou de « grands royaumes côtiers », ne sont pas concluants, tandis que le dernier cas présenté, celui des champs de coca de Songo (Bolivie), sert de contre-exemple à l'universalité du modèle[126].

L'idée d'une « pax incaica » qu'il attribue à l'anthropologue péruvien Fernando Fuenzalida (1966) lui permet en effet de justifier le changement de nature des archipels verticaux pré-incas qui deviennent à l'époque inca des archipels de *mitimaes* organisés et contrôlés par le pouvoir cusquénien. Le manque d'éléments justifiant l'existence de ce type d'organisation à des époques antérieures à l'Horizon Tardif (1400-1533 ap. J.-C.) nous incite à ne pas adhérer aux conclusions de J. Murra. Notre vision du rôle des *mitimaes* ne va d'ailleurs pas dans le sens d'une pratique héritée mais plutôt d'une adaptation de la stratégie inca d'occupation du territoire, répondant à un besoin de préservation des intérêts économiques du pouvoir central

[123] MURRA, John Victor, *Op.cit.*, 2012, p. 141-142.
[124] DIEZ DE SAN MIGUEL, Garci, *Visita hecha a la provincia de Chucuito par Garci Diez de San Miguel en el ana 1567*, Lima : Casa de la Cultura del Peru, 1964.
[125] ORTIZ DE ZUÑIGA, Iñigo, *Visita de la provincia de Leon de Huanuco en 1562*, Huanuco : Universidad nacional Hermilio Valdizan, Facultad de letras y educacion, 1967.
[126] MURRA, John Victor, *Op.cit.*, 2012, p. 142-147.

dans l'ensemble du Tahuantinsuyu. L'anthropologue américain reconnut lui-même dès les années 1980 les limites de son modèle[127], mais il fallut attendre les années 2000 pour que ses faiblesses soient officiellement pointées du doigt dans des publications, notamment celles concernant les populations côtières[128]. Cette popularité du concept de verticalité andine, qui offrait une direction à de nombreux chercheurs, explique que plusieurs modèles élaborés en parallèle de celui de J. Murra à la fin des années 1970 s'en inspirent fortement. La complémentarité qui les caractérise vient du fait qu'ils cherchaient en quelque sorte à combler les vides laissés par cette théorie durant près d'une décennie.

Ainsi, le modèle proposé en 1979 par Tom D. Dillehay[129] s'accordait avec la pensée dominante de l'époque, tout en s'affranchissant de l'idée d'archipel en tant que colonie associée à une ethnie qui aurait eu l'exclusivité sur son exploitation (ce qui est relativement proche du principe d'établissements multiethniques évoqué par J. Murra). Son modèle repose en effet sur l'idée d'un « partage de ressources » par des groupes multiples dans les *chaupiyunga*[130] des bas-versants occidentaux des Andes centrales. Il distingue deux groupes principaux : les populations locales et les populations montagnardes envoyées par leur communauté d'origine dans ces zones de basse-altitude, en prenant l'exemple de la communauté montagnarde de Huancayo Alto. Certains habitants de cette région se seraient ainsi vus accorder l'autonomie politique par le pouvoir en place en échange de leur installation dans la zone *chaupiyunga* de la vallée de Chillon. En contrepartie, cette communauté installée dans la vallée devait permettre aux membres de leur communauté d'origine (localisée dans la *Sierra*) d'accéder aux ressources de basse-altitude. Il ne s'agit pas ici d'un modèle classique de colonie installée dans une région lointaine pour en prendre le contrôle mais plutôt d'une communauté autorisée à participer à l'économie *chaupiyunga* sur la base d'une coopération avec les groupes locaux. Ces montagnards envoyés sur les bas-versants andins pouvaient de ce fait acquérir des ressources nouvelles en offrant aux populations locales des produits des hautes-terres, ainsi que potentiellement leur force de travail. Cette présence étrangère en territoire *chaupiyunga* bénéficiait donc à tous les protagonistes de ces échanges. L'absence de traces de violences

[127] MURRA, John Victor, « Los limites y las limitaciones del « archipielago vertical » en los Andes », *Maguaré*, 1981, Vol. 1, p. 93-98.
[128] SANTORO, Calogero M. *et al*., « Revisita al tercer caso de verticalidad de John Murra en las costas de los Andes centrales y centro sur », *Chungará, Revista de Antropología Chilena*, 2010, Vol. 42, nº 1, p. 325-340.
[129] DILLEHAY, Tom D, « Pre-Hispanic Resource Sharing in the Central Andes », *Science*, Avril 1979, Vol. 204, p. 30.
[130] Les *chaupiyunga* (300-1200 mètres au-dessus du niveau de la mer) représentent la partie basse des *yungas*, une zone écologique andine comprenant les terres situées entre 300 et 2300 mètres au-dessus du niveau de la mer.

interpersonnelles au sein de cette collectivité plaide également en faveur d'une corésidence pacifique et d'une coopération économique volontaire.

T. Dillehay reste cependant prudent quant à la récurrence d'un tel modèle. Il juge probable que le niveau de développement de cette communauté montagnarde originaire de Huancayo Alto dans le *chaupiyunga* de la vallée de Chillon soit singulier. Il ne cherche pas à donner un caractère pan-andin à son modèle. Il le considère en effet indissociable de zones frontières riches et circonscrites, au sein desquelles l'expansion de certaines formes sociales locales par l'ajout continuel de nouveaux ingrédients économiques et organisationnels devait être répandu au cours de l'Intermédiaire Tardif (1100-1400 ap. J.-C.) et de l'Horizon Tardif (1400-1533 ap. J.-C.)[131]. Si ces conditions étaient spécifiquement présentes dans cette zone, cela vient selon lui de l'ancienneté de la relation entre montagnards et populations des *yungas*. Elles semblent avoir été initiées par des échanges de produits entre groupes, sous la supervision d'une autorité politico-religieuse locale et centralisée dont le pouvoir s'affirmait notamment par la présence d'un complexe cérémoniel bâti entre 800 et 500 avant notre ère[132]. La verticalité ne fut pleinement opérationnelle qu'entre 200 avant notre ère et 540, organisée notamment par des chefs ethniques locaux et montagnards logés dans des bâtiments administratifs.[133] Cette émergence précoce de relations économiques entre les groupes des deux milieux écologiques et leur évolution à partir de la fin de l'Horizon Ancien (1000-200 av. J.-C.) permirent selon T. Dillehay d'atteindre un niveau de développement et une trajectoire économique non observés ailleurs, qui aboutirent à ce modèle de « partage de ressources ».

Cette idée de coopération et de complémentarité économique verticale entre entités pré-incas situées à des étages écologiques différents apparaît à la même époque dans les travaux d'Agustín Llagostera Martínez. Ce dernier suggère que les systèmes économiques écologiquement organisés aient été prioritairement ciblés par les Incas afin d'être intégrés au Tahuantinsuyu dans le but de fournir à l'empire un accès rapide à divers types de ressources[134]. Pour s'assurer du monopole de l'exploitation de ces ressources, les Incas auraient de plus mis en place une stratégie de désarticulation de cette coopération économique préexistante en

[131] *Ibid.*, p. 31
[132] *Ibid.*, p. 30.
[133] *Ibid.*.
[134] LLAGOSTERA MARTÍNEZ, Agustín, « El Tawantinsuyu y el control de las relaciones complementarias », dans : *Actes du XLIIème Congrès International des Américanistes*, IV, Paris, 1978, p. 45.

coupant l'accès direct entre ces communautés auto-productives et écologiquement complémentaires[135].

La fin des années 1970 vit donc émerger des modèles économiques complétant celui élaboré par J. Murra une dizaine d'année plus tôt. Ces initiatives témoignaient des vides laissés par ce dernier et ouvrirent, volontairement ou non, la voie à une remise en question de l'importance réelle du contrôle vertical dont les faiblesses ne pouvaient plus être ignorées. Elles permirent à un sujet quelque peu tombé dans l'oubli de revenir sur le devant de la scène : la question de l'existence du commerce, des marchés et des marchands dans les Andes préhispaniques, notamment à l'époque inca.

C. Du débat sur les marchés à la politisation de l'économie : 1980-2000

Alors que John Murra se concentre sur l'étude du tribut, notamment grâce à l'analyse de transcriptions de *quipu* incas[136], et campe sur sa position anti-marché (adoptée dès le début des années 1970 pour défendre son modèle de verticalité andine), les années 1980 voient s'affronter deux points de vue sur cette question de l'existence des marchés.

1. L'existence des marchés, un débat enflammé

Dans la lignée de J. Murra, les partisans de la position anti-marché pointent du doigt l'absence de structures aisément identifiables dont la fonction aurait été d'abriter des activités commerciales. Par ailleurs, Darrell E. La Lone s'interroge sur les informations véhiculées par les sources ethno-historiques. Certains chroniqueurs évoquent en effet l'existence et la tenue de marchés au sein de l'empire inca, une pratique généralisée qu'ils n'associent pas à une région en particulier du Tahuantinsuyu. Cette affirmation est cependant remise en cause par D. La Lone dont la mise en garde porte sur l'éventualité d'une confusion sémantique. Pour lui, l'emploi des mots « marché » ou « marchand » dans les chroniques ne suffit pas à justifier leur existence. Il n'est ici nullement question de malhonnêteté de la part des auteurs espagnols, mais

[135] *Ibid.*, p. 47.
[136] MURRA, John Victor, *Op.cit.*, 1983, p. 77-94.

plutôt de considérer qu'ils ont pu utiliser ces termes à tort[137]. D. La Lone craint en effet que les chroniqueurs aient mal compris ce qu'ils voyaient et qu'ils aient réalisé une analogie hasardeuse avec leur expérience du commerce européen. Il en veut pour preuve le fait que, si plusieurs références à des marchés sont présentes dans les sources ethno-historiques, il n'est pas certain qu'ils soient véritablement d'époque préhispanique. Si cet argument semble pertinent dans le cas des sources tardives, il semble difficilement applicable aux chroniques les plus anciennes. D. La Lone insiste de plus sur le fait qu'aucun auteur ne prend le temps de les décrire et de détailler la façon dont les échanges s'y déroulaient (bien que plusieurs chroniqueurs évoquent la pratique du troc[138]), ce qui nous prive d'éléments permettant l'identification d'un marché. Ces lacunes affaiblissent selon lui les affirmations des auteurs coloniaux concernant les marchés. Cette vision critique des sources ethno-historiques est louable et nécessaire tant les différences sont profondes entre les sociétés préhispaniques et européennes. De plus, D. La Lone considère l'économie inca comme politiquement intégrée, ce qui en fait une économie sur demande. Ce type d'économie a pour conséquence de perturber sérieusement les mécanismes d'offre et de demande et constitue selon lui un obstacle important au fonctionnement du commerce tel qu'il peut être observé au sein d'économies plus libérales[139]. Cependant, son analyse ne vaut que pour le cœur de l'empire, c'est-à-dire le territoire véritablement soumis au système sociétal inca et à l'économie centrale qui en découle. Il admet d'ailleurs que les recherches concernant la partie nord du Chinchasuyu[140] menées par Frank Salomon depuis la fin des années 1970 plaident en faveur de l'existence de marchés d'époque préhispanique dans cette zone du Tahuantinsuyu[141].

En effet, F. Salomon relève dans les sources ethno-historiques les plus anciennes des éléments attestant de l'existence d'un important marché à Quito, datant d'avant la conquête espagnole. Ce marché est désigné par le terme *tianguiez*, qui vient du nahuatl *tianquiztli*[142], exprimant l'idée qu'il s'agit d'une installation fixe et non d'un marché occasionnel ou

[137] LA LONE, Darrell E, « The Inca as a Nonmarket Economy: Supply on Command versus Supply on Demand », dans : *Contexts for Prehistoric Exchange*, New-York : Academic Press, 1982, p. 312.
[138] ACOSTA, Joseph, *Op.cit.*, p. 157.
GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p. 383.
[139] LA LONE, Darrell E., *Loc.cit.*
[140] Territoire couvert par les actuels Équateur, Colombie et Pérou septentrional.
[141] *Ibid.*, p. 307.
[142] L'usage d'un mot d'origine nahuatl dans cette région de l'aire andine ne doit cependant pas nous laisser penser qu'il existait des contacts entre incas et mexicas. En effet, le fait que le terme *tianguiez* soit employé résulte plus probablement du fait que de nombreux mots appris suite à la conquête de la zone caraïbe et du Mexique furent utilisés par les conquérants espagnols pour désigner leur équivalent dans l'aire andine (comme en témoigne par exemple l'utilisation du mot « cacique » plutôt que « *curaca* »).

mobile[143]. Ce marché était un lieu où, en 1535, s'échangeaient des produits provenant à la fois des hautes-terres et des basses-terres côtières équatoriennes, ce qui impliquait une connexion à un réseau d'acquisition organisé et pérenne. Ce réseau était géré par des marchands professionnels appelés *mindaláes,* dont un groupe résidait à Quito et était en charge des opérations commerciales réalisées au *tianguiez*[144]. D'autres groupes de *mindaláes* assuraient la liaison entre le marché de Quito et les différentes régions du nord du Tahuantinsuyu impliquées dans ce réseau d'échange. F. Salomon remarque qu'au lendemain de la Conquête, la distribution des *mindaláes* était limitée à la périphérie nord du Tahuantinsuyu et à la frontière du territoire impérial puisque leur présence était exclusivement attestée entre Quito et l'actuelle Colombie. Il semble pourtant qu'ils aient pu disposer d'une bien plus vaste aire d'activité au cours de la période précédant l'expansion inca dans les Andes septentrionales. En effet, F. Salomon associe les *mindaláes* aux « marchands indiens » rencontrés par Andrés Contero en 1569 dans les basses terres de Guaranda[145] (à environ 150 km au sud de Quito). Ils pourraient témoigner selon lui d'une survivance dans des zones plus méridionales de rares groupes de ces marchands, beaucoup plus nombreux dans le nord de l'Équateur au lendemain de la Conquête. Il attribue cette restriction du champ d'action des *mindaláes* aux changements de statut du corps des marchands une fois passés sous la coupe des Incas. Ces derniers auraient en effet appliqué un double principe de supervision et de régulation entraînant une perte d'indépendance pour les marchands et une réduction de leur nombre[146]. Leurs missions auraient également évolué puisqu'ils seraient devenus des sortes d'agents de l'État inca, à la fois espions et ambassadeurs du pouvoir cusquénien auprès des peuples non encore assujettis et établis au-delà de la frontière nord de l'empire. Ils continuèrent néanmoins d'approvisionner ce dernier en produits indispensables au bon fonctionnement d'un modèle économique inca reposant partiellement sur le transit de biens de prestige.

On peut conclure à partir de ces observations que le commerce et ses manifestations principales que sont les marchés et les marchands existaient bel et bien dans l'extrême nord du Tahuantinsuyu au moment de la conquête espagnole, un constat aujourd'hui admis par l'ensemble de la communauté scientifique. Cependant, l'influence inca sur ces activités

[143] SALOMON, Frank, *Native Lords of Quito in the Age of the Incas. The Political Economy of North Andean Chiefdoms,* Cambridge : Cambridge University press, 1986, p. 98-99.
[144] *Ibid.*, p. 102.
[145] CARRANZA, Martín de, « Relación de las provincias de las Esmeraldas que fue a pacificar el capitán Andrés Contero », dans : *Relaciones Geográficas de Indias,* Madrid : Ediciones Atlas, 1965 [1569], p. 87-90.
[146] SALOMON, Frank, « A North Andean Status Trader Complex under Inka Rule », *Ethnohistory*, 1987, Vol. 34, n° 1, p. 72.

commerciales est manifeste et la tendance impériale semble avoir été au contrôle et à la réduction de ces activités. Dès la publication des travaux de F. Salomon, Thomas C. Patterson associe ce phénomène à la politique inca qu'il assimile à une transformation des économies frontières en copies de l'économie du cœur de l'empire. Selon lui, la raison d'être de cette pratique serait le refus de la part du pouvoir central de faire face à une production variée dans ce qu'il désigne comme le secteur de la subsistance[147]. Cette interdiction aurait été motivée par la crainte de l'État inca de perdre sa mainmise sur l'économie et de voir se développer des capitales marchandes à même de contester son autorité et de le concurrencer dans le domaine économique.

À la fin des années 1980, le débat s'est donc déplacé. Il n'est plus question de remettre en cause l'existence du commerce (et donc des marchés et des marchands) mais plutôt d'évaluer son degré de développement au sein du Tahuantinsuyu et de déterminer s'il s'agissait d'une pratique généralisée mais bridée par les Incas, ou d'une particularité locale propre à l'extrême nord de l'empire. Ce débat est toujours d'actualité et nous tenterons d'y apporter des éléments de réponse au sein du Chapitre 3. Il convient cependant désormais d'aborder un autre concept développé en parallèle du débat qui nous a intéressé jusqu'ici, celui d'économie politique inca.

2. La « politisation » de l'économie inca

Comme J. Murra l'avait tenté dans les années 1960 en élaborant le concept de verticalité andine, Terence N. D'Altroy et Timothy K. Earl cherchent au milieu des années 1980 à donner un cadre aux différentes activités économiques observées dans l'empire inca. S'inspirant certainement du modèle agricole proposé auparavant par J. Murra, ils distinguent deux composantes au sein du système économique global qui prévalait dans le Tahuantinsuyu : l'économie de subsistance et l'économie de prestige.

L'économie de subsistance telle qu'ils la définissent englobe toutes les activités liées à la production, la gestion, la consommation ou l'utilisation de biens et de denrées destinés à la population en général. Ce système serait organisé à l'échelle d'une région dont il ne déborderait pas, et chaque région aurait à gérer sa propre économie de subsistance[148]. Cette économie en

[147] PATTERSON, Thomas C., « Merchant capital and the formation of the inca state », *Dialectical Anthropology*, 1988, Vol. 12, p. 225.
[148] D'ALTROY, Terence N. et EARLE, Timothy K., « Staple Finance, Wealth Finance, and Storage in the Inka Political Economy », *Current Anthropology*, 1985, Vol. 26, n° 2, p. 196.

circuit fermé permet de répondre aux besoins réguliers d'entretien d'une population à très grande échelle à travers l'ensemble du territoire étatique tout en se soustrayant au coût prohibitif que représente inévitablement un transport inter-régional régulier[149]. Cette concentration régionale du stockage de biens s'inscrit, selon T. D'Altroy et T. Earle, dans une stratégie adaptative liée aux velléités expansionnistes de l'État inca. Elle comporte cependant une faille de taille puisque ces réserves stockées peuvent également être utilisées par des ennemis de l'intérieur en cas de rébellion. Cette menace, ainsi que l'autonomie conférée à certaines provinces éloignées, auraient conduit les Incas à mettre en place une économie beaucoup plus sélective et élitiste pour contrer les risques liés au caractère structurel de cette économie de subsistance[150].

L'économie de prestige qu'ils envisagent ne concerne en effet qu'une petite partie de la population, appartenant principalement à l'élite. Pour s'assurer de la fidélité des chefs locaux et intégrer les économies provinciales disparates à l'économie politique centralisée de l'État cusquénien, les Incas auraient adopté un système complémentaire d'objets de prestige, circulant le plus souvent dans des formes déjà compatibles avec ceux en usage dans les provinces soumises. Le contrôle de l'approvisionnement des élites en biens de prestige et de la circulation de ces derniers au sein du Tahuantinsuyu apparaît comme un moyen d'intégration économique inter-régionale rentable et totalement soumis au pouvoir central, lui permettant de garder sous sa coupe les élites locales qui voient leur intérêt dans le maintien du système[151].

Les deux composantes associées s'inscrivent parfaitement dans l'économie politique étatique des Incas et leur accordent une certaine flexibilité en matière d'économie régionale et inter-régionale. Cette stratégie multiple implique le versement d'un tribut en force de travail, le contrôle des biens de subsistance et le contrôle de la production et de la circulation des biens de prestige. Ces différents éléments permettent aux Incas de répondre à leurs besoins économiques disparates tout en confortant leur pouvoir sur les régions conquises et en concrétisant l'intégration de ces dernières à l'empire. Si cette théorie offre un cadre général assez solide à l'étude de l'économie inca, les travaux menés lors de la décennie suivante ont permis de déterminer plus précisément la nature de certains des éléments essentiels s'inscrivant dans ce cadre et possédant une importante valeur symbolique et politique.

[149] *Ibid.*
[150] *Ibid.*
[151] *Ibid.*

En effet, dès les années 1990, l'idée d'une économie politique inca est intégrée dans la réflexion de nombreux archéologues et anthropologues. Au cours de leurs recherches, plusieurs d'entre eux mettent en évidence certaines activités ou actions symboliques menées par le pouvoir central cusquénien dans un but principalement politique, mais dont la mise en œuvre implique diverses activités qui relèvent du champ de l'économie. Dans un article commun[152], Elizabeth DeMarrais, Luis Jaime Castillo et Timothy Earle retiennent trois éléments qui leur paraissent centraux dans le cadre de l'économie politique inca : la tenue de banquets organisés par le pouvoir, l'association d'objets symboliques et d'insignes d'État à l'Inca et la construction d'un paysage politique.

Ils voient dans les banquets l'élément le plus direct des relations État/sujets. L'hospitalité rituelle exprimée à travers ces festins offerts par ou au nom de l'Inca, évoqués notamment par I. Garcilaso de la Vega[153] et M. de Murúa[154], matérialisait à la fois son pouvoir et sa richesse. Il s'agissait donc d'un habile moyen d'exprimer l'autorité de l'État tout en intégrant ce dernier dans une relation très anciennement établie entre les communautés locales et leurs dirigeants. De plus, le souverain de Cusco s'attache la force de travail collective lors de ces évènements et en tire une forme de légitimité puisque c'est la population qui, en participant, se place en position de redevabilité à son égard.

L'association d'objets symboliques et d'insignes d'État à l'Inca est une autre manœuvre stratégique. Les textiles et les objets en métal jouissent traditionnellement d'un important prestige dans les Andes. Les Incas jouent sur cette sensibilité culturelle et trouvent le moyen d'augmenter encore la valeur symbolique de ces objets en les réservant au souverain, qui peut évidemment choisir de les utiliser afin de récompenser ses plus fidèles sujets[155]. Il s'agit principalement d'ornements en or et en argent et de vêtement précieux[156]. Cette matérialisation du pouvoir à travers des symboles et des insignes affecte l'économie inca et implique de procéder à une réorganisation de la production artisanale et à une intensification des efforts consentis pour obtenir des matériaux bruts à caractère exotique[157].

---

[152] DEMARRAIS, Elizabeth, CASTILLO, Luis Jaime et EARLE, Timothy, « Ideology, Materialization, and Power Strategies », *Current Anthropology*, 1996, Vol. 37, n° 1, p. 27-28.
[153] GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p. 306-307.
[154] MURÚA, Martín de, *Op.cit.*, p. 58-59.
[155] BETANZOS, Juan de, *Op.cit.*, p. 96.
MURÚA, Martín de, *Op.cit.*, p. 366.
ONDEGARDO, Polo, *Op.cit.*, p. 172-174.
[156] GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p. 557.
[157] DEMARRAIS, Elizabeth, CASTILLO, Luis Jaime et EARLE, Timothy, *Op.cit.*, p. 29.

La construction d'un paysage politique, enfin, passe par la construction des routes tant louées par les conquérants espagnols[158], mais également d'*ushnu*[159], de *kallanka*[160] et de *kancha*[161], l'ensemble de ces infrastructures matérialisant la présence et le pouvoir inca[162]. L'investissement humain indispensable à ces réalisations est directement rendu possible par le système de tribut en force de travail imposé par l'autorité étatique occupant une place centrale dans le fonctionnement économique de l'empire.

Ces différents éléments mis en avant sont particulièrement pertinents et illustrent l'adoption de diverses stratégies de matérialisation du pouvoir, directement liées aux différentes activités économiques observées au sein du Tahuantinsuyu, afin de rassembler une population extrêmement hétérogène sous l'autorité impériale.

D. 2000-2019 : CONSIDÉRATIONS ACTUELLES SUR L'ÉCONOMIE INCA

Si les années 1980 et 1990 ont été l'occasion de mettre en lumière les liens étroits qui existaient entre stratégie politique et système économique, le schéma global qui se dessine au cours de ces deux décennies ne doit pas faire oublier que le Tahuantinsuyu est tout sauf un modèle d'uniformité. C'est d'ailleurs cette idée qui sert de fil conducteur à la communauté scientifique depuis le début des années 2000 et explique la multiplication des travaux s'affranchissant de ce besoin de vision générale pour mieux se concentrer sur les particularismes régionaux observables à travers l'empire, au nord[163] comme au sud[164].

---

[158] GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p. 636-641.

[159] Un *ushnu* est une plateforme cérémonielle inca (parfois à plusieurs degrés) que l'on trouve le plus souvent au sein de sites impériaux de grandes dimensions (centres cérémoniels et administratifs). Elle est généralement située au centre d'une place, afin que les individus qui y prennent place surplombent la population locale.

[160] Une *kallanka* est un long bâtiment inca de forme rectangulaire, souvent à pignon et comportant des ouvertures sur l'un des deux côtés les plus longs. Ces structures étaient souvent placées le long des places centrales incas, leurs portes donnant uniquement sur la place. Elles contiennent en général un grand espace non subdivisé. Elle pouvait mesurer jusqu'à 100m de long et 25m de large. La fonction de ces structures était probablement diverse et concernait aussi bien le domaine militaire qu'économique.

[161] La *kancha* est l'unité de base de l'architecture inca. Il s'agit d'une enceinte rectangulaire pouvant abriter plusieurs structures rectangulaires systématiquement organisée sur les côtés de l'enceinte, avec un patio au centre.

[162] DEMARRAIS, Elizabeth, CASTILLO, Luis Jaime et EARLE, Timothy, *Op.cit.*, p. 30.

[163] TOPIC, John R, « Exchange on the equatorial frontier. A comparison of Ecuador and northern Peru », dans : *Merchants, markets and exchange in the pre-columbian world*, sous la direction de HIRTH, Kenneth G. et PILLSBURY, Joanne, Washington, D. C. : Dumbarton Oaks Pre-Columbian Symposia and Colloquia, 2013, p. 335-360.

[164] COVEY, R. Alan, « Inka administration of the far south coast of Peru », *Latin American Antiquity*, 2000, Vol. 11, n° 2, p. 119-138.

Cette nouvelle période a vu les considérations des chercheurs évoluer. D'une part, le modèle global de verticalité de John Murra, qui comptait encore beaucoup d'adeptes au tournant du siècle, a été grandement remis en cause au cours de la dernière décennie. L'uniformité de ce modèle se voit aujourd'hui opposer une multiplicité de scenarii, évoquant l'existence de structures et d'organisations locales diverses répondant à des situations et des conditions souvent spécifiques[165]. Le concept d'archipel vertical est accepté mais la dispersion de ce modèle à travers l'empire est également contestée[166]. D'autre part, si l'existence des marchés ne fait plus de doute, c'est désormais la question de leur nature et de leur évolution entre les périodes pré-incas et inca qui prédomine[167]. Les interrogations concernant les lieux de marché et leur compatibilité avec les places incas sont également nombreuses[168].

Une grande importance est désormais accordée à l'étude de la mobilité économique et l'accent est mis sur l'étude de modes d'échanges jusqu'ici peu étudiés : les marchés et les foires, les marchands ambulants, les réseaux d'échange à longue distance, les échanges liés aux banquets ou encore les transferts de biens dans le cadre de résidences cycliques[169]. Le concept de complémentarité zonale[170] évoqué par Tom D. Dillehay regroupe ainsi de nombreuses stratégies d'échanges, de contacts et d'interactions inter-groupes s'affranchissant du cadre restreint offert par les archipels verticaux. Ces derniers impliquaient en effet une forme de colonisation économique localisée excluant toute volonté de coopération ou d'échanges entre les différents groupes en présence. J. Murra présente pourtant certains de ces archipels comme des établissements multiethniques, sans pour autant envisager d'interactions entre les différentes communautés représentées. Ce choix s'explique certainement par à une volonté d'élaborer un modèle général précis et applicable à la majorité des régions du Tahuantinsuyu, ce qu'une grande variété d'interactions entre différentes communautés rendait impossible.

---

[165] SANTORO, Calogero M. *et al*., *Op.cit*. 2010.
[166] LLAGOSTERA, Agustín, « Retomando los límites y las limitaciones del « archipiélago vertical », *Chungara, Revista de Antropología Chilena*, 2010, Vol. 42, nº 1, p. 293-294.
[167] BURGER, Richard L., « In the realm of the Incas : an archaeological reconsideration of household exchanges, long distance trade and marketplace ine the Pre-Hispanic central Andes », dans : *Merchants, markets and exchange in the pre-columbian world*, sous la direction de HIRTH, Kenneth G. et PILLSBURY, Joanne, Washington, D. C. : Dumbarton Oaks Pre-Columbian Symposia and Colloquia, p. 321-336.
[168] MAYER, Enrique, « In the realm if the Incas », dans : *Merchants, markets and exchange in the pre-columbian world*, sous la direction de HIRTH, Kenneth G. et PILLSBURY, Joanne, Washington, D. C. : Dumbarton Oaks Pre-Columbian Symposia and Colloquia, 2013, p. 309-317.
[169] Le phénomène de résidences cycliques se traduit par un changement régulier et organisé de résidences, dont les conséquences sont selon T. Dillehay une contribution des échanges locaux à l'économie en général et à des réseaux d'harmonie sociale plus larges au sein de groupes parentaux et de partenariats d'échanges. DILLEHAY, Tom D., « Economic mobility, exchange and order ine the Andes », dans : *Merchants, markets and exchange in the pre-columbian world*, sous la direction de HIRTH, Kenneth G. et PILLSBURY, Joanne, Washington, D. C. : Dumbarton Oaks Pre-Columbian Symposia and Colloquia, 2013, p. 299.
[170] *Ibid*., p. 296.

L'accent nouveau mis sur l'étude de la mobilité économique explique également que la question de l'importance du pastoralisme dans ce domaine soit notamment soulevée dans le cas des Andes méridionales[171]. Les recherches menées par Axel Nielsen le mènent à considérer l'existence de bergers spécialisés dans l'*Altiplano* depuis au moins 500 av. J.-C., ainsi qu'une diversification de leur condition entre le XIII^{e} et le XIV^{e} siècle. Il distingue alors ceux intégrés aux économies agropastorales des régions basses (hiérarchiquement organisées) et ceux des zones de haute-altitude conservant une relative autonomie. La mise en évidence de cette configuration singulière alimente une réflexion actuelle plus globale concernant le possible impact impérial sur les pratiques caravanières dans les Andes du sud, notamment au sein du Collasuyu. Cette vision est complémentaire de l'approche internodale prônée par A. Nielsen[172]. Celle-ci se fonde notamment sur l'idée d'une distribution naturelle des ressources stratégiques en différents points - assimilés à des nœuds - entrainant une implantation ciblée de communautés humaines souhaitant les exploiter. Cette répartition humaine, fragmentée au sein d'un environnement extrêmement vaste, encourage les échanges à moyenne et longue-distance. Le rejet du modèle dit « No Market », qui considère qu'il n'existait pas d'échanges à caractère commercial entre différents groupes ethniques, découle de l'abondance de preuves d'échanges caravaniers entre différents groupes sociaux régionaux, indépendants d'un éventuel pouvoir politique. Les échanges à longue-distance semblent en effet avoir existé à toutes les époques et le modèle qui semble le plus convaincant est celui de « mobilité caravanière »[173]. Il implique l'existence de liaisons régulières entre différentes zones au moyen de caravanes, probablement organisées par des marchands locaux, dont l'activité ne semble pas avoir été empêchée par l'expansion impériale. Ce modèle ne constitue cependant pas la seule forme possible d'échanges ou de flux (à la fois humains et économiques) interrégionaux, tandis que la régulation partielle de ces échanges pose la question de l'existence d'une économie souterraine[174] en marge de l'autorité inca.

[171] NIELSEN, Axel E., « Pastoralism and the non-pastoral world in the Late Pre-Columbian history of the Southern Andes (1000-1535) », *Nomadic Peoples*, 2009, Vol. 13, n^{o} 2, p. 17-35.
[172] NIELSEN, Axel E., « Actualidad y potencial de la arqueología internodal surandina », *Estudios Atacameños*, 2017, n^{o} 56, p. 299-317.
[173] NIELSEN, Axel E., « Circulation objects and the constitution of South Andean society (500 BC - AD 1550) », dans : *Merchants, markets and exchange in the pre-columbian world*, sous la direction de HIRTH, Kenneth G. et PILLSBURY, Joanne, Washington, D. C. : Dumbarton Oaks Pre-Columbian Symposia and Colloquia, 2013, p. 389-418.
[174] MAYER, Enrique, *Op.cit.*, 2013, p. 312.

L’étude de l’économie andine, et plus particulièrement de l’économie inca, constitue donc un domaine de recherche fertile qui ne cesse de se renouveler et qui voit chaque jour de nouvelles questions émerger.

III. CORPUS ARCHÉOLOGIQUE : VARIÉTÉ DES SITES EN LIEN AVEC L'ÉCONOMIE

Nous l'avons vu, les seules sources ethno-historiques ont tendance à dessiner un schéma uniforme du fonctionnement économique du Tahuantinsuyu. Le développement de recherches et de travaux en lien avec des problématiques économiques diverses témoigne pourtant de la disparité des situations en différents endroits de l'empire et selon la période de l'histoire inca considérée.

Afin d'éviter l'écueil dressé par des chroniqueurs qui semblent avoir parfois fait de cas particuliers ou de règles ponctuelles des vérités générales concernant le système économique inca, nous avons choisi de confronter les écrits aux découvertes réalisées sur de très nombreux sites archéologique au cours du XX^{e} et du XXI^{e} siècle. Notre ambition étant de renouveler nos connaissances globales sur l'économie du monde inca, nous n'avons pas souhaité concentrer nos efforts sur une région en particulier ou un seul *suyu*. Si nous insistons sur le cas du Chinchasuyu au moment d'aborder la *mit'a* et la stratégie inca de captation de la force de travail que constituaient les populations assujetties[175], il s'agit là d'un choix délibéré qui nous semble adapté à l'étude des manifestations concrètes de ce mécanisme économique précis. Cela ne signifie pas que nos conclusions en la matière ne s'appliquent qu'à ce quartier de l'empire, mais bien que les vestiges et le matériel archéologique à disposition aujourd'hui et nous permettant d'alimenter notre réflexion y sont plus conséquents. Néanmoins, cette étude s'attache à considérer l'ensemble du monde inca, et donc toutes les régions du Tahuantinsuyu, comme en témoignent les nombreux sites utilisés afin de construire une réflexion large et une démonstration argumentée sur le système économique impérial.

Nous avons donc fait le choix de considérer des sites localisés au sein des quatre régions constituant le territoire impérial - le Chinchasuyu, le Collasuyu, le Cuntisuyu et l'Antisuyu - et parfois même en dehors des limites officielles du Tahuantinsuyu. Ces derniers ne sont cependant pas nombreux et s'inscrivent essentiellement dans le cadre de notre développement sur l'existence d'un commerce extérieur[176], qui justifie notamment l'idée de l'existence d'un monde inca plus vaste que le simple territoire sous contrôle direct du pouvoir central. Il faut toutefois bien admettre que la proportion de sites évoqués appartenant au Chinchasuyu et au Collasuyu est conséquente. Il y a une explication logique à cela : ces *suyu* ont une superficie

[175] Cf Chapitre 2.
[176] Cf Chapitre 3.

bien supérieure à celle des deux quartiers de l'empire restants (cf. **Figure 1**) et comprennent chacun une importante zone de *Sierra* andine, cette dernière abritant de nombreux centres administratifs d'État. Au contraire, la majeure partie du Cuntisuyu est constituée d'un territoire côtier moins concerné par les investissements incas en matière d'infrastructures. L'Antisuyu, quant à lui, correspond à une zone dont les limites sont encore actuellement très mal définies et dont l'environnement est partagé entre forêt pluvieuse d'altitude et *selva* tropicale amazonienne. Si cette zone fut exploitée à des fins économiques par l'empire, les installations incas y sont rares ou n'ont pour la plupart pas survécu aux altérations liées à la fois au temps et aux conditions environnementales. La moindre densité de sites spécifiquement érigés par le pouvoir central dans ces deux *suyu* ne signifient pas pour autant que leur importance au sein du système économique impérial était réduite. Elle résulte davantage de la stratégie protéiforme d'implantation élaborée par les Incas, dont nous observons de nombreux exemples au sein même du vaste Chinchasuyu[177].

Les raisons guidant nos choix de considérer un site comme étant utile à notre propos sont multiples. Plusieurs critères de sélection relativement simples et associés aux sites considérés peuvent ainsi être mis en avant :

- Identité de l'ethnie à l'origine de l'établissement du site (inca ou non inca)
- Moment d'établissement du site (époque inca ou pré-inca)
- Réutilisation par les Incas d'un site pré-inca
- Non réutilisation par les Incas d'un site pré-inca (utile pour opérer des comparaisons)
- Activité économique spécifique sur le site
- Activité relevant d'un domaine utile (autre que l'économie) sur le site
- Présence d'un type de structure spécifique sur le site
- Statut du site (ex : centre administratif, sanctuaire, forteresse)

Certains sites ne remplissent que l'un des critères mentionnés ci-dessus, tandis que d'autres en rassemblent plusieurs. Nous avons choisi d'établir un tableau détaillé du corpus de sites archéologiques concernés par cette étude (**Tableau 1**), dans lequel nous précisons notamment le ou les critères associés à chacun d'entre eux.

Enfin, nous avons fait le choix de réaliser une couverture photographique de certains de ces sites au cours de deux missions au Pérou. La première eut lieu du 15 août 2016 au 4 septembre

[177] Cf Chapitre 2.

2016. La seconde eut lieu du 1er septembre 2018 au 23 octobre 2018. Elles nous ont permis de nous rendre sur des sites localisés dans :

- la région de Lima (Pachacamac, Paramonga, Incahuasi de Lunahuaná, Cerro Azul, El Aspero, Caral)
- la région de Cusco (Cusco, Sacsayhuaman, Chinchero, Pisac, Moray, Ollantaytambo, Machu Picchu, Tipón, Pikillacta, Raqchi, Rumiqolqa)
- la région d'Ica (Paredones de Nasca, Cantayoc, Huaca La Centinela, Tambo Colorado)
- la région d'Arequipa (Quebrada de la Vaca, Ayparipa)
- la région de Moquegua (Camata Tambo, Torata Alta, Moqi)
- la région de Puno (Hatun Colla)
- la région d'Apurimac (Sondor, Saywite, Curamba)
- la région d'Ayacucho (Intihuatana de Vischongo, Vilcashuaman, Huari)
- la région du Junín (Tarmatambo, Chakamarka, Hatun Xauxa)
- la région de Pasco (Pumpu)
- la région de Huánuco (Huánuco Pampa)
- la région d'Ancash (Chavín de Huantár)
- la région de La Libertad (Marcahuamachuco, Viracochapampa, Chan Chan)
- la région de Cajamarca (Cajamarca)
- la région d'Amazonas (Kuelap)

Le choix de concentrer nos efforts sur des sites archéologiques situés uniquement au Pérou nous a été dicté pour des raisons matérielles mais également pragmatiques. Il s'agit en effet du seul pays dont les frontières actuelles se superposent aux quatre *suyu* incas. En effet, le Pérou comprend l'intégralité du Cuntisuyu, une partie importante du territoire du Chinchasuyu, la moitié (au moins) du territoire de l'Antisuyu et l'extrême nord du Collasuyu. La faible proportion de ce dernier que nous avons pu parcourir est cependant compensée par l'abondance de la littérature scientifique concernant les sites situés en son sein.

Nous précisons que 44 sites ont fait l'objet d'une couverture photographique, ce qui constitue une part non négligeable du corpus. Elle inclut aussi bien des sites incas que pré-incas, représentatifs de toutes les zones écologiques comprises dans l'aire andine (**Figures 2 et 3**).

Figure 2. Carte des sites (incas et pré-incas) ayant fait l'objet d'une couverture photographique lors des missions au Pérou de 2016 et 2018 (infographie : David Barreiro)

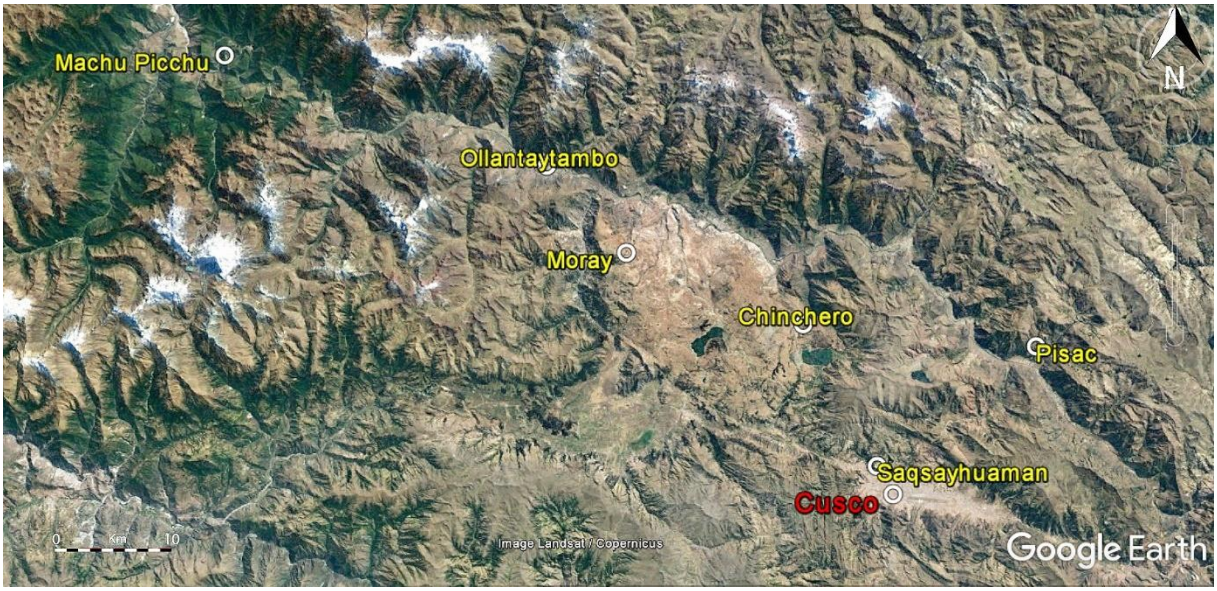

Figure 3. Carte des sites incas proches de Cusco ayant fait l'objet d'une couverture photographique lors de la mission au Pérou de 2016

Notre passage dans ces différentes régions et sur ces nombreux sites nous a permis de constater sur le terrain les distances les séparant, et donc d'envisager les connexions directes (et les contraintes inhérentes) qui pouvaient exister (ou non) entre certains d'entre eux. Nous avons également pu concrètement observer la planification des centres administratifs incas, notamment dans la *Sierra* du Chinchasuyu, et leur organisation interne, comme à Pumpu et Huánuco Pampa. Le caractère ciblé de la politique d'implantation impériale sur la côte sud du Pérou (Chinchasuyu et Cuntisuyu), à proximité des sites pré-incas occupés durant l'Intermédiaire Tardif, nous a semblé évident et a alimenté notre réflexion quant aux objectifs poursuivis par les Incas à travers ces installations. Les points communs et les différences entre sites situés dans une même région nous sont apparus plus clairement, tout comme la variété des choix architecturaux incas observée dans une même zone écologique nous a permis de mieux associer à un site à une ou plusieurs fonctions. Ce contact immédiat avec les vestiges fut extrêmement enrichissant car il a contribué à affiner notre vision du monde inca et des relations qui pouvaient exister entre les Incas et les entités politiques antérieures, parfois intégrées au Tahuantinsuyu. Il s'agit là d'un élément qui a été déterminant pour l'avancée de notre réflexion sur l'organisation et le fonctionnement économique de l'empire.

Nom du site	Suyu	Période	Localisation (pays, dept., prov., dist.)	Intérêt
Huánuco Pampa	Chinchasuyu	Horizon Tardif	Pérou, Huánuco, Dos de Mayo, La Unión	Centre administratif inca
Hatun Xauxa	Chinchasuyu	Horizon Tardif	Pérou, Junín, Jauja, Jauja	Centre administratif inca
Tunanmarca	Chinchasuyu	Intermédiaire Tardif - Horizon Tardif	Pérou, Junín, Jauja, vallée de Yanamarca	Site pré-inca - Ossements animaux
Umpamarca	Chinchasuyu	Intermédiaire Tardif - Horizon Tardif	Pérou, Junín, Jauja, vallée de Yanamarca	Site préinca - Ossements animaux
Hatunmarca	Chinchasuyu	Intermédiaire Tardif - Horizon Tardif	Pérou, Junín, Jauja, vallée de Yanamarca	Site pré-inca - Ossements animaux
Quito	Chinchasuyu	Horizon Tardif	Équateur, Pichincha, Quito	Centre administratif inca Marché pré-inca et inca
Sondor	Chinchasuyu	Intermédiaire Tardif - Horizon Tardif	Pérou, Apurímac, Andahuaylas, Pacucha	Site pré-inca réutilisé par les Incas
Cajamarca	Chinchasuyu	Horizon Tardif	Pérou, Cajamarca, Cajamarca, Cajamarca	Centre administratif inca
Rumiqolqa	Chinchasuyu	Horizon Moyen - Horizon Tardif	Pérou, Cusco, Quispicanchi, Lucre	Carrière exploitée par les Incas
Caral	Chinchasuyu	Période précéramique	Pérou, Lima, Barranca, Caral	Matériel archéologique (spondyle)
Intihuatana de Vischongo	Chinchasuyu	Horizon Tardif	Pérou, Ayacucho, Vilcashuaman, Vischongo	Site inca - Architecture inca
Tarmatambo	Chinchasuyu	Horizon Tardif	Pérou, Junín, Tarma, Tarma	Centre administratif inca
Pachacamac	Chinchasuyu	Intermédiaire Ancien - Horizon Moyen - Intermédiaire Tardif - Horizon Tardif	Pérou, Lima, Lima, Pachacamac	Sanctuaire pré-inca Structures incas (*Intihuasi* - *acllahuasi*)
Puruchuco Huaqerones	Chinchasuyu	Horizon Tardif	Pérou, Lima, Lima, Ate	Site funéraire inca
Saywite	Chinchasuyu	Horizon Tardif	Pérou, Apurímac, Abancay, Curahuasi	Site inca - Structures incas (*ushnu*) Sculpture inca
Curamba	Chinchasuyu	Horizon Tardif	Pérou, Apurímac, Andahuaylas, Kishuara	Site inca - Structures incas (*ushnu*) Activité métallurgique
Vilcashuaman	Chinchasuyu	Horizon Tardif	Pérou, Ayacucho, Vilcashuaman, Vilcashuaman	Centre administratif inca
Ushkus Inkañan	Chinchasuyu	Horizon Tardif	Pérou, Huancavelica, Yauli, Yauli	Site inca d'envergure
Chakamarka	Chinchasuyu	Horizon Tardif	Pérou, Junín, Junín, Chacamarca	Structures incas (stockage)
Pumpu	Chinchasuyu	Horizon Tardif	Pérou, Pasco, Pasco, Huayllay	Centre administratif inca
Choquerecuay	Chinchasuyu	Horizon Tardif	Pérou, Áncash, Recuay, Recuay	Centre administratif inca
Soledad de Tambo	Chinchasuyu	Horizon Tardif	Pérou, Áncash, Huari, Huachis	Site inca d'envergure Structures incas (*ushnu* - stockage)
Marcahuamachuco	Chinchasuyu	Intermédiaire Tardif - Horizon Tardif	Pérou, La Libertad, Sanchez Carrión, Huamachuco	Site pré-inca non réutilisé par les Incas Position stratégique (relief)
Viracochapampa	Chinchasuyu	Intermédiaire Ancien - Horizon Moyen	Pérou, La Libertad, Sanchez Carrión, Huamachuco	Site pré-inca non réutilisé par les Incas Localisation
Huamachuco	Chinchasuyu	Horizon Tardif	Pérou, La Libertad, Sanchez Carrión, Huamachuco	Centre administratif inca
Huancabamba	Chinchasuyu	Horizon Tardif	Pérou, Piura, Huancabamba, Huancabamba	Centre administratif inca
Caxas	Chinchasuyu	Horizon Tardif	Pérou, Piura, Huancabamba, Caxas	Centre administratif inca
Tumipampa	Chinchasuyu	Horizon Tardif	Équateur, Azuay, Cuenca	Centre administratif inca
Aypate	Chinchasuyu	Horizon Tardif	Pérou, Piura, Ayabaca, Ayabaca	Centre cérémoniel inca Structures incas (*acllahuasi*)
Hatun Cañar	Chinchasuyu	Horizon Tardif	Équateur, Cañar, Cañar	Centre administratif inca
Paramonga	Chinchasuyu	Intermédiaire Tardif - Horizon Tardif	Pérou, Lima, Barranca, Paramonga	Site pré-inca réutilisé par les Incas Position stragégique (militaire)
Mullupungu	Chinchasuyu	Horizon Tardif	Équateur, région de Tumipampa	Site inca - Contrôler accès aux spondyles
Mulluturu	Chinchasuyu	Horizon Tardif	Équateur, région de Tumipampa	Site inca - Contrôler accès aux spondyles
Cabeza de Vaca	Chinchasuyu	Horizon Tardif	Pérou, Tumbes, Tumbes, Corrales	Site inca - Activité artisanale (spondyle)
Paredones de Nasca	Chinchasuyu	Intermédiaire Ancien - Horizon Moyen - Intermédiaire Tardif - Horizon Tardif	Pérou, Ica, Nasca, Nasca	Site pré-inca réutilisé par les Incas Secteur administratif inca
Huaycan de Cieneguilla	Chinchasuyu	Intermédiaire Tardif - Horizon Tardif	Pérou, Lima, Lima, Cieneguilla	Site pré-inca réutilisé par les Incas Position stratégique (économique)
Cerro Azul	Chinchasuyu	Intermédiaire Tardif - Horizon Tardif	Pérou, Lima, Cañete, Cerro Azul	Site pré-inca réutilisé par les Incas Position stratégique (militaire)
Huaca La Centinela	Chinchasuyu	Intermédiaire Tardif - Horizon Tardif	Pérou, Ica, Chincha, Tambo de Mora	Site pré-inca - Structures incas Statut politique et religieux (Chincha)
Tambo Colorado	Chinchasuyu	Horizon Tardif	Pérou, Ica, Pisco, Humay	Tambo inca - Position stratégique (économique)
Incahuasi de Lunahuana	Chinchasuyu	Horizon Tardif	Pérou, Lima, Cañete, Lunahuaná	Site inca - Position stratégique (militaire)
Chan Chan	Chinchasuyu	Intermédiaire Tardif - Horizon Tardif	Pérou, La Libertad, Trujillo, Huanchaco	Site pré-inca - Statut politique (Chimu) Activités économiques (artisanat)

Túcume	Chinchasuyu	Intermédiaire Tardif - Horizon Tardif	Pérou, Lambayeque, Lambayeque, Túcume	Site pré-inca réutilisé par les Incas Position stratégique (territoire Chimu)
Pakatnamu	Chinchasuyu	Intermédiaire Tardif - Horizon Tardif	Pérou, La Libertad, Pacasmayo, Guadalupe	Site pré-inca non réutilisé par les Incas
Farfán	Chinchasuyu	Intermédiaire Tardif - Horizon Tardif	Pérou, La Libertad, Pacasmayo, Guadalupe	Site pré-inca réutilisé par les Incas Centre administratif inca Position stratégique
Chiquitoy Viejo	Chinchasuyu	Horizon Tardif	Pérou, La Libertad, Trujillo, Trujillo	Tambo ou centre administratif inca
Shanshipampa (Chapi)	Chinchasuyu	Intermédiaire Ancien - Horizon Moyen - Intermédiaire Tardif - Horizon Tardif	Équateur, Imbabura, Pimampiro	Matériel archéologique - Position stratégiques (échanges entre différents milieux écologiques)
La Mesa	Chinchasuyu	Intermédiaire Ancien - Horizon Moyen - Intermédiaire Tardif - Horizon Tardif	Équateur, Imbabura, Pimampiro	Matériel archéologique - Position stratégiques (échanges entre différents milieux écologiques)
Ancón	Chinchasuyu	Période précéramique - Horizon Ancien - Intermédiaire Ancien - Horizon Moyen - Intermédiaire Tardif - Horizon Tardif	Pérou, Lima, Lima, Ancón	Site pré-inca réutilisé par les Incas Site funéraire
Huari	Chinchasuyu	Horizon Moyen	Pérou, Ayacucho, Huamanga, Quinua	Site pré-inca non réutilisé par les Incas
Quispisisa	Chinchasuyu	Période précéramique - Horizon Ancien - Intermédiaire Ancien - Horizon Moyen - Intermédiaire Tardif - Horizon Tardif	Pérou, Ayacucho, Huanca Sancos, Sacsamarca	Exploitation source d'obsidienne
Conchopata	Chinchasuyu	Horizon Moyen	Pérou, Ayacucho, Huamanga, Ayacucho	Site pré-inca Matériel archéologique (obsidienne)
Moche	Chinchasuyu	Intermédiaire Ancien	Pérou, La Libertad, Trujillo, Trujillo	Site pré-inca non réutilisé par les Incas
El Aspero	Chinchasuyu	Période précéramique	Pérou, Lima, Barranca, Puerto Supe	Site pré-inca non réutilisé par les Incas Activité économique (pêche) Matériel archéologique (spondyle) Structures de stockage
Chavín de Huántar	Chinchasuyu	Horizon Ancien	Pérou, Áncash, Huari, Chavín de Huántar	Site pré-inca non réutilisé par les Incas Activité économique (marché)
Potreropampa	Chinchasuyu	Période précéramique - Horizon Ancien - Intermédiaire Ancien - Horizon Moyen - Intermédiaire Tardif - Horizon Tardif	Pérou, Apurímac, Aymaraes, Chalhuanca	Exploitation source d'obsidienne
Lisahuacho	Chinchasuyu	Horizon Ancien - Intermédiaire Ancien - Horizon Moyen - Intermédiaire Tardif - Horizon Tardif	Pérou, Apurímac, Aymaraes, Chalhuanca	Exploitation source d'obsidienne
Carboncillo	Chinchasuyu	Horizon Moyen - Intermédiaire Tardif - Horizon Tardif	Équateur, Loja, Saraguro	Exploitation source d'obsidienne
Salango	Chinchasuyu	Horizon Moyen - Intermédiaire Tardif - Horizon Tardif	Équateur, Manabí, Puerto López	Exploitation ressources marines (spondyle) Activité artisanale (spondyle)
Puerto Lopez	Chinchasuyu	Horizon Moyen - Intermédiaire Tardif - Horizon Tardif	Équateur, Manabí, Puerto López	Exploitation ressources marines (spondyle) Activité artisanale (spondyle)
Machalilla	Chinchasuyu	Horizon Moyen - Intermédiaire Tardif - Horizon Tardif	Équateur, Manabí, Puerto López	Exploitation ressources marines (spondyle) Activité artisanale (spondyle)
Agua Blanca	Chinchasuyu	Horizon Moyen - Intermédiaire Tardif - Horizon Tardif	Équateur, Manabí, Puerto López	Exploitation ressources marines (spondyle) Activité artisanale (spondyle)
Palmitopampa	Chinchasuyu	Horizon Moyen - Intermédiaire Tardif - Horizon Tardif	Équateur, Pichincha, Quito	Site pré-inca non réutilisé par les Incas Position stratégique (économique)
Kuelap	Chinchasuyu	Horizon Moyen - Intermédiaire Tardif - Horizon Tardif	Pérou, Amazonas, Luya, Tingo	Site pré-inca - Structures incas (*kallanka*) Position stratégique (économique et militaire)
Cochabamba	Chinchasuyu / Antisuyu	Horizon Tardif	Pérou, Amazonas, Chachapoyas, Chuquibamba	Centre administratif inca
Gran Pajatén	Antisuyu	Intermédiaire Tardif - Horizon Tardif	Pérou, La Libertad/San Martín, Parc national Río Abiseo	Site pré-inca réutilisé par les Incas Structures d'époque inca Position stratégique (culture coca)
Ollantaytambo	Antisuyu	Horizon Tardif	Pérou, Cusco, Urubamba, Ollantaytambo	Domaine impérial inca
Moray	Antisuyu	Horizon Tardif	Pérou, Cusco, Urubamba, Maras	Site inca Structures incas (terrasses agricoles)
Pisac	Antisuyu	Horizon Tardif	Pérou, Cusco, Calca, Pisac	Domaine impérial inca
Chinchero	Antisuyu	Horizon Tardif	Pérou, Cusco, Urubamba, Chinchero	Domaine impérial inca
Machu Picchu	Antisuyu	Horizon Tardif	Pérou, Cusco, Urubamba, Aguas Calientes	Domaine impérial inca
Samaipata	Antisuyu	Horizon Tardif	Bolivie, Santa Cruz, Florida, Samaipata	Site militaire inca
Camata/ Maukallajta	Antisuyu	Horizon Tardif	Bolivie, La Paz, Camacho, Camata	Site militaire inca
Quebrada de la Vaca	Cuntisuyu	Horizon Tardif	Pérou, Arequipa, Caravelí, Chala	Site inca - Activité économique (pêche)
Camata Tambo	Cuntisuyu	Horizon Tardif	Pérou, Moquegua, Mariscal Nieto, Torata	Tambo inca Position stratégique (économique)
Maulkallacta	Cuntisuyu	Horizon Tardif	Pérou, Arequipa, Cañon Cotahuasi	Centre administratif inca
Alca	Cuntisuyu	Epoque précéramique - Horizon Ancien - Intermédiaire Ancien - Horizon Moyen - Intermédiaire Tardif - Horizon Tardif	Pérou, Arequipa, Cañon Cotahuasi	Exploitation source d'obsidienne
Omo	Cuntisuyu	Horizon Moyen	Pérou, Moquegua, Mariscal Nieto, Moquegua	Site pré-inca non réutilisé par les Incas Position stratégique (économique)
Chen Chen	Cuntisuyu	Horizon Moyen	Pérou, Moquegua, Mariscal Nieto, Moquegua	Site pré-inca non réutilisé par les Incas Position stratégique (économique)

Chivay	Cuntisuyu	Epoque précéramique - Horizon Ancien - Intermédiaire Ancien - Horizon Moyen - Intermédiaire Tardif - Horizon Tardif	Pérou, Arequipa, Caylloma, Chivay	Exploitation source d'obsidienne
Chokepuquio	Collasuyu	Horizon Tardif	Pérou, Cusco, Quispicanchi, Lucre	Site funéraire inca
Capachica	Collasuyu	Horizon Tardif	Pérou, Puno (lac Titicaca)	Site inca Activité économique (confection de qumpi)
Puno	Collasuyu	Horizon Tardif	Pérou, Puno (lac Titicaca)	Site inca Activité économique (confection de qumpi)
Juli	Collasuyu	Horizon Tardif	Pérou, Puno (lac Titicaca)	Site inca Activité économique (confection de qumpi)
Copacabana	Collasuyu	Horizon Tardif	Bolivie, La Paz (lac Titicaca)	Site inca Activité économique (confection de qumpi)
Milliraya	Collasuyu	Horizon Tardif	Pérou, Puno (lac Titicaca)	Site inca Activité économique (confection de *qumpi*)
San José del Abra	Collasuyu	Intermédiaire Tardif - Horizon Tardif	Chili (nord du désert d'Atacama)	Site pré-inca réutilisé par les Incas Exploitation minière
San Pedro de Conchi	Collasuyu	Intermédiaire Tardif - Horizon Tardif	Chili (nord du désert d'Atacama)	Site pré-inca réutilisé par les Incas Exploitation minière
La Paya/ Guitián	Collasuyu	Intermédiaire Tardif - Horizon Tardif	Argentine (confluence des río La Paya et Calchaquí)	Site pré-inca soumis au pouvoir inca Stratégie d'intégration impériale
Cortaderas Derecha	Collasuyu	Intermédiaire Tardif - Horizon Tardif	Argentine (nord des vallées Calchaquíes)	Site pré-inca soumis au pouvoir inca Stratégie d'intégration impériale
Cocteco	Collasuyu	Intermédiaire Tardif - Horizon Tardif	Argentine, Jujuy, Quebrada de Humahuaca	Site pré-inca réutilisé par les Incas Aménagements impériaux (agriculture)
Rodera	Collasuyu	Intermédiaire Tardif - Horizon Tardif	Argentine, Jujuy, Quebrada de Humahuaca	Site pré-inca réutilisé par les Incas Aménagements impériaux (agriculture)
Cerro del Inga	Collasuyu	Horizon Tardif	Chili, Libertador General Bernardo O'Higgins, Cachapoal, vallée de Cachapoal	Site inca - Matériel archéologique (botanique)
Potrero de Payogasta	Collasuyu	Intermédiaire Tardif - Horizon Tardif	Argentine, Salta, Vallées Calchaquíes	Site pré-inca réutilisé par les Incas Datations radiocarbones
Raqchi	Collasuyu	Horizon Moyen - Horizon Tardif	Pérou, Cusco, Canchis, San Pedro	Site pré-inca réutilisé par les Incas Sanctuaire inca
Paria	Collasuyu	Horizon Tardif	Bolivie, Oruro, Cercado, Paria	Centre administratif inca
Tilcara/ Pucara de Tilcara	Collasuyu	Horizon Tardif	Argentine, Tilcara, Jujuy, Tilcara	Centre administratif inca
Tiquischullpa	Collasuyu	Horizon Moyen - Intermédiaire Tardif - Horizon Tardif	Bolivie, La Paz, Pacajes, Caquiaviri	Site pré-inca réutilisé par les Incas Matériel archéologique (céramique)
Shinkal	Collasuyu	Horizon Tardif	Argentine, Catamarca, Bélen, Londres	Centre administratif inca
Hatun Colla	Collasuyu	Intermédiaire Tardif - Horizon Tardif	Pérou, Puno, Puno, Atuncolla	Site pré-inca réutilisé par les Incas
Incallajta	Collasuyu	Horizon Tardif	Bolivie, Cochabamba, Carrasco, Pocona	Site inca - Structures incas (double route)
Tacahuay	Collasuyu	Intermédiaire Tardif - Horizon Tardif	Pérou (côte sud)	Site pré-inca non réutilisé par les Incas Activité économique (pêche)
Ilos-Ites	Collasuyu	Intermédiaire Tardif - Horizon Tardif	Pérou (côte sud)	Site pré-inca non réutilisé par les Incas Activité économique (pêche)
Collacagua 18	Collasuyu	Horizon Tardif	Chili (*Altiplano* de Tarapaca)	Site inca Position stratégique (*mitimaes*)
Ayaviri	Collasuyu	Intermédiaire Tardif - Horizon Tardif	Pérou, Puno, Melgar, Ayaviri	Site pré-inca réutilisé par les Incas Position stratégique (*mitimaes*)
Zapaleri	Collasuyu	Période précéramique - Horizon Ancien - Intermédiaire Ancien - Horizon Moyen - Intermédiaire Tardif - Horizon Tardif	Région de la triple frontière (Bolivie, Chili, Argentine)	Exploitation source d'obsidienne
Ono-Las Cuevas	Collasuyu	Période précéramique - Horizon Ancien - Intermédiaire Ancien - Horizon Moyen - Intermédiaire Tardif - Horizon Tardif	Argentine (Nord-ouest argentin)	Exploitation source d'obsidienne
Jalantaña	Collasuyu	Horizon Tardif	Bolivie, Potosi, Antonio Quijarro, Porco	Centre administratif inca
Huayrachinas	Collasuyu	Horizon Tardif	Bolivie, Potosi, Antonio Quijarro, Porco	Site inca Structures incas (stockage - fours métallurgie)
Site 80 (Porco)	Collasuyu	Horizon Tardif	Bolivie, Potosi, Antonio Quijarro, Porco	Site inca Activité artisanale (raffinage métal)
Tiahuanaco	Collasuyu	Horizon Moyen	Bolivie, La Paz, Ingavi, Tiahuanaco	Site pré-inca non réutilisé par les Incas Position stratégique
Potosi	Collasuyu	Horizon Tardif	Bolivie, Potosi, Tomás Frías, Potosi	Exploitation de mines d'argent
Cusco	Monde inca	Intermédiaire Tardif - Horizon Tardif	Pérou, Cusco, Cusco, Cusco	Capitale impériale inca
Sacsayhuaman	Monde inca	Horizon Tardif	Pérou, Cusco, Cusco, Cusco	Site inca - Position stratégique (Cusco) Structures incas (stockage)
Las Piedras	Monde inca	Horizon Tardif	Bolivie, Beni (confluence des ríos Beni et Madre de Dios)	Site inca (incertain) Position stratégique (militaire et économique)
Yanatile	Monde inca	Intermédiaire Tardif - Horizon Tardif	Pérou, Cusco (confluence des ríos Yanatile et Urubamba)	Site pré-inca Position stratégique (économique) Activité économique (marché)

Tableau 1. Corpus de sites archéologiques cités dans notre étude

CHAPITRE 2. RELATIONS ÉCONOMIQUES ASYMÉTRIQUES : UN PHÉNOMÈNE PROTÉIFORME DE CAPTATION DE LA FORCE DE TRAVAIL

Les relations asymétriques occupaient une place centrale dans les mécanismes de captation et de déploiement de la force de travail sur lesquels reposait l'essentiel du système économique inca. Invariablement établies au profit de l'autorité locale ou de l'État inca, ces relations n'étaient pourtant pas toutes soumises aux mêmes règles. L'échelle d'application de ces dernières, les modalités de leur mise en œuvre et leur perception par la population concernée sont autant de paramètres importants à prendre en compte pour comprendre comment ce système de relations pouvait fonctionner et, surtout, perdurer malgré un déséquilibre évident. Au sein de ce système de relations asymétriques, nous distinguons deux concepts : la *minca* et la *mit'a*. Si elles ont en commun la réalisation de travaux collectifs, elles ne doivent pas être confondues puisqu'elles s'inscrivent chacune dans un modèle d'obligations différent. Tandis que la *mit'a* s'apparentait à un contrat réciproquement établi entre l'Inca et ses sujets, la *minca* n'impliquait aucune rétribution pour les travailleurs. Cette disparité fondamentale explique que nous n'assimilions pas ces deux formes de captation de la force de travail, la *minca* n'étant de plus qu'un mécanisme secondaire permettant à l'État inca d'économiser l'immense force de travail mobilisée dans le cadre de la *mit'a*. C'est donc le fonctionnement de cette dernière et ses implications pour l'organisation de la société et de l'empire inca que nous souhaitons étudier dans un premier temps, avant d'aborder la question des raisons de sa mise en place et de ses liens possibles avec des mécanismes pré-incas de captation de la force de travail.

I. LA *MIT'A* OU LA POLITIQUE DE TRAVAIL GÉNÉRALISÉ AU CŒUR DU SYSTÈME ÉCONOMIQUE INCA

Le système d'économie politique mis en place par les Incas dans le courant du XV^e^ siècle reposait sur la coexistence et l'ingénieuse articulation des deux piliers qui le composaient, communément désignés par les termes « économie de subsistance » et « économie de prestige »[178]. Ces deux piliers du système, déjà présents dans l'aire andine aux époques antérieures (mais à une échelle plus restreinte), étaient singulièrement différents l'un de l'autre. Les denrées et les biens produits et stockés différaient, tout comme les mécanismes de redistribution qui les caractérisent et les enjeux inhérents à ces deux sphères économiques. Nous remarquons cependant qu'ils partageaient une même caractéristique : leur dépendance au système de travail obligatoire instauré par les Incas, la *mit'a*.

A. QU'EST-CE QUE LA *MIT'A* ET QUI DEVAIT S'EN ACQUITTER ?

La *mit'a* était le principal mécanisme de captation de l'immense force de travail disséminée à travers le territoire impérial. Spécifiquement adapté au concept de réciprocité omniprésent dans la pensée des peuples préhispaniques des Andes, l'essentiel de son fonctionnement était difficilement compréhensible pour les *conquistadores*. Cela contribua à la destruction rapide du système économique du Tahuantinsuyu, qui impliquait pourtant une grande partie de la population assujettie par les Incas et constituait un outil d'intégration socio-économique indispensable dans l'organisation politique inca.

1. La nature du tribut inca

La *mit'a* était une forme de tribut dont les membres des communautés soumises au souverain inca s'acquittaient grâce à leur force de travail. Contrairement au tribut essentiellement matériel versé à la même époque en Mésoamérique à l'alliance menée par les

[178] D'ALTROY, Terence N. et EARLE, Timothy K., *Op.cit.*, 1985, p. 196.

Mexicas[179], les Incas ne réclamaient aux populations assujetties qu'une contribution au système de travail généralisé nécessaire au fonctionnement économique de l'empire. Une partie du fruit de ce travail consistait en une importante production matérielle et alimentaire qui revenait au pouvoir central de Cusco. Celle-ci constituait par ailleurs une part importante des quantités considérables de marchandises qui circulaient sur les routes incas. Que la force de travail fournie par les tributaires ait été source de création de richesses ne signifiait pas pour autant que le tribut inca pouvait être matériel. On s'acquittait du tribut par le labeur, et la production inévitablement générée par cet effort revenait à l'Inca, sans pour autant être considérée comme le tribut en lui-même. Cette subtilité a été comprise par certains auteurs du XVI^{e} et du XVII^{e} siècle, notamment par Polo Ondegardo qui affirme qu'aucun individu « ne contribuait avec son propre bien ni avec ce qu'il attrapait mais seulement par son travail »[180]. I. Garcilaso de la Vega ne dit, quant à lui, pas autre chose lorsqu'il rapporte que la seule manière pour un habitant de l'empire de s'acquitter du tribut était « par son travail, par le devoir de sa charge ou par le temps employé au service du roi ou de la république »[181].

Cette affirmation est confirmée par les transcriptions de *quipu* d'époque inca dans plusieurs documents rédigés par l'administration coloniale lors des fameuses *visitas* évoquées dans le chapitre précédent. L'une de ces transcriptions, publiée sous le nom de *La Visitación de los Yndios Chupachos*[182] et rédigée à l'occasion de la première visite générale réalisée par l'administration coloniale en 1549, nous intéresse plus particulièrement. Elle contient les comptes du tribut versé aux Incas par la population Chupaychu avant l'arrivée des Espagnols. Nous observons en effet que les verbes utilisés pour caractériser les activités des tributaires sont variés[183] et traduisent la réalisation de différentes tâches :

- « Ils donnaient [des indiens] pour garder les champs […] et ils livraient la plus grande partie du maïs à Cusco »[184]

[179] SOUSTELLE, Jacques, *Les Aztèques à la veille de la conquête espagnole*, Paris : Hachette Littératures, 2011, p. 109-110.
[180] « *Que ninguno contribuía de la cosa propia ni de lo que cogía, sino solo del trabajo de su persona* », ONDEGARDO, Polo, *Op.cit.*, p. 121.
[181] « *Por ninguna causa ni razón indio alguno era obligado a pagar de su hacienda cosa alguna en lugar de tributo, sino que solamente lo pagaba con su trabajo o con su oficio o con el tiempo que se ocupaba en el servicio del rey o de su república* », GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p. 321.
[182] HELMER, Marie, *Cantuta : recueil d'articles parus entre 1949 et 1987*, Madrid/Paris : Casa de Velazquez, 1993, p. 161-182.
[183] MURRA, John Victor, « Existieron el tributo y los mercados antes de la invasion europea? », dans : *La Participacion Indigena en los Mercados Surandinos*, La Paz : Centro de Estudios de la Realidad Economica y Social, 1987, p. 51-61.
[184] « *Dabian [indios] para guarda de las chacaras […] y el maíz de ellas llevaban la mayor parte al Cusco* », HELMER, Marie, *Op.cit.*, p. 174.

- « Ils donnaient quarante indiens pour planter du piment qu'ils livraient à Cusco »[185]
- « Ils donnaient soixante-dix indiens pour produire la coca qu'ils livraient à Cusco »[186]

Le verbe « donner » est employé ici pour signifier que la communauté Chupaychu envoyait temporairement différents groupes constitués de certains de ses membres afin qu'ils s'acquittent des différents travaux composant le tribut dû à l'Inca. Chaque tâche se voyait confiée à un groupe d'individus en particulier, en fonction des leurs qualifications respectives, et dont le nombre dépendait de la nature de l'activité concernée. On est loin de la liste de biens purement et simplement remis à l'autorité coloniale enregistrée dans un autre *quipu* datant de 1558, représentative du tribut versé par les habitants de Jauja à l'administration espagnole. On trouve dans cette dernière transcription des informations telles que « […] nous lui donnons quatre couvertures de cheval » ou encore « […] nous lui donnons quarante lamas »[187]. Cet exemple est caractéristique des *quipu* d'époque coloniale, au sein desquels les informations consignées qui nous sont accessibles grâce aux transcriptions se résument bien souvent à des listes composées des denrées ou des objets donnés et de la quantité associée à ces denrées ou à ces objets. La nature même du tribut exigé par les Espagnols différait volontairement et radicalement de celle du tribut dont s'acquittaient les sujets de l'Inca. Cette différence explique la sous-exploitation par l'administration coloniale du potentiel d'enregistrement de données des *quipu*, capables si nous en croyons les constructions grammaticales observées précédemment de consigner deux formes d'actions différentes sur une même cordelette[188]. Elle explique également que certains chroniqueurs n'aient pas toujours fait la distinction entre le tribut versé à l'Inca en force de travail et le tribut versé à l'autorité coloniale en denrées et biens matériels. En effet, dans les deux cas, la finalité semblait être la même, à savoir livrer à l'autorité supérieure un tribut matériel. La différence de nature entre le tribut inca et le tribut espagnol est cependant plus subtile et ne peut être appréhendée qu'en considérant, d'une part, la totalité de la chaîne opératoire allant des consignes données par les figures de pouvoir à la livraison du tribut et, d'autre part, les moyens alloués ou non aux populations assujetties pour s'acquitter de ce tribut.

---

[185] « *Daban cuarenta indios para sembrar ají al cual llevaban al Cusco* », *Ibid.*
[186] « *Daban sesenta indios par hacer la coca la cual llevaban al Cusco* », *Ibid.*
[187] PÄRSSINEN, Martti, *Tawantinsuyu: The Inca State and Its Political Organization*, Helsinki : Societas Historica Finlandiae, 1992, p. 34-35.
[188] URTON, Gary, « From Knots to Narratives: Reconstructing the Art of Historical Record Keeping in the Andes from Spanish Transcriptions of Inka Khipus », *Ethnohistory*, 1998, Vol. 45, nº 3, p. 410.

2. Qui devait s'acquitter du tribut ?

Pour mieux comprendre l'ampleur de l'entreprise de captation de la force de travail opérée par le pouvoir central cusquénien, il convient de déterminer qui était susceptible d'être un *mit'ayuq*, c'est-à-dire un sujet de l'Inca astreint au versement d'un tribut en force de travail. Les sources ethno-historiques ne livrant pas toujours des informations concordantes à ce sujet, nous présentons ici les différents éléments qui alimentent notre réflexion sur la question.

L'unité de base sur laquelle reposait la *mit'a* était très vraisemblablement le foyer. Ce dernier doit être envisagé comme une unité domestique abritant un couple marié et ses enfants, sans ce que ces derniers soient comptabilisés comme des contributeurs [189]. Le mariage était une notion centrale à prendre en compte pour le versement de la *mit'a*. En effet, il modifiait considérablement le paysage démographique local d'un village ou d'une localité. La surface des terres agricoles distribuées à chaque unité domestique variait par exemple selon le nombre d'enfants à charge au sein du foyer[190], entraînant ainsi une fluctuation constante du temps consacré par chaque couple à l'exploitation de son terrain. I. Garcilaso de la Vega précise que les jeunes hommes de moins de vingt-cinq ans étaient exemptés du tribut car « ils n'étaient pas mariés »[191]. L'âge avancé par I. Garcilaso de la Vega ne doit cependant pas être pris pour un repère immuable, la progression des hommes au sein de la société inca étant ritualisée et certainement variable selon les particularités locales qui ne manquaient pas de subsister au sein du Tahuantinsuyu. L'âge de dix-huit ans pour les plus jeunes *mit'ayuq*, avancé par W. Espinoza Soriano[192], nous semble acceptable sans pour autant constituer une fois encore un repère immuable. Il est essentiel, dans un souci de compréhension globale du monde inca, d'éviter à la littérature contemporaine de tomber dans les mêmes travers que les sources ethno-historiques du XVI^{e} et du XVII^{e} siècle qui cherchaient à donner une image uniforme de la société dominée par le pouvoir central de Cusco. Nous préférons donc considérer que c'est le rite du mariage qui définissait le moment auquel un sujet de l'Inca pouvait devenir *mit'ayuq*. Cet évènement symbolisait en effet un changement de catégorie de classe sociale, ce qui impliquait de nouvelles obligations d'ordre économique pour les hommes et les femmes concernés. L'âge

[189] D'ALTROY, Terence N., « Funding the Inka Empire », dans : SHIMADA, Izumi, *The Inka Empire: A Multidisciplinary Approach*, sous la direction de SHIMADA, Izumi, Austin : University of Texas Press, 2015, p. 102.
[190] GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p. 290.
[191] « *Estaban libres de los tributos […] los mozos que llegaban a 25 años, porque hasta entonces ayudaban a servir a sus padres y no podían casarse.* », *Ibid.*, p. 297.
[192] ESPINOZA SORIANO, Waldemar, *Op.cit.*, 2008, p. 372.

auquel cessaient les obligations de travail d'un *mit'ayuq* à l'égard de l'Inca semble moins sujet à débat et était fixé à environ cinquante ans selon I. Garcilaso de la Vega[193]. L'idée qu'un individu pouvait atteindre une période de sa vie au cours de laquelle il était libéré de ses contraintes passées de *mit'ayuq* est également présente chez P. Ondegardo lorsqu'il évoque le fait « que les vieux ne participaient pas à ce travail »[194]. Le chroniqueur désigne ici le tribut en général, qu'il réduit cependant essentiellement aux tâches agricoles. Nous pensons encore une fois qu'il n'est pas pertinent de considérer qu'il existait véritablement un âge numéraire clairement défini marquant la fin des obligations d'un *mit'ayuq*. Il semble plus prudent d'envisager que des considérations biologiques entraient en jeu. Si l'on excepte le cas des malades ou des tributaires devenus invalides à la suite d'un accident, un individu ayant naturellement atteint un âge trop avancé pour être efficace au travail et dont la condition physique ne lui permettait plus de s'acquitter de la *mit'a* devait voir ses obligations en la matière définitivement levées. Il s'agissait une nouvelle fois d'un changement de catégorie de classe sociale. Néanmoins, il est possible que le basculement de l'une à l'autre soit intervenu à différents âges ou stades de vie selon le travail considéré, toutes les tâches accomplies dans le cadre de la *mit'a* ne requérant pas nécessairement les mêmes efforts et n'ayant pas le même degré de pénibilité. Nous pensons donc que le début et la fin de l'obligation pour un sujet de l'Inca de s'acquitter du tribut en force de travail dépendaient davantage de considérations sociales et biologiques que d'une question d'âge réel.

D'autre part, l'affirmation de I. Garcilaso de la Vega selon laquelle les femmes étaient exemptées de tribut[195] semble erronée. P. Ondegardo précise en effet qu'en plus des « vieux », les « veuves » étaient également exemptées de toute participation à la *mit'a*[196], ce qui sous-entend que les femmes n'étant pas veuves s'acquittaient du tribut comme les hommes. Pedro Pizarro observe d'ailleurs au lendemain de la conquête espagnole du Pérou que les femmes comme les hommes portaient les charges, qu'il s'agisse de ressources personnelles ou du produit du tribut, sur les chemins qu'elles empruntaient même lorsqu'elles étaient enceintes (au risque d'accoucher sur le bord de la route)[197]. Cet élément plaide encore une fois en faveur de la participation des femmes à la *mit'a*, bien que le nombre de femmes tributaires chargées de

[193] GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Loc.cit.*
[194] « *que viejos no acudían a este trabajo* », ONDEGARDO, Polo, *Op.cit.*, p. 106.
[195] GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Loc.cit.*
[196] ONDEGARDO, Polo, *Loc.cit*.
[197] « *así las serranas se cargaban y llevaban carga como los varones llevando los tributos a las partes donde los señores mandaban. Acontecía que yendo cargadas parían en el camino, y para parir se desviaban del camino por donde iban caminando* », PIZARRO, Pedro, *Op.cit.*, p. 213.

transporter la production résultant des activités accomplies dans le cadre de la *mit'a* devait être bien inférieur à celui des hommes. Il devait plutôt s'agir d'une affectation exceptionnelle, potentiellement liée à l'absence temporaire d'une partie trop importante de la population masculine d'une communauté lors d'une période de *mit'a*. En effet, en l'absence d'une partie des hommes de la communauté lorsqu'il fallait transporter le produit du tribut d'un village vers des entrepôts voisins (ou situés à quelques dizaines de kilomètres tout au plus), nous n'excluons pas que des effectifs de femmes aient été réquisitionnés. Les femmes étant habituées au transport de charges dans le cadre des échanges d'ordre privé et à s'organiser entre elles pour quitter temporairement leur village[198], elles pouvaient tout à fait remplir cette mission. Néanmoins leur participation à la *mit'a* se traduisait essentiellement dans le domaine de la production textile[199]. La dissimulation inconsciente mais loin d'être anodine du rôle des femmes au sein de l'activité économique inca qui caractérise le récit de I. Garcilaso de la Vega, ainsi que ceux de ses contemporains, a longtemps constitué un frein à notre compréhension de la variété des types de relation existant au sein du Tahuantinsuyu, notamment en matière de relations symétriques telles que le commerce. Ce phénomène doit être aujourd'hui accepté pour ce qu'il est : une déformation historique de la réalité socio-économique de l'empire inca opérée inconsciemment par les auteurs du XVI^{e} et du XVII^{e} siècle en raison de biais culturels liés à la place accordée aux femmes dans la société espagnole sous les règnes de Charles Quint et de ses successeurs. Elle a entrainé l'émergence d'une théorie selon laquelle une femme n'était pas tributaire mais offerte par l'Inca à son mari afin de nouer une relation de réciprocité faisant de lui un *mit'ayuq*[200]. Nous n'adhérons pas à cette idée qui exclut la participation des femmes au tribut sans expliquer ce qui les motivait à confectionner des vêtements destinés aux entrepôts impériaux. Un tel raisonnement ne tient donc pas compte de l'obligation de réciprocité entre l'Inca et ses sujets. L'intégration des femmes à l'ensemble des tributaires dans l'obligation d'accomplir la *mit'a* permet d'envisager plus concrètement l'échelle atteinte par la force de travail disponible pour faire fonctionner l'économie étatique. Cette force était ainsi concentrée dans un réservoir rassemblant plusieurs millions d'individus dès la fin du règne de Pachacútec Inca Yupanqui (1471) et n'eut de cesse de croître jusqu'au début du règne de Huayna Capac (1493). Nous pensons en effet que l'arrivée au pouvoir de ce souverain constitua un moment charnière dans l'histoire de la croissance démographique de l'empire. Celle-ci dut

[198] Nous développons cette idée dans le Chapitre 3.
[199] ONDEGARDO, Polo, *Op.cit.*, p. 220.
[200] GOSE, Peter, « The State as a Chosen Woman: Brideservice and the Feeding of Tributaries in the Inka Empire », *American Anthropologist*, 2000, Vol. 102, n^{o} 1, p. 89.

vraisemblablement commencer à marquer le pas en raison d'une expansion du territoire impérial de moindre envergure qu'entre 1471 et 1493, lors du règne de son prédécesseur Tupac Inca Yupanqui.

Au sein de cette importante population estimée à plusieurs dizaines de millions d'individus à l'époque inca, et qui devait probablement être toute aussi conséquente sous le règne de Huayna Capac (1493-1527), tous les sujets de l'Inca n'étaient pas nécessairement soumis au tribut en force de travail. Si nous avons déjà évoqué le cas des personnes incapables de travailler (en raison de leur âge avancé ou d'un handicap) et des veuves, une autre catégorie de population exemptée de tribut était constituée de la frange supérieure de la société, constituée de la noblesse et du haut clergé. I. Garcilaso de la Vega fournit ainsi une liste détaillée des individus n'étant pas soumis à contribution en raison de la place qu'ils occupaient dans la société : « Comme nous l'avons dit, ceux qui étaient exemptés du tribut étaient les personnes de sang royal, les prêtres et ministres des temples, les *curacas* (seigneurs de vassaux), tous les maîtres de camp et les capitaines principaux, jusqu'aux centurions (bien qu'ils n'aient pas été de sang royal), et tous les gouverneurs, les juges et officiers du roi tant que durait leur mandat »[201]. Cette exonération semble directement liée à la nature de la *mit'a*, le tribut versé sous forme de force de travail s'apparentant en effet bien souvent à du travail physique, notamment agricole, jugé indigne du rang des élites. Si l'Inca et certains membres de la noblesse montraient ponctuellement l'exemple au peuple à l'occasion d'actes rituels hautement symboliques dont le but était de lancer l'année agricole[202], il s'agissait de pratiques exceptionnelles dans un cadre qui l'était tout autant. On en trouve la confirmation dans les maladies et infections osseuses, comme l'ostéopériostite (inflammation du périoste et de l'os sous-jacent), répandues chez les individus inhumés à Sacsayhuaman. Les pathologies en question sont souvent liées à un mode de vie urbain et sédentaire, dans un environnement clos où la population était groupée et peu soumise à des activités physiques de haute intensité[203]. Ces individus appartenaient nécessairement à la noblesse inca qui constituait la majorité de la population de Cusco, d'autant

[201] « *Estaban libres de los tributos que hemos dichos todos los de la sangre real y los sacerdotes y ministros de los templos y los curacas (que eran los señores de vasallos) y todos los maeses de campo y capitanes de mayor nombre, hasta los centuriones (aunque no fuesen de la sangre real) y todos los gobernadores, jueces y ministros regios mientras les duraban los oficios que administraban* », GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p. 297.
[202] ESPINOZA SORIANO, Waldemar, *Op.cit.*, p. 386.
[203] ANDRUSHKO, Valerie A., TORRES PINO, Elva C. et BELLIFEMINE, Viviana, « The burials at Sacsayhuaman and Chokepukio: A bioarchaeological case study of imperialism from the capital of the Inca Empire », *Ñawpa Pacha : Journal of Andean Archaeology*, 2006, Vol. 28, p. 78.

plus que Sacsayhuaman était à la fois une zone de stockage à très grande échelle de denrées précieuses et un lieu où étaient accomplis des rituels en lien avec le culte du Soleil[204].

Sachant que les hautes fonctions militaires étaient assurées par des incas de sang ou des incas de droit, on peut en conclure que seuls les sujets appartenant à la frange inférieure de la population étaient soumis à la *mit'a* et non les groupes de contrôle curacal et impérial, constitués de la noblesse provinciale pour le premier et de la noblesse cusquénienne pour le second. Les prêtres étaient quant à eux les serviteurs directs d'*Inti* (le Soleil) et, étant souvent issus de l'élite, n'avaient pas à se salir les mains. C'est en effet ce que laisse entendre I. Garcilaso de la Vega qui distingue les terres personnelles des membres du clergé, qu'ils doivent cultiver comme tous les habitants de l'empire pour leur subsistance, et le produit des terres du Soleil qui servent à les entretenir lorsqu'ils sont en fonction[205]. Cette distinction fait écho aux précisions qu'il donne lorsqu'il parle de la division tripartite des terres. En effet, le chroniqueur explique qu'elle doit éviter à toute figure d'autorité politique ou institution religieuse de réclamer un tribut matériel aux *mit'ayuq*[206]. Le fait de placer « les temples » et « le clergé » dans la même catégorie sociale que la noblesse et l'Inca et de distinguer cette sphère religieuse du reste de la population tributaire nous incite à considérer que les prêtres étaient dispensés de tribut (ou que leur fonction valait pour tribut) et qu'ils n'avaient pas à cultiver les terres du Soleil. Nous pensons d'ailleurs que les *aclla* étaient également dispensées des travaux des champs. Si une partie des terres du Soleil était attribuée aux *acllahuasi*, J. de Betanzos nous signale que des hommes étaient affectés au service de ces institutions et devaient approvisionner leurs occupantes[207]. Si le chroniqueur ne précise pas le statut des individus concernés, l'utilisation du verbe « *contratar* » pour qualifier la relation hiérarchique qui les liait aux *mamacunas*[208] semble indiquer qu'ils étaient à leur service. Il est probable qu'une partie des terres cultivables allouées aux temples et aux *acllahuasi* ait été exploitée par des *mit'ayuq*. Néanmoins, la récurrence de leur

[204] MORRIS, Craig et VON HAGEN, Adriana, *The Incas. Lords of the Four Quarters*, Londres : Thames & Hudson, 2011, p. 125-126.

[205] « *De la hacienda del sol mantenían en todo el reino a los sacerdotes y ministros de su idolatría mientras asistían en sus templos, porque servían a semanas por su rueda, mas cuando estaban en sus casas comían a su costa, que también les daban a ellos tierras para sembrar como a toda la demás gente común. Y con todo eso era poco el gasto que había en la hacienda del sol, según la cantidad de la renta.* », GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p. 301-302.

[206] « *Este repartimiento hacía el Inca en todas la provincias de su imperio, para que en ningún tiempo pidiesen a los indios tributo alguno de sus bienes y hacienda ni ellos estuviesen obligados a darlo a nadie ; ni a sus caciques ni a los pósitos comunes de sus pueblos, ni a los gobernadores del rey ni al mismo rey. Ni a los templos ni a los sacerdotes – ni aun para los sacrificios que hacían al sol.* », *Ibid.*, p. 319.

[207] BETANZOS, Juan de, *Op.cit.*, p.156-157.

[208] Les *mamacunas* étaient des *aclla* dont l'ancienneté au sein d'un *acllahuasi* leur conférait un statut d'autorité vis-à-vis des *aclla* plus jeunes. Elles formaient ces dernières dans divers domaines tels que la confection de tissu et les arts culinaires.

association à des « *indios de servicio* »[209] et des « *yanaconas* »[210] - ces derniers étant même définis par J. de Betanzos comme des « *mozos sirvientes del Sol* »[211] - plaide en faveur d'une possible présence en leur sein de *yanacuna*[212] dont la mission était de cultiver les terres d'*Inti* et des *aclla*. Ce mode de fonctionnement devait être relativement similaire à celui des temples. J. de Betanzos évoque en effet la présence de *yanacuna* à Raqchi, un site occupé par les Huari dès l'Horizon Moyen (600-1100 ap. J.-C.) où fut par la suite érigé un temple inca durant l'Horizon Tardif (**Figure 4**).

Malgré ces exceptions à la règle, les *mit'ayuq* étaient extrêmement nombreux et cette force de travail disséminée à travers l'ensemble du Tahuantinsuyu était employée de bien des manières.

Figure 4. Temple de Viracocha érigé par le pouvoir inca à l'Horizon Tardif, site de Raqchi (province de Cusco), Collasuyu (crédits photo : David Barreiro).

[209] « *Estas recogidas […] tenían indios de servicio, que les beneficiaban y labraban sus chácaras.* », MURÚA, Martín de, *Op.cit.*, p. 377.
[210] BETANZOS, Juan de, *Op.cit.*, p. 226.
[211] *Ibid.*, p. 216.
[212] Pluriel de *yanak* qui signifie « servant ». *Vocabulario políglota incaico : comprende más de 12,000 voces castellanas y 100,000 de keshua del Cusco, Ayacucho, Junín, Ancash et Aymará*, Lima : Tipología del Colegio de propaganda fide del Perú, 1905, p. 416.

B. DOMAINES D'ACTIVITÉ ET CATÉGORISATION DE LA *MIT'A*

La singularité de la *mit'a* résidait dans la nature de ce qu'attendait l'Inca de ses sujets. Le souverain cusquénien exigeait en effet que les peuples soumis à son autorité s'acquittent d'un tribut en force de travail. Ce dernier prenait alors la forme d'un service de travail obligatoire extrêmement hétérogène de par les missions qui pouvaient être confiées aux *mit'ayuq*. L'importante disparité qui caractérisait les tâches réalisées dans le cadre de la *mit'a* s'explique par le fait qu'elles avaient pour objectif de produire tout ce dont l'État avait besoin pour alimenter le système économique progressivement mis en place à partir du règne de Pachacútec Inca Yupanqui (1438-1471), reposant sur la coexistence d'une économie de subsistance et d'une économie de prestige. Ces deux sphères se distinguaient notamment par la production dont elles dépendaient et leur rôle au sein du système d'économie politique instauré par le pouvoir central[213].

Pour accomplir les nombreuses tâches nécessaires à cette production de masse et à la prestation de service bénéficiant exclusivement à l'élite, les *mit'ayuq* étaient engagés temporairement, pour une période d'une durée extrêmement variable selon les missions qui leur étaient confiées. Ils pouvaient être réquisitionnés dans le cadre d'un service de travail général non spécialisé n'exigeant aucune qualification particulière, auquel peu de *mit'ayuq* échappaient, ou d'un service de travail spécialisé exigeant des aptitudes ou des connaissances particulières, réservé de ce fait à un groupe restreint d'individus qualifiés. Cette distinction transparait indirectement dans le récit de I. Garcilaso de la Vega[214]. L'ensemble de la production, qu'elle s'inscrive dans la sphère économique de subsistance ou la sphère économique de prestige, passait à un moment ou un autre entre les mains de transporteurs. Ces derniers étaient des *mit'ayuq* dont la mission était d'acheminer des marchandises d'un lieu de production à un lieu de stockage désigné par l'État[215] (qui étaient ensuite conservées dans des entrepôts disséminés à travers l'empire[216].) Ils ne doivent pas être confondus avec des marchands à longue distance qui pouvaient organiser le transport par caravanes de marchandises produites dans la sphère privée et destinées à être échangées sur des marchés indépendants du pouvoir central inca[217].

[213] D'ALTROY, Terence N. et EARLE, Timothy K., *Op.cit.*, p. 196.
[214] GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p. 303.
[215] PIZARRO, Pedro, *Op.cit.*, p. 97.
[216] CIEZA DE LEÓN, Pedro de, *Op.cit.*, p. 73-74.
[217] Nous abordons la question de ce commerce libre et privé dans le Chapitre 3.

Le travail réalisé par les tributaires dans le cadre de l'économie politique inca était de fait extrêmement diversifié et ne peut être spécifiquement associé à l'une ou l'autre seulement de ces sphères de production. Il convient donc, si nous cherchons à établir une liste des missions confiées aux *mit'ayuq*, de classer ces dernières selon le type de tâche effectuée. Nous avons ainsi choisi de répartir ces différentes manifestations de la *mit'a* au sein de diverses catégories transversales, correspondant chacune à un domaine d'activité recouvrant à la fois la production économique de subsistance et de prestige. Afin de mieux appréhender l'ensemble des nombreuses tâches demandées aux *mit'ayuq*, nous avons établi des catégories dans lesquelles les répartir (**Tableau 2**).

Ces catégories n'ont rien d'arbitraire puisqu'elles permettent de regrouper des missions requérant des aptitudes relativement similaires et donc susceptibles d'être réalisées par les mêmes tributaires. Cette catégorisation prend tout son sens lorsque l'on sait que certains *mit'ayuq* n'étaient affectés qu'à un seul type de travail spécifique dans le cadre de la *mit'a*. Les travaux menés par J. Murra dans les années 1980 l'ont amené à tenter de faire ressortir des transcriptions en castillan de certains *quipu* ce qu'il désignait comme des ethno-catégories de travail[218], en regroupant notamment des cordes qui se suivaient et enregistraient des activités semblant appartenir à un même domaine[219]. La méthodologie est intéressante dans l'optique d'élaborer un cadre général mais ne permet pas d'identifier la totalité des missions relevant de la *mit'a* puisque les transcriptions dont nous disposons sont trop peu nombreuses. Des zones entières du Tahuantinsuyu ne peuvent donc pas être documentées de la sorte. Nous estimons ainsi qu'il est nécessaire d'élargir les sources utilisées pour réaliser un inventaire des missions que l'État inca pouvait confier à un *mit'ayuq* en croisant ces transcriptions avec les données issues des chroniques. Ce croisement des sources nous a permis d'envisager neuf catégories au sein desquelles nous pouvons répartir l'ensemble des activités réalisées dans le cadre de la *mit'a*.

[218] Il s'agit encore une fois des transcriptions réalisées lors de la *visita* de 1549.
[219] MURRA, John Victor, « Les ethnocatégories d'un *quipu* étatique », dans : *Formations économiques et politiques du monde andin*, Lima ; Paris : Institut français d'études andines, 2012, p. 265-271.

Catégorie	Tâches
Agriculture	. Labourer les sols . Réaliser les semis . Arroser/irriguer les cultures . Surveiller et traiter les cultures . Récolter les légumes, tubercules et céréales . Sécher les tubercules
Construction	. Extraction de la pierre dans les carrières . Première taille de la pierre dans la carrière . Transport des pierres taillées jusque sur le chantier . Deuxième taille minutieuse de la pierre pour l'ajuster à ces voisines . Assemblage des blocs de pierre
Exploitation minière	. Prélèvement de minerais en surface . Extraction de minerais en profondeur au moyen de galeries . Fonte des métaux dans des fours installés près des mines . Affinage des métaux . Confection de lingots
Artisanat	. Fabrication de céramiques de base et raffinées . Fabrication d'outils en bois, en pierre et en bronze . Fabrication d'armes en bois et en pierre pour les guerriers incas . Fabrication de vaisselle et d'objets de parure en métaux précieux (or et argent) . Confection de vêtements de base (hauasca) . Confection de vêtements précieux (qumpi)
Pêche	. Confection d'embarcations pour la pêche en mer . Confection d'outils de pêche . Pêcher au fil, à l'hameçon et au harpon . Séchage du poisson . Stockage du poisson . Collecte de spondyles
Élevage	. Rassembler et mener les troupeaux vers les pâturages . Fabriquer des enclos et y parquer les troupeaux . Soigner les animaux blessés ou malades . Veiller à la reproduction des adultes et à la croissance des jeunes . Tondre les camélidés . Abattage et préparation des ressources obtenues (viande, laine, os...)
Transport	. Emballage et chargement des marchandises sur les camélidés . Guidage des caravanes sur les routes incas . Port de charge à dos d'homme . Gestion et soin des camélidés tout au long du trajet . Surveillance et protection des marchandises transportées . Déchargement des marchandises près des aires de stockage d'État

Guerre	. Combattre en tant que guerrier dans les rangs de l'armée impériale . Encadrer et diriger des troupes au sein de l'armée impériale . Porter la nourriture et préparer le repas des guerriers en campagne . Affectation temporaire des garnisons et des avant-postes incas . Assurer la protection des infrastructures de stockage d'État . Assurer la protection de l'Inca en tant que membre de sa garde personnelle . Assurer la protection des aclla . Assurer la protection des momies des souverains défunts à Cusco
Service et divertissement	. Assurer la garde et l'entretien des animaux exotiques offerts en cadeau à l'Inca . Transporter et transmettre des messages publics ou d'État . Jouer d'un instrument . Balayer et participer aux tâches domestiques dans le palais de l'Inca . Entretenir les jardins de l'Inca . Accompagner l'Inca à la chasse

Tableau 2. Catégorisation de la *mit'a* et liste des tâches relevant de chaque domaine d'activité

La première catégorie correspond à l'agriculture[220]. Il s'agit de la catégorie qui impliquait l'effectif de *mit'ayuq* le plus important puisque l'agriculture était pratiquée dans toutes les régions du Tahuantinsuyu et constituait l'activité de base essentielle à la subsistance de l'ensemble de la population. Les activités réalisées dans le cadre de la *mit'a* agricole, au niveau local comme au niveau régional, étaient variées et correspondaient à toutes les étapes de la chaîne opératoire classique de la mise en culture :

- Labourer les sols
- Réaliser les semis
- Arroser/irriguer les cultures
- Surveiller et traiter les cultures[221]
- Récolter les légumes, tubercules et céréales

[220] Nous avons fait le choix de nous concentrer ici sur l'inventaire des tâches constituant la chaîne opératoire agricole et donc le cœur du travail concrètement réalisé dans le cadre de la *mit'a* agricole. L'organisation détaillée de la production alimentaire (notamment les produits issus de la terre), de la gestion de la nourriture et des enjeux économiques et politiques qui en découlent sont traités dans le Chapitre 4.

[221] Des plantes spécifiques comme le lupin (*lupinus mutabilis*) pouvaient être plantées au milieu des cultures. Elles servaient de protection naturelle grâce à leur capacité à éloigner les insectes indésirables. D'ALTROY, Terence N. et HASTORF, Christine A., « The Distribution and Contents of Inca State Storehouses in the Xauxa Region of Peru », *American Antiquity*, 1984, Vol. 49, nº 02, p. 345-346.

- Sécher les tubercules/déshydratation[222]
- Cultiver la coca

Il ne semble pas y avoir eu de *mit'ayuq* spécialisés dans l'accomplissement d'une tâche en particulier ou dans un type de culture spécifique, sauf dans le cas de la culture de la coca qui était assurée (dans le cadre de la *mit'a*) par des experts en la matière désignés sous le nom de *cocacamayoc*[223]. Ces derniers ne se consacraient qu'à ce type de culture. En dehors de cette catégorie unique, chaque individu engagé auprès de l'État dans le domaine agricole pouvait cultiver tout ce qui pouvait l'être, en fonction de l'étage écologique considéré (certaines denrées végétales n'étaient produites que dans la *Sierra* ou dans les basses-terres pour des raisons de conditions climatiques) et des consignes données par les autorités locales. Un tributaire pouvait donc s'acquitter de certaines des opérations mentionnées ou de l'ensemble de ces dernières, selon le milieu dans lequel il évoluait et son lieu d'affectation. Si certains tributaires devaient être plus aguerris que d'autres, tous avaient les connaissances nécessaires au bon déroulement de ces tâches puisqu'elles étaient également réalisées dans le cadre privé[224]. L'ensemble des terres cultivables était en effet divisé en trois sous-ensembles : les terres du Soleil, les terres de l'Inca et les terres de la population locale. Seules les terres du Soleil et de l'Inca étaient cultivées dans le cadre de la *mit'a*, tandis que les parcelles allouées à chaque foyer étaient cultivées par les membres de l'unité domestique en ayant l'usufruit. Cette dernière tâche était évidemment exclue du tribut puisqu'elle relevait de la responsabilité de chacun et n'impliquait aucun type de relation entre l'État et les travailleurs. Les activités agricoles liées au tribut étaient accomplies soit dans les champs, soit sur les terrasses agricoles, ces dernières étant le plus souvent construites sous l'impulsion du pouvoir central, en fonction de la répartition des parcelles à cultiver réalisée par l'autorité locale, c'est-à-dire le *curaca*.

La deuxième catégorie correspond aux travaux de construction. Cette catégorie impliquait également d'importants effectifs de *mit'ayuq*, notamment lors de chantiers monumentaux requérant une abondante main d'œuvre. P. Cieza de Leon évoque par exemple l'envoi par différentes provinces désignées par l'État de 20 000 hommes à l'occasion de l'édification de Sacsayhuaman[225]. Le travail sur les chantiers était réalisé sur la base d'un service tournant, des groupes d'individus travaillant pendant une période de temps donnée avant de retourner dans

[222] Notamment le *chuño*, une pomme de terre séchée pour augmenter sa durée de conservation.
[223] MURÚA, Martín de, *Op.cit.*, p. 390.
[224] « *De manera que todos universalmente sembraban lo que habían menester para sustentar sus casas.* », GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p. 292.
[225] « *Mandóse que viniesen de la provincias señalaron veinte mill hombres* », CIEZA DE LEÓN, Pedro de, *Op.cit.*, p. 169.

leurs communautés d'origine et de laisser la place à d'autres groupes provenant d'autres provinces. Les tâches réalisées sur les chantiers étaient principalement liées aux pierres utilisées pour ériger les édifices :

- Extraction de la pierre dans les carrières environnantes[226]
- Première taille de la pierre dans la carrière
- Transport des pierres taillées jusque sur le chantier
- Deuxième taille minutieuse de la pierre pour l'ajuster à ses voisines
- Mise en place de la pierre/assemblage des blocs de pierre

Contrairement aux tâches requises par la *mit'a* agricole, les opérations distinctes qui constituaient la chaîne opératoire dans le domaine de la construction étaient réparties entre différents groupes[227]. Chaque groupe comprenait plusieurs équipes constituées chacune de membres appartenant au même *ayllu* ou à la même communauté et auxquelles était confiée la même mission. Le travail en équipes favorisait à la fois la coordination de leurs membres et la productivité générale de chaque groupe grâce à la mise en compétition des équipes qui le composaient. Le travail de la pierre était facilité par l'utilisation d'outils en bronze, particulièrement utiles pour soulever et positionner les lourds blocs de pierre[228]. Le travail sur les chantiers d'État durant en général plusieurs mois, les ouvriers étaient installés dans des structures d'habitat temporaires construites aux abords du chantier[229].

La troisième catégorie correspond aux activités liées à l'exploitation minière. Cette catégorie impliquait des effectifs plus réduits que ceux de la *mit'a* agricole et des monumentaux chantiers d'État. Le Tahuantinsuyu abritait de nombreuses mines, notamment dans sa partie méridionale. C'est en effet dans le Cuntisuyu et, surtout, dans le Collasuyu, que l'activité minière était la plus soutenue[230]. Plusieurs milliers de *mit'ayuq* étaient concentrés

[226] Sauf cas exceptionnel de blocs spécifiquement extrait de carrières lointaines et dont l'importance symbolique explique qu'ils aient été transportés sur de longues distances, traversant parfois plusieurs provinces, pour aller de la carrière jusqu'au chantier.
[227] « *Acordado, pues, así, envió a todas las provincias a mandar que los tucuyricos le enviasen gran suma de gente para la obra de la fortaleza [de Sacsayhuaman]. La cual venida, distribuyóla por cuadrillas, dando a cad auna su oficio con mandones. Y así unos sacaban piedra, otros la labraban, otros la traían y otros la asentaban*. », SARMIENTO DE GAMBOA, Pedro, *Op.cit.*, p. 136.
[228] LECHTMAN, Heather, « The Inka, and Andean Metallurgical Tradition », dans : *Variations in the Expression of Inka Power*, sous la direction de BURGER, Richard L., MORRIS Craig et MATOS MENDIETA Ramiro, Washington, D. C. : Dumbarton Oaks Research Library and Collection, 2007, p. 342.
[229] « *Y para estar á su placer, estas gentes hicieron su alojamiento cada parcialidad por sí junto á donde se habia de hacer el edificio.* », CIEZA DE LEÓN, Pedro de, *Op.cit.*, p. 169.
[230] D'ALTROY, Terence N., WILLIAMS, Veronica I. et LORANDI, Ana Maria, « The Inkas in the Southlands », dans : *Variations in the Expression of Inka Power*, sous la direction de BURGER, Richard L., MORRIS Craig et MATOS MENDIETA Ramiro, Washington, D. C. : Dumbarton Oaks Research Library and Collection, 2007, p. 117-118.

périodiquement autour des exploitations les plus importantes, comme par exemple les mines d'argent de Porco (Bolivie) souvent évoquées par les Incas selon les chroniqueurs espagnols[231]. Cela devait impliquer plus globalement à l'échelle de l'empire une mobilisation de plusieurs dizaines de milliers de tributaires. Dans le cas de Porco, il semble que les mines n'aient pas été exploitées tout au long de l'année mais plutôt de manière saisonnière, ce qui explique que les infrastructures incas alentours aient souvent été assez modestes. Ce choix de ne pas s'implanter de manière permanente sur le site était certainement dû à un potentiel agricole local et une densité de population assez faibles[232]. Les investissements requis afin d'exploiter les mines de manière ininterrompue devaient être trop importants en regard des bénéfices attendus par le pouvoir inca, ce qui était certainement le cas de toutes les mines situées dans des zones peu peuplées du Tahuantinsuyu. Les activités liées à l'exploitation minière étaient multiples :

- Prélèvement de minerais en surface et extraction plus profonde au moyen de galeries
- Fonte des métaux dans des fours installés dans les hauteurs venteuses aux abords des mines
- Affinage des métaux pour les débarrasser de leurs impuretés naturelles
- Confection de lingots appropriés pour le transport du métal

Comme sur les chantiers d'État, les opérations distinctes qui constituaient la chaîne opératoire allant de l'extraction des minerais à leur transformation (une étape préalable à leur transport vers d'autres régions du Tahuantinsuyu) étaient réparties entre différents groupes spécifiques qui se différenciaient par leur origine communautaire[233]. Le travail au sein des exploitations minières était donc organisé en équipes. Pour les activités ne nécessitant pas de qualifications particulières, c'est-à-dire le prélèvement des minerais en surface et l'extraction profonde dans les galeries, l'origine des travailleurs importait peu. Ils étaient soit issus de la population locale lorsque celle-ci était suffisamment importante pour fournir un nombre suffisant de tributaires, soit issus d'une ou de plusieurs communautés de *mitimaes*, des populations déplacées sur ordre de l'Inca d'une région du Tahuantinsuyu vers une autre. Pour les activités nécessitant une spécialisation et une maîtrise technique particulière, notamment concernant la fonte et

[231] ACOSTA, Joseph de, *Op.cit.*, p. 163.
BETANZOS, Juan de, *Op.cit.*, p. 201.
PIZARRO, Pedro, *Op.cit.*, p. 167.
MURÚA, Martín de, *Op.cit.*, p. 81.
[232] VAN BUREN, Mary et PRESTA, Ana María, « The Organization of Inka Silver Production in Porco, Bolivia », dans : *Distant Provinces in the Inka Empire. Toward a Deeper Understanding of Inka Imperialism*, sous la direction de MALPASS, Michael A. et ALCONINI, Sonia, Iowa City : University of Iowa Press, 2010, p. 173.
[233] *Ibid.*, p. 187.

l'affinage des métaux, on affectait très souvent des travailleurs qualifiés issus de communautés non locales et parfois des tributaires issus de populations locales dont l'économie pré-inca reposait au moins partiellement sur une maîtrise traditionnelle de la métallurgie. La théorie de Mary Van Buren et Ana María Presta concernant la possible affectation de *yanacuna* à ces tâches spécialisées nous semble intéressante en raison du statut économique particulier de ces individus. Elle est cependant difficilement démontrable. Il semble donc plus prudent de considérer qu'une grande partie des effectifs de travailleurs qualifiés et spécialisés étaient des *mit'ayuq*. L'emploi généralisé de *mitimaes* au sein des exploitations minières s'explique par le besoin d'une force de travail importante qui n'était pas toujours disponible à proximité des sites concernés. De plus, ces travailleurs pouvaient être issus de communautés jugées un peu trop turbulentes par le pouvoir central inca qui n'hésitait pas en retour à les affecter à des tâches ingrates et éprouvantes. Néanmoins, les groupes de *mitimaes* installés dans la partie sud de l'empire pouvaient également fournir des *mit'ayuq* qualifiés affectés aux opérations de transformation et de purification des minerais extraits[234]. En effet, les groupes de populations déplacées n'échappaient que temporairement à la *mit'a*, le temps que leur communauté nouvellement installée prospère dans son nouveau lieu de vie[235].

La quatrième catégorie correspond aux activités liées à l'artisanat. Cette catégorie impliquait des effectifs certainement équivalents à ceux affectés aux travaux agricoles, notamment en raison d'une *mit'a* textile réservée aux femmes. Nous pensons qu'à l'échelle d'un Tahuantinsuyu pouvant comprendre plus d'une dizaine de millions d'habitants sous Huayna Capac, il devait être possible d'avoir recours à plusieurs dizaines de milliers d'artisans potentiels. Ce nombre important est lié au fait que la production artisanale au sein de l'empire était à la fois soutenue et extrêmement variée. Elle pouvait être indépendante de l'État inca, à son service mais gérée par des administrateurs locaux non-incas, ou totalement organisée et contrôlée par le pouvoir central. Ces différents cas de figure pouvaient coexister dans certaines régions ou, au contraire, faire la singularité d'une province ou d'une localité donnée. Les activités artisanales étaient, quoiqu'il en soit, multiples :

- Fabrication de céramiques de base (non décorées) et de céramiques raffinées destinées au stockage et à la consommation de denrées et de boissons
- Fabrication d'outils en bois, en pierre et en bronze pour les chantiers de construction

[234] L'importance de la sélection par l'État des populations déplacées afin de fournir une main-d'œuvre qualifiée est abordée dans le Chapitre 5.
[235] CIEZA DE LEÓN, Pedro de, *Op.cit.*, p. 84.

- Fabrication d'armes en bois, en pierre et en métal pour les guerriers de l'armée inca
- Fabrication de vaisselle et d'objets de parure en métaux précieux (or et argent)
- Confection de vêtements de base (*hauasca*) et de vêtements précieux (*qumpi*)

Les artisans n'avaient pas à se préoccuper de la recherche et de la collecte des matériaux bruts nécessaires à leur activité car celles-ci étaient, quasi-systématiquement, assurées par le pouvoir central inca ou par les *curacas* locaux. Chaque *mit'ayuq* appartenant à la classe des artisans maîtrisait l'ensemble des étapes de la chaîne opératoire inhérente au type d'objet qu'on lui demandait de produire. Ces artisans spécialisés pouvaient exercer leur activité dans l'enceinte du foyer, ce qui était notamment le cas des femmes qui confectionnaient les vêtements de base destinés à garnir les entrepôts d'État avant d'être redistribués lorsque la situation l'exigeait, notamment aux guerriers en campagne[236] (**Figure 5**). Ils pouvaient également vivre dans des quartiers spécifiques au sein de grands centres urbains. C'était notamment le cas sur la côte nord du Chinchasuyu où, même après la soumission du royaume Chimu à l'autorité inca, les céramistes de la vallée de Leche conservèrent une organisation relativement similaire à celle qui prévalait durant l'Intermédiaire Tardif (1100-1400 ap. J.-C.)[237]. Nous pensons par ailleurs que, si l'on considère seulement leur fonction économique, les *acllahuasi* pouvaient s'apparenter à ce genre de quartier d'artisans puisque les *aclla* y confectionnaient d'importantes quantités de vêtements précieux (les *qumpi*[238] ou *cumbi*). Ces dernières n'appartenaient cependant pas à la classe des *mit'ayuq* en raison du caractère religieux qui leur est associé, contrairement aux *qumpicamayoc* qui constituaient pour leur part un groupe de tributaires se consacrant exclusivement à la production textile de prestige[239]. Ils pouvaient enfin être déplacés par l'État et rassemblés dans ce que l'on désigne communément comme des « enclaves d'artisans », c'est-à-dire des villages spécialisés dans un domaine artisanal comme celui de Milliraya, dans la région du lac Titicaca, dont l'activité principale était la confection de vêtements précieux[240]. Ces enclaves étaient, quelle que soit leur spécialité, approvisionnées en nourriture par la production issue de la *mit'a* agricole locale et en matières premières par le produit des nombreuses autres activités confiées aux différents types de *mit'ayuq* comme

[236] « *daban otro segundo tributo, que era hacer de vestir y de calzar […] par el gasto de la guerra y para la gente pobre. […] Hacían tres suertes de ropas de lana. La más baja (que llaman auasca) era para la gente común. […] La lana para toda esta ropa hilaban las mujeres y tejían la ropa basta (que llaman auasca).* », GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p. 295-296.
[237] HAYASHIDA, Frances M., « Style, technology and state production : inka pottery manufacture in the Leche Valley, Peru », *Latin American Antiquity*, 1999, Vol. 10, nº 4, p. 347.
[238] GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p. 296.
[239] ONDEGARDO, Polo, *Op.cit.*, p. 118.
[240] PHIPPS, Elena, « Garments and Identity in the Colonial Andes », dans : *The Colonial Andes: Tapestries and Silverwork, 1530-1830*, New York : Metropolitan Museum of Art, 2004, p. 24-25.

l'exploitation minière, la collecte de bois et de matériaux exotiques précieux, ou encore l'élevage de camélidés.

Figure 5. Femme tissant dans le cadre de la *mit'a* (source : HUAMAN POMA DE AYALA, Felipe, *Nueva crónica y buen gobierno*, folio 215)

La cinquième catégorie correspond aux activités liées à la pêche. Cette catégorie impliquait des effectifs relativement importants, probablement de l'ordre de plusieurs milliers d'individus à travers l'empire, puisque des villages entiers étaient dédiés à l'exploitation des produits de la mer le long du littoral Pacifique. Ces sites étaient de taille variable, allant de l'imposant centre de pêche de Quebrada de la Vaca, incontournable installation d'État sur la côte sud du Pérou, aux petits hameaux côtiers du nord du Chili, peu affectés par une présence inca relativement lointaine. Si la pêche en eau douce était également pratiquée dans les eaux parfois tumultueuses des fleuves qui creusent les hautes et basses vallées des Andes et dans les nombreux lacs qui ponctuent le paysage, cette activité ne nous semble pas avoir été considérée comme un moyen de s'acquitter de la *mit'a*. En effet, la règlementation à son sujet évoquée par M. de Murúa[241] et I. Garcilaso de la Vega[242] correspond davantage à une pratique autorisée par l'État mais ne relevant pas du tribut. Nous pensons en revanche qu'elle constituait, au moins dans certaines provinces, un moyen de diversifier les produits échangés sur les marchés locaux[243]. Les activités des pêcheurs étaient donc centrées sur la prise et la conservation du poisson et des ressources marines :

- Confection d'embarcations pouvant naviguer sur la côte et en haute mer[244]
- Confection d'outils de pêche
- Pêche au filet, à l'hameçon et au harpon
- Séchage du poisson
- Stockage du poisson
- Collecte de coquillages (notamment des spondyles le long de la côte nord du Chinchasuyu)

Les pêcheurs en mer étaient des *mit'ayuq* spécialisés dans un domaine bien particulier, ce qui explique qu'ils devaient confectionner eux-mêmes leurs outils afin qu'ils soient parfaitement adaptés à l'usage qu'ils voulaient en faire. Ils maîtrisaient tous l'ensemble des étapes de la chaîne opératoire mais nous pensons qu'ils pouvaient se partager les tâches. En effet, l'isolement relatif d'un certain nombre de sites liés aux activités de pêche, à l'image de Quebrada de la Vaca sur la côte du Cuntisuyu (**Figure 6**), nous incite à penser qu'ils avaient un

[241] MURÚA, Martín de, *Op.cit.*, p. 100 et p. 357-358.
[242] GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p. 318.
[243] Nous développons cette idée dans le Chapitre 3.
[244] « *Los indios de toda la costa del Perú entran a pescar en la mar en los barquillos de enea que dijimos. Entran cuatro y cinco y sei leguas mar adentro*. », GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p. 220-221.

mode de vie communautaire n'impliquant pas une mise en compétition d'équipes constituées à partir de différents *ayllu*.

Figure 6. Site inca de Quebrada de la Vaca (province de Caravelí), Cuntisuyu (crédits photo : David Barreiro)

La sixième catégorie correspond aux activités liées à l'élevage. Cette catégorie impliquait des effectifs de *mit'ayuq* peu importants si l'on considère le nombre d'animaux à leur charge. En effet, des estimations récentes font état d'environ un million de camélidés domestiqués ou rassemblés au sein de troupeaux contrôlés par l'État inca[245]. Ce nombre exclut celui bien plus important de camélidés sauvages (plusieurs dizaines de millions au bas mot) laissés libres dans la *puna* et constituant un réservoir naturel immense dans lequel le pouvoir central pouvait venir puiser si nécessaire pour renouveler ses troupeaux. Nous pensons que les effectifs de bergers nécessaires pour garder et s'occuper de ces troupeaux devaient comprendre entre dix mille et vingt mille individus, ce qui constitue une moyenne d'un ou deux bergers pour cent animaux. Ce nombre nous semble cohérent en raison de la mission qui leur était confiée. Ces *mit'ayuq* spécialisés étaient dispersés à travers la *puna*, c'est-à-dire la frange de terres andines située à haute altitude (entre 4000 et 5000 mètres au-dessus du niveau de la mer), qui offrait un milieu propice à l'élevage des camélidés. Ces derniers y trouvaient en effet les conditions climatiques

[245] D'ALTROY, Terence N., *Op.cit.*, 2015, p. 108.

idéales pour leur développement et la végétation nécessaire à leur alimentation). Les bergers avaient à la fois une grande connaissance et une réelle expérience des camélidés, de leur mode de vie et de fonctionnement, de leur comportement et de leurs particularités biologiques. Ils étaient également experts dans l'art de la tonte et avaient à leur disposition des outils adaptés. Des expérimentations récentes ont démontré l'efficacité d'outils en obsidienne pour la tonte et leur présence régulière au sein des assemblages lithiques d'époque inca laisse penser qu'ils pouvaient, entre autres, être destinés à cet usage[246]. Les activités des bergers étaient centrées sur la gestion des troupeaux :

- Rassembler et mener le troupeau vers différentes zones de pâturages
- Parquer le troupeau dans des enclos
- Soigner les animaux blessés ou malades
- Veiller à la reproduction des adultes et à la bonne croissance des jeunes
- Tondre les camélidés
- Abattre les animaux et préparer les ressources obtenues (viande, laine, os…)

Ces éleveurs gardaient des troupeaux appartenant à l'État[247], ainsi qu'à certaines communautés d'altitude qui en possédaient également.

La septième catégorie correspond aux activités liées au transport, et plus précisément au transfert de la production réalisée dans le cadre de la *mit'a* vers des entrepôts contrôlés par l'État. Malgré les lacunes documentaires à ce sujet, nous estimons que, par moment, plusieurs milliers de *mit'ayuq* pouvaient être mobilisés en même temps en différents endroits du Tahuantinsuyu. Ce nombre, très approximatif, peut paraître faible si l'on considère la masse de biens et de denrées produits à l'échelle du territoire impérial, mais s'explique aisément par l'utilisation répandue des caravanes de lamas évoquée plus haut[248]. Ces dernières étaient constituées de plusieurs dizaines ou centaines d'animaux et dirigées par quelques *mit'ayuq* seulement.

[246] NESBITT, Jason, JOHNSON, Rachel et HOROWITZ, Rachel A., « Was Obsidian Used for Camelid Shearing in Ancient Peru? An Experimental and Use-Wear Study », *Ethnoarchaeology*, 2019, p. 11.
[247] « *[Cuerda 13] mas para guardar las ovejas 240 yndios* », MURRA, John Victor, *Op.cit.*, 1983, p. 80.
[248] « *Las recuas para llevar los bastimentos a todas partes las hacían de este ganado (que los españoles llaman carneros, teniendo más semejanza de camellos […] que de carneros* », GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p. 305.
« *Por donde iba (el Inca), salian muchos hombres y mugeres y muchachos á servir personalmente en lo que les era mandado ; y para llevar las cargas, los de un pueblo las llevaban hasta otro, de donde los unos las tomaban, y los otros las dejaban* », CIEZA DE LEÓN, Pedro de, *Op.cit.*, p. 77.

Figure 7. Porteurs de charges alimentaires à destination des entrepôts impériaux (source : HUAMAN POMA DE AYALA, Felipe, *Nueva crónica y buen gobierno*, folio 244)

Grâce aux routes incas qui facilitaient la circulation des caravanes sur de longues distances, le transport de différents types de marchandises pouvait de plus être organisé tout au long de l'année. Les activités des transporteurs étaient centrées sur le transfert de charges d'un point à un autre de l'empire :

- Préparation et chargement des marchandises sur les camélidés
- Port de charge à dos d'homme[249]
- Guidage des caravanes sur les routes incas

[249] « *[Cuerda 23] mas daban 80 yndios para llevar las cargas de tambo a Bonbon, y de Sutun Cancha hasta tambo* », MURRA, John Victor, *Op.cit.*, 1983, p. 81.

- Gestion et soin des bêtes de somme tout au long du trajet
- Surveillance et protection des marchandises transportées
- Déchargement des marchandises près des aires de stockage désignées par l'État

Les *mit'ayuq* engagés envers l'État inca dans le transport du tribut se voyaient confier des tâches différentes et ne devaient pas tous avoir le même statut au sein des caravanes. En effet, les individus qui avaient la responsabilité de guider ces dernières et de gérer les aléas liés aux camélidés (refus d'avancer, maladies) étaient, tout comme les bergers responsables de l'élevage de ces derniers, des spécialistes qualifiés. Les porteurs de charge étaient quant à eux des tributaires non spécialisés qui ne possédaient pas de qualifications particulières puisqu'il semble, selon les dire du témoin interrogé par P. Pizarro, que seul le fait d'avoir atteint un certain âge permettait de devenir porteur de charge (**Figure 7**)[250]. Ils pouvaient ainsi se voir confier des tâches correspondant à d'autres catégories citées précédemment, notamment dans les domaines de l'agriculture et de la construction, afin de s'acquitter de la *mit'a*.

La huitième catégorie correspond aux activités liées à la guerre et au service militaire. Cette catégorie impliquait des effectifs extrêmement variables dans le temps. Les *mit'ayuq* servant au sein de l'armée impériale étaient appelés en prévision d'une campagne militaire inca[251] et pouvaient, en cas de rébellion inattendue, être mobilisés du jour au lendemain par le pouvoir central[252]. Les *curacas* étaient ainsi toujours prêts à envoyer des hommes pour combattre et des femmes pour préparer les repas destinés à nourrir les troupes, notamment aux abords des *tambo* importants pour l'approvisionnement de l'armée. Le nombre de *mit'ayuq* mobilisés dépendait donc de la situation de l'empire et des campagnes militaires planifiées par l'Inca. Cependant, les *curacas* étaient tenus d'envoyer chaque année un nombre défini d'hommes dont le travail consistait à assurer la garde des entrepôts d'État et à constituer des garnisons dans les zones fréquemment troublées de l'empire, notamment dans la région de Quito et sur les territoires de la frontière sud-orientale de l'empire bordés par les hostiles Chiriguanos[253]. Les activités de ces *mit'ayuq* étaient donc centrées sur la guerre et la protection d'infrastructures :

- Combattre en tant que guerriers dans les rangs de l'armée impériale

[250] PIZARRO, Pedro, *Op.cit.*, p. 96.
[251] « *[Cuerda 25] mas daba para ir con la persona del ynga a la guerra y para las hamacas 500 yndios e iban a Quito o a otras partes* », MURRA, John Victor, *Op.cit.*, 1983, p. 81.
[252] « *Tenian gran autoridad estos gobernadores y poder bastante para formar ejércitos y juntar gente de guerra, si súpitamente se recresciese alguna turbacion ó levantamiento, ó que viniese alguna gente extraña por alguna parte á dar guerra* », CIEZA DE LEÓN, Pedro de, *Op.cit.*, p. 76.
[253] GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p. 501-504.
ONDEGARDO, Polo, *Op.cit.*, p. 180.

- Porter la nourriture et préparer le repas des guerriers en campagne[254]
- Affectation temporaire dans des garnisons et des avant-postes incas dans certaines régions troublées [255]
- Assurer la protection des infrastructures de stockage d'État
- Assurer la protection des *aclla*[256]
- Assurer la protection de l'Inca en tant que membre de sa garde personnelle
- Assurer la protection des momies des souverains défunts à Cusco[257]

La plupart des missions guerrières énumérées apparaissent sur la transcription d'un *quipu* préhispanique réalisée lors de la *visita* de 1549 dans la communauté Chupaychu[258]. Leur caractère temporaire, leur intégration dans une liste correspondant au tribut en force de travail dû à l'Inca et le fait que le statut de *mit'ayuq* des individus affectés à ces tâches soit explicitement mis en avant plaident en faveur d'une idée : la plupart des guerriers incas n'étaient pas des combattants professionnels concernés exclusivement par la *mit'a* militaire. L'essentiel de ces hommes étaient de simples tributaires appelés temporairement pour servir au sein de l'armée, ce que confirme P. Ondegardo[259]. Ils ne passaient pas des années en campagne et étaient régulièrement relevés si les opérations militaires s'éternisaient. Ils étaient notamment sélectionnés selon leur région de provenance et le climat qui la caractérisait, afin de ne pas être exposés trop longtemps à un milieu écologique différent de celui dont ils étaient coutumiers[260]. En effet, les Incas considéraient que les individus originaires de la *Sierra* supportaient mal les conditions climatiques des basses terres chaudes, ce qui pouvait nuire à leur santé et donc à leur efficacité. Ils considéraient de la même façon les potentiels effets négatifs d'un déplacement de populations issues du milieu tropical vers les hautes-terres andines. Les *mit'ayuq* mobilisés pour faire la guerre s'acquittaient de l'intégralité de leurs obligations temporaires en matière de tribut de cette manière et n'étaient pas appelés à s'engager dans d'autres travaux pour le compte de l'État avant la période de *mit'a* suivante. Nous pensons en effet que c'est ce qui fait dire à J. de Betanzos que Tupac Inca Yupanqui renvoie les guerriers dans leur province d'origine pour « se

[254] « *Las indias casadas que andaban en la guerra, llevaban a cuestas la comida de sus maridos, las ollas, y aun algunas la chicha, que es cierto brebaje que hacen de maíz, como vino. De este maíz hacían pan, y chicha, y vinagre, y miel, y sirve de cebada para los caballos. Llegaban estas indias cargadas tan presto como sus maridos, y entendían luego en guisarles de comer.* », PIZARRO, Pedro, *Op.cit.*, p. 213.
[255] « *[Cuerda 6] mas para guarda de los chachapoyas 200 yndios* », MURRA, John Victor, *Op.cit.*, 1983, p. 80.
[256] « *[Cuerda 24] mas daban 40 yndios para guarda de las yndias del ynga* », *Ibid.*, p. 81.
[257] « *[Cuerda 4] mas para la guarda del cuerpo de Topa ynga Yupangue despues de muerto 150 yndios a la continua* », *Ibid.*, p. 80.
[258] *Ibid.*, p. 79-82.
[259] « *Tuvieron también otra contribución (al tributo) muy pesada de gente para la guerra* », ONDEGARDO, Polo, *Op.cit.*, p. 178.
[260] GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p. 454.

reposer » après une importante expédition dans le Collasuyu[261]. Nous soupçonnons également que ce soit là l'origine de la confusion de I. Garcilaso de la Vega qui soutient que les « guerriers retenus par la guerre » étaient exemptés du tribut en force de travail[262]. Ils n'en étaient en réalité pas exemptés mais le pouvoir inca considérait qu'ils s'en étaient acquittés durant la campagne militaire. Les *mit'ayuq* concernés par des missions de protection se voyaient confier des rôles de confiance, ce qui impliquait très probablement une sélection stricte. Nous pensons que celle-ci était effectuée par chaque *curaca* dont la communauté pourvoyait aux effectifs de gardes. Si cela peut sembler imprudent de la part de l'Inca, la menace de vengeance qui planait sur la communauté d'origine d'un *mit'ayuq* défaillant devait suffire à éteindre toute velléité de vol dans les entrepôts impériaux, de complot ou de rébellion à l'encontre du souverain ou de crime contre les *aclla* et les momies.

Enfin, la neuvième et dernière catégorie est un peu particulière puisqu'elle correspond aux activités de service. Si l'on excepte la transmission de messages à longue-distance par les spécialistes que constituent les *chasqui*, ces dernières sont assez mal documentées du point de vue des sources ethno-historiques et semblent inclure des groupes d'individus ayant un statut singulier, celui de *yanacuna* ou servants. Bien qu'une distinction entre *yanacuna* et *mit'ayuq* soit souvent opérée dans la littérature scientifique, les effectifs d'individus destinés au service de l'Inca et de la noblesse cusquénienne pouvaient cependant être comptabilisés dans les listes de tributaires envoyés par les *curacas* pour servir l'Inca. C'est notamment ce que nous révèlent les transcriptions en castillan des *quipu* de Chupaychu et de Canta, réalisées lors de la *visita* de 1549[263]. I. Garcilaso de la Vega affirme de plus que les « serviteurs de la maison royale » étaient fournis par certains peuples en guise de tribut, pour une durée variable allant de quelques jours à quelques mois[264]. Nous estimons donc qu'il convient de considérer que, parmi les individus réalisant des prestations de service à l'égard de l'Inca et des nobles de la cour impériale, certains étaient considérés comme des *mit'ayuq* à part entière. Néanmoins leurs conditions d'exercice pouvaient parfois être différentes de celles d'autres catégories de tributaires. Ces services

[261] BETANZOS, Juan de, *Op.cit.*, p. 204.
[262] GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p. 297.
[263] MURRA, John Victor, *Op.cit.*, 1983, p. 79-84.
[264] « *Los criados para el servicio de la casa real […] en la de estos Incas no eran personas particulares los que servían en estos menesteres, sino que para cada oficio había un pueblo o dos o tres señalados conforme al oficio, los cuales tenían cuidado de dar hombres hábiles y fieles que, en número bastante, sirviesen aquellos oficios remudándose de tantos a tantos días, semanas o meses. Y este era el tributo de aquellos pueblos* », GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p. 366.

pouvaient également s'apparenter à des prestations de divertissement et regroupaient donc un large éventail d'activités :

- Assurer la garde et l'entretien des animaux exotiques offerts en cadeau à l'Inca[265]
- Transporter et transmettre des messages publics (d'État)[266] et privés[267]
- Balayer, participer aux tâches domestiques et s'occuper des jardins du palais de l'Inca[268]
- Jouer d'un instrument pour divertir l'Inca et sa cour [269]
- Accompagner l'Inca lors des chasses royales[270]

Les troubles qui agitaient l'empire au moment de l'arrivée des conquérants espagnols et l'absence de Sapa Inca à Cusco lors de la prise de la capitale par F. Pizarro et ses hommes en novembre 1533 expliquent en partie l'impossibilité pour les chroniqueurs ayant participé à la Conquête de décrire précisément les rouages logistiques que cachaient les coulisses de la cour impériale. L'exil de Manco Inca et de son fils et successeur Tupac Amaru dans l'inaccessible province de Vilcabamba ne permit pas aux chroniqueurs tardifs d'en apprendre davantage. Les *mit'ayuq* affectés au service de l'Inca dans le cadre prestigieux de la cour impériale devaient pourtant jouer un rôle important aux yeux des *curacas* puisqu'ils s'adonnaient à leurs activités au plus près du souverain et portaient ainsi une grande responsabilité, celle de ne pas le décevoir ou le contrarier et risquer d'attirer ses foudres sur leur communauté d'origine. Le choix des individus désigné devait être pris très au sérieux par les chefs locaux car, au-delà de la menace qui planait de fait sur eux, ils devaient également voir dans les *mit'ayuq* chargés de divertir la cour une occasion de plus de s'illustrer aux yeux du tout puissant Inca. Tout comme les effectifs de messagers ont dû croître au fil de l'expansion territoriale du Tahuantinsuyu et de la construction de nouvelles routes, les effectifs de tributaires chargés du divertissement se sont certainement étoffés au fil des règnes successifs. Il fallait en effet assurer le bon fonctionnement des domaines impériaux, sortes de petites villes autonomes fondées sur ordre de l'Inca où il pouvait trouver du repos et se divertir et qui, une fois ce dernier disparu, étaient destinées à

[265] « *Las aves extrañas y los animales fieros y las culebras grandes y chicas, con todas demás sabandijas malas y buenas que presentabal los curacas, las sustentaban en algunas provincias que hoy retienen el nombre de ellas. Y también las tenían en la corte* », *Ibid.*, p. 305-306.
[266] « *Desde el tiempo de su reinado [Pachacútec Inca Yupanqui], por todos los caminos reales fueron hechas […] casas pequeñas[…]. Y mandóse que en cada una dellas estuviesen dos indios con bastimentos, y que estos indios fuesen puestos por los pueblos comarcanos[…]. Y como llegaba junto á la otra posta, comenzaba á apellidar al que está en ella y á le decir « Parte luego, y ve á tal parte, y avisa desto y esto que ha acaecido, ó desto y esto que tal gobernador hace saber al Inca. »* », *Ibid.*, p. 379-380.
[267] *Ibid.*, p. 380.
[268] *Ibid.*, p. 366.
[269] *Ibid.*, p. 303.
[270] *Ibid.*, p. 378.

l'entretien de sa *panaka*[271]. Cela impliquait d'y affecter du personnel permanent comme l'évoque J. de Betanzos au sujet du site de Chinchero dans la région de Cusco[272], ce qui était contraire au principe d'alternance de la *mit'a*. Le statut des individus composant ce dernier pose donc question et échappait probablement dans la plupart des cas au simple cadre du tribut. Nous pensons en effet que la plupart des individus affectés au service de l'Inca et de sa cour étaient des *aclla* ou des *yanacuna*, sans pour autant exclure que des *mit'ayuq* aient pu exceptionnellement occuper ce genre de fonctions.

C. SPÉCIFICITÉ DES MISSIONS LIÉES AU TRIBUT : *MIT'A* DE SERVICE GÉNÉRAL ET *MIT'AYUQ* SPÉCIALISÉS

Les catégories envisagées et présentées auparavant sont utiles car elles offrent un cadre clair qui nous permet de mieux appréhender l'ensemble des domaines d'activité concernés par l'accomplissement de la *mit'a*. Elles laissent cependant penser que les *mit'ayuq* se divisaient simplement en travailleurs affectés à un ou plusieurs domaines d'activité, ce qui est une vision réductrice de la réalité du travail au sein de la société inca. En effet, tous les tributaires n'étaient pas nécessairement qualifiés pour s'acquitter de l'ensemble des missions évoquées et une sélection soigneuse devait intervenir au sein des communautés concernées en amont de chaque nouvelle période de *mit'a*. Cette catégorisation doit donc être prise pour ce qu'elle est, c'est-à-dire une simple grille de répartition des tributaires englobant l'ensemble des activités permettant de s'acquitter du tribut en force de travail instauré par Pachacútec Inca Yupanqui (1438-1471). Cette classification constitue un outil de travail simplifié pour les chercheurs se consacrant à l'étude de l'économie du Tahuantinsuyu, mais elle ne s'inscrit pas véritablement dans le système de pensée inca qui opérait une autre forme de distinction, cette fois-ci entre les *mit'ayuq* eux-mêmes.

Du point de vue du statut, rien de distinguait un tributaire cultivant les terres de l'Inca d'un tributaire qui travaillait sur les chantiers de construction d'État. Rien ne distinguait non plus un *mit'ayuq* expert en confection de vêtements précieux d'un *mit'ayuq* expert dans le domaine de la métallurgie. Ces deux catégories de tributaires n'avaient pourtant rien à voir aux yeux du

[271] La *panaka* désigne un *ayllu* royal ou un groupe parental composé des descendants d'un souverain Inca décédé, à l'exception du fils désigné comme successeur (qui devient donc le nouveau Sapa Inca). URTON, Gary et VON HAGEN, Adriana, *Op.cit.*, p. 213-214.
[272] BETANZOS, Juan de, *Op.cit.*, p. 208.

pouvoir central et n'étaient pas considérées de la même façon. L'État opérait en effet une distinction[273] qui nous semble très claire entre ce que nous désignons comme des travailleurs généraux et des travailleurs spécialisés.

1. Les travailleurs généraux : des *mit'ayuq* polyvalents engagés temporairement

Les travailleurs généraux sont les plus nombreux au sein des sujets de l'Inca soumis à la *mit'a*. Ils constituaient, à l'aube de la conquête espagnole, un réservoir de plusieurs millions d'individus dont la force de travail était requise pour réaliser l'ensemble des travaux n'exigeant pas une spécialisation particulière ou une expertise singulière. Il ne faut néanmoins pas voir dans cette catégorie de travailleurs une main d'œuvre non qualifiée mais plutôt une masse d'hommes et de femmes possédant les qualifications minimales attendues par le pouvoir central de la part de l'ensemble des individus qui constituaient la société inca. Ce savoir technique commun était hérité du mode de vie andin traditionnel perpétué par les Incas. Ces derniers avaient pour principe que chaque individu, dès l'enfance, se voyait enseigner par ses ainés tout ce qui était essentiel à sa subsistance future afin qu'il puisse, dans les domaines concernés, être totalement indépendant[274] et ainsi ne pas être une charge pour la communauté. Ce principe implique que chaque unité domestique centralisait les connaissances et la maîtrise technique nécessaires à la construction et l'entretien des structures d'habitat, l'exploitation des parcelles de terre cultivable, la confection de vêtements du quotidien et la transformation des denrées produites ou récoltées afin de préparer les repas. L'agriculture n'était pas réservée aux hommes et le tissage aux femmes, même si cette division des tâches semble avoir été perçue comme traditionnelle par les conquérants espagnols et découlait certainement d'une observation récurrente de ce type d'organisation domestique[275]. Il s'agissait plus certainement d'un modèle théorique appliqué de manière variable au sein de chaque foyer, en fonction du degré d'entraide développé entre l'homme et la femme mariés et de la bonne volonté de chacun. En effet, I. Garcilaso de la Vega rapporte que les femmes pouvaient participer de leur propre initiative à

[273] « *Todos sabían tejer y hacer sus ropas. […] Todos sabían labrar la tierra y beneficiarla sin alquilar obreros. Todos se hacían sus casas. […] Otros oficios que no son para cosas comunes y ordinarias de la vida humana tenían sus propios y especiales oficiales* », GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p. 303.
[274] « *Otro primor tuvieron también los indios del Pirú : que es enseñarse cada uno desde muchacho en todos los oficios que ha menester un hombre para la vida humana. Porque entre ellos no había oficiales señalados (como entre nosotros) de sastres y zapateros y tejedores, sino que todo cuanto en sus personas y casa habían menester lo aprendían todos y se proveían a sí mismos.* », *Ibid*.
[275] BETANZOS, Juan de, *Op.cit.*, p. 149.

la *mit'a* agricole pour aider leur mari à terminer plus rapidement leur travail, sans pour autant y être obligées[276]. La rigidité apparente dans le principe de division des tâches quotidiennes résulte probablement de l'attribution officielle, à l'échelle d'une unité domestique et dans le cadre précis de la *mit'a*, des travaux des champs à l'homme[277] et de la production textile à la femme[278]. Cette répartition d'ordre purement économique voulue par l'État inca facilitait en effet l'organisation du tribut en force de travail et devait permettre d'éviter de trop grands écarts de production entre les différents foyers composant la communauté. Nous pensons que le fait qu'elle soit présentée dans certaines sources ethno-historiques comme une forme d'organisation domestique universelle au sein de l'aire andine est un raccourci témoignant certainement de l'importance du tribut dans la vie quotidienne des populations soumises à l'autorité impériale, tout particulièrement dans les domaines de l'agriculture et du tissage. La construction semble en revanche avoir été une affaire d'hommes et la cuisine l'apanage des femmes, ce que l'envoi de contingents de *mit'ayuq* exclusivement masculins sur les chantiers de construction[279] et l'envoi de femmes accompagnant l'armée pour préparer les repas des guerriers en campagne laissent présumer. L'identité de ces femmes reste sujette à débat. En effet, P. Pizarro avance l'idée que les femmes accompagnaient leurs maris à la guerre et emportaient la nourriture nécessaire pour préparer les repas[280]. Mais nous trouvons également ailleurs des mentions à la présence de femmes (notamment des *mamacunas*) dans les *tambo* dont la mission était de cuisiner pour l'Inca et ses guerriers[281]. Nous pensons qu'il ne faut pas chercher à opposer ces informations et à trancher en faveur de l'une ou l'autre, mais plutôt qu'il faut y voir une expression des disparités organisationnelles qui prévalaient au sein du Tahuantinsuyu. Il s'agit d'un élément de plus attestant du caractère artificiel et erroné de l'uniformité trop souvent associée à l'empire inca.

La particularité des travailleurs généraux était leur évidente polyvalence puisqu'ils se voyaient confier des tâches diverses, notamment en ce qui concerne les hommes. Ces tâches se répartissent inégalement au sein de sept des neuf catégories énumérées auparavant. La majorité d'entre elles appartient aux domaines de l'agriculture, de la construction et du service militaire, tandis que seules les activités les moins techniques relevant des domaines de l'exploitation

[276] GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p. 321-322.
[277] *Ibid.*, p. 322.
[278] ONDEGARDO, Polo, *Op.cit.*, p. 220.
[279] CIEZA DE LEÓN, Pedro de, *Op.cit.*, p. 169.
[280] PIZARRO, Pedro, *Op.cit.*, p. 213.
[281] BETANZOS, Juan de, *Op.cit.*, p. 154.
CIEZA DE LEÓN, Pedro de, *Op.cit.*, p. 86.

minière, de l'artisanat, du transport et du service de l'Inca leur étaient accessibles. Très peu de *mit'ayuq* appartenant à cette catégorie de travailleur généraux échappaient à la *mit'a* agricole qui était l'activité nécessitant le plus de main d'œuvre. Une importante partie des tributaires cultivaient donc au moins une fois dans leur vie les terres du Soleil et de l'Inca, une activité à laquelle la majorité d'entre eux devaient même participer à de multiples reprises[282]. La confection de vêtements de base était également une activité soutenue et concernait une grande partie des foyers au sein des différentes communautés disséminées à travers le territoire impérial. Il s'agissait de la principale mission confiée aux femmes[283], qui s'acquittaient de la *mit'a* de manière moins variée que les hommes. Les chantiers d'État voyaient également passer des milliers, parfois des dizaines de milliers de travailleurs, dans la plupart des régions de l'empire et notamment à Cusco[284]. De nombreux *mit'ayuq* devaient donc faire l'expérience de ce type de labeur lorsqu'ils vivaient dans une région récemment conquise ou dont l'Inca souhaitait développer les infrastructures d'utilité publique. Le service militaire temporaire, dans le cadre des fréquentes entreprises conquérantes incas, devait également capter un important nombre d'hommes, même si les plus chanceux pouvaient participer à plusieurs campagnes sans jamais avoir à combattre. En effet, la stratégie de conquête inca reposait sur deux piliers : la diplomatie et la force militaire[285]. Nous pensons que la diplomatie et les offres de paix constituaient l'approche privilégiée par les armées incas afin de préserver la force vive des provinces fournissant des guerriers et des territoires que le souverain projetait d'intégrer à l'empire. La supériorité numérique inca devait souvent suffire à convaincre les peuples menacés de se soumettre pacifiquement, évitant ainsi aux guerriers incas d'entrer en action sur le champ de bataille. Nous pensons également que les *mit'ayuq* affectés à la garde des infrastructures d'État et des palais de l'Inca ne devaient pas être souvent confrontés à des situations périlleuses. Dans le cas des premières, il semble que tout individu susceptible d'être tributaire pouvait être désigné par un *curaca,* comme en témoignent les documents en lien avec les Chupaychu réalisés lors de la visita de 1549[286]. En effet, aucune mention d'individus spécifiquement choisis pour ce genre de mission n'est à signaler dans la transcription en castillan du *quipu* préhispanique, ni d'ailleurs dans les sources ethno-historiques exploitées dans le cadre de cette étude.

[282] GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p. 293-294.
[283] ONDEGARDO, Polo, *Op.cit.*, p. 220.
[284] « *Y vistas las obras que allí hay, no se maravillará ninguno de lo que ellos afirman que andaban de ordinario treinta mil peones ; porque no solamente hay obras hecas encima de la tierra como los edificios que están en la ciudad [de Cusco] y Fortaleza de que nos se puede decir la manera de su labor ; pero debajo hay en gran cantidad.* », ONDEGARDO, Polo, *Op.cit.*, p. 194.
[285] CIEZA DE LEÓN, Pedro de, *Op.cit.*, p. 65-66.
[286] MURRA, John Victor, *Op.cit.*, 1983, p. 79-83.

Néanmoins, il est probable que les autorités locales en charge de la mobilisation des *mit'ayuq* devaient procéder à des choix guidés par leur connaissance de la communauté dont elles étaient responsables afin d'envoyer des individus fiables et à même d'assurer ces missions de surveillance et de protection de structures d'État. Dans le cas de la protection rapprochée de l'Inca, il semble que dès le règne de Tupac Inca Yupanqui (1471-1493), des tributaires issus de populations réputées comme belliqueuses et très performantes à la guerre aient pu être privilégiés, à l'image des Chachapoyas et des Cañari[287], que nous considérons donc ici comme des *mit'ayuq* spécialisés[288].

Si l'extraction de minerais, le port de charges et le service de l'Inca étaient également des activités confiées à des travailleurs généraux, le nombre de *mit'ayuq* directement concernés par ces tâches devait en revanche être plus réduit. D'une part, les exploitations minières n'étant pas réparties de manière égale sur le territoire impérial, les populations installées près des mines d'État constituaient le principal réservoir de main-d'œuvre affectée à ce type d'activité. *A contrario,* la plupart des individus vivant dans des régions qui ne disposaient pas de ressources minérales conséquentes ne devaient que très rarement être susceptibles d'être envoyés dans ce genre d'exploitation d'État. Ils pouvaient cependant expérimenter le travail de mineur à une échelle plus locale, les *curacas* possédant des mines d'or et d'argent sur leur territoire étant tenus de les exploiter pour offrir quantité de ces métaux précieux à l'Inca à l'occasion des célébrations auxquelles ils étaient périodiquement conviés à participer à Cusco[289]. Cependant, cela ne relevait pas du travail accompli dans le cadre de la *mit'a*[290] et nous ne considérons pas les hommes servant directement un *curaca* comme des *mit'ayuq*. D'autre part, en ce qui concerne le port de charges, cette activité nécessitant parfois de parcourir de longues distances sur les routes incas, les *curacas* devaient privilégier des tributaires fiables et ayant fait leurs preuves au cours de plusieurs missions successives. Il n'était donc pas nécessaire de renouveler très régulièrement les effectifs de porteurs et ceux-ci pouvaient être remplacés par des tributaires plus jeunes au bout de plusieurs années de service temporaire[291]. L'étroit contrôle de la circulation des sujets de l'Inca qui empruntaient les routes impériales était en effet un élément

[287] SCHJELLERUP, Inge, *Incas y españoles en la conquista de los chachapoya,* Lima : Institut français d'études andines, 2005, p. 92-93.
[288] Nous développons cette idée dans la suite du chapitre.
[289] « *Pues, como los curacas visitasen al Inca en las fiesta principales del año[…], en todas estas visitas jamás le besaban las manos sin llevarle todo el oro y plata […] que sus indios sacaban cuanda estaban ociosos*. », GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p. 298-299.
[290] « *porque entre estos indios en aquellos tiempos no hubo tributos ni tasas que pagasen de oro ni de plata al Ynga* », MURÚA, Martín de, *Op.cit.*, p. 385.
[291] Il est possible que certains *mit'ayuq* se soient acquittés du tribut en tant que porteurs de charges pendant une ou deux décennies, en fonction de leur forme physique et de leur état de santé.

essentiel dans la stratégie de stabilisation de l'empire adoptée par le pouvoir central cusquénien. Laisser circuler trop d'individus différents, même s'ils étaient très encadrés par les *mit'ayuq* spécialisés dans l'organisation de caravanes destinées au transport de marchandises sur de longues distance, était la porte ouverte à une potentielle communication entre factions hostiles à l'Inca. Cela risquait de favoriser la coordination de rebellions simultanées en différents points de l'empire. Le système économique devait contribuer à la pacification des territoires nouvellement conquis et non pas mettre cette entreprise en péril. C'est notamment dans cette optique qu'un des principes de base régissant la *mit'a* fut édicté par Pachacútec Inca Yupanqui. Celui-ci stipulait que les tributaires ne devaient théoriquement pas avoir à quitter leur province pour s'en acquitter[292]. Enfin, les sujets de l'Inca qui s'acquittaient de la *mit'a* en le servant au sein de ses résidences étaient soigneusement sélectionnés. Cette responsabilité incombait aux *curacas* des communautés installées près de Cusco et aux administrateurs des grands centres urbains dans lesquels le souverain faisait halte au cours des nombreuses visites de ces territoires et des fréquentes campagnes militaires qui ponctuaient son règne. Certains peuples s'apparentaient ainsi à des fournisseurs officiels de tributaires destinés à occuper temporairement et selon un principe d'alternance des fonctions de service précises au plus près de l'Inca[293]. Nous pensons de plus que les sujets les moins intégrés à l'*ayllu* inca (si nous transposons ce concept à la société impériale dont l'Inca était le chef) et vivant loin de ces sites construits et aménagés par l'État n'avaient que peu de chance d'être convoqués pour accomplir ce genre de mission dans le cadre de la *mit'a*.

Le point commun à l'ensemble de ces *mit'ayuq* réside principalement dans le fait qu'ils étaient éligibles à la réalisation de travaux nombreux et variés, bien que leur lieu de résidence puisse avoir une réelle influence sur leur participation à certaines catégories de *mit'a*. Ils étaient ainsi susceptibles d'être affectés à une tâche différente à chaque nouvelle période de service, ce qui les différenciait des *mit'ayuq* spécialisés.

[292] « *En fin, pagaban su tributo sin salir de sus casas, que era ley universal para todo el imperio que ningún indio saliese fuera de su tierra a buscar lo que tuviese que dar en tributo, porque decían los Incas que no era justo pedir a los vasallos lo que no tenían de cosecha y que era abrirles la puerta para que, en achaque del tributo, anduviesen vagando de tierra en tierra hechos holgazanes.* », GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p. 296.
[293] *Ibid.*, p. 366

2. Les *mit'ayuq* spécialisés : une expertise recherchée et préservée

Les *mit'ayuq* spécialisés étaient beaucoup moins nombreux que les travailleurs généraux. Leur nombre extrêmement réduit, comparé à celui des *mit'ayuq* généraux et polyvalents, s'explique par le degré d'expertise atteint par ces travailleurs. Leur force de travail était requise pour accomplir des tâches nécessitant des aptitudes physiques, un savoir technique ou une maîtrise artisanale qui n'étaient pas répandus au sein de la population. Ces qualifications faisaient d'eux des experts dans une ou plusieurs tâches relatives à des domaines divers et leur conféraient un statut particulier au sein de la classe des tributaires. Cette expertise, rare à l'échelle du Tahuantinsuyu, leur octroyait une valeur supérieure à celle des travailleurs généraux. Aux yeux de l'État, ces derniers étaient interchangeables et aisément remplaçables, tandis que les travailleurs spécialisés étaient indispensables, tout du moins à court terme. Cela explique qu'ils n'aient été affectés qu'à une tâche ou à un domaine d'activité particulier tout au long de leur vie[294]. Ils n'avaient ainsi pas à s'acquitter du tribut en accomplissant les mêmes travaux que les tributaires non spécialisés. Les *mit'ayuq* spécialisés possédaient en effet des aptitudes qui leur permettaient de remplir des missions inaccessibles à la majorité de la population de l'empire.

Dans le cadre de la *mit'a*, la coca était cultivée par des agriculteurs spécialisés désignés par le terme *cocacamayoc*[295]. Ces cultivateurs de coca travaillaient pour la plupart sur des terres d'État dont l'intégralité de la production revenait à l'Inca et était entreposée à Cusco[296]. L'indépendance de ces producteurs (comparée à la masse des tributaires affectés à la *mit'a* agricole) découlait à la fois du fait que la coca était une denrée très précieuse pour le pouvoir central puisqu'elle revêtait une importance singulière dans la vie rituelle des incas et qu'elle nécessitait des conditions écologiques particulières. Elle n'est en effet cultivable que sur des terres au climat semi-tropical ou tropical, situées entre 300 et 2 000 mètres d'altitude. Les exploitations incas de coca se situaient ainsi pour la plupart dans une large zone du versant oriental des Andes, un territoire parfois instable où les cultivateurs pouvaient avoir affaire à des groupes hostiles. L'instabilité qui caractérisait cette zone géographique s'explique notamment par le fait que de nombreux territoires n'étaient pas véritablement intégrés au Tahuantinsuyu.

---

[294] « *Otros oficios que son para cosas comunes y ordinarias de la vida humana tenían sus propios y especiales oficiales* », GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p. 303.
[295] « *[Indios que beneficiaban] las chácaras de coca [que decían] coca camayos.* », MURÚA, Martín de, *Op.cit.*, p. 390.
[296] « *Porque en efecto, todas las chácaras de coca en todos los Andes tomó par sí, […], lo principal, todo se llevaba al Cusco.* », ONDEGARDO, Polo, *Op.cit.*, p. 110.

Ainsi, beaucoup des groupes épars qui peuplaient notamment le piémont oriental des Andes n'étaient pas liés à l'Inca par une relation de réciprocité. Ils n'avaient donc aucune raison de coopérer et de laisser les souverains de Cusco exploiter les terres agricoles localisées sur des territoires qu'ils ne souhaitaient pas voir passer sous le contrôle impérial. Nous pensons que les *cocacamayoc* devaient être choisis à la fois pour leur capacité d'adaptation au milieu tropical et leur capacité à faire face aux difficultés du milieu de culture. La mission de ces cultivateurs n'était pas aussi périlleuse que celle des *pochteca* Mexica[297], mais ils partageaient nécessairement avec ces derniers des aptitudes au combat et une capacité à évoluer dans un milieu inhospitalier.

Les tâches nécessitant une expertise dans le domaine de la métallurgie, qu'il s'agisse de la fonte des métaux dans des fours, de l'affinage ou de la fabrication de lingots pour faciliter le transport des matériaux bruts, étaient accomplies par des métallurgistes. Ces derniers appartenaient à la catégorie des *mit'ayuq* spécialisés. Si l'on considère traditionnellement que les meilleurs ouvriers dans ce domaine appartenaient aux peuples de la côte nord du Pérou, notamment ceux des prolifiques cultures Lambayeque-Sicán et Chimu[298], il ne faut pas négliger le vivier d'individus familiers des pratiques de fonte et d'affinage des métaux qu'abritait également le Collasuyu (région sud de l'empire). Leur nombre était évidemment inférieur à celui des *mit'ayuq* spécialisés du très peuplé Chinchasuyu. Cependant, la richesse des ressources en minerais et en métaux précieux qui caractérisait les Andes méridionales explique que l'on ait pu observer par endroit la présence de groupes de spécialistes en la matière[299] qui étaient simplement réorganisés et intégrés à la nouvelle chaîne opératoire mise en place par les Incas[300]. Les objets en métal précieux et les outils en bronze étaient fabriqués dans des ateliers spécialisés travaillant principalement pour l'État et localisés pour la plupart dans les hautes-terres andines, dans le giron de la capitale impériale. Les autres activités artisanales, notamment la production et le décor de poteries ainsi que la fabrication d'objets et d'armes en bois et en pierre, s'organisaient également au sein d'ateliers spécifiques. La présence sur la côte centrale et la côte nord du Pérou d'*ayllu* spécialisés dans un type précis de production artisanale à

[297] SOUSTELLE, Jacques, *Les Aztèques à la veille de la conquête espagnole*, Paris : Hachette Littératures, 2011, p. 88-89.
[298] TOPIC, John R., « Craft Production in the Kingdom of Chimor », dans : *The Northern Dynasties : Kingship and Statecraft in Chimor*, Washington DC : Dumbarton Oaks, 1991, p. 165.
[299] GONZÁLEZ, Luis R. et TARRAGÓ, Myriam N., « Dominación, resistencia y tecnología : la ocupación incaica en el noroeste argentino », *Chungara, Revista de Antropología Chilena*, 2004, Vol. 36, nº 2, p. 402.
[300] EARLE, Timothy, « Wealth finance in the Inka empire : evidence from the Calchaqui valley, Argentina », *American Antiquity*, 1994, Vol. 59, nº 3, p. 457.

l'époque inca[301] ne doit encore une fois pas éclipser l'existence au sein du Collasuyu de *mit'ayuq* possédant une réelle expertise dans le domaine de la production lapidaire[302] et céramique. Quoiqu'il en soit, le fait que certaines communautés concentrent leurs efforts sur des activités artisanales bien précises n'a rien d'étonnant. Ce constat s'explique par les traditions pré-incas fortement ancrées au sein des populations concernées et la relative autonomie accordée aux populations assujetties dès lors qu'elles acceptaient de fournir leur force de travail dans le cadre la *mit'a*. L'immense majorité des peuples soumis étant des sociétés dont les capacités de production de richesses s'inscrivaient dans un large spectre, le fait que quelques-unes des entités politiques intégrées à l'empire aient concentré leurs activités dans un domaine précis était compensé par le travail fourni au niveau global. Ces sociétés se fondaient dans le système inca tout en conservant leur singularité économique. Cette spécialisation constituait même un atout pour le pouvoir central puisqu'il bénéficiait alors de l'expertise de ces communautés, qu'il pouvait diffuser si nécessaire et exploiter dans le cadre du système d'économie politique globale mis en place à l'échelle du Tahuantinsuyu.

Enfin, toujours dans le domaine de l'artisanat, la confection de vêtements précieux constituait une activité essentielle au bon fonctionnement politique de l'empire. La grande valeur et le caractère prestigieux associés aux *qumpi*[303], ces tuniques incas offertes aux sujets les plus méritants et aux *curacas* les plus fidèles, expliquent que leur production ait été organisée autour de deux types de travailleurs : les *qumpicamayoc*, des *mit'ayuq* spécialisés dans la production de ces vêtements précieux[304], et les *aclla*, ces « femmes choisies » résidant au sein des institutions d'État que constituaient les *acllahuasi*. Ces dernières ayant un statut particulier qui dépasse largement le concept de *mit'a*, nous développons le rôle central qu'elles occupent au sein du système économique inca dans les Chapitres 4 et 5. Les *qumpicamayoc* quant à eux semblent avoir été plus libres et pouvaient travailler seuls dans des ateliers indépendants installés dans différentes communautés[305], ou bien au sein d'enclaves de spécialistes rassemblés par l'État inca[306]. Ils étaient approvisionnés en laine, en coton, en

[301] ESPINOZA SORIANO, Waldemar, *Op.cit.*, 2008, p. 380.
[302] SALAZAR, Diego, « La producción minera en San José del Abra durante el período Tardío atacameño », *Estudios Atacameños*, 2008, Vol. 36, p. 68.
ALCONINI, Sonia, « Yampara Households and Communal Evolution in the Southeastern Inka Peripheries », dans : *Distant Provinces in the Inka Empire. Toward a Deeper Understanding of Inka Imperialism*, sous la direction de MALPASS, Michael A. et ALCONINI, Sonia, Iowa City : University of Iowa Press, 2010, p. 106.
[303] « *Otra [suerte de ropa] hacían más fina (que llaman compí) : de esta vestía la gente noble […], los de sangre real* », GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p. 296.
[304] « *Y así en cada pueblo tenían obradores que llamaban cumbicos parar tejer esta ropa rica* », ONDEGARDO, Polo, *Op.cit.*, p. 118.
[305] *Ibid.*
[306] MORRIS, Craig et VON HAGEN, Adriana, *Op.cit.*, 2011, p. 98.

plumes et en colorants par le pouvoir central, tout comme l'ensemble des artisans sous la coupe de ce dernier étaient pourvus de tout ce dont ils avaient besoin pour accomplir la *mit'a*.

L'élevage et la pêche constituaient deux domaines d'activité distincts dont la nature impliquait un lien étroit avec le monde animal. C'est également le cas pour les *mit'ayuq* chargés de garder les animaux exotiques offerts à l'Inca que nous considérons pourtant comme des tributaires s'acquittant de la *mit'a* dans le domaine des services à l'Inca. Cela s'explique par le fait que leur travail était dépourvu de toute notion de productivité matérielle, contrairement à celui des éleveurs et des pêcheurs. Ces derniers se divisaient d'ailleurs en deux catégories définies par les produits collectés et fournis au pouvoir central. L'immense majorité des pêcheurs installés le long des côtes de l'empire pratiquaient ainsi la pêche dans un but alimentaire, tandis que de petits groupes spécialisés vivant sur la côte nord du Pérou et la côte sud de l'Équateur avaient pour mission de collecter des spondyles[307]. Ce mollusque bivalve fournissait en effet une substance servant à fabriquer un colorant rouge[308] et était désigné par le terme quechua *mullu*. Le spondyle constituait également un objet d'offrande extrêmement important au sein de l'empire[309]. On observe ainsi des dépôts de *mullu* dans l'ensemble du Tahuantinsuyu, jusque sur des sites archéologiques du Collasuyu comme El Shincal de Quimivil (Argentine)[310] ou au sommet du volcan Taapaca (Chili)[311], dans un contexte probablement lié au rituel de Capacocha. Les spécialistes chargés de sa collecte évoluaient dans un milieu abritant des ressources convoitées par l'État inca. Les pêcheurs résidaient par conséquent sur le littoral Pacifique tandis que les éleveurs passaient le plus clair de leur temps en altitude dans la *puna*, accompagnés des troupeaux dont ils avaient la charge.

Les transporteurs de marchandises et les caravaniers travaillant pour le pouvoir central assuraient essentiellement le transfert de la production issue de la *mit'a*. Ils pouvaient ainsi parcourir plusieurs dizaines de kilomètres pour acheminer la production vers des entrepôts régionaux. Ils pouvaient également entreprendre de longs périples de plusieurs centaines (voire plus d'un millier) de kilomètres pour rejoindre Cusco avec une cargaison de denrées précieuses,

[307] STOTHERT, Karen E., « The peoples of the coast of Ecuador accomodate the Inca state », *Ñawpa Pacha : Journal of Andean Archaeology*, 2013, Vol. 33, nº 1, p. 92-94.
[308] *Mullu* est un terme quechua traduit en espagnol par « rosé », c'est donc la couleur obtenue grâce à ces spondyles qui sert à les désigner.
[309] MURÚA, Martín de, *Op.cit.*, p. 407-408.
[310] LYNCH, Julieta, GIOVANNETTI, Marco et PÁEZ, María Cecilia, « Ushnus de las provincias del sur del Tawantinsuyu. Comparación entre las estructuras de los sitios El Shincal y Hualfín Inka en el centro de Catamarca (Argentina) », *Revista de Arqueología Americana*, 2010, nº 28, p. 70.
[311] REINHARD, Johan, « A High Altitude Archaeological Survey in Northern Chile », *Chungara, Revista de Antropología Chilena*, 2002, Vol. 34, nº 1, p. 85-87.

notamment de coca, de *mullu*, de plumes, de cuivre ou d'étain. Nous n'excluons pas qu'il ait pu exister des relais caravaniers et que de tels trajets aient pu être effectués par différents groupes de transporteurs se relayant. Nous pensons cependant que ce n'était pas le mode d'organisation privilégié par le pouvoir inca, l'augmentation des intermédiaires augmentant le risque de voir une partie de la cargaison être détournée et rendant plus ardue l'identification des responsables de la fraude. Par ailleurs, le développement relatif du commerce à l'échelle macro-territoriale au sein de l'empire témoigne de l'existence de spécialistes des échanges à longue distance. Ces derniers étaient en effet nombreux dans les Andes à l'aube de l'ascension du pouvoir inca et connectaient des régions parfois très éloignées qui furent par la suite rassemblées au sein du Tahuantinsuyu au fil des conquêtes impériales. Il existait certainement une distinction entre deux types de tributaires dans ce domaine d'activité. D'une part, les porteurs acheminant le fruit de la *mit'a* depuis la côte et les vallées basses du versant occidental des Andes vers les entrepôts d'État installés dans les hautes-terres andines. D'autre part, les transporteurs et caravaniers prenant en charge le transport des denrées et des biens précieux depuis ces entrepôts ou des points de rencontre réguliers prédéfinis jusqu'à Cusco où ils étaient stockés avant d'être transformés et redistribués aux *curacas* lors des fréquentes cérémonies organisées dans la capitale. Ils devaient néanmoins tous être considérés comme des experts dans le domaine du transport de marchandises.

Une seule activité associée au registre militaire nous semble avoir nécessité l'emploi de *mit'ayuq* spécialisés dans l'art de la guerre : la garde personnelle de l'Inca. Même si leur travail n'était pas source de production matérielle, nous pensons qu'il ne doit pas être considéré sur le même plan que les missions assurées au plus près du souverain cusquénien par des *mit'ayuq* affectés à son service quotidien et son divertissement. Ces guerriers d'élites appartenaient principalement à deux ethnies assujetties - non sans mal - par le pouvoir central : les Chachapoyas du nord-est péruvien et les Cañari d'Équateur[312]. Véritables professionnels de la guerre, ils veillaient à la sécurité de l'Inca et étaient sélectionnés pour leur habileté au combat autant que pour leur terrible réputation. Il est cependant possible que cette dernière ait été volontairement exagérée par le discours officiel inca afin de renforcer l'impact de cette affectation stratégique à Cusco, au cœur même de l'empire. Cependant les nombreuses mentions de rébellions de la province des Chachapoyas[313], notamment au cours du règne de

[312] SCHJELLERUP, Inge, *Op.cit.*, p. 92-93.
[313] GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p. 618-621.

Huayna Capac, pose la question de la possibilité réelle pour l'Inca d'avoir employé ces guerriers au sein de sa garde personnelle dans le cadre du tribut (**Figure 8**).

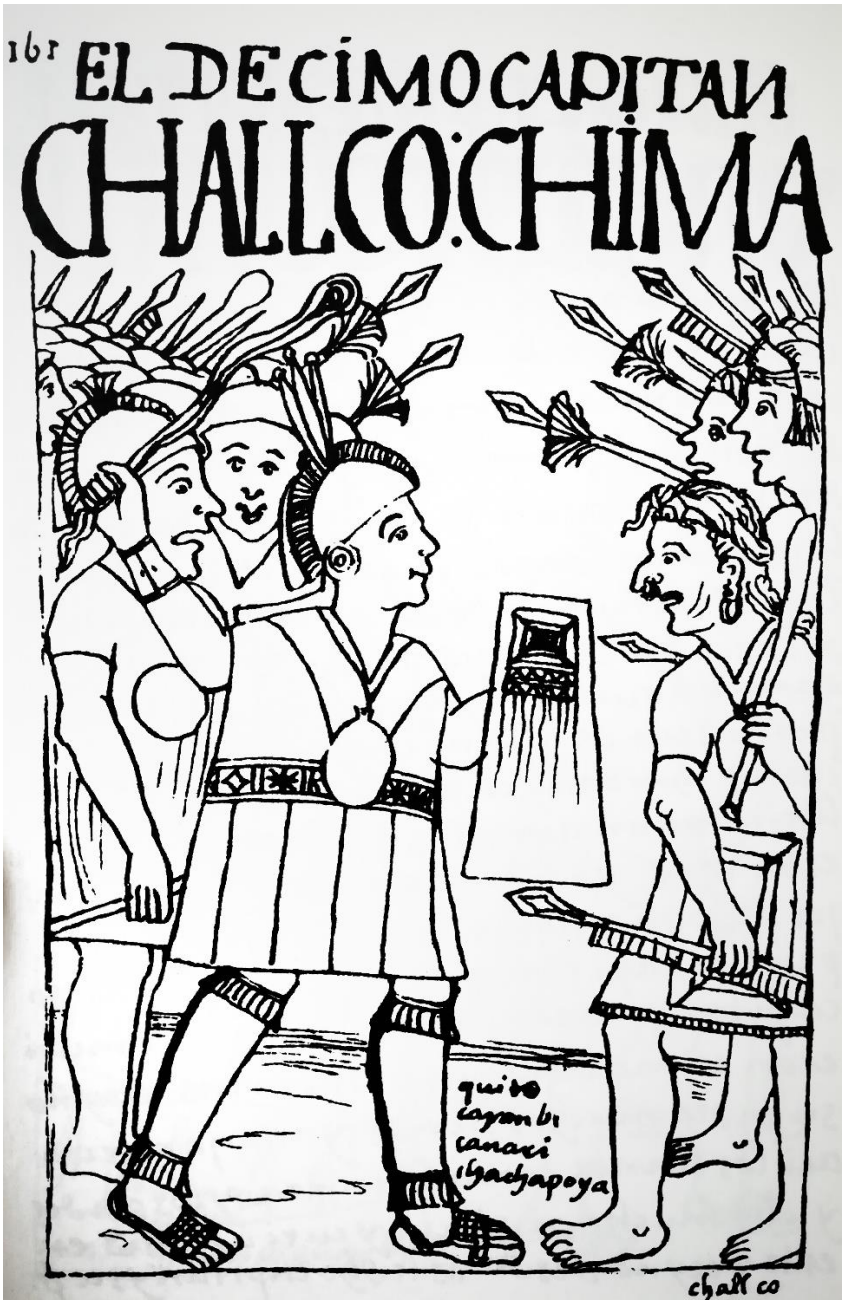

Figure 8 : Troupe inca faisant face à des guerriers issus notamment des ethnies Cañari et Chachapoya (source : HUAMAN POMA DE AYALA, Felipe, *Nueva crónica y buen gobierno*, folio 161)

Enfin, la *mit'a* de service et de divertissement de l'Inca supposait de faire appel à des *mit'ayuq* présentant des spécialisations extrêmement diverses. Les messages d'État, envoyés par l'Inca à un *curaca* (et inversement) ou à un membre de l'administration impériale, et concernant des affaires à caractère public ne nécessitant pas de mesures de précautions ou de discrétion particulières, étaient transmis par les *chasqui*[314]. Ces messagers étaient sélectionnés à la fois pour leurs aptitudes physiques – légèreté, rapidité, endurance – et leur capacité à mémoriser des informations simples, qu'ils se transmettaient oralement de relai en relai. La dimension athlétique de la fonction devait cependant parfois primer sur les capacités mémorielles des *chasqui* puisqu'ils pouvaient également se relayer pour transporter des *quipu* dans lesquels étaient enregistrées les informations qui devaient être communiquées au destinataire. D'autres messagers, dont la tâche est beaucoup moins documentée, semblent avoir œuvré pour l'Inca mais également pour des *curacas*. Il s'agit des *cacha,* définis par I. Garcilaso de la Vega comme des messagers personnels ou des ambassadeurs[315], envoyés par l'expéditeur pour délivrer un message au destinataire, sans que le message ne soit communiqué à un tiers ou que l'intervention d'un intermédiaire ne soit nécessaire. Leur statut n'est pas clairement établi et nous doutons du fait qu'ils soient investis de ce genre de mission en tant que *mit'ayuq*. Une probable proximité avec l'élite semble plus à même d'expliquer les responsabilités qui leur étaient confiées. Nous préférons cependant rappeler leur existence au moment d'évoquer notre liste de services assurés pour le compte de l'Inca afin de ne pas laisser penser que ce genre de mission privée pouvait échoir aux *chasqui*. Il en va de même pour ce qui est des individus en charge de préparer les repas de l'Inca. Tandis que I. Garcilaso de la Vega laisse entendre qu'il s'agissait de tributaires soigneusement sélectionnés et envoyés par des *curacas* dont la communauté était proche de Cusco[316], F. Huaman Poma de Ayala affirme que cette tâche incombait aux « *aclla* de l'Inca », un rang inférieur à celui des *aclla* du Soleil dans la hiérarchie interne des *acllahuasi* selon le chroniqueur[317]. Si nous ne sommes pas convaincu par les très nombreuses catégories d'*aclla* énumérées dans ses écrits, l'élément principal à retenir ici est que cette mission pouvait incomber à des « femmes choisies ». La différence est importante car les *aclla*, comme nous l'avons déjà évoqué, jouissaient d'un statut singulier, supérieur à celui des *mit'ayuq* puisqu'elles étaient au service d'Inti, de l'Inca et plus généralement de toutes les

[314] HUAMAN POMA DE AYALA, Felipe, *Op.cit.*, vol II., p. 123-124.
[315] « *les llamaron cacha, que quiere decir mensajero, porque este nombre lo daban al embajador o mensajero propio, que personalmente iba de un príncipe a otro o del señor al súbdito.* », GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p. 380.
[316] GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p.366.
[317] HUAMAN POMA DE AYALA, Felipe, *Op.cit.*, p. 106.

divinités. Nous sommes partisan de la version de F. Huaman Poma de Ayala selon laquelle les *aclla* de l'Inca étaient les cuisinières officielles du souverain[318]. Cette théorie est, d'une part, plus crédible du point de vue sécuritaire, un aspect du quotidien de l'Inca qui ne devait pas être négligé puisque les complots de cour visant à éliminer un souverain n'étaient pas l'apanage de la noblesse européenne. La menace que représentait une possible tentative d'empoisonnement devait donc être prise très au sérieux et nous imaginons mal comment la mission de confectionner les repas du souverain pouvait être confiée à un *mit'ayuq*, quel qu'il soit. De plus les *aclla* avaient l'habitude de cuisiner en d'autres occasions, notamment lors des banquets rituels organisés régulièrement par l'Inca, et possédaient donc des talents culinaires. On constate ainsi que, dès lors qu'il s'agit de servir directement l'Inca, l'utilisation de *mit'ayuq* n'est pas clairement établie. Dans cette catégorie de *mit'a,* seuls les *chasquis* sont clairement intégrés à la classe des tributaires, tandis que les *cacha* et les *aclla* semblent devoir être considérés à part. En revanche, en ce qui concerne l'autre pan de cette catégorie de service qui s'apparente plutôt au divertissement du souverain cusquénien et de sa cour - les musiciens et les individus qui l'accompagnaient lors des chasses aux cervidés et des battues pour regrouper les camélidés organisées périodiquement - semblent tous avoir été des *mit'ayuq*.

Ainsi, nous constatons que seules deux catégories apparentées aux domaines d'activités accomplies dans le cadre de la *mit'a* semblent ne faire appel qu'à des *mit'ayuq* généraux ou spécialisés. Il s'agit de la pêche et de l'élevage. Les sept autres catégories reposent sur le travail de *mit'ayuq* généraux et de *mit'ayuq* spécialisés. Certaines de ces catégories semblent plutôt impliquer l'un ou l'autre de ces types de travailleurs engagés envers l'État. Ainsi, des domaines comme l'agriculture et la guerre privilégient l'emploi de *mit'ayuq* généraux tandis que l'artisanat (de luxe) privilégie l'emploi de *mit'ayuq* spécialisés. Les tâches sont davantage réparties entre les deux types de tributaires dans les domaines de la construction, de l'exploitation minière, du transport et du service et divertissement. Ce constat est présenté dans le tableau synthétique suivant (**Tableau 3**).

Disposer d'une telle force de travail, répartie entre deux types de travailleurs, était à la fois une aubaine et un défi pour l'Inca, qui dut mettre en place une administration à plusieurs niveaux. Le déploiement de cette main d'œuvre devait en effet être réalisé de manière efficace et, surtout, de façon à ne pas mécontenter les uns et les autres, au risque de voir le système voler en éclat sous l'influence de travailleurs réfractaires qui auraient bien vite pu se muer en

[318] « *Virgines aclla de los incas, que eran hermosas y les servían a los incas. Eran doncellas, que tejían ropas y hacían chicha y hacían las comidas[…]. Fueron de edad 25 años, niñas.* », *Ibid.,* p. 105.

agitateurs ou en instigateurs de rébellions d'ampleur. Afin d'éviter que la machine ne se grippe, le pouvoir central inca devait donc minutieusement organiser le travail des tributaires. Il fallait donc à la fois établir des règles simples et contrôler étroitement son bon déroulement ainsi que le respect des règles édictées, tout en conservant une marge de manœuvre et des possibilités d'adapter le système aux sujets nouvellement intégrés.

	***Mit'ayuq* généraux**	***Mit'ayuq* spécialisés**
Agriculture	. Labourer les sols . Réaliser les semis . Arroser/irriguer les cultures . Surveiller et traiter les cultures . Récolter les légumes, tubercules et céréales . Sécher les tubercules	. Cultiver la coca
Construction	. Extraction de la pierre dans les carrières . Première taille de la pierre dans la carrière . Transport des pierres taillées jusque sur le chantier	. Deuxième taille minutieuse de la pierre pour l'ajuster à ces voisines . Assemblage des blocs de pierre
Exploitation minière	. Prélèvement de minerais en surface . Extraction de minerais en profondeur au moyen de galeries	. Fonte des métaux dans des fours installés près des mines . Affinage des métaux . Confection de lingots
Artisanat	. Confection de vêtements de base (*hauasca*)	. Fabrication de céramiques de base et raffinées . Fabrication d'outils en bois, en pierre et en bronze . Fabrication d'armes en bois et en pierre pour les guerriers incas . Fabrication de vaisselle et d'objets de parure en métaux précieux (or et argent) . Confection de vêtements précieux (*qumpi*)
Pêche	X	. Confection d'embarcations pour la pêche en mer . Confection d'outils de pêche . Pêcher au fil, à l'hameçon et au harpon . Séchage du poisson . Stockage du poisson . Collecte de spondyles

Élevage	X	. Rassembler et mener les troupeaux vers les pâturages . Fabriquer des enclos et y parquer les troupeaux . Soigner les animaux blessés ou malades . Veiller à la reproduction des adultes et à la croissance des jeunes . Tondre les camélidés . Abattage et préparation des ressources obtenues
Transport	. Port de charge à dos d'homme . Surveillance et protection des marchandises transportées	. Emballage et chargement des marchandises sur les camélidés . Guidage des caravanes sur les routes incas . Gestion et soin des camélidés tout au long du trajet . Surveillance et protection des marchandises transportées . Déchargement des marchandises près des aires de stockage d'État
Guerre	. Combattre en tant que guerrier dans les rangs de l'armée impériale . Encadrer et diriger des troupes au sein de l'armée impériale . Porter la nourriture et préparer le repas des guerriers en campagne . Affectation temporaire des garnisons et des avant-postes incas . Assurer la protection des infrastructures de stockage d'État . Assurer la protection des *aclla* . Assurer la protection des momies des souverains défunts à Cusco	. Assurer la protection de l'Inca en tant que membre de sa garde personnelle
Service et divertissement	. Balayer et participer aux tâches domestiques dans le palais de l'Inca . Entretenir les jardins de l'Inca	. Assurer la garde et l'entretien des animaux exotiques offerts en cadeau à l'Inca . Transporter et transmettre des messages publics ou d'État . Jouer d'un instrument . Accompagner l'Inca à la chasse

Tableau 3. Catégorisation de la *mit'a* et répartition des tâches entre *mit'a*yuq généraux et spécialisés

D. LA MIT'A : UN TRAVAIL COLLECTIF MINUTIEUSEMENT ORGANISÉ

La puissance logistique et stratégique de l'État inca s'exprimait pleinement à travers la *mit'a*. Le travail réalisé par les sujets de l'Inca était en effet planifié, ordonné et très contrôlé par l'administration impériale, qui tenait des comptes précis des différentes tâches accomplies afin de s'assurer que chaque communauté contribuait bien à hauteur de ce qui lui était demandé. De nombreuses règles et lois régissant le tribut sont fournies par les auteurs du XVI^{e} et du XVII^{e} siècle, dépeignant un tableau parfois très uniforme de l'accomplissement des tâches qui semble éloigné de la réalité. Notre objectif est ici de préciser le cadre légal qui prévalait et les conditions dans lesquelles étaient accomplis les travaux liés à la *mit'a*, afin d'aborder par la suite la question des critères d'évaluation utilisés par l'administration étatique pour quantifier et valider le travail accompli.

1. La mise en œuvre de la *mit'a* : cadre légal et dispositions théoriques

L'image policée que renvoie la société inca décrite dans les sources ethno-historiques est en grande partie due au caractère totalitaire du pouvoir politique centralisé à Cusco et concentré entre les mains de l'Inca, souverain tout-puissant et figure d'autorité incontestable car de droit divin. Elle découle également des nombreuses lois qui auraient été édictées par Pachacútec Inca Yupanqui et Tupac Inca Yupanqui pour prévenir tout désordre au sein de l'empire[319]. Une partie des lois enregistrées dans les chroniques concerne directement le tribut et fixe un cadre strict à l'accomplissement par chacun de la *mit'a*. Le chroniqueur le plus prolixe à ce sujet est sans contestation possible I. Garcilaso de la Vega, qui établit une liste précise des lois concernant le tribut[320].

---

[319] GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p.306-309.
SARMIENTO DE GAMBOA, Pedro, *Op.cit.*, p. 131-132.
BETANZOS, Juan de, *Op.cit.*, p. 143-152.
CIEZA DE LEÓN, Pedro de, *Op.cit.*, p. 162.
MURÚA, Martín de, *Op.cit.*, p. 344-346.

[320] « *La 1ra – y principal – era que a cualquiera que fuese libre de tributo en ningún tiempo ni por causa alguna le obligasen a pagarlo. […] La 2a. ley era que todos los demás indios[…] eran pecheros obligados a pagar tributo. […] La 3a. ley era que por ninguna causa ni razón indio alguno era obligado a pagar de su hacienda cosa alguna en lugar de tributo, sino que solamente lo pagaba con su trabajp o con su oficio o con el tiempo que se ocupaba en el servicio del rey. […] La 4a. ley era que a ninguno podían compeler a que trabajase ni se ocupase en otro oficio sino en el suyo si no era en el labrar de las tierras y en la milicia. Que en estas dos cosas erans todos comunes. […] La 5a. era que cada uno pagaba su tributo en aquello que en su provincia podía haber, sin salir a la ajena a buscar las cosas que en su tierra no había. Porque le parecía al Inca mucha agravio pedir al vasallo*

Les deux premières lois citées par ce dernier affirment qu'il était interdit d'obliger ceux qui en étaient exemptés à s'acquitter tout de même d'une forme de tribut, quelle qu'elle soit, et que ceux qui n'en étaient pas exemptés avaient pour obligation légale d'accomplir le travail qui leur était demandé en guise de contribution. Cela explique pourquoi P. Cieza de León rapporte qu'aucun individu désigné comme *mit'ayuq* n'osait s'affranchir de ses obligations concernant le tribut[321], tandis que P. Ondegardo déclare lui aussi que certaines personnes (âgées, malades/blessés et veuves) étaient officiellement exemptées de s'en acquitter[322]. La troisième loi avancée est celle déjà citée auparavant, confirmée par les écrits de P. Ondegardo, affirmant que la seule manière de s'acquitter du tribut était le travail[323]. Confortées par une lecture croisée des sources ethno-historiques, les deux premières lois ne souffrent d'aucune contestation. La troisième est en revanche sujette à débats. En effet, si les lois présentées par I. Garcilaso de la Vega pouvaient raisonnablement s'appliquer au sein d'une société figée, c'est-à-dire dont la démographie et le territoire connaissaient une croissance faible et stable, voire quasi-nulle, elles faisaient difficilement sens dans une société inca en constante évolution. La loi de l'héritage partagé, instaurée sous le règne de Pachacútec Inca Yupanqui, modifia ainsi vers le milieu du XV^{e} siècle le processus de transmission des biens d'un souverain à son successeur[324]. Le nouvel Inca n'héritait plus que du titre de Sapa Inca tandis que les richesses accumulées par son prédécesseur allaient à sa *panaka*. Cette règle obligeait chaque souverain nouvellement intronisé à partir en guerre afin de conquérir de nouveaux territoires, d'agrandir le Tahuantinsuyu et de se constituer sa propre richesse[325]. Il s'agissait d'un processus intervenant à chaque passation de pouvoir et impliquant un phénomène de croissance continue institutionnalisée. Cette particularité du schéma d'expansion inca était source d'instabilité économique dans certaines régions situées à la périphérie du territoire impérial dont l'intégration au système économique inca reposant essentiellement sur la *mit'a* pouvait parfois

el fruto que su tierra no daba. […] La 6a. ley mandaba que a cada uno de los maestros y oficiales que trabajaban en servicio del Inca o de sus curacas se les proveyese de todo lo que habían menester para trabajar en sus oficios y artes. […] La 7a. ley mandaba que a todos los maestros y oficiales de cualquier oficio y arte que trabajaban, en luger de tributos se les proveyese todo lo necesario de comida y vestido y regalos y medicinas, si enfermasen. […] La 8a ley era acerca del cobrar los tributos[…]. Para que en todo hubiese cuenta, orden y razón, a cierto tiempo señalado se juntaban en el pueblo principal de cada provincia los jueces cobradores y los contadores o escribanos que tenían los nudos y cuentas de los tributos. Y delante del curaca y del gobernador Inca hacían las cuentas y particiones por los nudos de sus hijos y con piedrezuelas, conforme al número de los vecinos de la tal provincia. », GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p. 320-323.

[321] CIEZA DE LEÓN, Pedro de, *Op.cit.*, p. 71-72.

[322] ONDEGARDO, Polo, *Op.cit.*, p. 106.

[323] *Ibid.*, p. 120.

[324] CONRAD, Geoffrey W., « Cultural materialism, split inheritance, and the expansion of ancient peruvian empires », *American Antiquity*, 1981, Vol. 46, n^{o} 1, p. 3-26.

[325] ONDEGARDO, Polo, *Op.cit.*, p. 184.

être très lente. Ces zones d'instabilité se déplaçaient au fil des conquêtes entreprises par les différents souverains cusquéniens. En effet, après un temps plus ou moins long d'adaptation, le modèle économique de l'État inca s'imposait (au moins partiellement) sur les territoires préalablement annexés, tandis que des zones périphériques voisines étaient l'objet d'une nouvelle conquête impériale et devenaient à leur tour une zone d'instabilité économique. La distance géographique et le fossé culturel qui séparaient Cusco des territoires conquis et les caractéristiques particulières des sociétés soumises par Huayna Capac[326] expliquent par exemple que la *mit'a* n'ait pu être instaurée que partiellement dans l'extrême nord du Chinchasuyu. Ce n'est ainsi qu'à la suite d'un long processus que les Incas parvinrent à imposer la *mit'a* aux habitants de Quito, sans pour autant que celle-ci ne soit réellement appliquée sur les territoires de la côte nord de l'actuel Équateur. Le pouvoir central s'imposa dans la région grâce à des avant-postes incas assimilés à des chefferies parmi d'autres[327] et en augmentant dans un premier temps le tribut caractéristique exigé par les seigneurs locaux[328]. Ce dernier concernait les populations de deux zones géographiques distinctes, définies comme, d'une part, l'environnement immédiat dans lequel évolue une chefferie et, d'autre part, les territoires situés à des étages écologiques différents. Les seigneurs de la région de Quito avaient ainsi des tributaires locaux qui contribuaient à la fois matériellement (production de maïs) et par leur force de travail (employée pour servir la cour). Ils bénéficiaient également d'un tribut constitué de produits exotiques versé par les *mindaláes*, des marchands opérant des échanges de biens et de denrées dans les basses-terres amazoniennes et sur le littoral Pacifique. Une partie de la marchandise rapportée de ces régions revenait au seigneur local auquel ils étaient liés et dont ils bénéficiaient de la protection[329]. Nous pensons que cette seconde catégorie de tribut intéressait davantage le pouvoir central inca puisqu'elle constituait un moyen pour lui de capter une partie des ressources en spondyles de la côte équatorienne. L'existence d'obligations économiques consistant à fournir un travail pour les seigneurs quiténiens permit probablement aux Incas de développer plus aisément ce mécanisme à une échelle bien plus importante, afin d'appliquer localement un modèle d'exploitation des ressources plus proche de celui observé dans une grande partie du Tahuantinsuyu.

[326] Ce dernier ayant principalement agrandi son empire en incorporant des entités politiques morcelées qui coexistaient et coopéraient dans la partie nord de l'Équateur et à l'extrême sud de la Colombie.
[327] SALOMON, Frank, « Systèmes politiques verticaux aux marches de l'Empire inca », *Annales*, Vol. 33, nº 5, 1978, p. 985.
[328] *Id.*, *Native Lords of Quito in the Age of the Incas. The Political Economy of North Andean Chiefdoms*, Cambridge : Cambridge University press, 1986, p. 215-216.
[329] *Ibid.*, p. 127-131.

La question de l'instauration de la *mit'a* au sein des territoires amazoniens bordant la frontière orientale du Tahuantinsuyu, notamment dans le sud-est du Pérou, est également épineuse. S'il est certain que des produits des basses-terres tropicales étaient captés en grande quantité par le pouvoir central inca dès le règne de Tupac Inca Yupanqui, rien ne nous permet d'affirmer que c'est dans le cadre du versement d'un tribut en force de travail que ces richesses étaient collectées ou produites. La théorie émise dans les années 1980 par Thierry Saignes et Marie-France Renard-Cassevitz[330] est séduisante. Selon ces derniers, des groupes d'individus originaires d'Amazonie se concentraient périodiquement dans des villages d'altitude pour travailler afin d'être rétribués en produits incas avant de redescendre dans les basses-terres et de laisser leur place à d'autres groupes. Le principe de roulement mécanique avancé correspondrait assez bien à l'esprit de la *mit'a* inca qui était accomplie selon un principe d'alternance. Cependant cette théorie ne s'appuie que sur de minces données ethno-historiques et gagnerait à être étayée par des découvertes archéologiques, notamment celles des villages en question. La réalité actuelle du terrain ne nous permet pas de déterminer si la domination exercée par les Incas sur ces territoires exotiques et parfois hostiles était aussi importante que le laissent entendre certains chroniqueurs[331], ni si elle fut propice à l'instauration d'une forme de tribut équivalente à la *mit'a*. La possibilité que des relations symétriques s'apparentant à des échanges commerciaux aient prévalu dans cette zone périphérique de l'empire nous semble plus probable[332]. De plus, si tribut il y a bien eu, l'inévitable obstacle de l'établissement d'un contrôle pérenne et réellement fonctionnel de la zone en question plaide en faveur d'un tribut ponctuellement versé sous forme de biens et de produits dont la contrepartie inca n'est pas connue. En effet, il ne faut pas oublier que le bon fonctionnement de la *mit'a* n'est rendue possible que par la relation de réciprocité que l'Inca parvenait à instaurer entre lui-même et les tributaires concernés[333]. La nature du tribut versé à l'autorité inca par les peuples assujettis, ou périodiquement soumis à l'influence du pouvoir central, ne semble donc pas uniforme selon la période de l'histoire de l'expansion inca considérée. La troisième loi énoncée par I. Garcilaso de la Vega s'apparente ainsi à un principe théorique s'inscrivant dans le modèle de société

[330] THAYLOR, A.C., SAIGNES, Thierry et RENARD CASEVITZ, France-Marie, *L'Inca, l'Espagnol et les sauvages : Rapports entre les sociétés amazoniennes et andines du XVe au XVIIe siècle*, Paris : Recherche sur les Civilisation, 1986, p. 103.
[331] GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p. 495.
SARMIENTO DE GAMBOA, Pedro, *Op.cit.*, p. 128-130.
BETANZOS, Juan de, *Op.cit.*, p. 130-131.
[332] Cette question est approfondie dans le Chapitre 3.
[333] Le rôle essentiel des banquets d'État et de la sécurité alimentaire assurée par l'État inca dans la création de cette relation de réciprocité est étudié dans le Chapitre 4.

idéale forgé par la pensée inca et présenté comme une réalité concrète et immuable par les sources ethno-historiques tributaires du discours officiel impérial.

La quatrième loi affirme qu'on ne devait pas contraindre un individu à exercer un métier autre que le sien, à l'exception des tâches agricoles et du service au sein de l'armée auxquels aucun tributaire n'échappait. M. de Murúa rapporte d'ailleurs qu'il était interdit à quiconque étant spécialisé dans un type d'activité de chercher à en changer et que l'Inca veillait au respect de cette règle[334]. Nous pouvons encore une fois nous interroger quant à l'exactitude de cette loi, notamment lorsque I. Garcilaso de la Vega affirme qu'aucun individu n'échappait aux travaux agricoles et au service au sein des armées impériales lors d'une ou de plusieurs campagnes militaires. En effet, si cette règle devait valoir pour l'ensemble des *mit'ayuq* généraux, nous considérons qu'elle ne s'appliquait pas aux *mit'ayuq* spécialisés. Le mode de vie des peuples côtiers du Pérou intégrés au Tahuantinsuyu appelle d'une part une distinction nette entre les groupes de pêcheurs et d'agriculteurs au sein des sociétés les moins complexes. Il accorde d'autre part un statut singulier aux artisans, notamment ceux qui produisaient des objets précieux dans les ateliers dépendant des entités politiques les plus développées. On imagine ainsi mal un pêcheur de la côte sud délaisser son embarcation, ses filets et ses hameçons ou un artisan spécialisé de la côte nord quitter son atelier pour s'en aller cultiver les terres plus fertiles des basses vallées fluviales. Ce genre de transposition de force de travail ne pouvait qu'avoir un impact négatif sur la productivité, pourtant au cœur de la pensée économique inca qui favorisait indéniablement une rentabilité maximale et un minimum d'investissements humains et structurels[335]. Dans le cas des artisans spécialisés dans la production d'objets de prestige, indispensables au fonctionnement de l'économie honorifique mise en place par le pouvoir central, il est impensable qu'ils aient été envoyés à la guerre. L'État inca ne manquait en effet pas de bras et disposait d'un réservoir de force vive quasiment inépuisable à l'échelle des conquêtes successivement entreprises. Il est plus raisonnable de considérer que la majorité des sujets de l'Inca étaient astreints à la *mit'a* agricole mais qu'il existait des exceptions, de la même façon que l'hyperspécialisation et les aptitudes recherchées d'un groupe restreint d'artisans permettaient à ces derniers d'éviter le service militaire, même temporaire.

La cinquième loi précise que chacun s'acquittait du tribut en fonction de ce que sa province pouvait fournir et qu'un tributaire ne devait jamais quitter sa province pour s'en aller chercher

[334] MURÚA, Martín de, *Op.cit.*, p. 387.
[335] ALCONINI, Sonia et MALPASS, Michael A., « Toward a Better Understanding of Inka Provincialism », dans : *Distant Provinces in the Inka Empire. Toward a Deeper Understanding of Inka Imperialism*, sous la direction de MALPASS, Michael A. et ALCONINI, Sonia, Iowa City : University of Iowa Press, 2010, p. 283.

de quoi verser le tribut. Cette information est confirmée par P. Cieza de León et P. Sarmiento de Gamboa qui affirment que le tribut est versé par une province en fonction de ses capacités et de ses particularités[336]. La véracité de cette loi peut elle aussi être nuancée. Si I. Garcilaso de la Vega semble renvoyer à un aspect matériel de l'impôt qui ne correspond pas au système de tribut sous forme de force de travail, il faut comprendre ici qu'un individu ne devait être employé dans le cadre de la *mit'a* qu'à des tâches réalisables au sein de sa province d'origine ou d'appartenance. Néanmoins, l'Inca contournait aisément le principe qui découlait de cette affirmation puisqu'il organisait des déplacements de population à grande échelle dans le but d'exploiter certains territoires riches en ressources ou en terres cultivables mais pauvres en main-d'œuvre locale. Une fois installées, les populations déplacées étaient considérées comme résidentes à part entière de leur nouvelle province d'adoption (même si les populations locales pouvaient parfois être méfiantes à leur égard) et respectaient en théorie la cinquième loi puisqu'elles n'avaient pas à quitter leur région d'implantation pour s'acquitter du tribut[337].

La sixième loi déclare que tous les ouvriers travaillant pour le compte de l'Inca ou sous les ordres des *curacas* devaient être pourvus de toutes les choses nécessaires à l'exercice de leur métier, une affirmation corroborée par P. Cieza de León au sujet des guerriers et des tributaires affectés aux chantiers de construction impériaux (notamment les routes)[338]. La septième loi certifie quant à elle que les tributaires s'acquittant de la *mit'a* étaient nourris, vêtus et soignés par l'État, ce que confirment J. de Betanzos (en ce qui concerne les guerriers et les transporteurs de marchandises liées au tribut)[339] et P. Cieza de León (au sujet des mineurs)[340]. La véracité de ces lois semble confortée par l'importance du nombre de *tambo* disséminés à travers le Tahuantinsuyu[341]. Ces derniers servaient à la fois à l'approvisionnement de l'armée, à la redistribution de biens et de denrées aux populations locales en cas de crise majeure et, enfin, à l'entretien des *mit'ayuq* employés en très grand nombre sur les chantiers d'État et dans les exploitations minières du sud de l'empire. À plus petite échelle, les *chasqui* et autres *mit'ayuq* dont les tâches ne nécessitaient pas une importante concentration de force vive en bénéficiaient également. Le fait que les sujets engagés auprès de l'État dans le cadre de la *mit'a* aient été nourris aux frais du pouvoir central le temps d'accomplir leur tâche est attesté par exemple dans

[336] CIEZA DE LEÓN, Pedro de, *Op.cit.*, p. 69-72.
SARMIENTO DE GAMBOA, Pedro, *Op.cit.*, p. 134.
[337] *Ibid.*, p. 81-84.
[338] *Ibid.*, p. 57 et p. 60.
[339] BETANZOS, Juan de, *Op.cit.*, p. 154-156.
[340] CIEZA DE LEÓN, Pedro de, *Op.cit.*, p. 70-71.
[341] VACA DE CASTRO, Cristobal, *Ordenanzas de tambos (Cusco, 1543)*, Lima : Qhapaq Nan - Sede Nacional, 2018.

le cas des individus chargés de transporter le produit du tribut d'une région donnée de l'empire jusqu'à Cusco. Le témoignage d'un homme chargé de ce genre d'opération de transfert de biens entre Cajamarca et Cusco est ainsi rapporté par Pedro Pizarro, qui précise que ce porteur était approvisionné en nourriture dans les villages traversés[342]. Le terme de « donner » employé par le chroniqueur au moment d'évoquer la nourriture fournie lors des étapes du voyage ne fait pas référence à une quelconque notion de charité, mais bien à l'application de la loi mentionnée par I. Garcilaso de la Vega.

Enfin, la huitième loi proclame que le recouvrement des tributs devait avoir lieu dans le plus important village ou centre urbain de la province, au cours d'une période précisément déterminée et sous la supervision des agents de l'administration inca, notamment les *quipucamayoc* qui tenaient les comptes et les registres des charges de chacun. *Quipu* signifiant « nœud » et *camayoc* signifiant « gardien » ou « spécialiste », nous pouvons donc traduire *quipucamayoc* par « gardien des nœuds » ou « spécialiste des nœuds ». P. Cieza de León rapporte lui aussi la présence de ces derniers au sein de « *cada cabeza de provincia* » dans le cadre de la gestion du tribut[343]. Le témoignage évoqué auparavant d'un transporteur de tribut fait également écho à cette loi. En effet, le recouvrement et le contrôle du tribut impliquaient que le fruit du labeur accompli par les *mit'ayuq*, notamment les agriculteurs, les tisserands et les pourvoyeurs de produits exotiques, soit acheminé jusqu'à des sites précis pour être comptabilisé. Il était ensuite réparti entre les différents *tambo* de la province. Les denrées rares et précieuses, telles que les plumes par exemple, rejoignaient quant à elles les gigantesques entrepôts de Cusco.

C'est donc une sorte de « code du travail » inca dont I. Garcilaso de la Vega se fait ici le rapporteur. Il assimile chaque règle à une loi immuable et contribue ainsi à alimenter le schéma extrêmement homogène d'une *mit'a* qui ne serait qu'un service de travail obligatoire équitable et finalement peu contraignant pour l'ensemble des *mit'ayuq* théoriquement tous logés à la même enseigne. Comme nous l'avons vu, il est permis de douter de l'universalité de certaines de ces lois. Néanmoins la centralisation apparente du tribut évoquée par le chroniqueur métis impliquait la gestion d'un flux matériel extrêmement important, rendue possible par le

[342] « *Cuando entramos en el Cusco, se me llegó un indo de Caxamarca, el cual me dijo que desde que tuvo edad para poder llevar carga, le había cabido, con otros indios de su pueblo, de traer dos cargas de maíz en dos veces[…]. Hay desde Caxamarca al Cusco doscientas leguas de camino muy áspero por la sierra. Preguntándole yo que qué comían por este camino tan largo, respondiome que se lo daban en los pueblos por donde pasaban* », PIZARRO, Pedro, *Op.cit.*, p. 96-97.
[343] CIEZA DE LEÓN, Pedro de, *Op.cit.*, p. 50.

déploiement sur l'ensemble du territoire impérial d'un type d'agent de l'État bien particulier évoqué plus haut : les *quipucamayoc*.

2. Organisation et gestion de la *mit'a*

L'instauration de la *mit'a* requérait certaines conditions préalables. Il fallait disposer d'un vaste territoire au potentiel productif important et abritant une population suffisamment nombreuse pour mettre en place un système de travail tournant. La puissance militaire était indispensable pour faire la conquête de ce territoire et soumettre, dans un premier temps, des populations qui étaient ainsi « encouragées » à collaborer plutôt qu'à se rebeller. La menace d'une répression armée servait alors d'épée de Damoclès pour mettre temporairement la population au travail. Ce schéma guerrier ne permettait cependant pas de poser les bases d'un système économique pérenne et la population assujettie devait rapidement trouver un intérêt à l'acceptation de la domination de la puissance expansionniste. L'Inca devait donc avoir quelque chose à offrir à ses sujets. La participation des élites aux mécanismes de réciprocité andine s'exprimait principalement envers les populations dans le registre de l'alimentation[344]. Elle impliquait la mise en place d'une logistique permettant la production, la gestion et la redistribution des denrées à grande échelle, ainsi que l'instauration de rétributions ritualisées dont la portée symbolique était essentielle pour s'attacher la fidélité des masses. Le travail requis pour que le système fonctionne de manière stable et régulière était donc colossal. Il l'était d'autant plus lorsqu'une puissance hégémonique comme celle des Incas décidait de placer l'expansion territoriale au cœur du processus de légitimation des souverains et de sa stratégie de subsistance. Si la possible préexistence de tels mécanismes traditionnels aux époques pré-incas a certainement pu favoriser leur détournement par les souverains cusquéniens[345], l'échelle à laquelle ce système fut dès lors développé dépassait largement le cadre des relations de réciprocité liant un *curaca* à sa communauté. Les Incas ne partaient donc pas de rien, mais il leur restait beaucoup à faire ! Pour autant, il ne faut pas perdre de vue que l'émergence du pouvoir inca dans la vallée de Cusco aux alentours des XII-XIII^{e} siècles ne représentait qu'un évènement ordinaire dans l'histoire des Andes préhispaniques. La chute de Tiahuanaco et de Huari, les deux grandes puissances de l'Horizon Moyen (600-1100 ap. J.-C.), créa en effet un

[344] Cette idée est développée dans le Chapitre 4.
[345] La question de l'origine hypothétique de la *mit'a* est abordée dans la suite du Chapitre 2.

contexte favorable à l'éclosion et à la montée en puissance d'autres groupes ethniques qui ne tardèrent pas à entrer en compétition[346]. Une période d'expansion territoriale très progressive, marquée par des négociations acharnées, des alliances matrimoniales solennellement scellées avec les voisins les plus coopératifs, et ponctuée d'inévitables conflits armés, constitua la première phase de croissance de la puissance inca. C'était néanmoins le prix à payer pour imposer leur domination sur l'ensemble de la vallée de Cusco[347].

a. Le rôle central des quipucamayoc dans la gestion de la mit'a

Durant cette période, il n'était pas encore question de *mit'a*. L'instauration de la *mit'a* n'intervint en effet que plus tard, en réponse à des besoins politiques et économiques nouveaux. Plusieurs chroniqueurs s'accordent sur le fait que le système de tribut en force de travail fut mis en place au cours du règne de Pachacútec Inca Yupanqui entre 1438 et 1471[348], ce que sous-entend également P. Cieza de León lorsqu'il évoque la réorganisation logistique des populations sous l'impulsion de ce souverain[349]. La *mit'a* ainsi instaurée remplaça le tribut matériel exigé par certains souverains précédents, à l'image d'Inca Roca (1350-1380) qui (toujours selon P. Cieza de León) s'illustra notamment dans le Cuntisuyu[350]. Il semble en revanche qu'après une période d'expérimentation, ayant mis en lumière des dysfonctionnements ou des problèmes de gestion concernant ce tribut, Tupac Inca Yupanqui se soit préoccupé lors de son règne de l'organisation de la *mit'a*[351]. Ce dernier était désireux de mieux quantifier le travail réalisé et de mieux gérer le fruit de ce travail qui revenait à l'État inca en tenant des comptes précis[352]. Ce souci d'un encadrement plus efficace et minutieux du tribut découlait certainement du fait que les actuels territoires boliviens, argentins et chiliens conquis par Tupac Inca Yupanqui

---

[346] BAUER, Brian S. et SMIT, Douglas K., *Op.cit.*, p. 74.
[347] BAUER, Brian S. et COVEY, R. Alan, « Processes of State Formation in the Inca Heartland (Cusco, Peru) », *American Anthropologist*, 2002, Vol. 104, nº 3, p. 860.
[348] « *el primero inca que impuso a los indios de esta tierra que tributasen cosas sabidas y en cantidad fue [Pachacútec] Inca Yupanqui.* », SARMIENTO DE GAMBOA, Pedro, *Op.cit.*, p. 134.
« *[Pachacútec Inca Yupanqui] fue el primer Ynga que repartio entre sus vasallos el tributo y censo* », CABELLO BALBOA, Miguel, *Op.cit.*, p. 311.
« *El primer Ynga que puso las provincia en que tributasen fue [Pachacútec] Ynga Yupanqui* », MURÚA, Martín de, *Op.cit.*, p. 86.
[349] CIEZA DE LEÓN, Pedro de, *Op.cit.*, p. 161-162.
[350] « *[los naturales de aquellas comarcas de Pomatambo] ofrecieron á su servicio, obligándose de le acudir con tributos.* », *Ibid.*, p. 124
[351] « *el que […] puso [las provincias en que tributasen] en razón, modo y orden y repartir las tasas, conforme lo que en cada provincia se daba y producía de la tierra, fue este Tupa Ynga Yupanqui* », MURÚA, Martín de, *Loc.cit*.
[352] « *Mas Tupac Inca [Yupanqui] los tasó y puso en cuenta de los tributos que habían de dar y les repartió las tasa general* », SARMIENTO DE GAMBOA, Pedro, *Loc.cit.*

nécessitaient pour leur exploitation d'importants mouvements de populations. Les *mitimaes* ont ainsi vu leur nombre bondir[353]. L'État leur imposa une organisation stricte, certainement sur le modèle décimal si souvent décrit dans les chroniques bien qu'il ne semble pas avoir été réellement institué de manière uniforme au sein du territoire impérial[354]. Leur gestion, comme celle des ressources humaines et matérielles d'une grande partie de l'aire andine alors sous domination inca, ne fut possible que par l'explosion du nombre de *quipucamayoc*.

Figure 9 : Un haut-fonctionnaire en charge du contrôle des entrepôts présente à Tupac Inca Yupanqui un *quipu* servant à inventorier leur contenu (source : HUAMAN POMA DE AYALA, Felipe, *Nueva crónica y buen gobierno*, folio 335)

[353] « *Y vuelto que fue al Cuzco, hizo ciertas ordenanzas, así para la paz como para la guerra, y aumentó los mitimaes, que su padre había comenzado* », *Ibid.*, p. 131.
[354] MORRIS, Craig et VON HAGEN, Adriana, *Op.cit.*, p. 33.

Cette fonction prit dès lors une dimension nouvelle de par son importance stratégique pour l'État inca. L'ampleur de ce phénomène ne doit pas être sous-estimée et pourrait avoir eu une influence sur le nom pris par le souverain Tupac Inca Yupanqui une fois son intronisation actée. En effet, si le nom Tupac vient de « tupak » signifiant royal[355], le nom Yupanqui est construit à partir de la racine « yupak », que nous pouvons traduire par « compteur » ou « comptable » en français[356]. Cet élément donne une indication sur l'importance accordée par Tupac Inca Yupanqui à la tenue de comptes par l'administration étatique inca. Ainsi, si la fonction existait déjà sous le règne de Pachacútec Inca Yupanqui, l'accroissement des effectifs de *quipucamayoc* intervint certainement sous l'impulsion de son successeur à partir de 1471.

Les *quipucamayoc* formaient un groupe de spécialistes au sein de l'administration inca et étaient les seuls à posséder les connaissances nécessaires pour utiliser le principal instrument d'enregistrement de données utilisé dans les Andes préhispaniques : le *quipu*. Leur outil de travail principal était un objet composé de cordelettes accrochées le long d'une corde principale qui pouvaient être rassemblées en groupes et sur lesquelles on observe différents types de nœuds ou de séries de nœuds réalisés avec des fibres animales ou végétales aux couleurs parfois très variées. Ces spécialistes utilisaient les *quipu* pour consigner toutes sortes de données, à la fois numériques, conceptuelles et nominales. Ils étaient ainsi considérés comme une classe de lettrés garants à la fois des comptes et de la mémoire historique de l'empire[357]. Les travaux pionniers de Leland Locke réalisés dans les années 1920 ont permis de déterminer que les *quipu* fonctionnaient selon un système de numération à base décimale[358]. L'approche ethnomathématique adoptée par Marcia Ascher et Robert Ascher dès les années 1970 a mis en évidence la complexité de l'organisation interne par niveaux des *quipu*. Leurs travaux révèlent en effet qu'il existait différentes catégories et une hiérarchie structurée des informations numériques enregistrées, et explorent les capacités mathématiques théoriques des *quipu* en matière de calculs mais également d'enregistrement et de fractionnement des données[359]. Un important travail de compilation d'archives coloniales a mis en évidence l'utilité de leurs transcriptions en castillan dans l'optique de déchiffrer le contenu des *quipu*, une approche

[355] Un équivalent de « ccapac » qui fait notamment référence au caractère légitime de l'Inca (« inca » équivalant à souverain).
[356] *Ibid*, p. 121
[357] GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p. 313-314.
[358] LOCKE, Leland, « The Ancient *Quipu*, a Peruvian Knot Record », *American Anthropologist*, 1912, Vol. 14, nº 2, p. 330.
[359] ASCHER, Marcia et ASCHER, Robert, *Mathematics of the Incas: Code of the Quipu*, Mineola : Dover Publications, 1997, 166 p.

prônée dès 1973 par J. Murra[360]. L'existence de transcriptions de *quipu* en castillan s'explique par leur usage fréquent dans un cadre juridique au lendemain de la conquête espagnole. Elles servaient de « preuves de mérite »[361] à l'égard de la Couronne d'Espagne aux communautés indigènes qui avaient apporté un soutien aux forces coloniales lors de la Conquête ainsi qu'à l'occasion de rébellions postérieures à celle-ci. Ce type de revendication a en effet été rendu possible car les *quipucamayoc* ont perpétué l'enregistrement dans des *quipu* de ce que les *curacas* ou seigneurs locaux remettaient aux Espagnols durant les premières décennies de domination coloniale, ainsi que l'enregistrement de ce que les *conquistadores* s'étaient appropriés lors de pillages. L'instrument de comptabilité constituait alors un indicateur des pressions nouvelles s'exerçant sur l'économie indigène andine[362].

Un exemple intéressant de cette pratique est celui des Huancas, un groupe autochtone installé dans les vallées de Jauja, dans les Andes centrales du Pérou[363]. Très tôt impliqués dans la Conquête, apportant une aide matérielle et militaire aux Espagnols, ils réclamèrent en 1561 devant l'Audience de Lima une compensation à la Couronne d'Espagne. Les bilans comptables présentés à cette occasion concernaient principalement les dépenses effectuées pour approvisionner en armes et en nourriture les troupes fidèles à Charles Quint pendant la révolte contre le pouvoir royal, menée de novembre 1553 à octobre 1554 par Francisco Hernandez Girón et qui s'acheva avec l'exécution de ce dernier en décembre 1554. Les réclamations des Huancas se fondaient sur le contenu des *quipu* présentés devant l'Audience. Ceux-ci y furent lus par des *quipucamayoc* et la traduction du quechua à l'espagnol fut réalisée par un traducteur indigène, tandis qu'un greffier consignait ces listes de dépenses pour les faire parvenir à Séville. Indépendamment de la suite de l'affaire (le voyage en Espagne d'un de leurs seigneurs en 1562-1563 permit aux Huancas d'avoir gain de cause), l'essentiel pour nous est qu'il existait bien au XVI^{e} siècle des transcriptions en castillan de *quipu*. Cependant, il existe aujourd'hui un obstacle majeur à leur mise en relation avec les artefacts d'époque inca correspondants : la décontextualisation des vestiges. En effet, seules les transcriptions en castillan ont été acheminées vers l'Espagne. L'impossibilité pour l'administration espagnole (en Europe comme en Amérique) de déchiffrer ces objets rendait inutile le fait de les conserver avec chacune de leurs transcriptions. Ces dernières furent donc conservées en Espagne tandis que les *quipu*

[360] MURRA, John Victor, « Les ethnocatégories d'un *quipu* étatique (1973) », dans : *Formations économiques et politiques du monde andin*, Lima ; Paris : Institut français d'études andines, 2012, p. 265-271.
[361] LOZA, Carmen Beatriz, « Du bon usage des *quipu* face à l'administration coloniale espagnole », *Population*. 1998, Vol. 53, n° 1-2, p. 145.
[362] MURRA, John Victor, *Op.cit.*, 2012, p. 266.
[363] LOZA, Carmen Beatriz, *Op.cit.*, 1998, p. 145-149.

demeurèrent en Amérique, le plus souvent dans leur communauté d'origine, ce qui exclut malheureusement toute possibilité de mise en relation de documents écrits avec des artefacts qui ont de plus bien souvent été déplacés depuis.

Figure 10 : *Quipucamayoc* tenant un *quipu* et cases tracées sur le sol avec cailloux à l'intérieur pour procéder aux calculs (source : HUAMAN POMA DE AYALA, Felipe, *Nueva crónica y buen gobierno*, folio 360)

La légitimité accordée aux *quipucamayoc* et à leurs *quipu* durant les premières décennies de la colonisation espagnole des Andes est révélatrice de la valeur et de l'efficacité de leur outil de travail, considéré à ce jour comme le seul document tridimensionnel intrinsèquement « écrit »[364]. Nous pouvons ainsi voir le *quipu* comme une sorte d'objet-liste en trois dimensions qui permettait de tenir des inventaires variés. En effet, le *quipu* contenait des informations numériques intégrées par les *quipucamayoc* dans des calculs qu'ils réalisaient avec des « grains de maïs » ou des « petits cailloux » placés dans des cases tracées sur le sol[365] (**Figure 10**). Le *quipu* s'apparentait donc plus à un livre de comptes qu'à un outil de calcul. Cela n'a rien d'étonnant et correspond aux témoignages des chroniqueurs du XVI^{e} et du XVII^{e} siècle, qu'il s'agisse de Juan de Betanzos[366], Pedro Cieza de León[367], Martin de Murúa[368] ou I. Garcilaso de la Vega[369]. Tous s'accordent en effet sur le fait que les *quipu* servaient à « enregistrer » ou « fixer » le montant du tribut et « tenir des comptes ». Dans le cadre de la *mit'a*, le *quipu* devait donc servir à enregistrer trois catégories de données numériques : les effectifs de travailleurs, le temps de travail réalisé et la quantité produite. Ces trois catégories de données correspondent aux trois temps qui composaient la *mit'a*.

b. Un tribut collectif versé à l'échelle de la communauté

Dans un premier temps, lorsqu'une province était conquise et pleinement intégrée au circuit économique du Tahuantinsuyu, il s'agissait de quantifier les ressources disponibles[370]. S'il était également question de ressources matérielles, les plus importantes résidaient dans le réservoir de forces vives, c'est-à-dire les individus remplissant les conditions pour s'acquitter du tribut par le travail. Les *quipucamayoc* procédaient alors à un recensement de la population locale, inscrivant dans leurs *quipu* les caractéristiques de chaque habitant afin d'identifier officiellement les *mit'ayuq* à disposition de l'État[371]. Ces informations étaient nécessairement centralisées pour servir par la suite à la répartition des tâches au sein de chaque *ayllu*. Considérons à nouveau la transcription du *quipu* évoqué auparavant et présenté à l'administration coloniale par les "indiens" Chupaychu[372] lors de la *visita* de 1549. Ce *quipu*

[364] MANN, Charles C., « Cracking the Khipu Code », *Science*, 2003, Vol. 300, n^{o} 5626, p. 1651.
[365] GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p. 166-167.
[366] BETANZOS, Juan de, *Op.cit.*, p. 137.
[367] CIEZA DE LEÓN, Pedro de, *Op.cit.*, p. 51.
[368] MURÚA, Martín de, *Op.cit.*, p. 359-362.
[369] GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p. 166-167.
[370] *Ibid.*, p. 316.
[371] CIEZA DE LEÓN, Pedro de, *Op.cit.*, p. 73.
[372] HELMER, Marie, *Op.cit.*, p. 161-182.

était manifestement composé de 26 cordelettes, correspondant chacune à une partie du tribut versé à l'Inca. Les informations consignées sur chaque cordelette étaient présentées de la même façon :

- Information 1 : effectifs mis à disposition localement ou envoyé par l'ethnie Chupaychu vers Cusco ou Huánuco Pampa
- Information 2 : tâches précises assignées à chaque effectif

Ce *quipu* constituait donc un inventaire de la *mit'a* due par les Chupaychu à l'Inca à l'échelle de l'ethnie. La quantité de travail due était exprimée du point de vue de la communauté et non de l'individu, quelle que soit la tâche évoquée. L'administration inca ne semble d'ailleurs pas avoir désigné elle-même les individus ni leur avoir affecté une tâche précise. Elle semble plutôt avoir accordé une certaine autonomie aux chefs locaux pour constituer les différents contingents destinés à servir l'État. Une pratique similaire est rapportée dans une seconde transcription réalisée lors d'une autre *visita* en 1549, cette fois-ci à Caraveli dans le sud du Pérou (environ 200km au nord d'Arequipa), bien que ce *quipu* soit moins précis concernant les effectifs envoyés par la communauté locale pour servir l'Inca[373]. À l'aune de ces informations, la question de la marge de manœuvre réellement laissée aux populations locales doit être posée. En effet, le discours officiel qui transparaît dans les chroniques espagnoles, à travers des informations bien souvent fournies par d'anciens membres de la noblesse cusquénienne, met principalement l'accent sur l'omniprésence des administrateurs incas au sein des provinces conquises et sur l'importance de leur pouvoir. Les affirmations concernant l'extrême hiérarchisation du système administratif inca, dont le schéma est brouillé par les contradictions qui émanent des différentes chroniques, ont également contribué à dépeindre une machine d'État écrasante, présente à tous les niveaux de la société et exerçant un contrôle rigoureux sur les structures sociales éparses composant cette dernière. Pour autant, ce discours semble dissimuler une réalité concrète bien éloignée de ce schéma.

Nous adhérons ainsi à la thèse avancée par Craig Morris et Adriana von Hagen selon laquelle l'empire inca n'était pas une entité extrêmement bureaucratique[374]. Nous estimons que l'essentiel du travail administratif lié à la *mit'a* était réalisé par les *quipucamayoc*, disséminés à travers tout le Tahuantinsuyu et implantés de manière systématique sur chaque nouveau territoire conquis. Ces comptables étaient épaulés dans leurs tâches par d'autres maillons de

[373] MURRA, John Victor, *Op.cit.*, 1983, p. 85.
[374] MORRIS, Craig et VON HAGEN, Adriana, *Op.cit.*, p. 33-34.

terrain implantés dans chaque communauté, les *llactacamayoc* (littéralement « gardiens du village/de la ville ») que J. de Betanzos désigne comme les « hommes qui ont la charge du peuple ». Le nombre de ces agents administratifs pouvait varier en fonction de la taille du village dont ils étaient responsables. Ils étaient en effet chargés de contrôler l'évolution de la démographie locale, l'état des ressources de chaque communauté, voire de chaque foyer, et de superviser le versement du tribut en force de travail[375], s'assurant ainsi que la production découlant de la *mit'a* n'était pas détournée par certains travailleurs peu scrupuleux. Hommes de terrain, ils étaient le plus souvent issus des communautés locales et avaient une grande connaissance de leur village, de ses habitants et de la vie de chacun. Ils constituaient donc un complément idéal aux *quipucamayoc* qui n'avaient ainsi qu'à tenir les comptes sur la foi des informations fournies par les *llactacamayoc*. Ce duo de fonctionnaires intermédiaires était particulièrement efficace en raison de l'articulation de leurs fonctions respectives. Les *quipucamayoc* faisaient par la suite remonter les informations enregistrées jusqu'aux *tucuyricu* - « celui qui voit tout » selon I. Garcilaso de la Vega[376] -, des hauts fonctionnaires ou administrateurs généraux chargés de contrôler qu'il n'y avait pas de fraudes manifestes au niveau local ou régional et de sanctionner les responsables le cas échéant. Ces *tucuyricu* ne devaient pas constituer un corps de fonctionnaires d'État aussi important en nombre que les *llactacamayoc* et les *quipucamayoc.* Très mobiles au sein de leur juridiction, ils faisaient figure d'autorité et étaient redoutés des populations locales, ce qui explique qu'ils soient souvent désignés comme des « gouverneurs » dont la mission de « contrôle » était souvent mise en avant par les chroniqueurs[377]. Ils étaient également attentifs au travail des *llactacamayoc* et veillaient à ce que la production locale découlant de la *mit'a* ne soit pas détournée par des *curacas* mal intentionnés, avec la complicité des agents administratifs locaux. Ils s'assuraient ainsi qu'elle soit bien envoyée vers les centres de collecte du tribut ou les entrepôts d'État désignés par le pouvoir central inca.

Exprimer la quantité de travail due à l'Inca à l'échelle de la communauté, en indiquant aux *curacas* locaux les effectifs demandés pour la *mit'a*, n'avait rien d'anodin. Il s'agissait d'un choix stratégique de la part de l'État inca dont l'entreprise de captation de la force de travail disponible ciblait un groupe et non un individu au sein du groupe, une approche tactique qui présentait plusieurs avantages. Elle permettait d'une part de ne pas faire peser une trop forte pression sur les épaules de chacun des individus concernés et de ne pas encourager la promotion

[375] BETANZOS, Juan de, *Op.cit.*, p. 155.
[376] GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p. 141.
[377] SARMIENTO DE GAMBOA, Pedro, *Op.cit.*, p. 120-121.

du mérite individuel, une pratique contre-productive dans le cadre d'un travail réalisé de manière temporaire et selon un principe d'alternance. Privilégier la productivité du groupe incitait à la cohésion et à la coopération, des valeurs utiles dans le cadre de travaux nécessitant une main-d'œuvre conséquente, et surtout importantes d'un point de vue social. En effet, de nombreuses tâches réalisées dans le cadre de la *mit'a* exigeaient des tributaires qu'ils quittent temporairement leur foyer, les privant ainsi de la stabilité de la cellule familiale et du réconfort qu'elle pouvait leur apporter. Les contingents de *mit'ayuq* envoyés sur leur lieu de travail pouvaient temporairement trouver dans le groupe une nouvelle cellule sociale de base, d'autant plus que les autres travailleurs faisaient la plupart du temps parti de leur *ayllu*. C'était donc l'occasion pour eux de tisser de nouveaux liens avec des membres éloignés de leur *ayllu* ou de nouer des liens plus étroits avec les membres issus de leur communauté. Il faut bien garder en tête que le lien social, notamment à l'intérieur de l'*ayllu*, était essentiel. L'interconnexion entre individus, parents ou affiliés, était au cœur de la structure sociale des communautés andines, tout comme la réciprocité. Cette dernière s'exprimait notamment au niveau local par l'*ayni*[378], une forme de relation symétrique qui s'apparentait à un échange de travail entre familles comprises dans l'*ayllu*, dont la valeur ou la quantité devait être équivalente à chaque échange. Il s'agissait d'un mécanisme reposant essentiellement sur le concept de don et de contre-don. Promouvoir la performance individuelle dans le cadre de la *mit'a* aurait donc été, pour l'État inca, prendre le risque de rompre les connexions intra-*ayllu* qui faisaient la force des groupes convoqués, ces derniers constituant (une fois rassemblés) la force de travail nécessaire à la création de richesses. D'autre part, le pouvoir central avait tout intérêt à privilégier la compétition inter-*ayllu*, beaucoup plus pertinente de son point de vue et stimulante pour les *curacas* qui y trouvaient leur compte. Les rivalités entre chefs locaux, tous vassaux de l'Inca, étaient à n'en point douter acharnées et la *mit'a* était l'occasion pour le pouvoir central d'exacerber encore le besoin de faire ses preuves qui caractérisait les figures d'autorité intermédiaire. Les *mit'ayuq* constituaient des instruments permettant à ces dernières de parvenir à se distinguer dans le paysage politique inca. Leur seul moyen de gagner en reconnaissance et de recevoir de la part de l'Inca des insignes de prestige était en effet de s'illustrer lorsque l'occasion leur en était donnée. La guerre était assurément une entreprise où l'on pouvait briller, mais les postes concentrant le plus de responsabilités étaient réservés aux parents ou aux proches de l'Inca et toute la gloire des batailles victorieuses et des conquêtes rondement menées rejaillissait sur eux. Qu'il ait été le chef d'une petite communauté locale, à la tête d'un important

[378] ESPINOZA SORIANO, Waldemar, *Op.cit.*, 2008, p. 364.

ayllu régional intégré à l'empire ou même d'un vaste regroupement multicommunautaire consécutif à la réorganisation territoriale opérée par le pouvoir inca, la meilleure occasion de s'illustrer pour un *curaca* était finalement ailleurs. Une bonne gestion de sa communauté et une capacité à sélectionner les meilleurs éléments pour servir l'Inca lui valaient, lors des cérémonies officielles célébrées à Cusco, des faveurs dont ne bénéficiaient pas ceux qui rechignaient à servir les intérêts économiques et politiques de l'État. À ce sujet, les chroniqueurs sont unanimes : les *curacas* recevaient des cadeaux de l'Inca et ne pouvaient rien posséder sans son accord ou sans l'avoir reçu en récompense de sa part [379]. Le travail collectif des membres de la communauté dont il était responsable permettait au *curaca* de recevoir des présents qu'il pouvait redistribuer à l'élite locale pour augmenter le prestige de sa « cour ». Cette légitimation de son statut grâce aux symboles de reconnaissance qu'il recevait de la part de l'Inca renforçait également son statut de chef aux yeux de son groupe, lui permettant ainsi de mobiliser plus sereinement la force de travail disponible. Cette ambition politique ne nous semble néanmoins pas avoir été une source de pression pour les groupes de *mit'ayuq* envoyés servir l'État. Cela explique certainement les allusions des chroniqueurs à des tâches réalisées par certains groupes dans une relative bonne humeur, au rythme de chants qui permettaient aux travailleurs de s'encourager mutuellement[380]. Dans la continuité de la politique de pacification générale du Tahuantinsuyu voulue par le pouvoir central, la rivalité entre *ayllu* dans le cadre de la *mit'a* devait être saine. La compétition servait à prévenir toute baisse de motivation de la part des groupes de travailleurs et contribuait à une certaine communion à l'intérieur de ces regroupements d'*ayllu* divers, chaque communauté affirmant néanmoins son identité et sa force par l'accomplissement de sa mission.

Il faut bien comprendre qu'un tel système, privilégiant le collectif plutôt que l'individu, amoindrissait la pression exercée sur chaque *mit'ayuq* mais avait nécessairement des effets pervers. Un *curaca* avisé et ambitieux devait ainsi avoir tendance à fournir à l'État inca des travailleurs dont il était sûr et qui avaient fait leurs preuves, ce qu'il pouvait constater d'une année sur l'autre au retour de la *mit'a* ou lors de l'accomplissement au niveau local de la *minca*

---

[379] « *Visitaba par sus gobernadores [de Tupac Inca Yupanqui] el reino de Chile cada dos, tres años. Enviaba mucha ropa fina y preseas de su persona para los curacas* », GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p. 557.
« *Y a estos curacas daba [Tupac Inca Yupanqui] de su mano criados, mujeres, chácaras, por cuenta y razón que, aunque eran curacas, no tenían licencia de tomar por su autoridad cosa ninguna, so pena de muerte, sin expresa licencia del inca.* », SARMIENTO DE GAMBOA, Pedro, *Op.cit.*, p. 133.
« *Ordenó y mandó que ningún cacique en toda la tierra, por señor que fuese, no pudiese vestir ni traer ropa fina, ni pluma, ni andas preciadas, ni ataduras en los zapatos de lana, sino de cabuya, si no fuese que la tal ropa o plumaje o andas le hubiese dado el Ynga por sus servicios* », BETANZOS, Juan de, *Op.cit.*, p. 151.
[380] COBO, Bernabé, *Historia del Nuevo mundo. por el P. Bernabé Cobo ... Pub. por primera vez con notas y otras ilustraciones de D. Marcos Jiménez de la Espada*, IV, Séville : Imp. de E. Rasco, 1895, p. 188.

dont il était en quelque sorte le coordinateur. Au sein de la communauté locale, la mise à l'écart, même temporaire, d'un individu ayant transgressé les règles de l'*ayni* devait aussi constituer un frein à sa sélection dans l'optique de servir en tant que *mit'ayuq*. À moins qu'un chef local ne décide de sanctionner les membres les moins efficaces et les moins volontaires de sa communauté en les envoyant accomplir les tâches les plus pénibles exigées par l'Inca, ce qui n'est pas à exclure. L'équité n'était donc pas de mise et, si le travail pour l'État était effectivement réalisé selon un principe de rotation, cette dernière devait plutôt s'effectuer à l'échelle des groupes communautaires que des individus. La différence de traitement entre membres d'une même communauté était nécessairement la cause de tensions internes. Dans les régions les moins pacifiées et au sein des *ayllu* dont les chefs étaient parfois contestés au niveau local, cela ne devait pas manquer de mener à des rébellions contre ces derniers et, donc, contre le pouvoir impérial dont ils étaient les intermédiaires. L'acceptation universelle de la *mit'a* par les différents groupes humains qui peuplaient l'aire andine à l'Horizon Tardif n'est qu'une illusion véhiculée par le discours officiel inca, qui met rarement l'accent sur les rébellions des peuples soumis[381]. Pourtant, ces rébellions devaient être nombreuses et nous pensons que l'un des principaux facteurs les favorisant était le système de travail obligatoire imposé par le pouvoir central à une écrasante majorité des *ayllu* intégrés à l'empire. De la même façon, l'idée d'une iniquité dans l'affectation des *mit'ayuq* va à l'encontre des affirmations de certains chroniqueurs selon lesquelles tous les sujets de l'Inca étaient soumis de manière identique à la *mit'a*, notamment car les *quipucamayoc* tenaient les comptes de ce que chacun devait à l'État. Cette déformation de la réalité s'explique selon nous de deux façons. D'une part, le discours officiel inca mettait en avant l'égalité de traitement de tous les sujets de l'empire alors que le système étatique n'avait pas la main dans ce domaine. C'était en effet le *curaca*, en tant qu'administrateur local, qui était en charge de la répartition du travail entre les différents sujets remplissant les conditions requises pour s'acquitter de la *mit'a*. Le discours qui transparaît dans les sources ethno-historiques s'apparente ainsi bien plus à une déformation idéologique qu'à une description logistique concrète de la réalité. D'autre part, la modification des mécanismes de versement du tribut opérée par les conquérants espagnols suite à la Conquête de l'empire inca a mené à une individualisation plus importante de ce concept afin de le faire correspondre aux pratiques européennes d'imposition et de taxation des citoyens. C'est notamment ce que

[381] Sauf quand une rébellion est bien pratique, notamment pour extirper Tupac Inca Yupanqui du bourbier amazonien pour partir mâter une révolte du Collao ou pour légitimer l'accession au trône de Huayna Capac qui n'a pas beaucoup de perspectives de conquêtes mais instrumentalise au début de son règne le fait de mâter des révoltes (notamment celle des Chachapoyas).

nous pouvons déduire des découvertes récentes réalisées par Manuel Medrano et Gary Urton au cours de leur étude d'un jeu de six *quipu* provenant de la vallée de Santa[382], dans le nord du Pérou.

Ces *quipu* ont été analysés avant d'être mis en relation avec des documents liés à une *revisita* de l'administration coloniale ayant eu lieu en 1670. Cette visite officielle concernait l'établissement du tribut à verser au pouvoir colonial par les indigènes Recuay de la région de San Pedro de Corongo. Ces résultats suggèrent qu'un individu était représenté sur un *quipu* par six cordelettes juxtaposées et de la même couleur. Cette déduction a pu être réalisée en comparant l'effectif total des tributaires inscrits sur les documents coloniaux, constitué de 132 individus nommés, au nombre de groupes de six cordelettes juxtaposées sur les *quipu*, à savoir 133. Le fait qu'un individu de plus soit dénombré sur les *quipu* incite à la prudence mais peut aisément s'expliquer par la confusion qui pouvait régner localement lors de ce genre d'événement à l'époque coloniale. De plus, le document écrit précise que la population se divisait en six *ayllu* et donne les effectifs de chacun de ces différents groupes. Deux hypothèses ont alors servi de base à l'analyse[383]. Premièrement, cette population était nécessairement divisée en deux parties, l'une *hanan* (haute) et l'autre *hurin* (basse), comme le voulait la tradition andine. Deuxièmement, la première cordelette de chaque groupe de six servait à identifier l'individu représenté et contiendrait donc le nom de l'individu et son appartenance à l'une des deux parties (*hanan* ou *hurin*). Si la première hypothèse semble culturellement pertinente, la seconde semble plus incertaine mais découle d'une certaine logique administrative. Partant de ces deux présupposés, un élément a pu être identifié comme marqueur potentiel d'appartenance à l'une ou l'autre des parties : le sens dans lequel était réalisé le nœud rattachant une cordelette à la corde principale. Seules deux possibilités existaient : un nœud recto ou un nœud verso. 63 nœuds recto et 70 nœuds verso ont été observés sur les *quipu*[384]. Chacun de ces deux assemblages de nœuds a été rapproché d'un ensemble de tributaires constitué des effectifs de trois des six *ayllus* cités par le document de l'administration espagnole. Il s'agit d'un groupe de 59 tributaires (composé des membres des *ayllu* Cuyuchin, Namus et Ucore) et d'un groupe de 71 tributaires (composé des membres des *ayllu* Cusca, Corongo et Guauyan). Si encore une fois les nombres ne correspondent pas parfaitement, les

[382] MEDRANO, Manuel et URTON, Gary, « Toward the Decipherment of a Set of Mid-Colonial Khipus from the Santa Valley, Coastal Peru », *Ethnohistory*, 2018, Vol. 65, nº 1, p. 1-23.
[383] *Ibid.*, p. 5 et 8.
[384] *Ibid.*, p. 8-9.

probabilités statistiques plaident en faveur d'une corrélation non aléatoire[385]. Sachant que l'appartenance d'un individu ou d'un *ayllu* à la partie *hanan* ou *hurin* n'est pas précisée sur le document, il pourrait s'agir du premier cas de lecture d'une information signifiante (et non d'une donnée numérique) réalisée sur un *quipu*, qui viendrait de plus compléter des informations écrites par des colons. Il est malheureusement impossible à partir de cette seule analyse d'associer ces deux groupes à l'une et l'autre des parties *hanan* et *hurin*. La comparaison avec les documents de la *revisita* a également fait émerger l'hypothèse d'une corrélation entre la couleur de la cordelette et le prénom des tributaires. Plusieurs prénoms étant courants, il a été possible de mettre en parallèle des prénoms et des couleurs apparaissant de manière récurrente. Différents montants de tribut à verser ont par la suite été associés à des groupes d'individus en fonction des données numériques qui suivaient les supposés prénoms. L'idée selon laquelle les prénoms seraient exprimés par la couleur est renforcée par une autre découverte récente, celle de l'équipe de Sabine Hyland de l'Université de Saint Andrews (Royaume-Uni) qui semble être parvenue à déchiffrer des noms enregistrés dans deux *quipu* « narratifs » tardifs (fabriqués au cours du XVIII^{e} siècle) provenant de la région de Collata, dans les Andes centrales du Pérou [386]. L'hypothèse qui découle de cette découverte est celle de l'utilisation d'une écriture partiellement logo-syllabique dans ces *quipu*. La démonstration succincte présentée dans l'unique publication liée à cette découverte nous incite cependant à rester prudent en attendant d'avoir accès à davantage de données concernant ces derniers. D'autant que, s'il n'est pas impossible que ce genre de pratique ait existé dans les Andes, il convient de s'interroger sur son ancienneté. Cette personnalisation nous apparaît en évidente contradiction avec la non individualisation de la *mit'a* inca au profit du groupe. Nous pensons donc qu'il est plus probable qu'elle ait surgi sous l'influence de la culture coloniale espagnole. Il ne faut en effet pas oublier que Juan de Matienzo, juriste et membre influent de l'Audience royale de Charcas mise en place en 1558-1559 au Pérou, proposait dès 1567 le passage des données administratives écrites en castillan vers des *quipu* accessibles à la population indigène[387]. Cette mesure fut mise en place dès le début de la décennie suivante sous l'impulsion du vice-roi du Pérou Francisco de Toledo (1569-1581). Nous pensons ainsi que l'adoption générale du *quipu* qui s'ensuivit pour enregistrer les données quantitatives recueillies par l'administration coloniale a pu constituer une première étape vers l'introduction au cours des

[385] *Ibid.*, p. 9.
[386] HYLAND, Sabine, « Writing with Twisted Cords: the Inscriptive Capacity of Andean Khipus », *Current Anthropology*, 2017, Vol. 58, n^{o} 3, p. 412-419.
[387] MATIENZO, Juan de, *Gobierno del Peru*, Buenos Aires : Compañia sud-americana de billetes de banco, 1910, p. 34.

siècles suivants d'innovations en lien avec l'écriture alphabétique, alors bien plus répandue dans les Andes coloniales.

Les différents éléments que nous venons d'énumérer, tous identifiés sur des *quipu* tardifs élaborés plus d'un siècle après la chute de l'empire inca, font écho au caractère manifestement individuel que revêtait à cette époque le paiement d'un tribut par un indigène à l'administration coloniale. Il n'y a plus ici de logique d'effectifs associés à des tâches précises mais plutôt une logique de paiement de l'impôt sous forme matérielle par chaque habitant de la communauté. On a déjà pu constater cette évolution dans la transcription évoquée auparavant d'un *quipu* colonial datant de 1558 dans lequel était enregistré le tribut versé par des "indiens" de la région de Jauja à l'administration espagnole[388]. Cette modification de la nature du tribut fut ainsi opérée dès le XVI^{e} siècle par les conquérants européens et serait selon nous à l'origine de l'idée erronée véhiculée par certaines chroniques selon laquelle un tributaire s'acquittait de la *mit'a* à titre personnel. Le contexte de bouleversement politique, économique et social qui touchait les Andes au moment de la rédaction de la plupart des chroniques, ainsi que l'éloignement géographique et l'influence de la société espagnole sur les auteurs installés en Europe, sont autant de facteurs importants qui doivent absolument être pris en compte lors de leur lecture. Ces éléments nous incitent en effet à conserver une certaine prudence dans l'usage de ces écrits. Leur croisement avec les transcriptions réalisées par l'administration espagnole lors de la *visita* de 1549 renforcent néanmoins notre hypothèse selon laquelle la *mit'a* était un tribut dû à l'Inca par l'ensemble des peuples soumis et dont la communauté s'acquittait à titre collectif sous forme de force de travail. Elle s'inscrivait dans le cadre d'un système de travail généralisé fonctionnant selon un principe d'alternance des groupes communautaires ou *ayllu* employés par l'État, représentés par des *mit'ayuq* désignés par les *curacas*.

c. Quantifier la mit'a : variation de la durée du service de travail obligatoire

Le fait que le travail collectif soit privilégié, plutôt que le travail individuel, est renforcé par les critères utilisés par les agents de l'État inca pour quantifier le travail fourni par les tributaires. La *mit'a* s'accomplissait en effet, en dehors des travaux agricoles qui dépendaient également des saisons, pendant une période de temps donnée. Un groupe de *mit'ayuq* était engagé envers l'État pour une durée précise, préalablement communiquée au *curaca*. Il n'existait pas d'impératifs de production et, si des objectifs étaient certainement définis à l'entame des

[388] PÄRSSINEN, Martti, *Op.cit.*, 1992, p. 34-35.

travaux collectifs, le fait de ne pas les atteindre ne semble pas avoir constitué une faute ou un motif de prolongation de la période de service. Dans cette optique, la mise en compétition de différents groupes ethniques ou de différents *ayllu* devait assurer une productivité du travail pleinement satisfaisante. Il ne devait encore une fois y avoir aucune obligation sur ce point mais il est probable que cette pratique ait été répandue. D'une part, les *mit'ayuq* devaient entrevoir la possibilité d'une rétribution en nature (nourriture et *chicha*) de la part de leur *curaca* en cas de satisfaction des agents de l'administration impériale. Ces derniers ne devaient pas manquer de tenir informé l'Inca de l'avancée de tous les travaux entrepris au sein du Tahuantinsuyu et une apparente bonne volonté de « ses » travailleurs pouvait bénéficier au chef de la communauté concernée. D'autre part, la motivation qui pouvait naître au sein d'un groupe se prenant au jeu avait nécessairement un impact psychologique sur l'ensemble de ses membres. Il ne faut pas négliger la force des rituels qui avaient cours à travers l'empire et qui rythmaient la vie des individus évoluant au sein de la société inca. Le rite de passage à l'âge adulte des jeunes hommes issus de la noblesse inca, essentiellement centré sur les fonctions guerrières qu'ils étaient destinés à occuper, en est un exemple flagrant[389]. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que dans le cadre de la *mit'a*, une compétition tacite et purement symbolique puisse prendre l'apparence d'une pratique rituelle et aider les travailleurs à rester concentrés et motivés tout au long d'une période de service.

La question de la durée de la *mit'a* est centrale pour comprendre la manière qu'avaient les *quipucamayoc* de quantifier le travail fourni. Ce dernier n'était pas évalué selon un principe d'objectifs atteints, comme le laisse d'ailleurs entendre la transcription de la corde n°1 du *quipu* de Caraveli : « *Ils avaient pour habitude de cultiver les parcelles agricoles de l'Inca qui se trouvaient sur leurs terres, et du maïs et de tout ce qu'ils récoltaient, ils emportaient à Cusco 100 charges, et d'autres années 50 […]* »[390]. Le fait que la quantité de denrées agricoles livrée annuellement à Cusco par une communauté donnée puisse varier de cent à cinquante charges indique que les quantités produites et remises aux autorités incas, dès lors qu'elles étaient jugées acceptables, ne semblent pas avoir été strictement définies. Il est évidemment possible que ce *quipu* ait été fabriqué à l'occasion d'une année particulière, marquée par des aléas climatiques, sociaux ou politiques réduisant les attentes du pouvoir central. Nous pensons néanmoins que la participation à la *mit'a* primait sur la productivité du travail effectué et que cette participation était évaluée selon un principe de durée. Ce fonctionnement permettait ainsi aux *curacas*

[389] GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p. 414-422.
[390] « *Ellos tenían la costumbre de senbrar las chacaras del ynga que tenian en sus tierras y de maiz e de lo que cogian le llevaron al Cuzco 100 cargas y otro año 50 […]* », MURRA, John Victor, *Op.cit.*, 1983, p. 85.

d'organiser le fonctionnement de la vie locale pendant ces périodes qui voyaient un ou plusieurs groupes d'individus quitter temporairement leur communauté d'origine. L'uniformisation de la durée de service demandé aux *mit'ayuq* avait également un intérêt non négligeable du point de vue logistique puisqu'elle permettait d'organiser le déplacement des groupes étant, par exemple, appelés à se rendre sur des chantiers d'État ou dans des exploitations minières. L'individualisation des objectifs de chaque tributaire aurait entraîné une disparité des temps de travail, ce qui aurait impliqué une multiplication des déplacements. En effet, les tributaires les plus productifs auraient été libérés plus tôt de leurs obligations que leurs camarades moins prompts à s'acquitter de leur tâche, et auraient donc dû reprendre la route vers leur communauté avant ces derniers. Le pouvoir central aurait ainsi dû déployer à plusieurs reprises des moyens humains pour encadrer les *mit'ayuq* rentrant chez eux, puisque qu'il ne pouvait pas se permettre de les entretenir une fois leur travail terminé et ne pouvait pas par ailleurs les laisser circuler seuls à travers le Tahuantinsuyu. Il ne pouvait pas non plus, selon le principe d'équité qui semble avoir primé dans la politique de travail obligatoire mise en place par les Incas, leur demander d'en faire plus que les tributaires moins efficaces. Seule la filière agricole locale, c'est-à-dire les cultures des terres de l'Inca et du Soleil se trouvant à proximité du village ou de la cité où résidaient les *mit'ayuq*, pouvait impliquer des différences de temps de travail puisque les déplacements vers les champs ou les terrasses agricoles voisins ne nécessitaient aucune supervision de l'État. Cela explique l'affirmation de I. Garcilaso de la Vega selon laquelle les hommes riches étaient les hommes mariés ayant des enfants, qui pouvaient ainsi être aidés par leur femme et leur progéniture pour terminer plus rapidement les travaux agricoles[391] réalisés dans le cadre de la *mit'a*. Certains travailleurs devaient mettre plus de cœur à l'ouvrage et mieux maîtriser les pratiques agricoles que d'autres, cependant ils étaient tous dépendants des conditions climatiques et environnementales. Nous pensons donc que cet écart de motivation ou de qualification ne devait entraîner que de légères variations dans le temps de travail effectif de chacun. La participation de leurs proches à ces travaux pouvait accentuer cette disparité, mais elle ne pouvait pas représenter plus de quelques heures par jour travaillé. Ces quelques heures additionnées pouvaient, au fil des mois de service obligatoire, représenter une période de temps conséquente. Néanmoins son fractionnement quotidien et le fait que les sujets de l'Inca ne manquaient pas d'occupation en dehors de la *mit'a* afin d'assurer leur propre subsistance et de respecter leurs autres obligations, telles que l'*ayni* et la *minca*, contribuaient à atténuer tout sentiment d'inégalité de traitement entre *mit'ayuq* agricoles. Nous pensons que

[391] GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p. 322.

cette préoccupation n'avait pas lieu d'être en ce qui concerne les autres domaines concernés par la *mit'a* puisque les tributaires affectés à un même domaine effectuaient le même temps de travail. Des groupes d'individus plus efficaces que d'autres, sur les chantiers de construction par exemple, devaient simplement se voir confier une nouvelle tâche sans que cela ne soit perçu comme un travail supplémentaire mais plutôt comme la continuité de leur tâche précédente.

Plus concrètement, la durée de la période de service obligatoire est difficilement estimable. Les transcriptions en castillan de *quipu* d'époque inca fournissent une idée des effectifs réquisitionnés sans pour autant indiquer le temps imparti au service imposé à chaque groupe. Les groupes de *mit'ayuq* étant engagés dans un système de travail fonctionnant selon un principe d'alternance, la durée de la période accomplie devait varier en fonction de l'affectation reçue. P. Sarmiento de Gamboa, dont nous avons déjà évoqué la tendance à amplifier les dérives tyranniques du pouvoir central inca, prétend que la durée invariable d'engagement annuel d'un tributaire envers l'État était de neuf mois[392]. Il affirme également que la quantité de travail exigée était telle que les tributaires étaient mobilisés jour et nuit pour s'acquitter du tribut[393]. Nous sommes loin de la version de J. de Betanzos qui affirme que le montant du tribut fixé par l'Inca aux différentes provinces était raisonnable et prenait en compte les particularités de chaque région[394]. I. Garcilaso de la Vega se montre plus précis au moment d'évoquer le sort des travailleurs engagés dans l'exploitation des mines appartenant à l'État inca et chargés de fondre le minerai qui en était extrait, puisqu'il évoque une obligation de travail de seulement deux mois par an[395]. S'il semble délicat de chercher à déterminer avec précision à partir d'informations aussi disparates la durée associée à l'accomplissement de la *mit'a,* il est néanmoins possible d'en tirer quelques éléments de réponse. D'une part, le tribut en force de travail impliquait un engagement des travailleurs pendant plusieurs mois. Le travail des mineurs et des fondeurs étant considéré comme le plus pénible qui soit dans le monde inca, la durée de deux mois énoncée par I. Garcilaso de la Vega semble cohérente. Elle implique également que les autres missions confiées aux *mit'ayuq* devaient les occuper sur une période plus longue,

[392] « *[Tupac Inca Yupanqui] repartió los meses del año para los trabajos y labores del campo de esta manera, que solos tres meses del año daba a los indios par que en ellos hiciesen sus sementeras, y los demás para que se occupasen en las obras del Sol, huacas y del inca.* », SARMIENTO DE GAMBOA, Pedro, *Op.cit.*, p. 134.
[393] « *Tupac Inca los tasó y puso en cuenta de los tributos que habían de dar y les repartió las tasas conforme a lo que en cada provincia se daba […] de manera que los tenía tan cargados de tasas y tributos que habían menester trabajar perpetuamente de noche y de día para pagarlas* », *Ibid.*
[394] « *[Pachacútec Inca Yupanqui] dio y señalo a cada uno de ellos memoria de lo que ansí habían de traer et tributar a él y a la ciudad de Cusco, […] dando e señalando a cada uno tributos moderados tales que sin vejación e molestia alguna, los pudiesen dar* », BETANZOS, Juan de, *Op.cit.*, p. 136.
[395] « *Los mineros y fundidores de los metales […] estaban obligados a trabajar dos meses y nos más. Y con ellos cumplían su tributo. El demás tiempo del año lo gastaban en lo que bien les estaba.* », GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p. 318.

tandis que le temps de trajet entre la communauté d'origine d'un tributaire et le lieu de la *mit'a* pouvait également faire varier la durée de son affectation. S'il est peu probable que les neuf mois avancés par P. Sarmiento de Gamboa ait été acceptés par la population (d'autant plus que certains sujets de l'Inca pouvaient être régulièrement appelés à venir gonfler les rangs de l'armée impériale en cas de nouvelle entreprise conquérante), on peut aisément envisager que la *mit'a* ait occupé les différents groupes réquisitionnés pendant deux à six mois. Ce délai permettait à chacun d'assurer le reste du temps ses obligations envers les dieux et les *huaca* (célébrations rituelles), envers la communauté (*minca*), envers ses proches (*ayni*) et envers sa cellule familiale.

La question de la fréquence du renouvellement de la *mit'a* est également épineuse, notamment car les chroniqueurs ont tendance à évoquer une base annuelle. Néanmoins nous pensons qu'il s'agit simplement d'un cadre théorique fondé sur le calendrier inca et ne s'appliquant strictement qu'à la *mit'a* agricole. En effet, s'il était par exemple possible de tisser tout au long de l'année, les cultures demandaient nécessairement de respecter le rythme des saisons et les singularités climatiques de l'aire andine, tandis que la surface de terre cultivable associée à une communauté bien précise variait peu d'une année sur l'autre. Le souhait du pouvoir central de produire très régulièrement d'importants volumes de denrées alimentaires[396] nous incite donc à penser que la demande émanant de l'État dans ce domaine devait être stable. Cette stabilité n'était néanmoins pas de mise dans tous les autres domaines requérant d'importants effectifs (tissage, construction, exploitation minière, guerre), en raison notamment de l'inégale expansion territoriale inca d'une année à l'autre, ce qui devait avoir un impact sur la *mit'a* agricole. En effet, si moins de tributaires généraux étaient affectés à d'autres activités, ils pouvaient venir gonfler les rangs des *mit'ayuq* agricoles, ce qui permettait de répartir différemment le travail à l'échelle de la communauté. Il nous semble fort probable que de nombreux tributaires ne s'acquittaient pas de la *mit'a* chaque année, contrairement à ce que laisse entendre le discours officiel, et étaient mobilisés lorsque l'autorité impériale avait besoin d'eux. Ainsi, le fait que le cadre théorique d'organisation du travail obligatoire soit annuel ne se traduit pas concrètement par une annualisation de sa tenue pour l'ensemble des *mit'ayuq* potentiels. Il nous semble donc erroné de considérer que le tribut était versé annuellement et il semble plus prudent de parler d'un versement régulier en fonction des besoins et des demandes de l'État inca, sans qu'il y ait véritablement eu une systématisation du point de vue calendaire.

[396] BETANZOS, Juan de, *Op.cit.*, p. 137.

L'idée d'un versement annuel pourrait peut-être s'appliquer à l'échelle du territoire géré par un *curaca*, mais certainement pas à celle de l'*ayllu* et encore moins à celle de l'individu.

d. Logistique de déploiement et d'entretien de la force de travail

Le formidable réservoir de travailleurs mobilisables par le souverain cusquénien était un atout majeur pour le pouvoir central inca dans l'optique d'exploiter les ressources dispersées à travers l'immensité du Tahuantinsuyu. La mise en œuvre de la *mit'a* représentait néanmoins un énorme défi logistique. En effet, comme nous l'avons déjà mentionné auparavant, ce mécanisme de captation de la force de travail que constituaient les millions de sujets de l'Inca s'inscrivait dans un système de réciprocité engageant l'État et les travailleurs mobilisés. Le caractère asymétrique des relations qui existaient entre ces deux parties résidait dans le fait que le bénéfice que l'Inca retirait du travail des *mit'ayuq* était bien supérieur à ce que ces derniers percevaient en rétribution[397]. Cela ne doit néanmoins pas nous faire oublier que l'entretien de ces très nombreux tributaires demandait aux autorités impériales un gros investissement logistique.

Le déploiement concret de groupes de travailleurs hors de leur village de résidence impliquait la construction de routes afin de connecter les différents territoires concernés. Le fait que les *mit'ayuq* ne quittaient que rarement leur province d'origine pour s'acquitter de la *mit'a* constituait l'une des règles fondamentales régissant le service de travail obligatoire. Ils pouvaient néanmoins avoir à parcourir des dizaines de kilomètres pour se rendre jusqu'au chantier de construction désigné par l'autorité inca ou jusqu'au point de ralliement des troupes qui venaient grossir les rangs de l'armée impériale. Cette dernière utilisait d'ailleurs les mêmes routes pour se projeter à travers l'ensemble du territoire impérial. L'approvisionnement des tributaires sur le chemin menant vers leur lieu d'assignation était également pris en charge par l'État. Ces opérations de ravitaillement nécessitaient la construction de relais routiers - les *tambo* – qui servaient notamment à entreposer tout ce dont les *mit'ayuq* et les guerriers en campagne pouvaient avoir besoin, qu'il s'agisse de nourriture, de vêtements, d'armes ou d'outils[398]. Une fois les travailleurs arrivés à destination, ils restaient à la charge de l'État et n'avaient encore une fois qu'à fournir leur force de travail, sans rien dépenser de leurs biens

[397] ESPINOZA SORIANO, Waldemar, *Op.cit.*, 2008, p. 400.
[398] PIZARRO, Pedro, *Op.cit.*, p. 95 et 97-98.
CIEZA DE LEÓN, Pedro de, *Op.cit.*, p. 63-64 et 73-74.
GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p. 294 et 318.

pendant toute la durée de leur engagement envers l'Inca. Ils étaient nourris, vêtus et logés[399], ce qui pouvait impliquer selon la région la construction de structures d'habitats temporaires servant le temps que les travaux soient terminés. I. Garcilaso de la Vega affirme que la santé des tributaires était également prise en compte puisque « *on fournissait à tous ceux qui travaillaient pour s'acquitter du tribut tous les médicaments nécessaires s'ils tombaient malades* »[400]. Pour rendre le travail moins désagréable, des banquets étaient organisés à différents moments au cours de la période de service, à l'occasion desquels des mets de prestige étaient offerts par l'Inca, notamment de la viande et de la *chicha*. Si ce modèle d'organisation du travail institutionnalisé peut paraître un peu trop généreux, voire utopique, il découle d'une logique de rétribution profondément ancrée dans les traditions andines de réciprocité à laquelle même un personnage aussi important que l'Inca ne pouvait se soustraire. Pour disposer de la force de travail des tributaires, le souverain cusquénien devait en retour entretenir cette relation mutuelle et il ne rechignait pas à remplir sa part du contrat, allant très certainement jusqu'à fournir aux *mit'ayuq* la coca si importante aux yeux des populations andines dans le cadre du travail[401].

Le travail, hier comme aujourd'hui, impliquait l'usage de matériaux bruts et d'outils divers et variés, dont la production et l'acheminement étaient également à la charge du pouvoir central. Les semences utilisées sur les terres de l'Inca et du Soleil provenaient des réserves de l'État[402], tout comme les outils de bronze nécessaires à l'exploitation des nombreuses mines appartenant à l'Inca et à la réalisation de constructions monumentales[403]. La laine et le coton utilisés par les *mit'ayuq* pour la confection des vêtements de base (*hauasca*) étaient également fournis par le pouvoir inca[404]. La laine provenait des troupeaux de camélidés appartenant au pouvoir impérial et était stockée dans les *tambo* avant d'être redistribuée aux communautés tributaires pour être transformée en vêtements de base. Ces vêtements quittaient par la suite le village où ils avaient été confectionnés pour venir remplir les entrepôts situés le long des routes inca. Ils servaient notamment à vêtir les *mit'ayuq* lorsqu'ils travaillaient pour l'État et étaient périodiquement distribués à la population dans le cadre de la relation de réciprocité liant les tributaires au

[399] GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p. 300.
BETANZOS, Juan de, *Op.cit.*, p. 96 et 156.
[400] « *a todos […] que trabajaban en lugar de tributos se les proveyese todo lo necesario de […] medicinas, si enfermasen* », GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p. 322.
[401] Nous abordons en détail cette question de la circulation de la coca parmi les travailleurs dans le Chapitre 5.
[402] *Ibid.*, p. 294.
[403] LECHTMAN, Heather, « The Inka, and Andean Metallurgical Tradition », dans : *Variations in the Expression of Inka Power*, sous la direction de BURGER, Richard L., MORRIS Craig et MATOS MENDIETA Ramiro, Washington, D. C. : Dumbarton Oaks Research Library and Collection, 2007, p. 342.
[404] GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p. 295-296.

souverain inca. Les différents foyers constituant une communauté pouvaient également confectionner des vêtements de base pour leur usage personnel à partir de la laine des camélidés qu'ils possédaient. Il s'agissait néanmoins là d'une activité indépendante, réalisée dans le cadre de la vie domestique de chaque cellule familiale et à partir d'une matière première qui n'était pas systématiquement fournie par l'autorité inca. Cette production d'ordre privé ne doit pas être confondue avec celle intervenant dans le cadre de la *mit'a* dont elle était totalement distincte. De la même manière, les artisans et orfèvres employés par l'État recevaient de ce dernier les matériaux bruts, notamment les métaux, dont ils avaient besoin pour travailler. Dès lors que la *mit'a* correspondait à une activité produisant des biens matériels ou à la réalisation de travaux de construction, la matière première et les outils utilisés étaient puisés dans les stocks constitués par le pouvoir central en prévision de ces tâches et préalablement entreposés dans les *tambo* situés à proximité. L'administration inca procédait directement à leur transfert et à leur distribution aux *mit'ayuq* lorsqu'il n'y avait pas d'intermédiaire local, notamment sur les chantiers de construction et les exploitations minières. Dans le cas de la production textile, la répartition de la laine et du coton entre les différents foyers avait lieu sous la responsabilité des autorités locales et était étroitement contrôlée par les *llactacamayoc*, tandis que les *quipucamayoc* tenaient des registres permettant d'éviter tout détournement de cette matière première. En effet, les lois punissant le vol dans la société inca n'ont pas été édictées simplement par précaution et des tentatives d'appropriation frauduleuse de matériaux et de biens devaient avoir lieu[405]. Dans le cas où la *mit'a* s'apparentait à un service purement immatériel et non créateur de richesses accumulables, seuls les besoins essentiels à la subsistance de chaque travailleur étaient couverts, ce qui était de toute façon le cas pour l'ensemble des *mit'ayuq*.

Ces différentes mesures contribuaient à la pérennité du système de tribut sous forme de force de travail. En instaurant cette relation de réciprocité, l'État inca, personnalisé par le souverain lui-même, s'engageait pleinement envers les *mit'ayuq*. L'asymétrie de cette relation était atténuée par les rétributions accordées à ces derniers en échange de leur travail. Il s'agissait néanmoins d'un moindre mal pour les communautés assujetties par la force qui préféraient certainement le travail obligatoire à la destruction pure et simple. Ce n'est pas ce qui transparaît dans le discours officiel, qui met en avant la subjugation des populations par la puissance impériale (et bien souvent par la diplomatie) et laisse penser que leur coopération était le plus souvent volontaire une fois les bienfaits de la présence inca constatés. Ce schéma nous semble

[405] BETANZOS, Juan de, *Op.cit.*, p. 150.

l'expression d'une vision unilatérale émanant du pouvoir cusquénien et ne doit pas nous conduire à sous-estimer le mécontentement dont la *mit'a* pouvait être à l'origine. En effet, l'exaspération engendrée par l'imposition d'un système de travail contraignant et les déplacements de population qui accompagnaient ce système est souvent reléguée au second plan par les chroniqueurs. L'accent semble davantage mis sur la guerre civile meurtrière ayant opposé les partisans de Huascar et d'Atahualpa pendant les dernières années de l'empire, qui a pu contribuer au rejet de l'autorité inca observé chez divers peuples andins et dont a su profiter l'envahisseur espagnol. Loin des considérations fantaisistes de L. Baudin qui établissait un parallèle entre l'organisation du travail inca et le « travail attrayant » rêvé par Charles Fourier[406], le principe même de « rotation des travailleurs et de charges de travail équitables »[407] évoqué par W. Espinoza Soriano pour justifier la pleine coopération des indigènes ne nous convainc pas. Cette idée ne nous semble être qu'une illusion véhiculée par la vision extrêmement homogène de la société inca émanant des sources ethno-historiques. La mise en compétition des travailleurs en fonction de leur *ayllu* d'origine devait au contraire inciter les *curacas* soucieux de s'illustrer aux yeux de l'Inca à ne pas appliquer un principe de rotation réellement équitable au sein de leur communauté. La possibilité que l'affectation à des tâches ingrates ait pu servir à un chef local de moyen de punition des individus peu coopératifs renforce également l'idée d'une iniquité dans la désignation des *mit'ayuq* par les autorités locales. Un tel phénomène ne devait pas manquer de créer des tensions autour des groupes d'individus les plus sollicités. Les autres raisons évoquées, d'une part la non-exploitation des enfants et des anciens, d'autre part le fait que les *mit'ayuq* étaient entretenus par l'État, nous semblent plus convaincantes mais ne pouvaient suffire à faire accepter le principe de la *mit'a* à l'ensemble des peuples soumis. Le souvenir de rébellions est d'ailleurs présent dans les chroniques même s'il y est certainement sous-estimé[408]. Cette propension au rejet de l'autorité impériale a nécessairement été encouragée par l'instauration forcée par les Incas du service de travail obligatoire à la suite de chaque nouvelle conquête. La *mit'a* constituait en effet le plus profond bouleversement de la vie quotidienne des peuples assujettis par les souverains cusquéniens et, par là même, de l'ordre traditionnellement établi au niveau local durant l'Intermédiaire Tardif.

[406] BAUDIN, Louis, « Les communautés agraires du Pérou précolombien », *Revue d'histoire économique et sociale*, 1927, Vol. 15, nº 3, p. 313.
[407] ESPINOZA SORIANO, Waldemar, *Op.cit.*, p. 375.
[408] SARMIENTO DE GAMBOA, Pedro, *Op.cit.*, p. 80-81, p. 130.
BETANZOS, Juan de, *Op.cit.*, p. 189-191 et p. 192.
CIEZA DE LEÓN, Pedro de, *Op.cit.*, p. 76.

Les banquets rituels et festifs organisés par le pouvoir central[409] préalablement à la *mit'a* et les rétributions de nature identique qui ponctuaient la période de travail obligatoire devaient jouer un rôle central dans l'entretien et la préservation de cette relation d'ordre économique au caractère éminemment asymétrique. Elle ne fonctionnait néanmoins pleinement qu'avec les *ayllu* et les communautés parfaitement intégrés au Tahuantinsuyu, tandis qu'elle devait conserver un caractère relativement superficiel dans le cas des entités politiques qui ne souhaitaient pas jouer le jeu et se plier sans réserve aux exigences du pouvoir central inca.

[409] DEMARRAIS, Elizabeth, CASTILLO, Luis Jaime et EARLE, Timothy, « Ideology, Materialization, and Power Strategies », *Current Anthropology*, 1996, Vol. 37, nº 1, p. 27.

II. LE TRAVAIL AU CŒUR DE LA STRATÉGIE INCA D'IMPLANTATION ET DE CONTRÔLE DES TERRITOIRES CONQUIS

La *minca* et la *mit'a* constituaient deux mécanismes différents de captation de la force de travail, aux niveaux micro-territorial et macro-territorial. Les différences qui caractérisaient ces deux dispositifs, qu'il s'agisse de l'échelle à laquelle ils s'appliquaient ou du degré d'asymétrie inhérent à chacun, ne doivent cependant pas occulter le fait qu'ils mettaient l'accent sur un élément essentiel du système économique élaboré par les institutions étatiques : le travail. L'économie inca se fondait principalement sur le travail accompli par les sujets, qu'il s'agisse de celui des *mit'ayuq* ou de celui réalisé par l'ensemble des individus dont l'activité générait des richesses, quelles qu'elles aient été, revenant au pouvoir central. Ce dernier en disposait alors comme bon lui semblait et pouvait mener à bien une expansion dont la pérennité dépendait essentiellement de sa capacité à intégrer économiquement les territoires politiquement soumis. Cette intégration passait par la mise au travail de la majorité des populations nouvellement assujetties selon un principe de cercle vertueux qui se devait d'être aussi malléable qu'extensible, et dont la mise en place était permise par le travail des sujets anciennement conquis. Le système économique inca reposait donc sur un concept cyclique.

A. L'OMNIPRÉSENCE DU TRAVAIL DANS LA PENSÉE ET LA SOCIÉTÉ INCA

La place du travail était centrale dans la société inca. On constate en effet l'importance d'une mission spécifique confiée par Inti à Manco Capac et Mama Ocllo dans les mythes des origines incas : enseigner à leurs sujets la manière de travailler la terre, de domestiquer les camélidés, de produire leur nourriture, de construire des édifices et des routes, de tisser et de confectionner toutes sortes d'objets artisanaux[410]. Il est d'ailleurs intéressant de constater que, dans le récit mythique rapporté par I. Garcilaso de la Vega, le tissage de vêtements de base est déjà une tâche spécifiquement confiée aux femmes. Ce rôle essentiel du travail nous semble plus évident encore lorsque nous prenons la peine de considérer certains principes qui régissaient son fonctionnement et les pratiques qui en découlaient.

[410] GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p. 82.

1. Le rejet de l'oisiveté et de la paresse

Dans le discours officiel inca, qui a fortement influencé les écrits des chroniqueurs espagnols, l'oisiveté et la paresse étaient fermement condamnées, la morale cusquénienne n'étant pas sans rappeler celle des Mexica[411]. I. Garcilaso de la Vega insiste en effet sur le fait que tous les individus qui n'étaient pas exemptés du tribut devaient travailler[412], tandis que P. de Ondegardo affirme que les "indiens" étaient toujours occupés lorsqu'ils ne s'adonnaient pas à l'agriculture et au tissage[413]. J. de Betanzos sous-entend quant à lui que le travail équivalait à un bien de valeur puisqu'un voleur ne pouvant rembourser sa victime se voyait contraint de travailler pour lui[414]. Il rapporte également que les *curacas* devaient veiller à ce que la population ne succombe pas à la paresse, particulièrement les femmes et les enfants[415], afin de ne pas montrer le mauvais exemple, sous peine d'une sanction de l'État contre les parents peu regardants[416]. P. Cieza de León précise que l'oisiveté n'était tolérée dans aucune classe de la société et que même l'Inca était tenu de montrer l'exemple[417] en participant ponctuellement à certains travaux des champs, une référence au lancement symbolique des saisons agricoles par le souverain et des membres de la noblesse inca. M. de Murúa surenchérit en précisant que, de peur d'être châtiés par leur *curaca*, les "indiens" ne s'accordaient aucun répit lors des trajets réalisés sur les routes incas mais, qu'au contraire, ils en profitaient pour filer la laine ou accomplir des travaux manuels simples qui pouvaient être réalisés en marchant[418]. Si

[411] DUVERGER, Christian, *La fleur létale. Economie du sacrifice aztèque*, Paris : Seuil, 1979, p. 63.
[412] GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p. 321.
[413] « *Siempre la comunidad andaba ocupada en unas cosas y en otras ; fuera del tiempo que se les daba para hacer sus sementeras y tejer sus ropas.* », ONDEGARDO, Polo, *Op.cit.*, p. 220.
[414] « *Si no tuviese el tal ladrón con qué lo pagar, ni tuviese por ello, que fuese dado el tal ladrón al señor cuya la cosa hurtada era por perpetuo servidor suyo* », BETANZOS, Juan de, *Op.cit.*, p. 150.
[415] « *[Pachacútec] Ynga Yupangue les encomendaba que en sus tierras no hubiese ociosidad en los mancebos ni en las mujeres, porque no fuesen causa las tales ociosidades de tener los suyos resabios de mal ejemplo* », *Ibid.*, p. 96.
[416] « *Y que el padre que no tuviese cuidado de imponer al tal su hijo, fuese preso y estuviese tantos días en la cárcel.* », *Ibid.*, p. 149.
[417] « *No consentia que ninguno fuese haragan y anduviese hurtando el trabajo de otros, sino á todos mandaban trabajar. Y así, cada señor, en algunos dias, iba á su chácara y tomaba el arado en las manos y aderezaba la tierra, trabajando en otras cosas. Y aún los mismos Incas lo hacian, puesto que era por dar buen ejemplo de sí* », CIEZA DE LEÓN, Pedro de, *Op.cit.*, p. 74.
[418] « *La causa de tanta curiosidad fue que ningún indio ni india andaba por los caminos sin entender en algo de trabajo, porque no había de haber ociosos en todo tiempo. Así, caminando, las mujeres iban hilando las tareas que les daban para los vestidos de la ropa común, que el Ynga daba a los que le estaban sirviendo en la guerra o en las conquistas, o guarniciones de las fronteras o en otra cualquier ocupación. Los indios iban tanbiém trabajando en echar molinillos a sus mantas, que los hacían de lana y de diferentes colores. Otros iban haciendo ojotas para su calzado y de sus mujeres, otros iban ocupados en alguna cosa, de suerte que no había de haber ninguno que no entendiese en algo. Así, sentados o parados o andando, trabajaban, por miedo del castigo tran cruel y severo que les daban sus curacas y gobernadores del mismo Ynga.* », MURÚA, Martín de, *Op.cit.*, p. 358-359.

l'universalité de ce principe et des sanctions encourues doit nécessairement être nuancée, la perception inca de l'inactivité est éloquente : elle était intolérable et passible de sanctions plus ou moins sévères. Un travail extrêmement pénible pouvait d'ailleurs constituer une punition. Le travail était ainsi source de subsistance pour ceux qui l'accomplissaient, de prestige pour le *curaca* et de richesse pour l'Inca, mais il pouvait également être un outil de pression pour ce dernier et constituer une forme de châtiment pour les travailleurs oisifs ainsi qu'une menace planant sur les *curacas* négligents.

2. Entre quête de gloire et assujettissement pacifique : comment le travail a façonné la pensée conquérante inca

Si le travail pouvait donc parfois revêtir un aspect négatif, de par sa fonction punitive, il a également fortement influencé le mode opératoire adopté par les Incas au cours des conquêtes entreprises pour agrandir le Tahuantinsuyu. En effet, l'objectif des armées impériales n'était pas de ravager et piller les provinces ciblées, ni d'asservir à tout prix les populations extérieures à l'empire. Depuis l'occasion saisie au milieu du XV^{e} siècle par Pachacútec Inca Yupanqui de donner une nouvelle dimension aux ambitions conquérantes incas, la guerre a essentiellement servi à mettre la main sur une force de travail destinée à produire à un rythme régulier les richesses nécessaires à une croissance rapide de l'empire. Cette main d'œuvre était une source de richesses inépuisable puisque les parents élevaient leurs enfants et les formaient, selon les préceptes incas, pour qu'ils puissent par la suite prendre leur place et perpétuer le système de production à grande échelle. L'expansion inca reposait donc sur une intégration des populations à un système économique contrôlé par l'État inca et dont il était le principal bénéficiaire. L'apparente volonté de Pachacútec Inca Yupanqui de débuter une expansion inca vouée à se poursuivre au-delà de son règne se concrétisa grâce à la gestion de Tupac Inca Yupanqui qui corrigea les défauts ayant échappé à son père et perfectionna notamment le mécanisme de la *mit'a*[419]. Le rôle attribué aux populations soumises était ainsi au cœur de la pensée conquérante inca : les individus assujettis constituaient une force de travail renouvelable et créatrice de richesses qu'il fallait, autant que possible, préserver.

[419] SARMIENTO DE GAMBOA, Pedro, *Op.cit.*, p. 133.

C'est dans cette optique que les Incas élaborèrent un *modus operandi* singulier reposant sur les deux piliers que sont la diplomatie et la force militaire[420]. Lors des campagnes impériales, l'Inca rassemblait une armée de plusieurs milliers ou dizaines de milliers d'hommes qui lui servaient tout autant, si ce n'est plus, à intimider l'adversaire qu'à combattre. Le fait que les rangs de l'armée inca aient majoritairement été constitués d'*auka*, des hommes qui combattaient pour le souverain de Cusco dans le cadre de la *mit'a* et n'avaient rien de guerriers professionnels, est sans équivoque. L'Inca disposait des ressources nécessaires pour entretenir une armée professionnelle. Toutefois, les souverains successifs semblent avoir fait le choix de s'en passer. Il y a plusieurs explications à cela. D'une part, des guerriers employés à temps plein ne produisaient aucune richesse utilisable dans le cadre de l'économie politique inca. D'autre part, alors que certains chroniqueurs insistent sur l'aspect guerrier de l'Inca et sur le devoir qu'avait le souverain nouvellement intronisé de légitimer son titre sur le champ de bataille[421], l'importance de la guerre dans la société cusquénienne semble avoir été exagérée. Ce n'est pas la guerre qui légitimait le souverain mais la victoire, source de prestige et prétexte au triomphe, et celle-ci était souvent obtenue par la négociation. P. Cieza de León ne dit pas autre chose lorsqu'il décrit la stratégie de l'Inca pour soumettre une province convoitée : il envoyait tout d'abord des messagers chargés de présents aux chefs locaux afin de les séduire, traitant avec égard ceux qui acceptaient promptement de se soumettre, et n'éliminait pas systématiquement ceux qui choisissaient de résister et de le combattre[422]. Le sens moral implicitement mis en avant par le chroniqueur pour justifier une telle stratégie dissimule en réalité l'objectif principal de l'Inca : épargner au maximum les populations locales afin de pouvoir les mettre rapidement au travail. La même pratique a été observée par P. Pizarro à l'occasion de la conquête du Pérou, lorsqu'Atahualpa envoya à F. Pizarro un messager chargé de lui offrir des canards et des vêtements parés d'or et d'argent[423]. Cette pratique exprimait officiellement l'intention pacifique

[420] ROSTWOROWSKI DE DIEZ CANSECO, Maria, « Una hipótesis sobre el surgimiento del Estado inca (1978) », dans : *Los Incas*, Lima : Instituto de Estudios Peruanos, 2017, p. 94-95.
[421] CIEZA DE LEÓN, Pedro de, *Op.cit.*, p. 153-157.
[422] « *Ellos salian del Cusco con su gente y aparato de guerra y caminaban con gran concierto hasta cerca de donde habian de ir y querian conquistar[…]. Y sabiendo por el camino que habian de llevar y la órden con que habian de ir, enviábales mensajeros propios, con los cuales les enviaba decir quel queria tenerlos por parientes y aliados, por tanto, que con buen ánimo y corazon alegre, saliesen á lo recebir y recibirlo en su provincia, para que ella le sea dada la obediencia[…] ; y por que lo hagan con voluntad, enviaba presentes á los señores naturales. Y con esto, y con otras buenas maneras que tenian, entraron en muchas tierras sin guerra, en las cuales madaba á la gente de guerra que con él iba, que no hiciesen daño ni injuria ninguna, ni robo, ni fuerza […]. En otras muchas que entraron de guerra y por fuerza de armas, mandábase que en los mantenimientos y casas de los enemigos se hiciese poco daño* », *Ibid.*, p. 65-66.
[423] « *En Sarrán salió el mismo indio llamado Apo […]. Vino descubiertamente de parte de Atagualpa al Marqués don Francisco Pizarro con ciertos patos desollados y dos camisetas de algentería de plata y oro, lo cual presentó a don Francisco Pizarro diciendo se lo enviaba Atagualpa* », PIZARRO, Pedro, *Op.cit.*, p. 47.

du pouvoir central d'incorporer les populations non encore intégrées à l'empire. Cette pensée s'accorde avec l'épisode rapporté par I. Garcilaso de la Vega de la création de Cusco par Manco Capac et Mama Ocllo, dans lequel il insiste sur la recherche de l'ordre et de l'harmonie entre les sujets[424]. Elle fait également écho à la façon dont la production artistique inca semble plus avoir cherché à animer le monde qu'à projeter une image d'État à craindre. Ce désir d'ordre cosmique contribuait ainsi au bénéfice matériel des Incas[425] et se traduisait également par le remaniement quasi-systématiquement entrepris des provinces nouvellement intégrées au Tahuantinsuyu. Cette réorganisation logistique et structurelle servait le dessein du souverain inca qui désirait faire au plus vite de ses nouvelles possessions des territoires rentables, principalement exploités par les populations locales. Ces dernières étaient donc traitées le moins durement possible par l'Inca au cours des guerres d'expansion, afin de ne pas faire naître de réticence particulière - ou même de ressentiment à l'égard de l'envahisseur - venant entraver le bon fonctionnement de la *mit'a* fraîchement instaurée.

3. Le travail à tout prix : curiosités et paradoxes d'une pratique universelle

Si l'estimation de la quantité de travail fournie, par exemple lors d'un chantier public, est une opération souvent délicate[426], les réalisations architecturales et les multiples transformations du paysage opérées au sein du territoire impérial suffisent à illustrer son importance au sein de la société inca. Elles ne constituent néanmoins que la partie émergée d'un iceberg aussi immense qu'hétérogène. En effet, les différentes catégories proposées et détaillées auparavant se rapportent à l'ensemble des fonctions exercées et des travaux accomplis dans le cadre de la *mit'a*. Elles excluent toutefois certaines activités dont la teneur nous échappe quelque peu et qui semblent négligeables au sein du système économique inca. I. Garcilaso de la Vega nous rapporte ainsi que les « impotents », qui n'étaient pas capables de contribuer à la *mit'a* par leur travail, étaient tenus de s'acquitter d'un tribut en poux[427]. S'il pourrait s'agir ici

[424] GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p. 81 et 90-91.
[425] CUMMINS, Thomas B. F., « Inka Art », dans : *The Inka Empire: A Multidisciplinary Approach*, sous la direction de SHIMADA, Izumi, Austin : University of Texas Press, 2015, p. 191.
[426] EECKHOUT, Peter, « Monuments, temps et pouvoir, force de travail et structure de l'autorité à Pachacamac, côte centrale du Pérou », *Itinéraires belges aux Amériques*, 2002, Vol. 50, p. 206-207.
[427] « *Otra manera de tributo daban los impedidos que llamamos pobres. Y era que de tantos a tantos días eran obligados a dar a los gobernadores de sus pueblos ciertos cañutos de piojos. Dicen que los Incas pedían aquel tributo para que nadie – fuera de los libres de tributo – se exentase de pagar pecho, por pobre que fuese. Y que a estos se lo pedían de piojos porque, como pobres impedidos, no podían hacer servicio personal, que era el tributo que todos pagaban.* », GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p. 297.

de l'évocation d'un travail d'ordre sanitaire, l'anecdote prête tout de même à sourire et nous semble surtout révélatrice de la symbolique très forte associée au travail. En dehors des individus officiellement exemptés du tribut, tous les sujets de l'Inca avaient pour obligation de s'en acquitter par leur travail, tout du moins en théorie. Cette universalité du tribut inca pouvait ainsi mener les populations à remplir des missions parfois étonnantes[428]. Elle devait de plus décourager la mauvaise volonté des plus réticents et excluait la possibilité d'y échapper par un quelconque recours légal, évitant au passage l'émergence de discriminations et de rancœurs. Ce principe découle d'une certaine logique puisque, dès les premiers contacts avec ses nouveaux sujets, l'Inca s'efforçait d'adopter une attitude bienveillante et attendait en retour la participation de tous au bon fonctionnement de la société et le respect de chacun des règles qui contribuaient à l'harmonie de l'empire.

Cette volonté de l'Inca d'établir à tout prix des liens de réciprocité avec l'ensemble des communautés intégrées à l'empire avait pour objectif de capter la masse globale des travailleurs, quitte à ce que l'État soit parfois propulsé du mauvais côté de cette relation asymétrique. Nous voyons mal en effet l'avantage qu'il retirait du lien qui l'unissait économiquement aux *mit'ayuq* ou aux sujets s'acquittant d'un tribut en poux ou en lézard (si ce n'est peut-être la consommation de ces derniers). Il est néanmoins fort probable que ces contributions au tribut aient eu une véritable utilité et que notre incompréhension soit due aux lacunes documentaires caractérisant certaines régions et communautés intégrées au Tahuantinsuyu. La réciprocité tant désirée par les Incas, soucieux de s'attacher toute la force de travail disponible au sein du territoire qu'ils dominaient, semble tout de même s'être parfois transformée en piège pour le pouvoir central. Un cas particulièrement significatif de ce phénomène de revers de médaille a été mis en évidence dans le nord de la région d'Atacama, qui abritait les anciens complexes miniers incas de San José del Abra et de San Pedro de Conchi. Ainsi, dans le cadre de la *mit'a* minière, les Incas y développèrent une opération spécialisée d'extraction de turquoise, ainsi qu'en moindre quantité de chrysocole et de pseudomalachite[429]. Cette activité fut mise en place grâce à l'expansion d'un système d'exploitation minière préalablement élaboré par les populations locales au cours de l'Intermédiaire Tardif et, suite à l'apport par l'État inca de travailleurs affectés uniquement aux activités minières afin

[428] Pedro Pizarro rapporte par exemple dans le chapitre VII de sa chronique que des entrepôts situés près de Tangarala, dans le nord du Chinchasuyu, étaient remplis de *« lagartijas secas »* (lézards secs) qui devaient être apportés à l'Inca en tant que tribut, ce qui impliquait donc que des tributaires soient chargés de leur faire la chasse.
[429] SALAZAR, Diego, « La producción minera en San José del Abra durante el período Tardío atacameño », *Estudios Atacameños*, 2008, Vol. 36, p. 68.

d'augmenter les volumes de minerais extraits. Si nous nous en tenons à la stratégie économique traditionnellement adoptée par les Incas, l'augmentation de la quantité de minerais aurait dû conduire à une augmentation des exportations vers les entrepôts et les ateliers d'État situés plus au nord. On observe pourtant que la production de turquoise à El Abra a principalement servi à approvisionner les populations locales qui l'utilisaient en grande quantité, à la fois dans le cadre d'offrandes rituelles et pour la confection d'ornements lapidaires[430]. Plus étonnant encore, la redistribution de turquoise ne se limitait pas à l'élite locale mais bénéficiait à l'ensemble de la population, excluant toute opération de renforcement de la position des chefs locaux. Le cuivre récupéré grâce à ces exploitations pouvait évidemment servir à la réalisation de bronze à l'étain (très prisé par le pouvoir cusquénien). Cependant, l'investissement local consenti par l'État inca et la valeur de la rétribution qu'il accordait aux populations locales en échange de leur travail pose la question, dans ce cas précis, de l'existence d'un véritable intérêt économique pour le pouvoir central qui ne semble pas être le réel bénéficiaire de la *mit'a*. Les Incas pouvaient, en quelque sorte, se retrouver piégés par les obligations de réciprocité que le système, mis en place par leurs soins, leur imposait. Il est possible que nous soyons ici face à l'une des limites concrètes de la volonté universellement affichée par le souverain de Cusco de s'attacher la force de travail de l'ensemble de ses sujets.

Ce genre de cas semble cependant, à l'aune des données actuelles, être minoritaire et la stratégie inca de captation de la force de travail par l'établissement de relations économiques asymétriques était, dans l'ensemble, profitable à l'État. Ce dernier, comme lors des entreprises conquérantes de Pachacútec Inca Yupanqui, Tupac Inca Yupanqui et Huayna Capac, savait se montrer flexible et s'adapter aux particularités locales, développant ainsi différentes stratégies de domination des communautés soumises et des territoires conquis, dans un seul et même but : mettre la population au travail.

[430] *Ibid.*, p. 69.

B. S'ADAPTER POUR DOMINER : STRATÉGIES INCAS D'IMPLANTATION ET D'IMPOSITION DE LA *MIT'A*

La *mit'a* était la manifestation la plus évidente au sein de l'empire inca de l'importance du travail. Ce dernier était en effet au cœur du fonctionnement du système économique inca et servait le dessein conquérant des souverains de Cusco en contribuant notamment à stabiliser les territoires soumis et à intégrer les populations assujetties. Celles-ci constituaient en effet un rouage majeur du système économique, contribuant grandement par leur travail à produire pour alimenter ses deux composantes principales : l'économie de subsistance et l'économie de prestige[431]. Ces deux pans du système, telles deux faces d'une même pièce, existaient parallèlement et drainaient des produits différents destinés à des consommateurs qui l'étaient tout autant. Leurs objectifs sous-jacents, bien que distincts, se complétaient néanmoins.

Le système d'économie de subsistance, tel que défini par T. D'Altroy et T. Earle en 1985, était centré à l'intérieur d'une région et impliquait la circulation au niveau micro-territorial de biens de première nécessité, consommés ou utilisés quotidiennement par l'ensemble de la population n'appartenant pas à la noblesse inca ou à la cour des *curacas* locaux[432]. Cette centralisation au niveau régional répondait aux besoins réguliers de l'État pour entretenir la masse des travailleurs à son service, notamment ceux engagés dans le cadre de la *mit'a*, tout en lui épargnant le coût prohibitif d'un transport interrégional régulier de biens à grande échelle. Comme nous l'avons vu précédemment, ce système était plus ou moins contrôlé par le pouvoir central, qui prenait souvent le parti de maintenir les chefs locaux en place. Ceux-ci servaient alors d'administrateurs en son nom et veillaient à la mise au travail d'une population qui leur était plus aisément acquise. Ainsi, le degré d'investissement structurel et humain consenti par les Incas variait considérablement d'une région à une autre, et souvent même au sein d'une région donnée. Afin d'intégrer au mieux les économies provinciales disparates à leur économie politique centralisée, ils adoptèrent un système complémentaire d'objets de prestige. Ceux-ci circulaient à l'échelle macro-territoriale dans l'ensemble du Tahuantinsuyu, souvent sous des formes compatibles avec celles déjà en usage dans les provinces soumises. Le fait de contrôler l'approvisionnement et la circulation de ces biens de prestige était un levier d'intégration économique interrégionale extrêmement rentable pour l'État inca. De plus, les élites locales

[431] D'ALTROY, Terence N. et EARLE, Timothy K., *Op.cit.*, 1985, p. 196.
[432] *Ibid.*

auxquelles ces biens étaient destinés trouvaient un réel intérêt au maintien du système nouvellement instauré[433].

Le travail alimentant l'économie de subsistance et la circulation d'objets de prestige sont les constantes du système économique inca. Leur instauration au sein des différentes provinces de l'empire demandait au pouvoir central d'imposer son autorité, une entreprise qui n'avait rien d'aisé tant les disparités entre régions du Tahuantinsuyu pouvaient parfois être considérables. Dans cette optique, la stratégie inca fut de s'adapter à la fois à la démographie locale, au niveau de développement technologique et structurel, ainsi qu'aux traditions et à la complexité socio-politique des populations, en adoptant différentes stratégies de domination.

Les deux formes les plus radicales d'expression de l'autorité sont définies d'une part comme un « contrôle territorial » impliquant une administration impériale directe et d'autre part comme un « contrôle hégémonique » s'apparentant à une forme d'administration impériale indirecte[434]. Ce schéma bipolaire figé offre un cadre pour appréhender les différentes stratégies d'imposition du pouvoir inca. Il est cependant nécessaire de garder à l'esprit que la plupart des régions n'illustrent pas véritablement l'une ou l'autre de ces formes de domination mais correspondent plutôt à des degrés intermédiaires situés quelque part entre ces deux bornes. Ces dernières marquent plutôt les deux extrémités d'un large spectre de possibilités offertes aux Incas pour établir de manière pérenne leur domination sur les différentes régions de leur empire. Cela expliquerait les différences observées sur le terrain du point de vue archéologique lorsque l'on parcourt le territoire de l'ancien Tahuantinsuyu. Cette variété d'action à disposition du pouvoir central répondait à son objectif principal : maximiser et pérenniser les revenus de l'État en réalisant le moins d'investissements possibles.

[433] Nous développons l'importance des insignes de prestige distribués par l'Inca dans l'exercice du pouvoir des *curacas* à l'échelle locale dans le Chapitre 5.
[434] ALCONINI, Sonia et MALPASS, Michael A., *Op.cit.*, p. 281.

1. Stratégie de contrôle territorial et manifestations de l'autorité impériale

Le contrôle territorial, comme son nom l'indique, supposait une forte présence inca au sein des territoires concernés, matérialisée au niveau local par différents marqueurs culturels et diverses infrastructures d'État. Cette implantation offrait une visibilité considérable au pouvoir inca, dont l'importance était à la fois logistique et symbolique. Ces manifestations s'accompagnaient nécessairement d'une modification plus ou moins profonde des modes de vie locaux, preuve de l'impact réel sur les populations assujetties de l'action entreprise par le pouvoir inca.

a. Regroupement des populations et centralisation du pouvoir local

L'un des changements rapidement opérés par l'Inca suite à l'intégration à l'empire d'une nouvelle province était, lorsque cela était nécessaire, le regroupement de la population dispersée. La probable volonté inca d'accéder à divers types de ressources en incorporant à l'empire des systèmes économiques écologiquement organisés qui impliquaient une répartition des membres d'une même communauté à différents étages écologiques a notamment été mise en avant par Agustín Llagostera Martinez [435]. Cette présomption, qui découle d'une certaine logique de rentabilité, exclut cependant la détermination des conquérants cusquéniens à affirmer leur autorité au niveau local. Cette dernière passait notamment par la concentration des groupes dans le but de faciliter à la fois le travail des *quipucamayoc* et la mise à disposition de la force de travail à l'occasion de la *mit'a*. P. Cieza de León explique ainsi que, suite à sa conquête des Soras, Pachacútec Inca Yupanqui rentra à Cusco en passant par des territoires qu'il avait auparavant soumis[436], constatant que les "indiens" qui les peuplaient avaient suivi son ordre et quitté les hauts sommets afin de s'organiser en villages dans les vallées et de ne plus être éparpillés aux quatre vents. Ce regroupement de populations appartenant à une même communauté constituait parfois une double modification des modes de vie puisqu'il impliquait à la fois une réorganisation des infrastructures domestiques et, pour certains *ayllu*, la fin de l'accès à des ressources accessibles grâce au système de verticalité andine. Cette dernière

[435] LLAGOSTERA MARTÍNEZ, Agustín, « El Tawantinsuyu y el control de las relaciones complementarias », dans : *Actes du XLIIe Congrès International des Américanistes*, IV, Paris, 1978, p. 45.
[436] « *y que [el Inca] salió de allí para volver al Cusco, y halló en el camino hechos muchos aposentos, y que en las más partes se habian abajado de las laderas los naturels, y tenian en lo llano pueblos concertados como la mandaba y habia ordenado*. », CIEZA DE LEÓN, Pedro de, *Op.cit.*, p. 162.

observation est essentielle puisqu'elle illustre la façon dont les Incas pouvaient faire naître des besoins nouveaux d'approvisionnement au sein des provinces conquises qui concernaient à la fois les populations, préoccupées par leur subsistance, et les élites locales, en quête de produits symboliques leur permettant de renforcer leur prestige et leur autorité. La participation des communautés locales au système économique global instauré par les Incas devenait alors pour elles le seul recours possible. Il semble de plus que les investissements les plus lourds consentis par les Incas aient été concentrés dans des régions peuplées d'individus destinés à devenir des *mit'ayuq* généraux, un type de travailleurs polyvalents dont le quotidien était davantage bouleversé comparé aux *mit'ayuq* spécialisés.

b. Infrastructures nouvelles et modification du paysage culturel

Le second changement d'envergure qui pouvait intervenir dans le cadre d'une stratégie de contrôle territorial était l'implantation d'infrastructures et de centres urbains incas, servant de base logistique pour la mise en place et la gestion du tribut. Elle pouvait s'accompagner de marqueurs culturels forts matérialisant la permanence de la présence inca dans les régions concernées. Les chroniqueurs font souvent références à la construction « d'édifices royaux »[437], d'*acllahuasi*[438] et d'entrepôts[439], des bâtiments érigés à des emplacements stratégiques. En effet, ils étaient soit implantés au sein d'une cité préexistante et réorganisée par les Incas, soit édifiés au sein d'un centre administratif nouvellement construit, comme ce fut par exemple le cas à Huánuco Pampa. Ces centres urbains incas se caractérisaient par leur évidente planification autour d'une place centrale et, souvent, par la présence d'une architecture monumentale présentant des particularités. La présence de niches trapézoïdales (**Figures 11 et 12**) ou l'appareil typique résultant de l'assemblage sans mortier des pierres taillées pour être parfaitement jointives (**Figure 13**), qui constituaient des marqueurs culturels indubitables (mais pas systématiquement associés), en sont les principales manifestations.

Rapport-gratuit.com
LE NUMERO 1 MONDIAL DU MÉMOIRES

[437] « *[Pachacútec Inca Yupanqui] visitó los valles de su estado. Mandolos ampliar e ilustrar con edificios reales* », GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p. 439.
[438] « *Ordenó y mandó que en las provincias […] hubiese ciertas casas señaladas y en ellas fuesen puestas cierto número de doncellas vírgenes y que éstas fuesen mujeres del Sol* », BETANZOS, Juan de, *Op.cit.*, p. 156.
[439] « *Y que este tal señor orejón y cada uno destos, por sí, hiciese hacer en los pueblos principales, do ellos habitasen y estuviesen, muchos depósitos* », *Ibid.*

Figure 11. Niches trapézoïdales observées sur le site d'Intihuatana de Vischongo (province de Vilcashuaman), Chinchasuyu (crédits photo : David Barreiro)

Figure 12. Niches trapézoïdales observées sur le site de Tarmatanbo (province de Tarma), Chinchasuyu (crédits photo : David Barreiro)

Figure 13. Appareil typique inca observé sur le site de Huánuco Pampa (province de Dos de Mayos), Chinchasuyu (crédits photo : David Barreiro)

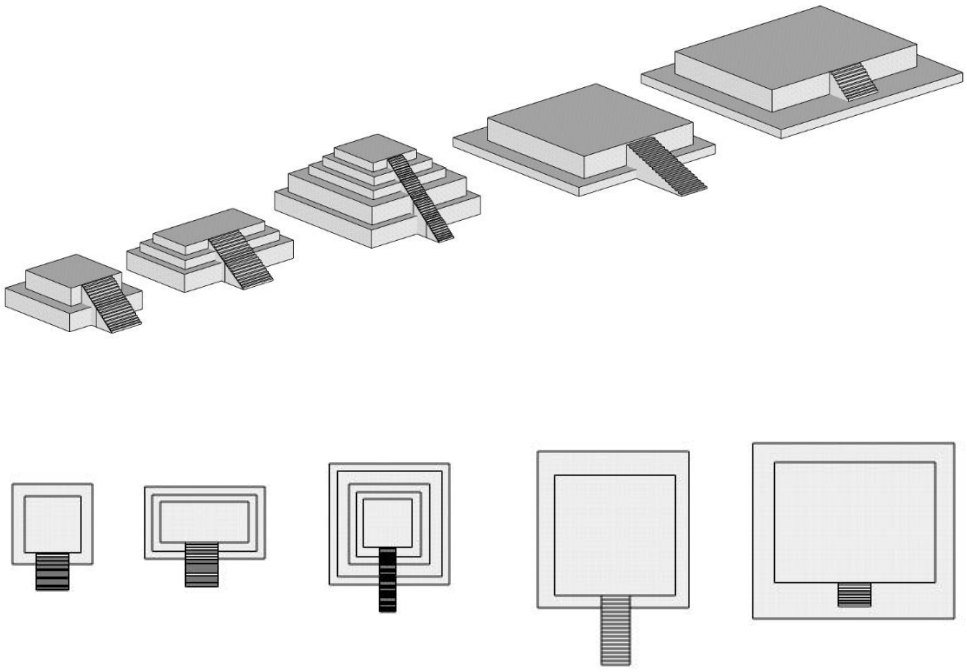

Figure 14. Vue axonométrique et vue en plan de différentes formes d'*ushnu*, de gauche à droite : Curamba, Pumpu, Vilcashuaman, Aypate et Huánuco Pampa (source : *Qhapaq Ñan*, Andean Road System, Dossier de nomination au Patrimoine mondiale de l'humanité présenté à l'UNESCO, p. 109)

L'*ushnu* constitue un autre type d'infrastructure (**Figure 14**). Souvent placé au centre des places centrales dans les centres administratifs incas, il semble avoir joué un rôle important dans l'affirmation de la domination impériale. Cette structure monumentale pouvait prendre plusieurs formes : soit une simple plateforme, soit une pyramide à degrés tronquée à son sommet[440]. Des rituels religieux et des célébrations à caractère politique avait lieu au faîte de la plateforme, permettant ainsi aux personnages importants qui y prenaient place d'être vus par l'ensemble de la foule entourant l'édifice. Si le rôle religieux des *ushnu* est indéniable, l'aspect politique de leur fonction semble avoir été sous-estimé. À l'exception (peut-être) de la capitale impériale, leur présence n'est pas attestée au cœur du territoire inca que constituait la région de Cusco[441]. Elle l'est en revanche dans le reste du Tahuantinsuyu, sans pour autant être systématique sur l'ensemble du territoire impérial. Nous pensons ainsi qu'il faut voir en eux un instrument de communication dépassant largement le cadre religieux. En effet, si la « prise en otage » des divinités locales, dont une effigie rejoignait inévitablement le Coricancha, était une pratique systématique, tout comme les offrandes qui leur étaient régulièrement consacrées au cours de l'année, l'érection d'un *ushnu* ne l'était pas et revêtait un caractère plus exceptionnel. Leur répartition au sein de l'empire est également révélatrice puisqu'il semble que les Incas aient bâti davantage d'*ushnu* monumentaux dans le Chinchasuyu, le quartier de l'empire où nous observons le plus d'indices concrets témoignant d'une volonté inca d'établir un contrôle territorial. L'importance de la religion dans la stratégie de contrôle hégémonique aurait amené les Incas à bâtir de nombreux *ushnu* monumentaux dans les régions moins étroitement administrées par le pouvoir central, notamment au sein du Collasuyu. Nous constatons pourtant une tendance répétée à l'érection d'*ushnu* plus imposants dans le Chinchasuyu que dans le Collasuyu, ce qui nous incite à penser qu'ils avaient, dans certains cas, une fonction plus politique que religieuse et constituaient un important marqueur culturel du paysage[442]. Les souverains cusquéniens les utilisaient à leur avantage, s'y installant pour présider périodiquement de grands banquets qu'ils organisaient pour s'attacher la force de travail des *mit'ayuq* [443]. Grâce à ces dons ritualisés de nourriture et de boisson, l'Inca entretenait la relation

[440] URTON, Gary et VON HAGEN, Adriana, *Op.cit.*, p. 277.
[441] HYSLOP, John, *Inka Settlement Planning*, Austin : University of Texas Press, 1990, p. 70.
[442] MEDDENS, Frank M., « The Importance of Being Inka. Ushnu Platforms and Their Place in the Andean Landscape », dans : *The Archaeology of Wak'as. Explorations of the Sacred in the Pre-Columbian Andes*, sous la direction de BRAY, Tamara L., Boulder : University Press of Colorado, 2015, p. 256.
[443] « *Y ansí [Huayna Capac] entraba en el pueblo principal de ella, donde llegado que era a la plaza de él, le tenían hecho cierto asiento a manera de un castillejo alto y en do medio del castillejo una pileta llena de piedras. Y, como llegase el Ynga al pueblo, subíase en aquel castillejo y allí se sentaba en su silla y de allí veía a todos los de la plaza y ellos le veían a él ;[…] y comía con ellos.* », BETANZOS, Juan de, *Op.cit.*, p. 218.

de réciprocité qui le liait aux tributaires et s'assurait du renouvellement de leur engagement envers lui.

Le contrôle territorial passait donc par l'implantation d'infrastructures monumentales et de centres urbains symbolisant le pouvoir de l'État inca. Cependant la présence d'une architecture de style inca sur des sites hors de Cusco n'impliquait pas nécessairement qu'il s'agisse d'une installation étatique. Les seigneurs locaux et certaines élites pouvaient parfois adopter ce style pour ériger leurs propres sites[444] ou adapter des sites préexistants en signe d'acceptation du pouvoir impérial. Ces marqueurs culturels constituent donc un indice d'une potentielle instauration par le pouvoir central d'une stratégie d'administration directe, dont la réalité ne se mesure toutefois que par le degré de modification de la vie quotidienne des sociétés locales découlant des règles nouvellement imposées par les Incas[445]. Le cas de l'implantation dans une région d'un ou de plusieurs centres urbains incas entrainant une modification profonde des modes de vie locaux n'est toutefois que l'illustration d'une stratégie dont le caractère extrêmement déterminé ne constitue par la norme. Il s'agit plutôt d'une forme d'idéal rarement atteint à l'échelle du Tahuantinsuyu, comme peuvent le laisser penser les nombreux indices plaidant en faveur d'une administration impériale indirecte.

2. Séduire les hommes, s'allier les dieux : stratégie inca de contrôle hégémonique

Loin des monumentaux projets de construction et des intenses bouleversements des modes de vie des populations nouvellement intégrées, le contrôle hégémonique reposait sur des alliances nouées avec les élites locales et la domination, plus ou moins affirmée, du pouvoir de Cusco sur les divinités régionales. Les manifestations de ces relations demandaient un investissement structurel et humain beaucoup plus modeste que dans les hautes-terres andines. Cela constituait un atout indéniable pour l'État qui pouvait ainsi réserver le déploiement de plus grands moyens dans des régions moins propices à une implantation inca reposant sur le modèle d'administration impériale indirecte.

[444] HYSLOP, John, *Op.cit.*, 1990, p. 268.
[445] COVEY, R. Alan, « Inka Imperial Intentions and Archaeological Realities in the Peruvian Highlands », dans : *The Inka Empire: A Multidisciplinary Approach*, sous la direction de SHIMADA, Izumi, Austin : University of Texas Press, 2015, p. 93.

a. La séduction des élites

Le goût inca pour cette stratégie apparaît notamment dans la grande autonomie accordée à certains *curacas* pour administrer leur communauté. Il faut néanmoins garder en tête que les élites locales étaient bien souvent en place avant l'arrivée des conquérants cusquéniens. Une partie d'entre elles étaient simplement confirmées dans leurs fonctions par l'autorité centrale et continuaient à gérer le bon fonctionnement des provinces intégrées au Tahuantinsuyu, une mission quotidienne qui ne leur était donc pas étrangère. L'accueil réservé aux Incas n'était cependant pas toujours chaleureux et de nombreux chefs locaux devaient se soumettre à la supériorité militaire de l'envahisseur. Une telle situation ne pouvait manquer de créer des formes de mécontentement et de résistance - notamment économique - qui contrecarraient les plans du pouvoir central. Une communauté s'opposant au système d'économie politique impériale (en refusant notamment de contribuer de bonne grâce à la *mit'a*) était alors difficilement gérable pour des administrateurs incas indésirables. Il est néanmoins évident que certains chefs locaux voyaient d'un très bon œil l'arrivée des Incas dans leur région. Celle-ci représentait pour eux l'occasion de rebattre les cartes et rééquilibrer les forces politiques en présence au niveau régional, parfois même simplement au niveau local. Ces chefs se montraient évidemment bien plus coopératifs et étaient par conséquent favorisés par le pouvoir central. Celui-ci leur permettait d'adopter des symboles impériaux officiels (tels que des habitations de plan rectangulaire et de la céramique de style inca)[446] et allaient jusqu'à leur fournir les précieux objets et les denrées nécessaires au renforcement de leur prestige et de leur autorité sur leur communauté comme au niveau régional. Les Incas interdisaient aux chefs locaux peu coopératifs d'user de ces symboles légitimant leur position traditionnellement supérieure, ce qui contribuait à amoindrir leur prestige au profit des figures d'autorité soutenues par le pouvoir inca. Ainsi déclassés, ils étaient contraints par les nouveaux représentants du pouvoir politique centralisé (occupant désormais le rôle d'administrateur impérial) de participer activement à la vie économique du Tahuantinsuyu et de s'acquitter de la *mit'a*. Ce phénomène a notamment été observé dans la partie nord de la vallée de Calchaquí en Argentine. Les Incas semblent ainsi y avoir noué une alliance avec les élites de la communauté de La Paya/Guitián, propulsant ces dernières au rang d'élite régionale institutionnalisée[447]. Les figures d'autorité locale durent

[446] PERALES, Manuel F, « Apuntes sobre el Período Intermedio Tardío y la presencia inca en la cuenca alta del río Ricrán, *sierra* central del Perú », *Estudios Atacameños*. 2005, Vol. 29, p. 140.
[447] ACUTO, Felix A., « Living under the Imperial Thumb in the Northern Calchaquí Valley, Argentina », dans : *Distant Provinces in the Inka Empire. Toward a Deeper Understanding of Inka Imperialism*, sous la direction de MALPASS, Michael A. et ALCONINI, Sonia, Iowa City : University of Iowa Press, 2010, p. 146.

avoir une réaction plus complaisante et, certainement, opportuniste vis-à-vis de la colonisation inca de la région que celle de leurs voisins de Cortaderas Derecha, qui semblent avoir pris le parti de résister à l'influence inca[448]. Cette résistance qualifiée de culturelle passait notamment par un désintérêt à l'égard de la céramique impériale, le refus d'inclure des objets incas dans le matériel funéraire local, une très faible incorporation de motifs incas dans la céramique Santamariana en usage sur le site, et un rejet de toute forme d'architecture culturellement affiliée aux envahisseurs cusquéniens. Cette défiance évidente de la population de Cortaderas Derecha à l'égard de la culture matérielle inca explique que le souverain de Cusco ait favorisé la communauté de La Paya/Guitián. Le recours à ce genre de méthode peut paraître étonnant de la part d'une entité politique inca souvent dépeinte comme toute puissante. Cependant, la réaction impériale face à des populations réticentes devait impliquer des ajustements ponctuels permettant de ne pas réduire la marge de manœuvre du pouvoir central à la seule menace exercée par sa supériorité militaire. En effet, si l'Inca ne parvenait pas à séduire le meneur d'une communauté et devait avoir recours à la force pour le soumettre, la légitimité de ce conquérant étranger pourrait plus facilement être remise en question une fois celui-ci reparti pour Cusco. En revanche, la légitimité et l'autorité d'un *curaca* voisin (et donc familier aux yeux des communautés récalcitrantes) devait être plus facilement acceptées, d'autant plus lorsque les habitants voyaient le prestige de leurs élites décroître lentement au fil du temps. Ce procédé permettait donc au pouvoir central inca d'imposer son autorité à travers des chefs locaux contrôlés par l'État et légitimes aux yeux de la population. Cette dernière pouvait ainsi être aisément réquisitionnée, affectée à différentes catégories de *mit'a,* et déployée efficacement sous la supervision de l'administration locale. Ce genre d'alliance nouée par l'Inca avec des meneurs locaux dont il faisait des *curacas* importants s'apparentait souvent à une étroite collaboration. Ces derniers bénéficiaient notamment du soutien militaire du pouvoir impérial, un atout de poids pour les communautés installées dans des zones parfois instables ou le long des frontières souvent troublées du Tahuantinsuyu. La *kallanka* inca du site de Samaipata, qui pourrait avoir servi de baraquement militaire[449] sans pour autant que sa fonction soit clairement établie[450], renforce néanmoins cette idée en raison de l'emplacement stratégique du site, à

[448] *Ibid.*

[449] DE LOS ANGELES MUÑOZ, Maria, « The Kallanka at Samaipata, Bolivia: An Example of Inka Monumental Architecture », dans : *Variations in the Expression of Inka Power*, sous la direction de BURGER, Richard L., MORRIS Craig et MATOS MENDIETA Ramiro, Washington, D. C. : Dumbarton Oaks Research Library and Collection, 2007, p. 264.

[450] DE LOS ANGELES MUÑOZ C., Maria, « Una mirada a Samaipata a través de su kallanka, símbolo de la arquitectura de poder inca », dans : *El Fuerte de Samaipata, Estudios arqueológicos*, Santa Cruz de la Sierra : Albert Meyers / Biblioteca del Museo de Historia / UAGRM, 2015, p. 141.

proximité des territoires occupés par les Chiriguanos. Ces derniers illustrent parfaitement le genre de menace extérieure qui planait sur certaines communautés installées à la périphérie du Tahuantinsuyu et dont nous pensons qu'elles obligèrent Huayna Capac à régulièrement séjourner dans le Collasuyu pour repousser leurs dangereuses incursions dans la région[451].

b. Alliances et implantations religieuses

Le contrôle hégémonique pouvait également cibler d'autres acteurs dont l'influence au niveau local et régional était plus forte encore que celle des chefs locaux : les dieux. Un des points communs à l'ensemble des communautés du Tahuantinsuyu est leur croyance et leur dévouement envers différentes formes de sacré, qu'il s'agisse de dieux ou des innombrables *huaca* disséminées à travers les Andes préhispaniques. Les *huaca* étaient des objets et des lieux considérés comme habités par un pouvoir supérieur ou divin, qui pouvaient prendre des formes extrêmement diverses[452]. Elles étaient respectées par toutes les communautés et la puissance que leur prêtaient les hommes constituaient à la fois un obstacle et un atout pour les conquérants cusquéniens. Elles motivaient en effet les peuples locaux à résister à un envahisseur dont les croyances n'avaient pas la même origine mythologique et contraignaient ceux qui étaient vaincus par les armées impériales à accepter la domination d'une ethnie dont le dieu possédait manifestement un plus grand pouvoir. Les Incas jouaient systématiquement sur cette idée de la supériorité d'Inti, leur dieu solaire tutélaire, en « accueillant » dans son temple situé à Cusco les effigies des divinités principales des peuples conquis[453]. Ce processus légitimait d'une part le pouvoir de ces divinités étrangères acceptées dans le "saint des saints" du monde inca. Il manifestait d'autre part l'instauration d'une relation de vassalité sacrée, les *huaca* étant sous l'autorité du Soleil et de ses fils, les Incas. Cette captivité maquillée en prestigieuse invitation ne suffisait cependant pas toujours à capter de manière pérenne la force de travail des habitants d'une province.

Pour remédier à cela, les Incas utilisaient plusieurs stratagèmes dont l'objectif était de matérialiser l'alliance ou la domination imposée aux divinités locales. Nous pensons ainsi que certains sites érigés par le pouvoir central avaient pour fonction principale d'illustrer la supériorité inca, soit par sa monumentalité, soit par sa localisation géographique. Ce dernier

[451] BETANZOS, Juan de, *Op.cit.*, p. 222-228.
[452] URTON, Gary et VON HAGEN, Adriana, *Op.cit.*, p. 157-158.
[453] CIEZA DE LEÓN, Pedro de, *Op.cit.*, p. 105.
ONDEGARDO, Polo, *Op.cit.*, p. 176-178.

point est éminemment symbolique et pouvait avoir un impact prononcé, notamment au niveau économique, puisque la domination visuelle de la *huaca* locale par une *huaca* d'origine inca suffisait souvent à convaincre la population d'accepter le tribut nouvellement imposé par le pouvoir central cusquénien. Ce procédé a notamment fait ses preuves dans la vallée d'Aconcagua, au Chili, où nous constatons la construction dans le courant du XV[e] siècle d'un important sanctuaire fortifié sur le *cerro* Mercachas, la montagne sacrée locale. Sa localisation en altitude lui conférait un caractère dominant vis-à-vis de la *huaca* locale et donc du territoire alentour[454]. Le *curaca* de cette communauté (culturellement mapuche[455]) n'avait plus alors d'autre choix que d'accepter de fournir la main d'œuvre exigée par les Incas pour l'accomplissement de la *mit'a* au niveau régional. Cette mise à disposition de la force de travail locale explique l'explosion observée dès lors des installations incas à proximité[456], notamment avec la construction d'un segment du *Qhapaq Ñan*.

Une approche plus subtile pouvait également être adoptée par le pouvoir inca et consistait à nouer une alliance, tout du moins de façade, avec le pouvoir religieux local et les sanctuaires régionaux. Ces derniers drainaient de manière périodique les populations environnantes, qui pouvaient parfois parcourir plusieurs centaines de kilomètres pour s'y rendre du fait de la notoriété et de l'importance spirituelle dont ils jouissaient[457]. L'exemple le plus flagrant de cette démarche est observé à Pachacamac, le plus important sanctuaire pré-inca intégré au Tahuantinsuyu. L'alliance scellée entre les deux parties suite à la conquête inca de la côte centrale du Pérou se matérialisa rapidement par l'érection de plusieurs bâtiments sur ordre du pouvoir central (**Figure 15**). Outre l'aménagement de la place des Pèlerins[458], les Incas bâtirent deux bâtiments revêtant une grande importance symbolique : l'*Intihuasi* (Temple du Soleil) et l'*acllahuasi*. L'installation du premier s'apparente au mécanisme d'implantation de *huaca* exposé précédemment. En effet, cette gigantesque installation dédiée au culte solaire est localisée à l'extrême sud du site, sur un promontoire naturel qui domine l'ensemble du territoire alentour. Le choix de cet emplacement ne devait rien au hasard puisqu'il symbolisait

[454] ROMERO, Rodriguo Sánchez, « El Tawantinsuyu en Aconcagua (Chile central) », *Chungara, Revista de Antropología Chilena*, 2004, Vol. 36, nº 2, p. 331.
[455] Une ethnie dont la société était traditionnellement segmentée en unités autonomes connectées par des liens forts de parenté et de rivalité.
[456] STEHBERG, Rubén et SOTOMAYOR, Gonzalo, « Cabis, guacas-fortalezas y el control incaico del valle de Aconcagua », *Estudios Atacameños*, 1999, Vol. 18, p. 246-247.
[457] CIEZA DE LEÓN, Pedro de, *Op.cit.*, p. 101-104.
[458] MAKOWSKI, Krzysztof, « Pachacamac - Old Wak'a of Inka Syncretic Deity? Imperial Transformation of the Sacred Landscape in the Lower Ychsma (Lurín) Valley », dans : *The Archaeology of Wak'as. Explorations of the Sacred in the Pre-Columbian Andes*, sous la direction de BRAY, Tamara L., Boulder : University Press of Colorado, 2015, p. 158.

nécessairement aux yeux des croyants la domination du Soleil sur Pachacamac, et donc la domination du peuple des hautes-terres sur les puissances côtières[459].

Figure 15. Plan du site de Pachacamac : emplacement de l'*Intihuasi* et de l'*acllahuasi* (édifices incas) et de la Place des Pèlerins aménagée par le pouvoir central, (source : Eeckhout, Peter, « Change and permanency on the coast of ancient Peru: the religious site of Pachacamac », *World Archaeology*, 2013, p. 124)

[459] *Ibid.*, p. 159.

Figure 16. *Intihuasi* (Temple du Soleil) du site de Pachacamac, vue depuis le nord-ouest (crédits photo : David Barreiro)

Figure 17. *Intihuasi* (Temple du Soleil) de Pachacamac, vue depuis le sud-ouest (crédits photo : David Barreiro)

Cette relation de domination avait néanmoins une connotation plus positive que celle instaurée dans la vallée d'Aconcagua puisque le Temple du Soleil était intégré au sanctuaire dont il constituait le point culminant, exprimant ainsi l'idée d'une alliance plutôt que celle d'un rapport de vassalité. En effet, en implantant l'*Intihuasi* à distance des édifices préexistants, les Incas préservaient la sacralité initiale du sanctuaire de Pachacamac. Cette coopération entre l'ancienne autorité religieuse locale et le nouveau pouvoir central inca s'explique notamment par l'importance du lieu qui abritait l'oracle de Pachacamac. Elle se traduisait par ailleurs par l'installation d'un *acllahuasi*, institution dont le statut religieux - mis en avant dans les chroniques - a trop souvent occulté le rôle économique. Les "maisons des femmes choisies" étaient en effet au cœur de l'économie politique inca. La *chicha* abreuvant les *mit'ayuq* lors des banquets organisés par l'Inca y était produite, tout comme les précieux *qumpi* que ce dernier offrait aux *curacas* pour s'attacher leur fidélité. La présence d'un *acllahuasi* et l'accroissement par les Incas des capacités de stockage du site[460] renforcent l'idée que le site de Pachacamac servit aux Incas à instaurer les traditionnelles relations de réciprocité qu'impliquaient la *mit'a* et à collecter le fruit du tribut[461] versé localement en force de travail, à minima à l'échelle de la vallée de Lurín.

Le contrôle hégémonique passait donc par des alliances développées par les Incas avec les *curacas* locaux et les *huaca* les plus influentes de chaque communauté. Ce mécanisme de séduction était nécessairement clivant. Il impliquait en effet de favoriser certaines figures d'autorités au détriment de chefs moins coopératifs, ainsi que certains sanctuaires qui se prêtaient davantage à la captation des masses de populations, un phénomène nécessaire à la mise en place des relations de réciprocité indispensables à l'acceptation commune de la *mit'a*. Cette séduction pouvait toutefois laisser la place à une prise de contrôle symbolique du pouvoir religieux dans les zones concentrant des groupes de population réfractaires au tribut généralisé, afin de forcer la main aux dirigeant locaux. Ceux-ci étaient alors obligés de reconnaitre la supériorité d'Inti et de se soumettre à la volonté de l'Inca.

[460] EECKHOUT, Peter, « Inca storage and accounting facilities at Pachacamac », *Andean Past*, 2012, Vol. 10, p. 223.
[461] MAKOWSKI, Krzysztof, *Op.cit.*, p. 158.

C. HÉTÉROGÉNÉITÉ DU PAYSAGE DES *MIT'AYUQ* : L'EXEMPLE DU CHINCHASUYU

Du point de vue économique, le travail est la seule constante véritablement attestée dans l'ensemble du Tahuantinsuyu. Toutes les populations, qu'elles aient résidé dans le Chinchasuyu, l'Antisuyu, le Cuntisuyu ou le Collasuyu, étaient concernées d'une manière ou d'une autre par la *mit'a*. Cette généralisation du service de travail obligatoire pourrait laisser penser, en théorie, que le paysage économique inca était homogène et, qu'en dehors des disparités écologiques évidentes qui caractérisent l'aire andine, peu de différences existaient entre les différentes provinces de l'empire. Ce schéma d'unité organisationnelle est d'ailleurs esquissé dans le discours officiel inca véhiculé par les chroniqueurs espagnols, qu'il faut souvent décortiquer attentivement pour déceler les nuances et les particularités qui prévalaient en réalité au quotidien sur le terrain.

Les multiples composantes du tribut et les différentes stratégies de contrôle adoptées par les Incas ne pouvaient, une fois croisées, aboutir à un modèle uniforme. En effet, deux types de *mit'ayuq*, généraux et spécialisés, coexistaient au sein d'un même système et étaient répartis à travers de nombreuses régions plus ou moins directement ou indirectement administrées par le pouvoir central inca. L'organisation concrète du travail se traduisait donc par un paysage économique morcelé s'apparentant à une mosaïque hétérogène de situations particulières, et ce au sein même d'un *suyu*. Ce paradoxe entre l'instauration d'un tribut universellement versé en force de travail et les situations extrêmement disparates que la *mit'a* contribuait à créer a atteint son paroxysme dans le Chinchasuyu. On pouvait ainsi observer dans ce quartier de l'empire une combinaison de l'ensemble des éléments évoqués auparavant et qui nécessita autant d'investissements structurels que de faculté d'adaptation culturelle de la part des Incas. Les observations réalisées sur le terrain au cours des dernières décennies dépeignent un tableau bien différent du schéma classique de la conquête d'une province et de l'installation systématique d'une capitale provinciale, parallèle à la prise de contrôle de la gestion des ressources humaines et matérielles par une administration inca omniprésente. Il est plus simple d'aborder cette organisation en considérant les deux zones écologiques principales que constituent la côte Pacifique et la *Sierra* (cette dernière étant économiquement connectée au versant amazonien de la cordillère orientale).

1. Zones écologiques et stratégies d'implantation

Nous avons fait le choix d'aborder en premier lieu l'implantation économique inca dans la *Sierra* car cette région semble, matériellement, être celle qui correspond le plus à la teneur du discours officiel inca sur la réorganisation des provinces conquises. Restructuration des populations, construction de centres urbains, multiplication des *ushnu*, tous les ingrédients du contrôle territorial y sont présents, parfois combinés les uns aux autres. Cette correspondance au modèle théorique universel nous permet de mettre en lumière les différences qui caractérisent la côte Pacifique et le versant oriental de la cordillère.

a. Ubiquité impériale dans la Sierra centrale et septentrionale

Dès lors que nous quittons Cusco en direction de l'ouest, en empruntant l'ancienne route qui menait au Chinchasuyu, nous constatons que les Incas ont érigé des *ushnu* sur les sites de Saywite et de Curamba, éloignés respectivement d'environ 90 et 130 km de la capitale impériale (**Figure 18**). Ces sites n'ont rien de centres administratifs mais illustrent la volonté inca de marquer culturellement le paysage. La monumentalité des aménagements hydrauliques de Saywite[462], qui s'apparentent à une immense fontaine à degrés, et son *ushnu* de 30 m de long rendent le site incontournable (**Figure 19**), tandis que l'immense pierre sculptée reposant à l'entrée du site pose la question de la fonction réelle qu'il pouvait avoir dans l'esprit inca. L'*ushnu* à degrés de Curamba a quant à lui été érigé sur un site d'une importance économique indéniable (**Figure 20**), puisqu'il abritait notamment un secteur dédié au travail des métaux[463]. L'état de conservation des fours est malheureusement très mauvais et il ne subsiste sur le terrain que des ruines de ces installations métallurgiques. Cet imposant marqueur culturel est plus visible encore dans le premier grand centre urbain inca relié par le *Qhapaq Ñan* : Vilcashuaman (**Figure 21**). Situé au carrefour permettant de suivre la route de la montagne vers le nord ou de rejoindre à l'ouest la route de la côte, Vilcashuaman était un lieu de passage obligé pour se rendre à Cusco, quel qu'ait été le point de départ d'un individu au sein du Chinchasuyu. Le site se situe à environ 200 km de la capitale inca, une distance proche de celles observées entre les différents grands centres administratifs qui jalonnent le quartier nord de l'empire.

[462] Un site qui, en matière d'aménagements hydrauliques ambitieux, n'est pas sans rappeler celui de Tipón (situé dans le Collasuyu, à un peu plus d'une vingtaine de kilomètres de Cusco).
[463] MATOS MENDIETA, Ramiro et BARREIRO, José (dir.), *The great Inka road: engineering an empire*, Washington, D. C. : National museum of the American Indian : Smithsonian books, 2015. p. 77.

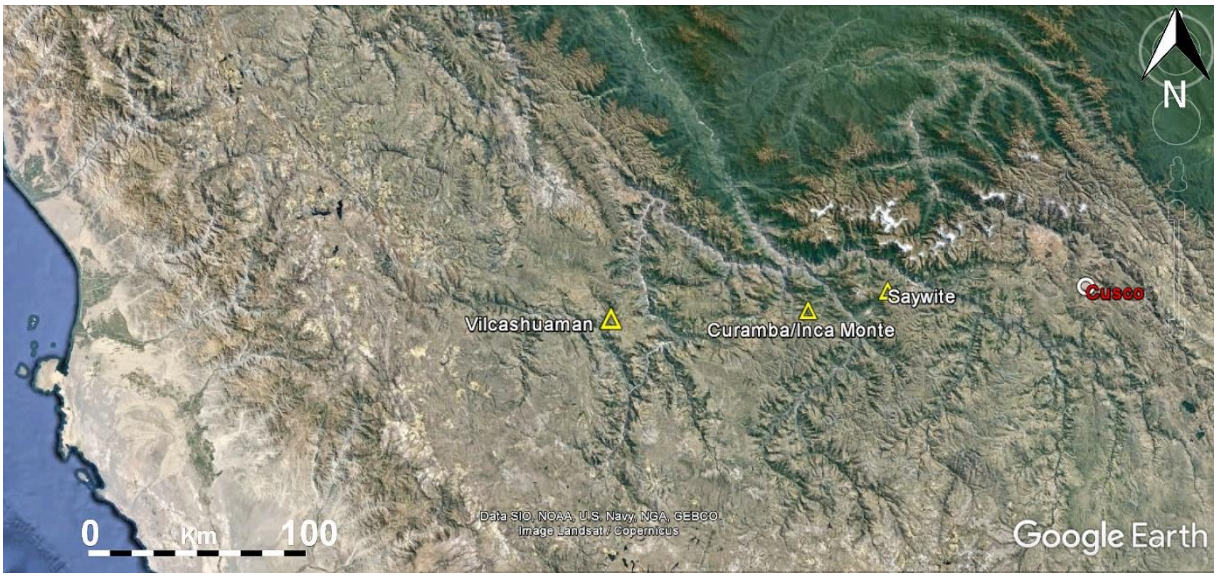

Figure 18. Carte des sites incas abritant un *ushnu* monumental dans la zone comprise entre Cusco et Vilcashuaman

Figure 19. *Ushnu* du site de Saywite (crédits photo : David Barreiro)

Figure 20. *Ushnu* du site de Curamba (crédits photo : David Barreiro)

Figure 21. *Ushnu* du site de Vilcashuaman (crédits photo : David Barreiro)

Figure 22. Carte des sites incas d'envergure du Chinchasuyu, de Vilcashuaman à Quito (infographie : David Barreiro - source : MATOS MENDIETA, Ramiro et BARREIRO, José, The Great Inka Road. Engineering an Empire, p. 75-83)

Établissement inca de premier plan, Vilcashuaman n'est que le premier d'une longue liste de centres administratifs et d'installations d'envergure établis le long de la cordillère andine et suivant un axe régulier sud-nord partant des Andes centrales péruviennes pour aboutir à Quito, en Équateur : Vilcashuaman, Ushkus Inkañan, Hatun Xauxa, Tarmatambo, Chakamarka, Pumpu, Huánuco Pampa, Choquerecuay, Soledad de Tambo, Huamachuco, Cajamarca, Mitupampa, Huancabamba, Caxas, Aypate, Tumipampa, Hatun Cañar, Quito (**Figure 22**). C'est donc pas moins de dix-huit sites principaux[464], caractérisés soit par le style architectural inca et son appareil spécifique, soit par la présence de structures typiquement incas, notamment l'*ushnu* et l'*acllahuasi*, qui se succèdent tout au long des 1 680 km qui séparent Vilcashuaman de Quito. Les choix opérés par les Incas ont été divers selon la région considérée. Ils s'établirent sur des territoires auparavant inoccupés, comme ce fut le cas à Huánuco Pampa. Ils s'établirent également dans des zones déjà très peuplées comme à Huamachuco[465], Hatun Cañar[466] et Quito[467]. Ils entreprirent également à plusieurs reprises une réorganisation du fonctionnement des populations locales. Celle-ci pouvait être partielle, comme à Cajamarca[468], ou profonde comme dans la *puna* de Chinchaycocha et la vallée de Tarma[469], où furent érigés d'importants centres administratifs (Pumpu) et des sites d'envergure relevant de la logistique économique de l'empire (Tarmatambo, Chakamarka). Ils édifièrent également des sites davantage centrés sur des activités religieuses comme Aypate, situé au sommet d'un *cerro* sacré local[470]. Ce dernier devait tout de même revêtir un intérêt économique puisqu'il semble qu'un *acllahuasi* y ait été installé. La plupart des sites possédaient d'évidentes fonctions administratives et économiques

[464] Au bas mot puisque certains sites ont pu être complètement détruits par les Espagnols ou simplement oubliés suite à leur abandon et non encore redécouverts.

[465] Le centre administratif inca de Huamachuco était implanté dans une zone occupée de longue date, à proximité des sites pré-incas de Viracochapampa, réaménagé à l'époque Huari, et de Marcahuamachuco. MARCUS, Joyce et WILLIAMS, Patrick R., *Andean Civilization : A Tribute to Michael E. Moseley*, Los Angeles : Cotsen Institute of Archaeology Press at UCLA, 2009, p. 232.
Il ne doit pas être confondu avec le site de Marcahuamachuco. Ce dernier bénéficiait d'une position stratégique au sommet d'un *cerro* voisin, ce explique que la population locale fut déplacée par le pouvoir central vers le nouveau centre administratif inca de Huamachuco. MALPASS, Michael A., *Provincial Inca: Archaeological and Ethnohistorical Assessment of the Impact of the Inca State*, Iowa City : University of Iowa Press, 1993, p. 240.

[466] Le centre administratif d'Hatun Cañar est construit suite à la conquête du territoire Cañari sous le règne de Tupac Inca Yupanqui.

[467] L'implantation inca à Quito n'est certainement qu'une extension du site préexistant. Quito était déjà située au sein d'une zone très peuplée de par sa localisation à un carrefour de circulation de marchandises venant à la fois de la côte Pacifique et du piémont amazonien des Andes orientales.

[468] JULIEN, Daniel G., « Late Pre-Inkaic Ethnic Groups in Highland Peru: An Archaeological-Ethnohistorical Model of the Political Geography of the Cajamarca Region », *Latin American Antiquity*, 1993, Vol. 4, nº 3, p. 267.

[469] ARELLANO, Carmen et MATOS MENDIETA, Ramiro, « Variations between Inka Installations in the Puna of Chinchayqocha and the Drainage of Tarma », dans : *Variations in the Expression of Inka Power*, sous la direction de BURGER, Richard L., MORRIS Craig et MATOS MENDIETA Ramiro, Washington, D. C. : Dumbarton Oaks Research Library and Collection, 2007, p. 29-34.

[470] Le site se situe dans la province actuelle d'Ayabaca, au nord du Pérou.

ainsi que politico-religieuse, à l'image des cinq secteurs de Choquerecuay, abritant entre autres un *ushnu*, un *acllahuasi*, des *qollqa* et une extension agricole[471].

Si notre propos n'est pas ici de présenter en détail chaque site (la littérature les concernant étant abondante), nous souhaitons mettre en lumière l'implantation régulière et stratégique de ces sites qui jouent un rôle essentiel dans le fonctionnement de l'économie politique inca. La distance moyenne, calculée en fonction du nombre de sites implantés sur une distance totale donnée, est d'environ 100 km entre chaque établissement inca d'envergure. Une telle densité n'est observée nulle part ailleurs au sein de l'aire andine, quelle que soit la région du Tahuantinsuyu considérée. Elle témoigne d'une stratégie de contrôle territorial fort, qui se caractérisait par une véritable ubiquité impériale. Cette omniprésence était essentielle au bon fonctionnement économique de l'empire et notamment à l'organisation de la *mit'a*. En effet, les sociétés éparses qui occupaient cette frange centrale du Chinchasuyu n'étaient pas adaptées au modèle de production souhaité par le pouvoir central. Leur fragmentation, parfois au sein d'une même ethnie, compliquait à la fois la division du travail et le contrôle de la participation de chaque communauté. Elle impliquait de multiplier les groupes circulant depuis leur village vers les chantiers d'État, les mines ou les terrasses agricoles nécessairement plus éloignés des lieux de vie des *mit'ayuq*. L'implantation de ces différents sites impériaux a entrainé la centralisation de la force de travail disséminée aux alentours des centres administratifs incas, permettant ainsi le déploiement efficace de l'administration d'État sur l'intégralité du territoire conquis. Les bouleversements consécutifs aux multiples regroupements de populations opérés par le pouvoir central étaient également mieux acceptés par la population. Celle-ci ne pouvait en effet oublier à la fois la puissance des conquérants qui avaient fait bâtir ces sites monumentaux, notamment en les contraignant à travailler dans le cadre de la *mit'a*, et leur présence aussi symbolique que permanente.

L'ampleur des investissements infrastructurels incas dans les hautes-terres andines du Chinchasuyu a également fourni au pouvoir central une précieuse assise logistique lui permettant de se projeter vers les territoires périphériques amazoniens afin d'en exploiter les ressources. Le Tahuantinsuyu comprenait en effet, le long de sa frange orientale, plusieurs territoires s'étendant sur le versant amazonien des Andes, localisés dans une zone écologique communément appelée « *ceja de selva* » (qui signifie « forêt d'altitude »). Cette zone se

[471] La surface totale du site est de 146ha. AGUILAR DIAZ, Miguel, « Paisajes politicos y ushnu en el orden social y espacial de Choquerecuay, S. XV-XVI », *Ñawpa Pacha : Journal of Andean Archaeology*, 2019, Vol. 39, n° 1, p. 7-8.

caractérise par la présence de forêts denses, pluviales et nuageuses, pouvant s'étendre de 500 à 3 000 m au-dessus du niveau de la mer. Si dans la région de Cusco, les territoires situés dans cette zone semblent avoir appartenu à l'Antisuyu, il n'en était pas nécessairement de même plus haut nord où la limite entre Antisuyu et Chinchasuyu n'est pas précisément connue. Nous considérons que le site de Kuelap, verrou principal de la résistance des Chachapoyas face à l'envahisseur inca, se situe sur le territoire du Chinchasuyu car les chroniqueurs ne les associent jamais directement à l'Antisuyu, contrairement à d'autres peuples évoluant dans le sud-est péruvien pour lesquels cette appartenance est bien spécifiée[472]. Nous pensons cependant que le territoire contrôlé et exploité par les Chachapoyas pourrait avoir été divisé entre les deux *suyu*, ce qui expliquerait pourquoi les auteurs coloniaux ne se prononcent pas quant à l'appartenance de ces derniers à un *suyu* en particulier. Une telle division, d'ordre essentiellement symbolique, ne changeait concrètement rien aux flux économiques préexistant entre les sites d'altitude et ceux situés quelques centaines de mètres plus bas sur le versant amazonien des Andes.

Les Incas n'hésitèrent d'ailleurs pas à déplacer des groupes installés dans des secteurs peuplés de la zone d'altitude traversée par le *río* Ricrán, dans le sud du Chinchasuyu[473], vers des points plus bas à l'est où l'extension au préalable des terrasses agricoles drainait de nombreux *mit'ayuq*. Ce rapprochement vers des territoires du versant amazonien - appartenant peut-être à l'Antisuyu dans l'esprit des souverains de Cusco - était également lié à l'exploitation par des groupes de tributaires des ressources de la *ceja de selva* de Monobamba. Cette zone, située dans les basses-terres pluvieuses bordant les hautes-terres de la région du Junín, constituait un point d'accès pour les Incas aux produits amazoniens, mais ils ne s'y installèrent jamais de manière pérenne. Leur stratégie consista plutôt à cultiver et se procurer périodiquement des biens qu'ils transféraient vers les centres administratifs proches d'Hatun Xauxa et Tarmatambo (**Figure 23**). C'est tout du moins ce que laisse penser l'absence de structures de stockage étatiques dans les zones les plus basses traversées par le río Ricrán[474]. Les élites locales semblent tout de même avoir participé à l'administration au nom de l'État inca, suivant les directives de ce dernier. Elles acceptèrent ainsi la domination impériale et adoptèrent des symboles officiels, comme par exemple l'usage d'habitations rectangulaires contrastant avec l'habitat traditionnel.

---

[472] GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p. 493-495.
BETANZOS, Juan de, *Op.cit.*, p. 189-191.
CIEZA DE LEÓN, Pedro de, *Op.cit.*, p. 173-174.
[473] Actuelle province de Jauja, dans les Andes centrales.
[474] PERALES, Manuel F., « Apuntes sobre el Período Intermedio Tardío y la presencia inca en la cuenca alta del río Ricrán, *sierra* central del Perú », *Estudios Atacameños*, 2005, Vol. 29, p. 139-140.

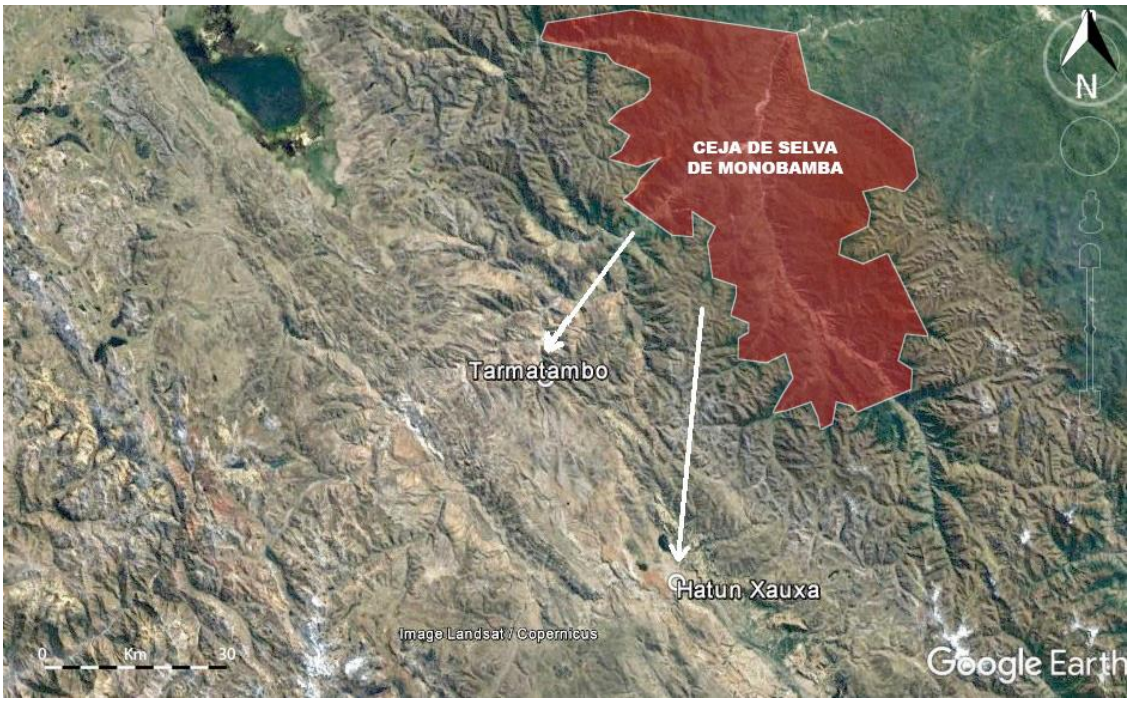

Figure 23. Transfert de produits de la *ceja de selva* de Monobamba vers Hatun Xauxa et Tarmatambo

Figure 24. *Kallanka* inca implantée dans la partie nord-ouest du site de Kuelap (province de Luya), Chinchasuyu (crédits photo : David Barreiro)

Figure 25. Momies chachapoyas d'époque inca (conservées au Museo Leymebamba, Pérou)

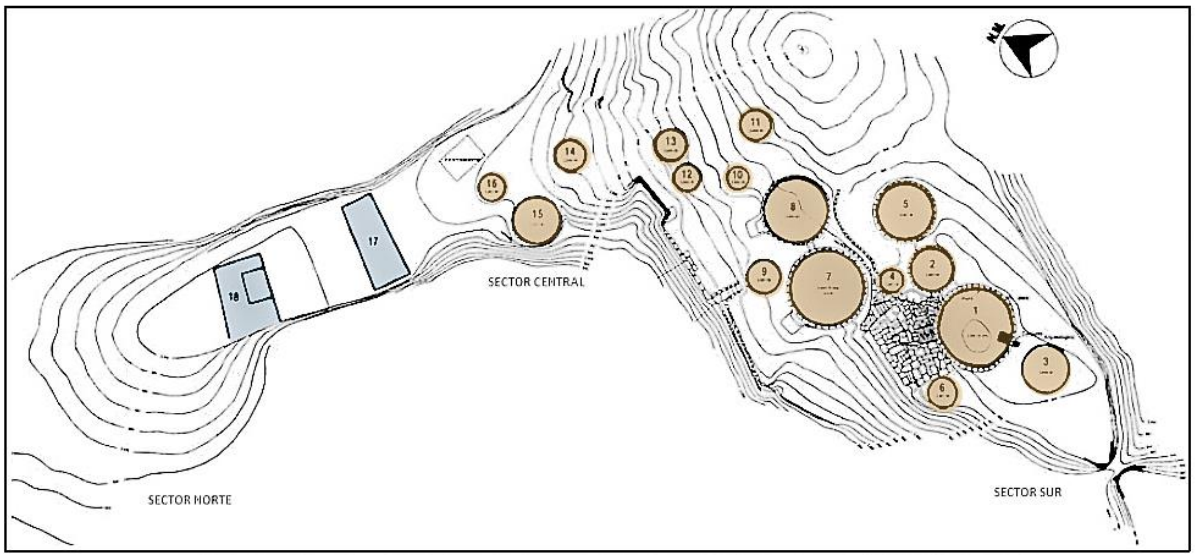

Figure 26. Plan du site archéologique de Gran Pajatén (source : Ravines, Rogger, « Arqueología del Río Abiseo. Astibos y disquisiciones », *Boletín de Lima*, XXIV, n°128, 2002)

Figure 27. Transferts de produits de la *selva* amazonienne depuis Gran Pajatén vers les centres administratifs incas de Cochabamba et Huamachuco dans le cadre de la *mit'a*

Cette introduction de formes architecturales incas n'est pas sans rappeler les structures rectangulaires[475] érigées dans la partie haute du site de Kuelap (**Figure 24**), bastion des redoutables Chachapoyas, difficilement conquis par les troupes impériales sous le règne de Tupac Inca Yupanqui[476]. L'irruption d'une *kallanka* inca sur ce site stratégique pourrait cependant avoir eu une autre fonction, plus pragmatique, de contrôle militaire. Elle s'accompagna par ailleurs d'une implantation étatique conséquente dans la région actuelle d'Amazonas, comme en témoigne le centre administratif de Cochabamba, situé à 50 km au sud de Kuelap[477]. Il y subsiste des vestiges typiques de l'architecture monumentale inca. Cette forte présence impériale a également eu un effet sur les pratiques funéraires locales. Ainsi, sous l'influence des envahisseurs cusquéniens, les Chachapoyas se mirent à envelopper les corps des

[475] L'architecture des Chachapoyas se caractérise par l'usage systématique de structures de plan circulaire et non rectangulaire ou quadrangulaire.

[476] Plusieurs chroniqueurs attribuent à Huayna Capac le mérite de la conquête des Chachapoyas. Nous pensons plutôt que cette conquête débuta sous le règne de Tupac Inca Yupanqui et que les troubles qui ont suivi l'accession au pouvoir de Huayna Capac ont encouragé les Chachapoyas à se rebeller. Le soulèvement fut alors réprimé par ce dernier et assimilé par certains nobles incas à une forme de reconquête de la région. GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p. 540-541 et 618-621.
MURÚA, Martín de, *Op.cit.*, p. 98-99.

[477] SCHJELLERUP, Inge, *Incas y españoles en la conquista de los chachapoya*, Lima : Institut français d'études andines, 2005, p. 101.

défunts dans des textiles[478] afin de préserver leur intégrité physique, en y intégrant notamment des motifs incas (**Figure 25**). Ce mode opératoire était très différent de celui antérieurement pratiqué, qui consistait à laisser le corps du défunt se décomposer avant de récupérer les os et de les assembler (en plaçant la tête au sommet) en un paquet à l'aide d'un ou de plusieurs liens[479], avant de procéder à l'installation dans une sépulture secondaire. Il est cependant possible que la technique favorisée par l'arrivée des Incas ait déjà été en usage durant l'Intermédiaire Tardif chez les Chachapoyas, et qu'elle ait simplement pris plus d'importance après l'arrivée des Incas. Cette hypothèse a notamment été soulevée suite aux découvertes aux abords de la Laguna Huayabamba de momies antérieures à la période de domination impériale[480].

L'influence culturelle sur l'évolution des pratiques funéraires des Chachapoyas fut néanmoins réelle, faisant écho à l'impact concret constaté dans le domaine économique. La mise au travail de ces derniers dans le cadre de la *mit'a* ne fait en effet aucun doute puisque des guerriers originaires de la région venaient périodiquement grossir les rangs de l'armée impériale. Nous pensons que les Chachapoyas se sont également acquittés de la *mit'a* agricole, notamment en tant que cultivateurs de coca. Le site de Gran Pajatén, situé dans l'actuel Parc national du río Abiseo[481] au Pérou, se prêtait en effet à ce type de culture. Établi à environ 2 850 m au-dessus du niveau de la mer, il n'est de plus situé qu'à 70 km à l'est du centre administratif inca de Huamachuco et à un peu plus de 90 km au sud-est de celui de Cochabamba. La découverte de céramique de style inca dans les édifices 1 et 2 du secteur sud[482] et la présence de structures de plan rectangulaire dans le secteur nord[483] plaident en faveur d'une occupation inca réduite (**Figure 26**). Si cette présence ne peut être formellement attestée, il est tout de même fort probable que les conquérants incas aient exercé un contrôle sur ce site stratégique présentant également des phases d'occupations remontant à l'Horizon

[478] VON HAGEN, Adriana, *Los Chachapoyas y la Laguna de los Condores*, Leymebamba : Ecomallqui E.I.R.L., 2016, p. 37-38.
[479] GUILLEN, Sonia E., « Keeping ancestors alive: The mummies from Laguna de los Cóndores, Amazonas, Perú », dans : *Proceedings of the 4th World Congress on Mummy Studies. Nuuk, Greenland, Septembre 4-10, 2001*, Nuuk/Copenhague : Greenland National Museum and Archives - Danish Polar Center, 2003, p. 162-164.
[480] NYSTROM, Kenneth C., BUIKSTRA, Jane E. et MUSCUTT, Keith, « Chachapoya Mortuary Behavior: a Consideration of Method and Meaning », *Chungara: Revista de Antropología Chilena*, 2010, Vol. 42, nº 2, p. 485-491.
[481] BERNABÉ ROMERO, Joseph A., « Notas acerca de la vialidad y ocupacion Inca en la cuenca del Montecristo - Parque Nacional del Rio Abiseo », *Nota de la Direccion General de Patrimonio Mundial del Ministerio de Cultura*, 2016, p. 1-10.
[482] *Ibid.*, p. 5-6.
[483] Édifices 17 et 18, secteur nord de Gran Pajatén. *Ibid.*, p. 6

Ancien (1000-200 av. J.-C.) et à l'Intermédiaire Ancien (200 av. J.-C. - 600 ap. J.-C.)[484]. L'attrait inca pour ce site est évident puisque l'extension des terrasses agricoles l'entourant couvre une surface d'environ 40 hectares[485]. Nul doute que Gran Pajatén constituait pour le pouvoir central une importante zone de culture de la coca (mais également de maïs), ainsi qu'un point d'accès aux ressources en fruits, en plantes médicinales, en plumes et en bois précieux de la basse *selva* amazonienne (**Figure 27**).

L'implantation dans la *Sierra* du Chinchasuyu de grands centres administratifs disposant d'importantes capacités de stockage a donc également eu un impact sur le déploiement de *mit'ayuq* vers le versant oriental des Andes et les basses-terres amazoniennes. Pour autant, ces groupes ne semblent pas avoir bénéficié de l'autonomie concédée aux puissantes communautés de la côte Pacifique.

b. Une présence moins affirmée sur la côte

Nous l'avons vu, les centres urbains et les installations incas d'envergure abondent dans la *Sierra* centrale et septentrionale. Si les Incas ont parfois réaménagé des sites préexistants dans les hautes-terres, les plus importants semblent pour la plupart être sortis de terre au fil de l'expansion cusquénienne. Ils impliquèrent ainsi des investissements plus que conséquents de la part du pouvoir central. Force est de constater que la stratégie adoptée par ce dernier dans les basses-terres côtières fut quelque peu différente. Nous pouvons en effet, à l'aune des données archéologiques à notre disposition, définir deux zones distinctes le long de la côte (**Figure 28**). D'un côté, une zone allant de la région de Nasca jusqu'à Pachacamac, sur l'actuel territoire péruvien. Elle correspond à la côte sud du Chinchasuyu. De l'autre, une zone allant de la forteresse de Paramonga jusqu'à l'actuelle ville de Guayaquil, en Équateur, qui appartient à la côte nord du Chinchasuyu.

[484] CHURCH, Warren B., « La ocupacion temprana del Gran Pajatén », *Revista del Museo de Arqueología, Antropología e Historia*, 1991, nº 2, p. 3-37.
[485] PIMENTEL GURMENDI, Victor et PIMENTEL SPISSU, Victor., « Gran Pajatén. Parque Nacional del Rio Abiseo », *Arkinka*, 1999, nº 39, p. 81.

Figure 28. Carte de la côte du Chinchasuyu, distinguant les limites de la côte nord et de la côte sud (infographie : David Barreiro)

Les Incas sur la côte sud du Chinchasuyu

La côte centrale péruvienne constitue l'extrême sud-ouest du Chinchasuyu. La limite entre ce dernier et le Cuntisuyu est cependant difficile à établir en raison du peu d'informations fournies par les chroniqueurs à ce sujet. Ce silence des sources ethno-historiques a fait naître dès les années 1960 un débat sur la démarcation exacte qui prévalait entre ces deux quartiers de l'empire. Victor Von Hagen propose que la frontière entre les deux ait été située légèrement au nord de Lima, suivant ainsi le principe des *ceques* irradiant l'empire depuis Cusco[486]. J. Rowe quant à lui, après avoir affirmé qu'elle se situait dans les environs d'Ica[487], pense finalement sur la base de toponymes indiqués dans des documents coloniaux qu'elle passait plutôt par la vallée d'Acarí[488]. Michael Moseley la situe pour sa part quelques dizaines de kilomètres plus au nord[489]. La théorie de J. Rowe nous apparait moins arbitraire que celle de V. Von Hagen et M. Moseley car elle repose sur des indices minces mais concrets. Nous nous appuierons donc dessus pour notre étude.

Nous constatons que le long de la côte sud du Chinchasuyu, deux des sept sites les plus importants de l'Horizon Tardif sont d'origine inca (**Figure 29**). Il s'agit des sites de Tambo Colorado[490] et d'Incahuasi de Lunahuana[491]. Ces deux sites se situent respectivement à environ 50 et 25 km de l'océan Pacifique et constituaient des points de passage obligatoire entre la côte et la *Sierra*, ce qui explique leur localisation. Le site de Tambo Colorado était d'ailleurs traversé par un segment du *Qhapaq Ñan*[492] (**Figure 30**), ce que nous observons également sur de nombreux sites de la *Sierra*[493]. Le style architectural inca s'y manifeste principalement à travers les niches trapézoïdales (typiques de l'époque inca) adaptées ici à la construction en *pirca* et en briques d'adobe, caractéristique de la côte (**Figure 31**).

[486] VON HAGEN, Victor Wolfgang, *Realm of the Incas*, New York : A Mentor Book, 1961, p. 155.
[487] ROWE, John Howland, « Inca Culture at the Time of the Spanish Conquest », dans : *Handbook of South American Indians*, Vol. 2, Washington, DC : J.H. Steward, 1946, p. 262.
[488] ROWE, John Howland, « Foreword », dans : *History of the Inca Empire: an account of the Indians' customs and their origin, together with a treatise on Inca legends, history, and social institutions*, Texas : University of Texas Press, 1979, p. 279.
[489] MOSELEY, Michael E., *The Incas and their Ancestors. The Archaeology of Peru*, New York/Londres : Thames & Hudson, 1992, p. 26.
[490] Situé dans la région d'Ica, province de Pisco, district de Humay. MATOS MENDIETA, Ramiro et BARREIRO, José (dir.), *Op.cit.*, p. 79.
[491] Situé dans la région de Lima, province de Cañete, district de Lunahuaná. MORRIS, Craig et VON HAGEN, Adriana, *Op.cit.*, p. 147-148.
[492] HYSLOP, John, *The Inka Road System*, New York : Academic Press, 1984, p. 108-111.
[493] La plupart des sites monumentaux des hautes terres du Chinchasuyu étaient traversés par le Chemin de l'Inca, ce que l'on peut par exemple facilement observer à Huánuco Pampa ou Aypate.

Les cinq autres sites sont situés sur des territoires incorporés au Tahuantinsuyu et présentant des traces de constructions pré-incas et de modifications intervenues sous l'impulsion des Incas. Il s'agit de Paredones de Nasca[494], Huaca La Centinela[495], la forteresse de Cerro Azul[496], Huaycán de Cieneguilla[497] et enfin, le plus important d'entre eux, le sanctuaire de Pachacamac[498]. Les modifications les plus visibles sont celles opérées à Paredones de Nasca, où nous constatons l'installation par les Incas d'un ensemble de structures à caractère administratif (**Figure 32**) rebaptisé secteur 1[499] lors des travaux réalisés entre 2008 et 2012 par les équipes du Ministère de la Culture péruvien[500]. Elles sont également évidentes à Pachacamac, comme nous l'avons évoqué auparavant. Les aménagements incas réalisés à Huaca La Centinela, la capitale des Chincha, sont d'ordre plus symbolique. La pyramide principale (secteur II) a ainsi été réorientée afin d'être connectée au récent secteur III ajouté par les Incas, qui s'apparentait à un « palais de l'Inca » (**Figure 33**). Le contrôle inca nouvellement établi sur le public souhaitant accéder au sanctuaire de l'oracle de Chinchacámac[501] était donc matérialisé et devait impressionner les pèlerins qui pouvaient constater par eux-mêmes qu'un nouvel ordre politique avait été institué. La création d'édifices incas dans les secteurs III et VIII permettait également aux conquérants d'être pleinement intégrés dans la hiérarchie sociopolitique locale[502]. L'implantation inca d'ordre militaire à Cerro Azul, dont les structures impériales sont très mal conservées, revêtait un intérêt stratégique (**Figure 34**). Elle permettait en effet aux garnisons de l'Inca de se projeter très rapidement à la fois vers Huaca La Centinela et Pachacamac. En raison de leur attractivité et du prestige qui leur était associé, ces deux sites étaient au cœur de la stratégie inca de captation de la force de travail de la côte sud du Chinchasuyu. Le sanctuaire de Pachacamac n'était pas seulement bien gardé, il était également efficacement connecté au pouvoir central, notamment par l'intermédiaire de la route inca reliant

[494] Situé dans la vallée de Nasca (région d'Ica, province de Nasca, district de Nasca). MORRIS, Craig et VON HAGEN, Adriana, *Op.cit.*, p. 148-149.
[495] Situé dans la région d'Ica, province de Chincha, district de Chincha Baja. MORRIS, Craig et SANTILLANA, Julián Idilio, « The Inka Transformation of the Chincha Capital », dans : *Variations in the Expression of Inka Power*, sous la direction de BURGER, Richard L., MORRIS Craig et MATOS MENDIETA Ramiro, Washington, D. C. : Dumbarton Oaks Research Library and Collection, 2007, p. 135-164.
[496] Situé dans la région de Lima, province de Cañete, district de Cerro Azul. MARCUS, Joyce, « The Inca conquest of Cerro Azul », *Ñawpa Pacha : Journal of Andean Archaeology*, 2017, Vol. 37, nº 2, p. 191.
[497] Situé dans la vallée de Lurín (région de Lima, province de Lima, district de Cieneguilla). MINISTERIO DE CULTURA DEL PERÚ, *Huaycán de Cieneguilla. Investigaciones arqueológicas*, Lima : Qhapaq Nan - Sede Nacional, 2015, p. 24.
[498] Situé dans la région de Lima, province de Lima, district de Lurín.
[499] Anciennement « Secteur V », fouillé en 1987 par une équipe de l'Instituto Nacional de Cultura del Perú (INC).
[500] PERALTA MESIA, Rodolfo, « Arquitectura imperial inca en el valle de Nasca. Reseña de las investigaciones arquéologicas en paredones de Nasca », *Proyecto Qhapaq Ñan - Sede Nacional. Ministerio de Cultura*, 2013, p. 8.
[501] Le sanctuaire de l'oracle de Chinchaycamac se situait dans le secteur II.
[502] MORRIS, Craig et SANTILLANA, Julián Idilio, *Op.cit.*, p. 154-155.

le site à l'important centre administratif d'Hatun Xauxa (**Figure 35**). Celle-ci passait par Huaycán de Cieneguilla, un site fondé par le pouvoir Ychsma que les Incas s'approprièrent sans y réaliser d'aménagements notables. Ce dernier occupait une place équivalente à celles de Tambo Colorado et Incahuasi de Lunahuana, érigés plus au sud. L'investissement du pouvoir central concernant cet établissement fut cependant bien moins conséquent, l'État inca sachant saisir (lorsqu'elle se présentait) l'occasion d'investir un site étranger stratégique du point de vue économique.

Figure 29. Carte des sites d'envergure de la côte sud du Chinchasuyu (sites pré-incas en orange et incas en jaune)

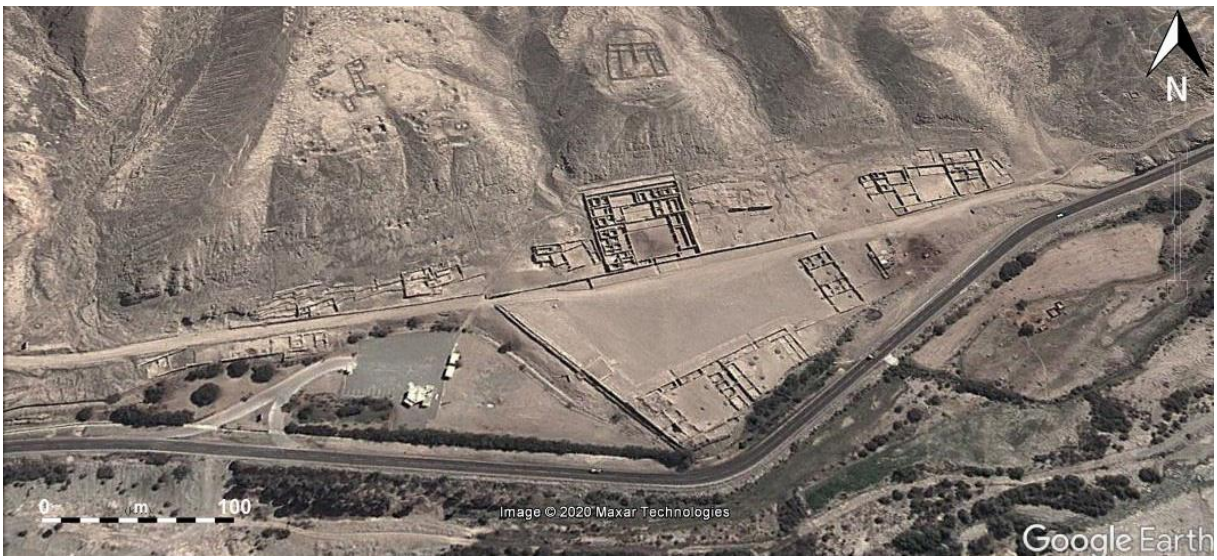

Figure 30. Vue satellite du site de Tambo Colorado et du segment de *Qhapaq Ñan* le traversant (source : Google Earth)

Figure 31. Niches trapézoïdales incas et architecture d'adobe, Tambo Colorado (crédits photo : David Barreiro)

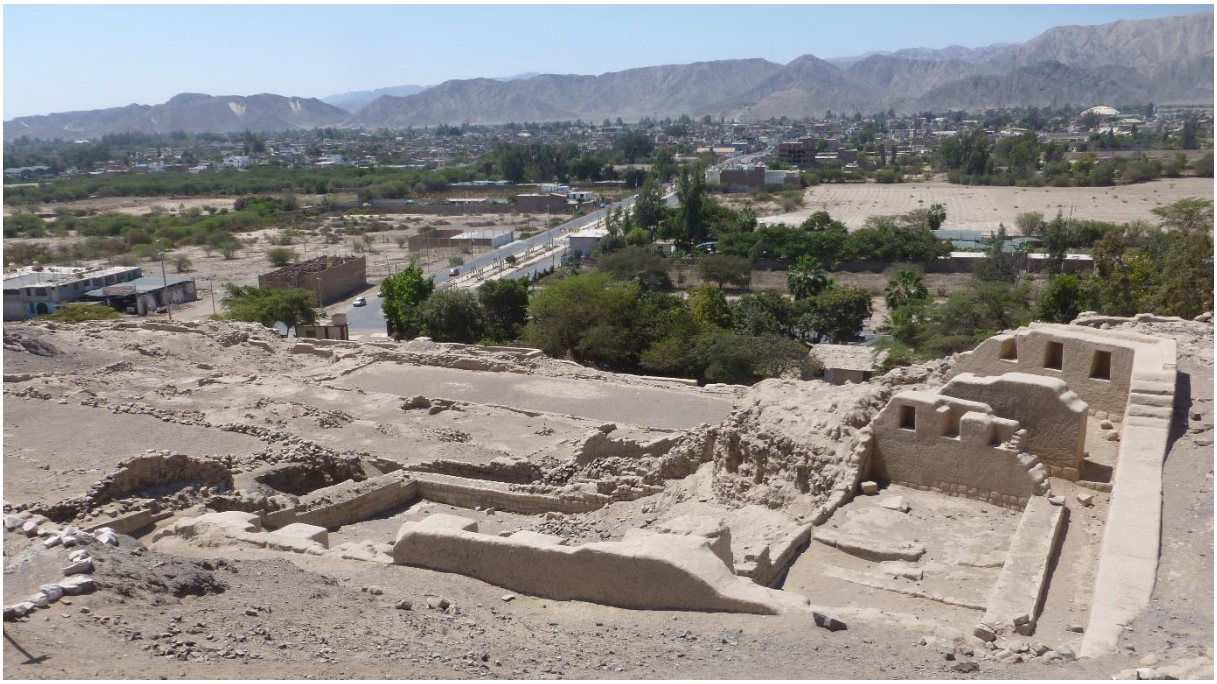

Figure 32. Structures incas dans le secteur I, Paredones de Nasca (crédits photo : David Barreiro)

Figure 33. *Incahuasi* ou « palais de l'Inca » (unité III, secteur III), Huaca La Centinela (crédits photo : David Barreiro)

Figure 34. Vestiges d'un mur d'adobe inca sur le site de Cerro Azul (crédits photo : David Barreiro)

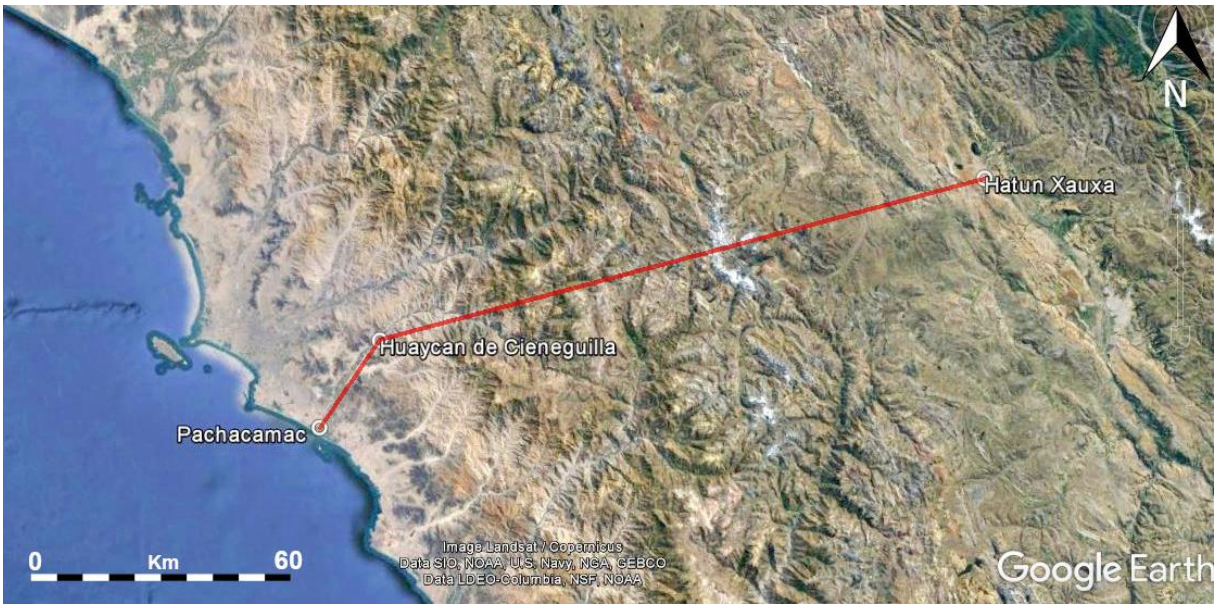

Figure 35. Connexion à vol d'oiseau entre Pachacamac et Hatun Xauxa

La stratégie d'implantation inca sur la côte sud du Chinchasuyu témoigne clairement de la volonté du pouvoir central d'affirmer sa présence, tout en conférant une autonomie partielle aux forces politiques préexistantes. Nous ne pouvons que constater que l'ubiquité observée dans la *Sierra* n'est pas de mise sur la côte, ce qui ne signifie pas pour autant que le pouvoir inca ne se manifestait pas sur le terrain. Les Incas ont simplement mis à profit la situation qui prévalait avant leur arrivée, en profitant de l'attractivité du sanctuaire de Pachacamac pour s'attacher la population de la côte centrale du Pérou. Le lieu était essentiellement connu pour abriter un oracle très populaire dans la région qui conférait aux autorités locales un important pouvoir politique et social, et leur permettait de capter d'importantes quantités de richesses déposées en offrandes lors de pèlerinages. La parole des principaux oracles de l'empire était en effet écoutée et leurs prédictions étaient prises très au sérieux[503]. Ils pouvaient ainsi parfois exprimer leur désaccord concernant certains projets de l'Inca, notamment lorsqu'ils étaient interrogés sur des questions de conquête à mener. Il est d'ailleurs possible qu'Atahualpa, lors de sa captivité, ait incité les compagnons de F. Pizarro à piller le sanctuaire pour accélérer le versement de sa rançon[504] en représailles suite aux prédictions erronées de l'oracle de Pachacamac à propos de la guerre qu'il mena à son frère Huascar pour le trône. Les Incas cherchaient ainsi à s'approprier

[503] CIEZA DE LEÓN, Pedro de, *Op.cit.*, p. 103.
[504] PIZARRO, Pedro, *Op.cit.*, p. 67-69.

une partie de l'aura dont jouissaient ces oracles auprès des populations locales. À Pachacamac, ils affirmèrent matériellement et symboliquement leur domination sur la divinité côtière par l'implantation d'un *Intihuasi* surplombant l'ensemble du site. Ils forcèrent de plus l'instauration de liens de réciprocité à travers les festivités organisées au sein du sanctuaire, abreuvant de *chicha* et régalant de mets préparés par les *aclla* les futurs *mit'ayuq*. La présence militaire inca à Cerro Azul et la proximité du centre administratif de Huaycán de Cieneguilla devaient éteindre toute velléité de contestation qui pouvait naître dans l'esprit du pouvoir religieux local. De plus, les conquérants cusquéniens établirent une alliance politico-religieuse avec les Chincha, une entité politique influente dont les élites étaient capables de jouer efficacement le rôle d'administrateurs impériaux. I. Garcilaso de la Vega rapporte ainsi que les habitants de la vallée de Pisco se tournèrent vers les puissants Chincha lors de l'arrivée des Incas, espérant bénéficier de leur protection face à l'envahisseur des hautes-terres[505]. L'immense site de Huaca La Centinela impressionnait en effet beaucoup les voisins des Chincha, tout comme la renommée de leur dieu tutélaire Chinchacámac qui concurrençait la divinité de Pachacamac[506]. Avec de tels alliés, les Incas s'assuraient de disposer rapidement d'une importante force de travail mise à disposition par les autorités locales, tout en réduisant les investissements administratifs nécessaires au bon fonctionnement de la *mit'a*. Malgré leur farouche résistance à l'envahisseur montagnard[507], les Chincha semblent en effet avoir été des partenaires politiques et économiques privilégiés des Incas. Ils constituaient toutefois la seule organisation politique capable de leur résister dans la région, ce qui explique que le pouvoir central ait cherché à les acculer en s'implantant durablement dans les vallées adjacentes et en prenant le contrôle de la forteresse de Cerro Azul. Cette observation témoigne de l'existence d'une double stratégie impériale dans cette région du Chinchasuyu, l'importante liberté d'action laissée par le pouvoir central aux peuples côtiers étant compensée par l'existence d'un garde-fou d'ordre militaire.

La stratégie adoptée par les Incas sur la côte sud du Chinchasuyu ne correspond donc que partiellement au modèle de contrôle hégémonique décrit auparavant et semble résulter d'une

[505] GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p. 399.
[506] *Ibid.*, p. 403.
[507] « *Habida la respuesta caminaron los Incas hacia Chincha. El curaca, que se llamaba del mismo nombre, salió con una buena banda de gente fuera del mismo valle a escaramuzar con los Incas, mas por la mucha arena no pudieron pelear unos ni otros y los yuncas se fueron retirando hasta meterse en el valle, donde resistieron la entrada a los Incas. Mas no pudieron hacer tanto que no perdiesen sitio bastante donde se alojasen los enemigos. La guerra se trabó entre ellos muy cruel, con muertes y heridos de ambas partes. Los yuncas peleaban por defender su patria y los Incas por aumentar su imperio, honra y fama. Así estuvieron muchos días en su porfía. Los Incas los convidaron muchas veces con la paz y amistad. Los yuncas, obstinados en su pertinacia y confiados en el calor de su tierra – que forzaría a los serranos que se saliesen de ella – no quisieron aceptar partido alguno, antes se mostraban cada día más rebeldes porfiandos en su vana esperanza.* », *Ibid.*, p. 401-402.

hybridation entre les modèles de contrôle territorial et hégémonique. Ce constat est similaire à celui que nous faisons quant au mode d'administration mis en place par le pouvoir central sur la côte du Cuntisuyu[508]. Nous ne sommes d'ailleurs pas seul à considérer ce dernier comme plus direct que le contrôle indirect envisagé par ailleurs sur la base d'une répartition inégale des *qollqas* entre la côte et la *Sierra*[509].

Les Incas sur la côte nord du Chinchasuyu

Le schéma que dessinent les installations incas sur la côte nord du Chinchasuyu est quelque peu différent, notamment en raison de la situation politique qui prévalait sur le littoral septentrional du Pérou à la veille de la conquête impériale. Si les Chincha étaient de redoutables adversaires, la puissance des Chimu, maîtres du désert côtier du nord, était bien supérieure à celle des premiers et ils ne furent soumis, eux-aussi, qu'à la suite d'une guerre meurtrière[510]. En assujettissant le souverain Chimu, l'Inca mit la main sur un territoire allant de la vallée de Chancay au sud à Tumbes au nord. L'immensité du « royaume » Chimu, qui s'articulait autour de nombreuses vallées côtières, explique qu'il ait été divisé en zones fonctionnelles. Celles-ci étaient administrées localement mais soumises à l'autorité politique, dont l'élite résidait certainement au sein des grande enceintes identifiées au cœur de la cité de Chan Chan[511], dans la vallée de Moche. Cette organisation correspondait aux besoins économiques des Incas et leur

[508] Plusieurs sites d'origine inca, dans la continuité de Paredones de Nasca, jalonnent la côte du Cuntisuyu : Quebrada de la Vaca, Torata Alta, Camata Tambo, Moqi. La présence inca y est ainsi bien plus affirmée que sur la côte nord du Chinchasuyu (notamment au sein du territoire sous administration Chimu).

[509] COVEY, R. Alan, « Inka administration of the far south coast of Peru », *Latin American Antiquity*, 2000, Vol. 11, nº 2, p. 132-134.
SANTORO, Calogero M, WILLIAMS, Veronica I., VALENZUELA, Daniela, et al., « Inka Provincial Administration of the South-Central Andes », dans : *Distant Provinces in the Inka Empire. Toward a Deeper Understanding of Inka Imperialism*, sous la direction de MALPASS, Michael A. et ALCONINI, Sonia, Iowa City : University of Iowa Press, 2010, p. 70.
EECKHOUT, Peter, « Inca storage and accounting facilities at Pachacamac », *Andean Past*, 2012, Vol. 10, p. 224.
SNEAD, James E., « Imperial Infrastructure and the Inka Storage System », dans : *Inka Storage Systems*, Norman : University of Oklahoma Press, 1992, p. 82-86.

[510] « *El grande y poderoso Chimu, habiendo oído el requerimento del Inca, respondió diciendo que estaba aprestado con las armas en las manos para morir en defensa de su patria, leyes y costumbres y que no quería nuevos dioses. Que el Inca se enterase de esta respuesta, que no daría otra jamás. Oída la determinación de Chimu caminó el príncipe Inca Yupanqui hasta el valle Parmunca donde el enemigo le esperaba, el cual salió con un buen escuadrón de gente a escaramuzar y tentar las fuerzas de los Incas. Peleó con ellos mucho espacio de tiempo por defenderles las entrada del valle, mas no pudo hacer tanto que los enemigos no le ganasen la entrada y el sitio donde se alojaron, aunque con muchas muertes y heridas de ambas partes. El príncipe, viendo la resistencia de los yuncas, para que no tomasen ánimo por ver poca gente en su ejército envió mensajeros al Inca su padre dándole cuenta de los hasta allí sucedido y suplicándole mandase enviar 20 mil hombres de guerra […] para abreviar la guerra con todos ellos porque no pensaba dar tanto espacio a los enemigos como se había hecho con los pasados.* », GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p. 435.

[511] KEATINGE, Richard W. et DAY, Kent C., « Socio-Economic Organization of the Moche Valley, Peru, during the Chimu Occupation of Chan Chan », *Journal of Anthropological Research*, 1973, Vol. 29, nº 4, p. 281.

évita un investissement humain contraignant. Ils n'eurent en effet qu'à installer des *quipucamayoc* et quelques *tucuyricu* (hauts-fonctionnaires incas contrôlant et réprimant les éventuelles fraudes liées à la *mit'a*) pour s'assurer de la contribution des communautés disséminées à travers le territoire contrôlé par les Chimu et de la bonne volonté des figures d'autorité locales. Ces dernières recevaient en échange des éléments de parure augmentant encore leur prestige. Cette vision est évidemment réductrice, et la prise de pouvoir inca s'accompagna nécessairement de l'implantation de nombreux sites secondaires, principalement à caractère économique, destinés à augmenter la capacité de production et de stockage de la côte nord, notamment dans le domaine de la métallurgie. Les artisans Chimu excellaient en effet en la matière et leur savoir-faire constituait un précieux atout pour l'État inca. Les souverains de Cusco utilisaient notamment les ornements confectionnés à partir de métaux précieux comme outils de séduction des *curacas* et des élites locales[512].

Figure 36. Carte des sites d'envergure de la côte nord du Chinchasuyu (sites pré-incas en orange et incas en jaune)

[512] Nous développons cette idée dans le Chapitre 5.

Figure 37. Vue satellite du site de Paramonga (source : Google Earth)

Figure 38. Murs côté sud du site de Paramonga (crédits photo : David Barreiro)

Figure 39. Bastion nord-ouest du site de Paramonga (crédits photo : David Barreiro)

Cependant, alors que la résistance opposée aux armées impériales par les Chimu fut peut-être la plus intense au cours de l'expansion du Tahuantinsuyu, aucun site d'envergure inca ne fut implanté sur ce territoire. Les conquérants cusquéniens semblent en effet avoir accordé une grande autonomie au pouvoir politique en place, qui avait la charge de réquisitionner et de mettre à disposition du pouvoir impérial les *mit'ayuq* nécessaires aux besoins de l'empire. Le pouvoir central ne manqua néanmoins pas de s'adjoindre les services des fondeurs et métallurgistes les plus talentueux, qu'ils installèrent parfois dans la région de Cusco[513]. L'implantation de communautés d'orfèvres à proximité de la capitale impériale permettait au pouvoir central d'avoir un accès direct aux ornements précieux qui constituaient les insignes de prestige utilisés par l'Inca pour séduire les élites provinciales du Tahuantinsuyu[514]. Cette confiance dans les élites Chimu avait tout de même ses limites, puisque les Incas prirent possession de deux sites stratégiques situés aux extrémités de leur territoire. Au sud, Pachacútec Inca Yupanqui installa une garnison permanente sur le site de Paramonga, où les Chimu avaient

[513] MORRIS, Craig et VON HAGEN, *Op.cit.*, p. 171.
[514] Nous développons cette idée dans le Chapitre 5.

concentré des forces militaires afin de résister à la progression inca (**Figures 37, 38 et 39**). Ce fut le premier lieu stratégique conquis par les troupes impériales sur la côte nord du Chinchasuyu, si l'on en croit le récit de I. Garcilaso de la Vega[515]. Il coupa ainsi toute possibilité d'intrusion Chimu vers le sanctuaire de Pachacamac, dont nous avons indiqué l'importance stratégique qu'il revêtait dans l'optique de capter la force de travail des populations côtières de culture Ychsma et Chancay.

Figure 40. Connexion à vol d'oiseau entre Farfán et Cajamarca

Au nord, les Incas s'implantèrent solidement sur le site de Farfán, lui aussi stratégiquement placé puisqu'il se situait dans la vallée de Jequetepeque, la dernière vallée où ont été localisés des sites Chimu. L'importance du site monumental de Pakatnamu, situé à seulement 13 km de Farfán, et la réutilisation du site plus ancien de Túcume (situé plus au nord dans la vallée de Leche) devaient selon nous suffire aux Chimu pour étendre leur influence jusqu'à Tumbes. Nous pensons par ailleurs que le choix inca de s'installer à Farfán reposait sur deux critères principaux. D'une part, une implantation à Pakatnamu, un site notable dans l'histoire de l'expansion Chimu, aurait certainement eu une portée symbolique négative. P. Cieza de León nous rapporte en effet que les habitants du site, situé dans la vallée de Pacasmayo, étaient très respectés par le reste du royaume Chimu[516], notamment en raison d'un lien fort entre le lieu et

[515] Le site est désigné sous le nom de Parmunca dans le récit de I. Garcilaso de la Vega. GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.* p. 435.
[516] CIEZA DE LEÓN, Pedro de, *Cronica del Peru, El Señorio de los incas*, Caracas : Fundacion Biblioteca Ayacucho, 2005, p. 189.

le capitaine Pakatnamu, un conquérant important dans l'histoire mythique de ce peuple[517]. D'autre part, Farfán occupait une position stratégique le long du segment du *Qhapaq Ñan* reliant Pakatnamu à Cajamarca (**Figure 40**).

Cette dernière représentait un avantage indéniable, notamment dans l'optique d'acheminer depuis Tumbes des spondyles récoltés dans les eaux chaudes d'Équateur avant de les transporter dans les hautes-terres andines vers Cajamarca depuis le site de Farfán. Cette apparente autonomie conférée aux Chimu, impliquant une présence inca limitée et des interférences minimes dans les modèles d'administration traditionnels de la côte nord, a été remise en cause par les travaux de Geoffrey W. Conrad qui, dans les années 1970, participa au Proyecto Chan Chan[518] et fouilla à cette occasion le site voisin de Chiquito Viejo, situé dans la vallée de Chicama. Il considère le site, qu'il estime construit vers 1500 ap. J.-C., comme un centre administratif d'un nouveau genre imposé par les Incas[519]. En effet, si la présence inca sur le site semble attestée par le matériel archéologique découvert, elle nous apparaît toutefois beaucoup moins importante que celle observée à Farfán. On ne retrouve à Chiquito Viejo aucun équivalent aux résidences d'élite incas découvertes à Farfán[520], ce qui nous amène à ne pas considérer le site comme un centre administratif inca d'envergure, ou tout du moins sur lequel les Incas exerçaient un contrôle direct. Nous pensons qu'il s'agissait là d'une volonté impériale résultant de préoccupations diplomatiques, le site de Chiquito Viejo n'étant situé qu'à une vingtaine de kilomètres de Chan Chan.

Le seul véritable site d'envergure implanté par les Incas sur la côte nord du Chinchasuyu est Cabeza de Vaca[521], situé à la limite septentrionale du territoire anciennement dominé par les Chimu et à l'extrémité de la route côtière établie par les Incas. L'absence de chemin impérial côtier plus au nord n'est pas anodine et s'explique notamment par l'autonomie accordée par les conquérants incas aux populations des basses-terres équatoriennes. Il ne s'agissait certainement pas là d'un choix volontaire du pouvoir central mais plutôt d'une stratégie résultant de

[517] CALANCHA, Antonio de la, *Coronica moralizada del Orden de San Augustin en el Peru con sucesos egenplares en esta Monarquía ... / compuesta por ... Fray Antonio de la Calancha de la misma Orden ... ; dividese este primer tomo en quatro libros ; lleva tablas de capitulos i lugares de la Sagrada Escritura*, Barcelone : Pedro Lacavalleria, 1638, p. 546.
[518] PRIETO, Gabriel, « Chiquitoy prehispanico : Monumentos arquitectonicos del extremo sur del valle de Chicama, costa norte del Peru », *Arkinka*, 2014, n° 220, p. 11.
[519] CONRAD, Geoffrey W., « Chiquito Viejo : An Inca Administrative Center in the Chicama Valley, Peru », *Journal of Field Archaeology*, 1977, Vol. 4, p. 18.
[520] MACKEY, Carol, « The Socioeconomic and Ideological Transformation of Farfán under Inka Rule », dans : *Distant Provinces in the Inka Empire. Toward a Deeper Understanding of Inka Imperialism*, sous la direction de MALPASS, Michael A. et ALCONINI, Sonia, Iowa City : University of Iowa Press, 2010, p. 236-237.
[521] Le site de Cabeza de Vaca correspond à la ville de Tumbes.

l'incapacité inca à imposer sa domination sur ce territoire[522]. Les populations concernées étaient tout de même « surveillées » depuis les sites de Tumipampa, Hatun Cañar et Quito. Les Incas avaient en effet tout intérêt à maintenir les importants échanges qui prévalaient entre la côte et les hautes-terres du nord du Chinchasuyu. Ils ont donc privilégié l'instauration de relations pacifiques avec les peuples faisant l'intermédiaire entre côte et montagne. Leurs territoires furent ainsi intégrés au Tahuantinsuyu sans que les modes de vie locaux ne soient réellement modifiés, comme ce fut le cas avec les Yumbos sur le site de Palmitopampa[523], à l'ouest du bassin de Quito, dans la partie basse de la province de Pichincha. Le seul investissement d'ampleur consenti par les Incas sur la côte nord du Chinchasuyu est donc le site de Cabeza de Vaca, qui abritait des constructions élaborées[524], et notamment un atelier de travail du spondyle[525]. L'implantation de ce site semble avoir essentiellement eu pour objectif de capter les récoltes de spondyle ou *mullu* provenant des eaux chaudes voisines du golfe de Guayaquil.

L'autonomie concédée aux communautés côtières vivant près des réserves de spondyle est davantage prononcée que celle accordée aux Chincha ou aux Chimu. Cependant, c'est l'ensemble de la stratégie de domination des populations et d'exploitation économique des territoire conquis ou des ressources convoitées dans cette zone littorale du Chinchasuyu qui contraste avec le modèle plus strict observé dans la *Sierra*. Cette disparité d'approche de la part du pouvoir impérial est source de précieux enseignements concernant la place de l'économie, et plus particulièrement de la *mit'a*, dans le processus d'expansion mis en place par le pouvoir central inca.

2. Ce que le cas du Chinchasuyu nous apprend sur la *mit'a*

Le schéma des disparités observées localement à l'échelle du Chinchasuyu est sans appel : le paysage des *mit'ayuq* était extrêmement hétérogène, et ce au sein d'un seul et même *suyu*. Nous pensons que cette multiplicité des configurations qui caractérise les installations incas hors du cœur du territoire impérial découle de la volonté permanente du pouvoir central de

[522] MORRIS, Craig et VON HAGEN, Adriana, *Op.cit.*, p. 182.
[523] LIPPI, Ronald D. et GUDIÑO, Alejandra M., « Inkas and Yumbos at Palmitopampa in Northwestern Ecuador », dans : *Distant Provinces in the Inka Empire. Toward a Deeper Understanding of Inka Imperialism*, sous la direction de MALPASS, Michael A. et ALCONINI, Sonia, Iowa City : University of Iowa Press, 2010, p. 276.
[524] MORRIS, Craig et VON HAGEN, Adriana, *Op.cit.*, p. 173-174.
[525] VILCHEZ CARRASCO, Carolina et MACKIE SORIANO, Fernando, *Cabeza de Vaca. Investigaciones arqueologicas*, Lima : Ministerio de Cultura, 2013, p. 22-23.

capter la force de travail disponible. Les différents constats réalisés au fil de notre analyse de l'implantation impériale au sein des étages écologiques que constituent la côte et la *Sierra* (et par extension le versant oriental des Andes) nous permettent de mieux comprendre comment la *mit'a* et ses implications ont façonné le monde inca.

En premier lieu, l'instauration d'un contrôle territorial bien plus affirmé dans la *Sierra* que sur la côte Pacifique nous semble démontrée par la multiplication des sites d'ampleur à caractère administratifs. Si l'implantation de centres administratifs incas n'est pas réservée à la *Sierra*, leur répartition extrêmement régulière du sud au nord des hautes-terres du Chinchasuyu nous interpelle. L'absence d'entités politiques comparables en importance aux Chincha et aux Chimu explique en partie la possibilité de restructuration locale des populations assujetties et le déploiement d'importantes infrastructures incas. Ces deux éléments étaient en effet nécessaires à la captation de la force de travail auparavant disséminée à travers les territoires. Il faut cependant bien comprendre que la construction de cette « colonne vertébrale économique » avait un autre but : capter la production inhérente à la *mit'a* et permettre une gestion plus efficace de la part du pouvoir central. Le produit du travail obligatoire réalisé sur la côte et dans la *ceja de selva* orientale était en effet périodiquement acheminé dans la *Sierra*. Les matériaux et les produits nécessaires au bon fonctionnement de l'économie politique inca, notamment dans le cadre de l'économie de prestige, pouvaient par la suite rejoindre le cœur névralgique de l'empire. Ils y étaient stockés et transformés en vue d'une redistribution régulière et ritualisée aux vassaux de l'Inca. Les centres administratifs incas d'altitude remplissaient donc un double rôle du point de vue économique : l'un en tant que sièges de l'organisation de la *mit'a* par les *quipucamayoc* incas, et l'autre en tant que bases logistiques, auxquelles étaient associées d'innombrables entrepôts, indispensables à la gestion de la production résultant du travail des tributaires. Cette seconde fonction explique que les structures de stockage soient plus nombreuses dans la *Sierra* que sur la côte[526].

En deuxième lieu, nous ne pouvons manquer de remarquer que l'occupation inca du territoire du Chinchasuyu est discontinue, un constat réalisé par ailleurs dans le cas du Collasuyu[527]. La régularité de l'implantation des centres administratifs de la *Sierra* ne doit pas masquer l'absence de sites d'envergure entre Soledad de Tambo et Huamachuco ainsi qu'entre Cajamarca et Huancabamba. Ces zones furent à l'évidence moins intensément investies par le

[526] JENKINS, David, « A Network Analysis of Inka Roads, Administrative Centers, and Storage Facilities », *Ethnohistory*, 2001, Vol. 48, nº 4, p. 664.
[527] ROMERO, Rodriguo Sánchez, « El Tawantinsuyu en Aconcagua (Chile central) », *Chungara, Revista de Antropología Chilena*, 2004, Vol. 36, nº 2, p. 328.

pouvoir central. Ce phénomène pourrait s'expliquer par le fait que ces territoires surplombaient les deux zones qui constituaient l'ancien royaume Chimu, dont les dirigeants finirent par accepter de se plier aux exigences de l'envahisseur inca en matière de travail obligatoire. La concentration de la production liée au tribut dans les environs de Chan Chan et de Farfán, pour être ensuite acheminée respectivement vers Huamachuco et Cajamarca, explique que les investissements incas aient été minimes au sud comme au nord de ce noyau territorial Chimu. La présence inca se manifestait par ailleurs davantage (et surtout plus régulièrement) sur la côte sud du quartier septentrional du Tahuantinsuyu où plusieurs sites témoignant d'une occupation inca virent le jour suite à la conquête de la région. Les alliances religieuse (avec Pachacamac) et politique (avec les Chincha) expliquent cette disparité entre nord et sud de la côte du Chinchasuyu. Certaines zones semblent d'autre part rester totalement hors du contrôle inca, principalement le long de la côte Pacifique de l'Équateur, où nous ne dénombrons actuellement aucun site inca. Une constante émerge cependant au sein de cette discontinuité : la tendance inca à s'implanter à proximité de sites plus anciens, souvent en activité lors de la période antérieure. Nous pouvons notamment observer ce phénomène sur la côte pacifique et en certains points du versant amazonien des Andes, ces derniers étant systématiquement connectés à des centres administratifs de la *Sierra*. L'intérêt majeur de cette pratique est la présence de populations locales rapidement mobilisables pour ériger, dans le cadre de la *mit'a*, les sites administratifs impériaux et l'ensemble des infrastructures économiques nécessaires à l'exploitation intensive du territoire nouvellement intégré au Tahuantinsuyu. La stratégie d'implantation économique inca prend donc systématiquement en compte la densité de population au niveau micro-territorial.

La disparité qui caractérise les investissements consentis par les Incas semble de plus liée à la configuration locale. La logique voudrait qu'une ethnie puissante et difficilement soumise soit strictement encadrée ou qu'un territoire propice à la rébellion soit intensément occupés par l'envahisseur. Pourtant, la stratégie d'implantation inca ne semble pas fondée sur une volonté de stabilisation par les armes ou d'assimilation culturelle forcée. Le principal levier de stabilisation inca était manifestement d'ordre économique. Dans cette optique, il faut comprendre que les circonstances dans lesquelles s'est déroulée la conquête d'une région et les évènements qui ont ponctué la négociation ou les combats qui en découlèrent ne constituaient pas des éléments fondamentaux dans le cadre de la réflexion inca sur le type d'installation nécessaire. Une résistance locale farouche face aux conquérants incas n'était pas nécessairement synonyme d'installations impériales d'ampleur une fois la victoire acquise.

L'inverse est également vrai, puisque les peuples de la *Sierra* du Chinchasuyu n'ont pas tous tenté (ou eu les moyens humains et matériels) de résister à la progression inca, et ont tout de même vu d'importants centres administratifs être érigés sur leurs territoires. Les conditions dans lesquelles la conquête s'était déroulée étaient évidemment prises en compte, mais il semble que ce soient les enjeux économiques qui aient primé dans la planification de la stratégie d'implantation inca. L'autonomie accordée aux Chimu, pourtant difficilement assujettis, plaide en faveur de cette idée. Leur coopération économique a dû être décisive dans le choix inca de ne pas installer de centre administratif d'envergure symbolisant la présence du pouvoir cusquénien aux abords de Chan Chan. À l'inverse, nous constatons que l'établissement du centre administratif de Cochabamba fut nécessaire à la captation de la force de travail des Chachapoyas. La tendance de ces derniers à se rebeller, et donc à rejeter le service de travail obligatoire instauré par l'Inca, n'était certainement pas étrangère à la réputation de peuple belliqueux qui leur a souvent été associée dans les chroniques[528]. La matérialisation concrète de la puissance inca devenait donc indispensable au contrôle et à la mise au travail des *mit'ayuq* locaux. Son absence en ce qui concerne les basses-terres côtières d'Équateur va également dans ce sens. En effet, conscients des limites de leur autorité dans la zone, les Incas ont préféré déléguer les interactions avec ces peuples à des intermédiaires locaux. Ces derniers jouissaient d'une relative autonomie et étaient peu encadrés par le pouvoir central qui n'avait pas besoin de manifester avec force sa présence dans la zone. Les implantations incas semblent ainsi avoir été grandement tributaires des objectifs économiques fixés localement par l'Inca. De plus, même si elle ne revêtait pas un caractère systématique, nous constatons qu'une présence militaire était parfois requise pour contrôler les *mit'ayuq*. Les principales traces de garnisons impériales étaient les *kallanka* bâties au sein de sites pré-incas ne subissant par ailleurs aucune réorganisation d'importance. L'autonomie des territoires conquis n'était ainsi jamais véritablement complète puisque la présence inca se manifestait toujours d'une manière ou d'une autre, bien qu'elle puisse par endroit, notamment sur la côte du Chinchasuyu, être relativement discrète en raison de sa discontinuité.

Enfin, nous constatons que les implantations et aménagements territoriaux incas indiquent que les *mit'ayuq* spécialisés étaient proportionnellement plus nombreux sur la côte que dans la

[528] « *Hallándose el Inca en la provincia de los Cañaris […] le trajeron nuevas que la gran provincia de los Chachapuyas, viéndole ocupado en guerras y conquistas de tánta importancia, se había rebelado confiada en la aspereza de su sitio y en la mucha u muy belicosa gente que tenía. Y que debajo de amistad habían muerto los gobernadores y capitanes del Inca y que de los soldados habían muerto muchos y preso otros muchos, con intención de servirse de ellos como de esclavos.* », GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p. 618-619.

Sierra. La spécialisation artisanale des peuples du littoral Pacifique est souvent justifiée par le manque de terres agricoles[529] au niveau micro-territorial, ce que contredisent les systèmes de canaux développés sur la plupart des territoires de la côte nord du Chinchasuyu[530] et contrôlés par les Chimu (comme par exemple dans la pampa de Chaparrí[531]). Ces aménagements hydrauliques témoignent d'un développement agricole réel dans la région, que les Incas n'ont cependant pas cherché à intensifier. Il faut plutôt voir dans la spécialisation des *mit'ayuq* côtiers la volonté du pouvoir central de maintenir des pratiques traditionnelles locales et de privilégier l'accès à des ressources non présentes dans les Andes, tout en limitant les investissements impériaux. La pérennité des sites destinés aux activités métallurgique[532] et céramique[533] témoigne de cette stratégie. Les Incas souhaitaient que les populations locales soient intégrées au plus vite dans le système de travail obligatoire, sous la direction d'administrateurs à la fois locaux et impériaux. Cela impliquait de perpétuer les activités productrices ancrées dans la culture locale plutôt que de bouleverser le paysage environnant pour imposer la *mit'a* agricole déjà abondamment pratiquée dans la *Sierra* et les hautes vallées du versant occidental des Andes. L'extension des terres cultivables n'est pas pour autant un marqueur exclusif de *mit'a* généraliste. En effet, si les terrasses agricoles créées autour de Gran Pajatén ont pu contribuer à produire du maïs, elles devaient surtout servir à cultiver de la coca. Cette tâche était confiée à des *mit'ayuq* spécialisés, moins pour leurs talents d'agriculteurs que pour leur adaptation aux basses-terres chaudes et humides ainsi que pour leur capacité à évoluer en autonomie dans ce milieu tropical parfois hostile. Les travailleurs du Chinchasuyu appartenant aux communautés évoluant sur la côte Pacifique et le versant oriental des Andes étaient donc majoritairement des *mit'ayuq* spécialisés. A l'inverse, la majorité des tributaires des hautes-terres andines se caractérisaient par leur polyvalence, ce qui explique la multiplication des centres administratifs incas d'ampleur et l'extension à très grande échelle des terrasses agricoles. Leurs effectifs étaient bien plus importants que ceux des spécialistes et impliquaient un investissement impérial beaucoup plus important, notamment en matière d'infrastructures, pour capter et déployer l'immense force de travail qu'ils constituaient.

[529] ESPINOZA SORIANO, Waldemar, *Op.cit.*, 2008, p. 393.
[530] NETHERLY, Patricia J., « The management of late andean irrigation systems on the north coast of Peru », *American Antiquity*, 1984, Vol. 49, nº 2, p. 246-247.
[531] HAYASHIDA, Frances M., « The Pampa de Chaparrí : water, land, and politics on the north coast of Peru », *Latin American Antiquity*, 2006, Vol. 17, nº 3, p. 257-258.
[532] MORRIS, Craig et VON HAGEN, Adriana, *Op.cit.*, p. 170-171.
[533] HAYASHIDA, Frances M., « Style, technology and state production : inka pottery manufacture in the Leche Valley, Peru », *Latin American Antiquity*, 1999, Vol. 10, nº 4, p. 347.

III. RÉFLEXION CHRONO-ÉCONOMIQUE : HYPOTHÈSES SUR L'ORIGINE DU SYSTÈME INCA D'INTÉGRATION PAR LE TRAVAIL

L'histoire inca semble relativement bien connue grâce aux chroniques, dans lesquelles de nombreux épisodes relatifs à l'émergence et au développement de la puissance inca ont été enregistrés. Néanmoins, si une trame principale relativement simple se dessine depuis la migration menée par Manco Capac jusqu'à la chute de l'empire, elle repose principalement sur des récits au caractère davantage mythologique que véritablement historique. Certes, les exploits de Pachacútec Inca Yupanqui et son entreprise réformatrice sont souvent mis en avant, nous incitant à penser que le règne de ce dernier a constitué un tournant décisif dans l'histoire inca. Cependant, l'accent est constamment mis sur le déroulé d'une histoire politique tournant autour des actions associées à ce souverain et ses successeurs, tandis que celles de ses prédécesseurs est parfois considérée comme relevant d'un passé mythique. On pourrait ainsi croire que l'histoire commence avec Pachacútec Inca Yupanqui, et que rien de ce qui s'est passé auparavant ne nous est accessible. Les données archéologiques nous fournissent par ailleurs des informations concrètes sur différents moments de l'histoire du développement inca, sans qu'il soit véritablement possible de les associer à un souverain en particulier lorsqu'il s'agit manifestement de données relatives à une période antérieure au règne de l'empereur réformateur. Une frustration semble être née de ce manque de cadre précis, et avoir été renforcée par les lacunes documentaires inhérentes au mode de transmission oral traditionnellement en vigueur au sein du Tahuantinsuyu à la veille de l'arrivée des conquérants espagnols, que les chroniques ne peuvent pleinement compenser. Nous pensons pourtant qu'après un siècle de recherches menées à la fois dans les domaines ethno-historique et archéologique, nous pouvons accéder à certains pans de l'histoire inca en concentrant nos efforts sur la mise en relation des données ainsi acquises avec les phénomènes socio-économiques caractérisant la société inca. Le système économique d'État mis en place sous l'impulsion de Pachacútec Inca Yupanqui, utilisant essentiellement le travail comme levier d'intégration à l'empire des populations assujetties, nous apparait être une clé de compréhension. Il doit ainsi nous permettre d'envisager la façon dont une partie de ce qui constitua par la suite le monde inca fonctionnait durant l'Intermédiaire Tardif et le début de l'Horizon Tardif, et donc d'appréhender l'action de certains souverains considérés à tort comme mythiques, à l'image de Viracocha Inca. Nous souhaitons présenter ici nos hypothèses concernant le processus d'élaboration du système économique impérial centré sur la *mit'a*, et développer la question de l'apport de nos réflexions autour de la

mise en place de ce dernier à la compréhension de l'histoire des Andes entre le XIV^{e} et le XVI^{e} siècle.

Le point de départ réside dans une question de premier ordre : pourquoi élaborer un tel système ? Nos recherches reposent sur des données archéologiques et ethno-historiques reflétant l'état d'une société préhispanique andine à un moment donné de son histoire, qui tendent parfois à figer dans le temps l'idée que nous nous faisons de son fonctionnement et, surtout, à oublier que toute société humaine est en perpétuelle évolution. Cusco, comme Rome avant elle, ne s'est pas faite en un jour. Nul doute que ses premiers dirigeants ne pouvaient envisager l'ampleur du Tahuantinsuyu au fait de sa gloire, sous le règne de Huayna Capac. Les étapes successives jalonnant la construction de l'empire nous échappent encore pour certaines, notamment lorsque nous remontons au-delà du règne de Pachacútec Inca Yupanqui. Souvent considéré comme l'homme providentiel à l'origine de l'entreprise expansionniste inca, ce dernier semble en effet être à l'origine de nouvelles règles de succession. Celles-ci eurent une incidence indéniable sur la trajectoire adoptée par ses héritiers et fixèrent un cadre rigide pour le développement du système économique impérial. Il est néanmoins probable que Tupac Inca Yupanqui ait dû corriger par la suite les faiblesses mises en évidence par quelques années ou décennies d'expérimentation. C'est ainsi que fonctionnaient les Incas, héritiers de traditions andines anciennes qu'ils s'approprièrent et adaptèrent à leurs besoins, rectifiant le tir si nécessaire au fil de leurs expériences aussi diverses qu'ambitieuses.

A. UNE POSSIBLE EXPANSION PRÉCOCE VERS LE COLLASUYU ET SES IMPLICATIONS POUR L'HISTOIRE ÉCONOMIQUE DE L'EMPIRE INCA

La remise en cause de la chronologie établie par J. Rowe en 1945, sur la base d'une transformation en datations absolues de datations relatives des phases de l'empire inca fondées sur des séquences céramiques, débuta dès les années 1990 aux États-Unis et 2000 en France[534]. Cette défiance s'expliquait au départ par l'accumulation de datations radiocarbones plaidant en faveur d'une présence inca dans les Andes du sud dès la première moitié du XV^{e} siècle[535], notamment dans la vallée de Calchaquí où des échantillons[536] prélevés sur le site de Potrero de Payogasta dans des contextes incas avérés ont été datés entre 1409 et 1436[537]. Les modèles bayésiens[538] élaborés ces dernières années suggèrent également une première phase d'expansion inca vers le sud de la fin du XIV^{e} siècle jusqu'à 1430 environ[539]. De plus, la présence dans la zone sud du lac Titicaca de céramique stylistiquement considérée comme caractéristique des Incas à des niveaux théoriquement antérieurs à l'incorporation de la région au Tahuantinsuyu[540], renforce l'idée que le modèle d'expansion de J. Rowe doit être remis en question. En effet, les périodes céramiques observées archéologiquement ne sont pas en corrélation avec les informations historiques dont nous disposons concernant les conquêtes incas. Si Martti Pärssinen et Ari Siiriäinen ne précisent pas la proportion de céramique de style inca découverte lors de leur fouille du site de Tiquischullpa (à Caquiaviri, région du lac Titicaca), sa présence est clairement attestée aux niveaux les plus anciens. Les datations radiocarbones (calibrées 1 sigma) permettent de faire remonter ces niveaux à une période antérieure à 1450.

Nous ne pouvons pas totalement exclure que la présence de cette céramique puisse résulter d'échanges entre les Incas et des peuples de la région du lac Titicaca. Il est également possible

[534] SEGALINI, Laurent, « L'histoire de l'expansion inca. Perspective critique et esquisse d'une proposition substitutive », *Journal de la société des américanistes*, 2003, Vol. 89, n° 1, p. 83-94.
[535] D'ALTROY, Terence N., WILLIAMS, Veronica I. et LORANDI, Ana Maria, *Op.cit.*, p. 91-93.
[536] Datations radiocarbones calibrées 1 sigma.
[537] D'ALTROY, Terence N., LORANDI, Ana Maria, WILLIAMS, Veronica I., et al., « Inka Rule in the Northern Calchaqui Valley, Argentina », *Journal of Field Archaeology*, 2000, Vol. 27, n° 1, p. 1-26.
[538] Méthode statistique qui, sans échapper à des possibilités d'erreur inhérentes à toute méthode, a fait ses preuves et dont l'utilisation est de plus en plus répandue dans de nombreux domaines relevant de la discipline archéologique.
[539] MARSH, Erik J., KIDD, Ray, OGBURN, Dennis, et al., « Dating the Expansion of the Inca Empire: Bayesian Models from Ecuador and Argentina », *Radiocarbon*, 2017, Vol. 59, n° 1, p. 136-137.
[540] PÄRSSINEN, Martti et SIIRIÄINEN, Ari., « Inka-Style Ceramics and Their Chronological Relationship to the Inka Expansion in the Southern Lake Titicaca Area (Bolivia) », *Latin American Antiquity*, 1997, Vol. 8, n° 3, p. 266.

d'envisager que cet élément renforce l'hypothèse de la validité du mythe faisant des premiers Incas des migrants venus de la région du lac Titicaca plutôt que l'idée d'un peuple issu de la région de Cusco, qui aurait émergé d'une grotte de Pacaritambo[541]. Cependant, la diffusion de la céramique impériale a jusqu'ici été essentiellement constatée au sein de sites dont les occupants furent au préalable soumis par les Incas, ce qui ne plaide pas en faveur d'échanges commerciaux anciens. De plus, le développement continu du cœur du territoire inca au cours de l'Intermédiaire Tardif, observé archéologiquement, contredit l'idée d'une formation rapide d'un état post-migratoire. Il illustre plus vraisemblablement une période de longue stabilité et un processus à long-terme ayant mené au développement de l'État inca, selon un modèle très différent du développement observé à la même époque au sein des groupes Wankas, Collas et Chancas[542]. On note à cette époque une faible présence d'architecture à vocation défensive dans la vallée de Cusco[543], alors que les guerres étaient monnaie-courante dans les Andes pendant la période consécutive à la chute des puissances Huari et Tiahuanaco. Cela nous incite à penser que la soumission militaire par les Incas des groupes Ayarmaca et Huayllacan évoluant au nord-ouest de Cusco (peut-être grâce à une alliance avec le peuple Anta), puis l'assujettissement des Pinahuas installés à l'est de la future capitale impériale et leur déplacement dans les basses terres voisines, n'ont pas constitué d'obstacles majeurs pour le pouvoir inca en construction sur la scène locale. L'appui des nombreux petits groupes vivant dans le sud de la région de Cusco et incorporés de manière précoce et pacifique à l'entité politique inca a pu être décisif lors des premières entreprises conquérantes visant à unifier les groupes gravitant autour du modeste centre du jeune pouvoir inca. Ce premier modèle de fédération des forces en présence, reposant à la fois sur la guerre, les mariages et les alliances militaires, aurait abouti selon Brian Bauer et Alan Covey à la formation d'une hiérarchie politique et sociale complexe à travers la région de Cusco. Cette dernière réduisit simultanément la diversité ethnique, la compétition politique et la redondance administrative pour créer un cœur territorial inca capable de s'étendre bien au-delà des Andes centrales[544], et ce dès le XIV^{e} siècle.

Si cela dut prendre un à deux siècles aux Incas pour en arriver à ce point, les données archéologiques contredisent l'idée d'une période de lutte perpétuelle dans la vallée de Cusco du règne de Manco Capac jusqu'à celui de Viracocha, parfois véhiculée par l'historiographie[545]

[541] MURÚA, Martín de, *Op.cit.*, p. 39.
[542] BAUER, Brian S. et SMIT, Douglas K., *Op.cit.*, p. 74-78.
[543] *Ibid.*, p. 78.
[544] BAUER, Brian S. et COVEY, R. Alan, *Op.cit*, p. 860-861.
[545] ESPINOZA SORIANO, Waldemar, *Los Incas. Economia, sociedad y estado en la era del Tahuantinsuyo*, Lima : AMARU Editores, 1997, p. 47-66.

sur la base des informations se voulant historiques fournies par certains chroniqueurs. Cette argumentation est aussi peu convaincante que les théories linguistiques[546] ne se fondant sur aucune donnée concrète ou les analyses ADN[547] encore trop peu nombreuses allant dans le sens d'une arrivée des Incas dans la vallée de Cusco depuis l'*Altiplano* bolivien. La connexion spirituelle souvent évoquée entre les Incas et Tiahuanaco[548] n'en reste pas moins possible, comme le suggère d'ailleurs la fréquente installation de lieux de culte à Viracocha sur des sites majeurs de l'Horizon Moyen liées aux puissances Huari et Tiahuanaco[549]. Néanmoins, ces liens d'ordre essentiellement religieux ne signifiaient pas nécessairement que les Incas étaient originaires de l'*Altiplano*. Ils ne procédèrent d'ailleurs qu'à des emprunts architecturaux mineurs à Tiahuanaco, peut-être en raison de la mauvaise conservation du site[550], tandis que leur stratégie de réorganisation des territoires conquis reposait bien plus fréquemment sur des aménagements antérieurs réalisés par les Huari[551]. Ainsi, en matière de pragmatisme structurel, les Incas héritèrent bien plus de Huari que de Tiahuanaco. Néanmoins, plusieurs éléments nous incitent à penser que les ambitieux conquérants incas se tournèrent dans un premier temps vers les Andes méridionales afin d'entamer leur processus d'expansion. Nous pensons notamment au développement singulier de l'entité cusquénienne au sein d'une aire andine morcelée tout au long de l'Intermédiaire Tardif, leur proximité culturelle avec de nombreux groupes de l'*Altiplano* péruano-bolivien plus modestes qu'eux et la présence au nord et à l'ouest de la région de Cusco des puissants groupes Huancas et Chancas.

La nouvelle chronologie générale proposée par Albert Meyers, qui considère que la présence inca « en dehors du cœur impérial » débuta vers 1400 de notre ère[552], nous semble ainsi bien plus cohérente que celle de J. Rowe. Si elle ne fait pas encore véritablement référence (les données qui restent à acquérir pourraient encore venir bouleverser les bornes chronologiques de l'histoire de l'expansion impériale), cette nécessaire reconceptualisation de

[546] CERRÓN-PALOMINO, Rodolfo, « The Languages of the Inkas », dans : *The Inka Empire: A Multidisciplinary Approach*, sous la direction de SHIMADA, Izumi, Austin : University of Texas Press, 2015, p. 51.
[547] SHINODA, Ken-ichi, « Tracing the Origin of Inka People through Ancient DNA Analysis », dans : *The Inka Empire: A Multidisciplinary Approach*, sous la direction de SHIMADA, Izumi, Austin : University of Texas Press, 2015, p. 63-64.
[548] MORRIS, Craig et VON HAGEN, Adriana, *Op.cit.*, 2011, p. 20.
[549] SILLAR, Bill, DEAN, Emily et PÉREZ TRUJILLO, Amelia, « My state or yours? Wari « labour camps » and the Inka cult of Viracocha at Raqchi, Cusco, Peru », *Latin American Antiquity*, 2013, Vol. 24, nº 1, p. 42.
[550] HYSLOP, John, *Op.cit.*, 1990, p. 24-25.
[551] SCHREIBER, Katharina J., « Conquest and consolidation : a comparison of the Wari and Inka occupations of a highland peruvian valley », *American Antiquity*, 1987, Vol. 52, nº 2, p. 282.
[552] MEYERS, Albert, « Toward a Reconceptualization of the Late Horizon and the Inka Period: Perspectives from Cochasquí, Ecuador, and Samaipata, Bolivia », dans : *Variations in the Expression of Inka Power*, sous la direction de BURGER, Richard L., MORRIS Craig et MATOS MENDIETA Ramiro, Washington, D. C. : Dumbarton Oaks Research Library and Collection, 2007, p. 245.

l'Horizon Tardif initiée dans les travaux de A. Meyers nous semble indispensable au vu des données archéologiques dont nous disposons à l'heure actuelle. Nous souhaitons de notre côté remettre en question un autre élément souvent considéré comme une vérité historique indiscutable : le fait que l'expansion inca débuta véritablement sous le règne de Pachacútec Inca Yupanqui. Cette idée, née de l'œuvre réformatrice de ce souverain dont le règne constitue effectivement selon nous un jalon dans l'histoire inca, se fonde sur les informations parfois lacunaires relatives aux règnes des souverains l'ayant précédé. Viracocha Inca fait en quelque sorte exception, puisque ses accomplissements sont partiellement connus bien que souvent éclipsés par la réputation de fuyard que lui bâtirent certains auteurs coloniaux en raison du rôle qui lui était attribué par le discours officiel inca dans l'épisode de la guerre entre les Incas et les Chancas. Cependant, serait-il possible que ce souverain, qui aurait prétendument abandonné Cusco aux armées ennemis, ait contribué à la première vague d'expansion inca ? Pire encore, les modestes souverains l'ayant précédé pourraient-ils avoir initié cette entreprise conquérante, éclipsant ainsi l'aura de conquérant providentiel associée à Pachacútec Inca Yupanqui dans la pensée et la tradition orale inca ? Tout porte à croire que oui, et notamment l'économie.

I. Garcilaso de la Vega fait ainsi remonter les débuts de la conquête du Collasuyu au règne du cinquième souverain Capac Yupanqui (1320-1350), ce dernier poussant au moins ses expéditions jusqu'au lac Titicaca[553]. Il estime par ailleurs que le territoire inca s'étendait sur 200 lieues du nord au sud sous le règne de son successeur Inca Roca[554]. S'il convient de toujours rester prudent quant aux affirmations de I. Garcilaso de la Vega, le fait que son œuvre soit empreinte du discours officiel inca peut laisser penser que l'expansion avait bien débuté avant l'arrivée au pouvoir de Pachacútec Inca Yupanqui. P. Sarmiento de Gamboa explique pour sa part que, du temps de Viracocha (père et prédécesseur officiel de Pachacútec Inca Yupanqui), l'Inca dut faire la guerre pour reconquérir des territoires hors de Cusco déjà conquis auparavant par ses prédécesseurs mais non stabilisés par ces derniers[555]. S'il semble parler de territoires relativement proches de la capitale impériale, il n'est pas impossible que les territoires en question se soient situés au-delà de la région cusquénienne, elle-même assimilée à Cusco par le chroniqueur dont la tendance à dénigrer l'action des Incas est notoirement établie. P. Cieza de León rapporte en effet que Viracocha Inca fut le premier souverain inca capable de rassembler une armée importante et qu'il n'hésita pas à se lancer à la conquête du Cuntisuyu[556] et du

[553] GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p. 214-216.
[554] *Ibid.*, p. 270.
[555] SARMIENTO DE GAMBOA, Pedro, *Op.cit.*, p. 80-81.
[556] CIEZA DE LEÓN, Pedro de, *Op.cit.*, p. 135-136.

Collao[557], imposant sa loi au moins jusqu'à la rive sud-ouest du lac Titicaca[558]. Il n'est pas étonnant que les premières conquêtes d'envergure soient attribuées à Viracocha Inca puisqu'une réécriture de l'histoire inca intervint certainement sous le règne de Pachacútec Inca Yupanqui, afin de servir les intérêts du souverain réformateur[559]. P. Sarmiento de Gamboa évoque à deux reprises la sensibilité de ce dernier à l'égard du passé inca, déclarant qu'il se rendit à Pacaritambo pour voir la grotte d'où était sorti Manco Capac[560] et qu'il rassembla à Cusco des anciens et des savants de tous les peuples soumis afin de faire peindre une histoire du monde, principalement inca[561].

Nous pensons que cette réécriture de l'histoire officielle inca, relativement similaire au phénomène de recomposition de l'histoire par les Mexica qui eut vraisemblablement lieu à la même époque en Mésoamérique[562], eut d'importantes répercussions et qu'elle ne fut pas un acte isolé. Nous rejoignons C. Morris et A. Von Hagen lorsque ceux-ci évoquent la possibilité que la liste officielle des souverains incas ait été régulièrement modifiée afin d'effacer la mémoire de ceux qui perdaient les faveurs des puissantes *panaka*[563]. Une telle opération aurait de plus été facilitée par la popularité du mode de transmission oral de la mémoire des souverains qui permettait d'opérer une promotion sélective extrêmement efficace de certains d'entre eux[564]. Des telles pratiques, assimilables au phénomène de *damnatio memoriae* bien connu dans le Vieux Monde, étaient monnaie-courante dans l'Égypte ancienne[565] ou dans le monde romain. Nous estimons ainsi que la probabilité est grande qu'une manipulation de l'histoire officielle inca sous Pachacútec Inca Yupanqui ait entrainé l'oubli volontaire d'une première phase d'expansion inca vers le Collasuyu dès la fin du XIV^{e} siècle. Elle eut lieu à une époque où le pouvoir cusquénien tâtonnait encore pour trouver la bonne formule à employer pour imposer durablement sa domination sur des régions lointaines. L'élaboration qui s'ensuivit d'un second mythe des origines incas, faisant du lac Titicaca le berceau de Manco Capac et sa suite, résultait selon nous d'une volonté de Pachacútec Inca Yupanqui de dissimuler l'alliance qui existait à cette époque entre les Incas et certains peuples du lac Titicaca qui apportèrent leur aide aux

[557] *Ibid.*, p. 141-143.
[558] *Ibid.*, p. 151-150.
[559] LÉVINE, Daniel, « Le destin des fils du soleil, aztèques et incas : la symétrie des histoires », *Comptes-rendus des séances de l'année - Académie des inscriptions et belles-lettres*, 2011, Vol. 155, nº 4, p. 1776.
[560] SARMIENTO DE GAMBOA, Pedro, *Op.cit.*, p. 93-95.
[561] *Ibid.*
[562] DUVERGER, Christian, *L'origine des Aztèques*, Paris : Seuil, 1983, p. 376-380.
[563] MORRIS, Craig et VON HAGEN, Adriana, *Op.cit.*, 2011, p. 30.
[564] YAYA MCKENZIE, Isabel, « Sovereign Bodies: Ancestor Cult and State Legitimacy among the Incas », *History and Anthropology*, 2015, Vol. 26, nº 5, p. 650-651.
[565] La liste des souverain égyptiens rédigée par Manéthon à l'époque ptolémaïque est un exemple flagrant de l'efficacité de cette pratique.

conquérants cusquéniens dans leur entreprise de colonisation du Collasuyu. Cette théorie a le mérite d'expliquer la présence de céramique inca au sud du lac dès le XIV^e siècle, et n'élimine pas la possibilité que ce style de céramique soit originaire de l'*Altiplano* et qu'il ait été adopté par les Incas sous l'influence de leurs alliés locaux. La relation privilégiée qui existait entre les Incas et les Lupaca de la région du lac Titicaca[566] au moment de l'apogée de l'empire trouverait également une raison d'être dans l'ancienneté de l'alliance qui liait les populations des deux régions. Il est de fait étonnant de constater que les Incas choisirent de nommer le Collasuyu d'après le peuple Colla, pourtant prompt à se rebeller, plutôt que d'utiliser le nom de leurs possibles alliés Lupaca. Nous pensons que ce choix peut s'expliquer de différentes façons. Il est possible que l'alliance entre Incas et Lupaca ait été si forte que ces derniers furent assimilés aux premiers, devenant en quelque sorte des incas de privilèges, ce qui n'encouragea pas les souverains de Cusco à donner leur nom à une région de l'empire. Une alternative intéressante existe également : que ce choix de dénomination découle d'un évènement ou de relations particulières dont n'avons pas connaissance. Quoiqu'il en soit, le cas des Chincha démontre que le fait de résister avec force à l'envahisseur inca ne privait pas une ethnie du privilège de voir son nom associé à une région du Tahuantinsuyu.

La volonté de Pachacútec Inca Yupanqui de réécrire l'histoire inca à son avantage, et à celui de son fils et successeur Tupac Inca Yupanqui, nous semble évidente. Cependant, nous pensons que l'oubli dans lequel une conquête précoce d'une partie non négligeable du Collasuyu serait tombé au moment de la conquête espagnole s'explique principalement par le mode opératoire des troupes incas lors de cette phase d'expansion. En effet, si les traces les plus visibles de la présence inca dans le Chinchasuyu étaient d'ordre administratif et économique, la première tentative de conquête du Collasuyu reposa certainement sur deux autres éléments : la force militaire et la religion. Le développement économique du cœur impérial étant à cette époque encore limité, il est peu probable que les Incas aient projeté de véritablement intégrer économiquement les zones méridionales fraîchement conquises. Comme le suggérait Maria Rostworowski, les premières conquêtes cusquéniennes devaient avoir pour objectif l'obtention d'un tribut matériel s'apparentant à un butin de guerre[567], permettant aux souverains de s'enrichir rapidement pour entretenir des relations privilégiées avec leurs alliés et vassaux de la région de Cusco.

[566] RICE, Prudence M., « Torata Alta : an inka administrative center and spanish colonial reduccion in Moquegua, Peru », *Latin American Antiquity*, 2012, Vol. 23, nº 1, p. 24.
[567] ROSTWOROWSKI DE DIEZ CANSECO, Maria, « El apogeo del Imperio (1955) », dans : *Los Incas*. Lima : Instituto de Estudios Peruanos, 2017, p. 19.

La démonstration de puissance des troupes incas et de leurs alliés de l'*Altiplano* s'accompagna nécessairement d'une tentative d'intégration idéologique se fondant sur l'établissement d'une influence religieuse, un procédé traditionnel au sein de l'aire andine. Une telle stratégie expliquerait que la grande majorité des sites cérémoniels incas d'altitude identifiés dans les Andes aient été implantés dans la partie méridionale de l'empire, essentiellement sur les territoires actuels de l'Argentine et du Chili[568]. La perduration de cette influence pourrait également expliquer les méthodes observées par la suite dans le Collasuyu : implantation d'un sanctuaire fortifié dans le but de dominer une *huaca* locale dans la partie chilienne de la vallée de l'Aconcagua[569], modification par les Incas d'espaces ou de scenarii cérémoniels afin de prendre le contrôle symbolique des divinités tutélaires dans le nord-ouest argentin[570], et contribution inca au culte des ancêtres des Yampara du sud-est bolivien[571]. Ces différents mécanismes d'emprise religieuse pourraient en effet constituer des survivances de la stratégie de conquête du Collasuyu initialement adoptée par les prédécesseurs de Pachacútec Inca Yupanqui. L'expansion rapide permise par l'utilisation des arguments militaires et religieux, qui n'était pas ralentie par l'organisation de l'exploitation économique des régions concernées, avait cependant deux défauts : elle ne permettait pas d'instaurer (voire d'imposer) un sentiment de « nationalité » inca[572] ni de véritablement pérenniser les conquêtes réalisées. Cela explique qu'une fois que les troupes incas se furent retirées, de nombreuses communautés retrouvèrent une indépendance totale et certaines se préparèrent à repousser les futurs assauts des conquérants cusquéniens. Néanmoins, le mal était fait et les Incas, conscients des richesses que recelait le Collasuyu (notamment en matière de métaux et de camélidés) et de l'importance symbolique du site de Tiahuanaco, convoitèrent de nouveaux ce territoire. Ils en repoussèrent les limites à tel point que les bornes méridionales de l'empire sont encore parfois discutées[573].

Les limites évidentes d'un tel modèle d'expansion constituaient un problème pour le pouvoir central inca, qui ne fut résolu qu'à partir du règne de Pachacútec Inca Yupanqui. Si la puissance militaire et l'influence religieuse ne suffisaient pas à pérenniser les conquêtes incas, jamais l'horizon qui s'ouvrait vers le nord-ouest du Pérou suite à la victoire des troupes

[568] D'ALTROY, Terence N., WILLIAMS, Veronica I. et LORANDI, Ana Maria, *Op.cit.*, 2007, p. 111.
[569] STEHBERG, Rubén et SOTOMAYOR, Gonzalo, *Op.cit.*, 1999, p. 237-248.
[570] GONZÁLEZ, Luis R. et TARRAGÓ, Myriam N., *Op.cit.*, 2004, p. 391-404.
[571] ALCONINI, Sonia, « Yampara Households and Communal Evolution in the Southeastern Inka Peripheries », dans : *Distant Provinces in the Inka Empire. Toward a Deeper Understanding of Inka Imperialism*, sous la direction de MALPASS, Michael A. et ALCONINI, Sonia, Iowa City : University of Iowa Press, 2010, p. 102.
[572] ROSTWOROWSKI DE DIEZ CANSECO, Maria, « La sociedad inca (1990) », dans : *Los Incas*, Lima : Instituto de Estudios Peruanos, 2017, p. 113.
[573] GARCÍA, Alejandro, « Alcances del dominio incaico en el extremo suroriental del Tawantinsuyu (Argentina) », *Chungara, Revista de Antropología Chilena*, 1997, Vol. 29, nº 2, p. 205.

cusquéniennes sur les Chancas (certainement moins épique que ce que laisse entendre sa version romancée enregistrée dans les chroniques) n'aurait pu constituer une option d'expansion envisageable pour le pouvoir central. Nous pensons ainsi que Pachacútec Inca Yupanqui élabora volontairement une nouvelle stratégie. Celle-ci se fondait sur un mode opératoire simple divisé en deux étapes. Il consistait dans un premier temps à subjuguer l'ennemi par la force militaire et à le séduire par la diplomatie, avant d'entamer la seconde phase de l'opération, celle de la pérennisation de cette conquête. Cette dernière passait par l'intégration à l'empire des communautés assujetties grâce à l'économie, notamment grâce à la mise au travail des populations. Le fort contraste observé dans les restes matériels d'occupation des vallées de Sondondo (foyer des Andamarcas) et de Chichas (foyer des Soras) dans le Cuntisuyu, témoignent peut-être des premières expérimentations incas de construction de l'empire sous le règne de Pachacútec Inca Yupanqui[574] grâce à l'intégration économique des territoires conquis.

La nouvelle stratégie de Pachacútec Inca Yupanqui s'avéra rapidement payante et lui permit de stabiliser efficacement les provinces conquises, fournissant ainsi au pouvoir inca une base logistique fiable pour repousser toujours plus loin les limites d'un Tahuantinsuyu en construction. Nous pensons qu'il décida par la suite de contraindre ses successeurs à adopter la même tactique grâce à une réforme bien précise qui constitua un tournant dans l'histoire économique de l'empire inca : l'instauration de la loi de l'héritage partagée. Cette manœuvre extrêmement habile obligeait chaque souverain nouvellement intronisé à partir conquérir de nouveaux territoires afin d'en exploiter les ressources, dans le but de se constituer un patrimoine qu'il pouvait par la suite léguer à sa *panaka*. Ce modèle impliquait de suivre la voie ouverte par Pachacútec Inca Yupanqui d'une intégration systématique des communautés assujetties au système économique inca. Nous pensons donc que ce sont les premières expérimentations conquérantes incas dans les Andes du sud qui amenèrent le souverain providentiel à adopter l'économie comme outil de stabilisation de l'empire et à mettre en place une réforme centrale dans ce domaine. Si les conséquences à long terme de cette dernière furent désastreuses, notamment lorsque ce modèle d'essor politico-territorial atteignit son point de rupture sous le règne de Huascar, il permit néanmoins aux Incas de réaliser une expansion fulgurante à travers l'aire andine, dont la part la plus impressionnante est à mettre au crédit de Tupac Inca Yupanqui. Notre théorie d'une expansion inca précoce dans les Andes méridionales explique par ailleurs

[574] MEDDENS, Frank M. et SCHREIBER, Katharina, « Inca strategies of control : a comparison of the Inca occupations of Soras and Andamarca Lucanas », *Ñawpa Pacha : Journal of Andean Archaeology*, 2010, Vol. 30, n° 2, p. 160.

pourquoi ce dernier parvint à repousser à ce point les limites de son empire vers le sud en si peu de temps : les bases d'une domination inca y avaient déjà été posées plusieurs décennies auparavant.

B. La loi de l'héritage partagé : un tournant dans l'histoire de l'économie inca ?

L'historiographie relative à la construction du pouvoir inca se fait très souvent la porte-parole du discours officiel inca, notamment car de nombreux historiens se reposent essentiellement sur les seules données conservées au sein des sources ethno-historiques. Les controverses nées de cette écriture de l'histoire trop souvent déconnectée de la réalité du terrain sont nombreuses[575]. Nous pensons que la principale réside dans l'importance accordée à un épisode spécifique rapporté par de nombreux chroniqueurs : la victoire du jeune Pachacútec Inca Yupanqui sur les Chancas. Cette bataille pour la défense de Cusco aurait eu lieu en 1438, selon une date arbitrairement fixée pour coller à la chronologie historique élaborée par John Rowe dans le courant des années 1940[576], et la victoire inattendue du fils de Viracocha Inca serait le point de départ de l'expansion à grande échelle de l'empire. Le caractère éminemment épique et romanesque de cet épisode fondateur servait à l'évidence les intérêts des souverains Incas en quête de légitimité au sein d'une aire andine abritant des populations parfois rebelles et attachées à leurs singularités culturelles. Il contribua surtout à dissimuler le véritable tournant qui intervint certainement sous le règne de Pachacútec Inca Yupanqui : l'instauration de la loi de l'héritage partagé.

Théorisée par Geoffrey Conrad en 1981[577], cette nouvelle réglementation concernant les conditions économiques qui caractérisaient l'arrivée sur le trône d'un souverain s'apparentait à une division extrêmement simple des biens du souverain précédent. Avant sa mort, l'Inca désignait son successeur parmi ses fils. Si la théorie voulait que ce soit le fils ainé né de l'union de l'Inca et de son épouse principale qui accède à la plus haute fonction politique de l'État, les

[575] MEYERS, Albert, « Dos mundos diferentes: incas históricos e incas arqueológicos », *Tambo. Boletín de Arqueología*, 2016, nº 4, p. 153-157.
[576] ROWE, John Howland, « Absolute Chronology in the Andean Area », *American Antiquity*, Janvier 1945, Vol. 10, nº 3, p. 265-284.
[577] CONRAD, Geoffrey W., « Cultural materialism, split inheritance, and the expansion of ancient peruvian empires », *American Antiquity*, 1981, Vol. 46, nº 1, p. 3-26.

cas de Tupac Inca Yupanqui, Huayna Capac et Huascar témoignent du fait que les choses se passaient rarement comme prévu. Le fait que Pachacútec Inca Yupanqui ait lui-même été intronisé en lieu et place de son frère ainé, Urco Inca, constituait un symbole fort plaidant en faveur d'un abandon pur et simple de cette tradition à partir de son règne (malgré la survivance de cet impératif théorique dans le récit de certains chroniqueurs). Une fois son successeur désigné, l'Inca pouvait de son vivant procéder à la passation de pouvoir ou attendre de mourir pour que son fils accède au trône, épaulé par les proches conseillers de son défunt père. L'Inca nouvellement intronisé n'héritait alors que du titre et de la fonction de son père et prédécesseur mais nullement de ses biens[578] qui revenaient à sa *panaka*[579] afin d'assurer la prospérité du vaste cercle parental qui assumait l'entretien et le culte de la momie du souverain défunt. Il devait donc partir conquérir de nouveaux territoires, assujettir de nouvelles communautés et mettre la main sur de nouvelles ressources à exploiter afin de se constituer à son tour un patrimoine[580] qu'il pouvait ensuite léguer à sa propre *panaka*.

La manifestation la plus évidente de cette pratique était la construction ordonnée par les différents souverains de domaines impériaux[581]. J. de Betanzos évoque ainsi la construction de Chinchero sous le règne de Tupac Inca Yupanqui[582] et de Yucay sous celui de Huayna Capac[583], qualifiant ces implantations urbaines incas de lieux de repos et de divertissement pour l'Inca et

---

578 « *Estos Señores tenían por ley y costrumbre que el Señor que de ellos moría le embalsamaban y le tenían envuelto en muchas ropas delgadas, y a estos señores les dejaban todo el servicio que habían tenido en vida, para que les sirviesen en muerte a estos bultos, como si estuvieran vivos : no les tocaban su servicio de oro ni de plata, ni en cosa ninguna que tuviesen ellos ni los que les servían, ni en la casa, antes les daban más, y tenían señaladas sus provincias que les diesen sustento.* », PIZARRO, Pedro, *Op.cit.*, p. 63.

579 « *y todo el tesoro que el señor tenia siendo viva, estaba en poder de sus criados y familiares, y se sacaba á las fiestas semejantes con gran aparato ; sin lo cual, no dejaban de tener sus chácaras, ques nombre de heredades, donde cogian sus maízes y otros mantenimientos con que sustentaban las mugeres con toda la demás familia desto señores que tenian bultos y memorias, aunque eran muertos.* », CIEZA DE LEÓN, Pedro de, *Op.cit.*, p. 46-47.

580 *« El señor que entraba a gobernar se había de servir de nuevos criados ; las vasillas habían de ser de palo y de barro hasta en tanto que las hiciesen de oro y de plata, y siempre se aventajaban los que entraban a gobernar, y po resta causa hubo tanto tesoro en esta tierra, porque, como tengo dicho, el que sucedía en el reina siempre se adelantaba en hacer mayores vajillas y casas ; […] la mayor parte de la gente y tesoros y gastos y vicios estaban en poder de los muertos »*, PIZARRO, Pedro, *Op.cit.*, p. 63-64.

581 NAIR, Stella et PROTZEN, Jean-Pierre, *Op.cit.*, 2015, p. 228.

582 « *Parecióle (à Tupac Inca Yupanqui) que era bien hacer un pueblo para en que la gente, que ansí de los del Cusco se iban aumentado, en él poblasen, y para que de él hubiese más memoria y para tener a donde se ir a recrear él y los señores del Cusco y que se dijese que él había edificado este pueblo para sí y su recreación. […] Y, hecho este pueblo, repartió y dio las casas de él Topa Ynga Yupangue a los señores del Cusco, en las cuales casas y pueblo tenía el Ynga y los demás señores algunas de sus mujeres, con las cuales se iban a holgar los meses y tiempos que les parecía. En el cual edificio y hacer de pueblo se tardó en edificar cinco años, y mandó que se llamase este pueblo Chinchero.* », BETANZOS, Juan de, *Op.cit.*, p. 208.

583 « *Y, como el Ynga (Huayna Capac) los viese, mandó a los señores del Cusco que se fuesen con aquella gente y la llevasen al valle de Yucay y él, ansimismo, fue con ellos. Y luego puso en obra en aderezar el valle […]. Y hizo que en él se edificasen ya casas y aposentos do él se fuese a recrear ; en el cual valle dio estancias a los señores del Cusco, ansí a los vivos como a los muertos, que estaban en bultos, para que allí pusiesen sus yanaconas, mozos de su servicio, para que les labrasen sus verduras y hortalizas y cosas de sus recreaciones.* », *Ibid.*, p. 220.

ses proches. Ces chantiers impliquaient la participation de milliers de *mit'ayuq* et pouvaient durer plusieurs années, comme dans le cas du domaine royal de Chinchero qui demanda cinq ans de travail selon les dire de J. de Betanzos. À ce jour, pas moins d'une quinzaine de sites ont été identifiés comme étant des domaines impériaux[584], à l'image de Pisac, Ollantaytambo ou encore Machu Picchu, tous situés avec certitude sur le territoire de l'ancien Antisuyu. Ces propriétés privées dont jouissaient l'Inca et sa famille étaient peuplées de *yanacuna,* des individus qui pourraient avoir été engagés à vie envers l'Inca pour le servir et qui ne doivent pas être confondus avec les *mit'ayuq*, ces derniers n'étant que temporairement à disposition de l'État pour accomplir une mission donnée. Nous pensons d'ailleurs que l'essentiel des effectifs de *yanacuna* de l'empire étaient affectés aux domaines impériaux, où ils assuraient toutes les missions relatives à l'exploitation agricole, l'entretien des infrastructures, ainsi que le service et le divertissement du souverain et de sa *panaka*. Issus de diverses communautés assujetties, ils étaient originaires de différentes régions de l'empire et pouvaient avoir servi en tant que *mit'ayuq* ou que *mitimaes* avant de devenir *yanacuna*. Les domaines impériaux bénéficiaient donc à la fois d'un statut à part, étant la propriété d'un souverain, et d'un personnel à part, qui œuvrait certainement aussi à Cusco au sein de la cour impériale.

Un élément de comparaison nous permet d'envisager le moment où Pachacútec Inca Yupanqui décida de mettre en place la loi de l'héritage partagé. En effet, G. Conrad établit un parallèle (qui nous semble très pertinent) entre une pratique Chimu et la construction par les Incas de domaines impériaux[585]. On observe ainsi que des enceintes abritant différents secteurs complémentaires (administratif, funéraire, politique) furent successivement érigées au cœur de Chan Chan, la capitale Chimu. A l'instar de G. Conrad, nous pensons que ces enceintes peuvent être considérées comme des équivalents aux domaines impériaux des Incas, à une échelle plus modeste. Leur existence pourrait donc illustrer l'existence d'un mécanisme identique d'héritage partagé en vigueur chez les Chimu. Le fait que nous n'ayons pour le moment pas pu établir de parallèles similaires avec d'autres cultures pré-incas ne signifie pas que cette loi était spécifique au puissant royaume côtier du nord du Pérou. Néanmoins, il s'agit là d'un élément qui nous incite à penser que la conquête du territoire Chimu eut bien lieu lors des dernières années du règne de Pachacútec Inca Yupanqui – comme le laissent entendre plusieurs chroniqueurs[586] - et

[584] NILES, Susan A., « Considering Inka Royal Estates. Architecture, Economy, History », dans : *The Inka Empire: A Multidisciplinary Approach*, sous la direction de SHIMADA, Izumi, Austin : University of Texas Press, 2015, p. 234.
[585] CONRAD, Geoffrey W., *Op.cit.*, p. 9-16.
[586] GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p. 439-440.
SARMIENTO DE GAMBOA, Pedro, *Op.cit.*, p. 123-124.

qu'elle fut l'occasion pour le souverain de prendre connaissance de cette pratique de succession. Il pourrait alors s'en être inspiré pour sa réforme concernant les règles d'accession au trône. Celle-ci serait donc inévitablement intervenue vers la fin de son règne, peut-être au cours de la décennie 1460. Il s'agit évidemment là d'une hypothèse qui a vocation à être débattue, mais nous pensons que ce genre de processus de réflexion doit nous permettre d'affiner notre connaissance du déroulement de l'histoire inca.

La construction de domaines impériaux n'était pas possible avant le début de l'expansion à grande échelle de l'empire inca et de l'exploitation des territoires conquis au fil de cette entreprise conquérante. Néanmoins, une fois ce processus engagé, même encore modestement au début du règne de Pachacútec Inca Yupanqui, la possibilité pour l'Inca de distribuer des terres à sa *panaka* lui conférait un statut important au sein de l'aire andine et le plaçait au sommet de la hiérarchie des chefs locaux dans la région de Cusco[587]. L'instauration de la loi de l'héritage partagé contribuait cependant à exercer une réelle pression sur les souverains cusquéniens[588]. Ceux-ci devaient en effet sans cesse rechercher de nouvelles sources d'approvisionnement afin de perpétuer les mécanismes de redistribution indispensables au renouvellement périodique de la relation de réciprocité[589] établie entre eux et les populations assujetties. Un refus de la part de l'Inca de respecter cette loi grippait nécessairement la machine impériale et pouvait avoir de très lourdes conséquences, en raison du poids important de certains membres des *panaka* au sein de la cour cusquénienne.

P. Sarmiento de Gamboa explique ainsi les troubles qui agitèrent le règne de Huascar par la rivalité entre les lignages *hanan* et *hurin* qu'il contribua à exacerber en raison de son différend avec Atahualpa[590]. P. Pizarro rapporte quant à lui que c'est le refus du souverain de respecter la tradition instaurée par Pachacútec Inca Yupanqui et son projet de s'approprier les richesses de ses prédécesseurs, ce qui signifiait spolier leurs puissants lignages, qui précipita sa chute et la défaite de ses troupes face à celles de son demi-frère[591]. À l'aune de ces informations, le

BETANZOS, Juan de, *Op.cit.*, p. 161-167.

[587] ROSTWOROWSKI DE DIEZ CANSECO, Maria, « Una hipótesis sobre el surgimiento del Estado inca (1978) », dans : *Los Incas*, Lima : Instituto de Estudios Peruanos, 2017, p. 92.

[588] CONRAD, Geoffrey W., *Op.cit.*, 1981, p. 22.

[589] ROSTWOROWSKI DE DIEZ CANSECO, Maria, « La sociedad inca (1990) », dans : *Los Incas*, Lima : Instituto de Estudios Peruanos, 2017, p. 113.

[590] SARMIENTO DE GAMBOA, Pedro, *Op.cit.*, p. 151.

[591] « *Pues volviendo a Guáscar, enojándose un día con los muertos, dijo que los había de mandar enterrar a todos y quitarles todo lo que tenían, que no había de haber muertos sino vivos, porque tenían todo lo mejor de su reino. Pues como tengo dicho que la mayor parte de la gente principal estaban con estos muertos, por los muchos vicios que tenían, allí tomaron odio a Guáscar, y decían que se dejaban vencer los capitanes que enviaba contra Ataualpa, y otros se hacían con él y se le pasaban, y po resta causa el Ataualpa pudo vencer, porque de otra*

portrait peu flatteur de Huascar dépeint par certains chroniqueurs, à partir des témoignages fournis par les nobles incas qui leur servaient d'informateurs, se comprend aisément. Le modèle d'expansion servant notamment à remplir les obligations du souverain envers sa *panaka* et les territoires exploitables n'étant pas infinis, il était logique qu'un point de rupture finisse par être atteint, ce qui fut le cas sous le règne de Huascar. Huayna Capac lui-même n'avait que peu étendu le territoire impérial après avoir succédé à son père Tupac Inca Yupanqui, et les perspectives de Huascar dans ce domaine étaient extrêmement réduites si nous considérons les frontières du Tahuantinsuyu à la veille de la conquête espagnole.

La loi de l'héritage partagé contribua donc à l'expansion rapide de l'empire inca et incita vivement les souverains à exploiter de manière soutenue les ressources des régions nouvellement conquises. Le pouvoir central consentit pour cela d'importants investissements humains et matériels (comme nous l'avons vu plus haut). Elle entraina également la chute du dernier souverain légitimement désigné par son père comme le voulait la tradition inca. Si l'horizon de Pachacútec Inca Yupanqui était évidemment plus réduit que celui de Huayna Capac, le danger qui guettait ses successeurs pouvait néanmoins être pressenti. Cela n'empêcha pas le souverain réformateur de fonder son modèle d'expansion sur l'impératif incontournable que constituait cette loi. Si certains pensent que le choix de Pachacútec Inca Yupanqui illustre un opportunisme exacerbé dénué de tout effort d'anticipation, nous pensons en réalité que l'instauration de la loi de l'héritage partagé découlait de l'expérience inca du terrain. Il répondait en effet aux difficultés d'imposer un contrôle réel et durable sur des populations non intégrées à un système économique à la fois stable et contraignant. Les Incas fonctionnaient à l'expérience, apprenaient de leurs erreurs et adaptaient leurs techniques autant que leurs stratégies aux nouveaux défis qui se présentaient à eux. Un certain nombre de données archéologiques récentes nous incitent à penser que le choix de Pachacútec Inca Yupanqui de stabiliser les territoires conquis grâce à des outils relevant du domaine économique n'était pas dû au hasard. Il constituait une adaptation aux problèmes rencontrés par les prédécesseurs du souverain réformateur lors d'une première phase d'expansion vers les Andes du sud qui pourrait avoir débuté dès la fin du XIV^{e} siècle.

manera no bastara él ni su gente a ganar un pueblo, cuanto más todo el reino,y así fue preso Guáscar, como dicho tengo, por los capitanes de Ataualpa, y muerto. », PIZARRO, Pedro, *Op.cit.*, p. 65.

Nous pensons de plus que l'importance centrale donnée au travail dans le système inca, essentiellement dans le cadre de la *mit'a*, découle d'une adaptation d'un autre mécanisme existant à l'Intermédiaire Tardif : la *minca*.

C. LA *MINCA* : UN TRAVAIL COLLECTIF LOCAL D'INTÉRÊT GÉNÉRAL À L'ORIGINE DE LA *MIT'A*

À l'époque inca, la *minca* s'apparentait à un travail réalisé collectivement par les membres d'un *ayllu* ou d'une communauté plus vaste composée de différents *ayllu*. Les individus concernés par ces travaux manuels essentiellement consacrés à l'entretien d'infrastructures ne percevaient en théorie aucune rétribution de la part de l'État inca ou des *curacas*. Le fait que ce mécanisme de captation de la force de travail ne s'inscrive pas dans le cadre de la réciprocité omniprésente dans la pensée préhispanique andine se justifiait selon le pouvoir inca par son intégration à une politique de « bien-être de zone »[592]. Les populations en bénéficiaient en principe tout autant si ce n'est davantage que les chefs locaux et le souverain de Cusco. L'intérêt général évoqué par les autorités incas résidait dans l'objectif de ces travaux, destinés à maintenir une harmonie environnementale et structurelle dans l'ensemble des territoires intégrés au Tahuantinsuyu. Il ne revenait donc pas à l'État de rétribuer des travailleurs œuvrant pour leur communauté et non pas directement pour le pouvoir central. Nous pensons néanmoins qu'il s'agit là d'un détournement de ce mécanisme ancien, rendu possible par le changement de paradigme sociétal et l'élargissement de l'horizon politique des populations sous la coupe des conquérants cusquéniens, sur lequel nous reviendrons par la suite. Intéressons-nous d'abord au fonctionnement concret de la *minca*.

1. Le fonctionnement de la *minca* à l'époque inca

Si la *minca* était assurée par les populations locales et en principe non rétribuée par l'État, il ne s'agissait pas pour autant d'une action initiée par les sujets de l'Inca et gérée de manière autonome par ceux-ci. Comme tout effort collectif entrepris au sein du territoire impérial, ce travail était encadré soit par l'administration inca, soit par les *curacas*. Dans le cadre de la *minca*, ces deux acteurs étaient parties prenantes du fait de la nature des infrastructures concernées par les travaux.

[592] ESPINOZA SORIANO, Waldemar, *Op.cit.*, 2008, p. 366.

a. L'entretien d'infrastructures locales utiles au pouvoir impérial

Les infrastructures dont l'entretien incombait aux populations locales étaient nombreuses. Pas un *ayllu* ou une communauté n'échappait à un moment ou à un autre à ces travaux d'intérêt général, à l'image de la *mit'a* qui était également généralisée. Néanmoins la *minca* se distinguait du tribut en force de travail par l'idée qu'elle était un devoir local, dont la portée ne dépassait pas les limites du territoire communal ou, pour reprendre le vocable des chroniqueurs[593], provincial. Elle n'impliquait pas l'envoi de groupes de travailleurs sur de lointains chantiers d'État pendant plusieurs mois, mais plutôt la mobilisation de toute ou partie de la population en âge de travailler afin d'entretenir ou de réparer les infrastructures locales. Ces dernières étaient utilisées quotidiennement (ou tout du moins très fréquemment) par les habitants de la commune ou de la province. I. Garcilaso de la Vega insiste sur cette répartition du travail au niveau local, énumérant au passage différentes infrastructures concernées, tels que les entrepôts et les ouvrages d'art qui jalonnent les routes incas, ainsi que les *casas reales*[594] relevant davantage du domaine du pouvoir politique inca. Il faut comprendre ici que l'ensemble des édifices et aménagements publics au sein du territoire d'une communauté (comme les routes et les *tambo* par exemple) étaient entretenus par celle-ci dans le cadre de la *minca*.

Si nous souhaitons établir une liste des infrastructures entretenues par les communautés locales, il nous semble pertinent de les diviser par catégories. La première catégorie correspondait aux aménagements d'ordre agricole, comprenant essentiellement des terrasses agricoles et des canaux d'irrigation. La deuxième catégorie comprenait les structures liées au stockage et à l'accueil des individus voyageant le long des routes incas, notamment les *qollqa* et les *tambo*. La troisième catégorie relevait du domaine de la mobilité intra et interrégionale : les infrastructures concernées étaient alors les routes impériales et les ponts. Enfin, la dernière catégorie correspondait à certains édifices publics d'État ou assimilés, tels que les résidences du souverain inca, les résidences des *curacas* et les bâtiments aux fonctions administratives. Il est intéressant de constater que cette politique de bien-être de zone ne se cantonnait pas aux infrastructures communes à l'échelle de l'*ayllu* ou du village, comme pouvaient l'être les canaux d'irrigations, les entrepôts ou les édifices administratifs pré-incas existant au moins depuis l'Intermédiaire Tardif. De plus, elle ne concernait pas seulement les structures utilisées

[593] GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p. 133-134.
[594] *Ibid.*, p. 199.

par les populations locales pour leur propre subsistance, comme les ensembles de terrasses parfois en usage bien avant l'arrivée des conquérants incas. Une part essentielle du travail d'entretien et de réparation accompli lors des périodes de *minca* avait en effet pour objectif de maintenir en bon état des infrastructures servant à la fois aux communautés indigènes et au pouvoir impérial, si ce n'est presque exclusivement à ce dernier dans le cas de la quatrième catégorie énumérées ci-dessus.

Cette convergence d'efforts populaires vers des opérations concernant à la fois des structures utilisées quotidiennement à l'échelle locale et des structures d'État ne bénéficiait pas toujours directement aux habitants des provinces assujetties au pouvoir central inca. Cela explique que l'organisation de la *minca* ne soit pas exclusivement du ressort des figures d'autorité villageoise. Le labeur des sujets impliqués devait en effet répondre à des objectifs bien plus ambitieux que la simple harmonie communautaire, qui relevait finalement davantage de l'*ayni*[595] que d'une *minca* extrêmement profitable pour l'État inca.

b. Organisation de la minca : une responsabilité partagée

Contrairement à ce que pourrait laisser croire l'image de travail collectif d'intérêt général associée à la *minca,* son organisation ne dépendait pas simplement des chefs locaux. Sa mise en œuvre partait en effet de bien plus haut dans la chaine de commandement impériale.

La répartition des tâches incombant à l'une ou l'autre des communautés assujetties à l'Inca, voire même parfois de tâches d'ampleur confiées à plusieurs communautés qui devaient alors combiner leurs efforts, était opérée par le pouvoir central en amont des premières opérations d'entretien[596]. Les routes étaient par exemple divisées en tronçons précisément délimités et chaque village se voyait désigner l'un d'eux à entretenir. La réparation et le renouvellement des ponts pouvaient quant à eux être réalisés soit selon un principe de roulement entre

[595] L'*ayni* s'apparentait à un échange de travail entre groupes domestiques compris dans l'*ayllu* dont la valeur ou la quantité devait être équivalente à chaque échange, et impliquait également une contrepartie matérielle (nourriture, chicha, coca). Cette pratique, dont dépendait notamment l'entretien des habitations des différentes familles composant une communauté donnée, s'inscrivait parfaitement dans le système de pensée andin qui prônait une réciprocité systématique dans le cadre d'échanges triviaux ou exceptionnels. ESPINOZA SORIANO, Waldemar, *Op.cit.*, 2008, p. 364.

[596] « *Tiénenla repartida por sus distritos, para que cada nación tenga cuidado de reparar su parte. Y, a porfía unos de otros, la tienen como si hoy se acabara. Y en cualquier obra pública había el mismo repartimiento : por linajes si la obra ere paqueña. O por pueblo si era mayor. O por provincias si era muy grande, como lo son los puentes, pósitos, casas reales y otras obras semejantes.* », GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p. 199.

communautés, soit dans le cadre d'une coopération entre groupes issus des différents villages alentours. Il en allait certainement de même dans le cas des *tambo* (entrepôts impériaux servant parfois de relais routiers) d'envergure situés dans des régions densément peuplées, tandis que ceux situés dans des zones occupées par des populations plus éparses se voyaient confiés à un village en particulier. Chaque communauté était responsable de l'entretien des terrasses agricoles, des canaux d'irrigation et des *qollqa* situés sur son territoire. Cette répartition des responsabilités était initialement opérée par le pouvoir central, qui devait sans cesse organiser le fonctionnement de la *minca* sur les territoires nouvellement intégrés à un empire en perpétuelle expansion. Au-delà de cette planification initiale des opérations, l'État jouait un rôle dans l'évaluation des travaux réalisés. En effet, l'administration inca devait s'assurer que les infrastructures nécessaires au bon fonctionnement du système sociétal étaient bien entretenues. Il s'agissait notamment des édifices publics d'État, des routes, des *tambo*, des entrepôts impériaux, des terrasses agricoles et des canaux d'irrigation dont l'usage était général et non réservé aux populations locales. L'administration inca étant efficacement structurée et répartie à travers le territoire impérial, les opérations de contrôle ne demandaient pas d'effort particulier au pouvoir central. D'autant plus qu'en cas de dysfonctionnement constaté de la *minca*, c'est la responsabilité du *curaca* de la communauté concernée qui était engagé et celui-ci devait en répondre devant le souverain. La pression exercée sur les épaules de ces figures d'autorités locales servant de relai administratif au pouvoir central les incitait à se montrer particulièrement vigilantes au bon déroulement des travaux nécessaires.

En effet, l'essentiel de l'organisation concrète de la *minca* incombait aux *curacas*. Il ne s'agissait pas là d'une délégation de pouvoir aux chefs locaux de la part du gouvernement de Cusco mais plutôt d'une perpétuation des mécanismes traditionnels inhérents à cette forme de travail d'intérêt général. Nous pensons en effet que durant l'Intermédiaire Tardif, avant l'affirmation de la toute-puissance inca, le *curaca* était seul garant de l'organisation de la *minca*, ce qui expliquerait ce fonctionnement à l'époque inca. Si c'était l'occasion pour lui de renforcer au sein de sa communauté le sentiment d'appartenance à un groupe en faisant appel à chacun pour améliorer le quotidien de tous, c'était également une opportunité d'affirmer son statut social supérieur. En démontrant sa capacité à mobiliser une force de travail importante, il manifestait son pouvoir et le caractère dominant de sa position au sein du groupe dont il avait la charge. L'ampleur de la tâche était évidemment moindre que ce qu'exigèrent par la suite les Incas, mais elle devait tout de même demander quelques efforts de séduction aux *curacas*. Ces derniers devaient certainement contribuer à l'approvisionnement en nourriture des travailleurs

conviés aux banquets plus ou moins modestes qui clôturaient les périodes de *minca*. Ce rituel final pourrait néanmoins avoir évolué sous l'impulsion inca. W. Espinoza Soriano évoque en effet la possibilité qu'à l'Horizon Tardif, les membres de certaines communautés ayant participé à la *minca* contribuaient avec leur bien aux festivités[597], tandis que la participation matérielle des *curacas* devint dès lors anecdotique. Cette modification du rôle joué par les *curacas* devait découler de la réduction du prestige de nombre d'entre eux voulue par le pouvoir politique impérial. Ce dernier souhaitait rendre ces chefs locaux dépendants de l'Inca en restreignant drastiquement leur capacité à approvisionner de leur propre initiative les membres de leur communauté[598]. Le souverain de Cusco se réservait en effet le rôle de généreux sustentateur d'une population qu'il souhaitait acquise à sa cause[599] et non à celle d'une figure d'autorité locale susceptible à l'occasion de se montrer gênante. Le prestige des *curacas* était ailleurs et se manifestait davantage par les parures gracieusement offertes par l'Inca qu'ils pouvaient revêtir, et par les faveurs que celui-ci pouvait leur accorder. Cette position dominante leur permettait tout de même de mobiliser leurs administrés dans le cadre de la *minca*, bien que la position de certains chefs ait été fragilisée par l'influence inca sur la scène géopolitique locale.

c. Fréquence et durée de la minca

La principale difficulté rencontrée lorsque nous tentons d'appréhender la *minca* est principalement d'ordre temporel puisqu'il est très difficile d'évaluer la fréquence à laquelle elle avait lieu et le temps passé par les populations concernées à s'en acquitter.

Il est évident qu'elle constituait une pratique régulière, notamment en raison de l'usure naturelle des infrastructures. Qu'il s'agisse de l'endommagement des pierres de nombreux édifices, de la prolifération de mauvaises herbes ou de débris naturels sur les routes ou encore de la détérioration des éléments constitutifs des ponts (notamment les imposantes cordes tressées en roseau), aucun type d'infrastructure n'était épargné par le temps et les conditions climatiques parfois rudes de l'aire andine. Il faut néanmoins distinguer ces différents processus de dégradation qui n'intervenaient pas tous de la même façon et avec la même rapidité. En

[597] ESPINOZA SORIANO, Waldemar, *Op.cit.*, 2008, p. 398.
[598] HASTORF, Christine A., « The effect of the Inka state on Sausa agricultural production and crop consumption », *American Antiquity*, 1990, Vol. 55, nº 2, p. 285.
[599] Le rôle de sustentateur du souverain inca est longuement étudié dans le Chapitre 4.

fonction des missions réalisées dans le cadre de la *minca*, cette dernière concernait plus ou moins fréquemment les populations locales.

Le désherbage et le nettoyage des routes devaient avoir lieu très régulièrement. Elles étaient en effet constamment parcourues par des envoyés de l'Inca et par des individus engagés dans des activités relevant des échanges privés réalisés dans le cadre de relations économiques symétriques[600] approuvées par le pouvoir central. Il est vraisemblable que ce genre d'opération intervenait à plusieurs reprises au cours d'une année, le nombre précis de fois étant certainement conditionné au milieu écologique traversé par les routes en question. En ce qui concerne les ponts suspendus, leur renouvellement semble avoir été davantage systématisé du point de vue calendaire. Il intervenait vraisemblablement une fois par an[601], ce qui n'a rien d'étonnant lorsque l'on sait l'importance stratégique que ces structures pouvaient revêtir en matière de mobilité et de temps consacré aux déplacements de groupes humains[602]. Le pouvoir inca avait ainsi fait le choix de planifier les périodes où ces ponts étaient inutilisables afin d'anticiper le déploiement de la logistique nécessaire. Pour parer à ces indisponibilités ponctuelles, l'État semble avoir régulièrement prévu la construction de deux ponts voisins afin que le trafic ne soit jamais interrompu pour cause de réparations ou de reconstruction de l'un ou de l'autre[603]. La rénovation de structures et d'édifices privés ou publics devait davantage dépendre des aléas climatiques et des matériaux utilisés lors de leur construction. Il nous semble peu probable qu'elle ait été systématisée et devait répondre à des requêtes émanant d'observations réalisées soit directement par des habitants, soit par des agents de l'administration inca. L'imprévisibilité de ces besoins nous incite à ne pas envisager de cadre temporel officiel puisqu'elle induisait plus probablement une organisation extrêmement hétérogène de la *minca* à travers le Tahuantinsuyu.

La question du temps consacré par chaque communauté à l'accomplissement de cette dernière est encore plus problématique. Si la *minca* avait pour point commun avec la *mit'a* de reposer sur la contribution d'un grand nombre d'individus ne pouvant échapper à cette obligation de fournir leur force de travail, nous pensons qu'elle différait de ce second type de mécanisme de captation sur un point crucial : le mode d'évaluation du travail accompli. En effet, tandis que les *mit'ayuq* étaient engagés envers l'État pour une période précisément définie

[600] Nous pensons notamment aux marchands amateurs et professionnel étudiés dans le Chapitre 3.
[601] « *En tiempo de los Incas se renovaban aquellos puentes cada año. Acudían a hacerlo las provincias comarcanas, entre las cuales estaba repartida la cantidad de los materiales conforme a la vecindad y posibilidad de los indios de cada provincia.* », GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p. 197.
[602] Ce point est notamment développé dans le Chapitre 5.
[603] BETANZOS, Juan de, *Op.cit.*, p. 127-131.

et au-delà de laquelle ils n'étaient plus tenus de servir jusqu'à la période de tribut suivante, il semble plus probable que les individus concernés par la *minca* se voyaient confier une tâche qu'ils devaient absolument mener à son terme. Les objectifs fixés étant liés au bien-être de zone, les *curacas* devaient avoir pour dessein qu'ils soient atteints rapidement et non mis en attente entre deux périodes de *minca*. Cet impératif a pu mener certains *curacas* à diviser leurs effectifs de travailleurs en équipes distinctes. Ces dernières pouvaient alors se relayer d'un jour sur l'autre jusqu'à la fin des travaux ou se succéder au terme d'une période de travail préalablement définie et longue de plusieurs semaines. Ce dernier système de roulement peut sembler plus simple à organiser, néanmoins il ne nous paraît pas en adéquation avec le mode de vie des populations andines qui requérait des efforts quotidiens dans différents domaines (notamment l'agriculture) et devait être moins répandu que la première forme d'organisation envisagée. Quoiqu'il en soit, seul l'accomplissement de la ou des missions confiées aux travailleurs par le *curaca* marquait la fin d'une période de *minca* au sein d'une communauté donnée, sans qu'il soit possible de déterminer la durée de service de chacun. Une telle tentative est rendue impossible par la disparité qui caractérisait à la fois les effectifs disponibles et les tâches accomplies par les diverses communautés constituant la mosaïque culturelle qu'était le Tahuantinsuyu. Il semble néanmoins que la *minca*, comme l'*ayni* et les activités liées à la pratique d'échanges privés, ne manquait pas d'occuper les sujets de l'Inca en dehors des périodes de *mit'a*[604].

Si nous manquons de données précises concernant la fréquence et la durée de la *minca,* il est tout de même certain que l'investissement des populations à cette occasion n'était pas négligeable, notamment en raison de la pression exercée par le pouvoir central sur les *curacas* dont la responsabilité était engagée. En effet, si ces derniers ne tiraient certainement aucun prestige de leur implication dans l'organisation de ce travail d'intérêt général, nous pensons qu'ils pouvaient s'attirer les foudres de l'Inca en cas de non accomplissement des tâches qui leur incombaient. Bien que ce cas de figure ne soit pas évoqué dans les chroniques, il semble raisonnable d'envisager à l'encontre des chefs locaux réfractaires ou défaillants une sanction s'apparentant à une privation des insignes de prestige régulièrement distribués par l'Inca. Cette épée de Damoclès devait inciter l'ensemble des *curacas* à mobiliser avec attention la force de travail locale et à s'assurer du fait que les objectifs étaient systématiquement atteints. La position délicate dans laquelle ils se trouvaient doit cependant être relativisée puisque leur

[604] « *Y así esto, para quien así juntas hubiere considerado sus costumbres y orden de vivir, entendiendo que siempre la comunidad andaba occupada en unas cosas y en otras, fuera del tiempo que se les daba para hacer sus sementeras y tejer sus ropas.* », ONDEGARDO, Polo, *Op.cit.*, p. 220.

communauté se voyait récompensée d'autre part par l'Inca dans le cadre de la *mit'a*, ce qui pouvait avoir un impact sur leur volonté de servir l'intérêt général en obéissant à un chef local au statut également confirmé par Cusco.

2. Théorie sur l'évolution concrète et symbolique de la *minca* à l'époque inca

Nous souhaitons présenter ici le fruit de notre réflexion sur le lien qui existait entre *minca* et *mit'a* à l'époque inca ainsi qu'une hypothèse concernant l'origine de ce second mécanisme économique. Cette théorie se fonde notamment sur nos connaissances actuelles du fonctionnement de la *mit'a*, dont nous nous servons pour tenter de combler les lacunes concernant la *minca* pré-inca.

Nous pensons en effet que la *minca* n'est pas apparue avec les Incas, mais qu'elle correspond à un mécanisme de captation de la force de travail hérité des populations andines ayant précédé l'Horizon Tardif et s'apparentant à une forme beaucoup plus modeste de *mit'a*. Il pourrait avoir été modifié à l'époque inca, cette évolution répondant à la volonté politique du souverain de Cusco d'intégrer le rang de ce que nous définissons comme des relations économiques asymétriques, à une échelle encore jamais observée au sein de l'aire andine. La *minca* aurait alors conservé son statut de pratique d'ordre local, ce qui la différenciait nettement de la *mit'a* nouvellement imposée qui pouvait avoir une portée interrégionale. Il existait pourtant une forte connexion entre ces deux mécanismes, reflétant la stratégie du pouvoir impérial en matière de mise au travail des populations assujetties.

a. D'un effort rétribué à un travail collectif d'intérêt général

Alors que la *minca* devait être partiellement rétribuée par les *curacas* au cours de l'Intermédiaire Tardif, l'arrivée des Incas changea profondément la donne. En effet, l'intégration des populations soumises au système global de la *mit'a* entraina leur rétribution régulière lors de banquets d'État organisés aux frais du pouvoir central. Cela permit également la mise en place d'un filet de sécurité alimentaire en cas de crise ponctuelle ou durable au sein du Tahuantinsuyu. L'expansion inca conduisit de plus au développement d'infrastructures

servant directement à l'accomplissement du service de travail obligatoire généralisé (à l'image des terrasses agricoles) ou relevant de la logistique déployée à travers l'empire pour permettre son bon déroulement (à l'image des routes et des *tambo*). L'existence de ces infrastructures, utilisées par les populations locales, à la fois dans un cadre privé et pour le compte de l'État, permit à ce dernier d'habilement modifier le fonctionnement de la *minca*.

Nous pensons en effet qu'il prit la liberté d'instaurer un travail d'intérêt général associé à l'entretien et la rénovation d'édifices, d'ouvrages d'œuvre et d'une grande partie du réseau de voies de communication constituant un important ensemble d'infrastructures stratégiques pour le pouvoir impérial. Cette modification de la portée de la *minca* ne fut certainement pas brutale mais dut s'étaler dans le temps, au fil des investissements incas au sein des différents territoires conquis. Elle ne fut pas non plus mal perçue en raison de sa justification : l'ensemble des infrastructures concernées étaient réparties sur les territoires de très nombreuses communautés et étaient plus ou moins directement utilisées dans l'intérêt général de la population, aussi bien du point de vue micro-territorial que macro-territorial. La division de ce travail colossal entre d'innombrables groupes rendait la tâche beaucoup moins pesante pour chaque individu réquisitionné. Cela n'enlevait cependant rien au caractère asymétrique de cette relation nouvellement et indirectement nouée entre la population et l'État, par l'intermédiaire officiel et incontournable des *curacas*.

Il faut bien comprendre que le travail de réparation accompli dans le cadre de la *minca* était extrêmement profitable à l'Inca, qui n'était de fait pas contraint d'affecter des *mit'ayuq* à ces tâches relevant davantage de l'entretien régulier d'éléments de base de la logistique impériale que de l'accroissement incessant et indispensable des outils de production de richesse de l'État. Les populations locales tiraient un bénéfice moindre (excepté dans le domaine agricole) de ces travaux puisque les infrastructures strictement indispensables à leur vie quotidienne étaient loin d'être aussi importantes que celles implantées sur leur territoire par le pouvoir central. L'Inca, quant à lui, était le principal bénéficiaire de cette nouvelle forme de *minca*. D'une part, elle ne lui demandait aucun investissement (contrairement à la *mit'a*) puisqu'aucune rétribution n'était prévue pour les travailleurs. D'autre part, le mécontentement qu'elle pouvait parfois générer était inévitablement reporté sur le *curaca* en charge de la communauté concernée, puisque c'est sur lui que reposait la responsabilité de ces travaux d'intérêt général. L'Inca pouvait ainsi concentrer l'essentiel de ses effectifs de tributaires sur l'exploitation et la gestion des ressources agricoles et minières du territoire impérial et sur les imposants chantiers de construction qui rythmèrent notamment les règnes des souverains du XV^{e} et du XVI^{e} siècle. L'entretien concret

des rouages logistiques était assuré gratuitement et régulièrement au nom de l'intérêt général et du bien-être local.

L'extrême asymétrie qui caractérise la *minca* n'a cependant pas empêché sa bonne tenue au cours de l'Horizon Tardif (1400-1533 ap. J.-C.), notamment grâce à l'instauration d'un autre système auquel elle était plus liée qu'il n'y paraît : la *mit'a*.

b. La minca et la mit'a : héritage et interdépendance

Le lien entre *minca* et *mit'a* ne peut être réellement appréhendé qu'en mettant en perspective ces deux mécanismes de captation de la force de travail, afin de mettre en évidence la façon dont chacune de ces pratiques influençait le fonctionnement de l'autre.

Nous voyons dans la possible transposition à l'échelle du Tahuantinsuyu d'une forme de *minca* plus ancienne, devenue dès lors *mit'a*, l'un des aspects les plus évidents du lien qui existait entre elles. La *mit'a* impliquait une rétribution des travailleurs, principalement sous forme de nourriture lors d'évènements festifs ritualisés, incarnés à l'époque inca par les banquets d'État. Le souverain de Cusco avait en effet besoin de mettre au travail les populations nouvellement assujetties, sans pour autant les contraindre à des travaux forcés qui auraient inévitablement engendré une résistance des communautés concernées. Pour parvenir à ses fins, nous pensons que Pachacútec Inca Yupanqui (1438-1471) détourna la traditionnelle *minca* andine qui ne dépassait pas les limites du territoire d'une communauté et l'adapta à ses objectifs de développement de l'ensemble du territoire impérial. Les travailleurs ne s'acquittaient dès lors plus seulement d'un travail local mais pouvaient être envoyés, aux frais de l'Inca qui les entretenait pour toute la durée du transfert et du service, sur d'autres territoires où leur labeur était requis. Cette transposition d'une pratique traditionnelle à une échelle plus vaste facilita l'acceptation de la *mit'a* par les populations de l'aire andine, qui ne furent pas perturbées par l'instauration de cette nouvelle pratique s'apparentant grandement à la *minca* qu'elles connaissaient déjà. Néanmoins, malgré l'explosion démographique que dut connaître l'empire inca à partir du règne de Pachacútec Inca Yupanqui (en raison de l'expansion désormais pérennisée du territoire impérial), la charge de travail demandée était plus importante qu'auparavant. En effet, la *minca* ne fut pas abandonnée mais transformée en un travail d'intérêt général complétant la *mit'a*. Nous pensons que l'adhésion de la population générale à ce nouveau modèle polymorphe de service fut rendue possible par un second aspect du lien qui existait entre *minca* et *mit'a* : le changement de commanditaire.

En effet, tandis que la responsabilité de l'organisation de la *minca* incombait aussi bien à l'Intermédiaire Tardif (1100-1400 ap. J.-C.) qu'à l'Horizon Tardif (1400-1533 ap. J.-C.) aux *curacas*, l'Inca se substitua à ces derniers dans le cadre de la *mit'a*. Ce changement de partenaire dans la relation de réciprocité qui liait les populations soumises au commanditaire des travaux fut bénéfique aux premières car la rétribution qui découlait de leur service de travail était bien plus conséquente qu'auparavant. Les peuples assujettis profitaient également de la sécurité alimentaire et de la stabilité à la fois politique et socio-économique instaurées par le pouvoir inca. La pérennité de la *mit'a*, encore en usage au moment de la Conquête, témoigne selon nous du fait que ces bénéfices semblent avoir (sur le long terme) supplanté le désagrément que pouvait constituer pour de nombreuses communautés la soumission forcée au souverain de Cusco. La relative autonomie accordée à bien des entités politiques tombées sous la coupe de l'État inca dut également contribuer à cette acceptation générale. L'augmentation substantielle de la rétribution des populations dans le cadre des banquets d'État, que nous observons notamment à travers l'augmentation de la consommation de maïs sous forme de *chicha* à l'Horizon Tardif[605], permit à l'Inca d'imposer une nouvelle forme de *minca*. Celle-ci était pratiquée à l'échelle locale sous l'autorité des *curacas*, comme c'était le cas lors de l'Intermédiaire Tardif, et n'impliquait plus aucune rétribution de leur part, sans que cela n'entraine de troubles particuliers. La pratique de la *mit'a* rétribuée rendait ainsi possible celle d'une *minca* d'intérêt général.

Cette évolution de la *minca* à l'époque inca avait deux implications qui ne doivent pas être négligées. Premièrement, la pression exercée par l'Inca sur les *curacas* était très forte puisque seuls ceux qui étaient favorisés par le souverain de Cusco disposaient d'un prestige assez important pour mobiliser la population dans le cadre des travaux d'intérêt général. Un échec dans leur accomplissement devait placer les chefs locaux dans une position plus que délicate et pouvait fournir à l'Inca un motif pour les remplacer. Nous pensons que ces subtilités politiques, difficilement décelables dans le récit des chroniqueurs espagnols, étaient monnaie courante et constituaient autant de leviers économiques et gouvernementaux à disposition du souverain de Cusco. La complexité des relations entre figures d'autorité supérieure et inférieure était assurément à l'opposé de la radicalité rapportée dans le discours officiel inca enregistré par les chroniqueurs espagnols. La structure de l'État inca, la place qu'occupait l'administration et le besoin que ressentait l'Inca de s'attacher des populations extrêmement diverses afin de perpétuer les relations de réciprocité dont il était le principal bénéficiaire lui interdisaient

[605] Ce point est longuement étudié dans le Chapitre 4.

d'abuser de certaines formes d'autoritarisme ou de népotisme. Le pouvoir du maître du Tahuantinsuyu était à l'évidence très important, mais il ne devait pas être aussi absolu que les sources le laissent parfois entendre. Une telle puissance n'était d'ailleurs pas nécessaire tant l'habileté politique des Incas leur permettait de rendre aussi dépendants que coopératifs de nombreux chefs locaux, notamment par le biais de pressions économiques constantes.

Enfin, l'acceptation de la *minca* par les populations assujetties constituait un moyen pour les communautés intégrées à l'empire de prouver leur volonté de contribuer à son fonctionnement. La *minca* pré-inca s'apparentait à une contribution de chaque individu pour sa communauté et impliquait une rétribution plus ou moins importante de la part des *curacas*. Elle devint à l'époque inca une contribution non rétribuée de chaque communauté pour l'empire. En effet, comme nous l'avons souligné auparavant, le travail accompli au cours de la *minca* était indispensable à la réalisation de la *mit'a* puisqu'il s'agissait essentiellement de l'entretien d'infrastructures centrales dans la logistique mise en place par le pouvoir impérial pour le versement du tribut en force de travail. Ce concours collectif à l'effort général s'accorde de plus avec nos conclusions sur la manière collective dont les membres des communautés soumises s'acquittaient de la *mit'a*. Loin du tribut matériel et individuel (calqué sur le modèle fiscal européen) imposé aux populations andines par les Espagnols à l'époque coloniale, la *mit'a* était versée collectivement par une communauté sans que tous ses membres y soient systématiquement affectés. L'accomplissement de la *minca* d'intérêt général et de la *mit'a* rétribuée constituait donc une contribution collective consentie pour assurer le bon fonctionnement d'un empire s'apparentant davantage à un agrégat d'entités diverses fédérées par l'autorité d'un groupe dominant qu'à un ensemble politique et culturel véritablement unifié. L'évidente interdépendance qui existait entre *minca* et *mit'a* n'a rien d'étonnant en raison du caractère central que revêtait le travail dans l'organisation économique de l'empire inca.

SYNTHÈSE

La *mit'a*, qui pourrait être une forme modifiée de la *minca* pré-inca, était véritablement au cœur du système économique inca. Elle s'apparentait à un tribut versé sous forme de force de travail imposé à l'immense majorité de la population assujettie au souverain inca. En effet, l'ensemble des hommes et des femmes mariés et possédant l'intégralité de leurs facultés physiques était concerné. En tant que *mit'ayuq*, ils étaient périodiquement affectés à diverses tâches nécessaires au bon fonctionnement de l'empire et précisément définies par le pouvoir central. Le travail réalisé dans le cadre de la *mit'a* était diversifié et relevait de diverses catégories ou domaines d'activité. Ces derniers concernaient l'agriculture, le service militaire, la construction, l'exploitation minière, l'artisanat, la pêche, l'élevage, le transport de marchandise, ainsi que le service et le divertissement de la cour impériale. Les tributaires engagés envers l'État inca et affectés à un ou plusieurs domaines d'activité se divisaient en deux catégories : les *mit'ayuq* généraux qui se caractérisaient par leur polyvalence et les *mit'ayuq* spécialisés qui se cantonnaient à servir l'Inca dans le cadre d'un domaine d'activité précis, s'acquittant parfois d'une mission spécifique au sein de ce dernier.

La *mit'a* était légalement encadrée et régie par un certain nombre de lois théoriques, garantes du bien-être des travailleurs. Elles pouvaient cependant être contournées par d'habiles manœuvres institutionnelles, notamment les déplacements de population ordonnés et supervisés par le pouvoir central. Son organisation et sa gestion étaient assurées soit directement par l'État inca, soit par des administrateurs locaux qui s'étaient vu conférer ce pouvoir par l'Inca. Quoi qu'il en soit, cette gestion était assurée sur le terrain par un duo de fonctionnaires : les *quipucamayoc* et les *llactacamayoc*. Le contrôle du bon fonctionnement de la *mit'a* et du respect des obligations de chacun incombait cependant toujours au pouvoir central, une mission assurée par les *tucuyricu*. Ces agents de l'État jouaient le rôle d'administrateurs généraux et d'inspecteur au sein des différentes provinces de l'empire.

Ce tribut en force de travail impliquait en principe chaque sujet de l'Inca mais revêtait dans les faits un caractère collectif puisqu'il était versé à l'échelle de la communauté. Il était d'ailleurs quantifié de manière variable en fonction de la tâche confiée à chaque groupe de *mit'ayuq* mobilisé. L'ensemble de la logistique était à la charge de l'Inca ou de l'autorité supérieur locale qui le représentait. Cela impliquait d'acheminer les travailleurs jusqu'à leur lieu de travail, si celui-ci était éloigné de leur village d'origine. Il fallait également les loger sur

place, leur fournir la matière première et les outils nécessaires à l'accomplissement de leur tâche, les nourrir et les vêtir, et enfin les soigner en cas de maladie ou de blessure. Cette apparente bienveillance n'est en réalité qu'une partie de la contribution de l'Inca à la relation de réciprocité qu'il se devait d'instaurer entre l'État et chaque travailleur à sa solde, pour que le système de travail obligatoire fonctionne au quotidien.

Cette pérennité de la *mit'a* était essentielle au fonctionnement de l'empire inca, dont l'économie politique reposait sur les deux piliers que constituaient l'économie de subsistance et l'économie de prestige. Le travail occupait donc une place centrale au sein de la pensée et de la société inca. Il contribua d'une part à stigmatiser la paresse et l'oisiveté, d'autre part à modeler le *modus operandi* des armées impériales. Il pouvait également être érigé en outil de punition. Le travail était surtout au cœur des velléités expansionnistes incas, dictant le plus souvent au pouvoir central la stratégie d'implantation à adopter selon les objectifs économiques fixés au niveau local. Il contribua ainsi à la création d'un paysage varié, davantage lié à la volonté de capter la force de travail disséminée à travers l'empire qu'au désir réel d'exercer un contrôle direct (ou indirect) sur les territoires et les populations intégrés au Tahuantinsuyu.

Le choix de placer le travail, et plus généralement l'économie, au cœur du système d'intégration des populations du Tahuantinsuyu pourrait constituer une adaptation inca aux difficultés rencontrées lors d'une première phase d'expansion territoriale vers les Andes méridionales. Des premières expérimentations concluantes auraient ainsi poussé le souverain Pachacútec Inca Yupanqui à opérer une importante réforme concernant les conditions d'accession au trône impérial, afin d'obliger ses successeurs à poursuivre sa politique économique centrée sur le travail.

L'asymétrie de la relation dans laquelle s'inscrivait la *mit'a* était essentielle à la politique menée par le souverain cusquénien, qui tirait du travail des *mit'ayuq* un bénéfice global bien plus important que les investissements disparates consentis au fil de l'expansion territoriale. L'omniprésence de cette relation de réciprocité paradoxalement déséquilibrée ne doit cependant pas occulter le fait que d'autres types de relations existaient au sein du monde inca et liaient de nombreux individus, que ce soit au niveau micro-territorial ou macro-territorial. Celles-ci excluaient parfois partiellement (voire complétement) le pouvoir politique inca et revêtaient un caractère symétrique.

CHAPITRE 3. RELATIONS ÉCONOMIQUES SYMÉTRIQUES : ÉCHANGES NON-CONTRAINTS ET COMMERCE PROFESSIONNALISÉ AU SEIN DU TAHUANTINSUYU

Si l'économie politique inca dépendait principalement des relations asymétriques prévalant entre l'Inca et les différentes communautés intégrées au Tahuantinsuyu, des relations économiques symétriques étaient également tissées entre différents acteurs du monde inca. Leur particularité réside dans le caractère volontaire qu'elles revêtaient, à l'opposé notamment du tribut qui était imposé aux populations assujetties. Elles pouvaient ainsi résulter d'une initiative individuelle et totalement indépendante du pouvoir inca, relevant alors du cadre purement privé. Cette émancipation vis-à-vis de l'État s'explique notamment par le peu de bénéfices matériels concrets que celui-ci en tirait, bien qu'il ait partiellement contribué à alimenter les réseaux d'échanges. L'image d'une autorité impériale absolue parfois véhiculée par les auteurs espagnols du XVI^{e} et du XVII^{e} siècle explique que l'existence de telles interactions d'ordre économique aient souvent pu être occultées. Elles peuvent en effet sembler, de prime abord, difficilement conciliables avec l'omniprésence de la *mit'a* dans le quotidien des peuples andins à l'Horizon Tardif (1400-1533 ap. J.-C.). C'est pourtant au sein des lois et des règles encadrant cette dernière – et régissant plus globalement le fonctionnement de la société inca – que nous décelons des indices de l'existence de mécanismes économiques singuliers. Les chroniqueurs les assimilèrent le plus souvent au commerce, notamment en raison de leur caractère apparemment libre (non supervisé par l'Inca) et de leur manifestation concrète la plus évidente : l'échange de marchandises. L'évolution rapide du système d'échange prévalant dans une partie du monde inca, suite à l'introduction de la monnaie et à l'individualisation du mode de versement du tribut par les Espagnols au lendemain de la Conquête, a entrainé une modification accélérée de ce commerce préhispanique andin. Ce phénomène explique les lacunes documentaires le concernant. Ce commerce appartenait à la catégorie des échanges libres, qui correspondent selon nous à l'ensemble des échanges réalisés en dehors de toute obligation légale ou injonction politique. Nous pensons qu'ils pouvaient être influencés par les particularités régionales existant au sein de l'empire, et plus particulièrement par le contexte dans lequel s'inscrivait le lieu spécifique qui leur était dédié : le marché. L'implantation d'un marché au sein ou en dehors de centres administratifs incas pouvait avoir un impact sur son fonctionnement, tout comme la proximité d'un sanctuaire pouvait en modifier les règles ainsi que la nature de ce qui y était troqué. De plus, contrairement aux relations asymétriques exposées auparavant, certaines formes d'échanges réciproques et non-contraints réalisés entre

partenaires intéressés pourraient avoir dépassé le cadre du seul Tahuantinsuyu. Ils connectaient ainsi la société impériale aux régions frontalières et aux peuples extérieurs, contribuant à dessiner les contours d'un monde économique inca au-delà des bornes géographiques parfois imprécises du territoire politique contrôlé par les Incas.

La principale difficulté rencontrée au moment d'aborder cette composante importante du système économique réside dans le peu de vestiges et de matériel archéologique que nous pouvons mettre en relation directe avec ces échanges libres. Si nous tentons autant que possible d'établir une connexion entre les informations fournies par les sources ethno-historiques et les données concrètes dont nous disposons, force est de constater que notre raisonnement se fonde en grande partie sur les premières citées. Nous nous efforçons néanmoins de garder à l'esprit cette lacune évidente et de faire preuve de prudence quant aux conclusions que nous tirons d'une réflexion qui gagnerait à bénéficier de plus d'éléments issus du terrain. Nous souhaitons cependant bâtir un socle solide destiné à encourager les recherches sur la question du commerce au sein de l'aire andine à l'époque inca. Nous avons pris le parti de définir en premier lieu certaines caractéristiques essentielles de cette pratique, telles que la nature des produits échangés ou l'identité des acteurs de ce commerce. Ce travail préalable doit nous permettre d'établir un cadre clair et propice à la réflexion quant à la variété des règles régissant le fonctionnement du commerce et aux objectifs multiples que nous lui associons.

I. LES CARACTÉRISTIQUES DU COMMERCE DANS LE MONDE INCA

Le débat sur l'existence des marchés incas a longtemps fait rage au sein de la communauté scientifique, et ce dès les années 1950, les nombreuses occurrences relevées dans les chroniques concernant ces lieux d'échanges institutionnalisés ne suffisant pas à convaincre les chercheurs de leur caractère concret. Les principales critiques avancées pour contrer l'idée d'échanges commerciaux ayant eu lieu sur des marchés formalisés portaient sur la probable incompréhension des Espagnols qui décrivirent ce qu'ils avaient sous les yeux par les termes de « marchés » et de « marchands », sans réellement comprendre ce qu'ils voyaient[606]. Les doutes exprimés étaient également dus à la nature d'une économie inca politiquement intégrée. Le problème que nous relevons ici est l'amplitude réduite accordée au champ économique dans la société inca, qui semble n'avoir été envisagé qu'à travers le prisme de la domination totale du pouvoir central. L'adaptabilité mise en évidence dans les stratégies impériales d'implantation et de captation de la force de travail ne nous semble pas moins valable lorsqu'il s'agit de justifier l'existence d'échanges libres dans des lieux connus de tous. Le problème nous semble finalement plutôt d'ordre sémantique, puisque c'est l'emploi du terme « marché » qui est à notre avis source d'incompréhension. Cette appellation, synonyme d'institution commerciale unique, recouvrait certainement un ensemble de lieux divers, aux règles et objectifs parfois différents. De plus, si nous considérons les disparités sociales et écologiques observées au sein du Tahuantinsuyu, la mise en garde de E. Mayer à l'égard du concept unique de marché, inévitable écueil inhérent au néolibéralisme ambiant[607], prend tout son sens. Nous pensons ainsi que les peuples andins soumis à l'autorité de l'Inca ne renoncèrent pas à un système d'échanges non-contraints par le pouvoir politique. Au contraire, ils développèrent peut-être de nouvelles formes d'échange adaptées aux règles imposées par l'autorité impériale, perpétuant ainsi une pratique du commerce certainement très ancienne au sein de l'aire andine. Celle-ci fut perçue par les Espagnols comme une forme connue de commerce, proche de celui en vigueur en Europe. Cette analogie leur sembla évidente en raison du caractère souvent formel des lieux d'échange qui ressemblaient à s'y tromper aux marchés européens du XVI^{e} siècle. Les allusions aux « marchés » issues des chroniques constituent donc la base des informations

[606] LA LONE, Darrell E, « The Inca as a Nonmarket Economy: Supply on Command versus Supply on Demand », dans : *Contexts for Prehistoric Exchange*, New-York : Academic Press, 1982, p. 291-316.
[607] MAYER, Enrique, « In the realm if the Incas », dans : *Merchants, markets and exchange in the pre-columbian world*, sous la direction de HIRTH, Kenneth G. et PILLSBURY, Joanne, Washington, D. C. : Dumbarton Oaks Pre-Columbian Symposia and Colloquia, 2013, p. 313-314.

à notre disposition pour comprendre ce qu'étaient vraiment ces lieux d'échange et nous fournissent de précieux indices à ce sujet.

Ainsi, avant d'étudier les rouages variés et parfois complexes au cœur des échanges libres, nous souhaitons définir certaines caractéristiques essentielles concernant le commerce dans le monde inca. En effet, certains éléments constitutifs de ce mécanisme d'échange étaient communs aux différentes formes de commerce évoquées dans cette étude. Cela ne signifie pas qu'ils étaient absolument identiques quelle que soit la variante considérée, mais qu'ils incarnaient des composantes théoriques systématiquement présentes. Ils pouvaient ainsi varier en fonction du type de marché dans lequel étaient réalisées les transactions. Trois composantes essentielles doivent ainsi être mises en avant. D'une part, il convient d'aborder la question du mode d'échange en lui-même – c'est-à-dire le principe concret permettant d'échanger une chose contre une autre – et des lieux dédiés à ces échanges. D'autre part, il est nécessaire de préciser l'identité des acteurs opérant ces échanges et les statuts qui pouvaient leur être associés. Enfin, nous nous pencherons sur la nature et la variété des produits qui transitaient dans le cadre des échanges libres.

A. MODE D'ÉCHANGE ET ACTEURS DU COMMERCE

Pour que des échanges puissent avoir lieu, il faut que des individus ou des entités aient la volonté de procéder à une transaction et qu'ils s'entendent sur les modalités de cette dernière. Le fait de partager un mode d'échange facilite en effet grandement la pratique du commerce. Les protagonistes du commerce intérieur, c'est-à-dire celui qui intervenait au sein des frontières du Tahuantinsuyu, semblent avoir principalement été des individus agissant de leur propre initiative (et non sous les ordres d'entités politiques). Nous leur associons le statut général de marchand, bien qu'il faille dissocier les amateurs des professionnels. Ils respectaient néanmoins tous une règle commune – le troc – et fréquentaient les mêmes lieux : les marchés.

1. Troquer sur les marchés : mode d'échange et lieux dédiés

Si Nous considérons l'ensemble des sources ethno-historiques sélectionnées dans le cadre de notre étude, nous constatons que pas moins de sept auteurs font allusion de manière explicite à l'existence de marchés et à leur foisonnement à travers l'empire.

La première évocation d'un marché d'envergure est signée Miguel de Estete, un chroniqueur ayant participé à la conquête du Tahuantinsuyu[608]. Elle constitue ainsi un témoignage particulièrement intéressant. Le chroniqueur nous rapporte en effet que des marchés se tenaient quotidiennement au sein du centre administratif de Hatun Xauxa, dans les Andes centrales, et qu'ils étaient si fréquentés que les Espagnols avaient l'impression que l'ensemble de la population environnante s'y rendait chaque jour[609]. Cette association entre marché et centre urbain inca fait écho aux affirmations de I. Garcilaso de la Vega[610] et de J. de Betanzos[611] quant à l'organisation d'un grand marché à Cusco, sur la place Cusipata. La tenue de ces marchés à Cusco et Hatun Xauxa nous indique qu'il ne s'agissait pas d'une pratique ignorée du pouvoir central, mais que le rassemblement d'individus dans le but d'opérer des échanges non-contraints était certainement encouragé par l'État. Le terme de *catu*, servant à désigner officiellement ces lieux d'échange, est également évoqué par les deux chroniqueurs. I. Garcilaso de la Vega va même plus loin en affirmant que les marchés se tenaient quotidiennement dès le règne de Pachacútec Inca Yupanqui (1438-1471)[612]. M. Cabello

608 SALOMON, Frank, *Op.cit.*, 2015, p. 25.

609 « *El pueblo de Xauxa es grande […] y era tanta la gente que paresçió allí de la del mesmo pueblo e sus comarcas, que otra semejante en un solo pueblo no se ha visto en Indias, porque al paresçer de quantos españoles lo vieron se juntaban cada día en la plaça principal mas de çient mill ánimas, y estaban los mercados e otras plaças e calles del mesmo pueblo tan llenos de gente, que paresçía cosa de maravilla su grandíssima moltitud.* », ESTETE, Miguel, « La relación del viaje que hizo el señor Capitán Hernando Pizarro por mandado del señor Gobernador, su hermano, desde el pueblo de Caxamalca a Pachacamac y de alli a Jauja, por Miguel Estete », dans : *Las relaciones de la conquista del Perú. por Francisco de Jerez y Pedro Sancho, secretarios oficiales de Don Francisco Pizarro (1532-1533). Notas biográficas y concordancias con las crónicas de Indias, por Horacio H. Urteaga ... Biografías de Jerez y Sancho, por Carlos A. Romero*, Lima, Pérou : Sanmartí y ca., 1917, p. 96-97.

610 « *Siguiendo el mismo viaje norte sur sucede la plaza Cusipata, que hoy llaman de nuestra Señora de las Mercedes. En ella están los indios e indias que con sus miserias hacían en mis tiempos oficios de mercaderes trocando unas cosas por otras, porque en aquel tiempo no había uso de moneda labrada ni se labró en los 20 años después. Era como feria o mercado (que los indios llaman catu).* », GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p. 488.

611 « *Ordeno y mando que de toda la redondez de la ciudad y de las partes que bien le estuviesen (bajo su dominio), viniesen a la ciudad del Cusco todos los hombres y mujeres con las cosas que ansí tuviesen de comida y otros menesteres y frutas, y en la plaza pública de la ciudad hiciesen un mercado, en la cual vendiesen y mercasen ; al cual mercado puso nombre y mandó que se llamase : Cuxipata Cato* », BETANZOS, Juan de, *Op.cit.*, p. 152.

612 GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p. 443-444.

Balboa[613] et M. de Murúa[614] évoquent pour leur part la volonté de Tupac Inca Yupanqui (1471-1493) de voir ces marchés se tenir régulièrement dans toutes les provinces de l'empire, ce que confirme J. de Acosta[615]. P. Cieza de León affirme quant à lui qu'il existait un marché à Cusco à l'époque du règne de Lloque Yupanqui (1260-1290[616]), le troisième Inca[617], ce qui laisse entendre que la pratique du commerce était déjà bien établie dans les Andes avant l'arrivée au pouvoir de Pachacútec Inca Yupanqui.

Nous estimons que la récurrence de ces références, notamment dans les œuvres d'auteurs particulièrement fiables comme M. de Estete, P. Cieza de León et J. de Betanzos, doit nous inciter à leur accorder un réel crédit. Nous nous fondons sur ces indices pour émettre le postulat suivant : les marchés décrits par les chroniqueurs ont bel et bien existé. Une fois cette étape franchie, une inévitable interrogation nous apparaît. Est-ce que tous ces témoignages se réfèrent à un concept unique de marché, ou se pourrait-il que ces différentes évocations rassemblent en réalité derrière le terme général de « marché » plusieurs catégories de lieux d'échanges ? Nous pensons que la deuxième hypothèse prévaut et qu'il n'existait pas un type de marché standard mais bien différentes formes de lieux d'échanges dont la subtilité des règles les régissant – évidente pour les populations autochtones – a pu échapper aux observateurs européens du XVI^{e} siècle. Nous pensons en effet qu'il convient de distinguer deux types de marchés (une idée sur laquelle nous reviendrons par la suite) qui partageaient néanmoins une caractéristique commune : les échanges étaient réalisés selon le principe du troc.

L'une des particularités du commerce pratiqué au sein du monde inca, et plus particulièrement sur le territoire contrôlé par le pouvoir impérial, résidait ainsi dans son respect d'un mode d'échange universel. I. Garcilaso de la Vega et J. de Acosta s'accordent sur la pratique du troc par les populations andines à l'époque inca[618]. Le chroniqueur métis insiste sur la différence qui existait selon lui entre un échange et un achat ou une vente. Nous pensons que

---

[613] « *mando [Topa Ynga] que huviesse ferias y mercados en cada Provincia* », CABELLO BALBOA, Miguel, *Op.cit.*, p. 349.
[614] « *Ordenó [Tupa Ynga Yupanqui] que hubiese mercaderes, los cuales andaban por las provincias y pueblos sus mercaderías* », MURÚA, Martín de, *Op.cit.*, p. 86-87.
[615] « *bien que les marchés fussent très fréquents et immenses* », ACOSTA, Joseph, *Op.cit.*, p. 157.
[616] Nous indiquons ici à titre indicatif les dates de règnes de l'Inca Lloque Yupanqui arbitrairement fixées par John Rowe en 1945. Il convient néanmoins de garder à l'esprit que rien n'indique qu'elles soient exactes.
[617] « *y dello venia mucho á la ciudad [de Cusco] al tianquez ó mercado que en ella se hacia* », CIEZA DE LEÓN, Pedro de, *Op.cit.*, p. 115.
[618] « *Tampoco se daban vendidos ni arrendados porque ni supieron arrendar ni comprar ni vender, porque no tuvieron moneda. Trocaban unas cosas por otras* », GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p. 383.
« *Pour contracter et acheter, ils n'avaient pas de monnaie mais échangeaient des choses contre d'autres choses […]. Et bien que les marchés fussent très fréquents et immenses, ils n'utilisèrent pas l'argent et n'en eurent jamais besoin, pas plus que d'intermédiaires, parce que tous étaient très experts à savoir combien il fallait donner d'une chose pour tant d'une autre chose.* », ACOSTA, Joseph de, *Op.cit.*, p. 157.

cette précision fait écho à l'absence de monnaie dans les Andes à la veille de l'arrivée des Espagnols. En effet, l'usage de monnaie induit qu'un individu muni de cette dernière l'utilise pour acquérir quelque chose – ce que l'on désigne comme un achat – ou qu'un individu cède quelque chose contre une certaine quantité de pièces de monnaie – ce que l'on désigne comme une vente. Le principe de la monnaie réside, de plus, dans la valeur fixe et constante que possède une pièce au sein d'une sphère économique bien définie, qui ne peut varier que par l'action de l'entité politique à l'origine de son émission. Au contraire, un élément matériel peut théoriquement voir sa valeur varier en fonction de sa rareté ou simplement de la volonté de son propriétaire de le céder rapidement ou de ne pas le céder. I. Garcilaso de la Vega exprime ainsi l'idée que les transactions économiques entre individus s'apparentaient à un troc de marchandises, chacun faisant l'acquisition d'un bien ou d'un produit. Il exclut ainsi l'idée d'acheteur ou de vendeur dans la société inca, qu'il associe strictement dans son raisonnement à l'existence d'une contrepartie monétaire. Ce choix nous semble judicieux car il impose de ne pas oublier que les échanges passaient systématiquement par le troc.

Cela ne signifie néanmoins pas qu'une chose en valait automatiquement une autre. En effet, le troc partageait une caractéristique avec le commerce monétaire : chaque bien possédait une valeur fixée par son propriétaire selon des critères particuliers, et qui pouvait varier aussi bien pour des raisons conjoncturelles qu'en raison de la volonté de ce dernier. Concrètement, un lama ne valait pas nécessairement une *papa*. Ainsi, si un individu possédait un lama et un autre des pommes de terre, chacun fixait la valeur d'une unité de son produit et attendait de l'autre une quantité qui lui semblait équivaloir à la valeur de la quantité offerte. Nous pensons ainsi que le prix d'un élément matériel était fixé par son propriétaire et qu'il n'existait aucune instance supérieure déterminant la valeur d'une chose. Cela expliquerait la remarque de J. de Acosta concernant l'absence « d'intermédiaires » lors de la transaction. Si le bon sens et la concurrence devaient contribuer au processus de détermination des prix, la diversité des marchés et des objectifs potentiels poursuivis par chaque acteur de ces échanges nous pousse à envisager d'autres facteurs de fluctuation. Nous aborderons cette question au moment de définir la façon dont le contexte d'implantation d'un marché pouvait modifier son fonctionnement.

Le fait de ne pas utiliser les concepts de vente et d'achat nous empêche de désigner les individus pratiquant le troc par les termes « acheteur » ou « vendeur ». Nous avons donc choisi d'employer une dénomination commune pour les qualifier, celle de « marchands ». Nous en distinguons trois types aux profils différents : les marchands amateurs, les préempteurs impériaux (ou « marchands de l'Inca ») et les marchands professionnels.

2. Marchands amateurs et préempteurs impériaux : acteurs d'un commerce non professionnalisé

Le commerce non professionnalisé était essentiellement assuré par des marchands que nous qualifions d'amateurs. Nous entendons par là que ces marchands ne constituaient pas un corps de métier spécifique au sein de la société inca, mais qu'ils pratiquaient des échanges libres dans leur seul intérêt, sans dépendre d'une figure d'autorité supérieure. Cela ne signifie pas pour autant que l'indépendance qui leur était accordée par le pouvoir central inca, en raison du caractère privé de leur activité économique, les affranchissait du respect de certaines règles ou de toute forme de contrôle de la part de l'État. Il existait ainsi des agents spécialisés dans le contrôle et la préemption de biens dont la possession – et par extension l'échange – par des individus sans le consentement de l'Inca était interdit par la loi. Ces deux types d'acteur se côtoyaient donc sur les marchés et interagissaient ponctuellement, lorsque la situation l'exigeait.

a. Marchand amateur : une activité essentiellement féminine

Le mutisme à peine voilé des chroniqueurs au sujet des marchands pourrait constituer un obstacle à l'identification précise de ces derniers. Ce constat d'une importance primordiale nous apparaît au contraire comme particulièrement révélateur puisqu'il nous met sur la piste de ces acteurs principaux de la vie des marchés. En effet, nous pensons que les femmes jouaient un rôle central dans le commerce amateur, ce qui expliquerait le peu de détails apporté par les auteurs espagnols sur la question. Nous n'avons pu nous empêcher de remarquer au cours de notre étude des sources ethno-historiques que ces derniers avaient ainsi tendance à insister dans leurs écrits sur les activités masculines, notamment celles relatives aux différentes tâches réalisées dans le cadre de la *mit'a* (et tout particulièrement la guerre). Ils n'évoquent en revanche que très brièvement la contribution des femmes au tribut[619] ou à la logistique militaire. Ils les cantonnent bien souvent à la principale mission qui leur était confiée, à savoir le tissage et la confection de vêtements de base. Ce dernier élément est d'ailleurs la première pièce de notre démonstration concernant la place des femmes dans le commerce amateur.

[619] I. Garcilaso de la Vega va même jusqu'à nier la participation des femmes à la *mit'a* en les déclarant exemptées de toute obligation liée au tribut.

Les femmes occupaient une place centrale au sein du foyer puisqu'elles étaient à la fois chargées de confectionner les vêtements nécessaires aux membres de la cellule domestique et de préparer les repas. En dehors de ces considérations privées, les femmes *mit'ayuq* étaient sollicitées principalement pour confectionner les vêtements du quotidien destinés à être stockés dans les entrepôts impériaux. Ils pouvaient ainsi être redistribués si nécessaire aux guerriers en campagne, aux *mit'ayuq* travaillant loin de leur village d'origine et, sur une base plus régulière, aux populations assujetties « entretenues » par l'Inca[620]. Si certaines pouvaient également prêter main forte à leur père ou leur mari s'acquittant de la *mit'a* agricole[621] dans les champs et sur les terrasses agricoles développées par le pouvoir central[622], il ne s'agissait pas là d'une obligation ni d'une pratique nécessairement généralisée[623]. Le savoir-faire des femmes andines dans le travail du textile leur permettait de transformer rapidement la laine fournie par l'État[624]. Une fois le tribut en force de travail versé, les femmes pouvaient donc s'organiser pour que leurs enfants soient gardés collectivement et ainsi libérer du temps pour se consacrer au commerce. L. Baudin envisageait dès les années 1920 que les femmes aient pu jouer un rôle important sur les marchés (bien que sa vision de l'importance réduite des marchés incas soit éloignée de la nôtre), une théorie également défendue par E. Mayer[625]. D'autant plus que des indices plaident en faveur de la mobilité des femmes et de leur participation à des activités impliquant l'acheminement de charges.

En effet, tandis que la circulation sur les routes incas semble avoir été étroitement contrôlée par l'État, Martin de Murúa nous rapporte que les femmes circulaient sur les chemins tout en travaillant la laine[626], sans pour autant préciser les raisons qui justifiaient ces déplacements. Elles pouvaient être accompagnées d'hommes qui s'affairaient également tout en marchant, probablement leurs maris. Ces derniers ne devaient ainsi pas manquer de se rendre sur les marchés lors des périodes de l'année où ils étaient libérés de la *mit'a*. Il n'était pas rare non plus de voir des femmes transportant des marchandises sur les chemins, comme le décrit P. Pizarro qui affirme que « les femmes de la *Sierra* se chargeaient et portaient les charges comme les

---

[620] La redistribution de vêtements du quotidien aux populations soumises avait probablement lieu une (ou deux) fois par an et constituait l'une des manifestations de la relation de réciprocité qui liait l'Inca et ses sujets. BETANZOS, Juan de, *Op.cit.*, p. 101.
[621] HUAMAN POMA DE AYALA, Felipe, *Op.cit.*, Vol. 2, p. 78, 80 et 250.
[622] GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p. 322.
[623] ONDEGARDO, Polo, *Op.cit.*, p. 220.
[624] GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p. 302.
[625] BAUDIN, Louis, *Op.cit.*, 1955, p. 274-275.
MAYER, Enrique, *Op.cit.*, p. 311-312.
[626] « *La causa de tanta curiosidad fu que ningún indio ni India andaba por los caminos sin entender en algo de trabajo[…]. Así, caminando, la mujeres iban hilando* », MURÚA, Martín de, *Op.cit.*, p. 358.

hommes »[627] (**Figure 41**). Le fait qu'il précise que les femmes en question soient originaires des hautes-terres andines nous incite à considérer cette zone comme propice à l'accueil de marchés animés par des marchands amateurs.

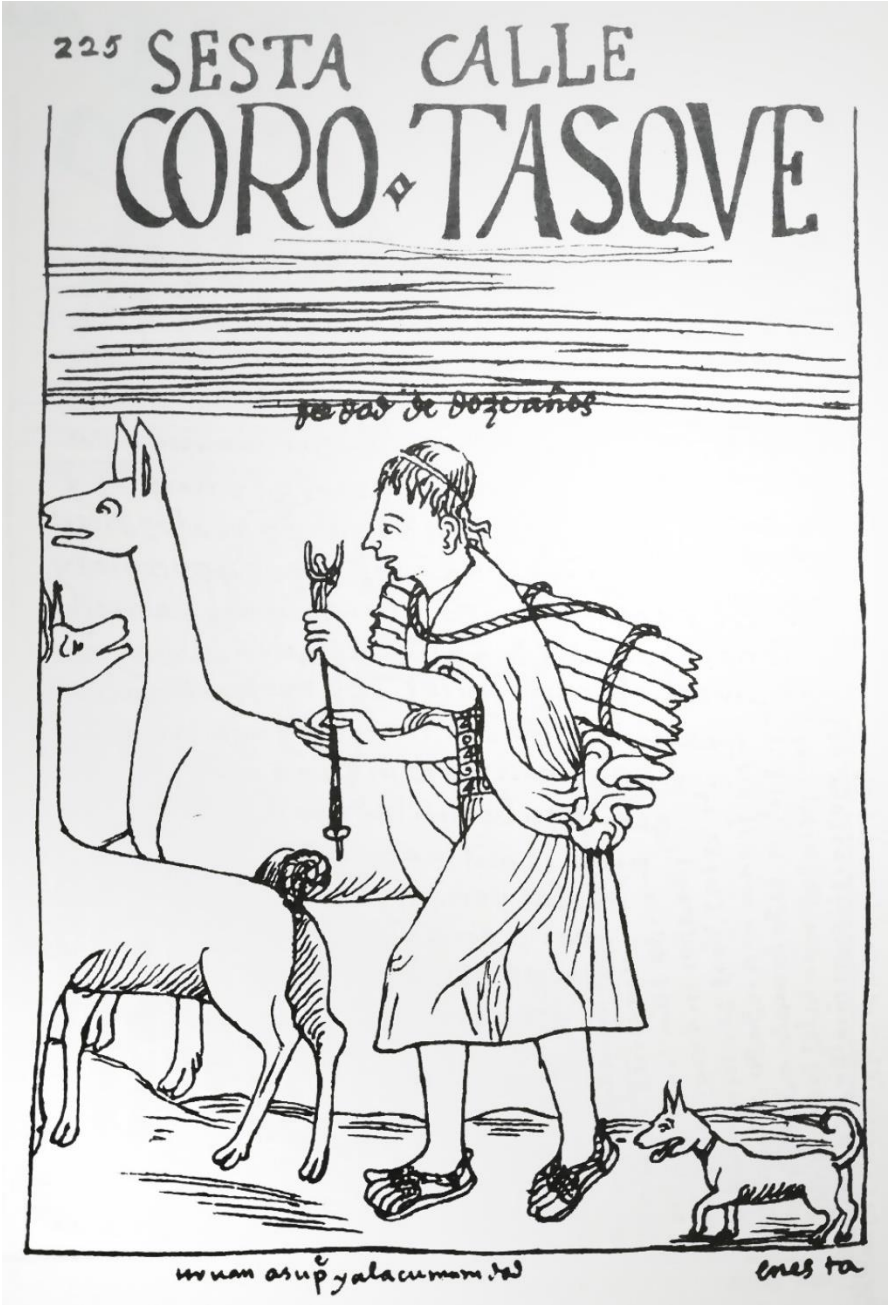

Figure 41. Jeune fille (**de 12 ans**) portant une charge et guidant des camélidés (source : HUAMAN POMA DE AYALA, Felipe, *Nueva crónica y buen gobierno*, folio 225)

[627] « *así las serranas se cargaban y llevaban carga como los varones* », PIZARRO, Pedro, *Op.cit.*, p. 213.

Si le commerce impliquait certainement la participation d'hommes, nous sommes convaincus que la majeure partie des marchands amateurs étaient des femmes. Elles disposaient du temps nécessaire à cette pratique de manière plus régulière que les hommes qui étaient affectés à un panel de tâches plus large afin de s'acquitter de la *mit'a*. Elles circulaient sur les chemins et portaient des charges, ce qui pouvait impliquer le transport du tribut mais également de marchandises destinées à être échangées sur les marchés. Et, ce qui est le plus frappant, elles ne sont jamais mentionnées par les chroniqueurs qui préfèrent rester vagues lorsqu'ils abordent la question des marchés et des marchands. Certains hommes assistaient leurs épouses sur les marchés et transportaient avec elles les biens et denrées produits par leur cellule domestique. Nous pensons que cela explique en partie pourquoi les auteurs espagnols parlent de « marchands », laissant penser qu'il s'agissait d'une mission masculine ou supervisée par des hommes. Cependant, il est tout de même étonnant qu'ils aient fourni si peu de détails sur la condition de ces marchands et sur le fonctionnement des marchés. Il est possible que ce désintérêt soit lié à la faible implication du pouvoir central dans cette pratique. Néanmoins, nous y voyons davantage un indice de la présence majoritaire des femmes au sein d'une part importante des marchés organisés dans le Tahuantinsuyu.

De par leur expérience, ces supposées marchandes devaient faire preuve d'une réelle maîtrise dans le domaine des échanges privés entre individus ne représentant aucune institution ou figure d'autorité. Il est également possible qu'elles aient œuvré au nom de leur communauté d'origine dans le cas des marchés impliquant des échanges intercommunautaires. Elles auraient ainsi développé au fil du temps des stratégies qui leur étaient propres afin de solliciter de potentiels nouveaux partenaires d'échanges. Leur degré d'expertise est difficilement quantifiable puisqu'il devait s'inscrire dans le domaine de la communication et, plus largement, des interactions sociales, ce qui ne laisse aucune trace tangible. Nous pensons néanmoins qu'elles pourraient avoir contribué à façonner les modalités inhérentes à toute forme d'échanges libres et réalisés par des marchands non professionnels dans les Andes.

b. Les « marchands de l'Inca » : prospecteurs et préempteurs impériaux

L'existence d'un groupe d'agents de l'État inca, dont la mission était spécifiquement liée à l'existence d'une forme de commerce libre pratiqué par les marchands amateurs, nous informe que des règles s'appliquaient et que ce type d'activité économique n'était pas totalement indépendant du pouvoir central. Ces marchands de l'Inca opéraient principalement sur les

marchés accueillant des marchands amateurs. Le souverain de Cusco déployait ainsi les moyens nécessaires pour contrôler discrètement les activités de ces derniers et les transactions qui avaient lieu, sans pour autant se montrer trop intrusif.

La mission principale de ces agents de l'État inca était simple : prospecter sur les marchés communs pour repérer les individus qui proposeraient de troquer de l'or, de l'argent, des pierres précieuses et plus généralement des marchandises de prestige théoriquement réservés à l'usage de l'Inca, comme l'indique P. Sarmiento de Gamboa[628]. Le chroniqueur mentionne également l'obligation pour l'individu incriminé de dévoiler la provenance de ces biens, afin de faciliter l'identification par le pouvoir central de leur lieu de provenance. Il s'agissait d'une stratégie servant notamment à localiser de nouvelles ressources encore inconnues des autorités impériales. Nous avons déjà évoqué la tendance de cet auteur à vouloir « dénoncer » la tyrannie des Incas, pourtant il ne fait à aucun moment allusion au fait que les marchands de l'Inca auraient pu chercher à s'emparer abusivement de ces marchandises prohibées. Il semble même que pour acquérir ces biens normalement réservés à l'Inca, ces agents devaient les « acheter » au marchand amateur qui les possédait[629]. M. de Murúa utilise en effet le terme « *rescatar* » pour parler de l'interaction qui avait lieu dans ce cas de figure. S'il peut se traduire par « récupérer », une autre interprétation existante est « racheter ». Nous avons choisi de privilégier cet autre sens du mot pour deux raisons. La première est l'étonnante sobriété dont P. Sarmiento de Gamboa fait preuve à ce sujet. La seconde réside dans l'existence d'un principe de réciprocité essentiel dans le fonctionnement des sociétés andines à l'époque préhispanique[630], que respecte cette idée de rachat puisqu'il s'agit d'acquérir en échange de quelque chose. Nous pensons justement que les mécanismes de don et de contre-don sont au cœur des échanges libres pratiqués par les marchands amateurs[631]. Néanmoins, l'Inca ne devait pas souhaiter encourager le fait de contrevenir à la loi en donnant l'impression aux individus qui se rendraient sciemment coupables d'une telle transgression qu'ils en tireraient un bénéfice important. Il est donc probable que ses marchands se chargeaient en son nom de réaliser une transaction symbolique, récupérant les biens précieux en échange d'autres plus modestes,

---

[628] « *Este inca ordenó que hubiese mercaderes que tratasen para aprovecharse de su industria de esta manera. Tenía mandado que cuando algún mercader trajese a vender algún oro o plata o piedras preciosas y otras cosas exquisitas, le echasen mano y le preguntasen de dónde lo había habido o sacado, y de esta manera daban noticia de las minas y lugares donde lo habían sacado ; y de esta manera descubrió grandísima cantidad de minas de oro y plata y colores muy finos.* », SARMIENTO DE GAMBOA, Pedro, *Op.cit.*, p. 135.

[629] « *Ordenó que hubiese mercaderes, los cuales andaban por las provincias y pueblos sus mercaderías, rescatando piedras y esmeraldas, oro y plata.* », MURÚA, Martín de, *Op.cit.*, p. 86-87.

[630] WACHTEL, Nathan, « La réciprocité et l'État inca : de Karl Planyi à John V. Murra », *Annales. Economies, sociétés, civilisations*, 1974, Vol. 29, nº 6, p. 1347-1348.

[631] Nous développons ce point dans la suite du Chapitre 3.

respectant ainsi la relation de réciprocité qu'il s'évertuait à instaurer par ailleurs dans le cadre de la *mit'a*.

Cette concession du pouvoir central aux individus s'affranchissant de certaines règles – qui devaient pourtant être connues de tous[632] – nous incite à émettre plusieurs hypothèses sur la pratique du commerce amateur. D'une part, les lieux où étaient réalisés les échanges n'étaient pas des zones de non-droit, aussi bien pour les marchands non-professionnels que pour les agents de l'Inca. D'autre part, aucun bien ne devait transiter des mains d'un individu à un autre sans une contrepartie matérielle acceptable. Enfin, comme l'affirme M. Cabello Balboa, il semble qu'il existait bien des lois protégeant les marchands[633], que ce soit contre le brigandage ou contre une éventuelle tentative de spoliation par l'État. Ces dernières devaient protéger les membres de la société inca pratiquant le commerce sur leur temps libre, sans appartenir à un groupe ou à une communauté spécialisée dans ce domaine. Elles devaient également défendre les intérêts de la dernière catégorie d'acteurs économiques qui existait au sein du monde inca : les marchands professionnels.

3. Les marchands professionnels : foyers isolés ou phénomène généralisé ?

Nous l'avons vu, les chroniques espagnoles contiennent de nombreuses références à la présence de marchands au sein du Tahuantinsuyu. Nous pensons néanmoins que beaucoup de ces évocations concernent les marchands amateurs. Ceux-ci devaient en effet être nombreux puisque tout individu disposant d'un surplus de production domestique pouvait décider de s'adonner à l'occasion à la pratique du commerce. Il nous semble cependant difficile d'imaginer que les marchands cités par I. Garcilaso de la Vega, qui pouvaient mener des caravanes de plusieurs centaines de camélidés, n'aient pas été des professionnels du commerce à longue-distance. En effet, nous considérons que les marchands amateurs s'adonnaient à une forme de commerce de proximité. Ils ne devaient pas s'éloigner de plus de deux ou trois jours de marche de leur communauté d'origine, d'autant plus qu'il leur était interdit de quitter leur province sans mandat de l'Inca[634]. Ces échanges avaient donc lieu à une échelle micro-territoriale, les

[632] GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p. 308.
[633] « *Mandó Topa Ynga pregonar por todo su Ymperio que el que quisiesse ser mercader (pudiese) libremente andar por toda la tierra sin que persona alguna les fuesse molesto so graues penas* », CABELLO BALBOA, Miguel, *Op.cit.*, p. 349.
[634] BETANZOS, Juan de, *Op.cit.*, p. 154-155.

distances parcourues par les individus concernés étant inférieures à celles couvertes par les marchands professionnels qui pouvaient probablement opérer à l'échelle macro-territoriale au sein du Tahuantinsuyu. Si l'existence de ces derniers fait peu doutes, la rareté des données à leur propos ne doit pas être occultée. Nous souhaitons ainsi revenir ici sur les deux principaux cas documentés. Il s'agit, d'une part, des marchands de la région de Quito, dont l'activité se concentrait au nord du Chinchasuyu, et d'autre part, des marchands Chincha, établis sur la côte sud du Chinchasuyu.

Figure 42. Localisation de la région de Quito et de la région de Chincha, foyers de marchands professionnels à l'époque inca (Infographie : David Barreiro)

L'existence des premiers ne fait aujourd'hui plus débat au sein de la communauté scientifique, notamment grâce aux recherches menées à leur sujet par Frank Salomon dans les années 1970 et 1980. En revanche, la question de l'existence des seconds est aujourd'hui encore sujette à de nombreuses discussions, notamment en raison des incertitudes qui demeurent sur l'origine du document ethno-historique à l'origine de la théorie émise dans les années 1970 par Maria Rostworowski au sujet de ces possibles marchands.

a. Les mindaláes : des marchands spécialisés dans le commerce à différents étages écologiques

La conquête de la région de Quito par les Incas intervint certainement durant le règne de Tupac Inca Yupanqui[635], bien que J. de Betanzos et M. de Murúa la fassent remonter à la fin du règne de Pachacútec Inca Yupanqui[636]. Elle abritait à cette époque une institution à caractère économique établie de longue date et partiellement indépendante, dont les membres œuvraient pour leur propre compte tout en versant un tribut matériel aux seigneurs dont ils pouvaient également dépendre[637]. Ils ne servaient pas ces derniers mais relevaient en quelque sorte de leurs juridictions car ils commerçaient sur des marchés situés sur les territoires qu'ils contrôlaient. Ils s'acquittaient donc d'un droit de trafic qu'ils réglaient grâce aux produits qu'ils convoyaient depuis des territoires éloignés. Ces groupes de spécialistes des échanges étaient désignés par le terme *mindaláes*, dont l'origine est associée par F. Salomon à l'idée de mobilité [638].

À l'image des *pochteca* Mexica, ils étaient des marchands spécialisés dans l'importation de biens venant des territoires situés en dehors de la *Sierra*[639], notamment des basses-terres côtières et de la *selva* amazonienne, ainsi que des canyons de *ríos* transversaux. Les biens dont ils faisaient l'acquisition revêtaient souvent un caractère prestigieux et étaient de grande valeur. Ils étaient acheminés jusqu'à Quito où ils étaient échangés dans un lieu que les *conquistadores* désignèrent au lendemain de la Conquête par le terme *tianguiez*. Ce mot vient du nahuatl *tianquiztli* qui désignait un marché fixe et fut vraisemblablement importé du lexique *mexica* par

[635] GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p. 553-556.
CIEZA DE LEÓN, Pedro de, *Op.cit.*, p. 187.
[636] BETANZOS, Juan de, *Op.cit.*, p. 166.
MURÚA, Martín de, *Op.cit.*, p. 72.
[637] SALOMON, Frank, *Op.cit.*, 1986, p. 214.
[638] *Ibid.*, p. 102-103
[639] *Ibid.*, p. 105-106.

les Espagnols. Il ne s'agissait évidemment pas du nom donné à ce marché par les populations locales, mais aucune mention indigène le concernant ne nous est parvenue et nous ignorons donc le terme qui pouvait servir à le désigner. La région de Quito passa sous contrôle colonial en 1534 et les premières sources mentionnant les produits échangés sur ce marché furent rédigées à partir de ce moment. Elles concernent pour les plus anciennes la période allant de 1529 à 1538. Nous savons ainsi qu'en 1535, les produits échangés comprenaient notamment de l'or, de l'argent, des pierres précieuses et des perles[640]. Lors de la *visita* de l'*encomienda* de Francisco Ruiz en 1559, Juan Mosquera et Cristobal de San Martin constatèrent que le coton, le sel et le piment étaient également échangés sur le marché de Quito, tandis que d'autres sources coloniales évoquent du troc de coca observé durant la décennie 1570[641]. L'ensemble de ces produits venait de sites contrôlés par des groupes indépendants non-soumis à l'autorité des chefferies des hautes-terres, et il est probable que leur commerce sur le marché de Quito à l'époque coloniale ait constitué une perpétuation de pratiques déjà en vigueur à l'époque inca.

Les *mindaláes* qui commerçaient au *tianguiez* de Quito appartenaient à un groupe vivant dans la cité. Ses membres se répartissaient au sein de 26 unités domestiques[642] et n'appartenaient à aucune catégorie politique ordinaire au sein de la communauté locale. Un *mindalá* en particulier représentait les autres *mindaláes*. Il s'agissait d'un représentant qui coordonnait l'action du groupe de marchands et dont le mode de désignation n'est pas connu. Le recrutement des membres du groupe était partiellement héréditaire et il est probable que l'on embrassait souvent la profession pour la vie, comme pourraient le laisser penser les recensements successifs réalisés à partir de la *visita* de 1559. Il est intéressant de noter qu'à la fin du XVI[e] siècle, des femmes occupaient la fonction de *mindalá*[643]. Franck Salomon évoque deux traductions possibles du terme *mindalá*, désignant chacune l'individu qualifié de la sorte comme étant une femme[644]. Le terme de *mindalá* est d'ailleurs aujourd'hui exclusivement féminin. Cette observation nous semble particulièrement intéressante car elle suggère que des femmes pourraient avoir occupé la fonction de marchands professionnels dans le nord du Chinchasuyu à l'époque inca. Il ne s'agit que d'une hypothèse difficilement vérifiable en

640 *[1529-1538] Libro primero de Cabildos de Quito. Descifrado por Jorge A. Garcés*, Vol. 1, Quito : Archivo Municipal de Quito, 1934, p. 79.
641 Nous n'avons pas pu personnellement consulter les archives en question, dont les références des passages cités sont détaillées dans : SALOMON, Frank, *Op.cit.*, p. 100.
642 *Ibid.*, p. 102.
643 *Ibid.*, p. 106
644 MORENO MORA, Manuel, *Diccionario etimológico y comparado del kichua del Ecuador*, Cuenca : Casa de la Cultura Ecuatoriana, Núcleo de Azuay, 1955, p. 293.
CORDERO PALACIOS, Alfonso, *Léxico de vulgarismos azuayos*, Cuenca : Casa de la Cultura Ecuatoriana, Núcleo de Azuay, 1957, p. 193.

l'absence de données résultant d'un recensement entrepris sous le règne de Huayna Capac. Néanmoins, cela n'aurait rien d'étonnant puisque nous pensons qu'elles étaient majoritaires dans les rangs des marchands amateurs.

Au lendemain de la conquête espagnole, la distribution des *mindaláes* était limitée au nord du Chinchasuyu, dans une zone s'étendant de la région de Quito à la frontière septentrionale de l'empire, située sur le territoire de l'actuelle Colombie[645]. Il est probable que leur nombre ait baissé suite à l'arrivée des Incas, sans pour autant que la profession ne disparaisse. En effet, Tupac Inca Yupanqui puis Huayna Capac semblent avoir pris le parti d'une intégration progressive de la région de Quito au Tahuantinsuyu, laissant dans un premier temps une relative autonomie à certaines chefferies locales pour lesquelles travaillaient ces marchands professionnels[646]. Leurs commanditaires étant toujours en fonction, la demande de biens exotiques ne dut pas se tarir. Il n'est même pas certain qu'elle ait diminué puisque cette politique répondait à un besoin du pouvoir central d'accéder rapidement aux ressources du nord du Chinchasuyu. Nous avons vu auparavant que cette préoccupation avait une influence sur les multiples choix d'implantation inca à travers un *suyu* donné, dans l'optique de la mise au travail des populations assujetties et de leur incorporation au système économique global. Elle dut également en avoir sur le sort des *mindaláes* qui assuraient l'essentiel du trafic de matériaux, de biens et de denrées entre les différents étages écologiques de cette partie de l'empire. Par souci d'efficacité, nous pensons que les Incas purent temporairement prendre la place des chefs locaux écartés du pouvoir (qui ne constituaient qu'une partie de l'élite de la région) et ainsi devenir les commanditaires des marchands. Il nous semble en effet que c'était le meilleur moyen dont ils disposaient dans l'optique d'être rapidement approvisionnés en produits exotiques, souvent symboles de prestige, sans que cela ne nécessite d'investissements importants de la part de l'État.

La mise en place graduelle du système politique et socio-économique inca dans cette partie de l'empire, qui s'accompagna d'une implantation dans la *Sierra* d'un important centre urbain et administratif à Quito, dut néanmoins contribuer à réduire le champ d'action des *mindaláes*. Leur première phase de collaboration avec le pouvoir central permit cependant à ce dernier de prendre conscience de l'atout que les marchands professionnels locaux représentaient. En effet, ceux-ci côtoyaient de nombreuses communautés extérieures au Tahuantinsuyu que les Incas

[645] SALOMON, Frank, *Op.cit.*, p. 104.
[646] SALOMON, Frank, « A North Andean Status Trader Complex under Inka Rule », *Ethnohistory*, 1987, Vol. 34, n° 1, p. 72.

projetaient raisonnablement d'assujettir, dans le but d'étendre leur territoire comme les y contraignait la loi de l'héritage partagé. Une fois la région de Quito bien intégrée, le rôle des *mindaláes* dut nécessairement évoluer. En plus d'opérer de fructueux échanges avec des populations septentrionales parfois belliqueuses et hostiles à la progression inca, ils durent également avoir pour mission de les impressionner et de les convaincre qu'elles tireraient un bénéfice d'une coopération avec les seigneurs locaux passés sous la coupe de l'Inca. Au-delà de leur évidente fonction économique, les *mindaláes* pourraient ainsi – à la veille de l'arrivée des Espagnols – avoir constitué un levier de promotion du pouvoir inca.

On observe donc que la pratique du commerce dans la périphérie septentrionale du Tahuantinsuyu était institutionnalisée et assurée par des marchands professionnels au sein de marchés permanents clairement identifiés comme tels. Ce commerce libre s'affranchissait de plus des limites territoriales et se manifestait à l'échelle macro-territoriale, les *mindaláes* étant spécialisés dans les échanges à longue-distance. Ils permettaient ainsi à la population de Quito d'accéder à des biens et des denrées de prestige. Cette dernière remarque souligne le statut particulier dont jouissait la région au lendemain de sa prise par le pouvoir inca. En effet, il semble que les traditionnelles restrictions en matière de consommation de produits normalement réservés aux élites – qui ne pouvaient en principe les recevoir que de la main de l'Inca – n'entrèrent en vigueur que plus tard, certainement durant le règne de Huayna Capac. Le pouvoir central se contenta donc dans un premier temps d'établir des relations économiques avec les peuples les moins coopératifs. Nous pensons que cette stratégie répondait à deux objectifs distincts. D'une part, bénéficier d'un accès immédiat aux denrées exotiques de la côte Pacifique et des basses-terres amazoniennes. D'autre part, éviter de déstabiliser la région et de compromettre les implantations impériales antérieures dans la zone de Tumbes, qui conditionnaient grandement l'accès au *mullu*. Cela nous renforce dans notre idée que les mécanismes économiques développés par l'autorité inca au fil de l'expansion impériale servaient d'outils de stabilisation. Ils visaient en effet (au-delà de la création de richesses) à ne pas ralentir l'avancée cusquénienne dans les régions abritant des communautés susceptibles de se rebeller en cas d'intégration rapide entrainant un bouleversement trop soudain de leur quotidien.

L'existence de marchands professionnels responsables de la pratique du commerce à longue-distance ne fait donc aucun doute dans l'extrême nord du Tahuantinsuyu. Néanmoins, la question d'une hypothétique généralisation de ce schéma à d'autres régions de l'empire est loin d'être tranchée. Un second cas, auparavant considéré comme une référence, est aujourd'hui

l'objet de débats acharnés. Il s'agit de celui des présumés marchands professionnels de la province Chincha.

b. Les marchands de la province Chincha : un cas controversé

La controverse autour des marchands de la vallée de Chincha a pour point de départ la publication en 1970 par Maria Rostworowski d'un manuscrit anonyme, issu du tome XXII de la *Miscelánea de Ayala* (folio 261 al 273v.) conservé à la Biblioteca del Palacio Real de Madrid. Intitulé *Aviso de el modo que havía en el gobierno de los indios en tiempo del Inca y cómo se repartían las tierras y tributos*, son auteur est toujours inconnu à ce jour. L'historienne péruvienne estime qu'il a été rédigé entre 1570 et 1575[647]. D'après les informations qu'il contient, la vallée de Chincha aurait abrité à l'époque inca une population d'environ 30 000 individus. Parmi eux, 6 000 marchands commerçaient avec les populations de la région de Quito, avec le pouvoir central de Cusco et avec les seigneurs voisins d'Ica[648]. Toujours selon l'*Aviso*, les marchands échangeaient entre-eux en utilisant un équivalent à la monnaie, qui devait prendre la forme d'objets constitués de cuivre[649].

Cette précision est intéressante puisque des objets souvent décrits comme des haches en cuivre non fonctionnelles ont été découverts en contexte funéraire sur le territoire côtier des peuples de culture Manteño-Huancavilca et sur le territoire adjacent des peuples de culture Milagro-Quevedo (provinces équatoriennes actuelles de El Oro, Manabi, Los Rios et Guyas)[650]. Les tombes dans lesquelles elles ont été découvertes datent toutes de l'Horizon Moyen (600-1100 ap. J.-C.) et du début de l'Intermédiaire Tardif (1100-1400 ap. J.-C.). Des découvertes relativement similaires, concernant des contextes funéraires de la même époque associés à la culture Sicán, eurent lieu au Pérou dans la région de Lambayeque, notamment sur le site de Batán Grande et à proximité du site de Sipan. Elles concernent des objets s'apparentant à de

[647] ROSTWOROWSKI DE DIEZ CANSECO, María, « Mercaderes del Valle de Chincha en la época prehispanica », *Revista Española de Antropologia Americana*, 1970, nº 5, p. 140.
[648] « *Avía en este gran valle de Chincha, seis mil mercaderes y cada uno de ellos tenía razonable cuadal, porque el que menos trato tenía trataba con quinientos pesos de oro y muchos de ellos trataban con dos mil y tres mil ducados ; y con sus compras y ventas iban desde Chincha al Cusco por todo el Collao, y otros iban a Quito y a Puerto Viejo, de donde traían mucha Chaquira de oro y muchas esmeraldas ricas y las vendían a los caciques de Ica, que eran mui amigos de ellos y eran sus vecinos más cercanos y así se han sacado muchas esmeraldas de las sepulturas de los caciques muertos en Ica.* », *Ibid.*, p. 171.
[649] « *Era la gente de Chincha muy atrevida y de mucha razón y policía, porque podemos decir que sólo ellos en este Reyno trataban con cobre lo que avían de comer y vestir, y tenían puesto lo [que] valía cada marco de cobre* », *Ibid.*
[650] HOSLER, Dorothy, LECHTMAN, Heather et HOLM, Olaf, « Axe-monies and their relatives », *Studies in Pre-Columbian Art and Archaeology*, 1990, nº 30, p. 15-16.

petites plaques de cuivre dites *naipes*[651]. Le caractère non-utilitaire manifeste de ces dernières a mené Izumi Shimada à suggérer dans les années 1980 qu'elles pouvaient faire office de monnaie[652]. Néanmoins, le contexte de découverte de ces *naipes* et le fait qu'elles ne semblent pas s'être diffusées en-dehors de la région de Lambayeque ne plaident pas en faveur de cette théorie[653]. Aucun de ces objets, qu'il s'agisse des haches en cuivre d'Équateur ou des *naipes* de la côte nord du Pérou, n'a été découvert dans la vallée de Chincha, ce qui ne plaide pas non plus en faveur d'un équivalent à la monnaie utilisé par les peuples de ces différentes régions pour commercer. Nous convenons néanmoins que la correspondance avec l'indication donnée dans l'*Aviso* constitue une curieuse coïncidence, et nous n'excluons pas que des découvertes futures sur le territoire Chincha puissent relancer le débat.

En ce qui concerne l'*Aviso,* Maria Rostworowski échafauda à partir de ce document une théorie selon laquelle les marchands Chincha empruntaient une voie navigable depuis leur territoire (en partant certainement de Huaca La Centinela qui est situé à seulement un kilomètre de l'océan Pacifique et de l'embouchure de l'actuel *río* Chico) jusqu'à la zone de Puerto Viejo, en Équateur, afin de revenir chargés de spondyles[654]. La question de cette pratique de la navigation est au cœur de la controverse. En effet, si cette théorie séduisit dans un premier temps les historiens[655], elle est fortement remise en cause depuis la fin des années 1990 pour une raison simple : la grande difficulté à naviguer depuis l'Équateur vers la vallée de Chincha en raison des vents et des courants contraires[656]. M. Rostworowski avait évidemment conscience de cet obstacle mais ne le considérait pas insurmontable. Elle proposait ainsi que ce retour n'ait eu lieu qu'à certains moments de l'année[657], plus propices à la navigation en raison notamment d'un affaiblissement ponctuel du courant de Humboldt et des vents contraires rendant la navigation possible (bien que toujours difficile). Nous ne pouvons pas totalement éliminer cette hypothèse, bien qu'un élément mis en avant par Chantal Caillavet lui porte un

[651] *Ibid.*, p. 66
[652] SHIMADA, Izumi, « Perception, Procurement, and Management of Resources: Archaeological Perspective », dans : *Andean Ecology and Civilization*, Tokyo : University of Tokyo Press, 1985, p. 389.
[653] TOPIC, John R., « Exchange on the equatorial frontier. A comparison of Ecuador and northern Peru », dans : *Merchants, markets and exchange in the pre-columbian world*, sous la direction de HIRTH, Kenneth G. et PILLSBURY, Joanne, Washington, D. C. : Dumbarton Oaks Pre-Columbian Symposia and Colloquia, 2013, p. 350.
[654] ROSTWOROWSKI DE DIEZ CANSECO, Maria, « Intercambio prehispánico del Spondylus (1999) », dans : *Los Incas*, Lima : Instituto de Estudios Peruanos, 2017, p. 175-177.
[655] ESPINOZA SORIANO, Waldemar, *Op.cit.*, 2008, p. 402.
[656] TOPIC, John R, « Exchange on the equatorial frontier. A comparison of Ecuador and northern Peru », dans : *Merchants, markets and exchange in the pre-columbian world*, sous la direction de HIRTH, Kenneth G. et PILLSBURY, Joanne, Washington, D. C. : Dumbarton Oaks Pre-Columbian Symposia and Colloquia, 2013, p. 349.
[657] ROSTWOROWSKI DE DIEZ CANSECO, Maria, *Op.cit.* (1999), 2017, p. 176-177.

sérieux coup : la discontinuité maritime[658]. Cette dernière se manifestait principalement par l'existence de trois types d'embarcations différents dans la zone côtière en question[659], ce qui ne plaide pas en faveur d'un voyage réalisé tout du long par des membres d'une seule communauté navigant grâce à un type d'embarcation unique. Ces différents éléments ont amené certains chercheurs à rejeter en bloc l'idée que les Chincha aient pu jouer un rôle dans l'approvisionnement de Cusco en spondyles et que les marchands évoqués dans l'*Aviso* aient réellement existé[660].

Si la théorie de la voie maritime semble difficilement défendable, les Chincha disposaient néanmoins d'une voie terrestre directe reliant leur vallée à la région de Tumbes et leur permettait ainsi de voyager dans de bonnes conditions[661]. Il s'agit du « Chemin de la côte » ou *Qhapaq Ñan* côtier. Un tronçon de cette importante route – implantée par les Incas le long du littoral Pacifique au fil de leur expansion – traversait en effet la zone de désert séparant la vallée de Lambayeque du site de Cabeza de Vaca, installation impériale de premier ordre dans l'optique d'exploiter les ressources en spondyle de l'actuel golfe de Guayaquil. Partiellement repéré sur le terrain par J. Hyslop dans les années 1980[662], il était emprunté de nuit afin d'éviter les chaleurs insupportables qui y règnent la journée selon P. Cieza de León[663]. Il semble difficile d'envisager que les Incas aient accordé à certains membres de la communauté Chincha le statut de marchands professionnels. Les souverains de Cusco se seraient en effet volontairement privés d'une partie de la force vive locale, réduisant ainsi le nombre de *mit'ayuq* mobilisables. Le cas des *mindaláes* nous indique cependant que les Incas pouvaient accepter que des marchands professionnels en activité avant leur arrivée dans une région continuent d'exercer, dès lors qu'ils servaient au moins partiellement les intérêts du pouvoir central. L'*Aviso* ne concerne que la période de domination inca dans les Andes, mais si un groupe de professionnels

---

658 CAILLAVET, Chantal, « Conchas Marinas y Rutas de Intercambio Prehispánico en los Andes Septentrionales », dans : *Intercambio y Comercio entre Costa, Andes y Selva. Arqueología y Etnohistoria de Suramérica*, Bogota : Corcas Editores, 1998, p. 81.

659 Radeaux en bois de *balsa* avec voile triangulaire sur la côte équatorienne. DEWAN, Leslie et HOSLER, Dorothy, « Ancient Maritime Trade on Balsa Rafts. An Engineering Analysis », *Journal of Anthropological Research*, 2008, Vol. 64, p. 24-26.
« Caballitos » de totora (pirogues en tiges et feuilles de scirpe) et radeaux en jonc et guada (bois de la famille du bambou) sur la côte péruvienne. ROSTWOROWSKI DE DIEZ CANSECO, Maria, *Recursos naturales renovables y pesca, siglos XVI y XVII*, Lima : Instituto de Estudios Peruanos, 1981, p. 104-108.

660 MORRIS, Craig et SANTILLANA, Julián Idilio, « The Inka Transformation of the Chincha Capital », dans : *Variations in the Expression of Inka Power*, sous la direction de BURGER, Richard L., MORRIS Craig et MATOS MENDIETA Ramiro, Washington, D. C. : Dumbarton Oaks Research Library and Collection, 2007, p. 137.

661 MATOS MENDIETA, Ramiro et BARREIRO, José (dir.), *Op.cit.*, p. 76.

662 HYSLOP, John, *The Inka Road System*, New York : Academic Press, 1984, p. 40-41.

663 CIEZA DE LEÓN, Pedro de, *Op.cit.*, 2005, p. 188.

du commerce existait dans la région de Chincha à cette époque, il est probable que cela résulte d'une autorisation de la part du pouvoir central inca de perpétuer ce mécanisme économique.

M. Rostworowski rejetait l'idée de l'utilisation par les marchands Chincha d'une voie terrestre durant l'Intermédiaire Tardif. Si elle met en avant les dangers que représentait le trajet jusqu'à Tumbes et la difficulté de pérenniser une telle route[664], nous pensons que cette prise de position était surtout un prétexte justifiant la nécessité d'emprunter une voie maritime commerciale, en adéquation avec sa théorie. Nous sommes conscient des implications géopolitiques qu'aurait eu la mise en place d'une telle voie terrestre le long de la côte péruvienne avant l'instauration de ce que l'on peut considérer comme une sorte de *pax incaica*. Au-delà d'un nécessaire passage par les territoires Ychsma et Chancay, il fallait traverser de bout en bout le puissant royaume Chimu pour atteindre l'Équateur. La tâche peut sembler ardue, mais nous pouvons aussi envisager que de telles expéditions aient été l'occasion d'établir ou d'intensifier des contacts avec ces entités politiques côtières, et même de développer de potentiels partenariats. Nous pensons que les Chincha disposaient de plusieurs atouts pour négocier un droit de passage sur ces territoires indépendants. D'une part, le prestige lié à l'oracle de Chinchacámac – qui séduisit certainement le pouvoir politique inca – pouvait leur conférer une forme d'influence à l'égard de leurs voisins de la côte centrale. Ceux-ci étaient en effet très attachés au respect des oracles, notamment en raison du rayonnement de celui qu'abritait le sanctuaire de Pachacamac. D'autre part, l'hypothèse de Krzysztof Makowski selon laquelle le culte de Pachacamac aurait pu être importé de la côte nord du Pérou avant de fusionner avec les cultes locaux de la côte centrale[665], si elle ne peut être réellement confirmée à l'heure actuelle, pourrait expliquer que les Chimu aient accordé un droit de passage aux marchands Chincha. En effet, selon l'*Aviso,* ces derniers rapportaient des produits précieux – les *chaquira* étaient des sortes de cordons de perles marines qui pouvaient être réalisés à partir de spondyle – destinés à prendre la direction de Cusco. Il est cependant hautement probable, si ce circuit a bien vu le jour, qu'une partie de ces objets précieux n'aient pas atteint la capitale inca et aient en réalité été acquis par des pèlerins se rendant à Pachacamac, par l'intermédiaire des marchands Chincha. On ne peut exclure non plus la possibilité que les autorités Chimu aient prélevé l'équivalent d'une taxe lors du retour de ces derniers, profitant ainsi de ce commerce à longue-distance.

[664] ROSTWOROWSKI DE DIEZ CANSECO, Maria, *Op.cit.* (1999), 2017, p. 175-176.
[665] MAKOWSKI, Krzysztof, *Op.cit.*, 2015, p. 147.

Nous estimons donc, sans pouvoir à l'heure actuelle l'affirmer avec certitude, que les marchands Chincha évoqués dans l'*Aviso* existaient. Nous ignorons cependant s'ils étaient aussi nombreux que ne l'affirme son auteur. La proximité entre le territoire Chincha et le sanctuaire de Pachacamac – distants d'une centaine de kilomètres seulement – nous semble déterminante dans l'optique d'un éventuel développement du commerce professionnel dans la région[666]. De plus, la présence fréquente de petites balances et de contrepoids dans les collections matérielles provenant de la vallée de Chincha – comme nous pouvons le constater au sein des Collections Uhle du Musée Hearst de Berkeley (Université de Californie)[667] – est certainement liée à des pratiques économiques[668]. Elle nous incite à envisager une pratique locale du commerce développée et, peut-être, différente de celle observée dans l'extrême nord de l'empire inca, bien que l'existence de poids utilisés par des marchands de la côte équatorienne afin de peser l'or soit suggérée dans la *Relación Sámano-Xerez*[669]. Enfin, nous pensons que l'acheminement de spondyles par les Chincha jusque sur la côte sud du Chinchasuyu pourrait expliquer qu'une communauté d'Atico (province de Caravelí, Pérou) se soit spécialisée dans un type de sculpture mêlant bois et coquille de *mullu*. Un *curaca* local, nommé Chincha Pula, affirma en effet lors de la *Visita* de 1549 que les spondyles utilisés par ses artisans provenaient de la région de Huancavilcas (Équateur)[670]. Des membres de sa communauté furent d'ailleurs envoyés à Cusco dans le cadre de la *mit'a* en raison de leur expertise dans la sculpture de coquillage[671].

Nous sommes conscients du caractère hypothétique de notre analyse, néanmoins il nous semble aujourd'hui essentiel d'envisager de nouvelles voies afin d'appréhender la nature des échanges libres et le fonctionnement du commerce au sein du Tahuantinsuyu. Nous pensons de plus que ces marchands Chincha jouaient un rôle important dans l'approvisionnement d'un marché de premier ordre qui se tenait à Cusco et captait à la fois des denrées quotidiennes et des ressources de valeur. Avant de développer cette idée, nous souhaitons justement aborder la question de la nature et de la variété des produits qui étaient échangés, aussi bien par les marchands amateurs que professionnels.

---

666 Nous développons dans la suite du chapitre l'idée que certains marchés étaient implantés dans le giron des sanctuaires les plus importants du Tahuantinsuyu.
667 KROEBER, Alfred et STRONG, William D., *The Uhle Collections from Chincha*, Berkeley : University of California Press, 1924, p. 38-39.
668 MORRIS, Craig et SANTILLANA, Julián Idilio, *Op.cit.*, p. 157.
669 ANONYME, « La Relación Sámano-Xerez », *Op.cit.*, p. 29.
670 GALDOS RODRIGUEZ, Guillermo, « Visita a Atico y Caravelí (1549) », *Revista del Archivo General de la Nación*, 1977, Vol. 4-5, p. 55-80.
671 MURRA, John Victor, *Op.cit.*, 1983, p. 85.

B. NATURE ET VARIÉTÉ DES PRODUITS ÉCHANGÉS

La question de la nature et de la variété des produits échangés sur les marchés anime depuis des décennies les débats liés à l'existence du commerce dans l'aire andine à l'époque inca. Les règles et lois édictées pour encadrer la consommation de produits au sein du Tahuantinsuyu pourraient laisser penser que les produits concernés par les échanges libres ne devaient pas être nombreux. Elles devaient en effet réduire la marge de manœuvre des marchands.

L'ensemble des communautés intégrées au Tahuantinsuyu, et la grande majorité des individus appartenant à ces communautés, étaient capables de produire ce qui était nécessaire à leur subsistance. Cela signifie que l'ensemble des marchands – au moins dans le cas des amateurs qui ne devaient pas souvent changer de région ou d'étage écologique pour commercer – étaient logés à la même enseigne et devaient échanger les mêmes produits dans des quantités comparables. L'homogénéité de principe qui en découle nous semble toutefois totalement déconnectée de la réalité. Si la *mit'a* mettait l'accent sur la tendance des populations andines à travailler en groupe et à s'acquitter du tribut au nom de la communauté, le commerce se positionnait à l'opposé comme une pratique individuelle et privée. Ainsi, nous avons pris le parti de ne pas considérer la population des hautes-terres andines sous domination inca comme un bloc compact et uniforme. Nous privilégions une approche individuelle au sein de communautés dont les membres avaient un mode de vie similaire sans pour autant être dépourvus de centres d'intérêts, de tendances naturelles, de talents singuliers ou de prédilections pour un ou plusieurs domaines d'activité propres à chacun.

Cet accent mis sur l'individualité plutôt que sur le groupe nous permet de prendre en compte des paramètres trop souvent négligés. Ces derniers nous amènent à envisager un large éventail de marchandises destinées à être échangées dans le cadre du commerce libre, une vision très éloignée du « commerce de superflu »[672] évoqué par Louis Baudin, destiné selon lui à apporter « une heureuse diversion à la monotonie de l'existence »[673]. Nous considérons en effet que la plupart de ces objets d'échanges correspondaient à un surplus volontaire de production et de collecte de denrées et de biens divers exclusivement réservé aux transactions, à l'image de la pratique observée au XVI[e] siècle chez les Lupaca[674]. Nous discernons deux types de produits

[672] BAUDIN, Louis., *Op.cit.*, 1928, p. 169-170.
[673] BAUDIN, Louis, *Op.cit.*, 1955, p. 274.
[674] GALLARDO IBÁÑEZ, Francisco, « Sobre el comercio y mercado tradicional entre los Lupaca del siglo XVI : un enfoque económico sustantivo », *Chungara, Revista de Antropología Chilena*, 2013, Vol. 45, nº 4, p. 599-612.

au sein de cette gamme : d'un côté les denrées alimentaires et de l'autre les matériaux bruts et objets manufacturés.

1. Stratégie d'acquisition et diversité des denrées alimentaires

L'une des principales catégories de produits échangés sur les marchés était constituée de l'ensemble des denrées à caractère alimentaire que pouvaient se procurer les habitants de l'empire. Cette gamme de produits destinés à la consommation était plus importante que ce que nous pourrions penser de prime abord. Les marchands amateurs étaient ainsi loin de se contenter simplement du surplus de production agricole issu des terres données à chaque unité domestique et exploitées par les membres du foyer. Ils pouvaient également échanger des denrées acquises grâce aux activités de prédation et de cueillette qui rythmaient la vie de nombreux sujets de l'Inca. En effet, même si ces derniers bénéficiaient périodiquement de distributions de denrées de la part de l'État, ils n'étaient pas dépourvus de ressources ni de savoir-faire leur permettant de s'approvisionner en aliments divers et variés.

a. Produits de la terre et denrées non carnées

Les aliments non carnés échangés sur les marchés provenaient à la fois des terres cultivées et des ressources sylvestres présentes à l'état sauvage dans l'environnement. Ces multiples voies d'approvisionnement constituaient autant de manières d'agrémenter le quotidien du foyer et de se démarquer de ses concurrents aux yeux de partenaires d'échanges potentiels.

Le rôle de l'agriculture dans l'approvisionnement des marchés apparents

Le savoir-faire agricole des populations andines, exploité par le pouvoir central dans le cadre de la *mit'a*, leur était également d'une grande aide dans le cadre privé. En effet, à la suite de la division tripartite des terres agricoles de chaque province intégrée au Tahuantinsuyu, les communautés locales se voyaient attribuer une partie des parcelles cultivables situées sur leur territoire afin de produire leur propre nourriture. Chaque unité domestique recevait un *tupu* de

terre[675], ce qui devait correspondre à un terrain mesurant 26 *varas*[676] sur 48[677], soit une surface cultivable d'environ 870m². Selon I. Garcilaso de la Vega, le *tupu* supplémentaire reçu par les parents lorsqu'ils avaient un fils revenait à celui-ci lorsqu'il se mariait. S'ils avaient une fille, ils recevaient un demi-*tupu* qu'ils pouvaient conserver « s'ils en avaient besoin » une fois celle-ci mariée[678]. Cette dernière précision nous intrigue particulièrement. Puisqu'un *tupu* suffisait théoriquement à nourrir un couple marié, pour quelle raison une unité domestique pouvait-elle avoir besoin de conserver la parcelle de leur fille lorsque celle-ci quittait le foyer ? Nous pensons que le chroniqueur pourrait ici faire référence aux couples mariés qui pratiquaient le commerce. L'investissement personnel nécessaire à l'exploitation d'une parcelle de terre de plus de 400m² n'avait rien de négligeable, et la production agricole résultant de ces efforts devait servir à constituer un surplus important destiné à être échangé sur les marchés. Le fait d'avoir un garçon ou une fille (ainsi que d'avoir un seul ou plusieurs enfants) devait entrainer des situations différentes et impliquer une certaine disparité dans la capacité de production des différents foyers composant une communauté. De plus, l'exploitation domestique (reposant tout au plus sur un, deux ou trois individus) d'un terrain d'une surface de l'ordre de 800 à 2500m² au maximum devait entrainer des niveaux de production relativement variables. Certaines familles plus douées ou plus investies que d'autres dans le travail de la terre – ou se voyant octroyer l'usufruit de parcelles naturellement plus fertiles – devaient obtenir de meilleurs résultats. Ces derniers étaient synonymes de volumes de production plus importants ou de meilleure qualité des produits obtenus. Les familles qui en bénéficiaient disposaient donc d'un surplus agricole important et pouvaient se démarquer sur les marchés par la qualité des produits de la terre qu'elles proposaient à de potentiels partenaires d'échanges.

Bien que nous ne disposions pas de données archéologiques directement liées à la pratique du commerce, les restes archéobotaniques divers découverts dans les structures de stockage d'État tels que les *tambo* témoignent d'une capacité de production agricole extrêmement variée. C'est notamment le cas des restes mis au jour au sein de trois *qollqa* du site de Camata Tambo, provenant de divers étages écologiques[679]. Il est compliqué de déterminer avec précision l'ensemble des denrées agricoles qui pouvaient être échangées sur les marchés. Nous préférons

[675] « *Daban a cada indio un tupu, que es fanega de tierra, para sembrar maíz.*», GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p. 290.
[676] Unité de mesure utilisée en Espagne, au Portugal et dans les anciennes colonies sud-américaines des deux puissances ibériques. 1 vara équivaut à environ 0,835m.
[677] ROMERO, Emilio, *Historia economica del Peru*, Lima : Centro de Produccion Fondo Editorial Universidad Nacinal Mayor de San Marcos, 2006, p. 110.
[678] GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Loc.cit.*, p. 290.
[679] CHACALTANA CORTEZ, Sofía, *Op.cit.*, p. 8-16.

ainsi établir une liste restreinte des principaux produits concernés, qui sont mis en avant dans les sources ethno-historiques. Celles-ci sont parfois riches en détails concernant les légumes cultivés au sein du Tahuantinsuyu. Nous ignorons cependant si certains étaient plus prisés que d'autres (et donc davantage cultivés dans le but d'être échangés) ou si tous ceux énumérés dans les différentes chroniques pouvaient être acquis sur les marchés. Il nous semble probable qu'une grande variété de légumes y ait été proposée, sans pour autant que cela ne nous incite à entrer dans le détail. Nous ne souhaitons en effet pas nous perdre en conjectures et nous renvoyons le lecteur s'intéressant à l'alimentation et à la gamme de légumes cultivés dans l'optique d'être consommés à l'époque inca vers le Livre 4 de J. de Acosta[680] et le Livre 8 de I. Garcilaso de la Vega[681], ainsi que vers les études naturelles menées au cours des dernières décennies[682].

Si nous considérons les denrées agricoles incontournables au sein du monde inca, la principale céréale échangée devait être le maïs[683], très représenté au sein des restes archéobotaniques découverts sur différents sites de stockage à travers l'empire[684] et dans le régime alimentaire de nombreuses populations andines à l'époque inca[685]. Si ce dernier revêtait une grande importance pour le pouvoir politique inca, il constituait également selon Pedro Pizarro un élément de base de l'alimentation quotidienne des populations du Tahuantinsuyu[686]. Le chroniqueur énumère d'autres produits de la terre consommés selon lui par « les indiens pauvres » : des herbes, des pommes de terre et des légumes. Les herbes pouvaient constituer des aliments lorsqu'elles étaient comestibles ou servir à agrémenter les mets préparés en modifiant leur saveur. Il est fort possible que le chroniqueur ait rangé dans la catégorie « herbes » le piment[687] ou *uchu*[688] (aussi désigné par le terme espagnol *aji*) qui était utilisé dans de très nombreux plats afin, parfois, de dissimuler le goût de certains produits. Il est certain que l'*uchu* était échangé sur les marchés car, selon une tradition possiblement établie par Pachacútec Inca Yupanqui, il devait être « acheté » par les souverains dans les différentes provinces de

[680] ACOSTA, Joseph de, *Op.cit.*
[681] GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*
[682] NATIONAL RESEARCH COUNCIL PANEL ON LOST CROPS OF THE INCAS, « Lost Crops of the Incas », *Arnoldia*, 1990, Vol. 50, nº 4, p. 2-15.
[683] *Zea mays*. *Ibid.*, p. 560.
[684] CHACALTANA CORTEZ, Sofía, *Op.cit.*, p. 11-15.
D'ALTROY, Terence N. et HASTORF, Christine A., *Op.cit.*, p. 343-347.
[685] FALABELLA, Fernanda, PLANELLA, María Teresa et TYKOT, Robert H., « El Maíz (Zea Mays) en el Mundo Prehispánico de Chile Central », *Latin American Antiquity*, 2008, Vol. 19, nº 1, p. 36-37.
HASTORF, Christine A., « The effect of the Inka state on Sausa agricultural production and crop consumption », *American Antiquity*, 1990, Vol. 55, nº 2, p. 285.
[686] « *La comida de los indios pobres era este maíz ya dicho, y yerbas y papas y otras legumbres que cogían* », PIZARRO, Pedro, *Op.cit.*, p. 213.
[687] *Capsicum baccatum*.
[688] ACOSTA, Joseph de, *Op.cit.*, p. 189-190.

l'empire au moment de la célébration du *Purucaya*[689]. Il s'agissait d'un rituel commémorant la mort d'un Inca (et dont pouvaient aussi bénéficier certaines Coya), qui requérait de nombreux sacrifices alimentaires. Juan de Betanzos précise d'ailleurs que Huayna Capac souhaitait se rendre dans le Chinchasuyu pour acquérir l'*uchu* et la coca nécessaires au rituel au moment de la mort de sa mère Mama Ocllo[690]. Il nous est impossible de déterminer avec certitude quelles étaient les autres herbes échangées sur les marchés.

Il est en revanche hautement probable qu'une multitude de variétés de pommes de terre ou *papa* y aient été échangées, en raison de leur importance dans l'alimentation des populations des hautes-terres andines. La *papa* était en effet cultivée jusqu'à 4000 mètres au-dessus du niveau de la mer et pouvait être conservée longtemps une fois séchée (*chuño*)[691], deux atouts indéniables pour les peuples préhispaniques des Andes. De nombreuses communautés étaient en effet établies dans des zones où le maïs ne pouvait pas être cultivé, notamment dans le Collasuyu. De plus, disposer d'un aliment capable de se conserver pendant des années sans demander de conditions particulières de stockage était un gage de sécurité alimentaire. Le *quinoa*[692] devait lui aussi être échangé sur les marchés. Il s'agit d'une pseudo-céréale qui pouvait être cultivée à très haute altitude. Il pouvait donc remplacer le maïs dans l'alimentation des populations résidant dans les régions où ce dernier n'était pas cultivable. Le maïs qui y était acheminé par le pouvoir central pouvait ainsi être économisé pour servir à la confection de *chicha* et de mets raffinés consommés par les *mit'ayuq* à l'occasion des banquets d'État. Les haricots[693] pourraient également avoir être échangés sur les marchés. Ils étaient peut-être plus répandus sur les marchés des basses-terres car ils requéraient des conditions de culture plus douces que celles des hautes-terres, ce qui explique qu'ils soient décrits comme faisant parti de l'alimentation des communautés de Tumbes et Puerto Viejo par P. Pizarro[694]. Ils pourraient néanmoins avoir été transportés jusque dans la *Sierra* pour y être échangés sur les marchés communs.

---

[689] « *hizo llamar Guayna Capac secretamente a los señores del Cusco y díjoles que quería ir a comprar coco y ají a la provincia de Chinchasuyo, para de vuelta hacer la fiesta de Purucaya a su madre ; porque habrán de saber que (Pachacútec) Ynga Yupangue, cuando constituyó que esta fiesta se le hiciese después de sus días, mandó que todo lo que en ella se gastase fuese comprado y que se enviase a comprar por toda la tierra. […] y de allí quedó esta costumbre que, cuando algún Señor o Señora moría, luego iban a comprar los proveimientos para la fiesta de Purucaya.* », BETANZOS, Juan de, *Op.cit.*, p. 222-223.
[690] Épouse officielle ou principale de son père Tupac Inca Yupanqui.
[691] GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p. 295.
[692] *Chenopodium quinoa*. *Ibid.*, p. 561-562.
[693] *Phaseolus vulgaris*. *Ibid.*, p. 562.
[694] PIZARRO, Pedro, *Op.cit.*, p. 36.

Ces denrées étaient produites grâce aux efforts consentis par de très nombreux particuliers, disséminés au sein des différentes communautés du Tahuantinsuyu. Elles côtoyaient sur les marchés d'autres produits non-issus de l'agriculture.

Cueillette et récolte de denrées sauvages : l'autre voie d'approvisionnement

La liste des produits non-carnés proposée ici n'est à l'évidence pas exhaustive. Nous ignorons l'étendue exacte du réseau dont pouvait disposer certains marchands amateurs et, par souci de prudence, nous préférons nous contenter de présenter les denrées dont la présence sur les marchés nous semble hautement probable.

La considération du caractère singulier de chaque individu évoluant au sein du Tahuantinsuyu nous a mené à envisager une disparité des capacités productives inhérentes à chaque foyer, en fonction de leurs pratiques agricoles et de la surface de terrain disponible. Ce principe s'applique également dans le cadre des denrées qui ne seraient pas produites, dans le sens où elles ne seraient pas le fruit du travail agricole d'un individu, mais directement collectées dans la nature environnante ou dans des zones écologiques propices à leur existence et à leur multiplication. La recherche de ces denrées demandait d'y investir du temps et de l'énergie. Il n'est en effet plus question ici de cultiver, mais de prospecter et de collecter. Si les périodes de l'année les plus propices et les lieux les plus favorables à la cueillette étaient naturellement connus des populations locales, nous pensons néanmoins que cette activité devait connaître des résultats plus incertains que l'agriculture. Nous souhaitons néanmoins mettre en évidence plusieurs types de denrées non-carnées obtenus par cette voie.

Les premiers concernés sont les fruits. Si J. de Acosta et I. Garcilaso de la Vega se montrent prolixes au moment d'énumérer et de décrire les nombreux fruits présents dans le Tahuantinsuyu, le statut de ces fruits est beaucoup moins souvent évoqué. I. Garcilaso de la Vega nous donne tout de même quelques précieuses bribes d'informations à ce sujet[695]. Selon lui, les fruits ayant naturellement poussé sur les arbres d'un territoire donné étaient accessibles à tous les membres de la communauté à laquelle étaient allouées ces terres (**Figure 43**). Ils pouvaient être récoltés par chacun en fonction de ses besoins, ce qui nous permet de suggérer que la volonté d'échanger sur les marchés ait pu constituer une raison suffisante pour prélever

[695] « *el fruto de los árboles nacidos de suyos, […] mandaba el Inca que fuese común para todos los naturales de la provincia donde había aquellas cosas. Y que nadie en particular las aplicase para sí, sino que todos cogiesen lo que hubiesen menester y no más. Permitía que cada uno en sus tierras plantase los árboles frutales que quisiese y gozase de ellos a su voluntad.* », GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p. 318.

de nombreux fruits. Les particuliers qui s'adonnaient à la cueillette pouvaient également utiliser les graines des fruits récoltés pour planter leurs propres arbres fruitiers sur leur terrain. Cette pratique leur permettait de pérenniser l'accès à long-terme à une ou plusieurs variétés de fruits. Tous ces éléments nous incitent à penser que les fruits devaient être des aliments fréquemment échangés par des marchands amateurs.

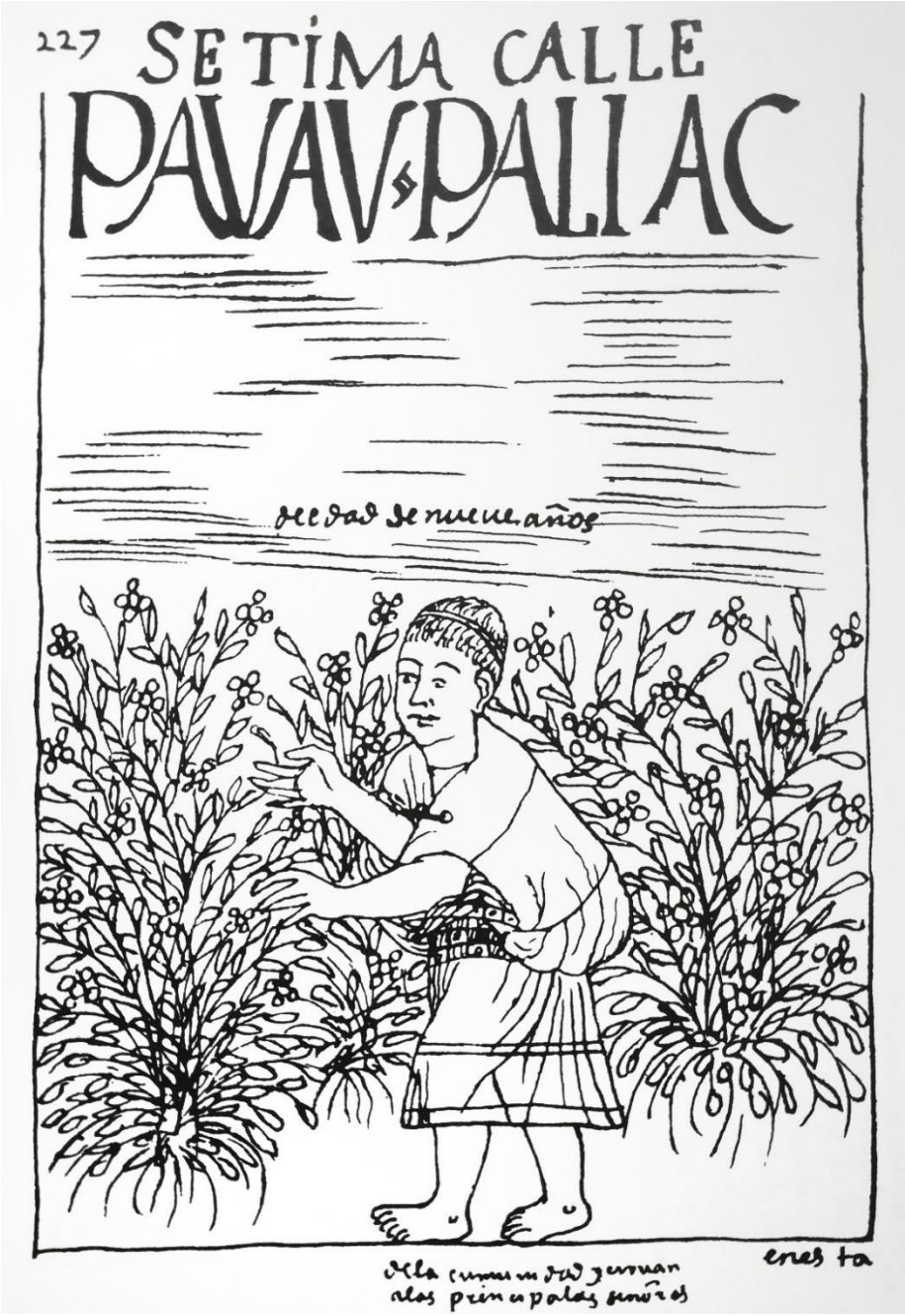

Figure 43. Jeune fille (9 ans) cueillant des fleurs pour le compte de ses parents ou de la communauté (source : HUAMAN POMA DE AYALA, Felipe, *Nueva crónica y buen gobierno*, folio 227)

Toujours selon I. Garcilaso de la Vega, les mêmes règles de propriété commune et de droit individuel à disposer des ressources naturelles étaient appliquées au sel tiré des sources d'eau salée. Cela nous incite de la même manière à penser que le sel pouvait constituer un produit d'échange sur les marchés.

Un dernier aliment mentionné par I. Garcilaso de la Vega a attiré notre attention, il s'agit du miel[696]. Le chroniqueur nous indique ainsi que le miel produit par les abeilles sauvages pouvait être récolté dans la nature, notamment dans les régions au climat chaud et au climat tempéré. Il était ensuite transformé dans les contrées froides. Il durcissait alors et devenait « semblable à du sucre », très apprécié par les "indiens" qui le mangeaient et l'utilisaient pour fabriquer divers médicaments. Si le miel pouvait revêtir un caractère précieux (et devait notamment être consommé à la cour cusquénienne), il est probable que des marchands amateurs soient parvenus à s'en procurer par leurs propres moyens et qu'ils l'aient utilisé pour convaincre des partenaires potentiels de nouer des relations d'échanges avec eux. De plus, la fonction médicinale associée au miel nous incite à émettre l'hypothèse que de nombreux remèdes ou produits entrant dans leur processus de confection devaient également être échangés sur les marchés.

La variété qui caractérise les produits énumérés ci-dessus nous a mené à les distinguer d'une autre catégorie de denrées, moins variées : les denrées carnées.

b. Activités de prédation et acquisition des denrées carnées

Les denrées carnées proposées sur les marchés étaient moins variées en raison notamment d'un réservoir naturel animal ne fournissant que des quantités de viande réduites, à l'exception des camélidés. Cependant, la consommation de viande de camélidé était théoriquement réglementée et seuls les seigneurs ou *curacas* en profitait régulièrement[697]. Cela pourrait expliquer la différence dans les densités d'ossements de camélidés abattus observée dans la vallée de Calchaquí entre les sites pré-inca de Valdéz (Intermédiaire Tardif) et inca de Potrero de Payogasta (Horizon Tardif). En effet, alors que les données botaniques collectées sur place

[696] « *Abejas silvestres hay de diversas maneras. […] Las de tierras templadas o calientes, por las buenas hierbas de que gozan hacen muy linda miel : blanca, limpia, olorosa y muy dulce. Llevada a tierras frías se cuaja y parece azúcar. Tiénenla en mucha estima no sólo para comer mas también para el uso de diversas medicinas, que la hallan muy provechosa.* », *Ibid.*, p. 589.

[697] « *Carne, pocos (de los indios pobres) la comían, sino eran los señores y a quien ellos la mandaban dar.* », PIZARRO, Pedro, *Op.cit.*, p. 213.

suggèrent qu'il n'y avait pas de restrictions particulières consécutives à l'arrivée des Incas en matière de consommation agricole, l'abattage des camélidés pourrait quant à lui avoir été réduit. Une densité de seulement 0,26kg/m^3 d'ossements a ainsi été relevée à Potrero de Payogasta contre 2,50kg/m^3 à Valdéz[698]. Il ne s'agit évidemment que d'un exemple mais il nous semble particulièrement significatif dans une région de l'empire – le Collasuyu – réputée pour l'importance qu'y revêtait traditionnellement l'élevage de camélidés. Deuxièmement, la laine des quelques camélidés que pouvaient posséder un foyer était bien plus précieuse pour ses membres que la viande que les animaux fournissaient. Cela pourrait avoir incité de nombreux foyers à préserver les bêtes plutôt que de les tuer dans l'optique de consommer leur chair, d'autant qu'il existait peut-être des interdits en la matière de la part du pouvoir central[699]. Le discours impérial officiel tend donc à faire de la consommation de viande de camélidé un marqueur de statut social élevé dans la société inca, ce qui l'exclurait en principe de la liste des denrées carnées concernées par le commerce amateur. Nous verrons néanmoins dans le chapitre suivant que des découvertes archéologiques contredisent ce discours, tout du moins dans certaines zones du Tahuantinsuyu (notamment dans les Andes centrales), ce qui nous laisse penser qu'elle pourrait avoir été échangée sur des marchés communs. Ceci étant dit, si les camélidés sont les animaux les plus mis en avant par les chroniqueurs, bien d'autres espèces animales peuplaient les territoires du Tahuantinsuyu et certaines étaient consommées très régulièrement par les populations andines soumises aux Incas.

En ce qui concerne les animaux terrestres, I. Garcilaso de la Vega évoque tour à tour les oiseaux et les viscaches[700]. Les premiers étaient principalement chassés pour leurs plumes (**Figures 44 et 45**) – notamment par des enfants munis de frondes ou à l'aide de filets comme le rapporte F. Huaman Poma de Ayala[701] – mais leur chair n'était certainement pas perdue[702] et ne devait pas manquer d'être l'objet d'échanges entre marchands amateurs. Les seconds étaient particulièrement prisés car, en plus de fournir des quantités non négligeables de viande, ils fournissaient une toison de couleur cendrée, naturellement souple et douce, qui était utilisée pour confectionner des tissus précieux destinés aux élites[703]. Lorsque des particuliers

[698] D'ALTROY, Terence N., LORANDI, Ana Maria, WILLIAMS, Veronica I., *et al.*, « Inka Rule in the Northern Calchaqui Valley, Argentina », *Journal of Field Archaeology*, 2000, Vol. 27, nº 1, p. 18-19.
[699] *Ibid.*, p. 214
CIEZA DE LEÓN, Pedro de, *Op.cit.*, p. 63-64.
[700] Rongeur de taille moyenne de la famille des *Chinchillidae*.
[701] HUAMAN POMA DE AYALA, Felipe, *Op.cit.*, tome 2, p. 74-75.
[702] GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p. 587-588.
[703] « *En tiempo de los reyes Incas approvechaban el pelo de la vizcacha y lo hilaban de po sí para variar de colores la ropa fina que tejían. El color que tienes es pardo claro, color de ceniza. Y él es de suyo blando y suave. Era cosa muy estimada entre los indios, no se echaba sino en la ropa de los nobles.* », *Ibid.*, p. 581.

s'adonnaient à la chasse et prenaient des viscaches, il est probable que ce pelage devait le plus souvent revenir soit au *curaca* de leur communauté d'appartenance, qui pouvait lui-même l'offrir à l'Inca par la suite, soit au *qumpicamayoc* si la communauté en comptait parmi ses membres[704]. Nous pensons donc qu'il s'agissait d'une ressource recherchée qui n'était que peu échangée sur les marchés. La viande de viscache pouvait, quant à elle, faire l'objet de transactions privées, tout comme la viande de cochon d'Inde ou *cuy*[705], également très prisée.

Figure 44. Jeune garçon (9 ans) chassant des oiseaux pour le compte de ses parents et de son *curaca*
(source : HUAMAN POMA DE AYALA, Felipe, *Nueva crónica y buen gobierno*, folio 206)

[704] « *Y así en cada pueblo tenían obradores que llamaban cumbicos para tejer esta ropa rica, que hacían a dos haces* », ONDEGARDO, Polo, *Op.cit.*, p. 118.
[705] Du quechua *quwi*. Forme géante du *Cavia porcellus*. GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p. 581.

Figure 45. Jeune garçon (12 ans) chassant des oiseaux pour le compte de la communauté (source : HUAMAN POMA DE AYALA, Felipe, *Nueva crónica y buen gobierno*, folio 204)

Enfin, nous pensons que la viande de cerf pouvait également être échangée sur les marchés communs. La chasse était à l'évidence pratiquée au sein de l'empire, comme le rapporte Inca Garcilaso de la Vega même s'il évoque principalement des évènements organisés par le pouvoir central[706]. Néanmoins, la présence d'importantes quantités d'ossements de cervidés sur plusieurs sites de la vallée de Yanamarca dans la région du Junín (Hatunmarca, Umpamarca et Tunanmarca), découvertes notamment dans des contextes domestiques associés à la population et non aux élites, nous incite à penser que l'abattage intervenait dans le cadre privé[707]. Il est

[706] *Ibid.*, p. 378.
[707] COSTIN, Cathy Lynne et EARLE, Timothy, « Status distinction and legitimation of power as reflected in changing patterns of consumption in late prehispanic Peru », *American Antiquity*, 1989, Vol. 54, nº 4, p. 694-698.

donc possible que les marchands amateurs aient disposé de viande de cervidé susceptible d'être échangée sur les marchés communs, tout du moins dans certaines zones de l'empire. La récurrence du cerf dans l'iconographie Mochica[708] pourrait constituer un indice de leur présence ancienne sur la côte du Chinchasuyu, notamment aux abords des zones cultivées grâce à des canaux d'irrigation. Nous pouvons dès lors envisager que leur viande ait été échangée sur les marchés amateurs des basses-terres côtières à l'Horizon Tardif. Les quantités de viande échangées sur les marchés sont en revanche difficilement estimables, bien que leur implication dans le commerce amateur nous semble hautement probable.

Un autre type de denrée carnée nous intéresse cependant davantage, notamment car il est très peu mis en avant dans les sources ethno-historiques : les poissons d'eau douce. Les activités de pêche liées aux rivières et aux lacs, pourtant très présents dans les hautes-terres andines, sont en effet peu étudiées. Nous pensons qu'il est essentiel de ne pas négliger le fruit de la pêche en eau douce car, comme le rapporte Pedro Pizarro, les « poissons des *ríos* de la *Sierra* » constituaient un élément important du régime alimentaire des populations « pauvres »[709]. La pêche en eau douce n'était pas pratiquée dans le cadre de la *mit'a*, contrairement à la pêche en mer, ce qui implique que les poissons des rivières appartenaient à tout le monde et ne revenaient pas à l'Inca, comme l'affirme I. Garcilaso de la Vega[710]. Ce désintérêt du pouvoir central pour les poissons d'eau douce a sans doute contribué à inciter les populations andines à exploiter dans un cadre privé les ressources alimentaires des *ríos* et des lacs. Nous pensons que cette activité était importante pour les populations des hautes-terres andines puisque les Incas durent la réglementer afin de calmer les conflits nés de rivalités entre pêcheurs. M. de Murúa affirme ainsi que Huayna Capac dut intervenir en ce sens pour apaiser les esprits des peuples vivant sur les rives du lac Titicaca, en indiquant par exemple aux Uros les limites de leur zone de pêche[711] afin qu'ils n'empiètent pas sur celle de leurs voisins. Les premiers conflits qui pourraient avoir résulté à l'époque inca de l'exploitation de certaines zones de pêches ont pu être importants, puisqu'ils sont évoqués dans le discours officiel inca véhiculé par les chroniques. Tupac Inca

[708] DONNAN, Christopher B, « Moche Ceramic Portraits », *Studies in the History of Art*, 2001, Vol. 63, p. 129. HOCQUENGHEM, Anne-Marie, « Les cerfs et les morts dans l'iconographie Mochica », *Journal de la société des Américanistes*, 1983, Vol. 69, p. 71-73.

[709] « *La comida de los indios pobres era este maíz ya dicho, y yerbas y papas y otras legumbres que cogían y algún pescadillo pequeño que en los ríos de la Sierra se cría.* », PIZARRO, Pedro, *Op.cit.*, p. 213.

[710] « *el pescado de los ríos, arroyos y lagos […], mandaba el Inca que fuese común para todos los naturales de la provincia donde había aquellas cosas.* », GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p. 318.

[711] « *Concluido (Huayna Capac) con esto dio orden como viniesen los uros en las lagunas, dándoles términos y señalándoles límites, por evitar las diferencias y disensiones que entre ellos ordinariamente había sobre las pescas, mandando que ninguno se entremetiese a pescar en el término del otro.* », MURÚA, Martín de, *Op.cit.*, p. 100.

Yupanqui semble en tout cas avoir pris la chose au sérieux. Il décida ainsi de clairement délimiter les zones de pêche de chaque communauté sur les *ríos* environnant, en utilisant pour cela des repères situés sur les rives[712]. Le fait que ce soit sous le règne de ce souverain qu'il parut nécessaire au pouvoir central de finalement régler la question de ces litiges nous renforce dans notre idée que le commerce pourrait avoir pris une ampleur nouvelle sous l'influence de Tupac Inca Yupanqui. Un engouement renforcé pour la pêche, dépassant le simple cadre de l'approvisionnement domestique, pourrait alors s'être manifesté dans le but de se procurer un surplus de poissons destiné aux échanges sur les marchés.

Les denrées alimentaires énumérées ici constituaient une part importante des marchandises échangées par les marchands amateurs. Elles côtoyaient cependant d'autres types de produits, non destinés à remplir des fonctions nutritives, qui prenaient la forme de matériaux bruts et de biens confectionnés au sein de la cellule domestique.

2. Matériaux bruts et biens manufacturés : stratégies d'acquisition et confection d'objets utilitaires destinés à l'échange sur les marchés apparents

Tout comme nous venons de démontrer que la production alimentaire destinée à l'échange pouvait être variée et soutenue, nous sommes convaincus qu'une pratique artisanale d'ordre domestique, peut-être plus modeste, s'est développée lors du règne de Tupac Inca Yupanqui. Nous ne sommes pas en mesure, à l'heure actuelle, d'affirmer que ces pratiques artisanales englobaient l'ensemble des savoir-faire observés dans le cadre institutionnel inca, mais certains éléments plaident néanmoins en faveur d'échanges de matériaux bruts et de produits manufacturés relevant du domaine de l'artisanat textile.

Pour commencer, I. Garcilaso de la Vega affirme que le coton – utilisé pour confectionner des vêtements – qui poussait naturellement sur le territoire des communautés côtières revenait à ses membres[713] sans que l'État ne puisse prétendre se l'approprier. Il est probable que cela ait également été le cas de l'herbe *ichu* qui servait notamment à la confection de chaussures. Cette dernière ne poussait que dans la *Sierra* et fut peut-être assimilée à tort au chanvre par le

[712] « *hasta que Tupa Ynga Yupanqui de nuevo amojonó toda la tierra, con gran orden y cuenta, conforme a las corrientes de los ríos, hasta los Andes […]. Ríos había mojones […] y los de una banda del río no podían pescar en la otra.* », *Ibid.*, p. 357-358
[713] GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p. 318.

chroniqueur. Le statut particulier de ces produits dut à la fois encourager leur collecte dans la nature et, surtout, leur culture sur les terrains des particuliers. Si l'Inca veillait à pourvoir annuellement ses sujets de vêtements ou des matériaux nécessaires à leur fabrication, la maîtrise des techniques de tissage et de confection de vêtements ou de textiles utilitaires implique que le coton et l'*ichu* potentiellement proposés à l'échange sur les marchés aient trouvé preneurs.

Il est possible qu'une pratique liée à la relation de réciprocité établie entre l'Inca et ses sujets ait permis la constitution de surplus domestiques de laine de camélidé et de vêtements en laine, destinés à être échangés dans le cadre du commerce libre. En effet, P. Ondegardo nous indique que l'Inca accordait à ses sujets le droit de posséder des camélidés en nombre très restreint[714]. Si une telle règle pouvait aisément être acceptée dans les basses-terres où les camélidés étaient naturellement moins nombreux, elle semble difficile à mettre en œuvre dans les hautes-terres du Collasuyu qui abritaient de très nombreux animaux. D'autant qu'au moment de l'arrivée des Incas dans la région (certainement durant la première moitié du XV^{e} siècle), la plupart des villages des Andes méridionales comprenaient un ou plusieurs grands corrals[715]. La pratique de l'élevage y était traditionnellement ancienne, de nombreux camps liés au trafic caravanier ayant par exemple été découverts par A. Nielsen dans la zone de la Triple Frontière (Bolivie, Argentine, Chili), dont certains semblent avoir été utilisés dès l'Horizon Ancien (1000-200 av. J.-C.)[716]. Une augmentation du nombre de corrals a même été observée près des sites incas de la vallée de Cinti par rapport à la période antérieure[717]. Indépendamment de ces considérations, le pouvoir central procédait chaque année à une distribution de laine, par l'intermédiaire de l'autorité locale qui répartissait équitablement entre chaque famille la quantité de laine fournie par l'État[718]. Il s'agissait du strict nécessaire pour confectionner de nouveaux vêtements pour les membres de la cellule familiale. Le plus intéressant dans tout cela

[714] « *Verdad es que dado caso que este ganado manso aplicó en la forma sobredicha, no fue todos. Porque alguna parte – aunque pequeña – déjó al pueblo y alguna dio a los caciques y después hizo mercedes a personas que le sirvieron, en poca cantidad* », ONDEGARDO, Polo, *Op.cit.*, p. 112.
[715] NIELSEN, Axel E., « Pastoralism and the non-pastoral world in the Late Pre-Columbian history of the Southern Andes (1000-1535) », *Nomadic Peoples*, 2009, Vol. 13, n^{o} 2, p. 26.
[716] NIELSEN, Axel E., « Circulating objects and the constitution of South Andean society (500 BC - AD 1550) », dans : *Merchants, markets and exchange in the pre-columbian world*, sous la direction de HIRTH, Kenneth G. et PILLSBURY, Joanne, Washington, D. C. : Dumbarton Oaks Pre-Columbian Symposia and Colloquia, 2013, p. 395.
[717] RIVERA CASANOVAS, Claudia, « Forms of Imperial Control and the Negociation of Local Autonomy in the Cinti Valley of Bolivia », dans : *Distant Provinces in the Inka Empire. Toward a Deeper Understanding of Inka Imperialism*, sous la direction de MALPASS, Michael A. et ALCONINI, Sonia, Iowa City : University of Iowa Press, 2010, p. 151-172.
[718] « *Y es que esta lana que se repartía de la comunidad a cada uno lo que había menester para su vestir y de sus hijos, que nunca tuvo consideración si la tal persona a quien se daba tenía lana de su ganado, poque ésta gozaba él sin que por tenerla se le dejase de dar su parte como a los demás, aunque una parcialidad o familia tuvieran mucha cantidad.* », *Ibid.*, p. 118-120.

est que cette redistribution ne prenait pas en compte la laine dont disposait déjà chaque foyer et qui provenait de leurs propres animaux. Les couples mariés, qui possédaient une ou plusieurs bêtes de somme, pouvaient ainsi utiliser la laine de leurs animaux comme bon leur semblait. Cela implique que certains individus souhaitant commercer aient pu amasser d'importantes quantités de laine afin de l'échanger sur les marchés ou de la transformer en vêtements ou en couvertures dans le même but. Comme nous l'avons exposé plus haut, nous pensons que la majorité des marchands amateurs étaient des femmes. Le savoir-faire artisanal dans le domaine du textile étant principalement féminin, une part importante des acteurs du commerce libre possédait à la fois la matière première et les connaissances techniques nécessaires à sa transformation. Ils pouvaient ainsi confectionner des objets utilitaires nécessaires à l'ensemble des individus appartenant à la société inca. Il n'était évidemment nullement question de fabriquer des *qumpi*, ces vêtements précieux réservés à l'élite et dont l'Inca était le maître absolu. Nous considérons ici les vêtements du quotidien (*hauasca*) qui servaient aux gens du peuple[719] et qui devaient, tout comme la laine non transformée, s'échanger aisément. Les affirmations de M. de Murúa, déjà évoquées auparavant, selon lesquelles les femmes circulaient sur les routes incas en filant cette dernière[720] plaident selon nous en faveur d'échanges de laine et de vêtements sur les marchés.

La laine devait donc constituer l'un des principaux matériaux non alimentaires concernés par la pratique du commerce. La question de la présence sur les marchés d'outils servant à la tonte des camélidés mérite d'être posée, sans qu'il soit possible aujourd'hui d'y apporter une réponse définitive. Nous estimons cependant que certains marchands amateurs devaient disposer d'outils d'artisanat et d'objets manufacturés indépendants des textiles, ce que la circulation de l'obsidienne à l'époque inca peut d'ailleurs laisser penser. Le pouvoir central semble en effet avoir privilégié l'utilisation de l'obsidienne d'Alca (vallée de Cotahuasi) pour ses objets[721]. Cela n'empêchait pas celle de Quispisisa (région d'Ayacucho) d'être acheminée jusque sur les versants orientaux des Andes, notamment dans la région des *ríos* Montecristo et Abiseo[722], afin d'y être transformée en outils. D'une grande utilité au quotidien, ils devaient attirer sur les marchés de nombreux individus désireux de s'en porter acquéreur. Ces lieux

[719] PHIPPS, Elena, « Inka Textile Traditions and Their Colonial Counterparts », dans : *The Inka Empire: A Multidisciplinary Approach*, sous la direction de SHIMADA, Izumi, Austin : University of Texas Press, 2015, p. 200-201.
[720] MURÚA, Martín de, *Op.cit.*, p. 358-359.
[721] BURGER, Richard L., ASARO, Franck, TRAWICK, Paul, *et al.*, « The Alca obsidian source : the origin of raw material for Cuzco type obsidian artifacts », *Andean Past*, 1998, Vol. 5, p. 192.
[722] BURGER, Richard L. et GLASCOCK, Michael D., « Locating the Quispisisa obsidian source in the department of Ayacucho, Peru », *Latin American Antiquity* 2000, Vol. 11, n° 3, p. 267.

d’échanges pouvaient donc en partie pallier aux faiblesses ou aux restrictions d’un système redistributif inca qui, bien que remarquablement organisé et d’une ampleur difficilement imaginable, présentait forcément des limites, ne serait-ce que ponctuelles et précisément localisées au sein du vaste Tahuantinsuyu.

Nous avons volontairement mis l’accent ici sur les produits échangés par les marchands amateurs, ceux privilégiés par les marchands professionnels ayant été rapidement évoqués auparavant. Nous reviendrons par ailleurs davantage sur ces derniers par la suite, notamment car nous souhaitons distinguer deux types d’échanges privés, chacun étant lié à un contexte d’implantation spécifique du marché où ils pouvaient avoir lieu.

II. LE MARCHÉ DANS LE MONDE INCA : UN LIEU D'ÉCHANGES AUX OBJECTIFS VARIÉS

Les caractéristiques essentielles que nous avons définies concernant la pratique du commerce au sein de l'empire inca nous permettent d'aborder la question de la diversité des échanges en nous appuyant sur des éléments concrets et généralisés. Les échanges avaient lieu sur des marchés et étaient réalisés par des marchands – professionnels ou amateurs – qui utilisaient tous le troc pour procéder aux transactions de marchandises. Une fois ces fondations posées, et malgré la variété des produits dont nous supposons la présence sur les marchés, l'idée d'une pratique relativement uniforme pourrait émerger de prime abord. Néanmoins, nous pensons que la possible existence de deux types de marchands constitue un indice déterminant pour la compréhension du fonctionnement des marchés. Il semble en effet compliqué d'envisager que les uns et les autres aient opéré des échanges dans un même lieu, puisque les produits qu'ils proposaient respectivement à l'échange ne répondaient pas aux mêmes attentes, et n'étaient donc par conséquent pas destinés aux mêmes partenaires commerciaux.

Ce constat nous a amené à envisager l'existence de deux types de marchés au sein de l'empire. L'un était fréquenté essentiellement par des marchands amateurs produisant un surplus alimentaire et artisanal destiné à être échangé avec d'autres marchands amateurs. L'autre était le lieu d'activité des marchands professionnels, qui y échangeaient des matériaux et des biens de prestige avec des membres des différentes élites du Tahuantinsuyu et des pèlerins en chemin pour rejoindre un sanctuaire. Notre théorie trouve son fondement dans l'existence d'un grand marché à Cusco à l'époque inca, dont nous pensons qu'il constituait une sorte d'institution hybride regroupant les deux types de marchés évoqués plus haut. Nous souhaitons donc définir plus précisément les particularités de chacun de ces deux types de marché que nous désignons par souci de clarté sous les noms de « marchés communs » et « marchés de prestige », en mettant en parallèle le cas de ces derniers avec celui du marché de Cusipata, situé au sein même de la capitale impériale. Nous aborderons dans un dernier temps la question de l'existence de marchés extérieurs au Tahuantinsuyu, connectant le pouvoir central à des communautés établies dans des zones du monde inca non contrôlées par l'autorité impériale.

L'une des principales différences supposées entre les marchés communs et les marchés de prestige résidait dans les acteurs du commerce qui les fréquentaient. Nous envisageons ainsi les marchés communs comme des lieux regroupant de nombreux marchands amateurs venus des communautés alentours pour y échanger leur surplus domestique, tandis que les marchés de

prestige auraient été animés par les marchands professionnels qui y proposaient des objets ayant une grande valeur symbolique et pouvant faire office d'offrandes (ou de présents). Il s'agit néanmoins là d'une distinction simpliste ne reposant que sur des critères matériels, et nous souhaitons aller plus loin dans notre réflexion en abordant notamment les objectifs poursuivis par les différents types de marchands. Nous pensons en effet que le but d'un échange dictait la façon dont il se déroulait et avait nécessairement une influence sur les mécanismes inhérents à toute forme de négociation. Si aucun témoignage relatif à une situation de ce genre ne nous est parvenu dans les sources ethno-historiques (en ce qui concerne avec certitude l'époque inca), nous fondons notre réflexion sur différentes règles et lois édictées par les Incas en matière de droit à la possession et à la consommation.

A. LES MARCHÉS COMMUNS ET L'IMPORTANCE DE LA RÉCIPROCITÉ

Les marchés communs étaient réservés aux marchands amateurs. Ces derniers étaient issus de la classe sociale majoritaire au sein de la société, composée essentiellement d'individus remplissant les conditions pour être *mit'ayuq*. Leur condition d'hommes et (pour beaucoup) de femmes du peuple leur interdisait de posséder des biens ayant une importante valeur symbolique, tels que l'or par exemple. Celui-ci servait en effet à parer les murs des temples impériaux, notamment ceux d'Inti[723], et à confectionner les ornements précieux utilisés par l'Inca comme outils de séduction des élites du Tahuantinsuyu. La possession d'ornements en or et en argent (tout comme l'usage de *qumpi*) était conditionnée au bon vouloir du souverain de Cusco qui était le seul à pouvoir les donner à ses sujets[724]. De plus, seuls l'élite inca, les *curacas* et leurs familles pouvaient bénéficier de ce privilège[725]. Il n'y avait donc aucune raison que des matériaux ou des biens de prestige circulent sur les marchés communs. Néanmoins, l'existence des marchands de l'Inca nous indique que cette règle n'était pas toujours respectée, ce dont le pouvoir central avait manifestement conscience. Les populations locales ne devaient pas toujours appliquer à la lettre les règles imposées par l'autorité inca.

[723] GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p. 227 et 298-299.
CIEZA DE LEÓN, Pedro de, *Op.cit.*, 2005, p. 97.
[724] SARMIENTO DE GAMBOA, Pedro, *Op.cit.*, p. 133.
BETANZOS, Juan de, *Op.cit.*, p. 151.
[725] GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p. 308.

La captation à très grande échelle de la force de travail mise en place dès le règne de Pachacútec Inca Yupanqui modifia en effet profondément le paysage culturel andin. Elle a notamment contribué au cloisonnement de régions auparavant connectées par des réseaux d'échanges de produits parfois très développés. Ce phénomène entraina par exemple l'explosion de la présence d'éléments locaux dans les contextes funéraires de l'Horizon Tardif sur la côte sud du Pérou, au détriment des éléments d'offrande provenant des hautes-terres andines très prisés au cours de la période précédente[726]. La libre circulation de la population assujettie représentait un obstacle à la bonne gestion de la *mit'a* et offrait aux individus les moins coopératifs les moyens de se dispenser de leurs obligations envers l'Inca. La restriction des mouvements de populations – hors opération planifiée par le pouvoir central ou impératif résultant d'un mandat direct du souverain – entraina le ralentissement du commerce de troc. Celui-ci devait auparavant avoir lieu en des points stratégiques situés à la frontière entre différents étages écologiques, et permettait à des communautés implantées dans un milieu spécifique d'acquérir des denrées et des biens provenant d'autres régions ou environnements. Les populations nouvellement assujetties, désormais privées de cette liberté d'accéder à des produits parfois indispensables à leur subsistance ou leurs pratiques rituelles, n'avaient pour seul recours que de se tourner vers l'Inca. Celui-ci leur fournissait ce qui leur manquait selon un principe de redistribution sur lequel nous ne souhaitons pas revenir en détail ici. Il serait cependant naïf de penser que les populations andines aient pu renoncer à une pratique ancrée dans leur mode de subsistance. Ainsi, surtout au début de l'expansion inca, le commerce devait continuer d'exister sans que l'État ne puisse exercer un véritable contrôle sur cette pratique. Cette indépendance totale des échanges posait un problème évident pour le pouvoir inca. D'une part, les échanges indépendants pouvaient constituer une forme de concurrence vis-à-vis de la relation de réciprocité liant les communautés soumises à l'Inca. D'autre part, la liberté de circulation des individus et des informations représentait un danger pour la stabilité politique de l'empire et favorisait la coordination éventuelle d'opposants à l'autorité impériale.

Pour remédier à cela, les Incas durent trouver un moyen d'intégrer la sphère commerciale andine, jusque-là indépendante du nouveau pouvoir politique dominant. Les nombreuses références relevées dans les chroniques concernant la volonté de Tupac Inca Yupanqui de voir le commerce prospérer nous laisse penser que ce début de supervision intervint sous son règne. Il est cependant possible que les premières tentatives incas en la matière aient eu lieu lors des

[726] SANTORO, Calogero M, DILLEHAY, Tom D, HIDALGO, Jorge, *et al.*, « Revisita al tercer caso de verticalidad de John Murra en las costas de los Andes centrales y centro sur », *Chungará (Arica)*, 2010, Vol. 42, n° 1, p. 325-340.

dernières années du règne de Pachacútec Inca Yupanqui, lorsque son fils (et successeur) menait les armées impériales à travers le Tahuantinsuyu en construction et faisait figure de représentant du pouvoir central auprès des populations locales. Quoi qu'il en soit, nous pensons que les Incas modifièrent les règles de fonctionnement des marchés pré-incas, en restreignant la gamme de produits et matériaux qui pouvaient y être échangés par des lois interdisant la possession de biens de prestige. Une telle manœuvre servait les intérêts du pouvoir politique centralisé, tout en satisfaisant les populations assujetties qui trouvaient toujours sur les marchés le nécessaire pour leur subsistance quotidienne. De plus, afin de renforcer la possibilité de contrôler les activités des marchands amateurs, l'État dut mettre en place des marchés communs se tenant à l'intérieur des centres administratifs incas, notamment dans la *Sierra* du Chinchasuyu où ce type d'implantation était répandu. Cela expliquerait selon nous les mentions à des marchés organisés à Hatun Xauxa[727].

Néanmoins, cette modification par le pouvoir des règles liées à la consommation de biens et de denrées, pourrait avoir eu une conséquence bien plus profonde sur les mécanismes régissant les échanges au sein des marchés communs ouverts à tous les marchands amateurs.

1. Les marchands amateurs et la réciprocité : une quête de connexions sociales

En effet, l'absence de produits à haute valeur symbolique réduisait la perspective de faire des profits ou de s'enrichir matériellement (puisque la monnaie n'existait pas dans l'empire inca). Nous pensons que les marchands amateurs ont alors trouvé dans le commerce un nouveau but, en adéquation avec le principe de réciprocité omniprésent dans l'aire andine, qui devait totalement échapper aux conquérants espagnols qui n'y prêtèrent que peu d'intérêt. La réciprocité était centrale dans les relations asymétriques et semble avoir incité les individus à s'entraider, dans le cadre de l'*ayni* par exemple. Ce mécanisme particulier s'apparentait à un échange de travail entre groupes domestiques compris dans l'*ayllu,* dont la valeur devait être équivalente lors de chaque échange[728]. Il impliquait ainsi, pour reprendre la notion évoquée par Karl Polanyi, que « ce qui est donné aujourd'hui sera récompensé par ce qui sera rendu demain[729] ». En cas de non-respect de ce principe, le coupable risquait d'être symboliquement

[727] ESTETE, Miguel, *Op.cit.*, p. 96-97.
[728] ESPINOZA SORIANO, Waldemar., *Op.cit.*, p. 364.
[729] POLANYI, Karl. *La Grande Transformation*. Paris : Editions Gallimard, 1983, p. 81.

exclu de la sphère d'échange que constituait l'*ayllu*. Cette conséquence sociale était la plus dramatique qui puisse exister dans les sociétés des Andes préhispaniques, qui plaçaient le lien entre individus au cœur de la pensée communautaire. Nous pensons cependant que ce qui s'apparentait à un acte de solidarité (dans le cadre de l'*ayni*) était en réalité une connexion sociale, bien immatériel extrêmement prisé des peuples andins et souvent partagé entre membres d'un *ayllu*. Nous pensons également que c'est vers un mécanisme similaire qu'a évolué la pratique du commerce sur les marchés communs.

L'intérêt du commerce n'aurait donc plus été un potentiel profit matériel mais la création de connexions sociales, au sein de l'*ayllu* mais également hors de celui-ci. Ces liens tissés au moyen d'un échange matériel auraient alors été comparables à ceux construits par le partage de boisson lors de banquets et devaient donc, de la même façon, être renouvelés périodiquement pour conserver leur validité. Si nous poussons le raisonnement plus loin encore, ce renouvellement devait prendre la forme d'un nouvel échange et le lien entre deux individus connectés n'était rompu que lorsque l'un d'eux choisissait de ne plus échanger avec l'autre. Cette rupture, en fonction du motif l'occasionnant, ne devait pas nécessairement être définitive et une nouvelle connexion pouvait être créée suite à un nouvel échange. Le bénéfice pour les marchands amateurs aurait ainsi été avant tout social, puisque le prestige tiré de la pratique du commerce viendrait alors du nombre de connexions créées et maintenues avec des partenaires d'échanges grâce à un mécanisme simple de don et de contre-don immédiat. En effet, ces acteurs économiques n'étaient certainement pas dépourvus de tout esprit de compétition et, si notre théorie se vérifie, il est probable qu'ils aient, pour certains, cherché à accumuler les relations selon un principe de thésaurisation des partenaires d'échanges dont l'importance était source de prestige social. Nous rejoignons ainsi l'idée de C. Stanish et L.S. Coben concernant une forme de compétition entre marchands dont le but aurait été d'être celui réalisant le plus d'échanges au marché[730]. Il est d'ailleurs possible d'envisager que ce principe de compétition entre individus ait été transposé au fil du temps au niveau intercommunautaire. Cela aurait alors entrainé l'instauration de rivalités tacites entre *ayllu* au sein d'une région donnée, tout comme c'était le cas sur les chantiers d'État dans le cadre de la *mit'a*. Il n'est d'ailleurs pas exclu, dans cette optique, que certains marchands aient refusé d'établir une connexion sociale avec des rivaux. La volonté de décliner une proposition d'échange aurait alors pu se manifester par une négociation âpre, au cours de laquelle celui qui n'était pas enclin à échanger serait allé jusqu'à

[730] STANISH, Charles et COBEN, Lawrence S., « Barter markets in the Pre-Hispanic Andes », dans : *Merchants, markets and exchange in the pre-columbian world*, sous la direction de HIRTH, Kenneth G. et PILLSBURY, Joanne, Washington, D. C. : Dumbarton Oaks Pre-Columbian Symposia and Colloquia, 2013, p. 428.

refuser une quantité importante de denrées dont la valeur admise aurait été supérieure à celle de ce qu'il offrait lui-même. Son interlocuteur aurait alors compris le message et fini par rompre les négociations. De la même façon, nous pouvons envisager que des marchands amateurs aient souhaité évaluer la motivation d'un autre en se montrant dur en négociation, jusqu'à le pousser à accepter un échange en apparence déséquilibré. Néanmoins, si l'objectif théorique de l'échange est de créer une nouvelle connexion sociale, une importante quantité concédée contre une quantité très modeste d'un autre produit n'aurait créé aucun déséquilibre. Nous parlons en effet ici d'échanges non-contraints et donc réalisés volontairement par chaque marchand, de sa propre initiative. C'est bien le caractère libre associé au commerce amateur qui le fait entrer dans la catégorie des relations économiques symétriques.

Le développement des relations sociales individuelles ou intercommunautaires n'aurait cependant constitué qu'un des enjeux du commerce amateur. Il faut bien garder à l'esprit que cette pratique devait également permettre à tout individu ayant quelque chose à échanger de se procurer ce qu'il souhaitait pour sa subsistance personnelle ou pour égayer le quotidien de sa cellule domestique (ou de son groupe familial élargi). L'aspect symbolique ne devait pas primer sur le pragmatisme des communautés andines, capables d'accomplir toutes les tâches nécessaires au fonctionnement quotidien de leur foyer et leur village. L'acceptation par le plus grand nombre de la *mit'a* s'explique par la forte influence des traditions andines préhispaniques, empreintes de respect pour le principe de réciprocité, et non par une passivité des populations du Tahuantinsuyu qui étaient loin de constituer un troupeau docile et totalement dépendant de son berger cusquénien. La *pax incaica* instaurée *de facto* changeait en effet la donne sur la scène locale et une communauté n'avait plus à craindre l'ambition politique de ses voisins. Elle pouvait alors relever de nouveaux défis et était libre de tenter d'accroître son prestige sur le terrain économique qu'offraient les marchés communs. Une question essentielle demeure à propos de ces derniers : où avaient-ils lieu ?

2. La question de la localisation des marchés communs

La question de la localisation des marchés communs est complexe car nous pensons qu'ils devaient être extrêmement répandus au sein du Tahuantinsuyu et qu'il n'existait pas un type de lieu spécifiquement et exclusivement destiné à les accueillir. Le meilleur indice issu des sources ethno-historiques à notre disposition nous est donné par M. de Estete qui affirme que des marchés très fréquentés se tenaient sur le site d'Hatun Xauxa, dans les Andes centrales. Il évoque également le fait que plus de 100 000 individus se rassemblaient quotidiennement sur la place centrale de la cité, et que des gens étaient chargés d'inspecter ce qui y était apporté[731]. Cette association nous incite à penser que les marchés d'Hatun Xauxa se tenaient sur des places, soit simplement sur la principale, soit au sein d'autres places aménagées à cet effet. Le fait que cette occurrence à des marchés concerne justement ce centre administratif inca ne nous aide pas à déceler des indices archéologiques confirmant leur existence, car l'essentiel du site est aujourd'hui détruit ou inaccessible, enfoui sous la ville moderne de Jauja.

Nous pouvons néanmoins envisager que les marchés communs se soient généralement tenus sur des places au sein de centres urbains, notamment dans le cas de la *Sierra* du Chinchasuyu où ils étaient nombreux, ou sur des terrains dégagés dans les zones rurales où résidait l'essentiel des communautés intégrées au Tahuantinsuyu. Il devait en effet être nécessaire de disposer d'un espace suffisant pour accueillir les marchands amateurs locaux et venant des villages voisins. Nous ne possédons aucune donnée concrète concernant ces possibles marchés communs ruraux, qui devaient pourtant être majoritaires au sein de l'empire. Nous sommes en revanche davantage en position de mener une réflexion sur l'existence des marchés communs urbains, en partant notamment du postulat qu'ils pouvaient avoir lieu sur les places des centres administratifs incas. Les premières pistes concernant les possibles lieux de marchés furent avancées dès les années 1970 par C. Morris et D. Thompson, qui travaillaient sur le site de Huánuco Pampa. Ceux-ci émirent en effet l'hypothèse que la zone de stockage située au sud-ouest du centre administratif, près des alignements de *qollqa* encore observables[732], ait été le centre des activités économiques de la ville. Ils considéraient en effet qu'aucun élément archéologique ne plaidait en faveur de l'existence d'une importante place de marché sur le site, bien que la place centrale de Huánuco Pampa ait été l'une des plus vastes de tous les centres

[731] ESTETE, Miguel, *Loc.cit.*
[732] MORRIS, Craig et THOMPSON, Donald E, « Huanuco Viejo: An Inca Administrative Center », *American Antiquity*, 1970, Vol. 35, nº 03, p. 360.

Rapport-gratuit.com
LE NUMERO 1 MONDIAL DU MÉMOIRES

administratifs incas. Les activités économiques évoquées auraient plutôt été liées à la *mit'a*, puisque nous savons grâce à la transcription du *quipu* des Chupaychu que ce site inca accueillait périodiquement des *mit'ayuq* de la région[733]. Il semble en effet avoir été un centre de premier ordre dans l'organisation de la *mit'a*, dédié également au stockage de la production liée au tribut. Nous pensons de plus que l'immensité de sa place centrale permettait l'organisation de banquets d'État très importants servant les intérêts de l'Inca.

Nous pouvons tirer un enseignement simple de cette analyse : la présence d'une importante place au sein d'un centre administratif inca ne signifie pas pour autant qu'elle abritait, même ponctuellement, un marché commun. Il faut en effet garder à l'esprit que nous ne connaissons pas la fréquence exacte à laquelle avaient lieu ces marchés, et qu'il est fort probable qu'il n'y ait pas eu de règle générale à ce sujet. Si les informations de M. de Estete sous-entendent que les marchés de Hatun Xauxa étaient quotidiens, I. Garcilaso de la Vega indique quant à lui que des foires pouvaient avoir lieu trois fois par mois, « tous les neuf jours », principalement les « jours de fêtes »[734]. La tenue d'importants marchés, quotidiens ou non, nous semble néanmoins susceptible d'avoir laissé des traces archéologiques tangibles, pas nécessairement d'ordre architectural mais plutôt liées à la consommation. En ce qui concerne l'absence d'indices archéologiques en lien avec ce genre d'évènement à Huánuco Pampa, nous pensons qu'elle s'explique par l'emplacement du site. Ce dernier ne devait pas être stratégique dans l'optique d'accueillir un marché. Il nous semble en effet intéressant de comparer le degré de connexion de ce centre administratif au reste de l'empire avec celui de Hatun Xauxa, grâce notamment aux travaux de James E. Snead[735] et de David Jenkins[736]. On constate d'une part que le nombre de routes qui permettaient de se rendre sur le site ou d'en partir est considéré comme important et équivalent à celui d'Hatun Xauxa, le degré de centralité des deux centres administratifs étant évalué à 4 (4 étant la valeur maximale sur une échelle de 1 à 4). En revanche, en ce qui concerne la possibilité de communiquer depuis ce site avec n'importe quel autre site, Hatun Xauxa arrive 4^{e} sur une liste de 54 sites incas connectés par le *Qhapaq Ñan* tandis que Huánuco Pampa n'arrive qu'en 38^{e} position. Le croisement de ces données fait d'Hatun Xauxa le 3^{e} site le mieux

[733] MURRA, John Victor, *Op.cit.*, 1983, p. 81.
[734] « *Ordenó que en cada mes hubiese tres ferias, de nueve en nueve días, para que los aldeanos y trabajadores del campo […] viniesen a la ciudad, al mercado y entonces viesen y oyesen las cosas que el Inca o a su Consejo hubiesen ordenado. Aunque depués este mismo rey quiso que los mercados fuesen cotidianos, como hoy los vemos (los cuales ellos llaman catu). Y las ferias ordenó que fuesen en día de fiesta, para que fuesen más famosas.* », GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p. 443-444.
[735] SNEAD, James E, « Imperial Infrastructure and the Inka Storage System », dans : *Inka Storage Systems*, Norman : University of Oklahoma Press, 1992, p. 62-106.
[736] JENKINS, David, « A Network Analysis of Inka Roads, Administrative Centers, and Storage Facilities », *Ethnohistory*, 2001, Vol. 48, n^{o} 4, p. 655-687.

connecté au reste du Tahuantinsuyu pour servir d'intermédiaire, c'est-à-dire attirer des populations souhaitant interagir ou des produits destinés à une large redistribution. Huánuco Pampa est quant à lui l'un des grands centres administratifs incas les moins bien connectés de l'empire dans l'optique de servir d'intermédiaire (41^{e} sur la liste précédemment citée)[737]. Nous pensons que cette différence peut avoir son importance dans le choix d'établir ou non un marché commun au sein d'un centre inca. Le fait que Cusco ait pu abriter un important marché (nous y reviendrons) et que la capitale impériale apparaisse à la 2^{e} place de la liste des sites les mieux connectés au reste de l'empire nous incite à penser que ce critère pourrait même être déterminant. Nous développons par la suite l'idée que des marchés aient eut lieu aux abords des grands sanctuaires de l'empire, ce que les places de Pachacamac (6^{e}) et Raqchi (5^{e}) dans ce classement pourraient venir conforter. Le site qui semble avoir été le mieux connecté au reste du Tahuantinsuyu afin de servir d'intermédiaire est Vilcashuaman, également situé dans les Andes centrales.

Un point commun évident entre Cusco, Hatun Xauxa et Vilcashuaman est la destruction partielle – si ce n'est presque totale – des structures incas et la réoccupation de ces centres urbains par les conquérants espagnols. Nous remarquons que le site de Huánuco Pampa a, pour sa part, été épargné par ce phénomène, certainement en raison d'un rapide abandon consécutif à la Conquête. Cet abandon pourrait selon nous confirmer sa position stratégique dans le cadre de la *mit'a* mais pas dans celui du commerce et des échanges libres. Comme nous l'avons vu, le tribut a rapidement évolué à l'époque coloniale vers un versement individuel d'ordre matériel, et même monétaire (une fois la monnaie introduite dans l'aire andine). Ce phénomène rendit inutile le centre administratif de Huánuco Pampa, mal connecté au reste des cités et des villages du Tahuantinsuyu et donc peu stratégique dans l'optique de collecter ce nouveau type de tribut. Nous remarquons qu'un autre grand centre administratif inca connut un destin similaire : Pumpu (aussi désigné sous le nom de Bonbon par certains chroniqueur[738]). Notre passage sur le site nous a permis de constater que, malgré un état de conservation moindre que celui des structures de Huánuco Pampa, la base de l'ensemble des murs des bâtiments incas est toujours en place. Il est ainsi tout à fait possible de se faire une idée de l'organisation du site, en raison encore une fois d'un abandon relativement rapide une fois la conquête espagnole des Andes centrales achevée. Si l'on en croit le classement établi par D. Jenkins, Pumpu ne se classait qu'au 35^{e} rang des grands sites incas les mieux connectés au reste de l'empire, loin

[737] *Ibid.*, p. 668.
[738] CIEZA DE LEÓN, Pedro de, *Op.cit.*, 2013, p. 75

derrière de nombreux centres administratifs de premier plan beaucoup plus à même de servir d'intermédiaires. À l'image de Huánuco Pampa, nous pensons que Pumpu – qui fut établi pour faciliter l'organisation et la coordination de la *mit'a* effectuée par les communautés locales issues de sept ethnies différentes soumises par les Incas[739] – n'occupait pas un emplacement stratégique pour la pratique du commerce amateur.

Cette réflexion sur les lieux ayant pu abriter des marchés communs nous semble un point de départ intéressant puisqu'elle donne une direction potentielle à de futures recherches de terrain ciblant de possibles places de marché. Néanmoins, nos premières conclusions en la matière tendent à faire des centres administratifs incas les mieux connectés pour servir d'intermédiaire ceux les plus propices à la pratique du commerce amateur dans le cadre de marchés créés à l'époque inca sous l'impulsion du pouvoir central. Cette conclusion, qui repose sur trop peu de données archéologiques pour en faire une règle générale, n'est cependant pas forcément encourageante puisque nombre de ces sites semblent avoir été en grande partie détruits par l'autorité coloniale pour y bâtir des cités nouvelles. Cependant, l'implantation espagnole semble avoir été plus intense dans la *Sierra* du Chinchasuyu (comme en témoigne par exemple le peu de vestiges incas restant à Cajamarca ou Huamachuco) que dans celle du Collasuyu. Des recherches approfondies sur les sites incas de Paria (mis en lumière par des travaux récents[740]) et Hatun Colla (réutilisé par les Incas[741]) pourraient peut-être faire émerger de nouvelles informations concernant la présence éventuelle de marchés communs au sein de ces anciens centres administratifs.

B. LES MARCHÉS DE PRESTIGE : DANS LE GIRON DES SANCTUAIRES

Tandis que les marchés communs étaient animés par des marchands amateurs soumis à certains interdits concernant la possession et la consommation de biens et de denrées de prestige, il semble que ces derniers aient tout de même circulé au sein du Tahuantinsuyu. Ils étaient issus d'exploitations spécifiques ou produits dans le cadre de la *mit'a*, sous l'étroite

[739] ARELLANO, Carmen et MATOS MENDIETA, Ramiro, « Variations between Inka Installations in the Puna of Chinchayqocha and the Drainage of Tarma », dans : *Variations in the Expression of Inka Power*, sous la direction de BURGER, Richard L., MORRIS Craig et MATOS MENDIETA Ramiro, Washington, D. C. : Dumbarton Oaks Research Library and Collection, 2007, p. 22.
[740] PÄRSSINEN, Martti, KESSELI, Risto et FALDÍN, Juan, « Paria, the southern Inka capital rediscovered », *Chungara, Revista de Antropología Chilena*, 2010, Vol. 42, nº 1, p. 235-246.
[741] CIEZA DE LEÓN, Pedro de, *Loc.cit*.

supervision du pouvoir central inca, mais nous pensons que des marchands professionnels tels que ceux de Quito ou de Chincha pouvaient également en faire commerce. Il semble que la pratique ait été tolérée dans le cas des *mindaláes* du nord du Chinchasuyu en raison de la stratégie progressive d'intégration de la région adoptée par les Incas, tandis que le cas des marchands Chincha est plus étonnant. Nous pensons qu'il s'explique essentiellement par le besoin pour les populations n'appartenant ni au rang d'incas de sang, ni à celui d'incas de privilège, de pouvoir acquérir des matériaux et des objets à forte valeur symbolique afin de pouvoir faire des offrandes dans les différents sanctuaires du Tahuantinsuyu.

1. Le pouvoir d'attraction des sanctuaires

En effet, si l'on en croit les informations rapportées par P. Cieza de León, les Incas imposèrent leur domination sur des sanctuaires pré-incas qu'ils adaptèrent à leurs besoins, construisant si nécessaire de nouveaux bâtiments en leur sein. Cette récupération de l'aura des sanctuaires concernait notamment ceux qui abritaient des oracles et recevaient de grandes quantités d'offrandes précieuses de la part à la fois des Incas et des populations intégrées à l'empire[742]. Le chroniqueur cite ainsi plusieurs sanctuaires tels que le *Coricancha*, Guanacaure (Huanacauri), Vilcanota, Ancocagua, Coropuna, Aperahua ou encore Pachacamac, et affirme qu'il existait de nombreux oracles au prestige plus ou moins grand, qui recevaient tous des offrandes. Nous pensons ainsi que le contrôle exercé par le pouvoir central sur ces sanctuaires l'incita à laisser des groupes de marchands professionnels pratiquer le commerce de biens de haute valeur, afin de satisfaire les autorités religieuses en place. En effet, une interdiction de ces transactions d'ordre privé aurait empêché les pèlerins de passage par ces sanctuaires d'y déposer des offrandes, rompant ainsi avec une tradition certainement antérieure à l'arrivée des conquérants cusquéniens. De plus, les Incas instaurèrent des rites favorisant le passage par les sanctuaires et les *huaca* disséminés à travers le Tahuantinsuyu, à l'image de la *Capacocha*. Ce rite qui impliquait le sacrifice d'enfants[743] – préalablement drogués et alcoolisés[744] – pouvait avoir lieu aussi bien dans la capitale inca[745] qu'au sommet de certains pics sacrés (notamment

[742] *Ibid.*, p. 101-104.
[743] HUAMAN POMA DE AYALA, Felipe, *Op.cit.*, tome 2, p. 80-81.
[744] WILSON, Andrew S., BROWN, Emma L., VILLA, Chiara, *et al.*, « Archaeological, radiological, and biological evidence offer insight into Inca child sacrifice », *Proceedings of the National Academy of Sciences of the United States of America*, 2013, Vol. 110, nº 33, p. 13323.
[745] BETANZOS, Juan de, *Op.cit.*, p. 89.

au sein du Collasuyu)[746]. Il impliquait de longues processions qui pouvaient durer plusieurs semaines et les arrêts dans ces lieux sacrés étaient l'occasion d'y faire des offrandes. Les victimes sacrificielles étaient elles-mêmes déposées avec des offrandes, comprenant notamment des figurines anthropomorphes et zoomorphes (essentiellement des camélidés) réalisées en or, en argent, en cuivre mais également en coquille de spondyle[747].

Figure 46. Figurine de camélidé inca (5,1 x 3,8 x 1,3 cm), alliage or-argent-cuivre, 1400-1533 ap. J.-C., MET

Figure 47. Figurine masculine inca (2,6 x 1,9 x 1,3 cm), alliage or-argent, 1400-1533 ap. J.-C., MET

[746] CERUTI, Constanza, « Human Bodies as Objects of Dedication at Inca Mountain Shrines (North-Western Argentina) », *World Archaeology*, 2004, Vol. 36, nº 1, p. 104-112.
[747] McEWAN, Colin, « Ordering the Sacred and Recreating Cuzco », dans : *The Archaeology of Wak'as. Explorations of the Sacred in the Pre-Columbian Andes*, sous la direction de BRAY, Tamara L., Boulder : University Press of Colorado, 2015, p. 266.

L'artisanat de prestige inca requérait d'importantes quantités de ces matériaux, ce qui devait inciter les figures d'autorité intermédiaires à en faire don aussi souvent que possible à l'Inca. Les rites de divination préliminaires au sacrifice de la *Capacocha* attiraient de plus chaque année à Cusco d'importantes délégations, qui devaient contribuer aux dons de biens précieux destinés à être sacrifiés (en général par le feu)[748]. Les *curacas* et les élites provinciales étant par ailleurs régulièrement invitées à Cusco pour célébrer certaines fêtes religieuses incas, il est possible qu'ils aient profité du voyage jusque dans la capitale inca pour faire également des arrêts dans d'autres sanctuaires du Tahuantinsuyu afin d'y déposer des offrandes. Les occasions étaient donc fréquentes de chercher à contenter l'Inca et les divinités. La possibilité d'acquérir des produits dignes de cette fonction, au sein de marchés de prestige réservés au commerce de ce genre de denrées à haute valeur symbolique, devait intéresser de nombreux pèlerins et membres des élites impériales. Nous pensons qu'elle pourrait avoir encouragé les marchands professionnels à s'implanter régulièrement aux abords des sanctuaires les plus fréquentés.

L'existence de marchés organisés par des marchands professionnels, capables d'acheminer des produits exotiques et précieux vers d'importants sanctuaires, pourrait de plus être bien antérieure à l'émergence des Incas sur la scène géopolitique andine. Richard Burger a ainsi émis l'hypothèse de l'existence d'un carrefour commercial abritant des activités de marché sur le site de Chavín de Huántar durant l'Horizon Ancien (1000-200 av. J.-C.)[749]. Sa théorie repose sur les quantités importantes de produits et de matériaux bruts exogènes découvertes à la fois en contexte cérémoniel et en contexte domestique. Luis Lumbreras a en effet découvert depuis les années 1970 plus de trois cent céramiques provenant de différentes zones de la côte nord du Pérou (Chicama[750] et Jequetepeque[751]) et des hautes-terres andines (Cajamarca[752]) dans la *Galería de las Ofrendas*. John Rick a quant à lui découvert lors de fouilles menées en 2002 dans la *Galería de las Caracolas* vingt *pututu* taillés dans des *Strombus galeatus*[753]. D'autres

[748] CIEZA DE LEÓN, Pedro de, *Op.cit.*, p. 105-107.
[749] BURGER, Richard L, « In the realm if the Incas : an archaeological reconsideration of household exchanges, long distance trade and marketplace ine the Pre-Hispanic central Andes », dans : *Merchants, markets and exchange in the pre-columbian world*, sous la direction de HIRTH, Kenneth G. et PILLSBURY, Joanne, Washington, D. C. : Dumbarton Oaks Pre-Columbian Symposia and Colloquia, 2013, p. 324.
[750] LUMBRERAS, Luis Guillermo, *Chavín de Huántar. Excavaciones en la galeria de las Ofrendas*, Mayence : von Zabern, 1993, p. 196-212.
[751] LUMBRERAS, Luis Guillermo, *Chavín de Huántar en el Nacimiento de la Civilización Andina*, Lima : Instituto Andino de Estudios Arqueológico, 1989, p. 204.
[752] *Ibid.*, p. 195.
LUMBRERAS, Luis Guillermo, *Op.cit.*, 1993, p. 232.
[753] RICK, John, « Context, Construction, and Ritual in the Development of Authority at Chavín de Huántar », dans : *Chavín: Art, Architecture and Culture*, Los Angeles : Cotsen Institute of Archaeology Press at UCLA, 2008, p. 24-25.

fouilles menées dans les années 1990 ont permis de mettre en évidence la présence sur le site d'obsidienne provenant de Quispisisa, dans la région d'Ayacucho (Andes centrales)[754]. La céramique découverte sur le site présente une forte proportion de pièces provenant d'autres régions (environ 30%), comme l'attestent les analyses pétrographiques et par fluorescence X menées par Isabel Druc[755]. Les résidents du site avaient également accès à des ornements d'oreille en chlorite couverts de pigments de cinabre, à des poissons et des mollusques provenant des eaux du Pacifique, à des bijoux en or[756] et même à des perles de spondyle[757]. L'iconographie divine observée à Chavín de Huántar – si nous considérons le bas-relief représentant un personnage divin tenant un *pututu* en *strombus* et un spondyle (**Figures 48 et 49**) – fait dire à R. Burger que l'identité du Nouveau Temple (tout comme celle du Vieux Temple) du sanctuaire est étroitement liée à l'accès à des ressources exotiques et à haute valeur symbolique[758]. Mais au-delà de ces considérations religieuses, l'observation de la répartition de ces produits au sein du site, et notamment du secteur résidentiel, l'incite à envisager des échanges avec des pèlerins venus jusqu'au sanctuaire, peut-être contre un hébergement temporaire ou des objets locaux fabriqués à Chavín de Huántar[759]. Néanmoins s'il existait un marché, il ne semble pas s'être tenu sur les places situées devant les deux temples, mais pourrait avoir eu lieu dans une zone située à l'ouest du site, non-occupée par des structures résidentielles[760].

La théorie de R. Burger concernant des échanges avec des pèlerins venus de différentes régions de l'aire andine, étayée par de nombreux éléments, nous semble solide. La question de savoir si ces échanges avaient lieu dans un lieu spécifique – tel qu'un marché – nous semble devoir encore être creusée. Le secteur ouest proposé par l'archéologue nous semble cependant intéressant car la topographie du site (aussi bien le relief environnant que le fleuve qui serpente le long du côté est) et l'organisation des édifices sur le terrain ne laissent que peu de possibilités pour l'implantation d'une zone dédiée aux échanges. Quoi qu'il en soit, nous sommes

[754] BURGER, Richard L., LAU, George F., PONTE, Victor M., *et al.*, « The history of prehispanic obsidian procurement in highland Ancash », dans : *La complejidad social en la Sierra de Ancash : Ensayos sobre paisaje, economía y continuidades culturales ; Trabajos de la primera y segunda mesa redonda de arqueología de la Sierra de Ancash*, Milan : Raccolte d'Arte Applicata del Castello Sforzesco, 2006, p. 109.
[755] DRUC, Isabelle, *Ceramic Production and Distribution in the Chavín de Huántar Sphere of Influence (North-Central Andes)*, Oxford : BAR International Series, 1998, p. 92.
[756] BURGER, Richard L., *Excavaciones en Chavín de Huántar*, Lima : Fondo Editorial Pontificia Universidad Católica del Perú, 1998, p. 187, 238 et 436-443.
[757] SAYRE, Mathew, *Life Across the River: Agricultural, Ritual and Productions Practices at Chavín de Huántar. PhD dissertation, Department of Anthropology, University of California, Berkeley*, 2010, p. 173.
[758] BURGER, Richard L., *Op.cit.*, 2013, p. 329.
[759] *Ibid.*, p. 330.
[760] *Ibid.*, p. 332.

convaincus que l'aimant que semble avoir constitué le sanctuaire de Chavín de Huántar dès l'Horizon Ancien ne constitue pas une exception dans l'histoire de l'aire andine.

Figure 48. Bas-relief représentant la « Divinité suprême », culture Chavín (1000-200 av. J.-C.), Chavín de Huántar (provenance), Museo Nacional Chavín (crédits photo : D. Barreiro)

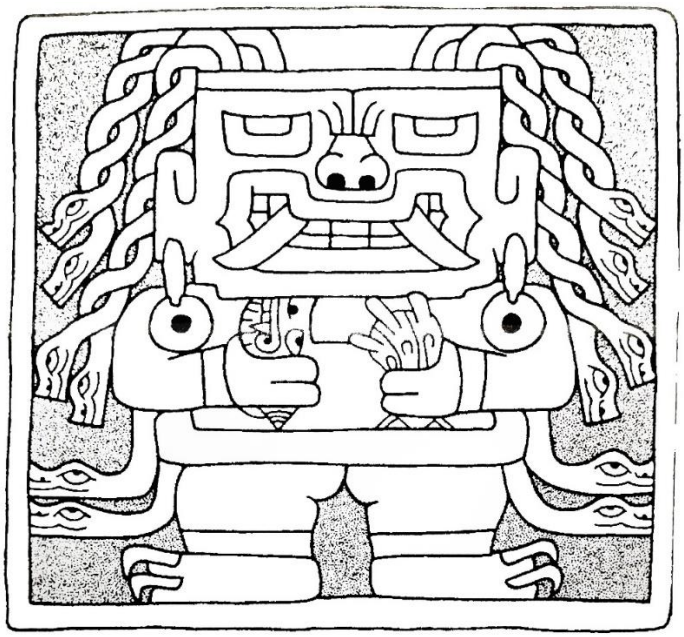

Figure 49. « Divinité suprême », dessin de R. Burger (source : BURGER, Richard L, « In the realm of the Incas : an archaeological reconsideration of household exchanges, long distance trade and marketplace ine the Pre-Hispanic central Andes », dans : *Merchants, markets and exchange in the pre-columbian world*, 2013, p. 326)

Il nous semble en effet probable que la relative harmonie instaurée à travers le territoire impérial par la domination inca dut favoriser le développement de ce genre de pèlerinage. L'information devait circuler plus rapidement qu'auparavant grâce aux routes aisément praticables qui reliaient les différents territoires constituant le Tahuantinsuyu, contribuant ainsi à l'accroissement possible de la réputation des lieux sacrés devenus plus accessibles. Il peut sembler étonnant que les indices concernant ce genre de pratiques soient finalement plus précis pour des époques pré-incas bien antérieures à l'Horizon Tardif. Il faut cependant garder à l'esprit qu'un site comme Chavín de Huántar, abandonné et depuis longtemps en ruine au moment de l'arrivée des Espagnols, ne risquait pas d'être pillé par ces derniers, au contraire des nombreux sanctuaires et sites variés disséminés à travers l'empire. Le risque était d'autant plus grand lorsque qu'une implantation revêtait un intérêt économique et captait d'importantes richesses, comme c'était le cas à Pachacamac ou à Cusco. Nous pensons d'ailleurs qu'une partie des importantes quantités d'or et d'argent découvertes par les *conquistadores* au moment de leur entrée dans la capitale inca a pu être acheminée par des marchands professionnels jusque sur ce qui constituait peut-être un marché hybride. Son fonctionnement (tout comme une probable ouverture aux marchands amateurs) devait être dicté par le calendrier cérémoniel inca.

2. Le marché de Cusipata : un lieu de choix pour honorer l'Inca et les dieux

Si nous pensons que ce marché, qui se tenait sur la place Cusipata dont il tire son nom, a pu constituer une sorte d'institution hybride, ouverte à la fois aux marchands professionnels et aux amateurs venus des villages de la vallée de Cusco, c'est que la description qui en est faite par les chroniqueurs ne met pas forcément l'accent sur des échanges de biens précieux. I. Garcilaso de la Vega le décrit comme un lieu où « les indiens et les indiennes de condition misérable faisaient office en [son] temps de marchands, troquant une chose contre une autre, car à cette époque on n'utilisait pas la monnaie » et qui « était comme une foire ou un marché que les indiens appellent *catu* »[761]. La place Cusipata se trouvait, toujours selon le chroniqueur, au sud de la place principale de Cusco, nommée Aukaypata. Elle pouvait d'ailleurs la prolonger lors des grandes cérémonies qui s'y déroulaient régulièrement et qui attiraient de très nombreux

[761] « *En ella están los indios e indias que con sus miserias hacían en mis tiempos oficios de mercaderes trocando unas cosas por otras, porque en aquel tiempo no había uso de moneda […]. Era como feria o mercado que los indios llaman catu* », GARCILASO DE LA VEGA, Inca, Op.cit., p. 488.

curacas accompagnés de leurs ambassades officielles. C'était notamment toujours le cas lors de l'Inti Raymi, la plus importante fête du calendrier cérémoniel inca, qui était dédiée à Inti[762]. Si le marché de Cusipata avait certainement perdu de sa superbe à l'époque où le chroniqueur métis était enfant, la description qu'en fait J. de Betanzos est beaucoup plus flatteuse[763]. Nous remarquons que les deux auteurs font allusion au fait que les individus qui venaient commercer pouvaient être des femmes, tandis que J. de Betanzos insiste bien sur le caractère consenti d'une transaction. Ces deux éléments sont au cœur de notre réflexion sur la façon dont fonctionnaient le commerce sur les marchés communs et les interactions entre marchands amateurs. Il nous semble extrêmement probable, comme nous le disions plus haut, que Cusco ait abrité un marché commun. Que celui-ci ait eu lieu sur la place Cusipata n'a rien d'étonnant, puisque cela fait écho aux affirmations de M. de Estete concernant les marchés de Hatun Xauxa, que nous considérons également comme des marchés communs.

Néanmoins le marché de Cusco avait une particularité. Il se tenait dans la capitale impériale, jouxtant donc d'importants édifices officiels et le sanctuaire le plus prestigieux de tout l'empire, qui n'était autre que le *Coricancha* (**Figure 51**). Celui-ci n'abritait pas seulement l'*Intihuasi,* mais également des temples dédiés à *Quilla* (la Lune, associée à la Coya en tant qu'épouse du Soleil[764]) et à *Illapa* (le Tonnerre)[765]. L'ensemble de ces divinités faisait l'objet d'un culte et recevait des offrandes, l'or étant associé au Soleil et l'argent à la Lune. Le choix d'organiser un marché sur une place située dans le prolongement de la place Aukaypata, qui était le théâtre de fastueuses célébrations lors des fêtes religieuses auxquelles l'Inca assistait toujours en personne, ne nous semble pas non plus anodin. En effet, si l'on en croit la description de P. Cieza de León, les festivités rituelles qui avaient lieu lors de l'Inti Raymi drainaient vers la capitale les élites locales de l'ensemble du Tahuantinsuyu[766].

[762] *Ibid.*, p. 487.
[763] « *Ordeno y mando que de toda la redondez de la ciudad y ded las partes que bien le estuviesen bajo su dominio, viniesen a la ciudad del Cuzco todos los hombres y mujeres con las cosas que ansí tuviesen de comida y otros menesteres y frutas, y en la plaza pública de la ciudad hiciesen un mercado, en la cual vendiesen y mercasen ; al cual mercado puso nombre y mandó que se llamase Cuxipata Cato, que dice el Plazer venturoso, donde mandó que ninguna persona fuese osada a tomar cosa de las que allí trujesen a vender, si no fuese pagándolo y con voluntad de la persona que lo vendiese, so pena de que el que ansí por la fuerza tomase cosa algua, públicamente fuese allí, donde le tomase, azotado.* », BETANZOS, Juan de, Op.cit., p. 152.
[764] GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p. 229.
[765] URTON, Gary et VON HAGEN, Adriana, *Op.cit.*, p. 95-96.
[766] CIEZA DE LEÓN, Pedro de, *Op.cit.*, p. 109-112.

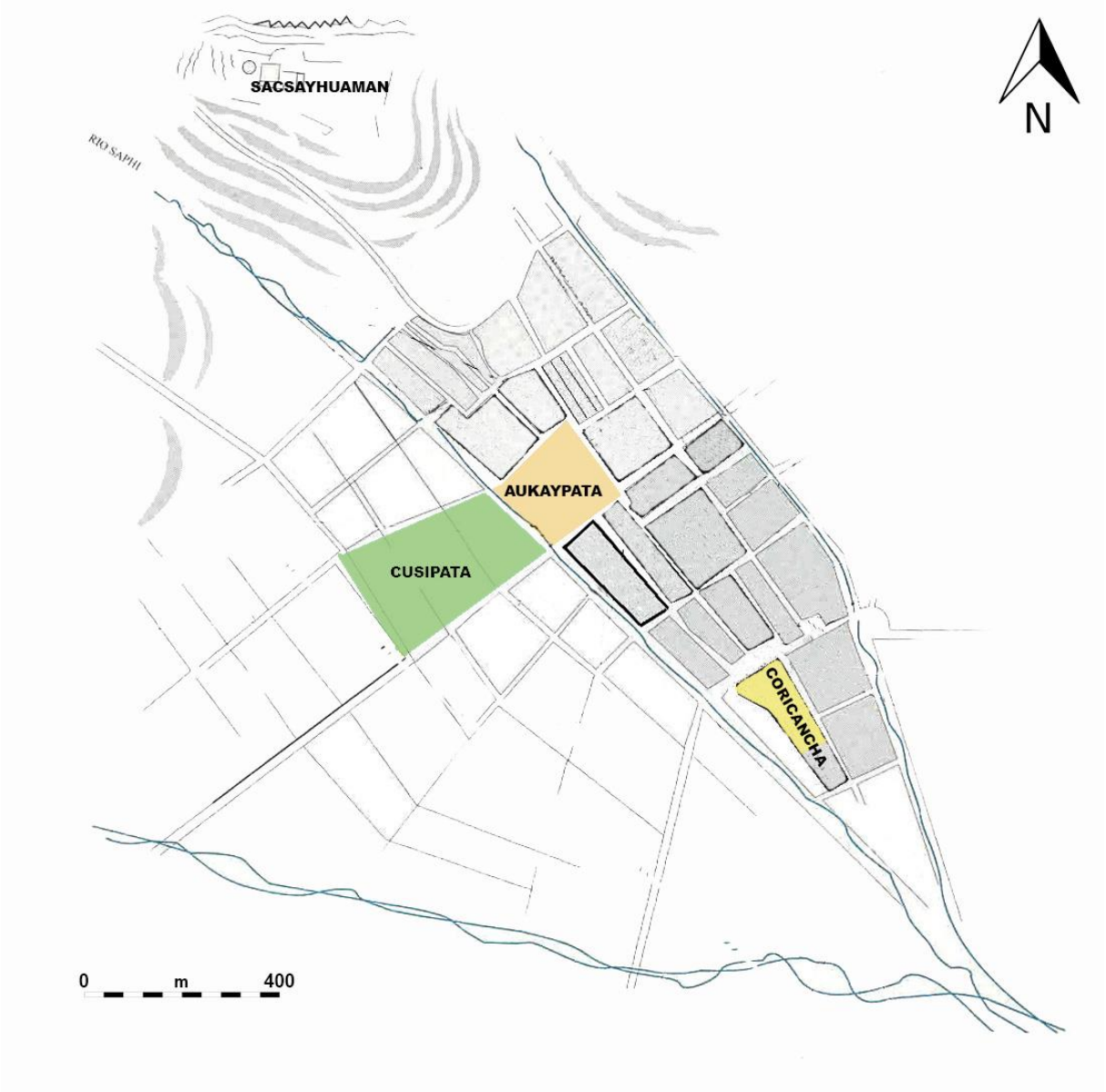

Figure 50. Plan de Cusco, localisation de la place Aukaypata et du marché de Cusipata (Infographie : David Barreiro)

La cérémonie suivait son cours sur la place – sacrifices d'animaux, consommation générale de *chicha* et de viande de très nombreux animaux, chants et musique – jusqu'à ce que vienne le moment de rendre hommage à Ticiviracocha (une divinité étroitement liée à Inti). La figure de la divinité trônait au sommet d'une structure à degrés (peut-être un *ushnu* temporairement aménagé), surplombant un amas de richesses incroyables composé de tissus confectionnés à partir de plumes et parés de *chaquira* d'or (des perles) et de couvertures en laine extrêmement fine sur lesquelles étaient accrochés des éléments de parure en or et en pierres précieuses. Nous pensons que cette démonstration d'opulence devait, au-delà de témoigner de l'impressionnante

capacité inca à capter des ressources à haute valeur symbolique, encourager les élites présentes à se montrer généreuses lorsque venait enfin le moment pour elles de déposer des offrandes à la divinité. Si celles-ci devaient évidemment être en grande partie préparées dans leur région d'origine, bien en amont de la célébration de l'Inti Raymi, nous pensons que le marché de Cusipata pouvait constituer un lieu d'approvisionnement en matériaux et en objets précieux, destinés à être offerts au Soleil (et aux autres divinités qui pouvaient être révérées au sein des temples de la capitale). Cela corroborerait les informations de l'*Aviso* publié par M. Rostworowski, selon lesquelles les marchands Chincha venaient jusqu'à Cusco pour y convoyer des marchandises précieuses. Le document fait référence à des échanges entre ces marchands et des « caciques » (*curacas*) de la région d'Ica, ce qui nous incite à croire qu'ils fournissaient les élites du Tahuantinsuyu. S'ils allaient bien jusqu'à Puerto Viejo et Quito, comme l'affirme encore une fois ce document auquel nous ne pouvons faire une confiance aveugle, parcourant également la côte du Chinchasuyu et remontant dans les hautes-terres jusqu'à Cusco avant de traverser tout le Collao, ces marchands aguerris devaient pouvoir proposer une importante variété de produits. Il est possible qu'en échange de tout cela, ils aient favorisé le fait de récupérer des objets de cuivre, mais rien n'est certain à ce sujet. Les marchands Chincha (et d'autres peut-être auxquels les sources ethno-historiques ne font pas allusion) devaient en tout cas constituer un recours intéressant pour les élites locales, soucieuses d'affirmer leur prestige auprès de leur population (sans toutefois transgresser les règles fixées par l'Inca en matière de possession et d'utilisation des ornements et des vêtements précieux).

Une autre règle, peu contraignante mais dont la portée symbolique ne doit selon nous pas être sous-estimée, est l'obligation pour quiconque se présentait devant l'Inca de lui apporter un présent. La valeur du présent importait peu (tout du moins dans le principe), mais cette injonction devait absolument être respectée[767]. Ce don (qui semble s'affranchir du principe pourtant omniprésent de réciprocité) devait néanmoins, pouvoir avoir des implications cruciales. C'était en effet l'occasion pour les *curacas* – tout comme le banquet qui avait lieu lors des célébrations de l'Inti Raymi – d'interagir directement avec le souverain. Et ces chefs

[767] « *Y para entonces mandó (Pachacútec Inca Yupanqui) que nadie le viniese a ver que no le adorase y trajese algo en las manos que le ofreciese, y que esta costumbre se guardase siempre para con todos sus descendientes ; y así se hacía inviolablemente.* », SARMIENTO DE GAMBOA, Pedro, *Op.cit.*, p. 116.
« *Y era usanza y ley inviolable entre estos señores del Cusco […] que ninguno, aunque fuese de los más grandes y poderosos señores de todo su reyno, no habia de entrar á le hablar, ni estar delante de su presencia, sin que primero, tirándose los zapatos, que ellos llaman otoxas, se pusiese en sus hombros una carga para entrar con ella á la presencia del Señor, en lo cual no se tenia cuenta que fuese grande ni pequeña, porque no era por más de que supiesen el reconocimiento que habian de tener á los señores suyos* », CIEZA DE LEÓN, Pedro de, *Op.cit.*, p. 54.

locaux avaient tout intérêt à s'attirer les bonnes grâces de l'Inca. En effet, en dehors de la *mit'a* (et dans une moindre mesure de la *minca*), les rassemblements rituels à Cusco leur offraient la possibilité de rivaliser dans le but d'augmenter leur prestige. Les présents destinés à l'Inca pouvaient donc constituer des instruments politiques importants. Chacun pouvait évidemment apporter des denrées et des biens spécifiques de sa région d'origine, comme par exemple des bois précieux. Il n'était pas rare non plus que des animaux sauvages, féroces ou non, soient acheminés jusqu'à Cusco pour être offerts au souverain[768]. Ils constituaient des présents très appréciés de par leur caractère à la fois exotique et divertissant. D'après I. Garcilaso de la Vega, les criminels pouvaient parfois être enfermés dans une pièce avec les plus dangereux d'entre eux, ce qui constituait une forme de justice divine (ils étaient épargnés si les animaux ne les tuaient pas)[769].

Figure 51. Vestiges du *Coricancha*, sur lesquels est bâtie l'église Santo Domingo (crédits photo : D. Barreiro)

[768] « *Sin estas riquezas presentaban los curacas al rey madera preciada, de muchas maneras, para los edificios de sus casas. […] Además de los grandes oficiales, presentaban al Inca animales fieros : tigres, leones y osos. Y otros no fieros : micos y monos y gatos cervales, papagayos y guacamayas y otras aves mayores […]. También le presentaban culebras grandes y chicas, de las que crían en los Antis (las mayores, que llaman amaru, son de a 25 y de a 30 pies y más de largo). Llevábanle grandes sapos y escuerzos y lagartos fieros. Los de la costa le presentaban lobos marinos y los lagartos que llaman caimanes.* », GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p. 299.

[769] Nous ignorons si cette affirmation de I. Garcilaso de la Vega revêtait une part de vérité ou s'il s'agissait simplement de rumeurs destinées à effrayer d'éventuels criminels. D'un point de vue strictement matériel, il était en tout cas possible pour l'Inca de mettre en place ce genre de pratiques judiciaires.

Il semble néanmoins qu'un type de matériau ait été très prisé des *curacas* désireux de faire un présent à l'Inca : les minerais précieux. L'or avait notamment une grande importance aux yeux du souverain, puisque l'enceinte cérémonielle principale de Cusco qui abritait notamment l'*Intihuasi* s'appelait le *Coricancha,* ce qui signifie « enceinte d'or ». Avec l'argent, ils étaient respectivement associés symboliquement au Soleil et à la Lune. Ils constituaient de plus les matériaux principaux avec lesquels étaient confectionnés les ornements destinés à l'élite et pouvaient être utilisés dans les parures de prestige offertes par l'Inca à ses sujets les plus méritants. Cet usage généralisé de l'or et de l'argent impliquait donc que le pouvoir central cusquénien ait disposé d'importantes quantités de ces minerais. Pour autant, les chroniqueurs s'accordent sur le fait qu'aucune mine d'or ou d'argent n'était exploitée dans le cadre de la *mit'a* et qu'aucune activité liée au tribut n'était productrice de l'un ou de l'autre, bien que des activités minières locales encouragées par les Incas aient été entreprises dans de nombreuses provinces[770]. Nous pensons qu'il s'agit là d'une confusion de leur part, car les traces d'exploitation inca des mines d'argent de Porco témoignent de l'affectation de *mit'ayuq* à des activités minières en lien avec ces métaux précieux. Le fait que l'or et de l'argent soient réservés à l'Inca, et que toute possibilité pour un chef local de faire usage de parures confectionnées à partir de ces métaux découle de la volonté du souverain inca, est certainement à l'origine de cette méprise. Tous les auteurs confèrent ainsi à l'or et à l'argent une fonction de présents offerts à l'Inca par les *curacas*[771]. P. Cieza de León affirme de plus que de grandes quantités étaient stockées dans des entrepôts de Cusco[772]. Ce point nous semble crucial afin de comprendre l'un des intérêts du marché du Cusipata.

En effet, dans le cadre des marchés communs, l'or (comme d'autres matériaux précieux) était acquis par les agents impériaux autorisés à le préempter en raison des lois interdisant à quiconque d'en faire usage et de s'en parer sans autorisation de l'Inca. Cette réglementation concernait évidemment les marchands amateurs, issus du peuple et appartenant à la classe sociale des potentiels *mit'ayuq*. Nous estimons en revanche que les marchands professionnels

[770] « *y como preciaron tanto la plata y oro, y por ellos fuese tan estimada, mandaban sacar en muchas partes de las provincias cantidad grande della* », CIEZA DE LEÓN, Pedro de, *Op.cit.*, p. 57.
[771] « *Decimos, pues, que el oro y plata que daban al rey era presentado y no de tributo forzoso. […] Pues, como los curacas visitasen al Inca en las fiestas principales del año – particularmente en la principalísima que hacían al sol, llamada Raimi – y en los triunfos que se celebraban por sus grandes victorias y en el trasquilar y poner nombre al príncipe heredero y en otras muchas ocasiones que entre año se ofrecían – cuando hablaban al rey en sus negocios particulares o en los de sus tierras o cuando los reyes visitaban el reino-, en todas estas visitas jamás le besaban las manos sin llevarle todo el oro y plata y piedras preciosas que sus indios sacaban cuando estaban ociosos.* », GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p. 298-299.
[772] « *Sin esto, en los depósitos (de Cusco) habia grandisima cantidad de oro en tejuelos, y de plata en pasta* », CIEZA DE LEÓN, Pedro de, *Op.cit.*, p. 58.

n'étaient pas concernés par cette interdiction de posséder de l'or, mais uniquement dans le but de commercer et non de s'en parer. L'association – dans les sources ethno-historiques – des *mindaláes* du nord du Chinchasuyu et des marchands Chincha de la côte sud du même Chinchasuyu à des échanges impliquant l'or nous semble un indice de cette tolérance de la part du pouvoir central. Il ne s'agissait pas là de complaisance mais plutôt d'un moyen de s'approprier, à terme, davantage de ce métal. En effet, l'usage de l'or étant exclusivement réservé à l'Inca, il était inévitable que le métal en question qui circulait dans les mains des marchands professionnels finisse par arriver à Cusco. Nous pensons en l'occurrence que l'or était acheminé par ces derniers jusque sur le marché de Cusipata à des moments bien précis de l'année, coïncidant avec les cérémonies religieuses qui drainaient toute la noblesse du Tahuantinsuyu vers la capitale. Le marché de Cusipata devait constituer le plus important carrefour d'échange de l'or du monde inca. Chaque *curaca* pouvait, s'il ne disposait pas d'or sur son territoire ou s'il considérait en avoir besoin en plus grande quantité pour l'offrir au souverain cusquénien, en acquérir en procédant à des échanges commerciaux avec les marchands professionnels présents sur le marché de la capitale. Il pouvait troquer le minerai tant convoité contre ce que sa province avait à offrir. En autorisant cette pratique, l'Inca contentait à la fois les marchands, qui pouvaient faire affaire, et les chefs locaux, qui pouvaient acquérir de quoi lui offrir un présent de prestige. Le souverain inca avait néanmoins tout prévu. En effet, si les marchands étaient toujours en possession d'or (par exemple car ils n'avaient pas trouvé preneur pour l'intégralité de leur stock) une fois les délégations reparties vers leur province d'origine, ils devaient le laisser dans la capitale avant de la quitter. J. de Betanzos et P. Cieza de León affirment ainsi que tout l'or qui entrait à Cusco ne pouvait plus en sortir et que toute personne contrevenant à cette loi officielle était poursuivie, appréhendée et ramenée de force dans la capitale, risquant parfois même une condamnation à mort[773]. L'or et l'argent qu'elle transportait étaient quoi qu'il arrive saisis et stockés dans les entrepôts d'État. Le marché de Cusipata était donc un lieu essentiel pour les *curacas* administrant des territoires peu favorisés puisqu'il leur fournissait la possibilité d'acquérir de quoi s'attirer les bonnes grâces de l'Inca. Les marchands professionnels spécialisés dans le commerce de métaux précieux devaient ainsi être très attentifs au calendrier rituel qui rythmait à l'évidence la vie du marché.

[773] « *Ordenó y mandó que cualquiera que entrase en la ciudad (del Cusco) y metiese oro o plata o ropa fina […] que no la pudiese sacar sino dejar dentro ; y si la sacase que las guardas de las puentes les buscasen su ato y lo que llevaba y como le hallasen cualquier cosa de las dichas, se le fuese tomada y vuelta a la ciudad del Cusco, lo cual fuese puesto en los depósitos.* », BETANZOS, Juan de, *Op.cit.*, p. 151.
« *mandaban por ley que ningun oro ni plata que entrase en la ciudad del Cusco, della pudiese salir, sopena de muerte, lo cual ejecutaban luego en quien lo quebrantaba* », CIEZA DE LEÓN, Pedro de, *Op.cit.*, p. 58.

En dehors des périodes de cérémonies religieuses impliquant l'afflux de délégations de toutes les régions du Tahuantinsuyu, le marché de Cusipata devait essentiellement avoir une fonction alimentaire et artisanale. Il pouvait peut-être également servir aux pèlerins à acquérir des offrandes, mais il semblerait que l'accès aux temples et lieux sacrés de Cusco ait été extrêmement restreint[774]. Contrairement aux sanctuaires provinciaux – comme celui de Pachacamac par exemple – la capitale inca devait être quelque peu repliée sur elle-même (notamment dans le domaine religieux). Cependant, la vallée de Cusco comprenait des populations locales n'appartenant pas à la noblesse impériale, et ces gens devaient avoir besoin d'un endroit pour procéder à des échanges dans le cadre d'un commerce non professionnalisé. Le marché de Cusipata remplissait alors également ce rôle, d'où notre théorie sur le caractère hybride de ce marché, qui constituerait en quelque sorte un « marché total » (certainement le seul de l'empire). Il constitue à nos yeux un prototype de marché propre au système de pensée inca, décliné selon un principe de variantes régionales potentiellement implantées à proximité de sanctuaires d'envergure tels que ceux de Pachacamac, de Raqchi ou du lac Titicaca. Les deux premiers cités, nous l'avons vu, semblent avoir bénéficié d'une implantation stratégique et constitué des sites idéalement placés en matière de connexion au reste de l'empire, ce qui devait favoriser la venue de pèlerins et donc encourager la tenue d'un marché de prestige. Les sites incas implantés autour du lac Titicaca, notamment ceux d'Hatun Colla et de Chuquiabo (qui était situé sur le territoire actuel de La Paz), semble également avoir bénéficié de cet avantage[775]. Ils pourraient ainsi avoir accueilli des marchés de prestige, destinés aux nombreux pèlerins se rendant sur le sanctuaire aménagé par les Incas sur une île du lac Titicaca[776]. L'*Intihuasi* qu'il abritait semble en effet avoir bénéficié d'une grande renommée au sein de l'empire, et constituait un lieu d'offrande privilégié par les populations andines soumises à l'Inca[777]. Le site de Tiahuanaco pourrait d'ailleurs avoir contribué à l'aura entourant la région du lac Titicaca[778].

Nous avons bien conscience du caractère hypothétique des modes de fonctionnement des différents types de marchés – commun et de prestige – dont nous envisageons l'existence et que nous avons souhaité définir dans cette étude. Le peu d'éléments matériels servant à appuyer notre propos est évidemment problématique, mais nous fondons notre raisonnement sur le

[774] GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p. 232.
[775] JENKINS, David, *Op.cit.*, p. 668.
[776] MURÚA, Martín de, *Op.cit.*, p. 432.
CIEZA DE LEÓN, Pedro de, *Op.cit.*, 2005, p. 256.
[777] GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p. 236-237.
[778] *Ibid.*, p. 181.

croisement d'un ensemble fourni de données ethno-historiques. Nous avons ainsi cherché à mettre en relation les nombreuses lois et règles encadrant la société inca, afin de mieux prendre en compte les espaces de liberté individuelle que ce cadre législatif contribuait à créer. Ceux-ci sont en effet rarement mis en avant dans les chroniques, ce qui tend à occulter leur existence et la possibilité offerte à des individus de procéder à des activités économiques d'ordre privé dont nous pensons que la manifestation la plus évidente était la pratique du commerce amateur. Nous avons également souhaité mettre en lumière l'intérêt stratégique pour le pouvoir central d'accepter la pratique du commerce à longue-distance par des marchands professionnels et de tolérer dans ce cadre précis la circulation d'objets et de matériaux à haute valeur symbolique. L'utilisation intensive par l'État inca de leviers d'ordre économique dans la séduction des élites politiques du Tahuantinsuyu peut en effet donner l'impression d'un contrôle direct et absolu de l'autorité impériale sur les flux de richesses intérieurs. Nous avons pourtant vu que l'existence aux abords des sanctuaires de marchés de prestige, réservés au commerce de denrées et de biens précieux, ne menaçait pas le monopole inca dans le domaine de l'instrumentalisation politique de ces objets d'échange. Elle constituait au contraire un moyen de capter une partie des richesses qui pouvaient circuler illégalement sur le territoire impérial tout en satisfaisant les attentes économiques des autorités locales en charge des sanctuaires. Ces derniers, pour la plupart établis à travers l'aire andine au cours des périodes antérieures à l'Horizon Tardif, constituaient d'importants acteurs politico-économiques locaux et régionaux avec lesquels les Incas souhaitaient s'allier. Le meilleur moyen pour ces derniers d'y parvenir passait par le maintien des flux d'objets à haute valeur symbolique vers ces sanctuaires, notamment à travers les offrandes réalisées lors de pèlerinages d'ordre privé. Les Incas vinrent simplement s'ajouter à la liste des généreux donateurs, étendant ainsi leur domination à ces sanctuaires afin de profiter de l'influence de ces derniers sur les populations locales. Encore une fois, les éléments matériels sur lesquels nous fondons notre raisonnement sont minces. Nous espérons néanmoins que la voie ouverte par nos conclusions permettra de mieux cibler les zones sujettes à de futures investigations archéologiques et d'adopter un regard nouveau en matière d'interprétation des découvertes passées, présentes et à venir.

Nous souhaitons désormais aborder une question toute aussi épineuse, celle de la possible existence d'échanges avec des populations installées en-dehors des frontières du Tahuantinsuyu qui constitueraient alors une forme de commerce extérieur.

C. L'ÉVENTUALITÉ D'UN COMMERCE EXTÉRIEUR : PERSPECTIVES DE RECHERCHE

Nous l'avons vu, la présence de marchés et la pratique du commerce ne semblent pas faire de doute au sein du Tahuantinsuyu. Cependant, la mission de séduction des populations établies aux abords de la frontière septentrionale du Chinchasuyu qui pouvait être associée aux *mindaláes* pose la question de l'existence d'échanges économiques entre des représentants de l'État inca et des peuples extérieurs à l'empire. Nous pensons qu'une zone géographique en particulier pourrait offrir un terrain de recherche intéressant : la portion de frontière séparant l'Antisuyu et l'Amazonie située au nord et à l'est de Cusco, relativement proche de la capitale inca. Le choix de cette zone est motivé par la présence présumée d'un marché auquel pourraient avoir participé les Incas. Nous présentons ici des éléments que nous considérons être des pistes potentielles concernant la question de l'existence d'un commerce extérieur. Nous franchissons ainsi temporairement les frontières du Tahuantinsuyu, afin de réaliser un état des lieux préliminaire sur la question, concernant une région bien précise.

1. Le marché de Yanatile : carrefour commercial entre les Andes et l'Amazonie ?

Si nous pensons que le marché de Cusipata pourrait avoir constitué un lieu de commerce important dans la région de Cusco, l'existence d'un autre carrefour d'échanges – relativement proche puisqu'il n'était situé qu'à un peu plus d'une centaine de kilomètres à vol d'oiseau de la capitale inca – a également suscité notre intérêt. Daniel Gade, qui localisa l'endroit exact où il se situait, nous indique qu'il était surnommé « El Encuentro »[779] et qu'il était implanté à la confluence des *ríos* Urubamba et Yanatile. Nous pensons que ce site correspond au marché de Yanatile, actif à l'époque inca et parfois cité dans certaines études[780] sans être précisément identifié. D. Gade précise également que ce lieu était fréquenté par les Piros, un groupe amazonien résidant sur les rives du *río* Urubamba, dans une zone proche de la confluence de ce fleuve avec le *río* Ucayali. C'est notamment la présence de ces derniers qui nous a amené à envisager que les Incas aient pu participer aux échanges réalisés sur ce marché. En effet, Incas et Piros pourraient avoir tissé des liens puisque, selon la tradition orale de ces derniers, ils

[779] GADE, Daniel, « Comercio y colonizacion en la zona de contacto entre la *Sierra* y las tierras bajas del valle del Urubamba en el Peru », dans : *Congreso internacional de Americanistas XXXIX, Actas*, IV, Lima, 1970, p. 211.
[780] ESPINOZA SORIANO, Waldemar, *Op.cit.*, p. 402.

auraient aidé les conquérants cusquéniens à bâtir la forteresse de Tonquini à proximité des rapides de Pongo de Mainique[781]. Cette forteresse n'a cependant jamais été formellement identifiée et nous pensons que des prospections et des fouilles sont nécessaires dans la zone bordant les rapides afin de confirmer ou d'infirmer son existence. Néanmoins, le fait que le souvenir d'une éventuelle coopération ait pu survivre jusqu'à aujourd'hui nous incite à penser que, si des relations ont véritablement été établies entre les deux peuples au XV^{e} ou au XVI^{e} siècle, elles devaient être relativement cordiales. Nous ne disposons cependant d'aucune mention à des échanges de produits entre eux. Nous envisageons tout de même la possibilité que les Incas aient fourni aux Piros des bijoux d'or et d'argent. En effet, lorsqu'il remonta le cours du *río* Ucayali (peut-être jusqu'à l'Urubamba) entre le 8 juillet 1557 et le 28 août 1559, Juan de Salinas Loyola remarqua que des membres des communautés installées le long du fleuve se paraient de bijoux d'or et d'argent, sans pour autant disposer de sources de minerais précieux sur leur territoire[782]. Si rien ne permet d'affirmer que ces peuples les aient obtenus grâce aux Piros, la possible alliance que ces derniers contractèrent avec les Incas pourrait expliquer la présence de ces ornements dans la région.

La possible construction de la forteresse de Tonquini est parfois perçue comme une tentative inca d'imposer l'autorité impériale sur les rives de l'Urubamba et la preuve de la soumission des Piros[783], réduits à travailler pour l'Inca en tant que *mit'ayuq*. Nous partageons cependant l'avis de D. Gade qui estime que le pouvoir central cusquénien ne parvint jamais à s'implanter assez intensément dans la zone pour parvenir à mettre en place une réelle forme d'administration et à imposer la *mit'a* sur les rives de l'Urubamba[784]. Il fonde son argumentation sur l'absence de sites et de matériel archéologique vraisemblablement incas. Nous pensons que cet avant-poste inca devait permettre au pouvoir central de disposer de troupes prêtes à appuyer ses alliés amazoniens, ce qui garantissait à ce dernier la tenue régulière d'échanges sur le marché de Yanatile. Il s'agirait là d'un investissement nécessaire à la captation des ressources des basses-terres amazoniennes. Celle-ci serait assurée par la pérennisation d'un lieu d'échange plutôt que par une conquête de territoires de *selva*

[781] FARABEE, William Curtis, *Indian tribes of eastern Peru*, Cambridge : The Museum, 1922, p. 53.
[782] « *En todas estas provincias se adornan los naturales dellas de joyas de oro y plata traidas de otras partes, porque en la propia tierra no tienen dispusición de que tenga metales.* », JIMENEZ DE LA ESPADA, Marcos, *Relaciones Geograficas de Indias*, III, Madrid : Atlas, 1965, p. 203.
[783] PÄRSSINEN, Martti, *Tawantinsuyu : el estado inca y su organizacion politica*, Lima : Institut français d'études andines, 2003, p. 107.
[784] GADE, Daniel W., *Spell of the Urubamba. Anthropogeographical Essays on an Andean Valley in Space and Time*, New York : Springer, 2016, p. 302.

amazonienne relativement inhospitaliers pour les Incas et abritant des populations morcelées et difficilement intégrables au système socio-économique impérial.

L'emplacement suspecté de la forteresse, entre les territoires respectifs des Piros et des Matsiguengas[785], pourrait nous donner une indication quant à une éventuelle rivalité entre ces deux groupes. La possible alliance entre Incas et Piros aurait dans ce cas été scellée au détriment des Matsiguengas, ce qui pourrait expliquer la vision clairement négative que ces derniers pouvaient avoir des maîtres de Cusco. Cette défiance est en effet clairement décelable dans certains mythes Matsiguengas où les actions des Incas sont condamnées[786]. Ils y sont en effet accusés d'avoir fait souffrir de nombreux indiens dans les exploitations minières et d'être à l'origine de l'arrivée des conquérants espagnols, attirés par les richesses en or et en argent qu'ils avaient amassées.

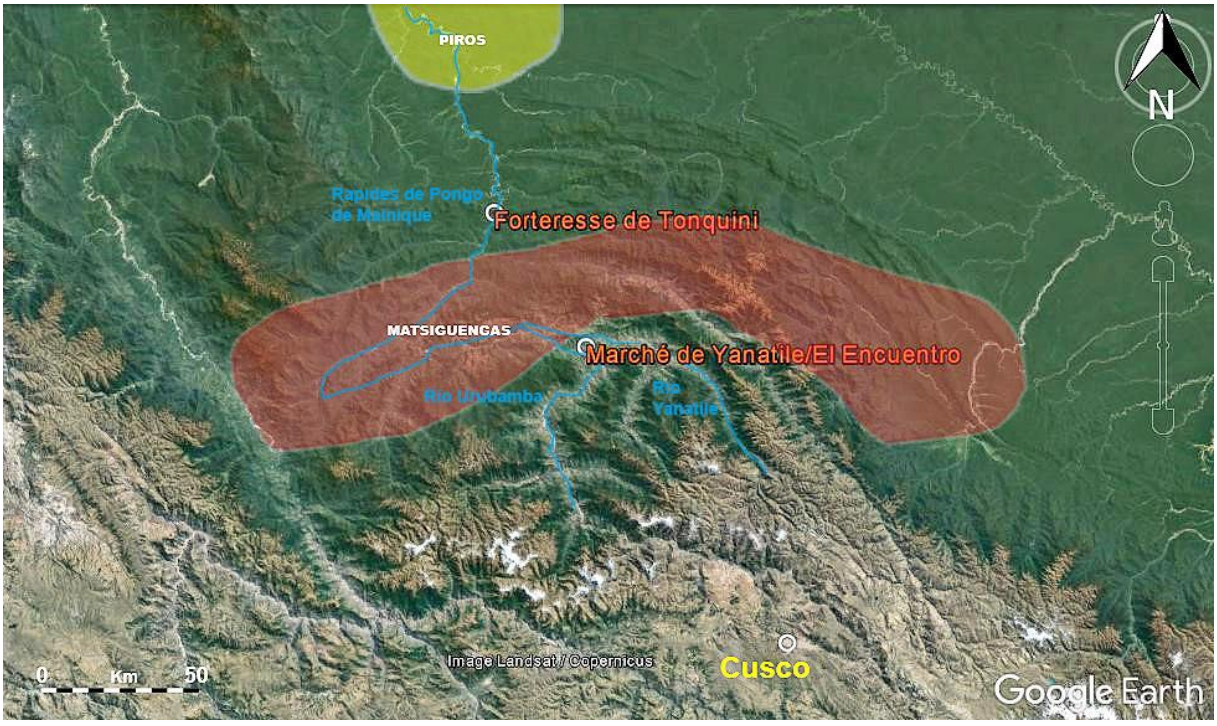

Figure 52. Localisation du marché de Yanatile (El Encuentro) et localisation possible de la forteresse de Tonquini aux abords des rapides de Pongo de Mainique

[785] THAYLOR, A.C., SAIGNES, Thierry et RENARD CASEVITZ, France-Marie, *Op.cit.*, p. 86. FARABEE, William Curtis, *Loc.cit.*

[786] RENARD CASEVITZ, France-Marie, *Le banquet masqué : Une mythologie de l'étranger chez les Indiens Matsiguenga*, Paris : Lierre & Coudrier Editeur, 1991, p. 203-206.

Lorsque nous comparons le discours critique des mythes Matsiguengas à celui contenu dans les mythes du peuple Cashinahua, nous remarquons que ces derniers semblent avoir eu une bien meilleure opinion des conquérants cusquéniens. Ainsi, dans leur mythe de la séparation de l'humanité primordiale[787], il est rapporté que ce peuple amazonien et les Incas étaient issus d'une même population qui fut scindée en deux au cours d'une migration depuis la forêt tropicale vers les hautes-terres andines.

Si la façon dont sont considérés les conquérants incas dans ces mythes pourrait être une indication quant aux relations que ces différents groupes de la *selva* entretenaient avec eux, un autre élément plus directement lié à l'économie nous semble intéressant. En effet, les Matsiguengas comme les Cashinahuas associent les Incas au métal, et plus particulièrement à l'or. Ce matériau précieux est cité par les premiers et suggéré par les seconds (qui parlent de « bijoux étincelants »). De leur côté, les Cashinahua se caractérisent eux-mêmes par le travail des os et des dents des animaux, ainsi que des plumes d'oiseaux. Nous pensons que ce choix pourrait être lié à ce que chaque peuple pouvait offrir à l'autre dans le cadre d'échanges consentis, peut-être sur le marché de Yanatile. Il est possible qu'ils aient également procédé à des échanges par l'intermédiaire des Piros, les Cashinahuas étant implantés plus à l'est[788], dans une zone difficilement accessible aux Incas. Les Matsiguengas, implantés sur les versants amazoniens des Andes (et non dans la *selva* à proprement parler) à une altitude comprise entre 600 et 1000 mètres au-dessus du niveau de la mer, vivaient quant à eux à un étage écologique moins favorable à la collecte de plumes diverses mais particulièrement propice à la culture de la coca[789]. Celle-ci n'est pas citée dans les mythes que nous avons évoqués plus haut, mais il y est dit que les Incas cessèrent d'être des démons lorsqu'ils commencèrent à consommer du manioc, un tubercule très présent en Amazonie. Peut-être devrions-nous voir ici une indication de ce que les Matsiguengas avaient à offrir aux incas : des produits cultivés ou récoltés dans les basses-terres chaudes du versant oriental des Andes. En échange de plumes, d'éléments de parure provenant d'animaux et de denrées alimentaires (voire médicinales), ces groupes amazoniens pouvaient espérer recevoir des outils en cuivre ou en bronze et des ornements en métal précieux (or et argent).

[787] DESHAYES, Patrick et KEIFENHEIM, Barbara, *Penser l'autre chez les Indiens Huni Kuin de l'Amazonie*, Paris : L'Harmattan, 1994, p. 168-169.
[788] RENARD CASEVITZ, France-Marie, « Guerriers du sel, sauniers de la paix », *L'Homme*, 1993, Vol. 33, n° 126/128, p. 28.
[789] GADE, Daniel W., *Op.cit.*, 2016, p. 303.

Ce type d'échange aurait-il pu avoir lieu sur le marché de Yanatile ? Il est pour l'heure impossible de répondre à cette question, mais nous sommes convaincus que les interactions entre Incas et peuples amazoniens implantés sur les territoires adjacents au Tahuantinsuyu pouvaient par endroit prendre la forme d'échanges commerciaux. D'autant plus qu'un autre peuple installé plus à l'est, dans ce qui devait constituer une sorte de lointain orient amazonien pour les Incas, est parfois présenté comme un allié et un pourvoyeur d'or des souverains de Cusco.

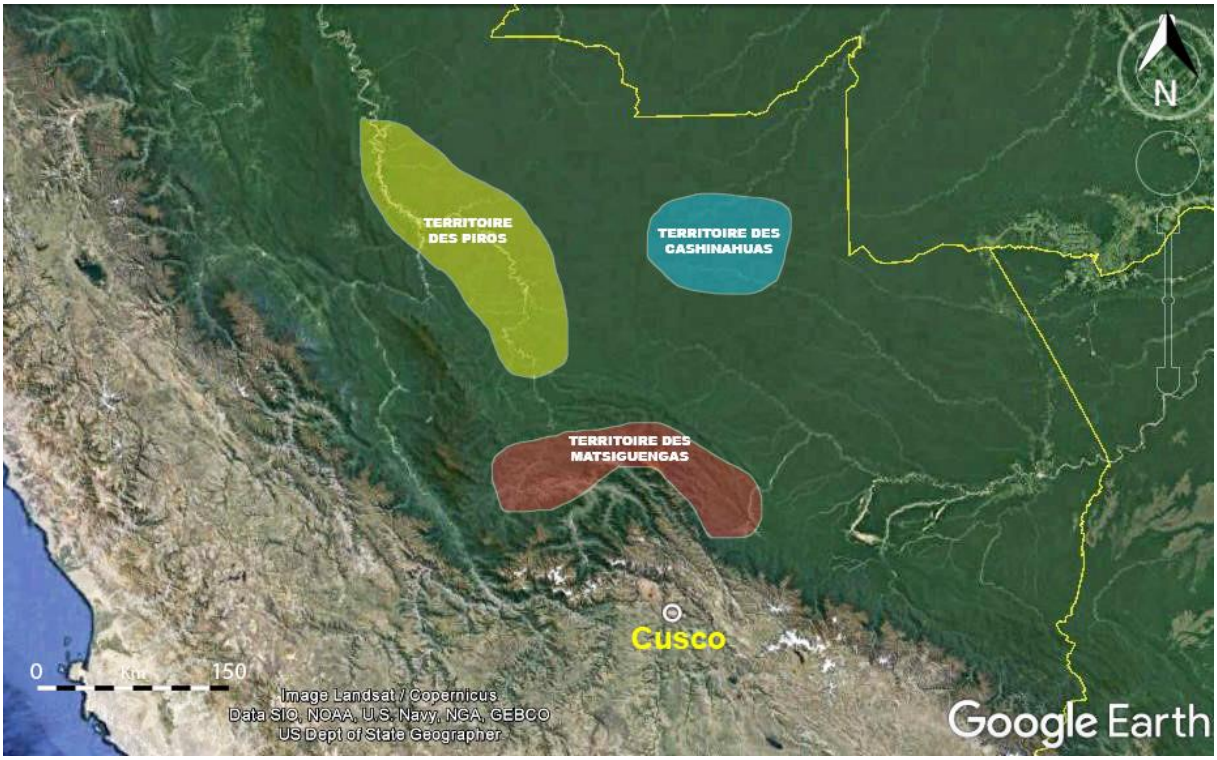

Figure 53. Territoires des Piros, Matsiguengas et Cashinahuas à l'époque inca (sources : RENARD CASEVITZ, France-Marie, 1993, p. 28 - THAYLOR, A.C., SAIGNES, Thierry et RENARD CASEVITZ, France-Marie, 1986, p. 86 - FARABEE, William Curtis, 1922, p. 53)

2. La question des partenaires orientaux

À l'est de Cusco, les « voisins » immédiats du Tahuantinsuyu étaient les Chunchos, un important groupe humain évoluant dans la partie basse du versant oriental et dans le piémont amazonien des Andes du sud du Pérou et du nord de la Bolivie[790]. Bien qu'aucune trace d'une présence administrative inca n'ait été découverte dans la zone, plusieurs chroniqueurs s'accordent sur le fait que les conquérants incas auraient fait la conquête du territoire des Chunchos et auraient soumis ces derniers[791]. Des membres du groupe pourraient alors s'être installés sur au moins un site situé sur le versant oriental des Andes afin de travailler pour l'Inca[792] selon un principe d'alternance des groupes envoyés par la communauté[793]. Juan de Santa Cruz Pachacúti ajoute que des représentants des groupes bordant la frontière orientale de l'Antisuyu quittaient annuellement la forêt amazonienne pour acheminer dans la *Sierra* de grandes quantités d'or destinées à l'Inca, sous forme de poudre et de pépites[794]. Il est donc possible que certains peuples du piémont amazonien des Andes aient été intégrés au système généralisé de la *mit'a*, même si le débat à ce sujet reste ouvert.

C'est davantage le cas d'un autre groupe amazonien qui nous intéresse, celui de la communauté de Paititi, dont les membres sont parfois désignés par les termes de « Mojos » ou « Musus » par les chroniqueurs[795]. I. Garcilaso de la Vega est sans aucun doute le plus prolixe concernant la campagne militaire inca menée dans la région[796]. Il affirme ainsi que les Incas ont

---

[790] GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p. 495.
THAYLOR, A.C., SAIGNES, Thierry et RENARD CASEVITZ, France-Marie, *Op.cit.*, p. 90.
[791] SARMIENTO DE GAMBOA, Pedro, *Op.cit.*, p. 130.
GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p. 495.
MURÚA, Martín de, *Op.cit.*, p. 77.
[792] « *Destos indios Chunchus, que salieron con la embaxada, y otros que después vinieron, se pobló un pueblo cerca de Tono, veinte y seis leguas del Cozco, los cuales pidieron al Inca los permitiesse poblar allí, para servirle de más cerca, y assí ha permanecido hasta hoy.* », GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Loc.cit*.
[793] THAYLOR, A.C., SAIGNES, Thierry et RENARD CASEVITZ, France-Marie, *Op.cit.*, p. 103.
[794] « *En esta sazon sale de los Andes de Opatari trezientos yndios Andes, todos cargados de oro en polvos y pipitas, que entonces era como en año nuevo ; y assi como digo, aquella noche començó á helar terriblemente á todas las comidas, hasta el raíz, de quel ynga, por consejo de los viejos, manda que todos trezientos yndios los llevasen sus cargas de oro á Pachatusan, cierro muy alto.* », SANTA CRUZ PACHACÚTI INCA YUPANQUI YAMQUI SALCAMAYHUA, Juan de, *Historia de los incas y relación de su gobierno. por Juan Santa Cruz Pachacúti Inca Yupanqui y et lic. Fernando de Santillán respectivamente (crónicas del siglo XVI) Anotaciones y concordancias con las crónicas de Indias, por Horacio H. Urteaga ... Biografía y bibliografía del lic. F. de Santillán, por Domingo Angulo*, Lima : Sanmartí y ca., 1927, p. 201.
[795] ALCAYA, Diego Felipe de, « Relación cierta que el padre Diego Felipe de Alcaya, cura de Matac, envió á S.E. el Señor Marqués de Montes Claros, Visorrey de estos reynos, saca de la que el Capitán Martin Sánchez de Alcayaga, su padre, dexó… », dans : *MAURTUA, Victor Manuel, Juicio de limites entre el Perú y Bolivia*, IX, Madrid : impr. de los hijos de M.G. Fernandez, 1906, 12 vol., p. 134.
[796] GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p. 494-497.

bien atteint le territoire de Paititi et qu'ils ne sont pas parvenus à assujettir les habitants de cette contrée. Au contraire, ils semblent avoir opté pour une approche diplomatique qui aurait donné naissance à un partenariat entre les deux parties. En effet, le chroniqueur métis déclare que les Mojos rejetaient toute forme de vassalité sans pour autant refuser de coopérer. Il les qualifie d'ailleurs d'« amis » et d'« alliés » des conquérants incas[797]. La situation géographique de Paititi (très éloignée de Cusco), son association récurrente à d'importantes ressources en métaux précieux et l'existence de liens étroits entre Mojos et Incas laissent penser que des échanges purent avoir lieu dans un contexte de partenariat entre les deux entités. Des métaux précieux pourraient ainsi avoir été envoyés à Cusco pour y être transformés en objets ornementaux. Une partie de ces derniers auraient alors été renvoyée vers les communautés installées le long des *ríos* Beni et Mamoré, qui recevaient également des haches en bronze confectionnées au sein du Tahuantinsuyu[798].

D'autant plus qu'un autre détail nous permet d'établir un parallèle avec la situation des Piros de l'Urubamba/Ucayali, dont nous avons suggéré qu'ils aient pu être des partenaires commerciaux des Incas. En effet, Martti Pärssinen et Ari Siiriâinen soupçonnent que le site de Las Piedras, découvert à la confluence des ríos Madre de Dios et Béni (dans le nord de la Bolivie) ait été un avant-poste inca[799], notamment en raison de la découverte sur le site de rares fragments de céramique inca[800]. Le site ne fit l'objet que de deux campagnes de fouilles archéologiques et nous pensons que les recherches sur place mériteraient d'être approfondies afin de déterminer avec plus de certitude la fonction du site et l'identité potentielle de ses occupants. Les éléments avancés nous semblent en effet trop minces pour accepter en l'état l'hypothèse que Las Piedras ait été une forteresse impériale. Cette découverte renforce néanmoins l'idée que les Incas aient pu explorer l'Amazonie jusqu'à la région de Paititi et avoir des contacts avec les peuples locaux, ce qui constituait un préalable indispensable à l'établissement d'un éventuel partenariat avec ces derniers.

---

[797] « *Con estas cosas se admiraron tanto los Musus, que holgaron de recebir la amistad de los Incas y de abraçar su idolatría, sus leyes y costumbres, porque les parescían buenas, y que prometían governarse por ellas y adorar al Sol por su principal Dios. Mas que no querían reconoscer vassallaje al Inca, pues que no los havía vencido y sujetado con las armas. Empero, que holgavan de ser sus amigos y confederados, y que por vía de amistad harían todo lo que conviniesse al servicio del Inca, mas no por vassallaje, que ellos querían ser libres, como lo havían sido sus passados.* », *Ibid.*, p. 496.

[798] TYULENEVA, Vera, *El Paititi. Historia de la busqueda de un reino perdido*, Lima : PUCP Fondo Editorial, 2018, p. 217.

[799] PÄRSSINEN, Martti et SIIRIÄINEN, Ari, *Op.cit.*, 2003, p. 110-118.

[800] SIIRIÄINEN, Ari et KORPISAARI, Antti, *Noticias del proyecto arqueologico finlandés-boliviano en la Amazonia boliviana II*, Helsinki : Department of Archaeology, University of Helsinki-Unidad Nacional de Arqueologia de Bolivia, 2003, p. 33.

Figure 54. Hache inca en bronze (L : 22,7 cm), XV-XVI^{e}, MET

SYNTHÈSE

Tout comme la *mit'a* (le principal mécanisme d'échanges contraints) pouvait contribuer à l'hétérogénéité du paysage économique dans le monde inca, les différents mécanismes en jeu dans le domaine des relations économiques symétriques témoignent de la diversité qui caractérisait le système économique inca. La société, constituée d'une mosaïque de communautés disparates rassemblées sous l'égide du pouvoir central inca, brillait par la capacité de ses membres à multiplier les transactions et les échanges de denrées et de biens extrêmement divers, souvent sous l'œil attentif de l'administration impériale.

Les différentes manifestations d'échanges non-contraints envisagées dans ce chapitre témoignent de cet engagement plus ou moins concret de l'État inca. Celui-ci pouvait ainsi contrôler que des matériaux ou des ressources destinées au seul usage de l'Inca ne circulaient pas frauduleusement sur les marchés communs (au moins au sein des centres administratifs impériaux). Cette surveillance discrète n'empêchait pas les marchands amateurs qui s'adonnaient au commerce de le faire librement, sans être supervisés par l'autorité inca. Le pouvoir central pouvait également rester en retrait, laissant le champ libre aux marchands professionnels pratiquant des échanges de biens à haute valeur symbolique sur des marchés de prestige, installés à proximité des grands sanctuaires du Tahuantinsuyu. Il pourrait même avoir été le principal instigateur d'un commerce extérieur utilisé pour servir les intérêts aussi bien économiques que diplomatiques de l'empire, une théorie esquissée dans cette étude et qui doit encore faire l'objet de recherches approfondies.

La multiplicité des mécanismes en œuvre induisait une diversité des lieux d'échanges disséminés à travers le territoire impérial. Les marchés communs accueillant les activités liées au commerce amateur devaient, pour une partie d'entre eux, avoir lieu au sein des centres administratifs incas les mieux connectés aux sites alentours. Nous pensons qu'ils avaient lieu sur des places aménagées à cet effet. Le commerce professionnel, étroitement lié à l'approvisionnement des pèlerins et des élites en offrandes pour les divinités, devait essentiellement être pratiqué aux abords des sanctuaires. Nous ignorons s'il existait des lieux spécifiquement dédiés à cette activité. Le marché de Cusipata, un peu mieux documenté, nous incite à croire malgré son caractère hybride que ce devait être le cas.

Cette variété des mécanismes et des lieux d'échanges explique que les acteurs de cette vie économique nourrie, à savoir les individus derrière les transactions, se distinguaient nettement

les uns des autres. Nous pensons que les marchands amateurs comptaient dans leurs rangs une grande majorité de femmes. Ces dernières étaient en effet engagées comme les hommes envers l'Inca dans le cadre de la *mit'a*, mais le panel d'activités qui leur était associé étant plus restreint, leur quotidien devait être plus prévisible. Elles pouvaient ainsi se consacrer plus efficacement à une activité économique qui requérait un investissement extrêmement chronophage. Ces marchands amateurs côtoyaient les « marchands de l'Inca », un groupe d'agents impériaux servant à la fois de prospecteurs et de préempteurs au nom du pouvoir central. Leur présence sur les marchés communs garantissait le respect des règles de circulation de certaines marchandises de prestige, comme par exemple les métaux précieux. Elle permettait également à l'État de capter efficacement les flux de petites quantités, très difficilement repérables par ailleurs. Les marchands professionnels devaient respecter des règles et des principes propres à chaque groupe régional, à l'image des *mindaláes* de la région de Quito et des marchands Chincha. Si les premiers sont mieux connus, les seconds souffrent notamment de l'absence d'informations précises à leur sujet dans les chroniques. De la même façon, nous ne disposons à ce jour d'aucune information concernant d'éventuels représentants de l'État inca et de groupes extérieurs au Tahuantinsuyu impliqués dans de potentiels partenariats commerciaux en périphérie de l'empire.

Il semble également important de mettre l'accent sur la singularité individuelle des acteurs du commerce amateur, qui pouvait s'exprimer au sein des diverses communautés assujetties. Chaque foyer disposait d'une liberté de commercer plus importante que présumée jusqu'alors, qui impliquait elle-même des activités de collecte et de prédation trop souvent occultées en dehors des chasses impériales et du travail de production agricole lié à la *mit'a*. C'est en ayant conscience de ces subtilités que nous pouvons envisager plus précisément les produits concernés par le troc généralisé de marchandises. L'histoire, écrite par les Espagnols, a tendance à oublier que la population andine de plus d'une dizaine de millions d'individus, dispersée au sein d'un territoire impérial extrêmement vaste, était constituée de groupes humains qui se distinguaient dans leurs pratiques quotidiennes, leurs modes de vie et leurs degrés de relation avec les Incas de Cusco. Leur unité ne se manifestait à travers la politique et la religion que de manière symbolique, tandis que le lien le plus concret qui existait entre elles était économique et passait notamment par le trafic de marchandises au niveau macro-territorial. Une telle configuration pose évidemment la question du développement au fil du temps de potentielles économies parallèles et de l'existence d'une résistance ou d'une défiance économique locale qui pouvait prendre la forme d'échanges illégaux.

CHAPITRE 4. SUSTENTER ET RÉGALER : L'ALIMENTATION AU CŒUR DU SYSTÈME ÉCONOMIQUE INCA

L'importance de la nourriture et des activités liées à l'alimentation dans le système économique inca a très tôt été mise en évidence par John Murra. Celui-ci distinguait deux types de systèmes agraires coexistant au sein de l'empire inca[801]. D'une part, un système autochtone développé en montagne et constitué de plantes domestiquées localement, adaptées aux conditions andines et dont la culture était assurée grâce à l'eau de pluie. D'autre part, un système importé par les Incas et à la signification cérémonielle, développé autour du maïs, très prisé dans les Andes. Ce dernier était cependant plus exigeant en matière de conditions environnementales puisqu'il s'agit d'une céréale de climat tempéré et chaud, bien adaptée aux zones basses et protégées de la montagne. Cette distinction opérée par l'anthropologue américain quant à l'organisation agricole du Tahuantinsuyu, bien qu'elle doive être nuancée, nous semble pertinente à plus d'un titre. Elle correspond en effet à une réalité de terrain qui ne transparait guère dans les témoignages ethno-historiques et à une nécessité inhérente au système d'économie politique élaboré au cours du règne de Pachacútec Inca Yupanqui.

Le rôle essentiel que tenait l'alimentation dans l'expression concrète et positive du pouvoir inca, témoignant au passage de sa maîtrise sur un environnement extrêmement diversifié, en faisait un outil de cohésion, de stabilisation et de domination au service d'un souverain soucieux de s'attacher l'ensemble de ses sujets. Il s'avérait cependant extrêmement contraignant et requérait un effort logistique conséquent. Nous présentons dans ce chapitre les efforts à la fois matériels et humains consentis par le pouvoir central pour assurer le rôle d'État nourricier ainsi que les avantages qu'il pouvait en retirer, tout en questionnant le rapport qui existait entre les deux afin de mieux comprendre la façon dont l'Inca bénéficiait économiquement et politiquement du système en place.

Nous avons défini deux missions essentielles assurées par le pouvoir que nous désignons par des termes qui nous semblent à la fois parfaitement appropriés et éminemment évocateurs : sustenter et régaler. Ces missions, qui recouvraient l'ensemble des activités liées à la production, la gestion et la consommation des produits agricoles et d'élevage, étaient au cœur du système économique inca. Elles impliquaient la participation d'une frange importante de la

[801] MURRA, John Victor, « Maïs, tubercules et rites agricoles », dans : *Formations économiques et politiques du monde andin*, Lima/Paris : Institut français d'études andines, 2012, p. 112.

population assujettie, qui profitait de manière directe des fruits de son travail puisque c'est bien elle que l'Inca se devait de sustenter au quotidien et de régaler plus ponctuellement. De plus, les objectifs de ces missions étaient bien distincts. Nous allons les exposer dès à présent.

I. SUSTENTER LA POPULATION : L'ALIMENTATION COMME OUTIL DE PÉRENNISATION DES CONQUÊTES IMPÉRIALES

À l'aube de la conquête espagnole, le Tahuantinsuyu abritait une population de plus d'une dizaine de millions d'habitants. Une démographie d'une telle ampleur accentue la taille du défi que représentait pour l'Inca le fait de sustenter ses sujets. Pour autant, et aussi contraignante soit-elle, cette mission revêtait un enjeu crucial, celui de la stabilisation des provinces conquises. En effet, afin d'assurer la pérennité de son entreprise conquérante, le pouvoir central ne pouvait pas uniquement se reposer sur sa puissance militaire, fondée notamment sur le réservoir croissant d'hommes disponibles pour faire la guerre au nom de l'empire. Les peuples andins se soumettaient à l'Inca parce qu'ils étaient soit vaincus militairement, soit convaincus diplomatiquement. Dans les deux cas, la mission du souverain était la même : démontrer sa capacité à améliorer la vie de ses sujets sous peine de rébellion. Commencer par remplir leurs estomacs s'avérait donc une étape incontournable.

Cependant plusieurs facteurs doivent être pris en compte. Premièrement, le caractère hautement diversifié de l'environnement andin, au sein duquel de courtes distances ou de légères variations d'altitude peuvent entrainer d'importantes différences dans la composition de la faune et de la flore[802], impliquait une disparité écologique qui se reflétait nécessairement dans la politique agricole mise en place au niveau local. Elle était ainsi synonyme d'investissements variés, qu'ils soient technologiques ou humains. D'autre part, la volonté inca de maximiser les revenus impériaux avec le moins d'investissement possible, une ligne de conduite qui était à l'origine du concept déjà évoqué dans le Chapitre 2 d'administration directe ou indirecte[803]. La prise en compte de ces facteurs, à la fois importants et difficilement conciliables, explique que la politique agricole adoptée localement ne témoigne que d'une relative uniformité. Le degré d'implication impériale semble en effet variable selon la région de l'empire considérée, loin de l'impression d'homogénéité véhiculée par les chroniques. Le modèle d'exploitation agricole qui y est décrit représente toutefois une forme d'idéal inca qui fut notamment mis en œuvre dans les Andes centrales, dans la partie sud du Chinchasuyu.

[802] MORRIS, Craig, « The Archaeological Study of Andean Exchange », dans : *Actes du XLII^e Congrès International des Américanistes*, IV, Paris, 1978, p. 21-22.
[803] ALCONINI, Sonia et MALPASS, Michael A., « Toward a Better Understanding of Inka Provincialism », dans : *Distant Provinces in the Inka Empire. Toward a Deeper Understanding of Inka Imperialism*, sous la direction de MALPASS, Michael A. et ALCONINI, Sonia, Iowa City : University of Iowa Press, 2010, p. 283.

Concentrons-nous donc dans un premier temps sur cet idéal inca que nous estimons s'inscrire dans un discours éminemment politique de justification de l'entreprise conquérante cusquénienne, rendue notamment possible par la réorganisation agraire des provinces conquises. Ce modèle s'articulait autour de deux axes principaux : la gestion des terres cultivables et la gestion de la production agricole. Ces deux composantes de la mission de l'Inca requéraient un investissement à la fois humain et structurel.

A. LA GESTION DES TERRES CULTIVABLES

Les chroniqueurs espagnols s'accordent tous sur le fait que les Incas menaient une politique expansionniste à grande échelle, imposant ainsi leur domination à de très nombreuses provinces. Chaque conquête s'accompagnait d'un réaménagement plus ou moins important du territoire nouvellement incorporé au Tahuantinsuyu. L'une des priorités de l'Inca était de mettre la main sur les terres cultivables afin de contrôler la production agricole d'une région donnée. Mais tous les peuples soumis n'avaient pas le même degré de développement agraire. L'une des premières missions des agents impériaux envoyés dans ces régions était donc d'inventorier les terres cultivables disponibles afin d'évaluer la capacité productive locale.

1. L'augmentation des terres cultivables

L'inventaire des terres cultivables constituait une opération préalable au lancement des travaux nécessaires à l'accroissement de leur surface, comme le rapporte I. Garcilaso de La Vega[804]. Leur extension était en effet un élément fondamental de l'activité économique inca dont les manifestations concrètes peuvent encore être observées dans de nombreuses régions correspondant à l'ancien territoire du Tahuantinsuyu.

P. Cieza de León indique que certaines provinces aux capacités de production limitées voyaient de cette façon de nombreuses terres stériles être transformées par les ingénieurs incas en parcelles agricoles fertiles, ce qui ne manquait pas d'améliorer le quotidien des populations

[804] « *Habiendo conquistado el Inca cualquier reino o provincia […], mandaba que se aumentasen las tierras de labor (que se entiende, la que llevan maiz)* », GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p. 286.

locales[805]. C'est notamment le cas dans la zone comprise entre Jauja et Huancayo, dans les Andes centrales péruviennes, sous-exploitée lors des deux derniers siècles de l'Intermédiaire Tardif (1100-1400 ap. J.-C.)[806]. La fondation du grand centre administratif d'Hatun Xauxa par le pouvoir central a entrainé un important développement économique de ce territoire et, par extension, de la région alentour. Les fouilles réalisées sur les sites pré-incas situés dans une zone d'un rayon variant de cinq à dix kilomètres autour du centre administratif inca (et qui restèrent occupés suite à l'arrivée des Incas) ont montré que nombre d'entre eux furent transformés en centre exclusivement dédiés aux activités agricoles. La découverte de matériel spécifiquement lié à ce domaine et l'absence d'outils destinés à d'autres pratiques plaident en ce sens[807]. Cette zone abritait de plus d'importantes surfaces de terre propices à l'agriculture, qui furent intensément exploitées à partir de l'époque inca, une idée renforcée par l'implantation conséquente de structures de stockage autour d'Hatun Xauxa. En Argentine, dans la région de Jujuy, les sites de Cocteco et Rodera sont associés à une zone cultivable de 6000ha, aménagée à l'époque inca et repérée dans les années 1990 grâce à des opérations de photogrammétrie[808]. D'autres régions du Tahuantinsuyu voyaient simplement les structures agricoles préexistantes être développées sous l'impulsion des Incas. C'est le cas de la vallée de Cinti, en Bolivie, où l'intensification de l'activité agricole se traduit par l'extension du système de terrasses dans toutes les zones de la vallée[809], un procédé extrêmement fréquent dans l'entreprise économique inca. L'augmentation des terres cultivables dans les Andes passait en effet quasi-systématiquement par la construction de terrasses agricoles dites « *andenes* ».

Ces *andenes* sont des terrasses artificielles permettant d'accroître le potentiel productif des montagnes ou des collines en exploitant plus efficacement leurs versants. En effet, dans le domaine de l'agriculture, la principale difficulté rencontrée par les Incas concernant l'environnement andin était que seul le fond des vallées est adapté à l'installation de champs,

[805] « *Y como siempre los Incas hiciesen buenas obras á los questaban puestos en su señorío, sin consentir que fuesen agraviados, ni que les llevasen tributos demasiados, ni que les fuesen hechos otros desafueros, sin lo cual, muchos que tenian provincias estériles y que en ellas sus pasados habian vivido con necesidad, les daban órden que las hacian fértiles y abundantes ; proveyéndoles de las cosas que en ella habia necesidad* », CIEZA DE LEÓN, Pedro de, *Op.cit.*, 2013, p. 54.
[806] D'ALTROY, Terence N., *Op.cit.*, 2015, p. 108.
[807] D'ALTROY, Terence N., *Provincial Power in the Inka Empire*, Washington, DC : Smithsonian Institution, 1992, p. 155-159.
[808] ALBECK, Marie E. et SCATTOLIN, M. Cristina, « Cálculo fotogramétrico de superficies de cultivo en Coctaca y Rodero, Quebrada de Humahuaca », *Avances en Arqueología*, 1991, nº 1, p. 54.
[809] RIVERA CASANOVAS, Claudia, « Forms of Imperial Control and the Negociation of Local Autonomy in the Cinti Valley of Bolivia », dans : *Distant Provinces in the Inka Empire. Toward a Deeper Understanding of Inka Imperialism*, sous la direction de MALPASS, Michael A. et ALCONINI, Sonia, Iowa City : University of Iowa Press, 2010, p. 166-167.

aisément irrigués par la proximité d'un *río* fournissant l'eau nécessaire aux cultures. Quelques canaux d'irrigation suffisaient alors à alimenter en eau les champs les plus éloignés, parfois surélevés. Cette technique est désignée par le nom de *camellones* (ou *waru waru*). Elle est bien antérieure à l'aménagement des premiers *andenes* et est attestée aussi bien dans l'*Altiplano* bolivien[810] que dans les basses-terres tropicales[811]. Les terres bordant immédiatement les *ríos* sur les territoires côtiers arides, comme dans le cas des plaines inondables cultivées par les populations Paracas et Nasca sur la côte sud du Pérou[812], pouvaient également être exploitées lors des périodes de baisse des eaux[813]. L'existence de champs immergés associés à des sites de l'Horizon Moyen (600-1100 ap. J.-C.) et de l'Intermédiaire Tardif (1100-1400 ap. J.-C.) dans les vallées de Chilca, Nepeña, Santa, Virú, Moche et Chicama[814] laisse penser que cette pratique pouvait être ponctuellement utilisée en complément des champs irrigués. Cependant, dès lors que le relief devenait plus accidenté, les terres planes venaient à manquer. Afin de résoudre ce problème, qui pouvait empêcher les communautés de certaines régions de produire un important surplus agricole, les Incas décidèrent de construire des terrasses agricoles artificielles. Au-delà du fait qu'elles permettaient d'accroître la surface des terres cultivables, ces *andenes* présentaient plusieurs avantages. En effet, de par leur parfaite adaptation à l'agriculture en zone accidentée, ces terrasses à degrés permettaient de stabiliser les flancs des montagnes et se prêtaient aisément à l'installation de canaux permettant de distribuer l'eau du niveau le plus haut vers les niveaux inférieurs. L'érosion des sols en était ainsi grandement réduite. Ces terrasses amélioraient également la résistance du terrain aux conditions climatiques, notamment en altitude, puisqu'elles conféraient à la terre la capacité de conserver la chaleur emmagasinée lors de l'exposition au Soleil.

Cette précieuse aptitude pourrait être à l'origine de l'élaboration dans la région de Cusco du site de Moray, abritant quatre *muyu*. Ces derniers s'apparentent à des cônes inversés dont les degrés servaient de terrasses agricoles (**Figure 55**). John Earls et Gabriela Cervantes le

[810] ERICKSON, Clark, « Waru waru: Una tecnología agrícola del altiplano prehistórico », dans : *Andenes y camellones en el Perú Andino: Historia, presente y futuro*, Lima : Consejo Nacional de Ciencia y Tecnología, Moscazul, 1986, p. 77-78.
[811] ERICKSON, Clark, « Agricultura en camellones prehispánicos en las tierras bajas de Bolivia: Posibilidades de desarrollo en el trópico húmedo », dans : *Los camellones y chinampas tropicales: Memorias del Simposio-Taller Internacional sobre Camellones y Chinampas Tropicales*, Mérida : Ediciones de la Universidad Autónomo de Yucatán, 1999, p. 44-51.
[812] VAN GIJSEGHEM, Hendrik, « A Frontier Perspective on Paracas and Nasca Ethnogenesis », *Latin American Antiquity*, 2006, Vol. 17, nº 4, p. 424.
[813] TANTALEÁN, Henry, « Paisajes rituales y políticos Paracas en el valle de Chincha, Costa sur del Perú », *Latin American Antiquity*, 2016, Vol. 27, nº 4, p. 492.
[814] PARSONS, Jeffrey R. et PSUTY, Norbert R., « Fields and Prehispanic Subsistence on the Peruvian Coast », *American Antiquity*, 1975, Vol. 40, nº 3, p. 280-281.

soupçonnent en effet d'avoir constitué un système de contrôle de la tolérance des cultures vis-à-vis du milieu ambiant[815]. Si les terrasses à degrés structurées en cercles concentriques pouvaient être associées à des activités rituelles, elles pourraient également avoir permis d'observer la réaction des cultures cantonnées à des secteurs microclimatiques lorsqu'elles étaient exposées à des conditions macroclimatiques extrêmes. Cette idée découle de la mesure de la température du sol réalisée par J. Earls en plusieurs points des degrés du *muyu* A un jour par mois durant un peu plus d'un an. Les importants écarts de température de la terre constatés d'un degré à l'autre du *muyu* (allant jusqu'à 10°C) lors de relevés réalisés simultanément, notamment au cours de la période s'étendant d'août à octobre, ont été mis en relation avec les conditions climatiques observées à différents niveaux d'altitude. C'est ce qui explique la théorie selon laquelle chaque degré – et même chaque portion de degré – correspondait à un niveau d'altitude spécifique où était pratiqué l'agriculture sur terrasses[816]. Le niveau en question était déterminé par l'ensoleillement de chaque degré et son impact sur la température du sol. Un tel dispositif aurait servi à déterminer les limites des variables climatiques tolérées, notamment par le maïs, en fonction de l'altitude à laquelle il était cultivé. Une trop forte perturbation des cultures en réaction à certaines conditions extrêmes aurait ainsi servi de signal d'alarme à toute la région de Cusco. Il était dès lors possible d'anticiper les problèmes de production à l'échelle de la région et de mettre en place un plan pour compenser les pertes ou modifier temporairement la planification agricole locale. Cette interprétation reste évidemment théorique. Cependant, l'investissement humain colossal nécessaire à l'élaboration du site de Moray contraste fortement avec son faible rendement agricole, estimé au maximum à 8700 kg de maïs par an, soit de quoi nourrir seulement quarante-cinq personnes environ sur une même période[817]. Cette observation renforce l'idée que ces infrastructures devaient avoir une fonction ne relevant pas strictement de la production alimentaire, mais peut-être plutôt symbolique ou technologique.

Les *andenes* incas n'étaient donc pas de simples terrasses basiques, leur structure élaborée faisant écho à la complexité de leurs fonctions. Elles se composaient ainsi d'une plateforme de terre servant à la culture et d'un mur de soutènement la supportant[818]. Cette dernière était notamment constituée d'un niveau de pierres, de gravier et de terre dont la fonction était de drainer l'eau, évitant ainsi que cette dernière ne s'accumule dans la plateforme et fragilise la

[815] EARLS, John C. et CERVANTES, Gabriela, « Inka Cosmology in Moray. Astronomy, Agriculture, and Pilgrimage », dans : *The Inka Empire: A Multidisciplinary Approach*, sous la direction de SHIMADA, Izumi, Austin : University of Texas Press, 2015, p. 135.
[816] *Ibid.*, p. 133-134.
[817] *Ibid.*, p. 125.
[818] URTON, Gary et VON HAGEN, Adriana, *Op.cit.*, p. 271-272.

structure globale. Elle pouvait également présenter un dénivelé de 5 à 10% en direction du mur de soutènement. Ce dernier s'inclinait légèrement du côté de la masse de terre et permettait de réguler le volume d'écoulement de l'eau, notamment au moment d'irriguer la terrasse ou durant la saison des pluies[819]. Lorsque les *andenes* ne présentaient pas d'escalier intégré, des pierres saillantes le long du mur de soutènement servaient de marches permettant de passer rapidement d'un niveau à un autre. Les différents modèles d'*andenes* observés à travers le Tahuantinsuyu se distinguaient par la façon dont l'escalier desservant les différentes plateformes était intégré, ainsi que par la disposition des plateformes qui étaient parfois installées à différents niveaux, complexifiant ainsi la structure générale en ajoutant davantage de degrés (**Figure 56**). Ces terrasses constituaient un outil central dans la politique inca d'extension des terres cultivables car elles pouvaient être adaptées à toutes les particularités du relief andin.

Figure 55. Terrasses agricoles organisées en cercles concentriques sur le site inca de Moray, situé dans la région de Cusco (crédits photo : David Barreiro)

[819] *Qhapaq Ñan, Andean Road System. World Heritage Nomination*, 2014, p. 90.

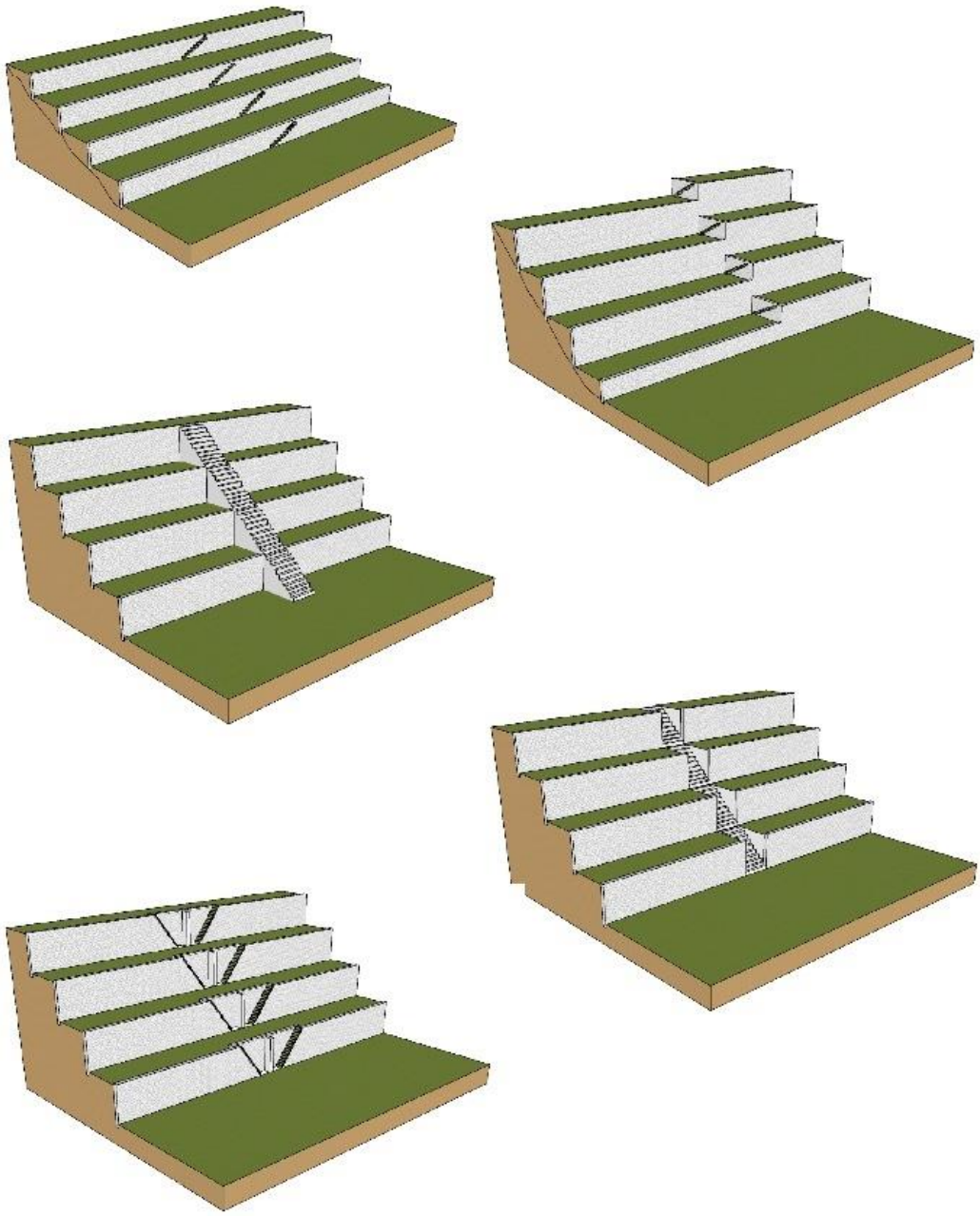

Figure 56. Différentes formes d'*andenes* observées à travers le Tahuantinsuyu. De haut en bas : Yucay – Pisac – Machu Picchu – Ollantaytambo – Huchuy Cusco (Infographie : D. Barreiro - Source : *Qhapaq Ñan, Andean Road System. World Heritage Nomination*, 2014, p. 90-92)

2. La division des terres cultivables

L'augmentation de la surface des terres cultivables était entreprise dans un but bien précis : fournir à l'Inca un maximum de revenus de nature agricole sous forme de denrées consommables, qui pouvaient être utilisées de différentes manières. En effet, lorsqu'une province était conquise et tombait sous la coupe du souverain, l'ensemble des terres passait symboliquement sous le contrôle de ce dernier. Les autorités procédaient alors à une division de ces terres agricoles. I. Garcilaso de la Vega[820] et J. Polo de Ondegardo[821] s'accordent sur le caractère tripartite de cette division. Une partie des terres appartenait au Soleil, une autre revenait à l'Inca et la dernière était allouée à la population locale afin qu'elle puisse subvenir à ses besoins alimentaires quotidiens. Si le principe semble simple, les témoignages des chroniqueurs divergent cependant quant à la proportion associée à chaque partie. Partage relativement équilibré selon I. Garcilaso de la Vega, à l'avantage de l'Inca selon J. Polo de Ondegardo, la question n'est à l'heure actuelle toujours pas tranchée. Le positionnement du chroniqueur métis n'a rien d'étonnant, puisqu'il semble prompt à insister sur les bienfaits de l'expansion inca à travers les Andes. Nous avons ainsi tendance à donner plus de crédit aux affirmations de J. Polo de Ondegardo. Cependant, il est possible qu'il s'agisse simplement d'une divergence d'interprétation de la part de chacun des chroniqueurs. Nous pensons en effet que les parts de l'Inca et des communautés locales pourraient avoir été relativement similaires en matière de superficie. L'un pourrait considérer cela comme un partage équilibré entre deux entités distinctes tandis que l'autre le verrait comme une division déséquilibrée, les membres d'une communauté locale étant bien plus nombreux que le seul Inca. Bien que nous sachions que les agents de l'État inca délimitaient les différentes parcelles de terre à l'aide de bornes,

[820] « *Las tierras de pan y las que no eran de pan, sino de otros frutos y legumbres que los indios sembraban, repartía el Inca en tres partes. La primera, para el sol y sus templos, sacerdotes y ministros. La segunda, para el patrimonio real, de cuyos frutos sustentaban a los gobernadores y ministros regios que andaban fuera de sus patrias, de donde también se sacaba su parte para los pósitos comunes. La otra tercera parte, para los naturales de la provincia y moradores de cada pueblo. Daban a cada vecino su parte, la cual bastaba a sustentar su casa. Esta repartimiento hacía el Inca en todas las provincias de su imperio.* », GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit*, p. 319.

[821] « *En todo el reino, en cada [pueblo] dividió las tierras en esta forma : una parte de ella aplicó para la religión dividiéndola entre el Sol y el Pachayachacho y el Trueno que llaman ellos Chuquilla y la Pachamama y los muertos y otras guacas y adoratorios universales y particulares del pueblo. […] Otra parte de las tierras aplicó el Inca para sí, señaladamente, las cuales asimismo sembraban y cogían y ponían en sus depósitos y se la llevaban al Cusco al tiempo sobredicho, conforme a la necesidad que había. […] Y así esta parte del Inca no hay duda sino que – de todas tres – era la mayor.* », ONDEGARDO, Polo, *Op.cit.*, p. 102-106.

comme le rapporte P. Cieza de León qui n'en précise pas la nature[822], les fouilles archéologiques ne nous ont pas permis de découvrir en quoi consistaient ces dernières. Cependant, nous savons que les villages et provinces pouvaient être délimités soit par l'installation de marqueurs, soit par des éléments du paysage constituant des bornes naturelles, précisément nommées et connues de tous[823]. La démarcation et la signalisation, quelle que soit l'échelle considérée, étaient donc manifestement centrales dans l'organisation du territoire au sein du Tahuantinsuyu. L'absence d'éléments de preuve concrets concernant les bornes délimitant les terres cultivables (notamment les champs) évoquées par les chroniqueurs ne doit pas nous faire douter de leur existence. Leur disparition pourrait ainsi être liée à la nature périssable des matériaux qui les composaient. J. de Betanzos[824] signale d'ailleurs que les Incas avaient conscience de la possible dégradation ou disparition des bornes de délimitation. Pachacútec Inca Yupanqui fit ainsi installer des bornes d'envergure aux abords de certains chemins d'accès aux canaux ou des limites de certains territoires. Il demanda également que des tas de charbon soit déposés près de ces bornes afin que, si elles venaient à tomber, le charbon répandu au sol permette aux gens de se repérer et de savoir où se trouvait la limite exacte des terres.

La matérialisation des limites de chaque parcelle était un enjeu de taille, puisque le produit de la terre pouvait prendre des directions différentes. Les parcelles allouées au Soleil, c'est-à-dire plus concrètement aux temples dédiés à Inti et aux prêtres et femmes choisies qui servaient le dieu, étaient principalement exploitées par des tributaires. C'était notamment le cas lorsque les terres cultivées s'étendaient sur une surface très importante aux alentours des grands centres administratifs incas, qui accueillaient temporairement et selon un principe d'alternance des individus engagés auprès de l'État[825] dans le cadre de la *mit'a*. La population installée de manière permanente sur certains de ces sites semble en effet avoir été restreinte, comme c'était

[822] « *y para que no tuviesen enojo sobre los campos y heredades, los mismos Incas les repartieron los términos, señalando lo que cada uno habia de tener, en donde se puso límites, para conocimiento de los que habian y despues dellos nasciesen.* », CIEZA DE LEÓN, Pedro de, *Op.cit.,* p. 89.

[823] « *Además de esto mandaba que, conforme a la cuenta y medida que se había hecho de la provincia, le pusiesen sus mojoneras y linderos para que estuviese dividida de sus comarcanas. Y para que en los tiempos venideros no se causase alguna confusión ponía nombres propios y nuevos a los montes y collados, campos, prados y fuentes y a los demás lugares, cada uno de por sí. […] Y prohibía que estos campos y sitios universales, señalados y medidos dentro de los términos de cada pueblo, en ninguna manera se confundiesen. Ni los pastos y montes ni las demás cosas las tuviesen por comunes, sino entre los naturales de la tal provincia o entre los vecinos de tal pueblo.* », GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.,* p. 317.

[824] « *mandándoles que pusiesen sus linderos e mojones altos, de tal manera hechos que nunca se perdiesen ; debajo de los cuales mojones y de cada uno de ellos, mandó que fuese puesta cierta carga de carbón, diciendo que si en algún tiempo se cayese el mojón, que por el carbón que allí se hallase se conocerían los linderos de la tales tierras.* », BETANZOS, Juan de, *Op.cit.*, p. 94.

[825] MORRIS, Craig et THOMPSON, Donald E., « Huanuco Viejo: An Inca Administrative Center », *American Antiquity,* 1970, Vol. 35, nº 03, p. 358.

par exemple le cas à Huánuco Pampa. Les terres du Soleil devaient principalement fournir du maïs afin d'approvisionner les temples et les *acllahuasi* dont les activités rituelles requéraient une importante quantité de céréales. La production de *chicha* étant au cœur de l'activité des *aclla,* à la fois dans le cadre du culte solaire et des banquets rituels donnés périodiquement par l'Inca, la proportion des terres attribuées au Soleil ne doit donc pas être sous-estimée. Le plus probable est qu'elle variait en fonction du contexte local, s'ajustant aux besoins des structures religieuses plus ou moins importantes installées par l'Inca. À l'échelle du Tahuantinsuyu, elle était nécessairement moins importante que la part des terres revenant à l'Inca, dont le revenu servait à approvisionner une grande partie de l'administration étatique.

Il est néanmoins possible qu'une confusion soit intervenue entre les « terres de l'Inca » et les domaines impériaux, ces derniers étant des sites érigés sur ordre de l'Inca pour son usage personnel et celui de ses proches[826]. Ils étaient principalement installés dans ce que nous désignons aujourd'hui comme la « vallée sacrée », qui suit le cours du *río* Urubamba. Ces domaines constituaient des lieux stratégiques pour le souverain et son lignage. En effet, après le décès d'un Inca, sa *panaka* jouissait à la fois des infrastructures et du produit de l'exploitation des terres agricoles associées à ces sites. Le fait que des terres aient directement appartenu à l'Inca expliquerait le principe de division tripartite évoqué par les chroniqueurs espagnols, et généralisé sous leur plume à l'ensemble du Tahuantinsuyu, alors qu'il ne s'agissait peut-être que d'une particularité locale. Nous pensons ainsi que les terres associées par les chroniqueurs à l'Inca ne se cantonnaient en réalité qu'aux domaines impériaux, ce qui implique que la proportion des terres de l'Inca à l'échelle du Tahuantinsuyu ait été très réduite. Cela impliquerait que les populations locales et le Soleil se soient partagés la majorité des terres cultivables, ce qui n'aurait rien d'illogique. La spoliation d'une trop grande partie des terres agricoles aurait été perçue comme un motif de rébellion répétée, ce qui ne faisait pas les affaires du pouvoir central. Tant que les parcelles attribuées aux populations locales suffisaient à assurer leur alimentation quotidienne (certainement agrémentée grâce aux échanges réalisés sur les marchés communs), la prise de possession par le Soleil d'une grande partie des terres ne devait concrètement pas poser de problème aux chefs locaux. La soumission à Inti était de plus actée par la présence d'une représentation du père de l'Inca dans les temples et sanctuaires des peuples soumis et par le fait que les divinités locales étaient symboliquement « prises en otage » au sein du *Coricancha* où leurs effigies étaient détenues[827]. La position dominante du Soleil

[826] BETANZOS, Juan de, *Op.cit.*, p. 208.
[827] ONDEGARDO, Polo, *Op.cit.*, p. 176-178.

était donc, aux yeux de tous, clairement établie. De ce fait, l'Inca étant à la fois sa manifestation terrestre et l'incarnation de l'autorité politique supérieure, les terres du Soleil devaient servir les intérêts de l'État sans distinction de préoccupations, qu'elles aient été économiques, politiques ou religieuses. Nous estimons donc que les terres du Soleil devaient être les plus vastes, d'une envergure bien supérieure à celles strictement possédées par l'Inca. Leur proportion par rapport aux terres des populations locales devait varier en fonction des disparités démographiques et écologiques qui caractérisaient le Tahuantinsuyu et du degré d'investissement structurel consenti au niveau local par le pouvoir central.

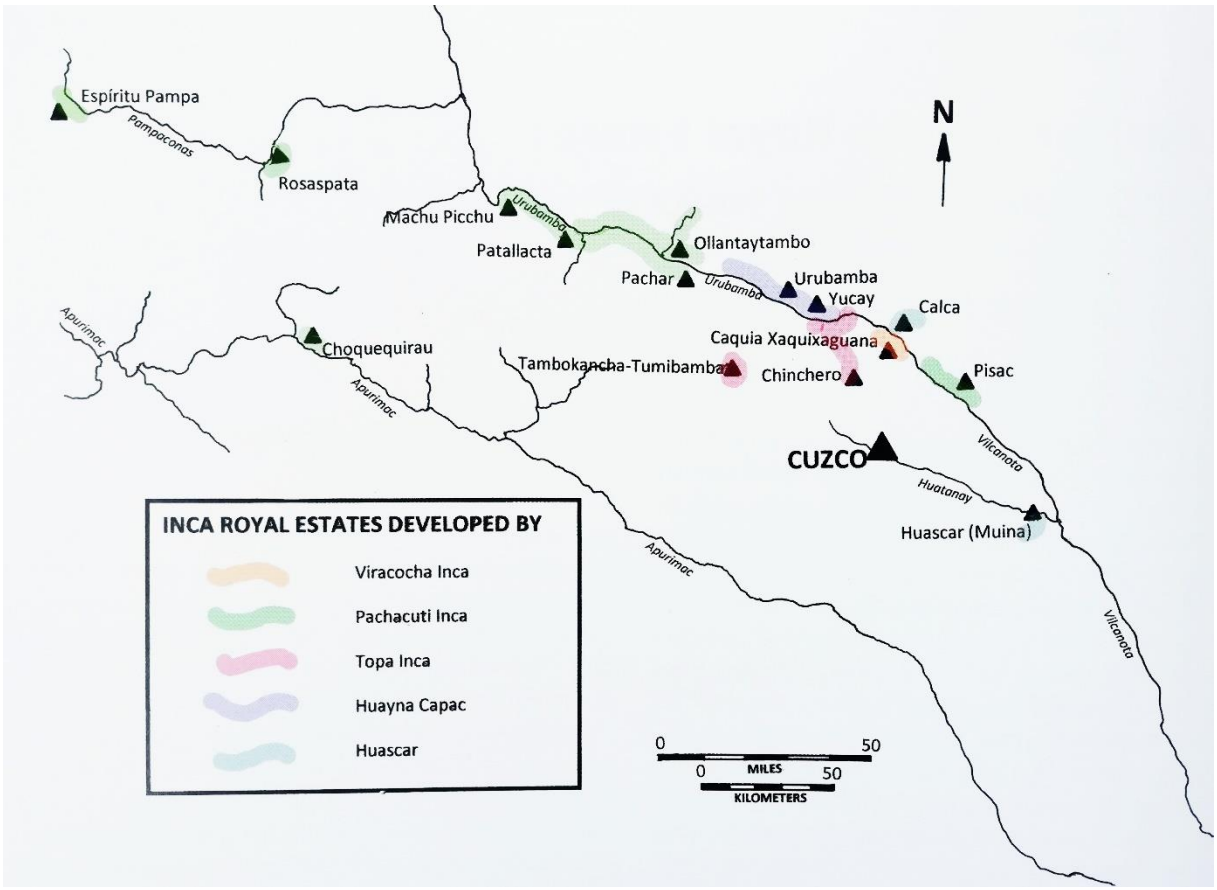

Figure 57. Carte des domaines impériaux (source : NILES, Susan A., « Considering Inka Royal Estates », dans *The Inka Empire. A Multidisciplinary Approach*, sous la direction de SHIMADA, Izumi, 2015, p. 234)

3. L'exploitation des terres cultivables

La division tripartite des terres cultivables s'accompagnait d'une subdivision en parcelles afin de faciliter la répartition du travail entre les membres d'une communauté donnée. Chaque parcelle équivalait à un *tupu* (soit un terrain d'une surface potentielle d'environ 870 m²)[828], elle-même subdivisable en demi-*tupu*. Comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, le *tupu* constituait la surface de terre que recevait chaque cellule domestique nouvellement établie, c'est-à-dire chaque couple sans enfant, pour assurer sa subsistance[829]. Cette unité de mesure des terres labourables servait aussi bien dans le cadre privé qu'institutionnel puisque l'exploitation des terres dont le produit revenait à l'État était assurée par les *mit'ayuq* engagés envers l'Inca dans le cadre de la *mit'a* agricole. Chaque tributaire affecté à cette catégorie de travaux était responsable d'une parcelle qu'il exploitait pour le compte du souverain cusquénien. Elle devait correspondre au maximum à un *tupu* de terre afin de ne pas surcharger de travail les *mit'ayuq* et de ne pas créer de déséquilibre entre les efforts fournis dans le cadre privé et dans le cadre du service de travail obligatoire.

Les semences utilisées étaient fournies par l'État[830] en fonction des conditions climatiques qui prévalaient sur le territoire de chaque communauté. Il était en effet nécessaire, dans un souci de productivité, d'adapter les choix de culture à l'environnement ambiant. Cette volonté du pouvoir inca de produire en permanence d'importantes quantités de surplus alimentaires, notamment de maïs[831], explique que la plupart des terres cultivables étaient enrichies. Le fumier utilisé pour rendre les terres plus fertiles n'était cependant pas le même partout. I. Garcilaso de la Vega distingue ainsi trois pratiques différentes[832]. Dans la vallée de Cusco et plus globalement dans la *Sierra*, aux altitudes où se concentraient d'importantes densités de

[828] ROMERO, Emilio, *Op.cit.*, p. 110.
[829] GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p. 290.
[830] « *La semilla para sembrarla daba el dueño de la tierra (que es el sol o el rey)* », GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p. 294.
[831] « *(el Inca) les mandó a todos (los curacas) que fuesen a sus tierras y descansasen y se holgasen, mandándoles y encargándoles que siempre tuviesen especial cuidado de sembrar grandes sementeras de maíz y de las demas comidas* », BETANZOS, Juan de, *Op.cit.*, p. 137.
[832] « *Estercolaban las tierras para fertilizarlas. Y es de notar que en todo el valle del Cozco (y casi en toda la serranía) echaban al maíz estiércol de gente, porque dicen que es el mejor. Procuránlo haber con gran cuidado y diligencia y lo tienen enjuto y hecho polvo para cuando hayan de sembrar el maíz. En todo el Collao, en más de 150 leguas de largo donde por ser tierra muy fría no se da el maíz, echan las sementeras de las papas y las demás legumbres estiércol de ganado. Dicen que es de más provecho que otro alguno. En la costa de la mar, desde más abajo de Arequepa hasta Tarapacá (que son más de 200 leguas de costa) no echan otro estiércol sino el de los pájaros marinos, que los hay en toda la costa del Perú grandes y chicos.* », GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p. 291.

population, les terres agricoles étaient fertilisées avec des excréments humains qui étaient ramassés, séchés et réduits en poudre, avant d'être dispersés et étalés sur les parcelles cultivées. Dans le Collao, et plus généralement dans le cas de la culture de *papa* à haute altitude, la terre était enrichie grâce aux excréments des très nombreux camélidés de la *puna*. Enfin, dans les basses-terres du sud du Chinchasuyu, du Cuntisuyu et du nord du Collasuyu, les terres étaient fertilisées grâce au guano qui constituait le fertilisant naturel le plus efficace qui existait au sein de l'empire inca. La découverte de nombreux artefacts préhispaniques en contexte archéologique sur les îles Chincha, situées à environ vingt kilomètres au large de Pisco, témoigne de l'exploitation précoce des ressources en guano de la côte Pacifique[833]. Cette proximité géographique avec le site de Huaca La Centinela (une trentaine de kilomètres à vol d'oiseau) pose d'ailleurs la question d'un éventuel commerce du guano par les marchands Chincha à l'époque inca, ce dont nous doutons cependant en raison de l'inflexibilité dont semblent avoir fait preuve les Incas au sujet de cette ressource. En effet, avant la surexploitation des dépôts naturels débutée au XIX^{e} siècle[834], certains peuples côtiers de l'aire andine disposaient d'importantes quantités de ces excréments aviaires déposés naturellement sur des îles proches du littoral Pacifique. Néanmoins l'abondance (très localisée) de guano n'enlevait rien à sa préciosité[835] et le pouvoir central mit très tôt en place des lois strictes encadrant la protection des oiseaux de la côte et des zones abritant leurs nids, punissant de mort quiconque s'en affranchirait. Les ilots en question étaient attribués administrativement à une ou plusieurs communautés afin que le guano soit réparti en fonction des besoins de chacun et une surexploitation des ressources était sévèrement châtiée[836]. Une dernière pratique, plus sporadique (peut-être seulement en vigueur sur la côte du Cuntisuyu), consistait à fertiliser la terre avec des têtes de sardines. Ce poisson était pêché en grande quantité dans les eaux du

[833] KUBLER, George, « Guano Archaeology », *Memoirs of the Society for American Archaeology*, 1948, Vol. 4, p. 30-34.
[834] CUSHMAN, Gregory T., « « The Most Valuable Birds in the World »: International Conservation Science and the Revival of Peru's Guano Industry », *Environmental History* 2005, Vol. 10, n^{o} 3, p. 478-482.
[835] COVEY, R. Alan, *Op.cit.*, 2000, p. 133.
[836] « *Y andan en bandas tan grandes que son increíbles si no se ven. Crían unos islotes despoblados que hay por aquella costa y es tanto el estiércol que en ellos déjà que también es increíble : de lejos parecen los montones del estiércol puntas de alguna Sierra nevada. En tiempo de los reyes Incas había tanta vigilancia en guardar aquellas aves que al tiemp de la cría a nadie era lícito entrar en las islas so pena de la vida, para que no las asombrasen y echasen de sus nidos. Tampoco era lícito matarlas en ningún tiempo, dentro ni fuera de las islas, so la misma pena. Cada isla estaba, por orden del Inca, señalada para tal o tal provincia y si la isla era grande la daban a dos o tres provincias. Poníanles mojones para que los de una provincia no se entrasen en el distrito de otra y repartiéndola más en particular daban con el mismo límite a cada pueblo su parte y a cada vecino la suya, tanteando la cantidad de estiércol que había menester. Y so pena de muerte no podía el vecino de un pueblo tomar estiércol del término ajeno, porque era hurto. Ni de su mismo término podía sacar más de la cantidad que le estaba tasada conforme a sus tierra (que era bastante) y la demasía le castigaban por el desacato.* », GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p. 291-292.

Pacifique par les peuples amérindiens depuis au moins le troisième millénaire avant notre ère, comme en témoignent les découvertes réalisées sur le site d'El Aspero[837], un satellite côtier de la civilisation Caral situé sur la rive nord du río Supe[838].

Les moyens engagés par l'État pour développer l'agriculture à travers le Tahuantinsuyu et augmenter la production de denrées alimentaires[839] étaient donc à la fois humains, infrastructurels, logistiques et législatifs. L'ensemble des *mit'ayuq* affectés aux travaux agricoles profitait de l'implantation ou de l'extension des réseaux de terrasses agricoles consécutives à la conquête inca, cultivant une terre dont la fertilité était accrue par la logistique mise au point et strictement encadrée par l'État, et ce grâce aux semences intégralement fournies par le pouvoir central. Cependant, la mission de l'Inca qui était de sustenter son peuple impliquait un investissement bien plus conséquent puisque, une fois cet important surplus produit, il incombait à l'État de gérer ce volume de denrées. Il lui fallait alors répartir la production entre différents lieux de stockage de manière à pouvoir la redistribuer efficacement à ses sujets dès que le besoin s'en faisait sentir.

B. GESTION ET REDISTRIBUTION DE LA PRODUCTION AGRICOLE

La gestion et la redistribution de la production agricole représentaient un défi bien plus important qu'il n'y paraît en raison de la stratégie adoptée par le pouvoir central inca. En effet, celui-ci ne souhaitait pas que les réserves créées échappent à son contrôle, ce qui explique que le stockage au niveau local des denrées agricoles produites dans le cadre de la *mit'a* n'était pas systématique. Le produit du tribut, notamment dans le cas de la côte Pacifique et des basses-terres aussi bien occidentales qu'orientales, était ainsi en grande partie acheminé vers des lieux de stockage situés dans les hautes-terres andines. Ces dernières constituaient un territoire administré plus étroitement par le pouvoir central inca qui supervisait le bon fonctionnement de l'empire depuis les nombreux centres administratifs d'envergure implantés le long de la *Sierra*.

[837] SHADY, Ruth, PALOMINO, David, MACHACUAY, Marco, *et al.*, *Aspero. Ciudad pesquera de la Civilizacion Caral, 5000 años de ciencia y tecnología pesquera*, Lima : Ministerio de Cultura, 2015, p. 18-22.
[838] A la jonction entre côte centrale et côte nord du Pérou.
[839] LEVINE, Terry Y., « Inka Labor Service at the Regional Level : The Functional Reality », *Ethnohistory*, 1987, Vol. 34, n° 1, p. 40.

Ce choix de concentrer les ressources alimentaires – selon un principe que nous pourrions qualifier de centralisation fragmentée – impliquait pour l'État inca un investissement massif. Il devait en effet, d'une part, s'assurer de la construction et de l'entretien de routes praticables et de structures de stockage nombreuses et adaptées à la conservation de denrées alimentaires. De plus, il lui fallait consacrer une partie de la force de travail captée grâce à la *mit'a* au transport des produits concernés. C'est ici l'investissement infrastructurel et technologique directement lié au stockage et à la redistribution des denrées qui nous intéresse.

1. Stockage et conservation des denrées alimentaires

Bien que les denrées alimentaires aient souvent été acheminées jusque sur les sites des vallées hautes et de la *Sierra*, elles pouvaient également être entreposées localement dans les basses-terres côtières du Tahuantinsuyu. En effet, des structures de stockage ont été découvertes dans toutes les régions de l'empire mais dans des proportions différentes. Ces structures s'apparentaient à des entrepôts individuels qui pouvaient être groupés afin de former un complexe de stockage dont la taille variait en fonction du nombre d'unités le composant. Une unité (ou structure) de stockage était désignée par le terme quechua de *qollqa*.

a. L'architecture des structures de stockage

Les *qollqa* pouvaient prendre différentes formes : leur plan pouvait être circulaire ou rectangulaire. Tandis que les unités de stockage circulaires ne comprenaient qu'une seule chambre, les structures rectangulaires pouvaient être subdivisées en plusieurs espaces distincts[840], les plus longues présentant souvent une hauteur sous plafond importante (**Figures 58 et 59**). Les structures rectangulaires les plus imposantes se rencontraient principalement dans la région de Cusco, les plus célèbres exemples étant certainement les *qollqa* nichées sur les hauteurs faisant face au site d'Ollantaytambo (**Figure 60**). Néanmoins, des entrepôts circulaires et rectangulaires aux dimensions plus modestes étaient beaucoup plus fréquents dans le reste de l'empire et pouvaient être employés simultanément au sein d'un même complexe de

[840] NAIR, Stella et PROTZEN, Jean-Pierre, « The Inka Built Environment », dans : *The Inka Empire: A Multidisciplinary Approach*, sous la direction de SHIMADA, Izumi, Austin : University of Texas Press, 2015, p. 221.

stockage. C'est notamment ce que nous observons sur les plus grands sites de stockage disséminés sur les collines de la vallée de Mantaro, aux alentours du centre administratif d'Hatun Xauxa. Les structures y sont regroupées dans différentes configurations, formant soit des lignes constituées d'une seule forme de *qollqa*, soit des lignes constituées de groupes de formes alternant[841]. Ces lignes pouvaient comprendre plusieurs dizaines d'unités de stockage. Ces structures furent repérées au cours de trois campagnes de prospection et de reconnaissance menées dans les Andes centrales (notamment dans la région du Junín) à la fin des années 1970. Elles ont été identifiées sur le terrain comme étant des *qollqa* incas, notamment en raison de leur architecture et des tessons de céramique découverts au sol ou lors de fouilles (ces dernières n'ayant pas été systématiques en raison du très grand nombre de structures dans la zone)[842]. Elles étaient aisément accessibles depuis Hatun Xauxa. Trois alignements importants constitués au total de 135 *qollqa* (116 circulaires et 19 rectangulaires) sont encore visibles sur le site de Chakamarka[843], situé lui-aussi dans la région du Junín et bordant le tronçon du *Qhapaq Ñan* reliant Tarmatambo et Pumpu (**Figures 61 et 62**). Le même genre d'alignement, plus conséquent encore et concernant cette fois des *qollqa* rectangulaires, est également observable dans le secteur VIIIB de Huánuco Pampa[844].

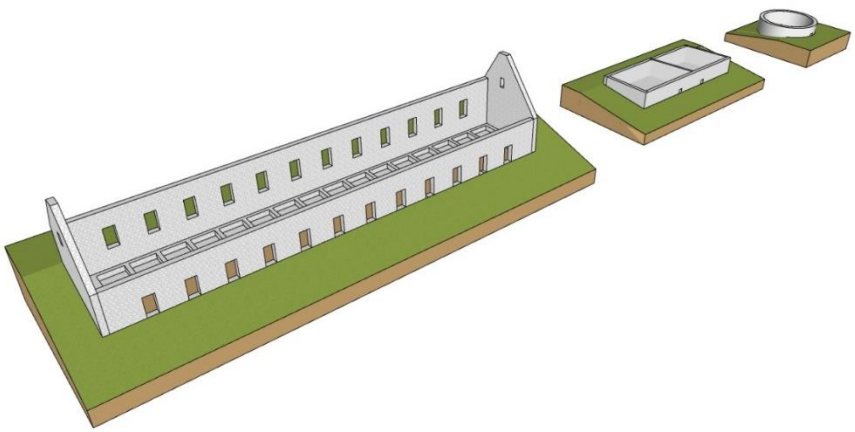

Figure 58. Modélisations de différents types de *qollqa* : plans circulaire et rectangulaire
(Infographie : David Barreiro)

[841] D'ALTROY, Terence N. et HASTORF, Christine A., « The Distribution and Contents of Inca State Storehouses in the Xauxa Region of Peru », *American Antiquity*, 1984, Vol. 49, nº 02, p. 337.
[842] PARSONS, Jeffrey R., HASTINGS, Charles M. et MATOS MENDIETA, Ramiro, *Prehispanic Settlement Patterns in the Upper Mantaro, Junín, Peru*" Vol. 2", Ann Arbor : Museum of Anthropology, Université of Michigan, 2013, p. 86-87.
[843] MATOS, Ramiro, « Los Inkas de la *Sierra* central del Perú », *Revista de Arqueología Americana*, 1995, Vol. 8, p. 176.
[844] MORRIS, Craig et THOMPSON, Donald E., *Op.cit.*, 1970, p. 346.

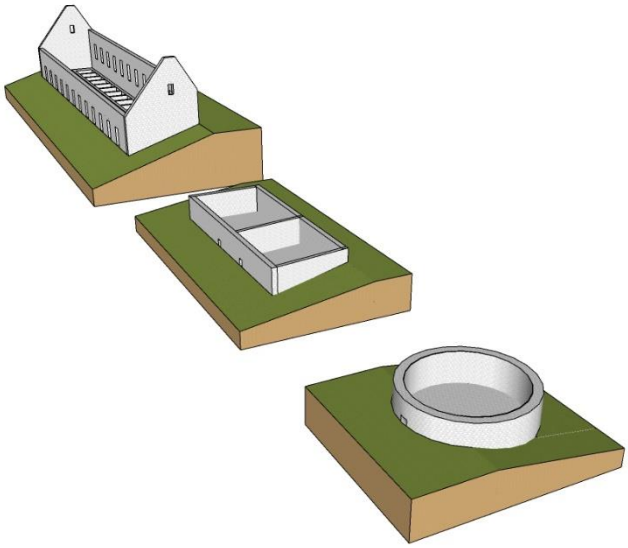

Figure 59. Modélisations de différents types de *qollqa* : plans circulaire et rectangulaire
(Infographie : David Barreiro)

Figure 60. *Qollqa* allongés implantés sur le versant faisant face au site inca d'Ollantaytambo
(crédits photo : David Barreiro)

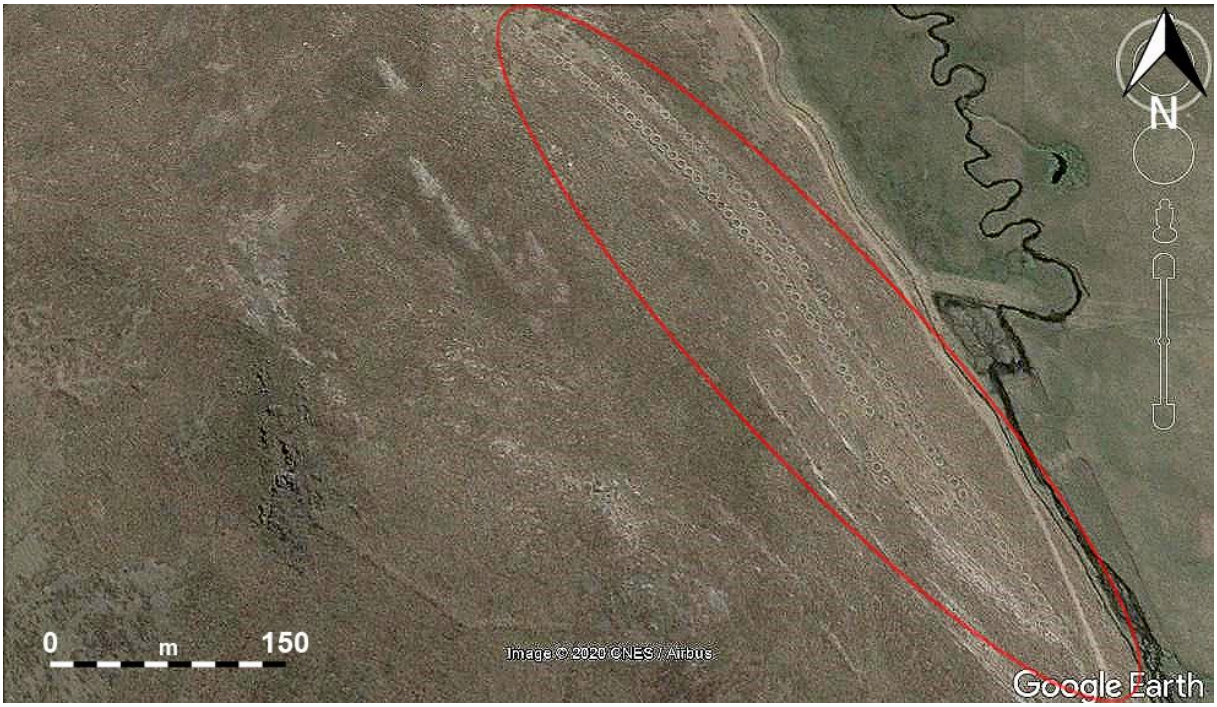

Figure 61. Vue satellite des alignements de *qollqa* circulaires sur le site inca de Chakamarka

Figure 62. Alignement de *qollqa* circulaires sur le site inca de Chakamarka (crédits photo : David Barreiro)

Figure 63. *Qollqa* rectangulaires surplombant le site inca de Tarmatambo (crédits photo : David Barreiro)

Ces structures semblent avoir invariablement été construites en *pirca*, un type de maçonnerie à appareil irrégulier constitué de pierres et de mortier argileux (généralement à base de boue et de cailloux)[845], très répandu dans l'architecture inca[846]. Le sol, lors des phases d'occupation, était constitué d'un niveau de pierres plates et de terre, comme l'indiquent les fouilles des *qollqa* de Camata Tambo[847] et d'Hatun Xauxa[848], ce qui devait faciliter la pose de récipients. Les murs pouvaient quant à eux présenter des finitions s'apparentant à un lissage au plâtre[849]. Les ouvertures servant à accéder à l'intérieur des *qollqa* étaient situées au niveau du sol et ne mesuraient pas plus de 70 centimètres de haut, afin de conserver la fraicheur à l'intérieur de la structure. Le principal objectif de ces structures était en effet d'assurer une bonne conservation, pendant une longue période de temps, des denrées périssables. Cela explique que les *qollqa* aient souvent été installées sur des flancs de collines ou de montagnes

[845] D'ALTROY, Terence N. et HASTORF, Christine A., *Op.cit.*, p. 338.
[846] MORRIS, Craig et THOMPSON, Donald E., *Op.cit.*, 1970, Vol. 35, nº 03, p. 354-355.
RICE, Prudence M., « Torata Alta : an inka administrative center and spanish colonial reduccion in Moquegua, Peru », *Latin American Antiquity*, 2012, Vol. 23, nº 1, p. 8.
[847] CHACALTANA CORTEZ, Sofía, *Op.cit.*, p. 8.
[848] D'ALTROY, Terence N. et HASTORF, Christine A., *Op.cit.*, p. 343.
[849] *Ibid.*.

pour bénéficier du vent froid d'altitude[850], surplombant ainsi les sites auxquels ils étaient associés comme nous avons notamment pu l'observer à Tarmatambo (**Figure 63**). Cette préoccupation centrale est également illustrée par les aménagements relevant du domaine de la technologie de conservation réalisés au sein de nombreuses *qollqa*. Les canaux de drainage découverts par Craig Morris à Huánuco Pampa sont également employés sur le site de Camata Tambo, notamment dans la Qollqa 13 qui était traversée du nord au sud par deux canaux souterrains[851]. La Qollqa 1 présente quant à elle un aménagement singulier et extrêmement sophistiqué, différent de tout ce qui a été observé ailleurs : un conduit de ventilation fermé d'environ 30 centimètres de large qui traversait la *qollqa* sur le même axe. Elle semble ainsi avoir été spécialement conçu pour stocker des denrées spécifiques, comme les produits marins, l'*aji* et le maïs dont des traces furent retrouvées dans la structure[852]. Ces entrepôts témoignent des remarquables capacités d'adaptation au milieu et d'innovation technologique des Incas. Ces derniers étaient en effet capables de s'inspirer de l'architecture locale pour construire des entrepôts appropriés aux produits stockés, comme en témoigne le grand entrepôt de Quebrada de la Vaca, très différent des *qollqa* observées en dehors de la côte Pacifique mais pourvu des mêmes ouvertures basses aux dimensions restreintes servant à conserver la fraicheur à l'intérieur des *qollqa* (**Figure 65**).

Figure 64. Silos semi-enterrés du site d'El Aspero témoignant de l'ancienneté de la pratique du stockage de produits marins sur la côte centrale du Pérou, période Précéramique (crédits photo : David Barreiro)

[850] *Ibid.*, p. 337.
[851] CHACALTANA CORTEZ, Sofía, *Op.cit.*, p. 11.
[852] *Ibid.*, p. 8-9.

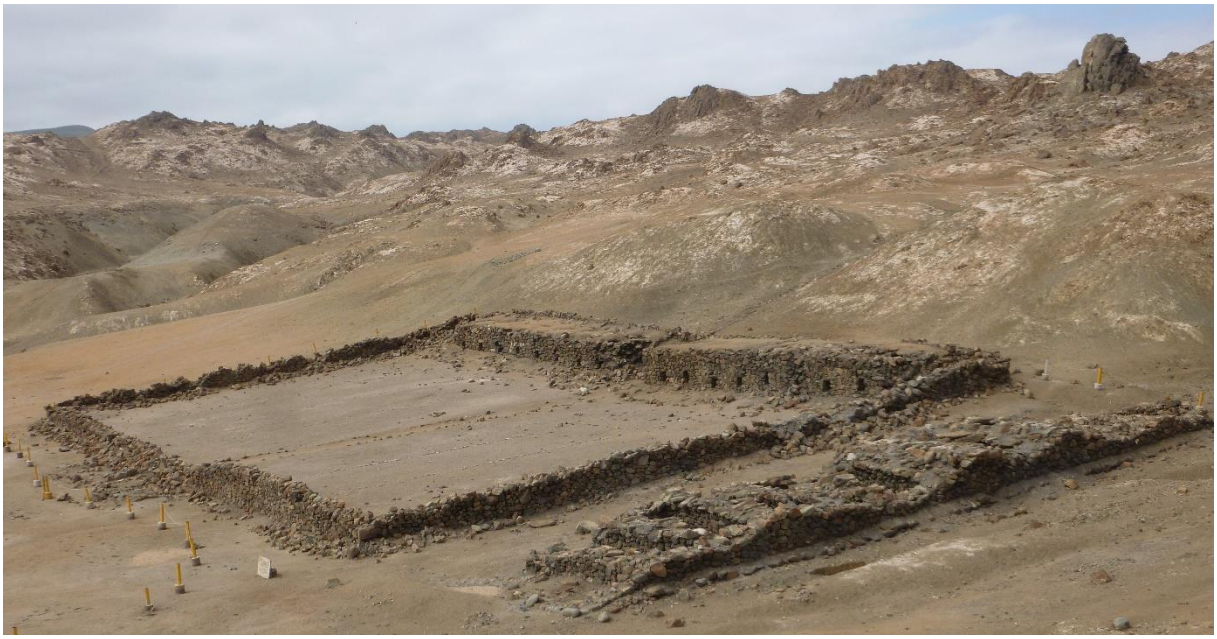

Figure 65. Grand entrepôt du site inca de Quebrada de la Vaca, sur la côte sud du Pérou (crédits photo : David Barreiro)

La diversité formelle qui caractérisait ces structures et les procédés technologiques employés pour la conservation des denrées entreposées pose cependant la question des produits qui pouvaient y être déposés et des modalités concrètes de stockage au sein d'une *qollqa*.

b. Modalités de stockage et variété des denrées entreposées

Disposer des entrepôts nécessaires à la conservation d'importants volumes de denrées ne suffisait pas, il fallait également organiser les dépôts à l'intérieur de chaque unité. Si les chroniqueurs évoquent souvent dans leurs œuvres les entrepôts, seul I. Garcilaso de la Vega tente d'expliquer comment étaient disposés les produits à l'intérieur de ces derniers. Il évoque l'existence d'« *orones* », un type de contenant appelé selon lui *pirua*[853] et difficilement

[853] « *Es así que el principal tributo era el labrar y beneficiar las tierras del sol y del Inca y coger los frutos y encerrarlos en sus orones y ponerlos en los pósitos reales que había en cada pueblo para recoger los frutos […]. A los orones llaman pirua. Son hechos de barro pisado con mucha paja. En tiempo de sus reyes los hacían con mucha curiosidad. Eran largos, más o menos conforme al altor de las paredes del aposento donde los ponían. Eran angostos y cuadrados y enterizos, que los debían de hacer con molde y de diferentes tamaños. Hacíanlos por cuenta y medida, unos mayores que otros : de a 20 fanegas, de a 50 y de a 100 y de a 200, más y menos, como convenía hacerlos. Cada tamaño de orones estaba en su aposento de por sí, porque se habían hecho a medida de él. Poníanlos arrimados a todas cuatro paredes y por medio del aposento. Por sus hiladas dejaban calles entre unos y otros, para henchirlos y vaciarlos a sus tiempos. No los mudaban de donde un avez les ponían. Para vaciar el orón hacían por la delantera de él unas ventanillas de un ochavo en cudaro, abiertas por su cuenta y medida para saber por ellas las fanegas que se habían sacado y las que quedaban, sin haberlas medido. De manera que*

identifiable, confectionnés à l'aide « d'argile écrasée et de beaucoup de paille ». Ces derniers s'apparentaient à des réservoirs carrés et étroits, dont la hauteur dépendait de la hauteur de la *qollqa* et dont les dimensions pouvaient être variables afin que le volume contenu soit de 20, 50, 100 ou 200 fanègues[854]. Ces *pirua* étaient placés dans des pièces spécifiques, le long des quatre murs et au milieu de la structure afin de laisser des couloirs de circulation permettant de les remplir. Nous pensons qu'en raison de leur forme quadrangulaire, ces contenants devaient essentiellement être installés dans des *qollqa* rectangulaires afin d'éviter la perte d'espace qu'aurait entrainé leur positionnement contre les murs des *qollqa* circulaires. Pour les vider, on pratiquait des ouvertures carrées mesurant « 1/8^{e} de vara de côté », ce qui constitue des carrés d'environ 10,4 ou 10,5 centimètres de côté. Ce type d'aménagement intérieur des *qollqa* permettait de connaître et de gérer facilement les variations de volume des grains (notamment de maïs) contenus dans l'entrepôt. La grande admiration de I. Garcilaso de la Vega pour cet ingénieux système ne doit pas nous faire oublier qu'aucune trace de l'existence de ces *pirua* n'a été mise en évidence au cours des nombreuses fouilles archéologiques entreprises sur les sites incas depuis près d'un siècle. Néanmoins, le faible nombre d'études spécifiquement dédiées à ce type de structure pourrait expliquer cette absence de matériel. De plus, le chroniqueur précise que, de son temps, peu de *pirua* d'époque inca existaient encore et que les seuls qu'il lui avait été donné de voir provenaient d'un *acllahuasi*. Ce type d'aménagement pourrait-il n'avoir existé que dans certaines "maisons des femmes choisies" ? Rien n'est moins sûr et nous pensons que seule une multiplication des recherches sur les *qollqa* pourrait permettre d'accroître nos connaissances en matière d'organisation interne de ces structures. Quoiqu'il en soit, ces affirmations témoignent d'une volonté inca d'optimiser l'espace de stockage disponible au sein d'une unité donnée.

Il semble ainsi, en ce qui concerne les denrées alimentaires, que plusieurs modes de stockage aient été utilisés. Les denrées pouvaient être placées dans des sacs, confectionnés en tissu mais également à partir d'herbe *ichu*, et dans des jarres en céramique. La seconde option est aisément attestée par les très nombreux tessons de céramique découverts aussi bien à Huánuco Pampa[855] qu'à Hatun Xauxa[856] et à Camata Tambo[857]. Néanmoins, l'absence de

por el tamaño de los orones sabían con mucha facilidad el maíz que en cada aposento y en cada pósito había y por las ventanillas sabían lo que habían sacado y lo que quedaba en cada orón. », GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p. 293-294.

[854] Une fanègue de Castille représentait environ 55,5l de grains.

[855] MORRIS, Craig et THOMPSON, Donald E., *Op.cit.*, p. 357.

[856] D'ALTROY, Terence N. et HASTORF, Christine A., *Op.cit.*, p. 343.

[857] CHACALTANA CORTEZ, Sofía, *Op.cit.*, p. 14.

tessons dans certaines *qollqa*, comme par exemple dans la Qollqa 13 de Camata Tambo, plaide en faveur de l'utilisation de sacs. La tendance générale semble être au stockage du maïs et du quinoa (et plus généralement des grains) dans des jarres, et des tubercules, notamment la *papa*, dans des sacs qui pouvaient être entassés en ballots. Le fait que du maïs et des produits des hautes-terres aient été découverts au sein d'une même *qollqa*, sur les sites J16 et J17 (voisins d'Hatun Xauxa) ainsi qu'à Camata Tambo (*Qollqa* 1, 3 et 13), semble exclure la possibilité que certains produits agricoles aient été strictement associés à une forme précise de *qollqa*[858]. Nous pensons que la technologie d'aération déployée par les architectes et les ingénieurs incas est un meilleur indicateur, en dehors des études botaniques et palynologiques, du type de produit qu'une *qollqa* était susceptible de contenir et surtout de la nature alimentaire de ces produits. Il nous semble présomptueux de raisonner en termes d'association de produits spécifiques à des formes particulières de structure de stockage, puisque cette pratique est peu attestée. Le seul cas s'apparentant à l'association d'un type précis de structure de stockage à un produit alimentaire spécifique est celui de la conservation des poissons de mer, une fois séchés.

Cette technique, observée en ce qui concerne l'époque inca sur le site de Cerro Azul, impliquait l'existence dans les complexes d'habitation de la côte de pièces remplies de sable dans lequel étaient enfouis les poissons[859]. Ce type d'aménagement est notamment documenté grâce aux fouilles archéologiques menées dans la Structure D. Ces séries de pièces présentaient un remplissage de sable fin et propre, non prélevé sur les plages alentours mais qui pourrait provenir d'une source située à l'intérieur des terres afin d'éviter qu'il ne soit contaminé par tout ce que pouvaient charrier les vagues du Pacifique[860]. Des poissons séchés, essentiellement des anchois et des sardines (bien que de rares traces du genre *Menticirrhus* aient également été mises au jour)[861], étaient étalés entre deux couches de sable, une opération répétée jusqu'à atteindre une hauteur de 0,5 à 1 m de haut. Cette technique de conservation repose sur les propriétés hygroscopiques du sable, qui absorbe naturellement l'humidité de l'air (efficace contre la brume humide très présente sur la côte en hiver) et empêche les poissons de se coller les uns aux autres. Elle contribue de plus à accélérer le processus de séchage. On touche là encore à l'adoption et à l'exploitation par les Incas de techniques propres aux populations du

[858] D'ALTROY, Terence N. et HASTORF, Christine A., *Op.cit.*, p. 345.
CHACALTANA CORTEZ, Sofía, *Op.cit.*, p. 8-16.
[859] MARCUS, Joyce, « Prehistoric Fishermen in the Kingdom of Huarco », *American Scientist*, 1987, Vol. 75, p. 397-398.
[860] MARCUS, Joyce, « The Drying of Fish for Export », dans : *Coastal Ecosystems and Economic Strategies at Cerro Azul, Peru: The Study of a Late Intermediate Kingdom*, Ann Arbor : University of Michigan Press, 2016, p. 116.
[861] MARCUS, Joyce, *Op.cit.*, 1987, p. 397.

littoral, la conservation de poissons par enfouissement dans le sable étant attesté dans la vallée de Pisco dès la période Précéramique[862]. Les conquérants cusquéniens n'hésitèrent d'ailleurs pas à accroître localement les zones destinées au stockage et à la conservation des poissons séchés, comme en témoigne la transformation à l'Horizon Tardif (1400-1533 ap. J.-C.) d'au moins une pièce de la Structure 9 (proche de la Structure D) en salle de conservation remplie de sable[863].

Cet intérêt des Incas pour la conservation dans le temps de denrées alimentaires, également illustré par le stockage et la consommation de *charqui* (viande séchée), est notamment incarné par l'usage très répandu à travers l'empire de *chuño*[864]. Il s'agit de pommes de terre séchées, de couleur blanche ou noire, qui peuvent être conservées pendant plusieurs années[865]. Cette technique était principalement utilisée dans les hautes-terres andines, et plus précisément dans l'*Altiplano* du Collasuyu. La différence de couleur est due au processus de transformation utilisé. La *papa* pouvait ainsi être foulée aux pieds, exposée au gel pendant plusieurs nuits puis au Soleil pendant plusieurs jours, afin d'éliminer l'eau et certaines bactéries qu'elle contenait. Le résultat obtenu était un *chuño* noir, tandis que pour en obtenir un blanc il fallait tremper la pomme de terre dans l'eau vive des rivières entre l'exposition au gel et celle au Soleil[866]. Si la possibilité d'entreposer ces denrées pendant une période de temps très importante sans que cela n'altère leur état était un atout précieux, la technique utilisée avait cependant des conséquences négatives sur la valeur nutritive de ces aliments. Les concentrations en minéraux (tels que le zinc, le potassium, le phosphore et le magnésium) relevées dans le *chuño* sont très inférieures à celles des *papa* non transformées[867]. Il est intéressant de constater que le fait de tremper la pomme de terre gelée avant l'exposition au Soleil lui permet d'absorber le calcium contenu dans l'eau[868], mais entraine la diminution des autres minéraux qui sont présents en plus grande quantité dans le *chuño* noir que dans le blanc. Néanmoins, la perte nutritive observée peut facilement être compensée en complétant la ration d'un individu avec d'autres aliments, ce qui explique certainement la diversité des produits conservés dans les *tambo* incas. De plus, la

[862] BONAVIA, Duccio, *Precerámico peruano, Los Gavilanes : Mar, Desierto y Oasis en la Historia del Hombre*, Lima : COFIDE - Instituto Arqueológico Alemán, 1982, p. 375.
[863] MARCUS, Joyce, *Op.cit.*, p. 398.
[864] GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p. 562.
[865] SAMMELS, Clare A., « Ode to a Chuño: Learning to Love Freeze-Dried Potatoes in Highland Bolivia », dans : *Adventures in Eating: Anthropological Experiences in Dining from Around the World*, Boulder : University Press of Colorado, 2010, p. 102.
[866] DE HAAN, Stef, BURGOS, Gabriela, ARCOS, Jesus, *et al.*, « Traditionnal Processing of Black and White Chuño in the Peruvian Andes: Regional Variants and Effect ont the Mineral Content of Native Potato Cultivars », *Economic Botany*, 2010, Vol. 64, nº 3, p. 218.
[867] *Ibid.*, p. 228.
[868] *Ibid.*, p. 232.

longue durée de conservation du *chuño* en faisait un important atout pour le pouvoir impérial en matière de sécurité alimentaire. Ce dernier point, mis en relation avec la mission de sustenter la population qui incombait à l'Inca, nous semble essentiel pour appréhender l'importance d'une telle denrée et l'adoption de la technique de séchage de *papa* par le pouvoir central.

Si nous nous en tenons aux analyses archéobotaniques et palynologiques réalisées sur les différents sites évoqués ci-dessus, nous constatons qu'une grande variété de denrées alimentaires d'origine végétale était stockée dans les entrepôts impériaux et qu'une *qollqa* pouvait abriter des produits provenant d'une région éloignée. En effet, des produits ne pouvant être cultivés que sous certaines conditions climatiques étaient pourtant présents sur des sites implantés à des étages écologiques inadaptés à leur production. C'est notamment le cas dans la Qollqa 1 de Camata Tambo, un site situé à 2800 mètres au-dessus du niveau de la mer, dans la partie haute de la vallée de Moquegua. Les analyses macro-botaniques ont permis d'y découvrir la présence d'*aji*, tandis que d'autres restes organiques indiquent qu'elle contenait également d'importantes quantités de *Loxechinus albus* (oursins) et d'autres mollusques non identifiés[869]. La présence de *Solanum* plaide en faveur du stockage d'une grande variété de tubercules[870]. Néanmoins, si nous considérons simplement les produits alimentaires d'origine végétale formellement identifiés, la liste est déjà bien fournie (**Tableau 4**).

De plus, des traces indiquant l'utilisation de toits en chaumes, efficaces pour isoler thermiquement les structures, et de plantes repoussant les insectes[871], notamment à Hatun Xauxa[872], nous permettent d'avoir une vision assez complète des structures de stockage incas et des moyens mis en œuvre pour à la fois conserver et protéger les denrées alimentaires qui s'y trouvaient. La répartition de ces denrées pouvait être sujette à quelques variations, selon les régions considérées, mais témoigne d'une certaine homogénéité dans la consommation locale. Il a par exemple été constaté lors de l'inventaire botanique réalisé sur le site de *Cerro del Inga* (Collasuyu), dans la vallée de Cachapoal[873], que la fréquence et la distribution des plantes étaient en partie similaires à celles observées dans des *qollqa* du Junin (suite aux analyses palynologiques par flottaisons)[874]. De la même façon, une analyse de coprolithes a révélé

[869] CHACALTANA CORTEZ, Sofía, *Op.cit.*, p. 9.
[870] *Ibid.*, p. 10.
D'ALTROY, Terence N. et HASTORF, Christine A., *Op.cit.*, p. 345.
[871] ESPINOZA SORIANO, Waldemar, *Op.cit.*, p. 347.
[872] D'ALTROY, Terence N. et HASTORF, Christine A., *Op.cit.*, p. 346.
[873] À environ 95 kilomètres au sud de Santiago du Chili.
[874] ROSSEN, Jack, PLANELLA, María Teresa et STEHBERG, Rubén, « Archaeobotany of Cerro del Inga, Chile, at the Southern Inka Frontier », dans : *Distant Provinces in the Inka Empire. Toward a Deeper Understanding of*

l'introduction de tubercules des hautes-terres et l'augmentation de la consommation de racines amidonnées dans le régime alimentaire de communautés de la vallée de Lluta[875], située à l'extrême nord du Collasuyu. Ces observations renforcent l'idée d'une unité au niveau macro-territorial dans la distribution des denrées stockées.

Produits alimentaires d'origine végétale identifiés	Zone de stockage autour d'Hatun Xauxa	Zone de stockage de Camata Tambo
Schinus molle (« faux-poivrier »)		X
Chenopodium quinoa (quinoa)	X	X
Zea mays (maïs)	X	X
Solanum tuberosum (pomme de terre)	X	X
Solanum lycopersicum (tomate)	X	X
Capsicum baccatum (aji/piment)		X
Phaseolus vulgaris (haricot)		X
Amaranthus sp. (amarante)		X
Echinopsis (famille de cactus au fruit proche de la figure de barbarie)		X
Annonaceae (chérimole)		X
Inga (pacay)		X
Physalis (baies de coqueret du Pérou)		X
Lupinus mutabilis (graines de lupin changeant)	X	

Tableau 4. Produits alimentaires identifiés dans les *qollqa* associées aux sites d'Hatun Xauxa (Chinchasuyu) et Camata Tambo (Cuntisuyu)

La conservation sur le long terme évoquée ci-dessus et rendue possible par les investissements infrastructurels incas permettait à l'État de disposer d'un important réservoir de denrées alimentaires, qui constituait un précieux outil de stabilisation et de soutien logistique aux populations. Cependant la redistribution de ces produits, malgré son caractère encadré et sélectif, impliquait également de lourds investissements.

Inka Imperialism, sous la direction de MALPASS, Michael A. et ALCONINI, Sonia, Iowa City : University of Iowa Press, 2010, p. 40.

[875] DORSEY VINTON, Sheila, PERRY, Linda, REINHARD, Karl J., *et al.*, « Impact of Empire Expansion on Household Diet: The Inka in Northern Chile's Atacama Desert », *PLoS ONE*, 2009, Vol. 4, nº 11, p. 3.

2. Logistique et sélectivité : les enjeux de la redistribution

Comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, les sujets de l'Inca n'étaient pas dépendants au quotidien du pouvoir central. Chaque unité domestique se voyait attribuer une parcelle de terre, dont la taille pouvait varier en fonction du nombre et du sexe des enfants au sein du foyer. Cette parcelle était suffisante pour que chaque famille puisse produire ce dont elle avait besoin pour sa subsistance. La mission de sustenter la population que nous attribuons à l'Inca ne relevait donc pas du domaine privé, où chacun était responsable de l'entretien de sa personne et de sa famille. Elle s'inscrivait plutôt dans le domaine public, lorsqu'un individu était engagé dans une activité extérieure à la sphère domestique ou que des évènements imprévus venaient bouleverser le quotidien des populations et que l'État devait reprendre la main afin de rétablir la stabilité au niveau local ou régional. C'est pourquoi nous avons choisi de considérer ici la question de l'identité des individus nourris ponctuellement ou régulièrement par l'État inca.

a. Une redistribution sélective et encadrée

La redistribution du surplus alimentaire d'origine agricole, constitué grâce au travail des très nombreux *mit'ayuq* affectés aux travaux des champs et à l'exploitation des *andenes*, pouvait concerner un nombre fluctuant d'individus en fonction des périodes de l'année et des projets architecturaux du pouvoir central. Une constante était l'approvisionnement de Cusco par une partie du surplus produit sur les terres cultivables de l'État situées dans un rayon de 100 à 200 kilomètres autour de la capitale[876], ce qui représentait selon J. Polo de Ondegardo « cent mille fanègues de maïs » entrant dans la cité chaque année[877]. La démesure des quantités évoquées est liée au statut particulier de Cusco, seule grande cité inca à abriter une importante population permanente composée notamment de nobles. Ces derniers ne participaient pas à la *mit'a* et n'avaient pas à se préoccuper de la production de nourriture. La population de la capitale pouvait d'ailleurs ponctuellement exploser, notamment lors des phases de construction

[876] « *La cosecha del sol y del Inca de 50 leguas al derredor de la ciudad del Cozco llevaban a elle para el sustento de la corte, para que el Inca tuviese a la mano bastimento de qué hacer merced a los capitanes y curacas que a elle fuesen. De la renta del sol dejaban en cada pueblo de aquellas 50 leguas cierta parte para el pósito común de los vasallos.* », GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p. 300.

[877] « *porque se entienda que en estando acordado en el Cusco que se trajesen cien mil fanegas de maíz* », ONDEGARDO, Polo, *Op.cit.*, p. 222.

d'importants édifices. Ce fut notamment le cas lors de la construction de Sacsayhuaman qui pourrait avoir attiré jusqu'à trente mille *mit'ayuq* affectés au chantier impérial[878], une grande partie d'entre eux (plus de vingt mille selon I. Garcilaso de la Vega) servant notamment à acheminer les pierres monumentales jusque dans la capitale[879]. P. Cieza de León évoque également vingt mille hommes employés par l'Inca, mais répartis entre les différents secteurs de la construction[880]. S'il est difficile de déterminer précisément les effectifs impliqués dans cette entreprise architecturale, il est certain qu'ils représentaient plusieurs milliers de tributaires.

Ce dernier point nous amène à considérer la première catégorie d'individus concernés par la redistribution du surplus cumulé par l'État : les *mit'ayuq*. Les sujets de l'Inca engagés auprès de lui et lui versant un tribut en force de travail constituaient en effet la majorité des individus nourris aux frais du souverain cusquénien. Si la *mit'a* agricole était généralement réalisée à proximité du foyer, sur les terres cultivables situées au sein du territoire de la communauté d'origine des travailleurs, de nombreuses autres tâches impliquaient un déplacement des tributaires pendant une période allant de plusieurs jours à plusieurs mois (cf. Chapitre 2). Au cours de cette dernière passée sur les routes, sur les chantiers de construction, dans les mines d'État ou à la guerre, les *mit'ayuq* étaient entièrement pris en charge par le pouvoir central qui, en plus de leur fournir tout le matériel nécessaire à l'accomplissement de leur tâche, les nourrissait.

La seconde catégorie d'individus bénéficiant de cette redistribution comprenait les prêtres et les membres de l'administration impériale, ainsi que les *curacas* et leur famille. Ces activités, à mi-chemin entre la vocation et la profession dans la société inca, étaient le plus souvent réalisées au niveau local et n'impliquaient pas de déplacement de la part des acteurs concernés. Une exception existait tout de même puisque les seigneurs locaux se rendaient périodiquement à Cusco dans le cadre de célébrations religieuses et étaient, à cette occasion, également entretenus par l'Inca. Cependant, de par leur statut et leur fonction, ces individus se consacraient exclusivement aux tâches liées au culte solaire ou à la gestion et au contrôle du bon fonctionnement du système économique. Ils n'avaient ni le temps, ni le devoir de participer à

[878] « *Y vistas las obras que allí hay, no se maravillará ninguno de lo que ellos afirman que andaban de ordinario treinta mil peones ; porque no solamente hay obras hechas encicma de la tierra como los edificios que están en la ciudad y Fortaleza de que no se puede decir la manera de su labor ; pero debajo hay en gran cantidad.* », *Ibid.*, p. 194.
[879] GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p. 531.
[880] CIEZA DE LEÓN, Pedro de, *Op.cit.*, p. 169.

la *mit'a*. Ils n'étaient en effet pas concernés par ce type d'obligation[881] et appartenaient à une autre catégorie de sujets que celle des *mit'ayuq*. Cette redistribution était en vigueur même dans les territoires éloignés du cœur impérial et notamment ceux situés le long de la frontière orientale du Tahuantinsuyu, où le surplus produit pouvait être plus modeste et était principalement destiné à alimenter l'administration inca locale[882].

La troisième catégorie d'individus bénéficiant de cette redistribution était constituée des pèlerins se rendant dans les principaux sanctuaires de l'empire. L'encadrement relatif dont ils bénéficiaient, puisque la circulation sur les routes incas était restreinte et contrôlée, explique que les flux étaient gérables d'un point de vue numérique. Logés et nourris au cours du voyage, ils l'étaient également une fois arrivés dans le sanctuaire. L'exemple le plus flagrant de cette pratique est celui des sanctuaires des îles du Soleil et de la Lune dans le lac Titicaca[883], agrandis et réaménagés par les Incas. Charles Stanish et Brian Bauer ont ainsi tenté, à partir des restes archéologiques et des descriptions de Bernabé Cobo[884] et Alonso Ramos Gavilán[885], de retracer le déroulement de l'arrivée des pèlerins au sanctuaire. Les Incas en auraient contrôlé l'accès depuis le site de Yunguyu, et auraient organisé des distributions de nourriture en plusieurs points du parcours (route pavée inca) jusqu'au port de Yampupata, les provisions venant à chaque fois d'entrepôts impériaux[886]. Une fois arrivés sur l'île du Soleil, les pèlerins devaient rester à distance de la Pierre Sacrée, après avoir peut-être franchi une triple porte permettant de superviser l'accès des seules personnes autorisées[887]. Si cette reconstitution reste incertaine, il est néanmoins intéressant de noter que les chroniqueurs insistent sur cette distribution répétée de nourriture de la part de l'autorité impériale. Au-delà des questions légitimes liées à la réalité du caractère personnel de la démarche des pèlerins dans une société où la libre-circulation n'était ni une règle générale, ni une volonté du pouvoir politique, il n'est pas étonnant que l'apparente générosité de l'État ait concerné ces fidèles. Ils pouvaient ainsi voyager léger et,

---

881 « *Estaban libres de los tributos que hemos dicho todos los de la sangre real y los sacerdotes y ministros de los templos y los curacas […] y todos los gobernadores, jueces y ministros regios mientras les duraban los oficios que administraban* », GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p. 297.
882 ALCONINI, Sonia, « The southeastern inka frontier against the Chiriguanos : Structure and dynamics of the inka imperial borderlands », *Latin American Antiquity*, 2004, Vol. 15, nº 4, p. 414.
883 STANISH, Charles et BAUER, Brian S., « Pilgrimage and the Geography of Power in the Inka Empire », dans : *Variations in the Expression of Inka Power*, sous la direction de BURGER, Richard L., MORRIS Craig et MATOS MENDIETA Ramiro, Washington, D. C. : Dumbarton Oaks Research Library and Collection, 2007, p. 77.
884 COBO, Bernabé, *Historia del Nuevo mundo. por el P. Bernabé Cobo ... Pub. por primera vez con notas y otras ilustraciones de D. Marcos Jiménez de la Espada*, Séville : Imp. de E. Rasco, 1890, 4 vol.
885 RAMOS GAVILÁN, Alonso, *Historia del celebre Santuario de Nuestra Señora de Copacabana [1621]*, La Paz : Academia Boliviana de la Historia, 1976, 257 p.
886 STANISH, Charles et BAUER, Brian S., *Op.cit.*, p. 58.
887 *Ibid.*, p. 62-63.

n'ayant rien à emporter pour leur subsistance, emporter avec eux des produits susceptibles d'intéresser le pouvoir central. En effet, les pèlerins devaient être encouragés à commercer sur les marchés de prestige situés dans le giron des grands sanctuaires afin d'obtenir de quoi faire des offrandes, qui, *in fine*, profitaient (indirectement) à l'autorité en charge de la maison de la divinité : le pouvoir central. Les produits alimentaires de base fournis par l'État permettaient d'acquérir par la suite des produits à haute valeur symbolique, ce qui constituait un mécanisme efficace de captation de ces derniers dans une optique économico-religieuse. Il n'était pas question pour les Incas de s'enrichir par ce procédé, mais plutôt d'alléger les investissements publics nécessaires à la réalisation de ces offrandes. Ce qui était offert par des particuliers aux divinités n'avait pas à l'être par l'État, qui participait déjà activement à ces dons afin d'honorer les nombreuses *huaca* disséminées à travers les territoires et les communautés intégrés au Tahuantinsuyu[888]. Nous pensons de plus que ce fonctionnement permettait à l'Inca d'éviter que la circulation de ces produits réservés à l'élite impériale, aux oracles et aux dieux ne se développe au sein de la population générale malgré les interdits déjà évoqués dans le chapitre précédent. En effet, les marchands professionnels, non affiliés au pouvoir central, devaient chercher à mettre la main sur ces objets d'échange. Ils pourraient ainsi avoir constitué une sorte d'organe indépendant, dont les membres devaient être attachés au privilège exclusif qui leur était accordé de commercer de la sorte avec l'élite et prompts à le défendre en contrôlant la circulation de ces futures offrandes, secondant ainsi officieusement les marchands de l'Inca.

Enfin, la dernière catégorie d'individus bénéficiant de cette redistribution était constituée des nécessiteux. Il s'agissait plus précisément des individus qui en raison de leur santé, de leur condition physique ou de leur âge n'étaient pas en mesure de cultiver leur parcelle de terre, ou les populations touchées par des catastrophes climatiques ou des conflits humains provoquant une destruction des récoltes et des famines[889]. Cette mesure, notamment dans le cas de famines consécutives à des troubles environnementaux ou guerriers, permettait à la fois de ne pas

[888] CIEZA DE LEÓN, Pedro de, *Op.cit.*, p. 101-104.

[889] « *en cada provincia principal habia número grande de depósitos llenos de mantenimientos y de otras cosas necesarias y provechosas para el porvehimiento de los hombres ; si habia guerra, gastábase, por donde quiera que iban los reales, de lo questaba en estos aposentos, sin tocar en lo que los confederados suyos tenian, ni allegar á cosa ninguna que en sus pueblos hobiese ; y si no habia guerra, toda la mutltitud de mantenimientos que habia, se repartia por los pobres y por las viudas. Estos pobres habian de ser los que eran viejos demasiadamente, los que eran cojos, mancos ó tollidos, ó toviesen otras enfermedades ; porque si estaban sanos, ninguna cosa les mandaban dar. Y luego eran tornados á hinchir los depósitos con los tributos que eran obligados á dar ; y si por caso venia algun año de mucha esterilidad, mandaban así mesmo abrir los depósitos y prestar á las provincias los mantenimientos necesarios* », *Ibid.*, p. 73-74.

perturber le fonctionnement général du mécanisme de roulement dont dépendait la *mit'a* et de couper court à toute velléité de remise en cause de la légitimité de l'Inca.

Les catégories détaillées ci-dessus, si elles ne représentent qu'une partie de la population globale sous domination impériale, nous incitent à penser que le nombre d'individus nourris par l'État inca était variable. Cela pourrait avoir concerné annuellement plusieurs centaines de milliers d'individus, en fonction notamment du nombre et de l'ampleur des chantiers impériaux qui se tenaient au sein du Tahuantinsuyu et des campagnes militaires entreprises par le souverain inca. Alimenter autant d'individus requérait donc le déploiement d'une importante logistique sur l'ensemble du territoire impérial, ce qui impliquait pour le pouvoir central un nouvel investissement d'ampleur dont l'élément de base était une structure souvent évoquée dans les chroniques : le *tambo*.

b. Déploiement de la logistique impériale

Les mentions à des entrepôts situés le long des routes incas sont fréquentes dans les chroniques. Le terme générique d'entrepôt ne revêt pourtant pas toujours la même signification et la généralisation de son emploi contribue à brouiller notre vision de la logistique de stockage déployée à travers l'empire par le pouvoir central. En effet, nous avons déjà abordé la question des *qollqa*, ces unités de stockage à la base de tout aménagement inca destiné à la conservation de denrées alimentaires, que nous classons dans la catégorie des entrepôts. Néanmoins, un autre type de structure, parfois désigné par le terme « *tambo* », jouait également un rôle central dans le système de stockage impérial à l'échelle macro-territoriale. Si ces infrastructures se caractérisaient par leur extrême variabilité (que nous ne comptons pas détailler ici[890]), elles avaient toutefois un point commun évident : elles comprenaient des espaces de stockage. Que nous ayons à faire à un *tambo* aux dimensions modestes ou à un grand complexe dédié au soutien des armées en campagne, tous les *tambo* permettaient d'entreposer des produits, et notamment des denrées alimentaires, même en quantité extrêmement réduite.

Ces infrastructures étaient implantées le long du *Qhapaq Ñan*, la distance séparant un *tambo* du suivant pouvant être variable et correspondant au maximum à la distance que pouvait parcourir à pied, en l'espace d'une journée, un groupe mobile[891]. Le nombre de ces relais que

[890] La question de la diversité des *tambo*, ainsi que de leur fonction d'accueil et d'approvisionnement non-alimentaires des voyageurs, est abordée dans le chapitre suivant en raison de leur rôle essentiel dans le domaine de la mobilité des personnes.
[891] HYSLOP, John, *The Inka Road System*, New York : Academic Press, 1984, p. 300.

comptait le Tahuantinsuyu est difficilement quantifiable. Sachant que la longueur cumulée des différentes portions constituant le réseau routier inca pourrait avoir atteint quarante mille kilomètres[892], il nous semble raisonnable d'envisager qu'il en existait entre mille et deux mille. La particularité des *tambo* est que leur approvisionnement était exclusivement réalisé à partir de produits issus de la *mit'a*. Ce n'était en effet pas le cas des complexes de stockage relevant des communautés locales qui comprenaient des *qollqa* réservées au dépôt de denrées privées et d'autres servant à entreposer les denrées produites sur les terres du Soleil et de l'Inca. Ainsi, il ne fait aucun doute que les denrées gardées dans un *tambo* étaient réservées à la redistribution mise en place par le pouvoir central.

De notre point de vue, le meilleur exemple de *tambo* dont nous disposons à ce jour pour nous permettre d'étudier la gestion par l'État de denrées en vue d'une redistribution est le site déjà évoqué auparavant de Camata Tambo, situé dans la vallée haute de Moquegua et notamment étudié au cours des années 2000 par Sofía Chacaltana Cortez. Il abritait 31 cellules identifiées comme étant des *qollqa* à partir des restes découverts dans certaines d'entre elles, ce qui représentait une capacité moyenne de stockage d'environ 700 m^3 au total[893]. L'édifice global est rectangulaire et mesure approximativement 120 mètres de large et 150 mètres de long. Il est situé sur la cime d'une colline, à environ 2800 mètres d'altitude (**Figures 66 et 67**). Les aménagements technologiques présentés auparavant, notamment les canaux souterrains et le conduit de ventilation, servaient à renforcer l'atmosphère de conservation des *qollqa*. En effet, malgré le climat venteux, la forte exposition du site au Soleil pouvait faire grimper la température au sol. Sa planification montre bien qu'il s'agissait d'une base logistique, avec de larges espaces centraux bordés par des *qollqa* : sept au sud, onze au nord-ouest et treize au nord-est. Elles n'ont pas toutes fait l'objet de fouilles archéologiques, mais présentent d'importantes similarités structurelles avec les Qollqa 1, 3 et 13 (qui ont été fouillées). Toutes présentaient des ouvertures basses sur la façade orientée vers l'intérieur du *tambo*, l'accès n'étant donc permis depuis le patio central qu'aux individus ayant préalablement pu pénétrer dans l'édifice. Cet accès restreint aux entrepôts internes n'est pas sans rappeler le changement de schéma d'accès aux zones de stockage instauré par les Incas à Farfán afin d'augmenter la sécurité autour des biens stockés[894]. Néanmoins sur le site côtier, les restrictions d'accès aux entrepôts passaient davantage par une complexification accrue des couloirs de circulations donnant sur leurs entrées respectives. Ces passages étaient déjà tortueux lors de leur édification par les

[892] HYSLOP, John, *Op.cit.*, p. 224.
[893] CHACALTANA CORTEZ, Sofía, *Op.cit.*, 2010, p. 6.
[894] MACKEY, Carol, *Op.cit.*, p. 240.

Chimu, mais les Incas firent en sortent qu'ils ne permettent pas d'accéder à plusieurs structures de stockage à la fois[895]. L'organisation de Camata Tambo plaide en faveur d'une gestion minutieuse et d'un contrôle étroit de la redistribution des denrées entreposées. L'emplacement stratégique du site, entre côte et *Altiplano*, est notamment dû au développement agricole important de la région et est renforcé par la proximité d'une portion transversale du Chemin de l'Inca. Ce dernier permettait à la fois un approvisionnement simplifié du *tambo* et une redistribution efficace des denrées alimentaires, que ce soit aux armées de passage ou aux *mit'ayuq* engagés dans l'exploitation des installations agricoles d'État et des ressources minérales locales. Les populations de la région devaient de plus connaître des difficultés climatiques récurrentes, consécutives à l'inévitable répétition du phénomène El Niño. Les réserves alimentaires qu'abritaient Camata Tambo devaient alors servir à les nourrir si nécessaire. Le site occupait donc une place très importante dans la géopolitique locale et permettait au souverain inca de remplir pleinement sa mission de sustentation des populations assujetties en cas de crise, et des tributaires travaillant pour lui dans le cadre de la *mit'a*.

Camata Tambo possède la plus importante capacité de stockage connue à ce jour en ce qui concerne la zone s'étendant d'Arequipa (Pérou) à la vallée d'Azapa (Chili). Si tous les *tambo* n'étaient évidemment pas du même acabit, le foisonnement de bases logistiques permettant une redistribution à l'échelle locale ou régionale répondait efficacement à la logique d'un nécessaire déploiement logistique de l'État inca dans le domaine économique (**Figure 68**). La volonté impériale de pérennisation des relations établies avec les populations locales passait en effet par l'entretien de ces liens promptement tissés, parfois sous la contrainte des armes. L'Inca devait de plus s'affirmer comme l'infaillible garant d'une stabilité alimentaire pour l'ensemble des peuples soumis à son autorité. Les opérations de redistribution alimentaire revêtaient enfin un caractère obligatoire puisqu'elles étaient inhérentes à la relation de réciprocité instaurée par le souverain avec ses sujets. Ce contrat immatériel, qui engageait à la fois le pouvoir et le peuple, était d'ailleurs lui-même scellé par des rituels qui renforçaient l'importance de l'alimentation dans le fonctionnement du système économique inca. Elle occupait donc une place centrale dans le processus de captation de la force de travail disséminée à travers le Tahuantinsuyu.

[895] MACKEY, Carol, « Elite Residences at Farfán: a Comparison of the Chimú and Inka Occupations », dans : *Palaces and Power in the Americas*, Austin : University of Texas Press, 2006, p. 340.

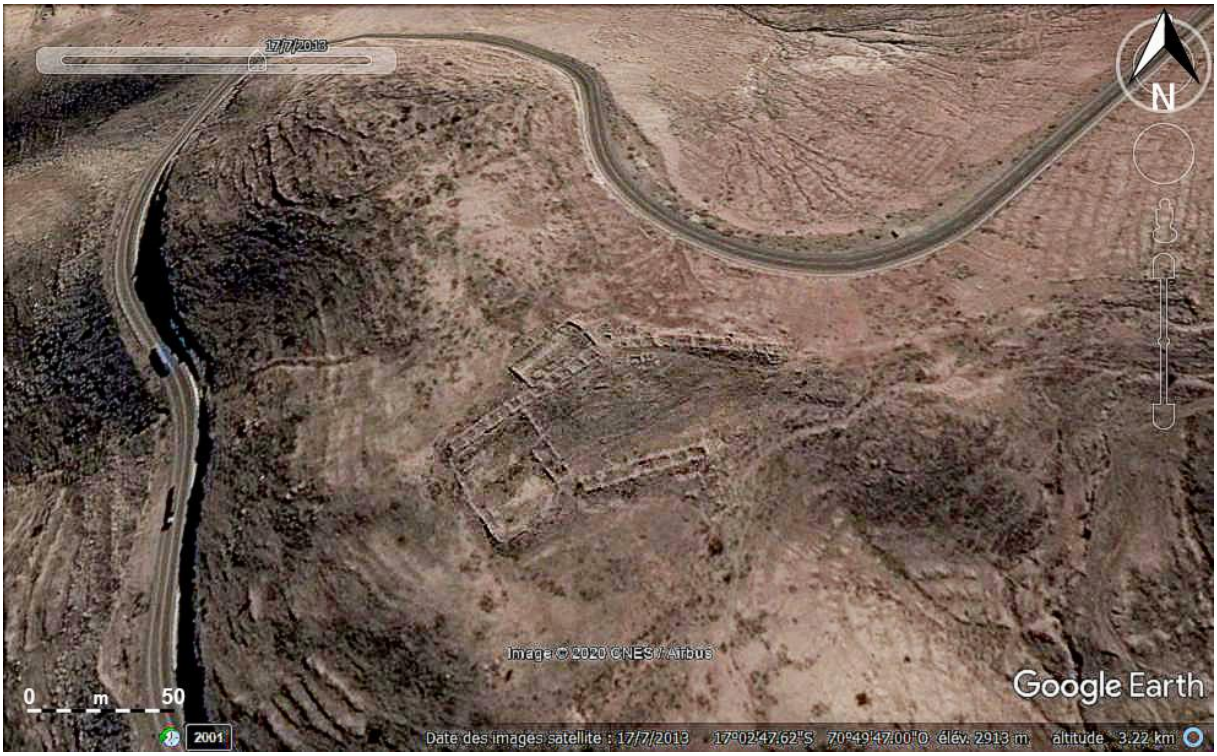

Figure 66. Vue satellite du site de Camata Tambo (source : Google Earth)

Figure 67. Vue du site de Camata Tambo depuis l'est (crédits photo : David Barreiro)

Figure 68. Carte de l'intégralité des *tambo* référencés dans les *Ordenanzas* de 1543 (source : VACA DE CASTRO, Cristobal, *Ordenanzas de tambo (Cusco, 1543)*, 2018, p. 156)

II. RÉGALER LA POPULATION : L'ALIMENTATION COMME OUTIL DE SÉDUCTION ET DE CAPTATION DE LA FORCE DE TRAVAIL

La mission de sustentation de la population qui incombait à l'Inca – et que nous venons de présenter – était la manifestation la plus évidente du point de vue archéologique de l'utilisation de l'alimentation pour entretenir la relation de réciprocité qui liait le souverain cusquénien à ses sujets. En effet, elle impliquait le développement de terrasses agricoles et l'implantation de *tambo* à travers le Tahuantinsuyu, dont les vestiges ont survécu jusqu'à aujourd'hui. Elle concernait de plus l'ensemble des *mit'ayuq* de l'empire, ainsi que tous les membres d'une communauté lorsque cette dernière était victime d'un coup du sort. Néanmoins, l'Inca avait une autre mission qu'il remplissait en nourrissant certains de ses sujets : celle de les régaler. Il ne s'agissait pas pour le souverain d'une mesure visant à augmenter sa popularité ou d'un choix lié à une volonté politique de se démarquer d'un prédécesseur, mais d'une obligation étroitement liée à l'organisation de la *mit'a*.

Si ces deux missions du pouvoir central passaient par le fait de nourrir, il faut bien distinguer la nuance qui existait entre le fait de sustenter et celui de régaler. Sustenter était un moyen pour l'Inca de convaincre les communautés soumises que, sans véritablement leur demander plus de travail que ce qu'elles fournissaient auparavant, il avait quelque chose à leur apporter au quotidien : une stabilité alimentaire. Celle-ci était synonyme de filet de sécurité en cas de périodes troublées. Les populations soumises n'avaient en effet rien à perdre en travaillant pour lui, puisque tous les besoins des tributaires étaient pris en charge par le pouvoir central lors des périodes d'affectation à la *mit'a*. De plus, il revenait à l'État de les approvisionner en cas de problème ponctuel. Cette première mission était donc liée à une préoccupation quotidienne des communautés du Tahuantinsuyu : la pérennisation de leur mode de subsistance. En revanche, la mission de régaler relevait de préoccupations moins fondamentales pour celles-ci dans la vie de tous les jours, mais tout de même importantes dans l'optique de les séduire. Il s'agissait pour l'Inca de fournir ponctuellement aux tributaires des mets de prestige[896], dans un cadre convivial et propice à la consommation de breuvage alcoolisé (également très prisé). Ces évènements permettaient à l'Inca de montrer aux populations assujetties ce qu'elles avaient véritablement à gagner en matière d'agréments si elles acceptaient la *mit'a*. Ils contribuaient également à

[896] DEMARRAIS, Elizabeth, CASTILLO, Luis Jaime et EARLE, Timothy, « Ideology, Materialization, and Power Strategies », *Current Anthropology*, 1996, Vol. 37, nº 1, p. 27-28.

entretenir (et même à renforcer) la relation de réciprocité qui liait le pouvoir central et le peuple. De cette façon, le souverain de Cusco s'attachait la force de travail que représentait l'immense réservoir humain à sa disposition.

Régaler les *mit'ayuq* n'ayant rien à voir avec le fait de sustenter la population, cette mission requérait des investissements différents. En effet, au-delà de l'opération de séduction, elle permettait d'atténuer la pénibilité d'un service de travail qui était imposé et ne reposait pas sur le principe du volontariat. Le *mit'ayuq* était désigné par son *curaca* afin d'accomplir une tâche pour l'État, qui l'entretenait pour cela. Cependant, il était également incité en amont de la *mit'a* à travailler, encouragé au fil de son service à poursuivre ses efforts et récompensé en aval pour le travail accompli. Pour cela, l'Inca disposait d'un outil extrêmement efficace : le banquet.

A. LES BANQUETS D'ÉTAT : CADRE FORMEL ET ENJEUX DE POUVOIR

La politique de captation de la force de travail inca s'inscrivant dans le cadre du principe de réciprocité traditionnel au sein de l'aire andine, il est possible que le banquet ait été une pratique plus ancienne adoptée par les souverains de Cusco. La consommation de breuvages et de nourriture semble en effet avoir eu une portée symbolique et sociale importante dans le système de pensée des peuples préhispaniques des Andes. De nombreux sites Huari abritaient par exemple des zones de cuisines suffisamment développées pour organiser d'importants repas collectifs, et d'importantes proportions de céramiques associées à la cuisine, à la fermentation du maïs et au service y ont été découvertes[897]. Ces éléments laissent penser que d'importants banquets pourraient avoir eu lieu durant l'Horizon Moyen[898]. Cette pratique pourrait même être plus ancienne. Ainsi, la découverte sur le site de San José de Moro d'une série de pièces semi-enterrées construites en adobe et remplies d'outils et de céramiques associés à la préparation du

[897] ANDERS, Martha B., « Structure and Function at the Planned Site of Azangaro: Cautionary Notes for the Model of Huari as a Centralized Secular State », dans : *Huari Administrative Structures*, Washington, DC : Dumbarton Oaks, 1991, p. 168-171.
GLOWACKI, Mary, « The Huaro Archaeological Site Complex: Rethinking the Huari Occupation of Cuzco », dans : *Andean Archaeology I: Variations in Sociopolitical Organization*, New York : Kluwer Academic/Plenum, 2002, p. 279.
ISBELL, William H., « Honcopampa: Was it a Huari administrative center? », dans : *The Nature of Wari*, Oxford : BAR International Series 525, 1989, p. 183-184.
VALDEZ, Lidio M., « Marayniyoq: producción de chicha en un establecimiento Wari », *Gaceta Arqueológica Andina*, 2002, Vol. 26.
[898] COOK, Anita et GLOWACKI, Mary, « Pots, Politics, and Power: huari Ceramic Assemblages and Imperial Administration », dans : *The Archaeology and Politics of Food and Feasting in the Early States and Empires*, New York : Kluwer Academic/Plenum, 2003, p. 197.

maïs et à sa fermentation[899], à proximité de places propices au rassemblement de populations, a amené Luis Jaime Castillo à suggérer l'existence de banquets rituels dans la vallée de Jequetepeque dès l'Intermédiaire Ancien (200 av. J.-C. - 600 ap. J.-C.)[900].

1. Politique impériale d'institutionnalisation des banquets

La question de l'existence des banquets au sein de l'empire inca est délicate puisque ce type d'évènement ponctuel et extrêmement localisé ne laisse que peu de traces du point de vue archéologique, notamment car ils n'avaient pas lieu dans des endroit exclusivement réservés à cet usage. Nous savons néanmoins grâce aux sources ethno-historiques qu'il s'agissait d'une pratique répandue à travers le territoire impérial et liée au pouvoir politique. I. Garcilaso de la Vega rapporte ainsi qu'il existait une loi dite « des dépenses ordinaires »[901], ce qui sous-entend qu'elles étaient réalisées directement par le pouvoir central ou par le chef d'une communauté (en tant que représentant local de l'État). Celle-ci impliquait l'organisation de rassemblements des populations locales deux à trois fois par mois afin de partager un repas avec leur *curaca*. Ces festivités étaient accompagnées de simulations de combat destinées à divertir les travailleurs. Le chroniqueur insiste donc sur l'organisation régulière par l'autorité politique de repas en commun, sans pour autant préciser quel type de nourriture y était consommée. Martin de Murúa va quant à lui plus loin puisqu'il précise que les banquets existaient déjà à l'époque du règne d'Inca Roca (le sixième souverain inca) et que ce dernier exigeait qu'un large public y participe[902]. Le chroniqueur porte cependant un regard critique sur cette pratique puisqu'il la désigne par le terme de « *borracheras* » ou beuveries. Il précise de plus que le souverain inca tenait à ce qu'il y ait de nombreux participants de peur d'être victime d'une tentative d'assassinat. La surconsommation d'alcool ayant tendance à échauffer les esprits (et donc à favoriser des actes de violence interpersonnelle), il est probable que le souverain devait être sous bonne garde lors de ces évènements. Il est également possible qu'il ait craint une tentative

[899] CASTILLO, Luis Jaime, *Programa Arqueológico San José de Moro, Temporada de 2007*, Lima : Pontificia Universidad Católica del Perú, 2007, p. 68.
[900] CASTILLO, Luis Jaime, « La presencia wari en San José de Moro », dans : *Huari y Tiwanaku: modelos vs. evidencias*, Lima : Pontificia Universidad Católica del Perú, 2000, p. 148-149.
[901] « *Tuvieron ley sobre el gasto ordinario que […] mandaba que, dos o tres veces al mes, comiesen juntos los vecinos de cada pueblo delante de sus curacas y se ejercitasen en juegos militares y populares, para que se reconciliasen los ánimos y guardasen perpetua paz y para que los ganaderos y otros trabajadores del campo se alentasen y regocijasen.* », GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p. 308.
[902] « *Ynga Roca […] mandó que las borracheras y comités fuesen en juntas públicas, porque se temía le matasen.* », MURÚA, Martín de, *Op.cit.*, p. 59.

d'empoisonnement. Nous sommes en tout cas loin ici des prestigieux banquets organisés à partir du règne de Pachacútec Inca Yupanqui mais il s'agit tout de même d'un élément de plus plaidant en faveur de l'organisation de banquets par le pouvoir inca.

Le choix d'utiliser des banquets pour s'attacher la force de travail des populations assujetties a pu être dicté aux Incas par les pratiques observées chez certains peuples conquis. C'est notamment le cas des élites Sausa de la vallée du Mantaro qui semblent avoir organisé ce genre d'évènements[903]. Le centre administratif de Hatun Xauxa fut justement érigé dans cette région. Il s'agit là de la même stratégie que celle employée par la suite par le souverain inca, à la différence près que les élites locales devaient se montrer extrêmement généreuses afin d'attirer les sujets et les pousser à consommer puisque la participation aux banquets n'était pas obligatoire[904]. Les Sausa utilisaient donc le maïs sous forme de *chicha* en raison du pouvoir qui lui était associé puisque, selon leurs croyances, le maïs facilitait la communication entre les humains et de puissantes divinités. La récupération par les Incas de cet outil de captation de la force de travail que constituait le banquet fut accompagnée d'une subtile modification des règles régissant cette pratique qui faisait écho à la puissance autrement plus grande dont pouvaient se targuer les conquérants cusquéniens. Ils rendirent ainsi la participation à ces banquets d'État obligatoire pour tous les individus remplissant les conditions pour être *mit'ayuq*. Cette règle, qui peut sembler à l'avantage de l'organisateur, était en réalité une contrainte pour le pouvoir central. En effet, si cette injonction ne permettait pas aux populations locales d'exercer une réelle résistance en refusant par exemple de participer aux banquets, elle mettait la pression sur le pouvoir central qui ne pouvait manquer à ses propres obligations. Celles-ci concernaient notamment la confection d'importantes quantités de mets de prestige, sous peine pour l'Inca de perdre la face et d'inciter les sujets lésés par cette absence de contrepartie à se rebeller. Toutefois, la logistique mise en place par le pouvoir central devait empêcher que ce genre de déconvenue n'ait lieu et les banquets étaient surtout l'occasion pour ce dernier d'étaler sa puissance économique. La surconsommation de denrées de valeur était en effet un témoignage de richesse que seuls les individus de très haut rang pouvaient se permettre[905]. L'Inca s'affirmait donc, par la tenue régulière de grands banquets, comme la principale puissance politique et économique de l'aire andine.

[903] HASTORF, Christine A. et JOHANNESSEN, Sissel, « Pre-Hispanic Political Change and the Role of Maize in the Central Andes of Peru », *American Anthropologist*, 1993, Vol. 95, nº 1, p. 132.
[904] *Ibid.*
[905] ESPINOZA SORIANO, Waldemar, *Op.cit.*, 2008, p. 406.

L'institutionnalisation de ces banquets ritualisés entraina inévitablement une uniformisation de leur organisation et une systématisation des denrées consommées à cette occasion. Le prestige déjà important associé à ces dernières ne pouvait que croître en raison de la symbolique inhérente à cette démonstration répétée de la puissance impériale.

2. Consommation de denrées de prestige à haute valeur symbolique

La séduction des masses de travailleurs était une tâche bien plus ardue qu'il n'y paraît en raison de l'existence de nombreuses règles régissant l'accès aux biens de prestige. Ces règles découlaient de la symbolique associée à certains matériaux précieux, au premier rang desquels l'or et l'argent, ainsi qu'aux luxueux textiles confectionnés dans le but de s'attacher la fidélité des élites du Tahuantinsuyu[906]. Ces considérations rendaient impossible leur usage lors d'opérations de captation de la force de travail des *mit'ayuq*. Ces derniers ne pouvaient ainsi bénéficier des mêmes privilèges que les membres de l'élite, même sur une base moins régulière, sans risquer de dévaluer aux yeux des chefs locaux les présents que leur accordait ponctuellement le souverain inca. Ces insignes de prestige permettaient en effet aux *curacas*, indispensables relais de l'administration impériale, d'affirmer leur statut social élevé dans la société. Afin de ne pas froisser la sensibilité des élites très attachées aux récompenses matérielles, l'Inca fit donc le choix de gratifier les travailleurs dans le registre de l'alimentation. L'organisation des banquets lui permettait au passage de réduire le pouvoir des chef locaux, puisqu'il s'agissait également pour lui d'un moyen de s'approprier le principal outil de séduction dont disposaient ces derniers à l'égard des membres de leur communauté[907]. L'obtention d'insignes de prestige de la part du pouvoir central devenait donc essentielle pour les *curacas* souhaitant conserver leur autorité, ce qui faisait les affaires du souverain inca.

Nous avons évoqué précédemment et à plusieurs reprises le degré d'expertise des populations du Tahuantinsuyu dans le domaine de l'agriculture et l'autosuffisance des unités domestiques de l'ensemble des communautés intégrées à l'empire qui en résultait. Cette grande maitrise des pratiques agricoles réduisait la liste des denrées alimentaires possédant une haute valeur symbolique, et donc qui étaient susceptibles de régaler les populations assujetties. Nous

[906] La question des biens précieux et de leur usage dans le cadre de l'économie politique inca est traitée dans le chapitre suivant en raison de leur forte mobilité au sein de l'empire.
[907] HASTORF, Christine A., « The effect of the Inka state on Sausa agricultural production and crop consumption », *American Antiquity*, 1990, Vol. 55, n° 2, p. 285.

pensons que la variété des mets consommés lors de ces banquets était en effet extrêmement réduite. Les affirmations de Vilca Cutipa, un ancien *curaca* responsable d'une communauté appartenant à l'ethnie Lupaca, enregistrées lors de la *Visita General* de 1571, résument certainement bien le menu qui était invariablement proposé lors des banquets d'État. Ce dernier expliqua ainsi (en marge des questions posées par les représentants de l'administration coloniale et de la réalisation de transcriptions en castillan de *quipu* d'époque inca) que, lorsque les *mit'ayuq* de sa communauté travaillaient pour le compte de l'Inca afin de s'acquitter du tribut collectif, ils étaient gratifiés de viande, de maïs et de chicha, ajoutant au passage qu'ils étaient « très bien traités »[908].

Si l'on en croit ce *curaca*, la viande et le maïs, sous forme de mets et de boisson en ce qui concerne ce dernier, étaient les principales récompenses alimentaires reçues par les tributaires engagés envers le souverain inca dans le cadre de la *mit'a*. En raison de l'association réalisée par ce chef local entre le tribut et une récompense d'ordre alimentaire, nous pensons qu'il fait référence aux banquets d'État réservés aux *mit'ayuq*. Il convient donc désormais d'examiner les éléments dont nous disposons à ce sujet et de confronter les sources ethno-historiques aux données de terrain.

a. Que mangeait-on lors des banquets d'État ?

Les fréquentes allusions des chroniqueurs à la consommation de maïs, qui constitue même selon Pedro Pizarro « la nourriture des pauvres »[909], pourraient laisser penser qu'il s'agit là d'un aliment comme un autre. Il était en effet à la base de nombreuses préparations culinaires incas et était transformé afin de confectionner différents pains et bouillies. Il pouvait également être utilisé pour préparer une boisson dont la consommation était très contrôlée[910]. I. Garcilaso de la Vega rapporte que l'un de ces pains, qu'il désigne par le nom *huminta*, n'était consommé qu'à l'occasion de certaines réjouissances en tant que nourriture de base et revêtait un aspect

[908] MURRA, John Victor, *Op.cit.*, 1983, p. 90.
[909] PIZARRO, Pedro, *Op.cit.*, p. 213-214.
[910] « *De los frutos que se crían encima de la tierra tiene el primer lugar el grano que los mexicanos […] llaman maíz y los del Perú zara, porque es el pan que ellos tenían. Es de dos maneras : uno es duro (que llaman muruchu) y el otro tierno y de mucho regalo (que llaman capia). Cómenlo en lugar de pan, tostado o cocido en agua simple. […] Para sus sacrificios solemnes hacían pan de maíz, que llaman zancu. Y para su comer, no de ordinario sino de cuando en cuando por vía de raglo, hacían el mismo pan, que llaman huminta. Diferenciábase en los nombres no porque el pan fuese diferente sino porque uno era para sacrificios y el otro para su comer simple. […] De la misma harina y agua simple hacen el brebaje que beben.* », GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p. 560-561.

festif[911]. Il était ainsi perçu comme un cadeau ou comme un moyen de régaler les estomacs. Nous soupçonnons que les occasions mentionnées par le chroniqueur soient les banquets d'État institutionnalisés, ce qui expliquerait que le pain utilisé soit le même que lors de cérémonies à connotation religieuse. Il nous semble donc raisonnable de considérer que le maïs ait servi à confectionner des mets particuliers, bien plus prestigieux que ceux constituant l'ordinaire de chaque foyer, dont la consommation était réservée aux *mit'ayuq* participant aux banquets organisés par l'Inca.

Le maïs n'était cependant pas le seul aliment apprécié des convives de l'Inca qui avaient également l'occasion de manger de la viande de camélidé lors de ces banquets. Les millions de ces animaux qui peuplaient la *puna* péruvienne étaient en effet très majoritairement épargnés puisque l'Inca voyait en eux une indispensable source de laine pour l'industrie textile impériale. Seuls les nobles étaient théoriquement autorisés à consommer de la viande régulièrement tandis que le reste des sujets de l'Inca ne devait que plus rarement y avoir accès, une partie de celle-ci leur étant donnée à par les seigneurs[912]. Cette idée d'un don de viande aux gens ordinaires, que nous retrouvons dans le récit de Pedro Pizarro, fait écho aux affirmations du *curaca* Vilca Cutipa au sujet du traitement des *mit'ayuq* engagés envers l'État. Ce dernier avait tout à gagner à nourrir les tributaires avec de la viande de camélidés lors des banquets puisque cette denrée dont la consommation semble avoir été restreinte revêtait une valeur symbolique importante. De nombreux camélidés étaient ainsi sacrifiés lors des cérémonies religieuses, et il est possible (voire probable) que la viande consommée par les *mit'ayuq* ait également été issue de sacrifices. De plus, même si les banquets durent se multiplier en raison de l'augmentation progressive du nombre de tributaires qu'entrainait l'expansion inca, leur organisation n'impliquait l'abattage que d'assez peu d'animaux pour le pouvoir central (comparé au réservoir constitué par les immenses troupeaux impériaux).

La découverte d'ossements de camélidés sur le site inca de Potrero de Payogasta, situé dans la partie nord des vallées de Calchaquí (au nord de l'Argentine), semble confirmer cette hypothèse. En effet, le développement agricole de la région par les Incas impliquait la participation de *mit'ayuq*, qu'il convenait de régaler lors de banquets. La moindre quantité d'ossements de camélidés découverte sur place que sur le site pré-inca voisin de Valdéz pourrait confirmer que l'abattage était ponctuel et réalisé pour des occasions bien précises à l'époque

[911] Il précise qu'il s'agissait du même pain que celui utilisé lors des sacrifices ou offrandes aux dieux, mais que dans ce contexte religieux il était appelé *zancu*.
[912] « *Carne, pocos la comían, sino eran los señores y a quien ellos la mandaban dar.* », PIZARRO, Pedro, *Op.cit.*, p. 213.

inca. Les analyses archéozoologiques ont démontré que, sur les deux sites, les animaux étaient abattus alors qu'ils étaient âgés de deux à quatre ans, ce qui constituait la période de vie où leur poids en viande était optimal[913]. Cependant, le fait que des animaux plus âgés aient également été abattus à Valdéz nous laisse penser que la sélection y était moins stricte et que des bêtes de somme ayant fait leur temps au sein de caravanes pouvaient également être consommées. Ce choix témoigne selon nous d'une utilisation de ressources davantage liées au mode de vie quotidien des populations qu'à Potrero de Payogasta, où les animaux abattus pourraient avoir été spécifiquement sélectionnés pour la qualité de leur viande. Cet abattage sur un site fondé par le pouvoir cusquénien et voisin des exploitations agricoles locales[914] laisse penser que la viande était fraîchement obtenue avant d'être cuisinée. Il est cependant également possible que, dans certains points de l'empire, la viande consommée lors des banquets d'État ait été préalablement séchée (*charqui*) comme celle qui était entreposée dans les *tambo*, voire provenait des entrepôts impériaux situés le long des routes. Il est intéressant de mettre en parallèle cette possible sélection des camélidés pour leur viande dans les hautes-terres du Collasuyu avec les observations réalisées dans la *Sierra* méridionale du Chinchasuyu. L'étude des ossements animaux retrouvés au sein des sites de Tunanmarca, Umpamalca et Hatunmarca dans la vallée de Yanamarca semble indiquer une augmentation de l'abattage de camélidés à l'époque inca, synonyme d'augmentation de la consommation au niveau local[915]. L'augmentation de la présence d'ossements est significative au sein des espaces domestiques de l'ensemble de la population n'appartenant pas à l'élite. La situation politique troublée dans les Andes centrales à l'Intermédiaire Tardif, consécutive notamment à la chute du pouvoir Huari, entraina pourtant la multiplication des implantations de sites d'altitude dans les Andes centrales durant l'Intermédiaire Tardif, de la région actuelle du Junín à celle d'Ayacucho[916]. Beaucoup de ces sites étaient pourvus de corrals[917], parfois de grandes dimensions, ce qui plaide en faveur d'une pratique importante de l'élevage. Cette idée est renforcée par la nécessité pour

[913] D'ALTROY, Terence N., LORANDI, Ana Maria, WILLIAMS, Veronica I., *et al.*, *Op.cit.*, p 19.
[914] D'ALTROY, Terence N., WILLIAMS, Veronica I. et LORANDI, Ana Maria, « The Inkas in the Southlands », dans : *Variations in the Expression of Inka Power*, sous la direction de BURGER, Richard L., MORRIS Craig et MATOS MENDIETA Ramiro, Washington, D. C. - Cambridge, Mass. : Dumbarton Oaks Research Library and Collection, 2007, p. 114-115.
[915] COSTIN, Cathy Lynne et EARLE, Timothy, « Status distinction and legitimation of power as reflected in changing patterns of consumption in late prehispanic Peru », *American Antiquity*, 1989, Vol. 54, nº 4, p. 696-698.
[916] BAUER, Brian S. et KELLETT, Lucas C., « Cultural Transformation of the Chanka Homeland (Andahuaylas, Peru) during the Late Intermediate Periode (A.D. 1000-1400) », *Latin American Antiquity*, 2010, Vol. 21, nº 1, p. 91-93.
[917] PERALES MUNGUÍA, Manuel F., « Settlement Patterns, Corrals, and Tombs: Exploring sociopolitical complexity among late prehispanic agropastoralists of the upper Ricrán, Peru », dans : *The Archaeology of Andean Pastoralism*, Albuquerque : University of New Mexico Press, 2016, p. 171.

les populations de la région – touchées par des sécheresses qui fragilisèrent le mode de vie centré sur l'agriculture privilégié auparavant durant l'Horizon Moyen – de varier leur économie de subsistance en donnant plus d'importance aux camélidés[918]. La réorganisation des populations locales entreprise à l'époque inca, qui consista à les installer sur des sites localisés dans les vallées basses, plus propices à l'agriculture et qui s'accompagna d'une explosion des quantités de maïs produites (et consommées) dans la région[919], aurait pourtant dû provoquer une baisse de la consommation de viande de camélidés. En effet, en délaissant les installations situées dans la *puna* pour des zones choisies par le pouvoir central et en subissant les nouvelles règles établies par celui-ci en matière de consommation de viande de camélidé, les habitants des régions concernées auraient dû voir leur accès à ces ressources se réduire. Néanmoins, la consommation de viande de camélidés semble avoir augmenté chez les habitants de la vallée de Yanamarca. Nous pensons que ce phénomène s'explique principalement par la perpétuation à l'Horizon Tardif des habitudes alimentaires des populations pré-incas installées dans la vallée par le pouvoir inca. Cette observation contredit le discours officiel inca concernant la consommation de viande de camélidés, et nous incite à nuancer l'importance symbolique de cette denrée lors des banquets d'État. Ces derniers ont néanmoins pu contribuer à l'augmentation de l'abattage de camélidés dans la région. D'autant que les *mit'ayuq* durent être très sollicités pour la construction des sites incas d'envergure implantés dans la zone (Hatun Xauxa, Tarmatambo) et l'exploitation des importantes zones agricoles de la région. Cela entraina nécessairement une tenue fréquente de ces banquets. Nous pensons d'ailleurs que les quantités de viande préparées à l'occasion de ces évènements pouvaient parfois être supérieures aux besoins réels et qu'une partie de cette viande pouvait être redistribuée aux *mit'ayuq* et emportée au sein du foyer. Cette pratique ferait écho aux affirmations de P. Pizarro selon lesquelles de la viande était donnée occasionnellement aux gens du peuple par les seigneurs[920]. Néanmoins, comme nous venons de le voir, les données archéologiques dont nous disposons à propos de zones géographiques précises semblent quelque peu banaliser la consommation de viande de camélidés, aussi bien dans le Collasuyu que dans le Chinchasuyu. Cela nous incite à considérer que le maïs, notamment consommé sous forme de *chicha*, constituait la denrée servie aux *mit'ayuq* lors des banquets d'État qui possédait la plus grande valeur symbolique et était la plus à même de les régaler. La viande venait simplement agrémenter les banquets, bien qu'elle

[918] BAUER, Brian S. et KELLETT, Lucas C., *Op.cit.*, p. 105.
[919] COSTIN, Cathy Lynne, « The Cost of Conquest: Assessing the Impact of Inka Tribute Demands on the Wanka of Highland Peru », dans : *Surplus: The Politics of Production and the Strategies of Everyday Life*, University Press of Colorado, 2015, p. 60-63.
[920] PIZARRO, Pedro, *Op.cit.*, p. 213.

ait pu revêtir une importance plus particulière lorsqu'elle était offerte à des tributaires venant de régions moins bien pourvues en camélidés.

La consommation de viande sur la côte est quant à elle beaucoup moins documentée. Cependant, nous allons voir que d'autres observations, relatives à la consommation de boisson, vont dans le sens d'un développement important des banquets d'État dans les régions côtières, ou tout du moins en certains points des basses-terres du Tahuantinsuyu.

b. Que buvait-on lors des banquets d'État ?

Nous l'avons vu, la nourriture constituait un élément essentiel pour un souverain inca désireux de régaler ses travailleurs. Il semble néanmoins que, lors des banquets, l'accent était mis sur la consommation d'une boisson alcoolisée à base de grains de maïs (mastiqués ou malaxés[921]) extrêmement prisée des populations andines : la *chicha* (aussi appelée *sora* et *uiñapu*). Nous considérons que l'alcool occupait une place plus importante que la nourriture lors de ces banquets car la portée symbolique pour les populations andines de l'échange de boisson était très forte (**Figure 69**). De plus, le fait que des chroniqueurs suggèrent que les banquets incas finissaient souvent en « beuveries »[922] nous incite à penser que l'abondance de *chicha* était le meilleur atout de séduction de l'Inca lors de ces rassemblements ritualisés mais indubitablement festifs. En effet, I. Garcilaso de la Vega rapporte que la consommation de *chicha* était interdite par les Incas en raison des effets très forts de cet alcool[923]. Nous pensons qu'il fait ici allusion à la consommation quotidienne dans le cadre privé, mais que la *chicha* était fréquemment utilisée pour des rituels orchestrés par le pouvoir inca. J. de Betanzos évoque ainsi le fait que Pachacútec Inca Yupanqui instaura un rite de prise de possession d'un territoire conquis impliquant d'offrir aux figures d'autorité locales des vêtements, de la *chicha* et des aliments confectionnés avec du maïs et de procéder à des chants clamant la domination nouvelle de l'Inca sur la province soumise[924]. De plus, P. Cieza de León affirme dans sa description de la cérémonie de l'Inti Raymi que de grandes quantités de *chicha* étaient consommées sur la place Aukaypata par l'Inca et l'ensemble des délégations venues de tout le Tahuantinsuyu[925]. Les restrictions générales concernant cette boisson et le rôle qu'elle occupait lors des rituels

[921] GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p. 560.
[922] MURÚA, Martín de, *Op.cit.*, p. 59.
[923] GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p. 561.
[924] BETANZOS, Juan de, *Op.cit.*, p. 132-135.
[925] CIEZA DE LEÓN, Pedro de, *Op.cit.*, p. 109-110.

incas expliquent l'importance à la fois symbolique et politique qu'elle revêtait à l'occasion des banquets d'État. Cette denrée prestigieuse y était en effet rendue accessible à des *mit'ayuq* qui avaient certainement conscience du privilège qui leur était accordé et en profitaient pleinement (ce qui explique les allusions des chroniqueurs à des beuveries). En effet, plusieurs observations témoignent d'une forte augmentation de la consommation de chicha au sein des territoires soumis à l'autorité inca.

Figure 69. Noble inca buvant avec Inti/le Soleil (source : HUAMAN POMA DE AYALA, Felipe, *Nueva crónica y buen gobierno*, folio 246)

La production céramique impériale va dans le sens d'une augmentation de la consommation de boisson puisque les principales formes associées aux Incas sont l'*urpu*[926] (dont les fragments en céramique sont très représentés dans le matériel archéologique inca) et le *kero*[927] (qui resta très populaire à l'époque coloniale). L'*urpu* est une jarre à panse globulaire, plus large à la base qu'au niveau du col et pourvue de deux petites anses de préhension en forme de boucle, qui se caractérise également par la présence extrêmement fréquente d'un petit nodule en forme de tête animale placé sous le col et d'un bec verseur au niveau des lèvres[928]. Ce type de poterie, emblématique de la culture inca, pouvait également être fabriqué en or et en argent. Cependant, la grande majorité des *urpu* conservées aujourd'hui sont en céramique, car les objets confectionnés dans des métaux précieux ont été le plus souvent fondus par les *conquistadores* avant que la matière première ne soit envoyée en Espagne[929]. L'*urpu* servait à contenir des liquides et est souvent associée à la consommation de *chicha,* tout comme les *keros* (**Figures 70 à 76**). Ces derniers étaient fabriqués en bois et en céramique, tandis que leurs équivalents en or et en argent (déjà très présents aux époques antérieures, notamment chez les Chimu) étaient appelés *aquillas*[930]. Il s'agissait de récipients servant à boire et évoquant des gobelets ou des vases en fonction de leur taille qui pouvait être très variable (de 2,5 cm à 78,2 cm de haut)[931]. Les *keros* en bois et en céramique portaient des décors gravés ou peints, comme en témoignent les artefacts qui nous sont parvenus. Ces décors servaient notamment à les reconnaître, car les *keros* et les *aquillas* étaient fabriqués par paires[932], ce qui renforce la symbolique liée à l'échange de boisson et la connexion entre individus qui en découlait.

Une fois la conquête du territoire Chimu achevée, les Incas s'implantèrent notamment à Farfán où leur présence eu un impact sur les activités économiques, notamment en ce qui concerne la production céramique. Carol Mackey a ainsi mis en évidence sur le site la présence de deux styles de céramique : un style hybride Chimu-Inca (intégration d'éléments incas dans la céramique typique des Chimu) et un style provincial inca (fortement inspiré de la céramique inca de la région de Cusco)[933]. Seul le second style constitue un apport totalement nouveau. Il

[926] JULIEN, Catherine J., *Hatunqolla: a view of Inca rule from the Lake Titicaca région*, Berkeley : University of California Press, 1983, p. 251.
[927] URTON, Gary et VON HAGEN, Adriana, *Op.cit.*, p. 170.
[928] CUMMINS, Thomas B. F., *Toasts with the Inca: Andean Abstraction and Colonial Images on Kero Vessels*, Ann Arbor : University of Michigan Press, 2002, p. 35.
[929] LOTHROP, Samuel K., *Inca Treasure as Depicted by Spanish Historians*, Los Angeles : Southwest Museum, 1938, p. 46.
[930] CUMMINS, Thomas B. F., « Inka Art », dans : *The Inka Empire: A Multidisciplinary Approach*, sous la direction de SHIMADA, Izumi, Austin : University of Texas Press, 2015, p. 182.
[931] URTON, Gary et VON HAGEN, Adriana, *Loc.cit.*
[932] *Ibid.*, p. 171.
[933] MACKEY, Carol, *Op.cit.*, 2010, p. 237.

comprend essentiellement des plats à anses en forme d'oiseaux et des *urpu*[934]. Cette production céramique introduite par les Incas s'accompagna d'un accroissement de la fabrication de *tinajas* (comme observé par C. Mackey lors de la fouille du Compound II, résidence destinée au peuple et qui abritait un atelier de potiers), de grandes jarres destinées au stockage et à la consommation de *chicha* (et potentiellement de denrées séchées)[935]. L'introduction de l'*urpu* inca et le développement de la production de céramique associée à la *chicha* sur le site de Farfán nous semblent plaider en faveur de la possible tenue de banquets d'État à l'époque inca sur la côte du Chinchasuyu, notamment au sein du territoire Chimu. D'autant qu'en dehors des ateliers où elles étaient fabriquées, ces *tinaja*s ont été essentiellement découvertes lors de fouilles menées dans des zones qui semblent avoir été dédiées à des banquets[936]. Dans la vallée de Cinti (sud de la Bolivie), une nette augmentation de la proportion de vaisselle liée au service et à la consommation a été constatée sur l'ensemble des sites de la région à l'époque inca, comparé à la période antérieure[937]. Parallèlement, on note une réduction de la proportion de la céramique destinée au stockage dans les centres d'origine locale de la vallée de Cinti, et leur augmentation sur les petits sites domestiques[938]. Ces observations pourraient témoigner d'une perte de contrôle du surplus de production par les élites locales. Si l'indépendance alimentaire des populations locales pourrait avoir été plus importante qu'auparavant (le mécanisme d'approvisionnement par les élites locales n'ayant plus cours), elle servait quoiqu'il en soit les intérêts de l'Inca. Ce dernier n'avait en effet pas pour vocation d'assurer la subsistance au quotidien des cellules domestiques, mais seulement d'entretenir les tributaires lors des périodes de *mit'a* et de les régaler lors des banquets d'État. Il souhaitait de plus que les populations locales ne soient pas dépendantes des *curacas* pour leur alimentation, afin de s'imposer comme le seul à pouvoir fournir aux chefs locaux de quoi conserver leur prestigieuse position sociale. On observe un phénomène similaire de réduction drastique des capacités de stockage chez les élites Huanca[939] et Sausa[940] dans les Andes centrales à l'époque inca, synonyme d'une plus grande indépendance alimentaire quotidienne des populations locales. En parallèle, la consommation de maïs a augmenté dans la région d'Hatun Xauxa, comme en témoignent les résultats des analyses isotopiques réalisées sur les restes de population locale[941]. Nous pensons

[934] *Ibid.*, p. 238.
[935] *Ibid.*, p. 241.
[936] *Ibid.*, p. 242.
[937] RIVERA CASANOVAS, Claudia, *Op.cit.*, 2010, p. 169.
[938] *Ibid.*, p. 170.
[939] COSTIN, Cathy Lynne et EARLE, Timothy, *Op.cit.*, p. 710.
[940] HASTORF, Christine A., *Op.cit.*, p. 285-286.
[941] *Ibid.*, p. 285.

que cette augmentation est représentative d'une évolution croissante de la consommation de maïs par l'ensemble de la population des Andes centrales à l'époque inca, notamment en raison des banquets qui devaient ponctuer la vie des *mit'ayuq*. Cela n'aurait rien d'étonnant dans une région marquée comme beaucoup d'autres par un investissement impérial massif visant à étendre les surfaces cultivables et la production agricole.

À l'aune des données ethno-historiques et archéologiques, nous pensons que la *chicha* revêtait une importance capitale pour le pouvoir central inca. Celui-ci n'hésita pas à accroître sa production et à permettre sa consommation ponctuelle et contrôlée à l'ensemble des *mit'ayuq* de l'empire, ce qui représentait la grande majorité de la population assujettie. Cette politique passait également par l'augmentation des objets destinés au stockage et à la consommation de *chicha*, ce que nous pouvons observer en de nombreux points de l'empire.

Figure 70. *Urpu* inca (12,7 x 10,8 x 8,9 cm), céramique, XV-XVI^{e} s., MET

Figure 71. *Urpu* inca (21,9 x 18,8 x 14,6 cm), céramique, XV-XVI^{e} s., MET

Figure 72. *Kero* inca (11,7 x 10,2 cm), bois, XV-XVI^{e} s., MET

Figure 73. *Kero* inca (21,6 x 19,7 cm), bois, XV-XVI^{e} s., MET

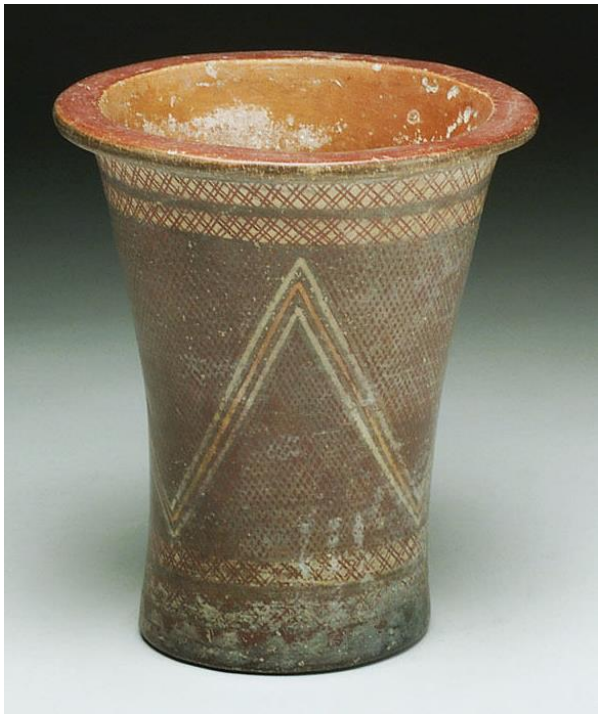

Figure 74. *Kero* inca (H : 15,2 cm), céramique, XV-XVI^{e} s., MET

Figure 75. *Aquilla* inca en argent (24,8 x 9,5 cm), argent, XV-XVI^{e} s., MET

Figure 76. Bras tenant un *kero* (26,2 x 8,9 x 14 cm), céramique (inca ? provenance : Pérou), XV-XVI^{e} s., MET

Il est néanmoins intéressant de constater que, par endroits, une baisse de la consommation de maïs à l'époque inca a été constatée par rapport aux époques précédentes. Cela semble en effet avoir été le cas dans certains villages de la vallée de Lluta (nord du Chili). Cette observation a été réalisée grâce à l'analyse de 48 coprolithes – dont 25 prélevés en contexte pré-inca (Intermédiaire Tardif) et 23 en contexte inca (Horizon Tardif) – découverts sur six sites distincts (21 contextes de prélèvement différents)[942]. Les résultats montrent une concentration importante d'amidon de maïs dans les coprolithes pré-incas, l'état des restes de grains laissant penser qu'une partie d'entre eux sont issus de la consommation de *chicha*. Cette concentration diminue de manière significative dans les coprolithes d'époque inca, notamment le nombre de grains détériorés présumés associés à la *chicha*[943]. Si le maïs fait toujours parti du régime alimentaire des populations locales à l'Horizon Tardif, il y est moins prépondérant. En revanche, une augmentation de la consommation de tubercules des hautes-terres est constatée durant cette période à partir de ces mêmes analyses. Nous pensons que les observations réalisées dans cette zone du Collasuyu – peu investie par le pouvoir central inca – renforcent l'idée de la tenue de banquets d'État exclusivement destinés aux *mit'ayuq*. En effet, les communautés installées en marge des régions où la domination impériale passait par l'implantation de grands centres administratifs pouvaient pour certaines être moins sollicitées par l'Inca dans le cadre de la *mit'a*. Une moindre implication des populations locales dans le système de tribut devait réduire leur possibilité de participer à des banquets, ce qui pourrait selon nous expliquer la baisse de la consommation de maïs (notamment sous forme de *chicha*) observée dans la vallée de Lluta. Néanmoins, la découverte de matériel inca, notamment d'un *urpu* inca et d'un *kero* en bois (au décor très proche de celui de deux objets similaires découverts à Ollantaytambo), dans une tombe de la vallée de Lluta (tombe C3/1, site Lluta 13)[944], doit nous amener à nous interroger. Il s'agit manifestement de la sépulture d'un membre de l'élite dirigeante locale, auquel ces objets de prestige ont certainement été offerts par l'Inca, et non du matériel communément enfoui avec un individu du peuple. Leur présence ne contredit donc en rien les observations réalisées ci-dessus. Elle pose cependant la question de l'autonomie laissée aux chefs locaux dans l'organisation de la *mit'a* au niveau local et, surtout, des banquets d'État dans une zone où la présence inca ne se manifeste pas par la présence d'un grand centre administratif. Nous devons en effet envisager que certains administrateurs locaux, qui recevaient des dons de

[942] DORSEY VINTON, Sheila, PERRY, Linda, REINHARD, Karl J., *et al.*, « Impact of Empire Expansion on Household Diet: The Inka in Northern Chile's Atacama Desert », *PLoS ONE*, 2009, Vol. 4, nº 11, p. 2.
[943] *Ibid.*, p. 2-3.
[944] HORTA, Helena, « Queros de madera del Collasuyo: Nuevos datos arqueológicos par definir tradiciones (s. XIV-XVI) », *Estudios Atacameños*, 2013, Vol. 45, p. 106-107.

l'Inca, n'aient pas organisé aussi souvent que nécessaire ces évènements, ce qui pourrait expliquer la baisse de consommation de *chicha* suggérée par l'analyse des coprolithes. Cela pourrait remettre en cause les affirmations du discours officiel inca quant au contrôle étroit de l'action des *curacas* à travers l'empire[945], tout du moins dans certaines régions.

Nous avons vu que, lors des banquets d'État, les tributaires étaient gratifiés par l'Inca de denrées et de mets de prestige, dans le cadre de la relation de réciprocité qui les liaient. Une question centrale demeure néanmoins : celle des lieux où étaient organisés ces banquets.

3. Où avaient lieu les banquets d'État ?

Comme dans le cas des lieux de marché, les espaces où étaient organisés les banquets d'État sont difficilement identifiables du point de vue archéologique. Nous savons néanmoins que l'Inca y participait parfois et qu'ils pouvaient également être présidés par les *curacas*. Ces précisions nous laissent penser que ces évènements étaient au moins pour partie organisés au sein des centres administratifs incas ou des villages les plus importants. J. de Betanzos nous fournit un indice de taille en précisant que l'Inca présidait des banquets depuis les *ushnu*[946]. Cependant, des *ushnu* étaient également bâtis sur des sites sans réelle fonction administrative, à l'image de Curamba dans les Andes centrales. Leur présence ne peut donc pas suffire à affirmer qu'un lieu servait à l'organisation de ces évènements. Il semble plus prudent de considérer que l'espace de plein air disponible et l'existence d'une structure permettant à l'Inca ou à ses représentants de surplomber l'assistance, associés à la présence d'importantes structures de stockage, étaient des critères importants pour le choix d'un lieu. Le rôle du banquet, du point de vue du pouvoir central, était en effet de s'attacher la force de travail des *mit'ayuq* et de les récompenser de leurs efforts. Il fallait donc que la distinction entre autorité et travailleurs soit matérialisée de manière évidente, mais également que ces derniers gardent à l'esprit l'établissement ou l'entretien de la relation de réciprocité. Malgré leur caractère festif, les banquets restaient des moments d'interactions ritualisées entre membres d'une société extrêmement hiérarchisée. Nous pensons que des banquets plus informels et nécessitant une

[945] GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p. 141.

[946] « *Y ansí [Huayna Capac] entraba en el pueblo principal de ella, donde llegado que era a la plaza de él, le tenían hecho cierto asiento a manera de un castillejo alto y en do medio del castillejo una pileta llena de piedras. Y, como llegase el Ynga al pueblo, subíase en aquel castillejo y allí se sentaba en su silla y de allí veía a todos los de la plaza y ellos le veían a él ;[…] y comía con ellos.* », BETANZOS, Juan de, *Op.cit.*, p. 218.

logistique plus réduite pourraient avoir été organisés pendant le déroulement de la *mit'a*, à proximité de chantiers d'État ou d'exploitations minières non aménagés à cet effet. Il s'agirait là d'une adaptation à des conditions particulières en lien avec un domaine d'activité spécifique. Dans un tel cas, il est probable que des structures temporaires devaient être installées pour que la figure d'autorité présente lors de ces banquets puisse surplomber la foule des travailleurs participant aux festivités. Krzyztof Makowski suggère la tenue de banquets rituels sur le site de Pachacamac, à l'intérieur des places jouxtant les pyramides à rampe[947]. En effet, de nombreux tessons d'*urpu* et de récipients céramiques incas et de style Inca-Chimu (ainsi que des déchets liés à la consommation de nourriture) ont été découverts dans différents espaces extérieurs associés aux pyramides, témoignant d'une réoccupation des places à l'Horizon Tardif[948]. Les fouilles réalisées ont de plus montré que l'occupation de ces espaces à l'époque inca était ponctuelle et non continue, contrairement à ce qui est observé aux niveaux correspondant à l'Intermédiaire Tardif[949]. Les pyramides à rampe, pour la plupart d'origine pré-inca, pourraient ainsi avoir joué le rôle de structures permettant aux figures d'autorité de surplomber la foule, se substituant aux *ushnu* observés sur les sites érigés par les Incas[950].

Un autre site nous semble être représentatif de la configuration idéale pour l'organisation de banquets d'État : Huánuco Pampa. Les fouilles réalisées dans les années 1960[951] ont révélé l'existence d'une zone de stockage surplombant au sud le centre administratif inca dans laquelle 497 *qollqa* furent mis au jour. Cela représentait environ 12 680 m² d'espace au sol pour un volume de stockage d'un peu plus de 37 900m^3 au total[952]. Les estimations réalisées à cette époque à partir des restes botaniques découverts dans ces entrepôts indiquaient que 50 à 80% de l'espace de stockage disponible était utilisé pour conserver des produits locaux, notamment des tubercules, tandis que seuls 5 à 7% étaient dédiés au stockage du maïs[953]. La méthodologie employée pour parvenir à ces conclusions n'était pas clairement définie, ces chiffres doivent être considérés avec précaution. Néanmoins, l'idée avancée par C. Morris selon laquelle les installations massives de stockage ne servaient pas à la redistribution de produits à l'échelle de la région mais plutôt à l'approvisionnement de la ville nous semble pertinente. Nous savons en

[947] MAKOWSKI, Krzysztof, *Op.cit.*, 2015, p. 157-158.
[948] EECKHOUT, Peter, « Las pirámidas con rampa de Pachacamac durante el horizonte tardio », dans : *Arqueología en el Perú: Nuevos aportes para el estudio de las sociedades andinas prehipánicas*, Lima : Anheb Impresiones, 2010, p. 419-424.
[949] *Ibid.*
[950] MAKOWSKI, Krzysztof, *Op.cit.*, 2015, p. 158.
[951] MORRIS, Craig et THOMPSON, Donald E., *Op.cit.*, 1970, p. 344.
[952] *Ibid.*, p. 353-356.
[953] *Ibid.*, p. 356-357.

effet que de nombreux *mit'ayuq* de l'ethnie Chupaychu étaient envoyés à Huánuco Pampa pour s'acquitter de diverses tâches s'apparentant au tribut versé en force de travail par leur communauté[954]. Ils n'étaient certainement pas un cas isolé parmi les peuples de la région. Ces travailleurs étaient ainsi entretenus par l'État comme la loi sur le tribut le stipulait. Leur régime alimentaire quotidien devait s'appuyer sur les importants stocks de tubercules conservés dans la zone d'entrepôts jouxtant le site. Ils devaient de plus être ponctuellement régalés par le pouvoir central grâce aux dépôts plus réduits de maïs servant probablement à la confection de *chicha*. Celle-ci devait être consommée lors des banquets organisés par le souverain de Cusco sur la place centrale de Huánuco Pampa. Cette place était assez vaste pour accueillir plusieurs milliers d'individus, tandis que l'Inca (s'il était présent) ou son représentant pouvaient dominer l'assemblée et présider ces évènements depuis le monumental *ushnu* érigé au centre de la place. La configuration y était alors relativement similaire à celle observée à Pumpu, un autre centre administratif inca de la *Sierra* du Chinchasuyu. Elle était également proche de celle observée à Pachacamac, et ce à plus d'un titre. En effet, au-delà de l'espace disponible pour accueillir une large foule et des structures surplombant les places en question, un dernier élément commun aux deux sites nous semble essentiel : la présence d'un *acllahuasi*.

Figure 77. *Acllahuasi* du site de Pachacamac (crédits photo : David Barreiro)

[954] MURRA, John Victor, *Op.cit.*, 1983, p. 79-82.

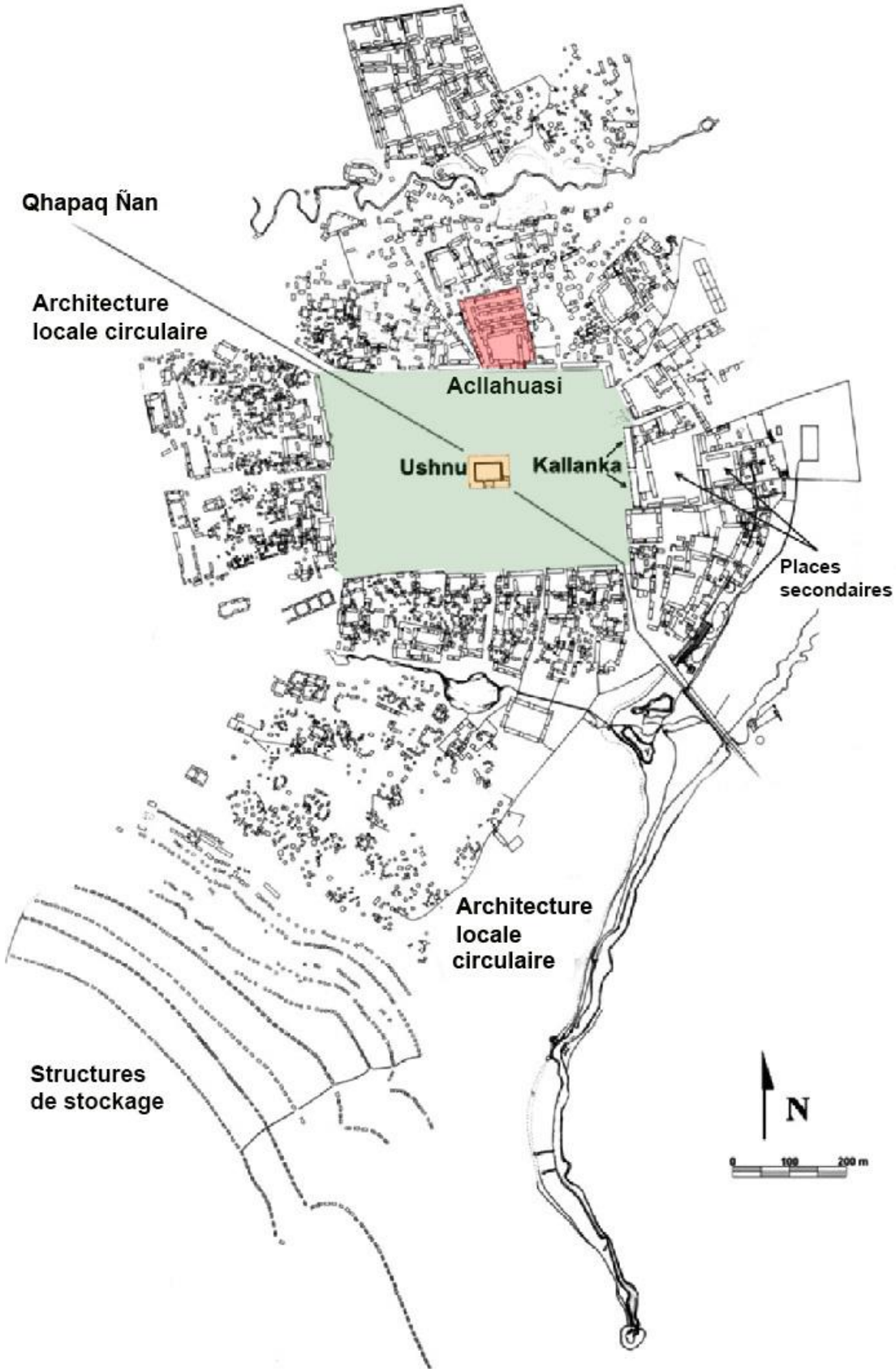

Figure 78. Plan de Huánuco Pampa (d'après MORRIS, Craig et THOMPSON, Donald E, 1985, p. 54-55), avec localisation de l'*acllahuasi* (rouge), l'*ushnu* (jaune) et la place centrale (vert)

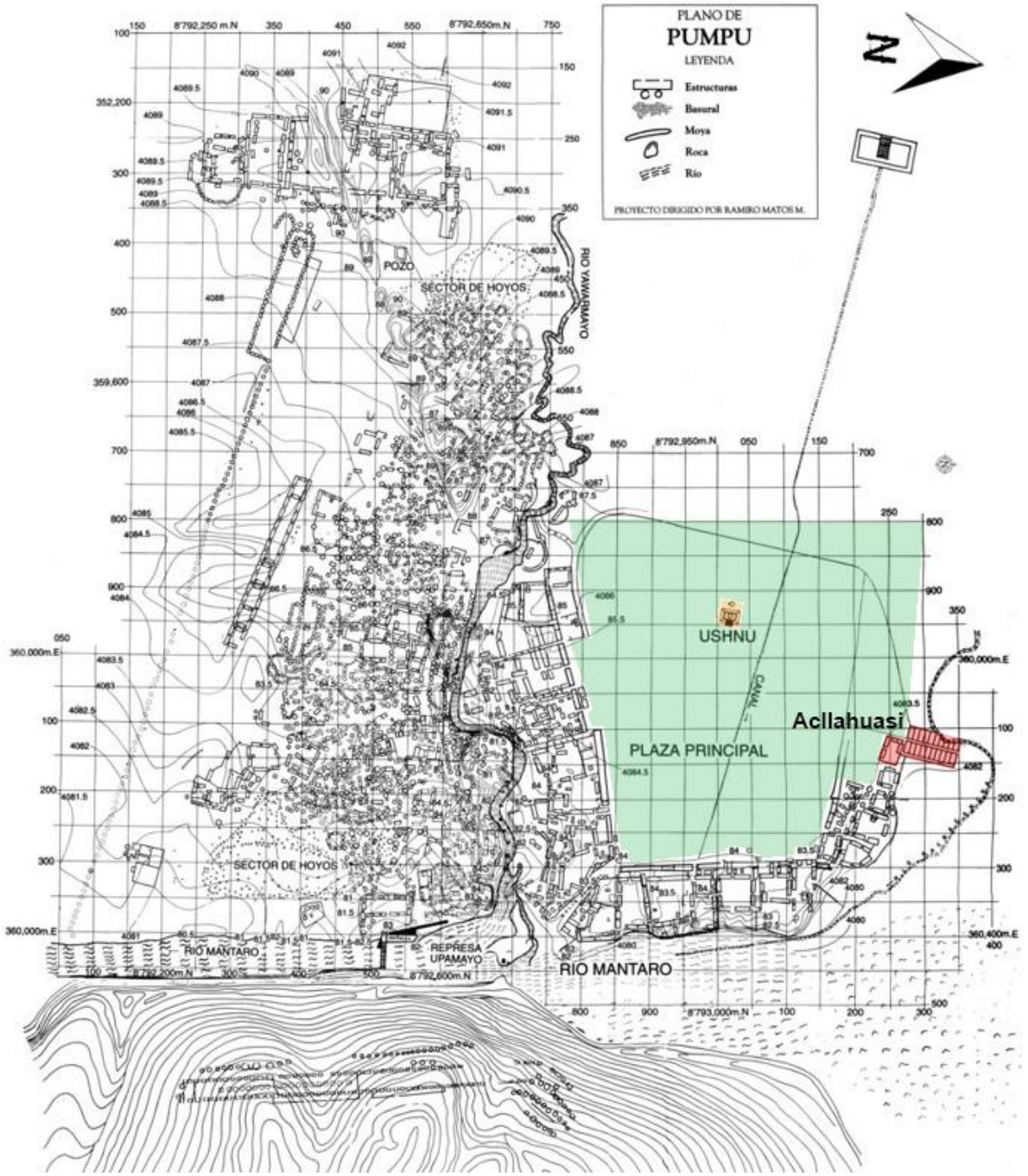

Figure 79. Plan de Pumpu (d'après MATOS MENDIETA, Ramiro, 1994) avec localisation de l'*acllahuasi* (rouge), l'*ushnu* (jaune) et la place centrale (vert)

Nous sommes ainsi convaincu que la construction par le pouvoir central d'un *acllahuasi* à Pachacamac comme à Pumpu et à Huánuco Pampa (**Figures 77, 78 et 79**), trois lieux que nous soupçonnons d'avoir accueilli des banquets d'État, n'est pas sans lien avec l'organisation de ces évènements. La présence d'une "maison des femmes choisies" devait être une condition importante, si ce n'est indispensable, à la tenue de ces banquets. Cette hypothèse implique qu'une contribution des *aclla* au fonctionnement du système économique, au-delà du seul domaine de l'industrie textile, était primordiale et renforce l'idée que les femmes jouaient un rôle central dans l'économie du Tahuantinsuyu.

B. Construire la réciprocité dans le registre féminin : considérations logistiques et portée symbolique des banquets d'État

Nous avons démontré dans les chapitres précédents l'apport important des femmes au fonctionnement du système économique inca, d'une part en raison de leur participation à la *mit'a* et d'autre part en raison de leur rôle prépondérant dans le domaine du commerce et plus globalement des échanges non contraints. Leur statut de *mit'ayuq* et de marchand amateur ne doit cependant pas éclipser le fait qu'une catégorie bien particulière de femmes occupait une place centrale dans l'économie politique mise en place par le pouvoir central inca. Celles-ci contribuaient notamment à la mission de l'Inca qui consistait à régaler ses sujets. La participation de certaines femmes à des tâches liées à l'alimentation, un concept traditionnellement associé à des pratiques féminines dans les Andes préhispaniques, témoigne des responsabilités accordées à ces travailleuses. Les femmes étaient en effet une composante essentielle de la vie économique de l'empire et rivalisaient aisément avec les hommes dans le domaine de la création de richesse. La multiplication des *acllahuasi* et le prestige associé aux *aclla*, tout comme le choix du pouvoir inca de promouvoir l'alimentation comme outil de séduction et de captation de la force de travail, nous incitent à aborder les banquets d'État comme des évènements rituels relevant du domaine de l'économie politique et à creuser la question de la construction de la réciprocité dans le registre féminin.

1. L'*acllahuasi* : pilier logistique d'un État nourricier et séducteur

Le terme d'*acllahuasi*, que nous retrouvons fréquemment dans les sources ethno-historiques, désignait dans l'esprit des chroniqueurs espagnols un bâtiment d'origine inca destiné à accueillir des jeunes filles sélectionnées au sein de la population du Tahuantinsuyu et, plus généralement, une institution d'ordre monastique s'apparentant à un couvent. L'*acllahuasi* accueillait ainsi des jeunes filles choisies alors qu'elles n'étaient encore que des enfants, parfois avant l'âge de dix ans[955]. I. Garcilaso de la Vega distingue deux types d'*acllahuasi* : celui de Cusco et ceux des provinces conquises. L'*acllahuasi* de la capitale concentrait selon lui des *aclla* ou femmes choisies issues de la noblesse cusquénienne et possédant le statut d'Inca de sang ou de privilège. Les *acllahuasi* bâtis sur les territoires annexés par le pouvoir central abritaient quant à eux des *aclla* « recrutées » parmi les membres de l'élite provinciale, c'est-à-dire étant issues de la famille des *curacas* locaux, ou du peuple[956]. La principale différence entre ces deux groupes de femmes choisies était le statut qui leur était conféré. En effet, les *aclla* de Cusco étaient considérées comme étant les épouses du Soleil[957] tandis que les *aclla* provinciales étaient considérées comme de potentielles épouses ou concubines de l'Inca[958]. Cela justifiait selon I. Garcilaso de la Vega le fait que les *aclla* provinciales soient également choisies pour leur beauté et que le souverain inca ait pu les donner comme épouse à ses sujets les plus méritants, contrairement à celles de Cusco qui ne devaient jamais être libérées de leur condition d'*aclla*[959]. Si la distinction précise opérée par le chroniqueur n'est pas confirmée par d'autres sources, il semble probable que toutes les *aclla* n'aient pas pu occuper le rôle d'épouse du Soleil, de l'Inca ou de ses vassaux et que des critères devaient définir les possibilités de chaque rang auquel pouvaient appartenir les femmes choisies[960]. Quel qu'ait été leur *acllahuasi* de résidence, ces femmes étaient éduquées par des femmes plus âgées, les *mamaconas*, qui leur enseignaient comment servir le Soleil et, surtout, l'art du tissage et de la cuisine. Si le caractère religieux des *aclla* peut parfois sembler prépondérant dans le discours inca[961], nous pensons

[955] GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p. 242.
HUAMAN POMA DE AYALA, Felipe, *Op.cit.*, p. 105.
[956] « *Entraban también, por gran favor y merced, hijas de los curacas señores de vasallos. Asimismo entraban hijas de la gente común,*», GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p. 247.
[957] *Ibid.*, p. 242-243.
[958] « *las que eran escogidas por muy hermosas porque eran para mujeres o concubinas del Inca y no del sol.* », *Ibid.*, p. 247
[959] *Ibid.*, p. 243.
[960] HUAMAN POMA DE AYALA, Felipe, *Op.cit.*, p. 106.
[961] ONDEGARDO, Polo, *Op.cit.*, p. 170.
PIZARRO, Pedro, *Op.cit.*, p. 93.

que la formation reçue par ces femmes choisies et la politique d'implantation des maisons les abritant, élaborée par le pouvoir central, traduisaient bien mieux la fonction éminemment économique de ces institutions. Nous savons que le discours officiel inca résulte souvent davantage d'une construction idéologique que de considérations purement informatives et documentaires. Nous souhaitons donc désormais expliciter notre point de vue sur la question et détailler nos arguments afin de proposer une vision plus pragmatique du rôle des *aclla* et des *acllahuasi* dans le système d'économie politique inca.

a. Les aclla : pièce maîtresse des banquets d'État

Aucune mention directe d'une éventuelle participation des *aclla* aux banquets d'État n'est rapportée dans les chroniques, une pratique dont nous sommes pourtant convaincus. En effet, comme nous l'avons vu, ces évènements étaient l'occasion pour les *mit'ayuq* ciblés par l'Inca de consommer différents mets préparés notamment à base de maïs et de viande, ainsi qu'une abondante quantité de chicha. Pour autant, la logistique humaine déployées par le pouvoir central pour à la fois confectionner ces mets et ces importantes quantités de boisson alcoolisée et les servir à l'assemblée des travailleurs conviés n'est jamais évoquée. Nous n'avons d'ailleurs trouvé au cours de notre étude des sources ethno-historique aucun indice de l'existence d'un groupe spécialisé dans la préparation de repas et de breuvages destinés à être consommés, si ce n'est le rôle de cuisinière de l'Inca qui est associé aux *aclla*[962].

M. de Murúa rapporte ainsi que les *acllahuasi* étaient divisés en trois « maisons » (ce que nous pourrions peut-être interpréter par « ordres » ou « classes ») correspondant à trois rangs différents de femmes choisies, et que la troisième était celle des femmes issues des familles de l'élite provinciale et du peuple. Ces *aclla* de rang inférieur n'étaient pas exemptées des activités liées à la production textile telles que le filage et le tissage[963], mais servaient principalement l'Inca en tant que cuisinières[964]. Le chroniqueur insiste également sur le fait qu'elles étaient sévèrement punies si elles entretenaient une liaison avec un homme, un cas de figure qu'il

[962] HUAMAN POMA DE AYALA, Felipe, *Loc.cit.*

[963] L'importance des *acllahuasi* dans l'industrie textile inca est étudiée dans le chapitre suivant en raison de la grande mobilité de ces objets de prestige.

[964] « *La tercera Casa de recogimiento y de menor estima era donde estaban las indias llamadas huaizuella, que eran hijas de señores ; aunque no escogidas, y había con ellas indias pobres. Teníase gran cuenta con ellas y las guardas eran indios sin sospecha, como está dicho. Vivían, con orden y concierto, en común y comían juntas o, las que querían particularmente, y la que no quería hilar y trabajar la castigaban severísimamente, y más cuando había sospecha que trataba con algún varón. Estas servían de cocineras al Ynga y le hacían chicha de la más preciada, para que él bubiese, y de muchos géneros diferentes y para los sacrificios que hacía el Ynga en persona.* », MURÚA, Martín de, *Op.cit.*, p. 379.

n'envisage pas en ce qui concerne les *aclla* de rang plus élevé. Cette division tripartite des catégories de femmes choisies est difficilement vérifiable et les versions divergent concernant leur nombre réel. F. Huaman Poma de Ayala dénombre ainsi pas moins de douze classes différentes d'*aclla*, définies par les tâches qui incombaient à chacune. L'une d'elle est particulièrement intéressante puisqu'il s'agit de femmes décrites comme étant « belles » et dont la mission, en dehors de la production de vêtements précieux, était de confectionner de la *chicha* et de la nourriture. Elles étaient également tenues de ne pas « pécher » (une référence évidente au péché de chair)[965]. Ce rôle de cuisinières, et plus particulièrement d'expertes dans le domaine de la confection de *chicha*, est également rapporté par P. Cieza de León[966] et P. de Ondegardo[967], qui mettent quant à eux l'accent sur la consommation de bière de maïs lors de grandes cérémonies à Cusco.

La récurrence des références à la confection de *chicha* au moment d'évoquer le sujet des *aclla* nous incite à penser qu'elles étaient en quelque sorte des « chicha-camayoc », des expertes de la préparation de *chicha* (à l'image des *qumpicamayoc* – « maitres des *qumpi* » – ou des *quipucamayoc* – « maitres des *quipu* » – dans leurs domaines respectifs). Elles semblent également avoir été, tout du moins pour une partie d'entre elles, les cuisinières officielles de l'Inca. Il est probable que seule une partie des *aclla* remplissait la fonction d'expertes en confection de *chicha*. Nous pensons qu'il s'agissait principalement de celles issues des petites élites provinciales et du peuple, tandis que celles issues des plus hauts rangs de la société inca devaient davantage être associées à la production de textiles précieux.

Un autre élément fourni par F. Huaman Poma de Ayala nous permet également d'avancer une théorie concernant les restrictions en matière de relations avec des hommes évoquées par les chroniqueurs, notamment sur les châtiments prévus en cas de dérogation à la règle. Le chroniqueur métis précise en effet qu'il existait une catégorie d'*aclla* dites « communes » dont la fonction était d'assurer le service au sein des *tambo* royaux et lors des festivités[968]. Il ajoute que seul le lieu de résidence de ces *aclla* était nommé *acllahuasi*, ce qui voudrait dire qu'elles

---

965 « *Vírgines aclla de los incas, que eran hermosas y les servían a los incas. Eran doncellas, que tejían ropa y hacían chicha y hacían las comidas y no pecaban con ellas. Fueron de edad de 25 años, niñas.* », HUAMAN POMA DE AYALA, Felipe, *Op.cit.*, vol. 2, p. 105.

966 « *Cuando hacian los bailes y fiestas grandes en el Cusco, era hecha mucha de su chicha por las mujeres dichas et bebíanla.* », CIEZA DE LEÓN, Pedro de, *Op.cit.*, p. 167.

967 « *Las cuales ponían en esta casa en compañía de ciertas mamaconas viejas que allí residían donde las enseñaban todo lo necesario que ellos tenían puesto a cargo de las mujeres, como hilar y tejer, y hacer sus vinos (chicha) de que ellos usaban.* », ONDEGARDO, Polo, *Op.cit.*, p. 168.

968 « *Virgenes comunes, aclla pampasiruec, en todo el reino puestas (y sus casas se llaman acllahuasi, acllap chacran sus sementeras) para servir los tambo reales y servir fiestas.* », HUAMAN POMA DE AYALA, Felipe, *Op.cit.*, vol. 2, p. 105.

ne vivaient pas au sein des *tambo*. Nous pensons qu'en réalité les *aclla* qui confectionnaient la *chicha* et cuisinaient appartenaient à la même catégorie que celles qui assuraient le service lors des festivités évoquées, dont nous soupçonnons très fortement qu'il s'agissait des banquets d'État. Les deux catégories sont d'ailleurs évoquées l'une à la suite de l'autre dans l'œuvre du chroniqueur, qui use parfois de nuances extrêmement subtiles pour différencier des catégories qui nous apparaissent comme relativement identiques dans ses descriptions.

À l'aune de ces multiples éléments fournis par différents chroniqueurs, nous pensons que les *aclla* provinciales de rang inférieur constituaient l'essentiel de la logistique humaine déployée par le pouvoir central lors des banquets d'État. Elles intervenaient en bout de chaîne, uniquement dans la préparation des mets et boissons alcoolisées consommés à cette occasion, recevant les denrées nécessaires à la préparation directement des entrepôts impériaux. À l'image des *mit'ayuq*, elles n'avaient rien d'autre à fournir que leur force de travail et leur expertise dans le domaine culinaire. Au-delà du fait de régaler les papilles, nous pensons que le choix de l'Inca d'employer ces *aclla* provinciales ne possédant pas le statut d'épouses du Soleil n'était certainement pas dû au hasard. Les banquets d'État, malgré leur caractère ritualisé, étaient des évènements festifs où la *chicha* coulait à flots, ce qui ne manquait pas d'échauffer les esprits des travailleurs qui y étaient conviés. Le but de l'Inca était évidemment de séduire les *mit'ayuq* pour s'attacher leur force de travail et d'entretenir cette relation sur le long terme afin de les inciter à faire preuve de bonne volonté lors des périodes de *mit'a* qui ne manqueraient pas de suivre. Nous pensons que cette séduction n'était pas que symbolique et que les *aclla* servant pendant les banquets avaient également un rôle à jouer dans cette opération. Cela expliquerait que les chroniqueurs aient autant insisté sur les critères physiques requis pour certaines catégories d'*aclla*, les mettant parfois de manière évidente en opposition avec les talents artisanaux d'autres femmes choisies. Les servantes, de par leur beauté affirmée, devaient ravir les yeux des *mit'ayuq* autant que la nourriture devait flatter leurs papilles et l'alcool les enivrer. Il s'agissait pour les *aclla*, qui vivaient une vie de recluses et qui n'avaient que ces occasions de fréquenter des hommes, de jouer alors sur le registre de la séduction en restant dans les limites que leur statut leur imposait de ne pas franchir. Nous pourrions résumer cela à une forme de « plaisir des yeux ». Néanmoins, il est possible que certaines règles n'aient pas toujours été scrupuleusement respectées, ce qui expliquerait l'existence de châtiments sévères infligés à celles qui auraient eu des relations inappropriées avec des hommes. Nous ne croyons pas que les règles incas, tout comme les châtiments évoqués, ne répondaient qu'à un principe de précaution. Toute loi découle d'un besoin de régulation des comportements entre individus

au sein d'un groupe social plus ou moins large. Les Incas ne devaient pas faire exception et la multiplication des obligations et des restrictions de libertés rapportée par les chroniqueurs (même les plus favorables aux Incas et ne tarissant pas d'éloges sur la société inca) indique qu'il était nécessaire de fixer un cadre strict et des impératifs à tous les niveaux de la société. Les *aclla* devaient ainsi servir l'Inca du mieux qu'elles pouvaient, donnant de leur personne pour régaler et séduire les *mit'ayuq* lors des banquets d'État, sans pour autant déroger aux règles fixées par le pouvoir impérial.

Le rôle prépondérant des *aclla* dans la préparation des mets et boissons consommés lors de ces banquets nous est également suggéré par la stratégie inca d'implantation des *acllahuasi* à travers le Tahuantinsuyu et la configuration des sites sur lesquels des structures ont été identifiées comme étant des "maisons des femmes choisies".

b. Les acllahuasi : planification intra-site et stratégie d'implantation macro territoriale

Les banquets d'État devaient se tenir sur une base régulière puisqu'ils servaient à s'attacher la force de travail des *mit'ayuq* et à les récompenser de leur travail. Cette perpétuation de la relation de réciprocité prévalant entre l'Inca et ses sujets s'acquittant du tribut en force de travail impliquait un renouvellement suivi. Celui-ci avait lieu à différents moments : avant, pendant et à la fin de la *mit'a*. Cette récurrence des banquets et le fait que des travailleurs de tout l'empire aient été engagés au même moment envers le souverain cusquénien en de très nombreux points du Tahuantinsuyu suggèrent une multiplication par le pouvoir central, au sein du territoire impérial, des bases logistiques liées à la préparation et au service des mets et boissons consommés à ces occasions. Ce besoin explique selon nous l'implantation fréquente d'un *acllahuasi* après la conquête d'une nouvelle province. Il n'est pas étonnant que I. Garcilaso de la Vega associe ce phénomène à la volonté de Tupac Inca Yupanqui[969] et affirme que les *acllahuasi* étaient très nombreux et répartis dans l'ensemble de l'empire[970]. Nous avons vu en effet que ce souverain était certainement celui qui avait minutieusement organisé le fonctionnement de la *mit'a*, améliorant le système mis en place par son père Pachacútec Inca

[969] « *Y así mandó (Tupac Inca Yupanqui), para memoria de sus hazañas, labrar muchas […] casas para las escogidas.* », GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p. 523.
[970] « *Todo lo que se ha dicho era de la casa de las vírgenes del Cozco dedicadas al sol, a semejanza de la cual había otras muchas en todo el reino en las provincias más principales donde el Inca, por gran merced y privilegio, les mandaba edificar.* », *Ibid.*, p. 247.

Yupanqui. J. de Betanzos plaide cependant pour une généralisation de la construction d'*acllahuasi* au sein des centres les plus importants des provinces conquises dès le règne de ce dernier[971]. Nous pensons en effet que les premières "maisons des femmes choisies" (en-dehors de l'*acllahuasi* de Cusco) ont été bâties sous l'impulsion de Pachacútec Inca Yupanqui, même s'il est très compliqué de déterminer quand fut instauré le principe de la "maison des femmes choisies" et d'affirmer qu'il s'agissait d'une pratique purement inca. Les principales fonctions associées à l'essentiel des *aclla* étant le tissage et la confection de *chicha*, des activités traditionnelles dans l'histoire des Andes préhispaniques, nous ne pouvons exclure que les Incas se soient inspirés de possibles pratiques plus anciennes pour mettre au point leur système de femmes choisies. Néanmoins, l'*acllahuasi* nous semble parfaitement répondre aux besoins de l'économie politique instaurée par les Incas, dont la configuration singulière est certainement à l'origine de cette institution et de son mode de fonctionnement. Nous avons donc tendance à penser qu'il s'agit d'une invention véritablement inca, en lien avec l'expansion et la stabilisation du territoire impérial, et donc certainement élaborée par Pachacútec Inca Yupanqui. Tupac Inca Yupanqui, voyant l'intérêt économique que pouvaient représenter ces institutions pour l'État, les multiplia certainement comme l'affirme I. Garcilaso de la Vega. Nous pensons cependant qu'il en modifia légèrement le fonctionnement, augmentant les catégories d'*aclla* afin de pouvoir mettre la plupart d'entre-elles au travail et ainsi alimenter le système économique inca en mets, boissons et biens de prestige. Il fut peut-être incité à agir en raison de la croissance rapide du Tahuantinsuyu qui intervint sous son règne, synonyme d'intégration à l'empire de nouvelles élites et de nouveaux *mit'ayuq* qu'il était nécessaire de séduire, une mission pour laquelle les *aclla* étaient indispensables.

Les *acllahuasi* devaient ainsi appartenir à ce que les chroniqueurs désignent souvent comme les bâtiments indispensables au bon fonctionnement des provinces conquises. En effet, à chaque nouvelle conquête, l'Inca réorganisait (de manière plus ou moins évidente) la province, y faisant ériger des routes, des *tambo*, des centres administratifs et tout ce qui lui semblait nécessaire au bon fonctionnement de ce nouveau territoire intégré à l'empire. Nous pensons que l'*acllahuasi* faisait partie de ces édifices prioritaires que le souverain de Cusco faisait construire très rapidement. Cela expliquerait que I. Garcilaso de la Vega mette en parallèle la politique de Pachacútec Inca Yupanqui de construction de nombreuses villes et d'installation de nombreux

[971] « *(Pachacútec Inca Yupanqui) Ordenó y mandó que en las provincias, y en los pueblos principales de ellas, hubiese ciertas casas señaladas y en ellas fuesen puestas cierto número de doncellas vírgenes y que éstas fuesen mujeres del Sol* », BETANZOS, Juan de, *Op.cit.*, p. 156.

Intihuasi et *acllahuasi* à travers l'empire[972]. P. Ondegardo insiste pour sa part sur l'importance de la présence d'un *acllahuasi* dans toutes les provinces du Tahuantinsuyu et sur le travail considérable accompli par ses occupantes[973]. Ces données ethno-historiques nous confortent dans notre idée concernant le caractère essentiel de ces institutions dans le fonctionnement du système économique inca.

Il n'existe au sein des sources ethno-historiques aucune liste précise des différents *acllahuasi* édifiés par le pouvoir central. Néanmoins, des mentions éparses et l'identification plus ou moins certaine de "maisons des femmes choisies" (à Pachacamac, Huánuco Pampa et Pumpu notamment) nous permettent d'établir une carte non exhaustive des potentielles "maisons des femmes choisies" rencontrées par les conquérants espagnols lors de la conquête du Tahuantinsuyu (**Figure 80**). Nous avons choisi de nous appuyer, entre autres, sur les nombreuses références collectées par Craig Morris et Adriana von Hagen[974], pour recréer ce paysage économico-religieux. La principale observation que nous pouvons faire est que les *acllahuasi* semblaient se concentrer dans la partie nord de l'empire, principalement sur le territoire du Chinchasuyu. Néanmoins, les sources coloniales mentionnent également une "maison des femmes choisies" à Maukallaqta dans le Cuntisuyu et sur l'île du Soleil, située dans le Collasuyu (lac Titicaca). Sachant le rôle central qu'occupaient ces institutions dans la logistique liée à la tenue des banquets d'État et le mécanisme de renouvellement de la relation de réciprocité liant l'Inca et les *mit'ayuq*, nous pensons que cette disparité dans leur distribution est artificiellement créée par les sources ethno-historiques. Il est hautement probable que les centres administratifs incas du Cuntisuyu et, surtout, des hautes-terres du Collasuyu, aient également abrité des *acllahuasi*. Si les territoires côtiers de l'actuel Chili n'ont pas attiré les chroniqueurs (une région aride et peu mise en valeur par le pouvoir colonial durant le XVI^{e} siècle), il est plus étonnant que la présence d'*acllahuasi* ne soit pas mentionnée concernant les centres incas situés dans les régions plus fertiles des Andes méridionales. Nous pensons que la principale explication à ce phénomène passe par la fascination exercée par les mines de Carabaya, Porco et (surtout) Potosi, qui éclipsèrent dans l'esprit de nombreux chroniqueurs l'importance des centres administratifs incas du sud de l'empire. Néanmoins, le fait que le Collasuyu ait certainement été moins densément peuplé que le Chinchasuyu pourrait expliquer une concentration moins importante d'*acllahuasi* dans ce *suyu*. Nous évoquons en effet dans le chapitre suivant la nécessité pour le pouvoir central de procéder à des déplacements de

[972] GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p. 440.
[973] ONDEGARDO, Polo, *Loc.cit*.
[974] MORRIS, Craig et VON HAGEN, Adriana, *Op.cit*.

populations vers cette zone de l'empire, en raison du manque de main-d'œuvre constaté au niveau régional.

Figure 80. Carte des *acllahuasi* identifiés sur le terrain ou historiquement documentés (Infographie : David Barreiro)

En ce qui concerne l'Antisuyu, l'absence d'*acllahuasi* s'explique aisément en raison du caractère plus restreint du territoire concerné et, surtout, par le peu de communautés véritablement intégrées au système de tribut inca (comme nous l'avons vu dans les chapitres précédents). Néanmoins, la possible présence d'un *acllahuasi* sur le site de Samaipata, qui reste encore à confirmer[975], doit nous inciter à ne pas exclure l'idée que les territoires périphériques de l'empire situés à proximité des basses-terres orientales pouvaient abriter des centres administratifs incas et constituer des zones où se nouait la relation de réciprocité entre l'État et les *mit'ayuq*.

Si la distribution des *acllahuasi* permettait à l'Inca de disposer de nombreuses bases logistiques à travers l'empire (dans l'optique de régaler ses sujets engagés dans le cadre de la *mit'a*), la localisation de ces institutions au sein même des sites où nous pouvons encore aujourd'hui les observer témoigne d'une fonction résolument tournée vers l'extérieur. En effet, si l'*acllahuasi* de Cusco, le plus célèbre de l'empire selon I. Garcilaso de la Vega, n'existe plus aujourd'hui, les descriptions de la capitale inca réalisées par les chroniqueurs et les nobles incas durant les décennies ayant suivi la prise de Cusco nous permettent de localiser avec précision son emplacement. Cette "maison des femmes choisies", épouses du Soleil, se situait ainsi au nord-est de la place Aukaypata[976] où se déroulait les cérémonies religieuses en plein air, notamment à l'occasion de l'Inti Raymi et de la Citua. Cet emplacement stratégique permettait aux *aclla* de préparer en leurs murs la *chicha* qui pouvait par la suite être aisément transportée sur la place et servie à l'Inca et aux *curacas* conviés aux célébrations. Un schéma d'implantation relativement similaire est observé sur les sites de Huánuco Pampa[977] et Pumpu[978]. Le groupe de structures identifié comme étant un *acllahuasi* borde dans les deux cas le côté nord de la place centrale du centre administratif et se caractérise par une architecture fermée (**Figures 81 et 82**).

[975] MEYERS, Albert, DE LOS ANGELES MUÑOZ, Maria, GONZALES, Javier, *et al.*, « El Fuerte de Samaipata, Patrimonio de la Humanidad. Una breve descripción», dans : *El Fuerte de Samaipata, Estudios arqueológicos*, Santa Cruz de la Sierra : Albert Meyers / Biblioteca del Museo de Historia / UAGRM, 2015, p. 23.
[976] HEMMING, John, *Monuments of the Incas*, Londres : Thames & Hudson, 2010, p. 39.
[977] MORRIS, Craig et THOMPSON, Donald E., *Huanuco Pampa : An Inca City and Its Hinterland*, New York : Thames & Hudson, 1985, p. 70-71.
[978] MATOS MENDIETA, Ramiro, *Pumpu : centro administrativo Inka de la puna de Junín*, Lima : Editorial Horizonte B.C.R. Fondo Editorial Taraaxacum, 1994, p. 260-267.

Figure 81. Vue satellite du site de Huánuco Pampa (rouge : *acllahuasi*, orange : *ushnu*, blanc : place centrale)

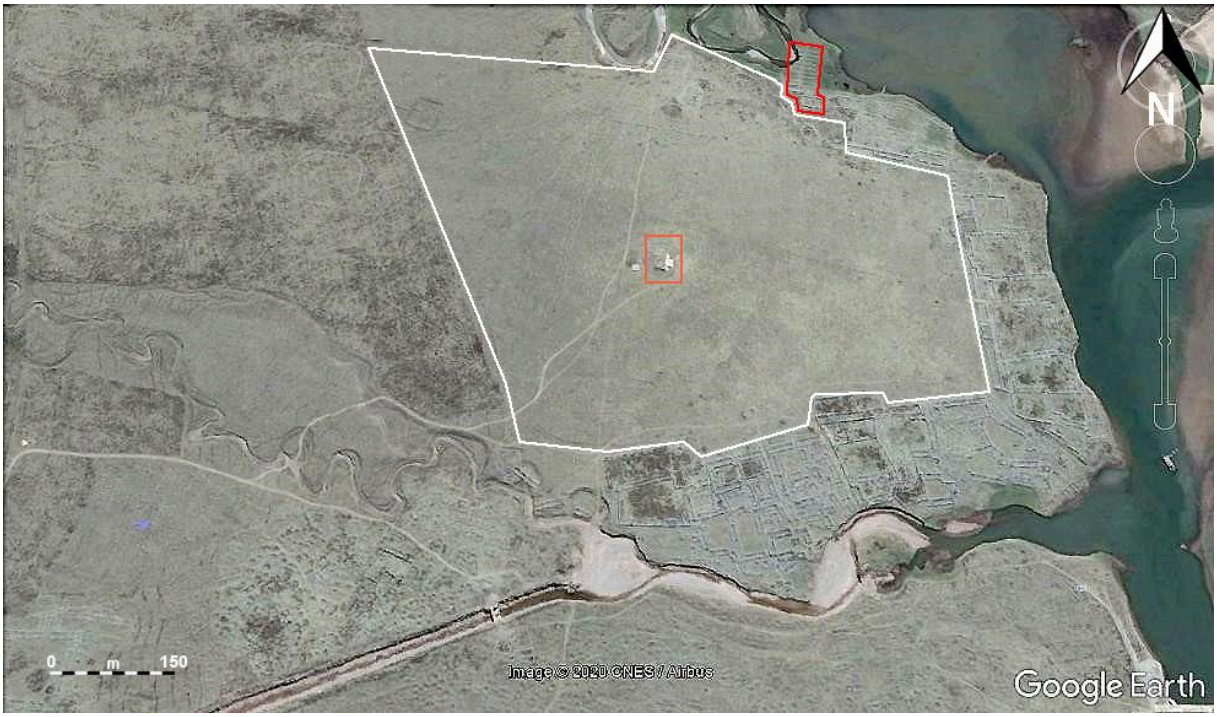

Figure 82. Vue satellite du site de Pumpu (rouge : *acllahuasi*, orange : *ushnu*, blanc : place centrale)

En effet, l'*acllahuasi* de Huánuco Pampa s'apparente à une enceinte close abritant des habitations, visant manifestement à séparer les occupantes de la population (**Figure 88**). Celui de Pumpu est également clos et une seule entrée permet d'y accéder, discrètement située à l'extrémité nord-ouest du site (**Figures 82 et 84**). Elle ne donne sur aucun autre secteur habité et il ne devait pas être possible de s'en approcher sans que cela soit remarqué. Du matériel archéologique lié aux activités de tissage, notamment des épingles, a été découvert au sein des deux établissements, tandis que seul celui de Huánuco Pampa a livré de nombreux vestiges céramiques liés à la préparation et au stockage de *chicha*. Néanmoins cela ne nous étonne guère puisque, contrairement à ce dernier, l'*acllahuasi* de Pumpu est dépourvu d'espace commun dédié aux activités de groupe (en plein air ou non). La préparation de *chicha* devait avoir lieu dans les espaces de plein-air adjacents et non-occupés. Nous nous garderons bien d'avancer que la localisation au nord d'une place pouvait être perçue comme un impératif, notamment car nous manquons d'exemples disponibles pour réaliser des comparaisons. Une autre constante semble cependant plus évidente : la présence d'un *ushnu* sur la place où se déroulaient les banquets. Les places centrales de Huánuco Pampa et de Pumpu comprennent en effet chacune une structure permettant à l'Inca ou à son représentant de surplomber la foule des *mit'ayuq* conviés à ces évènements aussi festifs que ritualisés (**Figures 85 et 86**). L'observation combinée sur les deux sites de la présence d'un *ushnu* sur la place centrale et d'un *acllahuasi* bordant cette dernière est à nos yeux révélatrice de la configuration des sites accueillant les banquets d'État, lorsque ces installations étaient d'origine purement inca.

Le seul cas faisant exception est Cusco. En effet, aucun *ushnu* n'est visible sur la place Aukaypata, et il ne semble pas qu'une plateforme à degrés y ait été érigée puisqu'aucune mention à un tel monument n'apparaît dans les chroniques. John Hyslop suggère que ce type de bâtiment était lié aux territoires conquis, ce que nous pensons également dans le cas des plateformes à degrés, ce qui expliquerait son absence dans la capitale inca[979]. L'hypothèse a cependant été avancée qu'un *ushnu* puisse prendre de multiples formes, allant du pilier de pierre à la fontaine[980], et que celui de Cusco ait été un bassin situé au milieu de la place Aukaypata, comme le décrit Pedro Pizarro[981]. Nous ne sommes pas en position de nous prononcer sur cette question éloignée de notre sujet d'étude, nous nous contenterons donc de constater l'absence d'*ushnu* prenant la forme d'une plateforme à degrés à Cusco.

[979] HYSLOP, John, *Op.cit.*, 1990, p. 70-72.
[980] URTON, Gary et VON HAGEN, Adriana, *Op.cit.*, p. 277.
[981] PIZARRO, Pedro, *Op.cit.*, p. 91.

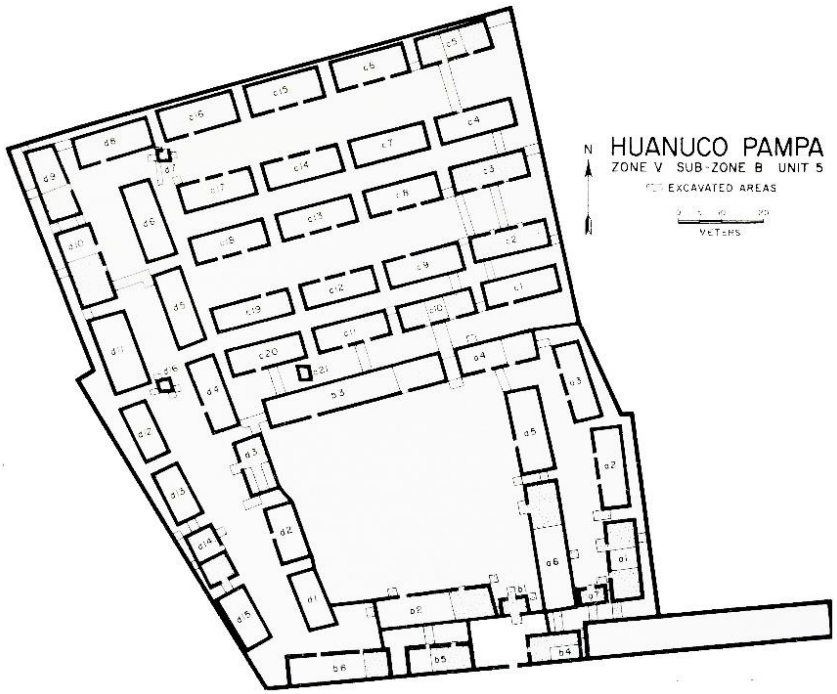

Figure 83. Plan de l'*acllahuasi* de Huánuco Pampa
(source : MORRIS, Craig et THOMPSON, Donald E, 1985, p. 71)

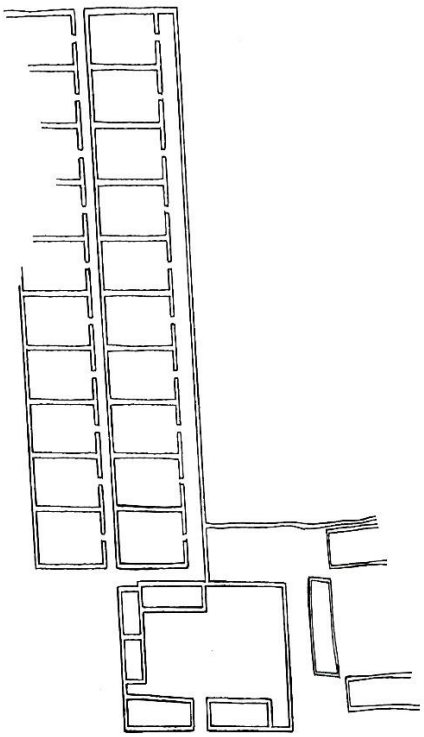

Figure 84. Plan de l'*acllahuasi* de Pumpu (source : MATOS MENDIETA, Ramiro, 1994, p. 262)

Figure 85. *Ushnu* érigé au centre de la place centrale du site de Huánuco Pampa (crédits photo : David Barreiro)

Figure 86. *Ushnu* érigé sur la place centrale du site de Pumpu (crédits photo : David Barreiro)

Néanmoins, il convient de garder à l'esprit que, dans le cadre des banquets d'État, cette structure servait essentiellement à placer l'Inca ou son représentant en position dominante. En cas de cérémonie ou de banquet organisé dans la capitale, le souverain était chez lui, sur une place entourée d'imposants édifices à l'appareil typiquement inca et dans un cadre totalement ordonné qui devait grandement impressionner les délégations et les *mit'ayuq* invités. L'Inca était donc déjà en position dominante, sachant qu'il est également possible qu'une structure temporaire ait été érigée si nécessaire comme en témoigne la mise en scène décrite par P. Cieza de León à l'occasion de la célébration de l'Inti Raymi[982]. De plus, nous pensons que Cusco, en tant que capitale, ne nécessitait pas d'être réorganisée afin de s'inscrire dans le paysage inca mais constituait un point de repère singulier au sein de celui-ci. Nous y envisageons par ailleurs la présence d'un marché hybride sur la place Cusipata, accueillant à la fois marchands amateurs et professionnels[983], ce qui constituerait à nos yeux une exception à l'échelle de l'empire. Nous pensons donc que Cusco était à part et ne doit pas nécessairement être prise en exemple ou servir de référence absolue au moment d'aborder d'autres sites incas du Tahuantinsuyu, notamment lorsque l'objectif est d'appréhender leur fonctionnement dans le domaine économique.

Il ne faut pas non plus oublier que des *acllahuasi* pouvaient être édifiés sur des sites d'origine pré-inca dont le pouvoir central inca souhaitait s'approprier le prestige, comme ce fut le cas à Pachacamac. Nul doute que les *aclla* vivant au sein de la "maison des femmes choisies" installée dans la partie ouest du sanctuaire participaient activement à l'organisation des banquets rituels qui devaient être organisés par l'Inca ou en son nom sur le site[984]. La localisation de l'*acllahuasi* semble ici aussi être stratégique. Il était en effet situé à proximité de l'extrémité ouest de l'axe est-ouest desservant les cours successives, chacune étant associée à une pyramide à rampe et constituant (nous l'avons vu) un lieu de banquet potentiel. L'exceptionnelle conservation du site de Pachacamac nous donne la chance d'observer le mode d'implantation d'un *acllahuasi* sur un site pré-inca, qui plus est dans un sanctuaire que les souverains de Cusco ne pouvaient pas totalement réorganiser. Il est dommageable que l'état de conservation du sanctuaire de l'île du Soleil sur le lac Titicaca ne soit pas comparable, car une mise en perspective des deux sanctuaires et du mode d'implantation de leurs *acllahuasi* respectifs aurait certainement été source de données intéressantes.

[982] CIEZA DE LEÓN, Pedro de, *Op.cit.*, p. 109-112.
[983] Cf. Chapitre 3.
[984] MAKOWSKI, Krzysztof, *Op.cit.*, p. 158.

À l'aune de ces différents éléments, il nous semble évident que les *acllahuasi*, de par leur implantation théorique au sein de l'ensemble des plus importants centres administratifs du Tahuantinsuyu et leur emplacement en bordure des places centrales de ces derniers, constituaient des bases logistiques régulièrement mises à contribution dans le cadre de l'organisation des banquets d'État inca. Dans ce contexte ritualisé, ils étaient indispensables à la confection des mets de prestige et de la *chicha* consommés en présence de représentants de l'autorité impériale. Cette assimilation de l'alimentation à un symbole d'autorité était un choix singulier dont la portée au sein de la société andine sous domination inca ne doit pas être sous-estimée puisqu'elle associe l'expression du pouvoir au registre féminin.

2. L'alimentation ou l'expression symbolique de l'autorité dans le registre féminin

Une particularité intéressante dans le choix du pouvoir central d'utiliser le banquet comme outil de séduction et de captation de la force de travail réside dans la portée symbolique de l'évènement, qui reposait principalement sur l'alimentation, un domaine lié à un ensemble de pratiques traditionnellement associées aux femmes dans les Andes préhispaniques. Cette considération contraste grandement avec le portrait de l'empire dépeint dans les chroniques espagnoles. Premièrement, au sein du Tahuantinsuyu, le pouvoir était détenu par l'Inca qui héritait de la charge de son père. Il n'existe aucun indice plaidant en faveur du règne d'une femme dans l'histoire de la lignée impériale et, d'après les sources ethno-historiques, ce cas de figure ne semble pas avoir été envisagé. De plus, l'élite du clergé voué au culte du Soleil était uniquement constituée d'hommes. Les *aclla* jouissaient en effet d'un statut à part et n'échappaient pas au travail manuel requis par l'État, bien qu'il ait été exercé en dehors du cadre de la *mit'a*. Les *curacas* installés ou confirmés par le souverain cusquénien dans les communautés conquises semblent également, toujours selon les sources ethno-historiques, n'avoir été que des hommes. Enfin, la gloire et le prestige qu'apportait la participation aux campagnes militaires initiées par l'Inca étaient réservés aux « capitaines », des hommes issus de l'élite de l'empire qui étaient souvent des parents du souverains. Aucune mention à une femme combattant dans les rangs de l'armée impériale n'a jamais été découverte, que ce soit dans les chroniques ou dans l'iconographie. Les femmes participaient cependant à leur manière

aux entreprises conquérantes, en contribuant notamment à la logistique alimentaire[985]. Cette dernière remarque illustre à quel point les activités relevant du domaine de l'alimentation s'inscrivaient dans le registre féminin et met en exergue la logique du choix du pouvoir central d'accorder aux *aclla* un rôle central dans le fonctionnement de l'économie de prestige.

Nos conclusions s'accordent ainsi avec celles de Tamara L. Bray sur l'importance du registre féminin dans les moyens de communication choisis par l'Inca pour affirmer concrètement son autorité aux yeux de ses sujets. Ce dernier mit en effet en place une stratégie volontaire de création de symboles matériels de hiérarchie sociale encodée dans l'équipement culinaire fourni par l'Inca[986]. Pour cela, il ordonna la création d'ateliers de potiers spécialisés dans la production d'une céramique d'État. Les pièces produites en leur sein, aisément reconnaissable à leur forme et leur iconographie[987], étaient principalement destinées à la consommation de *chicha* et utilisées lors des banquets organisés par le pouvoir central et ses représentants locaux. Cette hiérarchie du pouvoir était évidente pour les *mit'ayuq* qui n'avaient accès à cette prestigieuse céramique d'État qu'à l'occasion de ces évènements. De plus, en régalant ses travailleurs avec une nourriture prisée et d'importantes quantités de *chicha* préparées et servies par les *aclla* à ses ordres, l'Inca s'associait symboliquement aux femmes qui incarnaient traditionnellement le rôle nourricier dans la sphère domestique andine, exerçant ainsi son pouvoir sous une forme éminemment féminine. Le souverain cusquénien érigeait ainsi les activités que sont la cuisine et le service au rang de composantes essentielles de l'économie politique inca, en leur accordant notamment un rôle central dans le processus de construction de la réciprocité entre l'État et les *mit'ayuq*.

---

[985] « *Las indias casadas que andaban en la guerra, llevaban a cuestas la comida de sus maridos, las ollas, y aun algunas la chicha, que es cierto brebaje que hacen de maíz, como vino. De este maíz hacían pan, y chicha, y vinagre, y miel, y sirve de cebada para los caballos. Llegaban estas indias cargadas tan presto como sus maridos, y entendían luego en guisarles de comer.* », PIZARRO, Pedro, *Op.cit.*, p. 213.

[986] BRAY, Tamara L., « Inka Pottery as Culinary Equipment: Food, Feasting, and Gender in Imperial State Design », *Latin American Antiquity*, 2003, Vol. 14, nº 1, p. 21.

[987] JULIEN, Catherine J., *Op.cit.*, p. 251.

[987] URTON, Gary et VON HAGEN, Adriana, *Op.cit.*, p. 170.

SYNTHÈSE

Nous l'avons vu, l'alimentation était au cœur du système économique inca puisqu'elle impliquait pour le pouvoir central d'importants investissement humains et matériels, ainsi que le déploiement d'une logistique variée et de grande ampleur. Ceux-ci devaient permettre au souverain de Cusco de remplir ses deux missions qui étaient de sustenter et de régaler les populations assujetties, et plus particulièrement les individus participant à la *mit'a*.

Sustenter ses sujets était un impératif pour l'Inca qui se devait de montrer aux communautés intégrées de gré ou de force au Tahuantinsuyu qu'elles avaient tout à gagner à accepter cette domination nouvelle et à jouer le jeu en participant activement au système économique global mis en place par le pouvoir central. Dans l'optique de les convaincre, il mit en place une logistique permettant de produire le surplus alimentaire nécessaire à l'entretien des *mit'ayuq* engagés envers l'État et au soutien des populations touchées par des famines consécutives aux catastrophes naturelles récurrentes et à d'éventuels conflits humains. Pour cela, il procédait à une augmentation et une division des terres cultivables de chaque communauté, développant au passage dans des proportions et à des niveaux technologiques inégalés un système colossal de terrasses agricoles dont certains pans sont encore aujourd'hui exploités. Il organisait également l'exploitation de ces terres fertiles grâce à l'instauration de la *mit'a* et s'occupait ensuite de la gestion de la production agricole. Il supervisait notamment son transfert et son stockage à l'échelle du Tahuantinsuyu, augmentant pour cela le volume disponible en multipliant le nombre de *qollqa* impériales. Ces entrepôts étaient souvent intégrés aux *tambo* édifiés le long de l'immense réseau routier inca, qui servaient en fin de chaine à optimiser la redistribution des denrées alimentaires produites et stockées par l'État en n'importe quel point de l'empire et à chaque fois que la situation l'exigeait. Si l'on met en perspective les efforts demandés au quotidien par le pouvoir central à ses sujets, la mission de les sustenter qui incombait à l'Inca peut paraître aller de soi. Elle n'en demandait pas moins une organisation élaborée et un investissement humain et matériel extrêmement important.

Régaler ses sujets était une mission moins coûteuse pour l'Inca, puisqu'elle reposait en partie sur le surplus agricole produit pour sustenter l'ensemble de la population et qu'elle n'exigeait l'abattage que d'une infime partie des millions de camélidés appartenant à l'État, gardés par des bergers dans les hauteurs de la *puna* andine. L'institutionnalisation des banquets d'État, qui avaient lieu sur les places centrales existant au sein des centres administratifs

impériaux, constitua un outil indispensable à la réussite de cette mission. L'investissement le plus lourd pour le pouvoir central était ici lié à l'implantation dans chaque centre administratif d'ampleur d'un *acllahuasi* (ou "maison des femmes choisies"). Celui-ci abritait les *aclla* en charge de la préparation et du service des mets à base de viande et de maïs consommés par les *mit'ayuq*, qui étaient les seuls à être conviés à ces banquets. Elles préparaient également la *chicha* qui coulait à flot et venait enivrer ces travailleurs méritants. Ces derniers étaient séduits par les saveurs et l'alcool, ainsi que par les *aclla* qu'ils n'avaient pas l'habitude de côtoyer et qu'il leur était défendu d'approcher de trop près en dehors de ces occasions festives mais néanmoins ritualisées. Les *aclla* jouaient un rôle central dans ce processus de séduction et de captation de la force de travail, les banquets servant en effet à l'Inca de moyen d'instaurer et d'entretenir une relation de réciprocité consentie avec ses sujets. De plus, le caractère essentiel de l'alimentation dans cette opération fondamentale pour le fonctionnement du système économique inca démontre une fois encore que, dans la société inca, les femmes avaient l'occasion de s'illustrer dans le domaine économique. Le choix de l'alimentation comme symbole d'autorité n'était pas anodin et, notamment à travers cette mission de régaler ses sujets, l'Inca n'hésitait pas lorsque c'était nécessaire à exprimer son pouvoir dans le registre féminin, un phénomène dont les banquets d'État étaient le meilleur exemple.

Les enjeux alimentaires dépassaient donc le cadre de la *mit'a* et érigeaient la nourriture et l'alimentation en composantes transversales essentielles du système économique inca. Un autre domaine partageait également ces caractéristiques et contribuait au bon fonctionnement de l'économie du monde inca : la mobilité des hommes et des biens.

CHAPITRE 5. MOBILITÉ DES HOMMES ET CIRCULATION DES BIENS : FLUX ÉCONOMIQUES AU SEIN DU TAHUANTINSUYU

L'organisation politique inca s'articulait autour d'un pouvoir central fort dont le siège était Cusco, la capitale située dans les Andes centrales péruviennes. Depuis ce fief historique, l'Inca dirigeait un immense empire s'étendant sur plus de 4 000 kilomètres de long. Le territoire qui constituait le Tahuantinsuyu se caractérisait, nous l'avons déjà évoqué auparavant, par sa diversité écologique et les variations climatiques inhérentes aux fortes fluctuations d'altitude observées du nord au sud sur les terres conquises par les armées impériales. La division de cet empire en quatre *suyu* (ou parties) et la subdivision théorique des *suyu* en provinces abritant souvent des centres administratifs pourraient en théorie laisser penser que le système économique reposait lui-même sur une compartimentation des activités à l'échelle du territoire étatique, limitant ainsi les mouvements d'hommes et de biens à travers le Tahuantinsuyu. D'autant plus que le leitmotiv des souverains cusquéniens semble avoir été de maximiser les revenus tout en minimisant les investissements humains et matériels. Aucun effort inutile ne devait être consenti afin d'économiser la force vive que constituaient les populations assujetties. Pourtant, de nombreuses caractéristiques du système mis en place par les Incas entrainèrent le développement de flux économiques soutenus de personnes, de denrées et de biens matériels. Ceux-ci s'expliquaient par la mise en place de mécanismes politico-économiques de séduction des élites et la volonté inca d'optimiser les conditions d'exercice des travailleurs, ainsi que par la nécessité de stabiliser les provinces conquises et d'exploiter les territoires peu peuplés disséminés à travers l'empire.

Pour faire face à ces besoins stratégiques aux enjeux aussi éminemment politiques qu'économiques, le pouvoir central organisa matériellement et structurellement les mouvements humains et matériels. Il mit ainsi en place une réglementation spécifique sur la circulation de nombreux produits et biens de haute valeur en raison de leur rôle concret dans le système impérial et de leur portée symbolique, souvent liée à leur *suyu* d'origine. Il introduisit également dans la société des insignes de pouvoir destinés aux élites, mettant en place la logistique nécessaire à leur production et les rituels permettant d'acquérir ces emblèmes synonymes de prestige social. Il procéda à des déplacements définitifs de population et se dota d'un réseau routier et des infrastructures connexes indispensables à la circulation des biens et des personnes à travers l'aire andine. Il convient désormais d'aborder la question de ces

différents investissements et de l'organisation structurelle élaborée par le pouvoir inca, en commençant par les modalités matérielles et législatives de déplacement au sein du Tahuantinsuyu.

I. SE DÉPLACER À L'ÉCHELLE DU TAHUANTINSUYU

Le travail, qui se manifestait principalement du point de vue du pouvoir central par l'accomplissement de la *mit'a*, était au cœur du système économique inca. Nous l'avons vu, ce service de travail obligatoire était généralisé et une importante majorité de la population assujettie à l'Inca s'en acquittait sur l'ensemble du territoire impérial. Il était donc nécessaire, notamment dans le cas de travailleurs affectés à des tâches les éloignant temporairement de leur foyer, de leur permettre de rejoindre le lieu de travail concerné. Ces travailleurs (tout comme les communautés déplacées sur ordre de l'Inca pour peupler des régions présentant un déficit démographique important) étaient transférés sous la supervision du pouvoir central et de ses agents administratifs disséminés à travers le Tahuantinsuyu. Cette mission, qui consistait à encadrer le réservoir de force vive et à faciliter ses déplacements, incombait évidemment à l'Inca. C'est en effet sous son impulsion que ses sujets prenaient la route afin de rallier des contrées parfois très éloignées pour accomplir la *mit'a*. Néanmoins, les caravanes de marchands professionnels – une initiative privée indépendante du pouvoir – qui sillonnaient l'empire semblent avoir également bénéficié des aménagements concrets réalisés par l'État inca. En effet, en parallèle de sa phase d'expansion territoriale, ce dernier déploya d'importants moyens pour la construction d'un vaste réseau routier desservant l'ensemble des zones soumises à son autorité. Ce réseau était agrémenté de nombreux aménagements spécifiques répondant aux impératifs économiques de mobilité des hommes et des biens, dont nous allons désormais détailler la nature et préciser les fonctions parfois mal connues.

A. UN RÉSEAU DE CHEMINS ADAPTÉ AUX BESOINS ÉCONOMIQUES DE L'EMPIRE

Le réseau de chemins inca était particulièrement vaste, puisqu'à l'aube de la conquête espagnole il pourrait avoir atteint une longueur d'environ 40 000 km[988] (dont 50% seulement auraient été véritablement repérés à l'heure actuelle[989]). Il ne s'agissait pas simplement d'une succession de tronçons praticables desservant l'ensemble des régions de l'empire et reliant entre eux la totalité des centres administratifs incas et des sites locaux d'envergure. Le maillage du

[988] HYSLOP, John, *The Inka Road System*, New York : Academic Press, 1984, p. 224.
[989] LUMBRERAS, Luis G., TARRAGÓ, Myriam N. et CASTRO ROJAS, Victoria, *Qhapaq Ñan. Sistema Vial Andino*, Lima : Ministerio de Cultura, 2020, p. 97.

territoire impérial qu'il constituait, adapté à la circulation des hommes et des camélidés, était complété par de nombreuses structures érigées à intervalles réguliers le long du chemin. Ces structures, souvent rassemblées sous l'appellation de *tambo*, ne formaient pas un ensemble uniforme mais se déclinaient en une multitude de bâtiments ou de complexes se distinguant par leurs fonctions. Elles répondaient ainsi aux besoins des différentes catégories d'individus qui parcouraient les chemins incas tout autant qu'elles permettaient de superviser les flux humains à travers l'empire. Ces *tambo* servaient à l'Inca à assurer sa mission de sustentateur et de protecteur des populations assujetties et à contrôler leur degré de mobilité. Cette volonté de contrôle se manifestait par ailleurs en certains points du réseau de chemins, en particulier aux abords des différents ponts construits ou tendus entre deux versants de canyon ou au-dessus des nombreux fleuves sillonnant les vallées andines. Leur fonction première était néanmoins de réduire les distances parcourues et les temps de déplacement d'un point à un autre de l'empire. L'investissement colossal que requérait la construction d'un tel réseau (et des structures connexes qui lui étaient associées) était justifié par le rôle clé joué par l'ensemble de ces infrastructures dans le bon fonctionnement du système économique inca. Il permettait notamment la projection par le pouvoir central de la force de travail à disposition partout où elle était indispensable.

1. Le Chemin de l'Inca : connecter l'ensemble du territoire impérial

Le réseau de chemins incas est plus communément désigné sous le nom de « Chemin de l'Inca » ou « *Qhapaq Ñan* ». Cette appellation contribue, tout autant que les descriptions réalisées par les chroniqueurs espagnols, à répandre l'idée que ces routes constituaient un ensemble homogène divisé en deux grands tronçons que seraient le chemin de la côte et le chemin de la montagne, chacun caractérisé par un type d'architecture spécifique. Il s'agit là d'une simplification opérée par les auteurs des XVI^{e} et XVII^{e} siècles. Il nous semble ainsi important de préciser la stratégie adoptée par le pouvoir central en matière d'implantation des chemins impériaux.

Il est compliqué de dater archéologiquement et avec précision le moment de construction du Chemin de l'Inca en raison de la préexistence d'une partie du réseau[990]. De plus, cette

[990] *Ibid.*, p. 174.

entreprise colossale s'étala nécessairement sur une période de plusieurs décennies, recouvrant au moins trois règnes successifs puisque les chemins furent construits au fil de l'expansion inca. Le développement des voies de communication impériales débuta certainement sous l'impulsion de Pachacútec Inca Yupanqui (1438-1471), décideur et acteur majeur de l'expansion du territoire impérial. P. Sarmiento de Gamboa fait d'ailleurs remonter les premiers travaux d'aménagement de routes spécifiquement incas au règne de ce dernier[991] et précise que ses fils et petits-fils achevèrent par la suite ce travail titanesque. Il parle, tout comme I. Garcilaso de la Vega, d'un chemin de la montagne (« *Camino de la Sierra* ») et d'un chemin des basses terres (« *Camino de los llanos* »), ce dernier étant parfois également désigné comme le chemin de la côte (« *Camino de la costa* »)[992].

Dans l'esprit des chroniqueurs, le chemin de l'Inca se divisait donc en deux parties. Le chemin de la montagne, le plus impressionnant à leurs yeux en raison des difficultés relatives au relief parfois accidenté que les ingénieurs incas avaient eu à surmonter, partait de Cusco en direction du nord et du sud. Au nord, il traversait les hautes-terres du Chinchasuyu et permettait de rejoindre Quito, se prolongeant au-delà jusqu'à la région de Pasto (au sud de l'actuelle Colombie) en passant auparavant par de nombreux centres administratifs d'ampleur tels que Vilcashuaman, Hatun Xauxa, Cajamarca ou Tumipampa, entre autres[993]. Au sud, il longeait la Cordillère des Andes et parcourait presque l'intégralité des hautes-terres du Collasuyu, desservant notamment le sanctuaire de Raqchi et les importants centres administratifs de Paria, Tilcara et Shinkal avant de bifurquer vers l'ouest pour rejoindre le chemin de la côte[994]. Le chemin de la montagne formait donc une sorte de colonne vertébrale permettant de parcourir du nord au sud la quasi-totalité du territoire impérial d'altitude.

Le chemin des basses-terres ou de la côte était lui moins impressionnant puisqu'il profitait du relief des côtes péruviennes et chiliennes. Il était d'une longueur à peu près équivalente à celui de la montagne, s'arrêtant au nord à Tumbes sur la côte péruvienne (à la frontière avec l'Équateur) et s'étendant au sud jusqu'aux abords du *río* Maule, qui constituait la frontière méridionale du Tahuantinsuyu. Il passait par les basses vallées agricoles et (les chroniqueurs espagnols insistent bien sur ce point) d'immenses déserts arides le long du littoral Pacifique.

---

[991] « *Y tras esto luego despachó el inca (Pachacútec Inca Yupanqui) otros orejones proveedores que hiciesen caminos […]. Y así se partieron los proveedores e hicieron caminos, que ahora llaman del inca, por la Sierra y por los llanos del Mar del Sur. […] Aunque el inca no los acabó todos, basta que hizo mucha parte de ellos y sus hijos y nietos los acabaron.* », SARMIENTO DE GAMBOA, Pedro, *Op.cit.*, p. 121.
[992] GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p. 636-641.
[993] MATOS MENDIETA, Ramiro et BARREIRO, José (dir.), *Op.cit.*, p. 76.
[994] *Ibid.*, p. 101.

Ce chemin traversait une grande partie du Chinchasuyu, ainsi que l'intégralité du Cuntisuyu et presque tout le Collasuyu. Néanmoins, il reliait moins de centres administratifs incas, ce qui semble logique puisque nous avons vu dans le Chapitre 2 que la stratégie d'implantation inca impliquait une réutilisation par le pouvoir central inca d'importants sites préexistant le long du littoral, à l'image de Pachacamac, Huaca La Centinela ou encore Farfán.

L'apparente uniformité du Chemin de l'Inca tel que le décrivent les chroniqueurs peut se comprendre puisque ceux-ci n'en ont parcouru qu'une modeste partie, le plus souvent au sein du Chinchasuyu et du Cuntisuyu où ses singularités étaient moins aisément identifiables. Le chemin de la montagne se dédoublait au niveau de Pumpu, la partie nord-est rejoignant le site de Huánuco Pampa tandis que la portion nord-ouest filait vers le centre administratif de Choquerecuay, avant de se réunifier plus au nord dans les environs de Huamachuco. Ce n'était cependant qu'un léger détour comparé à la multiplication des voies observable dans le Collasuyu, notamment entre Hatun Colla et Tilcara. De même, dans les basses-terres, pas moins de trois chemins longitudinaux permettaient d'accéder au nord du territoire d'Atacama[995]. D'autant plus que l'Alto Loa, une région située immédiatement au nord du désert d'Atacama, comprenait un double système de mobilité constitué des routes incas nouvellement établies suite à l'intégration de la région au sein du territoire impérial et des chemins pré-incas encore en usage à la même époque[996]. La multiplication constatée des chemins aux abords du désert d'Atacama n'a rien d'étonnant. John Hyslop observa en effet lors de ses prospections à travers l'ancien territoire impérial un contournement systématique des zones désertiques s'étendant sur plus d'une centaine de kilomètres de long[997]. Cela expliquerait l'isolement relatif de certaines communautés établies sur les territoires côtiers du nord du Chili, à l'image des pêcheurs locaux de Tacahuay et Ilo-Ites[998]. Néanmoins, l'insistance des auteurs coloniaux sur ces deux chemins, que nous retrouvons particulièrement chez I. Garcilaso de la Vega (qui intitule d'ailleurs le Chapitre XIII de son Livre 9 « *Dos caminos famosos que hubo en el Perú*[999] ») ne doit pas nous faire perdre de vue une troisième catégorie de routes qui revêtait une importance primordiale pour l'économie inca : les routes transversales (**Figure 87**).

[995] BERENGUER, José R., CÁCERES, Ivan R., SANHUEZA, Cecilia T., *et al.*, « El Qhapaqñan en el Alto Loa, norte de Chile: Un estudio micro y macromorfologico », *Estudios Atacameños*, 2005, Vol. 29, p. 36.
[996] URIBE RODRÍGUEZ, Mauricio et CABELLO BAETTIG, Gloria, *Op.cit.*, p. 94.
[997] HYSLOP, John., *Op.cit.*, 1984, p. 245.
[998] SANTORO, Calogero M, WILLIAMS, Veronica I., VALENZUELA, Daniela, *et al.*, *Op.cit.*, 2010, p. 71.
[999] Ce qui donne en français « Deux chemins célèbres qu'il y avait au Pérou ».

Figure 87. Les différentes composantes du *Qhapaq Ñan* : chemin de la montagne (en rouge), chemin de la côte (en bleu) et chemins transversaux (en jaune), schéma général
(d'après HYSLOP, John, *The Inca Road System*, 1984)

Ces chemins transversaux étaient moins impressionnants en raison de leurs dimensions plus modestes, liées au dénivelé que les ingénieurs en charge de leur construction durent affronter. Ils constituaient pourtant la principale voie d'approvisionnement des hautes-terres andines et du cœur de l'empire, Cusco, en ressources précieuses provenant des basses-terres côtières et amazoniennes. Ils permettaient également des flux économiques inverses, liés à la redistribution impériale et au commerce. Toutes les richesses qu'abritaient l'empire transitaient à un moment ou un autre par ces routes qui reliaient les deux chemins principaux ou s'enfonçaient dans des territoires périphériques de l'empire (plus ou moins contrôlés par le pouvoir central) où elles terminaient leur course. Qu'il s'agisse du *mullu* provenant de la côte nord du Chinchasuyu, du bronze à l'étain du Collasuyu, de l'obsidienne du Cuntisuyu ou de la coca et des plumes de l'Antisuyu, tous ces produits rejoignaient les entrepôts cusquéniens grâce à ces routes qui se multipliaient le long de la double colonne vertébrale formée par le chemin de la montagne et le chemin des basses-terres. Certains axes transversaux étaient d'ailleurs extrêmement fréquentés, notamment car une part importante de la production liée au tribut dans les basses-terres était acheminée vers les entrepôts de la *Sierra*. Cela explique l'importance que revêtaient, au sein du Chinchasuyu, les routes reliant Pachacamac et Hatun Xauxa ou encore Farfán et Cajamarca[1000]. De la même façon, les nombreuses routes reliant les basses-terres et les hautes-terres du Cuntisuyu avaient une grande importance, notamment en raison de l'important développement agricole de la vallée de Moquegua, largement exploitée par les Incas et leurs alliés du lac Titicaca[1001]. Le chemin passant par la vallée de Cotahuasi constituait de plus le corridor le plus rapide entre Cusco et l'océan[1002]. Dans le nord du Collasuyu, un exemple flagrant est celui de la région de Camata. De nombreuses routes incas descendant vers les basses-terres orientales d'Amazonie y ont été repérées[1003] et font écho aux relations rapportées par certains chroniqueurs entre les Incas et la communauté de Paititi, théoriquement installée dans le nord-est bolivien. La construction de routes transversales revêtait ainsi un enjeu majeur pour le pouvoir central inca qui pouvait parfois buter sur les obstacles rencontrés, notamment lorsqu'il faisait face à une résistance des populations locales. Cela pouvait être le cas au sein de certains territoires périphériques, dont l'intégration à l'empire était très relative. L'échec de la tentative

[1000] MINISTERIO DE CULTURA DEL PERÚ, *Historia y uso del camino entre Xauxa y Pachacamac. Investigaciones arqueologicas e historicas*, Lima : Ministerio de Cultura, 2019.
MACKEY, Carol, *Op.cit.*, p. 240.
[1001] RICE, Prudence M., *Op.cit.*, p. 24.
[1002] JENNINGS, Justin et YÉPEZ ALVAREZ, Willy, « The Inca conquest and consolidation of the Cotahuasi Valley of southern Peru », *Ñawpa Pacha : Journal of Andean Archaeology*, 2008, Vol. 29, nº 1, p. 145.
[1003] CAPRILES FLORES, José M. et REVILLA HERRERO, Carlos, « Ocupación Inka en la región Kallawaya : oralidad, etnohistoria y arqueología de Camata, Bolivia », *Chungara, Revista de Antropología Chilena*, 2006, Vol. 38, nº 2, p. 226.

de Huayna Capac de construire une route transversale dans la partie équatorienne du Chinchasuyu descendant le long du río Guayas[1004] en est un exemple flagrant. Il traduit par ailleurs le fait que des communautés non étroitement contrôlées ni même réellement soumises par le pouvoir central pouvaient grandement contribuer à l'économie impériale puisque la région en question fournissait tout de même au souverain inca de l'or et des émeraudes.

La construction des deux très longs chemins de la montagne et des basses-terres et celle des nombreuses routes transversales revêtaient un enjeu stratégique extrêmement important pour le pouvoir central inca. Le réseau que constituait l'articulation de ces différentes routes formait en effet un maillage relativement serré du territoire impérial (**Figure 89**). Son objectif était de connecter efficacement les différentes régions, provinces et communautés intégrées à l'empire ou entretenant des relations avec le pouvoir central. Le développement de ce maillage routier depuis Cusco permettait de sécuriser l'approvisionnement de la capitale impériale, siège du pouvoir politique inca, en produits exotiques de grande valeur qui jouaient, entre autres, un rôle fondamental dans le processus de séduction des élites[1005]. Il permettait également de capter la force de travail que représentaient les *mit'ayuq* en n'importe quel point du territoire sous domination inca. Néanmoins, pour parvenir à ce résultat, il fallait permettre la communication entre les différents milieux et étages écologiques que comprenait le Tahuantinsuyu, ce qui revenait pour les ingénieurs incas à construire une multitude de chemins aux caractéristiques très différentes.

Dans l'empire inca, les individus circulaient à pied et transportaient des marchandises à dos d'hommes ou de camélidés. Un détour en raison du contournement d'un lac, d'un marécage, d'un désert, d'un sommet enneigé, d'une zone accidentée ou de tout autre élément inhérent au milieu naturel avait donc un coût. Une augmentation du temps de trajet induisait nécessairement une diminution du temps consacré à d'autres activités, et notamment à l'accomplissement de la *mit'a,* de la *minca* ou d'échanges non contraints. L'autre conséquence inévitable était l'augmentation du temps passé sur les chemins impériaux par les individus circulant sur ordre de l'Inca, et donc de la période pendant laquelle ils étaient entretenus par l'État. Ce dernier constituait en effet dans cette optique des stocks de denrées et de biens conservés dans les *tambo* implantés le long des routes. De plus, un voyage plus long, particulièrement dans le cas des sujets engagés envers l'État dans le cadre de la *mit'a,* entrainait une plus grande fatigue et

[1004] MORRIS, Craig et VON HAGEN, Adriana, *Op.cit.*, p. 182
[1005] Le *mullu* et la coca étaient des produits dont l'utilisation en tant qu'offrandes rituelles dans le cadre religieux était très développée, notamment à Cusco.

accroissait le risque de blessure ou d'affaiblissement des travailleurs. Le manque à gagner pour l'État inca était donc non négligeable et explique que ce dernier ait utilisé tous les moyens techniques à sa disposition pour bâtir un réseau routier aussi efficace et direct que possible. Il consentit notamment à fournir de gros efforts au moment de sa construction, dans un souci de rentabilité à long terme en ce qui concerne les questions de projection des travailleurs et de circulation des marchandises au sein du territoire impérial. Les chemins incas étaient ainsi conçus et aménagés pour être parcourus à pied, par des hommes et des camélidés, quel qu'ait été le milieu environnemental qu'ils traversaient et la période de l'année considérée. Cela explique l'hétérogénéité formelle du Chemin de l'Inca, esquissée par la plume de certains chroniqueurs et constatée par J. Hyslop dans les années 1980. Sa classification des routes impériales en cinq catégories de chemins – routes sur sable, sur pierre, traversant des terres agricoles, sur herbe et sur surfaces inondables – nous permet d'appréhender l'ampleur de la palette technologique à disposition des ingénieurs incas[1006].

Figure 88. Tronçon pavé du *Qhapaq Ñan* menant au Machu Picchu (crédits photo : David Barreiro)

[1006] HYSLOP, John, *Op.cit.*, 1984, p. 225-234.

Figure 89. *Qhapaq Ñan* et localisation de certains sites importants évoqués dans cette étude (Infographie : David Barreiro)

Au-delà de l'aspect éminemment symbolique de puissant marqueur de paysage que pouvaient revêtir les routes incas[1007], le foisonnement technologique et structurel qui les caractérisait répondait efficacement aux préoccupations d'ordre stratégique et économique d'un pouvoir central empreint de pragmatisme. Ce dernier n'hésita ainsi pas à s'approprier des techniques de construction anciennes, employées plus modestement par des communautés locales avant leur incorporation à l'empire, qu'il ne fit qu'appliquer à l'échelle du vaste Tahuantinsuyu, réutilisant au passage de nombreuses routes ou voies de communication pré-incas. Des similitudes sont en effet suggérées dans l'organisation des routes incas et huari concernant l'installation de structures dédiées à l'approvisionnement des voyageurs[1008]. D'autre part, le réseau routier inca dans la région de Quito était très probablement constitué en grande partie de routes pré-incas élargies et pavées pour assurer l'important trafic des armées impériales et des précieuses ressources du nord du Chinchasuyu, acheminées vers Cusco par des caravanes de lamas[1009]. Ce réseau régional fut par ailleurs étendu par le pouvoir inca qui n'hésita pas à construire des routes pavées descendant vers les basses-terres orientales d'Amazonie, comme celle partant de Pambamarca[1010], dont l'intérêt était purement économique. L'enjeu stratégique requérait une intervention directe et systématique de l'État inca qui, s'il faisait travailler une main d'œuvre locale ou régionale sur les chantiers de construction des axes routiers, ne déléguait jamais leur conception aux maitres d'œuvre des communautés nouvellement incorporées à l'empire. P. Cieza de León précise en effet que des ingénieurs de l'Inca passaient sur les territoires conquis et marquaient le tracé des routes qui étaient alors construites très rapidement par la main-d'œuvre locale[1011], essentiellement dans le cadre de la *mit'a*. Les routes principales avaient une largeur oscillant entre 3 et 16 m tandis que celle des routes secondaires était comprise entre 1 et 4m[1012], une variation importante en adéquation évidente avec les prévisions du pouvoir central en matière de projection militaire et de flux d'hommes et de biens. Il ne faut ainsi pas voir dans la variation des dimensions du

[1007] DEMARRAIS, Elizabeth, CASTILLO, Luis Jaime et EARLE, Timothy, *Op.cit.*, p. 29.
[1008] ISBELL, William H. et SCHREIBER, Katharina J., « Was Huari a State? », *American Antiquity*. 1978, Vol. 43, nº 03, p. 386.
[1009] SALOMON, Frank, *Op.cit.*, 1986, p. 151-152.
[1010] SISTRUNK, Hannah, « Road to empire: documenting an Inca road in northern Ecuador », *Ñawpa Pacha : Journal of Andean Archaeology*, 2010, Vol. 30, nº 2, p. 189.
[1011] « *Y era, que determinado por algun rey que fuese hecho alguno destos caminos tan famosos, no era menester muchas provisiones ni requerimientos ni otra cosa que decir el rey, hágase esto, porque luego los veedores iban por las provincias marcando la tierra y los indios que habia de una á otra, á los cuales mandaba que hiciesen los tales caminos ; y así, se hacian desta manera, que una provincia hacia hasta otra á su costa y con sus indios, y en breve tiempo lo dejaban como se lo pintaba ; y otras hacian lo mismo, y áun, si era necesario, á un tiempo se acababa gran parte del camino, ó todo el ;* », CIEZA DE LEÓN, Pedro de, *Op.cit.*, p. 60.
[1012] HYSLOP, John, *Op.cit.*, 1984, p. 256-257.

Chemin de l'Inca des particularités locales ou une initiative des diverses populations du Tahuantinsuyu.

Ce souci d'optimiser la circulation humaine et matérielle tout en contrôlant étroitement les flux économiques se retrouve d'ailleurs dans la profusion des infrastructures connexes et la création de goulots d'étranglement routiers inévitables et assimilés à des points de contrôle.

2. Prendre la route pour le travail : la mobilité des acteurs économiques de terrain

L'intérêt majeur que représentait pour l'Inca le fait de disposer d'un réseau routier connectant l'ensemble du territoire impérial résidait dans la capacité de mobilité offerte aux acteurs économiques de terrain : les travailleurs. Le système économique inca était fondé sur l'exploitation des forces vives disséminées à travers l'empire, dont les trois principales tâches étaient de produire du surplus, de transporter ce surplus et de servir de multiples façons le pouvoir central. Cela explique que, lors des périodes où ils étaient officiellement engagés envers le souverain inca, certains travailleurs étaient en mouvement au sein du Tahuantinsuyu. Cette condition inhérente au fonctionnement économique de l'empire, associée aux implications de la relation de réciprocité, mettait le souverain dans une position délicate. En effet, il lui fallait fournir à l'ensemble des travailleurs concernés par une obligation de mobilité les moyens de se déplacer dans de bonnes conditions, sous peine de rompre le pacte tacite qui les liaient. La construction du Chemin de l'Inca fut un élément important en ce sens mais néanmoins insuffisant puisque, sur le plan logistique, il ne permettait qu'un déplacement théorique d'un point à un autre de l'empire sans pour autant fournir un approvisionnement sécurisé aux voyageurs. Ce réseau pouvait même représenter une menace pour le pouvoir central puisque, sans contrôle, tout adversaire pouvait l'utiliser pour lancer un assaut contre la capitale impériale. Afin de remédier à ces deux principaux problèmes, l'Inca procéda à deux opérations. D'une part, il ordonna la construction et l'aménagement de structures connexes au Chemin de l'Inca destinées à l'hébergement et au ravitaillement des individus dans l'obligation de l'emprunter, ce qui concernait principalement des sujets s'acquittant de la *mit'a* ou impliqués dans d'autres activités relevant du domaine économique. D'autre part, il ordonna d'organiser le *Qhapaq Ñan* de manière à ce que les flux de circulation puissent être aisément contrôlés par des agents administratifs d'État tout en optimisant les déplacements par un raccourcissement des distances parcourues et, de ce fait, des temps de trajet. Ce dernier point demanda cependant

d'importants efforts aux ingénieurs incas puisque la principale manifestation de cette volonté d'efficacité et de contrôle des flux résidait dans la construction de ponts de diverses sortes qui se caractérisaient avant tout par leur sophistication technologique.

Nous pourrions évoquer le fait que les Incas aient encouragé le recours aux lamas pour le port de charges, néanmoins il ne s'agissait pas là d'une pratique introduite par le pouvoir central. Ce dernier n'était pas non plus à l'origine de la circulation de ces animaux entre les divers étages écologiques de l'aire andine. En effet, les lamas étaient déjà présents dans les basses vallées chaudes et au sein des communautés installées dans le désert côtier qui borde l'océan Pacifique à des époques bien antérieures. La présence de camélidés sur la côte nord du Pérou avant la conquête de la région par les Incas est confirmée au cours de l'Intermédiaire Tardif (1100-1400 ap. J.-C.) par l'identification d'un caravansérail localisé près du centre du site de Chan Chan, la capitale des Chimus. Celui-ci comprenait des corrals pour parquer les animaux et des installations de type dortoir et cuisine réservées aux bergers[1013]. Les analyses isotopiques des séquences d'émail dentaire des camélidés découverts dans la plateforme Uhle, sur le site de Moche, confirment de plus l'adaptation de lamas et d'alpagas à l'environnement côtier dès l'Intermédiaire ancien (200 av. J.-C. - 600 ap. J.-C.)[1014]. Les Mochicas eux-mêmes perpétuèrent certainement une tradition plus ancienne d'élevage de camélidés dans les basses-terres occidentales. L'étude de la laine utilisée pour la confection de textiles de la culture Virú (200 av. J.-C. - 350 ap. J.-C.) indique en effet que certains des animaux avaient grandi dans un milieu écologique dont les caractéristiques correspondaient plutôt à celles des basses vallées de la *Sierra* et des *yungas*[1015]. Cette présence des camélidés au sein des sociétés évoluant sur la côte nord du Pérou depuis la fin de l'Horizon Ancien (1000-200 av. J.-C.) doit nous amener à considérer la possibilité que ces animaux aient été présents au sein de l'ensemble des milieux écologiques de l'aire andine bien avant l'arrivée des Incas. Ces derniers n'étaient donc pas à l'origine de l'utilisation de lamas au sein de caravanes. Ils concentrèrent plutôt leurs efforts sur la mise en place d'infrastructures spécifiques.

[1013] TOPIC, John R., « Exchange on the equatorial frontier. A comparison of Ecuador and northern Peru », dans : *Merchants, markets and exchange in the pre-columbian world*, sous la direction de HIRTH, Kenneth G. et PILLSBURY, Joanne, Washington, D. C. : Dumbarton Oaks Pre-Columbian Symposia and Colloquia, 2013, p. 40.
[1014] GOEPFERT, Nicolas, DUFOUR, Elise, GUTIÉRREZ, Belkys, *et al.*, « Origen geográfico de camélidos en el periodo mochica (100-800 AD) y análisis isotópico secuencial del esmalte dentario: enfoque metodológico y aportes preliminares », *Bulletin de l'Institut français d'études andines*, 2013, nº 42 (1), p. 42-43.
[1015] SZPAK, Paul, MILLAIRE, Jean-François, WHITE, Christine D., *et al.*, « Origins of Prehispanic Camelid Wool Textiles from the North and Central Coasts of Peru Traced by Carbon and Nitrogen Isotopic Analyses », *Current Anthropology*, 2015, Vol. 56, nº 3, p. 457.

En effet, l'action du pouvoir central, à travers les aménagements structurels réalisés et les modalités de circulation mises en place, répondait à des impératifs bien précis : loger, ravitailler, assister et contrôler les voyageurs.

a. Variété formelle des structures dédiées au logement et à l'approvisionnement des voyageurs

Nous l'avons vu dans les Chapitres 2 et 3, les individus susceptibles d'emprunter les routes incas en raison d'impératifs professionnels, qu'il s'agisse de la *mit'a* ou de la pratique du commerce amateur ou professionnel, étaient nombreux. En fonction de la mission qui leur était confiée ou de leur lieu d'affectation, ils pouvaient être amenés à parcourir quelques kilomètres seulement comme plusieurs dizaines, voire plusieurs centaines de kilomètres de routes balisées au sein du réseau routier impérial. Cela impliquait la mise en place d'une logistique spécifique pour le logement et le ravitaillement de ces individus. Pour cela, le pouvoir central inca planifia et ordonna la construction de très nombreux bâtiments, aux dimensions extrêmement variables.

La première catégorie de structures correspond aux installations dont les dimensions étaient les plus modestes. Il s'agit des *chasquihuasi* (ou « maison des *chasqui* »), les postes servant aux messagers d'État. Ces derniers étaient affectés le long du Chemin de l'Inca dans le cadre de la *mit'a*. Ils couraient d'un poste à l'autre afin de transmettre à un *chasqui* un message oral[1016] ou un *quipu*. Cet ingénieux système de relai postal permettait aux informations de circuler entre Quito et Cusco dans un temps record de cinq[1017] à neuf jours (puisque P. Ondegardo rapporte qu'un message faisait l'aller-retour en moins de vingt jours)[1018]. Selon P. Cieza de León, les *chasquihuasi* étaient des petites maisons couvertes de bois et de paille extrêmement nombreuses[1019] sur le bord du Chemin de l'Inca. I. Garcilaso de la Vega précise en effet qu'elles

[1016] « *El recado o mensaje que los chasquis llevaban era de palabra […]. Las palabras eran pocas y muy concertadas y corrientes para que no se trocasen y, por ser muchas, no se olvidasen.* », GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p. 380.
[1017] « *de esta manera iba el mensaje desde el Cusco a Quito en cinco días (que hay casi quinientas leguas)* », PIZARRO, Pedro, *Op.cit.*, p. 61.
[1018] « *De manera que el recaudo era tan grande y las furias de las postas, que quinientas leguas que hay desde el Cusco a Quito que afirman que cuanto más tardaban de ida y vuelta, eran menos de veinte dias.* », ONDEGARDO, Polo, *Op.cit.*, p. 190.
[1019] « *Desde el tiempo de su reinado (Pachacútec Inca Yupanqui), por todos los caminos reales fueron hechas de media legua á media legua, poco más o menos, casas pequeñas bien cubiertas de paja é madera, y entre las Sierras estaban hechas por las laderas y peñascos de tal manera, que fueron los caminos llenos destas casas pequeñas de trecho á trecho* », CIEZA DE LEÓN, Pedro de, *Op.cit.*, p. 79.

étaient implantées tous les deux à trois kilomètres[1020] afin que les *chasqui* n'aient qu'une courte distance à parcourir et qu'ils n'aient ainsi pas besoin d'économiser leurs efforts. Ces informations nous sont parvenues grâce aux chroniques car, à ce jour, aucun *chasquihuasi* ne semble avoir pu être formellement identifié lors de fouilles archéologiques. Il n'est pas précisé dans les sources si ces structures étaient construites en pierre, en adobe ou s'il s'agissait de simples cabanes en bois et il est fort probable qu'elles aient eu des formes différentes selon la région considérée. Il semble en revanche y avoir un consensus concernant leur localisation le long de l'ensemble du Chemin de l'Inca, quel que soit le milieu écologique concerné. Cela impliquait nécessairement une adaptation des techniques de construction en fonction des conditions environnementales. Un *chasqui* exposé toute une journée au froid intense des hautes-terres andines ou à aux fortes chaleurs de certains territoires des basses-terres occidentales risquait en effet d'en souffrir et de ne pas pouvoir remplir sa tâche. Ces *mit'ayuq* spécialisés étaient probablement affectés à proximité de leur communauté d'origine et pouvaient donc regagner leur village régulièrement. Le *chasquihuasi* n'était qu'un abri temporaire utilisé dans le cadre de leur mission. P. Cieza de León précise d'ailleurs que ces lieux étaient toujours pourvus de provisions afin qu'après une course intense les messagers puissent boire et manger[1021]. Cela implique que des aménagements liés au stockage de nourriture ait été intégrés à ces structures ou que des provisions aient été acheminées quotidiennement par les populations locales dans chacun des postes de *chasqui* de l'empire. Les denrées utilisées pour approvisionner les *chasquihuasi* provenaient des entrepôts d'État[1022], et plus spécifiquement des *tambo* impériaux. Il est d'ailleurs possible d'envisager que certains des petits *tambo* qui jalonnaient le Chemin de l'Inca aient également servi de *chasquihuasi*[1023].

[1020] « *Y para esto ponían siempre las chozas en alto y también las ponían de manera que se viesen unas a otras. Estaban a un cuarto de legua, porque decían que aquello era lo que un indio podía correr con ligereza y aliento, sin cansarse.* », GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p. 380.
[1021] « *Y como el que está lo ha oido, parte con mayor priesa, y entra, el que viene, á descansar en la casilla, y á comer y beber de lo que siempre en ella está, y el que va corriendo hace lo mesmo.* », CIEZA DE LEÓN, Pedro de, *Op.cit.*, p. 80.
[1022] « *Pero hase de entender que lo que comían cuando estaban en estos caminos y les cabía este negocio de trabajo se les daba de los depósitos del Inca. Aunque en esto no concuerdan todos porque otros dicen que comían de los que ellos cogían. Solo me parece a mí que se les debía de dar por una regla general en que no puden duda : que todas las veces que salían a trabajar para el Inca o para cosas de su religión no comían a su costa.* », ONDEGARDO, Polo, *Op.cit.*, p. 192.
[1023] NAIR, Stella et PROTZEN, Jean-Pierre, *Op.cit.*, 2015, p. 227.

Figure 90. Un *chasqui* en avertissant un autre de son arrivée et de la transmission imminente d'un message grâce à un *pututu* (source : HUAMAN POMA DE AYALA, Felipe, *Nueva crónica y buen gobierno*, folio 350)

La deuxième catégorie de structures correspond aux *tambo* de dimensions modestes, qui pouvaient accueillir tout au plus quelques dizaines de personnes pour la nuit. Ces bâtiments ou complexes d'hébergement limité s'apparentaient à des « auberges » d'État nommées *corpahuaci* (ou *corpahuasi*) ou « maison où s'abriter »[1024] par I. Garcilaso de la Vega[1025]. Le fait qu'ils soient désignés par un terme spécifique[1026] plaide en faveur d'une fonction différente

[1024] De *ccorpa* qui signifie « s'abriter » et *huasi* qui signifie « maison » ou « habitation ». *Vocabulario políglota incaico : comprende más de 12,000 voces castellanas y 100,000 de keshua del Cuzco, Ayacucho, Junín, Ancash et Aymará*, Lima, Pérou : Tipología del Colegio de propaganda fide del Perú, 1905, p. 14 et 372.
[1025] « *Los Incas en su república tampoco se olvidaron de los caminantes. Que en todos los caminos reales y comunes mandaron hacer casas de hospedería (que llamaron corpahuaci) donde les daban de comer y todo lo necesario para su camino, de los pósitos reales que en cada pueblo había. Y si enfermaban los curaban con grandísimo cuidado y regalo, de manera que no echasen menos sus casas sino que antes les sobrase de lo que en ellas podían tener. Verdad es que no caminaban por su gusto y contento ni por negocios propios de granjerías y otras cosas semejantes – porque no las tenían particulares – sino por orden del rey o de los curacas que los enviaban de unas partes a otras* », GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p. 304-305.
[1026] Bien que nous n'ayons repéré son usage que dans l'œuvre de I. Garcilaso de la Vega.

de celle des grands *tambo*. La fonction « d'auberge » qui leur était associée se retrouve dans la description de M. de Murúa concernant les *tambo*, ce dernier affirmant que l'entretien d'un voyageur dépendait du statut dont il disposait et des raisons pour lesquelles il voyageait[1027]. Un voyageur mandaté par l'Inca était ainsi logé et nourri aux frais du souverain puisque les biens utilisés, comme par exemple les couvertures pour la nuit, et la nourriture fournie étaient tirés des entrepôts impériaux. La description de M. de Murúa nous semble davantage correspondre à l'usage des bâtiments remplaçant certains *tambo* qui furent érigés par l'autorité coloniale à la suite de la conquête du Tahuantinsuyu par les Espagnols. Ces derniers servaient en effet d'hébergement pour la nuit (comme observé par exemple à *Hualla*, sur le chemin entre Paria et Cochabamba en Bolvie)[1028]. Néanmoins, elle évoque une pratique qui avait bien cours dans l'empire inca. Nous pensons ainsi que tous les groupes d'individus dont les effectifs ne devaient pas dépasser la centaine d'âmes[1029] pouvaient faire étape dans ces *tambo*-auberges, dont les dimensions devaient les distinguer des plus grands relais impériaux. Il est possible qu'une contrepartie ait été demandée aux marchands car ceux-ci n'étaient pas stricto sensu des voyageurs mandatés par l'Inca. Néanmoins, ces derniers payaient certainement des taxes de passage en certains points du Chemin de l'Inca[1030]. Pourraient-elles avoir constitué une contribution suffisante pour bénéficier du logement et du ravitaillement de la part du souverain inca ? Ce n'est pas certain et ces marchands pourraient également s'être acquittés d'un droit de séjour grâce aux marchandises précieuses qu'ils transportaient. La question ne se pose en revanche pas en ce qui concerne les caravanes et les porteurs qui, dans le cadre de la *mit'a*, assuraient le transport de la production liée au tribut en force de travail. Partout où ils passaient, ils étaient nourris et logés aux frais de l'Inca, ce qui incluait donc les « auberges ». Tupac Inca Yupanqui ordonna ainsi la fabrication et le stockage de petites outres à Copiapó et Atacama,

---

[1027] « *Para maior aviamiento de los indios chasquis […] y de los principales y curacas, y otros cualesquiera indios que caminaban por el reino a negocios del Ynga o, por su mandado, iban a algunas provincias o venían de ellas al Cusco a su llamado, tenía puesto el Ynga en todos los caminos reales tambos, que nosotros llamamos mesones. En éstos residían, de ordinario, unos indios que los tenían a cargo, que ellos llaman tanbuca mayor, con mucho número de gente de servicio, como era el lugar y la disposición y los tiempos y ocasiones. Estos servían a los caminantes, dándoles el aviamiento necesario y recaudo de leña para calentarse, y paja para hacer la cama, agua, maíz, ají, charqui, perdices, cuies, chicha y otros géneros de comidas, que tenían en depósito para este fin, y también diversos géneros de frutas, si las había en los valles cercanos, como plátanos, guayabas, paltas, pacaes, granadilla, que ésta enviaban los marcacamaios, que eran los que tenían cuidado de los pueblos cercanos ; y esto todo se repartía conforme a la calidad de la persona del caminante, y de la gente que llevaban consigo. Estos tambos eran unas casas grandísimas y suntuosas, y pintadas con diversidad de pinturas, y puestas a trechos, para que descansasen los caminantes ; y en cada tambo había un mandón con comisión del Ynga, o del que en su nombre gobernada la provincia, el cual podía sacar de los depósitos del Ynga todo lo que fuese menester para el bastimento y recaudo de ello.* », MURÚA, Martín de, *Op.cit.*, p. 353.

[1028] HYSLOP, John, *Op.cit.*, 1984, p. 276.

[1029] Tels que les ambassades politiques, les caravaniers et les porteurs de tribut, les marchands à longue distance ou les équipes de *mit'ayuq* d'une même communauté envoyées sur les chantiers d'État.

[1030] Nous développons cette idée dans le Chapitre 5.

sur l'actuel territoire chilien, afin de permettre aux voyageurs chargés du transport du tribut de réaliser la traversée du désert qui séparait les deux localités[1031]. L'initiative de ce souverain témoigne de l'attention portée par le pouvoir central aux conditions de voyage des transporteurs de tribut. Elle renforce l'idée selon laquelle ils avaient accès aux auberges d'État que représentait une partie des *tambo* de dimensions modestes constitués d'au moins une *kallanka* pour loger les visiteurs temporaires[1032]. En cas de déplacement d'effectifs plus importants de *mit'ayuq* sur une distance trop grande pour être parcourue en une journée de marche, ces derniers devaient faire halte dans les *tambo* de grandes dimensions qui étaient, pour leur part, constitués de plusieurs *kallanka*.

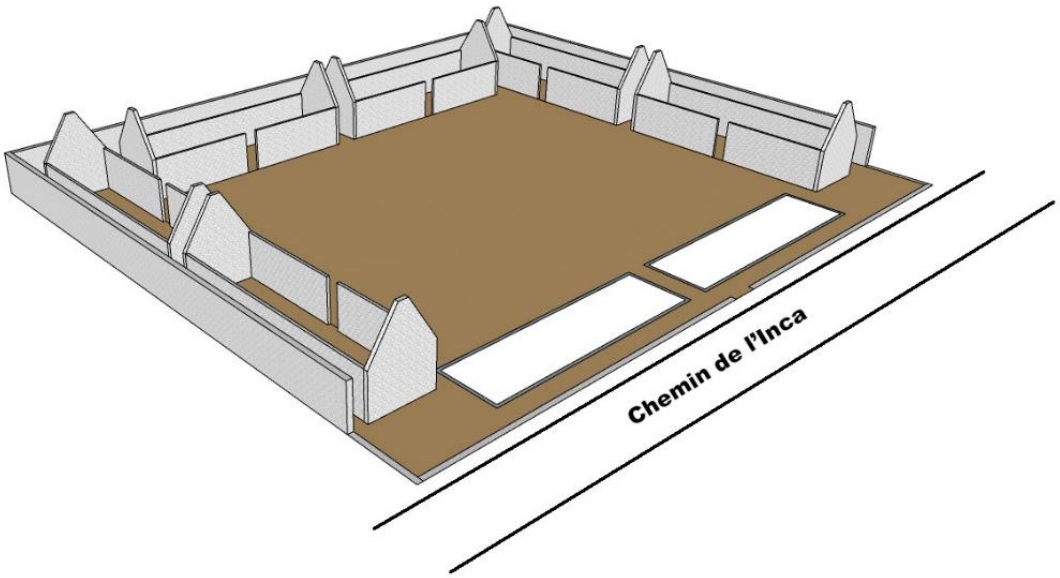

Figure 91. Reconstitution d'un *tambo* typique de grandes dimensions abritant plusieurs *kallanka*
(Infographie : David Barreiro)

[1031] « *(Topa Ynga Yupangue) mandó que fuesen hechos mucho zaques [odres pequeños] de cueros de piernas de carneros y ovejas, para que en los tales cueros los suyos llevasen agua, la que les bastase para pasar aquel despoblado (entre Atacama y Copayapo) y en todo él.* », BETANZOS, Juan de, *Op.cit.*, p. 200.
[1032] HYSLOP, John, *Op.cit.*, 1990, p. 18.

Ces derniers, capables d'accueillir temporairement plusieurs centaines d'individus, constituaient la dernière catégorie de structures. Nous pensons qu'ils n'étaient pas gérés comme des auberges d'État puisqu'ils devaient accueillir principalement deux types de groupes : les cortèges impériaux et les armées incas. Une distinction est parfois évoquée entre *tambo* et « *tambo* royaux », ces derniers étant censés abriter des logements réservés à l'Inca en personne[1033]. Néanmoins, le souverain menant souvent ses troupes à la guerre, nous pensons qu'il est plus prudent de ne pas généraliser une distinction qui n'était certainement que très ponctuelle. Les armées impériales étaient en effet entretenues grâce au contenu des entrepôts routiers et disposaient d'hommes et de femmes appartenant aux communautés locales pour les servir et porter les charges d'un *tambo* à un autre, tandis que l'Inca y logeait avec sa garde personnelle[1034]. P. Cieza de León précise que les guerriers logeaient aux alentours, dans des installations dont il ne précise pas la nature, et évoque des armées composées de 300 000 hommes voyageant ainsi de *tambo* en *tambo*. S'il est possible d'envisager que plusieurs dizaines de milliers de guerriers en campagne aient pu camper le long des routes, il est absolument impossible que 300 000 hommes se soient installés autour d'un *tambo*. Seule la *puna* présente certaines caractéristiques permettant à un tel campement de s'installer, à la fois en matière d'espace disponible en bordure des chemins (c'était également le cas des vastes étendues côtières) et d'accès relativement simple à l'eau grâce aux canaux qui longeaient les routes incas en altitude. Les hommes y auraient cependant été exposés la nuit à des températures très basses durant la saison sèche et à d'importantes précipitations durant la saison humide, ce qui ne plaide pas en faveur d'une telle pratique. Aucun *tambo* identifié archéologiquement comme tel ne présente une configuration structurelle et environnementale permettant ce genre de halte massive. Nous ne jetons pas le discrédit sur le récit de P. Cieza de León. Cependant, si le chroniqueur a pu observer le reliquat de l'organisation militaire inca à la suite de la Conquête, il n'a jamais assisté à des mouvements de troupes lors des campagnes militaires incas et ses affirmations sont construites à la fois à partir des témoignages d'anciens nobles et des récits des conquérants espagnols. Ces derniers prêtaient à Atahualpa une armée de plusieurs dizaines de milliers d'hommes installée autour de Cajamarca lorsque le dernier représentant du pouvoir inca fut capturé par les troupes de Francisco Pizarro. Si les abords d'un centre administratif

[1033] GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p. 300-301.

[1034] « *iban con concierto por sus jornadas de tambo á tambo, á donde hallaban proveimiento para todos, sin que nada faltase, é muy cumplido, é muchas armas y alpargates y toldos para la gente de guerra, y mugeres é indios para servirlos y llevarles sus cargas de tambo á tambo, á donde habia el mesmo proveimiento y abasto de mantenimiento ; y el Señor se alojaba y la guarda estaba junto á él, y la demas gente se aposentaba en la redonda en los muchos aposentos que habia* », CIEZA DE LEÓN, Pedro de, *Op.cit.*, p. 86.

d'envergure tel que Cajamarca rendaient une telle concentration de troupes possible, le modèle de projection des armées incas doit aujourd'hui être reconsidéré. D'une part, le mode de recrutement des guerriers ne se prêtait pas à une concentration perpétuelle des troupes. Les *mit'ayuq* qui formaient l'immense majorité des rangs de combattants appartenaient à une multitude de communautés éparpillées et provenaient de diverses régions de l'empire, du fait du caractère non professionnel des forces incas. Il fallait donc organiser dans chaque région l'acheminement des guerriers jusqu'au territoire convoité par le pouvoir central ou jusqu'à la province sujette à des troubles ponctuels. D'autre part, les estimations actuelles réalisées à partir de notre connaissance archéologique des chemins impériaux, et notamment de leurs dimensions, mettent en évidence l'existence de points de constriction en cas de flux de groupes humains importants. Le passage par ces points précis ne devait pas manquer d'entrainer d'impressionnantes concentration d'individus[1035], susceptibles de ralentir la progression des troupes. Ce constat concret fait écho au sentiment d'incohérence qu'il est parfois possible de ressentir sur le terrain lorsque l'on parcourt les routes incas. Il est en effet difficile d'imaginer ne serait-ce que 30 000 à 50 000 hommes progressant en colonne sur plusieurs centaines de kilomètres.

Nous pensons ainsi que la principale contrainte liée à la *mit'a*, qui est celle de la dispersion permanente des guerriers incas potentiels, était résolue par la fragmentation des armées impériales. Elle permettait une projection rapide et efficace des forces armées incas et réglait la question de l'approvisionnement et du logement des hommes envoyés au combat, puisque ceux-ci pouvaient être hébergés au sein des *tambo* de grandes dimensions ou dans les alentours immédiats. Ces effectifs se rapprochaient de ceux des cortèges impériaux accompagnant l'Inca dans ses visites à travers le territoire impérial, qui étaient également ravitaillés et logés dans les grands *tambo* disséminés le long du Chemin de l'Inca. En effet, l'obligation pour les populations locales de participer au port des charges accompagnant les cortèges impériaux[1036] permettait au souverain de réduire le nombre d'individus l'accompagnant dans ses visites et facilitait les haltes quotidiennes. Ces porteurs avaient pour ordre de ne pas franchir les limites

[1035] JENKINS, David, *Op.cit.*, p. 677-678.

[1036] « *Cuando en tiempo de paz salian los Incas á visitar su reino […] por donde iba, salian muchos hombres y mugeres y muchachos á servir personalemente en lo que les era mandado ; y para llevar las cargas, los de un pueblo las llevaban hasta otro, de donde los unos las tomaban, y las otros las dejaban* », CIEZA DE LEÓN, Pedro de, *Op.cit.*, p. 76-77.

de leur province, ils devaient donc transmettre à cet endroit les charges à d'autres individus venus de communautés installées dans la province voisine[1037].

Un cas particulièrement épineux est celui du déplacement et du logement des marchands professionnels. En effet, dans le cas de marchands amateurs se rendant sur un marché commun situé à un ou deux jours de marche, le logement devait être assuré soit au sein de la communauté qui l'organisait, soit dans les *corpahuasi* destinés à accueillir des individus ou des groupes aux effectifs limités à quelques dizaines d'individus tout au plus. En revanche, nous ne disposons d'aucune information concernant les caravanes qui sillonnaient les chemins à l'époque inca. Inca Garcilaso de la Vega[1038] nous fournit de rares données concernant le début de la période coloniale. Il affirme ainsi que de son temps, les caravanes partant de Cusco étaient constituées d'au moins 500 lamas. Il précise d'ailleurs que celles qui étaient moins importantes n'étaient pas appréciées, et que nombre d'entre elles dépassaient le millier de têtes. Il ajoute également qu'un homme était nécessaire pour mener 25 lamas, afin que les membres de la caravane puissent s'entraider au moment de charger et décharger les marchandises. S'il ne se montre pas très précis concernant l'identité de ces individus, il associe tout même ces pratiques caravanières à des marchands, dont il rapporte qu'ils s'arrêtaient le long des chemins pour faire étape pour la nuit. L'évocation de tentes emportées pour servir d'abri aux hommes et aux marchandises semble peu crédible, tout du moins dans la *Sierra* où les températures peuvent baisser très fortement la nuit selon la saison considérée. Imaginons donc à partir de ces données une caravane composée de 1000 ou 2000 lamas. Elle nécessiterait au minimum 40 à 80 hommes. Un tel groupe pourrait certainement faire halte au sein des *corpahuasi*, néanmoins il faut considérer le volume important de marchandises transporté. En effet, le chroniqueur précise qu'un lama pouvait porter de 3 à 4 *arrobes*, ce qui représente un poids compris entre environ 11,5 kg et 15 kg. Ces marchandises devaient bien être entreposées quelque part pour éviter qu'elles souffrent des intempéries ou qu'elles soient dérobées à la faveur de la nuit. Nous pensons donc qu'il est plus probable que les caravanes de marchands, si elles étaient aussi importantes à l'époque inca que ce que laisse entendre I. Garcilaso de la Vega pour l'époque coloniale, se soient arrêtés dans les grands *tambo* où elles pouvaient être accueillis avec leurs marchandises. Seuls les passages dans les basses-terres côtières devaient permettre aux

[1037] « *Y que los caciques de la tal provincia tuviesen cuidado de saber si algún señor orejon salía del Cusco e iba por el tal camino de su tierra, para que sabido que fuese por el tal cacique o caciques, les saliesen todos en sus tambos y provincias a le hacer todo servicio y reverencia, como a señores del Cusco, y ellos y sus tales vasallos. Y que tuviesen allí en los tambos indios aparejados para llevar las cargas de los tales señores, y que estos indios de carga no pasasen de tambo a tambo* », BETANZOS, Juan de, *Op.cit.*, p. 154.
[1038] GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p. 575-576.

marchands de s'arrêter pour la nuit en dehors de toute structure aménagée à cet effet, en raison du climat plus clément. Notre raisonnement ne repose que sur des données extrêmement minces, fournies par un auteur né après la Conquête du Tahuantinsuyu, ce qui nous laisse penser qu'elles ne reflètent pas nécessairement les pratiques de l'époque inca. D'autant que l'exploitation intense des mines d'argent de Potosi par le pouvoir colonial entraina d'importants flux caravaniers entre cette région et Cusco, répondant peut-être à une autre organisation technique, ce qui pourrait avoir provoqué un accroissement de l'échelle des caravanes. Nous avons donc souhaité aborder la question des lieux de halte des caravanes de marchands professionnels se déplaçant sur de longues distances, sans pour autant être en mesure à l'heure actuelle d'y apporter une réponse réellement satisfaisante.

Figure 92. Transporteur indigène (au service d'un colon espagnol) chargeant un lama (source : HUAMAN POMA DE AYALA, Felipe, *Nueva crónica y buen gobierno*, folio 524)

L'organisation de déplacements de groupes humains, restreints ou massifs, requérait donc un investissement infrastructurel important de la part du pouvoir central qui se traduisait notamment par l'implantation de *tambo* de taille variable tout au long des près de 40 000 km que devait atteindre le réseau de chemins incas. Les sources ethno-historiques ont longtemps laissé penser que l'intervalle entre deux *tambo* était constant et correspondait à une distance d'environ vingt-cinq kilomètres. Cette estimation équivaut à peu près aux 3 à 4 lieues[1039] parcourues en une journée par un cortège imposant ou une caravane de lamas évoquées, entre autres, par I. Garcilaso de la Vega[1040] et P. Cieza de León[1041]. Néanmoins la disposition des *tambo* identifiés comme tels sur le terrain par J. Hyslop dans les années 1980 contredit cette idée d'une standardisation des distances. Ses observations indiquent en effet que deux *tambo* pouvaient être éloignés d'une distance comprise entre environ dix kilomètres et près de quarante-cinq kilomètres (un écart notamment observé dans la région d'Atacama)[1042]. Il s'agit là d'une distance importante qui pouvait néanmoins être parcourue en une journée de marche par de petits groupes d'individus en bonne forme physique. La distance séparant les *tambo* les plus proches pouvait quant à elle être couverte en deux à trois heures de marche par un même groupe. La vélocité de ces groupes contrastait cependant grandement avec les immenses cortèges de plusieurs milliers d'hommes qui avançaient nécessairement plus lentement. Cela ne remet pas en question l'idée que les *tambo* aient été installés à un jour de marche les uns des autres[1043]. Nous pensons cependant qu'il convient d'abandonner l'idée qu'une journée de marche constituait une durée associée à une distance elle-même standardisée. La distance parcourue durant de laps de temps pouvait en effet être fluctuante selon la topographie, l'état du réseau et la composition de la troupe (ou caravane) se déplaçant. Une journée de marche n'était donc pas un marqueur référentiel d'emplacement kilométrique entre deux *tambo* mais simplement le temps nécessaire pour passer de l'un à l'autre. L'archéologie prouve de plus que le large spectre couvrant les capacités de projection et de progression quotidienne des différents groupes parcourant le Chemin de l'Inca était pris en compte par le pouvoir central. Celui-ci adapta sa logistique à cette disparité, en multipliant les *chasquihuasi* et les *tambo* aux

[1039] Nous considérons que la lieue fréquemment citée par de nombreux chroniqueurs est la lieue royale d'Espagne qui mesurait environ 7,1 kilomètres, ce que confirme la comparaison entre temps de voyage et distance parcourue sur plusieurs parcours évoqués dans les sources ethno-historiques.
[1040] « *Además de esto sirve aquel ganado, a indios y españoles, de llevarles sus mercaderías donde que las quieran llevar. […] Las jornadas que caminan son de a tres leguas, porque nos es ganado de mucho trabajo.* », *Ibid.*, p. 575.
[1041] « *Andaba cada dia cuatro leguas, ó lo que él queria* », CIEZA DE LEÓN, Pedro de, *Op.cit.*, p. 77.
[1042] HYSLOP, John, *Op.cit.*, 1984, p. 300.
[1043] « *A cada jornada hay una casa a manera de venta, donde se aposentan los que van y vienen.* », JERÉZ, Francisco de, *Op.cit.*, 1917, p. 32.

Rapport-gratuit.com
LE NUMERO 1 MONDIAL DU MÉMOIRES

dimensions extrêmement variables, et en les espaçant de manière à couvrir les besoins de tous les individus en mouvement à travers l'empire

Cette volonté de faciliter la mobilité des individus favorisa l'explosion de la circulation des biens à travers le Tahuantinsuyu. Ce phénomène requérait cependant un accroissement de la vigilance de l'État. Celui-ci profita des particularités du relief andin et de sa mainmise sur la planification des tracés du Chemin de l'Inca pour mettre en place un système de contrôle, notamment destiné à éviter toute dérive de la part des individus transportant des marchandises non liées à la *mit'a*.

b. Optimiser les déplacements et contrôler les flux de marchandises : le rôle stratégique des ponts

L'immensité du Tahuantinsuyu et la diversité des conditions environnementales et climatiques caractérisant le territoire impérial expliquent qu'en de nombreux endroits du réseau routier les constructeurs incas et locaux aient dû employer des ponts pour traverser des cours d'eau et des précipices aux dimensions extrêmement variables. Ces infrastructures pouvaient prendre des formes très différentes : ponts en pierre ou en bois, ponts suspendus en fibres végétales, *oroyas*, ponts flottants et bacs[1044]. Ils constituaient des points de passage parfois incontournables pour les populations locales comme pour les voyageurs circulant sur le Chemin de l'Inca. Facilitant la vie des habitants du Tahuantinsuyu, les plus importants d'entre eux revêtaient également un intérêt économique pour le pouvoir central.

Francisco de Jerez et Miguel de Estete, (deux observateurs du fonctionnement de la société inca des premières heures puisqu'ils participèrent à la Conquête aux côtés de Francisco Pizarro), rapportent l'existence de points de contrôles officiels à l'entrée de certains ponts[1045] où les populations locales et les voyageurs étaient contraints de s'acquitter d'une taxe[1046]. M. de Murúa renchérit en affirmant que le contrôle des ponts (essentiellement ceux suspendus) évitait que des individus non autorisés ne traversent et que des produits non autorisés ne circulent en

[1044] HYSLOP, John, *Op.cit.*, 1984, p. 319-331.
[1045] « *en medio del camino hay un río grande muy furioso, e tien dos puentes juntas […]. E por la una destas puentes passa la jente común, e tienen sus porteros que piden portazgoz ; e por la otra passan los señores e capitanes y esta está siempre cerada* », ESTETE, Miguel, *Op.cit.*, p. 81.
[1046] « *A la entrada de este camino en el pueblo de Caxas, está una casa al principio de una puente, donde reside una guarda que recibe el portazgo de los que van y vienen, y páganlo en la mesma cosa que llevan ; y ninguno puede sacar carga del pueblo si no la mete. […]. Ningún pasajero puede entrar ni salir por otro camino con carga, si por do está la guarda, so pena de muerte.* », JERÉZ, Francisco de, *Op.cit*, p. 32.

secret[1047]. Cependant ce dernier cherche principalement à critiquer le laxisme colonial en matière de contrôle des allées et venues des individus qui cherchaient à échapper au tribut et semble avoir tendance à durcir le trait quant aux règles de circulation quotidienne en vigueur au niveau local à travers l'empire. Quoiqu'il en soit, une constante semble émerger de ces témoignages : les ponts les plus importants, qui constituaient des points de passage incontournables pour les individus circulant sur les routes incas, étaient susceptibles d'être contrôlés par des individus mandatés par le pouvoir impérial.

Ces agents de l'État inca pourraient avoir été des *mit'ayuq* qui, comme les *chasqui* dans le cas de la transmission de messages, n'auraient été affectés qu'à cette seule activité. Rien ne nous permet cependant d'affirmer que c'était le cas. Leur travail consistait à contrôler les individus non mandatés par l'Inca, une catégorie de sujets qui comprenait les populations locales (hors période d'affectation à la *mit'a*) se rendant dans un village voisin, les marchands amateurs se rendant sur des marchés communs locaux et les marchands professionnels. Ces derniers se déplaçaient avec des marchandises à échanger et constituaient autant d'individus capables de s'acquitter d'un droit de passage matériel, tandis que les membres des communautés locales ne pouvaient ignorer la condition à remplir pour emprunter un pont gardé. Cette idée d'une taxe prélevée au niveau des ponts soulève cependant quelques interrogations. Si les gardiens étaient des *mit'ayuq*, ils auraient nécessairement dû être spécialisés pour ce genre de tâche ou assistés d'agents administratifs, notamment des *quipucamayoc*, afin que les quantités prélevées aient été enregistrées. Nous n'avons cependant relevé aucune mention relative à des tributaires spécifiquement formés à ce type de tâche ou à une affectation de *quipucamayoc* au niveau des ponts. F. Huaman Poma de Ayala évoque pour sa part l'existence de gouverneurs ou d'inspecteurs des ponts, issus de la noblesse comme l'indiquent les ornements d'oreille visibles sur la représentation de l'un d'entre eux[1048]. Il semble cependant que leur fonction ait davantage été liée à la surveillance de l'état de ces infrastructures stratégiques qu'au contrôle des individus les empruntant. Cette dernière mission requérait des compétences spécifiques (notamment l'usage de *quipu* et la capacité à imposer son autorité aux individus récalcitrants) que même un *mit'ayuq* spécialisé ne devait pas posséder. Cela nous incite donc à envisager que des fonctionnaires d'État aient été spécifiquement dédiés aux

[1047] *« Tenía el Ynga, en todas estas puentes (de crisneja), puestas guardas e indios de guerra, los cuales estaban con gran cuidado de catar y mirar los que pasaban por ellas, en especial si era gente de quien no tenían mucha satisfacción, y que no llevasen cosa ninguna de las vedadas, que eran mujeres e hijos y sacrificios, porque lo tenían por mal agüero, y así no pasaba indio huido de su pueblo a otro* », MURÚA, Martín de, *Op.cit.*, p. 355.
[1048] HUAMAN POMA DE AYALA, Felipe, *Op.cit.*, tome 2, p. 356.

contrôles et aux prélèvements des taxes. Ils pourraient avoir formé des binômes avec des *quipucamayoc* chargés de l'enregistrement des quantités prélevées. À moins que ces contrôleurs n'aient tout simplement été issus du corps de ces derniers, et aient constitué une sous-catégorie particulière de ces fonctionnaires impériaux.

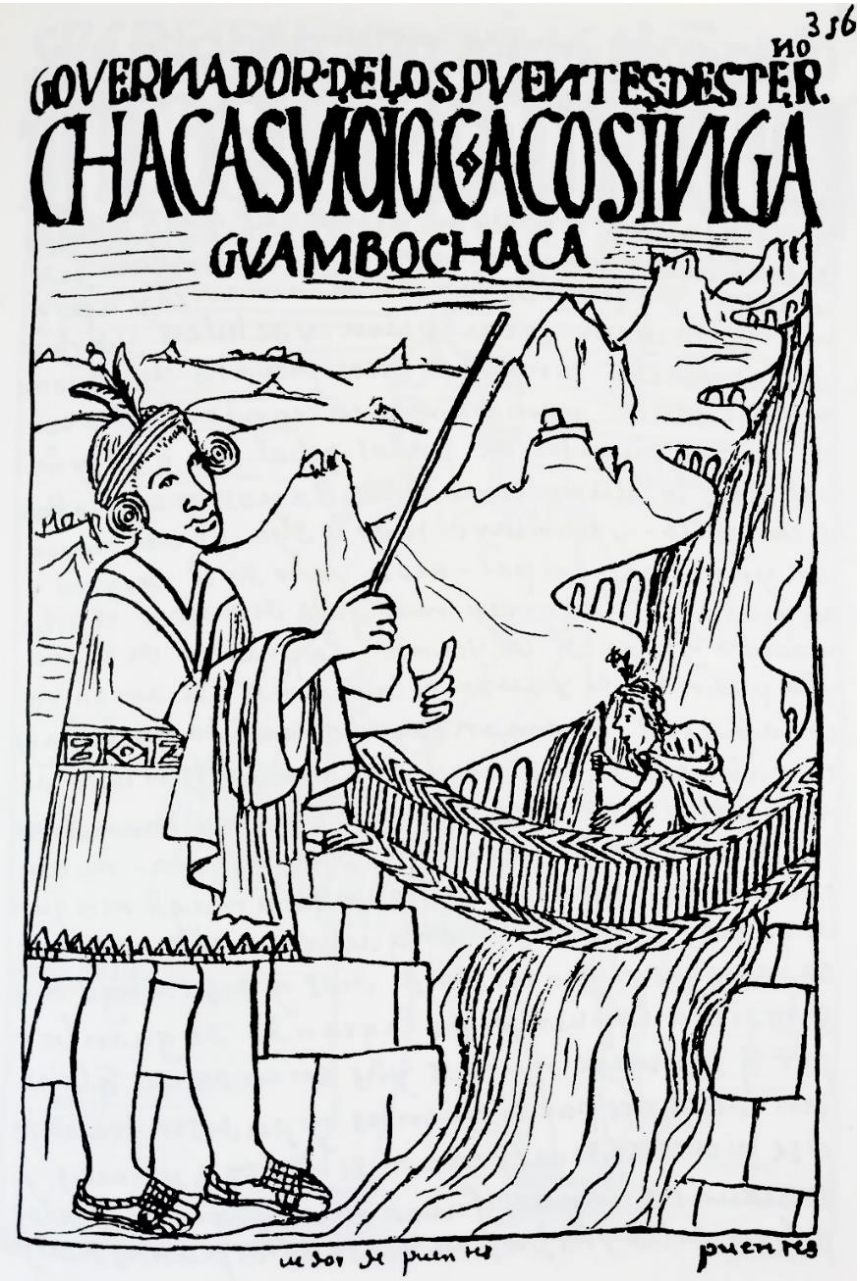

Figure 93. Pont suspendu et membre de la noblesse inca chargé par l'État inca du contrôle des ponts (source : HUAMAN POMA DE AYALA, Felipe, *Nueva crónica y buen gobierno*, folio 356)

Les *mit'ayuq* – ainsi que tous les individus mandatés par l'Inca pour se rendre d'un point à un autre de l'empire – étaient nécessairement exemptés de ce droit de passage. Il paraît en effet inconcevable qu'un voyageur missionné par l'État doive s'acquitter de ce genre de taxe. Miguel de Estete[1049] et Juan de Betanzos[1050] précisent bien que les ponts suspendus étaient construits en général par paire et que l'un d'eux était réservé au passage des « principaux habitants et des chefs ». Nous pensons que cette catégorie d'individus comprenait toute personne envoyée par l'Inca et toute ambassade se rendant à Cusco sur ordre du souverain inca, un statut dont ne bénéficiaient pas les marchands amateurs et professionnels qui œuvraient pour leur propre compte. Cela pose cependant la question de l'identification des voyageurs par les contrôleurs. Existait-il des emblèmes officiels ou un moyen particulier de matérialiser un mandat de l'Inca ? Il est probable que oui et, s'il s'agissait d'objets transportés, de vêtements portés ou d'accessoires exhibés, qu'ils aient été de nature à ne pas être aisément falsifiés. Nous ne disposons à l'heure actuelle d'aucun indice concernant ces potentiels éléments d'identification et nous ne souhaitons pas nous perdre en conjectures à leur sujet. Néanmoins, il s'agit là d'une question qui mériterait à l'avenir d'être étudiée.

Il est possible que des resquilleurs aient tenté par endroits d'emprunter d'autres chemins afin de contourner les contrôleurs. Néanmoins, le passage par les ponts suspendus était parfois inévitable. Le cas des ponts tendus au-dessus de l'Apurimac nous semble révélateur, puisqu'un détour de plus de 250 kilomètres était nécessaire pour contourner le terrible *río* en l'absence de tout pont suspendu[1051]. Les ponts d'envergure, situés sur les routes les plus empruntées afin de réduire au maximum les temps de trajet et les distances parcourues, constituaient donc des points de constriction incontournables du réseau routier[1052]. Ils facilitaient le contrôle des populations et, surtout, des biens circulant sur les chemins impériaux, alimentant régulièrement le pouvoir central en produits de prestige. En effet, les marchands professionnels devaient s'acquitter de la taxe de passage avec des produits tels que de la coca, des plumes ou toute autre marchandise précieuse qu'ils pouvaient troquer sur le marché de Cusipata (à Cusco) ou aux abords des grands sanctuaires du monde inca.

[1049] ESTETE, Miguel, *Loc.cit.*
[1050] « *E llegado (Pachacútec Inca Yupanqui) que fue el río de Aporima, que es diez leguas de la ciudad del Cusco, hizo hacer unos estribos y entradas de puente […]. Y ansí quedo la puente hecha ; y luego mandó que, junto a ella, ansimismo hiciesen otra ni más ni menos que aquella y en la manera dicha. E ansí hechas estas dos puentes* », BETANZOS, Juan de, *Op.cit.*, p. 127-129.
[1051] HYSLOP, John, *Op.cit*, 1984, p. 332.
[1052] JENKINS, David, *Op.cit*., p. 677-678.

Nous l'avons vu, le réseau routier inca était parfaitement adapté aux besoins économiques du pouvoir central. D'une part, notamment en raison des technologies diverses employées par les ingénieurs incas, il connectait l'ensemble du territoire impérial, parcourant des milliers de kilomètres à travers la *Sierra* et les basses-terres côtières. Ces deux étages écologiques étaient eux-mêmes reliés par de nombreux chemins transversaux qui s'enfonçaient également dans les basses-terres orientales de l'Amazonie voisine. D'autre part, il était ponctué de nombreuses structures de logements temporaires permettant à tout individu en mission pour l'Inca d'être hébergé et ravitaillé selon ses besoins comme le voulait la loi inca. Enfin, il pouvait être aisément parcouru par les marchands amateurs et les caravanes de lamas menées par des marchands professionnels. Ces derniers n'échappaient cependant pas au contrôle de l'État puisqu'ils étaient soumis au paiement d'une taxe de passage dès lors qu'ils empruntaient l'un des principaux ponts rencontrés au fil du réseau routier inca. Les ponts suspendus étaient gardés nuit et jour par des individus au statut encore incertain, qui devaient également veiller à l'entretien de la structure et en référer aux chefs des communautés voisines lorsque des réparations étaient nécessaires. Ils constituaient de précieux atouts pour le pouvoir central. Ces déplacements répétés de biens et de personnes constituaient des flux économiques permanents et cycliques, qui contrastaient cependant avec une autre pratique extrêmement profitable pour le pouvoir inca : le déplacement définitif de population d'une région de l'empire vers une autre, un phénomène dont les enjeux économiques étaient très importants.

B. DES DÉPLACEMENTS DÉFINITIFS DE POPULATION AU SERVICE DE L'ÉCONOMIE : LE CAS PARTICULIER DES *MITIMAES*

L'importante capacité de projection de groupes d'individus que fournissait le vaste réseau routier impérial permit à l'Inca d'élaborer une politique de déplacement de communautés entières d'une région à l'autre du Tahuantinsuyu. P. Cieza de León[1053] et P. Sarmiento de Gamboa[1054] s'accordent sur le fait qu'elle fut instaurée par Pachacútec Inca Yupanqui (1438-1471), bien que certains témoignages relevés par le premier fassent allusion à des déplacements dès le règne de Viracocha Inca. La tendance évoquée par P. Sarmiento de Gamboa à déplacer des populations du Chinchasuyu vers l'Antisuyu et du Cuntisuyu vers le Collasuyu ne doit pas être considérée comme une loi immuable. Il s'agit plutôt d'un principe répondant à la fois aux enjeux économiques de ces déplacements de populations, souvent sélectionnées pour leur spécialisation, et à l'impératif de protection de la santé de ses sujets qui incombait au souverain inca. Ce dernier choisissait en effet attentivement les communautés qui devaient être transplantées afin que les milieux écologiques de destination correspondent à ceux dont elles provenaient [1055].

Le déplacement de population (qu'il ait découlé d'une initiative volontaire et temporaire d'un groupe en particulier ou de la volonté d'une entité politique d'établir l'équivalent de colonies permanentes en dehors du cœur de leur territoire) est attesté dans les Andes

---

[1053] « *Tiénese por muy cierto de los mitimaes, que se usaron desde (Pachacútec) Inca Yupanqui, el que puso las postas, y el primero que entendió engrandecer el templo de Curicancha […] ; y aunque otros algunos indios dicen que fueron puestos estos mitimaes desde el tiempo de Viracocha Inga, padre de (Pachacútec) Inca Yupanqui* », CIEZA DE LEÓN, Pedro de, *Op.cit.*, p. 84.

[1054] « *Y hecho, (Pachacútec Inca Yupanqui) mandó a otros que fuesen a los mismos pueblos y que juntamente con los tucuyricos sacasen de cada pueblo algunos hombres mancebos con sus mujeres. Y hecho así, trajeron al Cusco de todas las provincias, de un pueblo treinta y de otro ciento y a más o menos, conforme a la cantidad de cada pueblo. Y presentados estos entresacados delante el inca, mandó que los llevasen a poblar en diferentes partidos : a los que eran de Chinchay-suyu que los poblasen en Anti-suyu, y a los de Cunti-suyu en Colla-suyu, tan lejos de su naturalezas, que no se pudiesen comunicar con sus parientes ni naturales. Y mandó que se poblasen en valles semejantes a los de su natural y que llevasen de las semillas de sus tierras, para que se conservasen y no pereciesen, dándoles abundantemente tierras para sembrar, quitándolas a los naturales de tal sitio. A estos tales llamó el inca mitimaes, que quiere decir traspuestos o mudados.* », SARMIENTO DE GAMBOA, Pedro, *Op.cit.*, p. 111.

[1055] « *De Nanasca sacó el Inca (Cápac Yupanqui) indios de aquella nación para transplantarlos en el río Apurímac. Porque aquel río el camino real que pas adel Cozco a Rímac pasa por región tan caliente que los indios de la Sierra, como son de tierra fría o templada, no pueden vivir en tánto calor, que luego enferman y mueren. Por lo cual tenían los Incas dada orden que cuando así se transplantasen indios de una provincia a otra (que ellos llaman mitmac) siempre se cotejasen las regiones : que fuesen de un mismo temple de tierra, para que no se le hiciese de mal la diferencia destemplada pasándolos de tierra fría a tierra caliente –o al contrario– porque luego mueren. Y po resto era prohibido bajar los indios de la Sierra a los llanos, porque es muy cierto morir luego dentro de pocos días. El Inca, teniendo atención a este peligro, llevó indios de tierra caliente para poblar en tierra caliente.* », GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p. 225.

préhispanique bien avant l'émergence du pouvoir inca. De nombreux cas nous sont connus. Nous pourrions par exemple évoquer le phénomène de résidence cyclique identifiés par Tom Dillehay dans la vallée de Jequetepeque sur la côte nord du Pérou, de l'époque Mochica à celle de la domination des Chimu[1056]. Nous pourrions également citer l'implantation de deux communautés issues de Tiahuanaco à Omo et Chen Chen dans la vallée de Moquegua[1057] sur la côte sud du Pérou, ou les enclaves multi-ethniques de Shanshipampa et La Mesa en Équateur[1058]. Ces déplacements de population s'inscrivent le plus souvent dans le principe de verticalité andine mis en avant par J. Murra (présenté dans le Chapitre 1). Ils poursuivaient tous un même but : l'exploitation par des groupes extra-territoriaux de ressources qui faisaient défaut à leurs communautés d'origine afin de les rendre accessibles à ces dernières. La constante qui émane des déplacements de population opérés par des entités politiques ou sociales pré-incas réside donc dans l'enjeu économique de ces implantations, une lignée dans laquelle s'inscrit la pratique inca.

Le système impérial se distinguait cependant des entreprises antérieures par la diversité des missions confiées aux différentes communautés déplacées. Elles pouvaient être d'ordre administratif et militaire ou purement économique. Cette distinction, d'abord pressentie en ce qui concerne les Andes du Sud[1059], prévalait en réalité dans l'ensemble du territoire impérial. La mosaïque de populations et de paysages que constituait le Tahuantinsuyu était en effet en perpétuelle évolution et requérait de fréquents ajustements au niveau local. Pour cela, l'Inca disposait d'un précieux outil : les *mitimaes*.

[1056] DILLEHAY, Tom D., « Economic mobility, exchange and order in the Andes », dans : *Merchants, markets and exchange in the pre-columbian world*, sous la direction de HIRTH, Kenneth G. et PILLSBURY, Joanne, Washington, D. C. : Dumbarton Oaks Pre-Columbian Symposia and Colloquia, 2013, p. 299-301.
[1057] GOLDSTEIN, Paul S., « Embedded andean economic systems and the expansive Tiwanaku state : A case for a state without market exchange », dans : *Merchants, markets and exchange in the pre-columbian world*, sous la direction de HIRTH, Kenneth G. et PILLSBURY, Joanne, Washington, D. C. : Dumbarton Oaks Pre-Columbian Symposia and Colloquia, 2013, p. 361-387.
GOLDSTEIN, Paul S. et OWEN, Bruce, « Tiwanaku en Moquegua : las colonias altiplánicas », *Boletín de Arqueología PUCP*, 2001, nº 5, p. 145-149.
[1058] BRAY, Tamara L., « Multi-Ethnic Settlement and Interregional Exchange in Pimampiro, Ecuador », *Journal of Field Archaeology*, 2005, Vol. 30, p. 135-136.
[1059] LA LONE, Mary B. et LA LONE, Darrell E., « The Inka State in the Southern Highlands: State Administrative and Production Enclaves », *Ethnohistory*, 1987, Vol. 34, nº 1, p. 59.

1. Stabiliser, pérenniser et exploiter : les enjeux économiques de l'implantation de *mitimaes*

Lorsque les chroniqueurs abordent le sujet des déplacements de population par le pouvoir inca au sein du Tahuantinsuyu, ils distinguent habituellement deux types d'individus. D'une part, les *mitimaes* militaires, envoyés dans une région troublée ou nouvellement conquise pour la pacifier et la stabiliser et, d'autre part, les *mitimaes* économiques, envoyés dans une région riche en ressources et peu peuplée pour en assurer l'exploitation pour le compte du pouvoir central. I. Garcilaso de la Vega associe d'ailleurs un nom différent à chacun de ces types. Il désigne ainsi par le terme de *mitimaes* les individus transplantés pour des raisons purement économiques[1060] tandis qu'il parle de *mitmac* au sujet des individus transplantés pour stabiliser une province peuplée de communautés à la réputation belliqueuse[1061]. Ces derniers pouvaient être des éléments perturbateurs déracinés de leur région d'origine afin de les installer dans une zone de l'empire acquise à la cause de l'Inca. Il pouvait également s'agir de fidèles sujets de ce dernier, qui étaient alors installés dans une région troublée pour contrer les velléités de rébellion des populations locales et les inciter à contribuer pacifiquement au fonctionnement de la société inca. Nous ignorons si la distinction sémantique opérée par le chroniqueur était véritablement intégrée au mode de pensée inca car les autres auteurs de notre corpus de sources ethno-historiques n'emploient pas le terme de *mitmac* pour désigner des individus déplacés par l'État. Cela explique peut-être la confusion qui règne parfois d'une étude à l'autre dans le choix des termes utilisés pour désigner les populations déplacées par l'Inca. Pour cette raison, et car nous pensons que les populations déplacées étaient toutes liées par l'enjeu économique que revêtait leur mission, nous avons choisi de ne pas reprendre les termes de I. Garcilaso de la Vega. Nous préférons conserver le terme *mitimaes* et lui associer différents adjectifs afin de mieux matérialiser ce lien qui nous semble essentiel. La distinction des missions confiées aux déplacés est en effet récurrente chez les chroniqueurs et nous semble pertinente. Pour autant, il serait erroné de considérer que seuls les *mitimaes* dits « économiques » avaient un rôle à jouer sur la

[1060] Il cite en réalité un passage de la chronique de Pedro Cieza de León. GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p. 455.

[1061] « *Transplantábanlos también por otro respecto. Y era cuando habían conquistado alguna provincia belicosa de quien se temía que, pore star lejos del Cozco y por ser de gente feroz y brava, no había de ser leal ni había de querer servir en buena paz. Entonces sacaban parte de la gente de aquella tal provincia (y muchas veces la sacaban toda) y la pasaban a otra provincia de las domésticas, donde viéndose por todas partes rodeados de vasallos leales y pacíficos procurasen ellos también ser leales, bajando la cerviz al yugo que ya no podían desechar. […] A todos estos indios trocados de esta manera llamaban mítmac, así a los que llevaban como a los que traían. Quiere decir transplantados o advenedizos, que todo es uno.* », *Ibid.*, p. 456.

scène économique, bien que le fait qu'ils soient liés à l'exploitation directes de ressources locales le rende plus évident. La nature commune des enjeux associés aux *mitimaes* nous incite à employer un vocabulaire différent de celui traditionnellement admis, que nous trouvons trop réducteur, pour désigner les deux types cités auparavant. Afin d'appréhender de manière plus objective leurs fonctions respectives, nous préférons ainsi les qualifier de « stabilisateurs » et de « producteurs ».

a. Stabiliser une région et pérenniser les connexions routières

Les *mitimaes* stabilisateurs, comme leur nom l'indique, avaient pour mission de maintenir l'ordre dans des régions données, usant pour cela de la force militaire et imposant par endroit l'appareil administratif impérial. Ils se divisaient eux-mêmes en deux sortes, dont les missions parfois communes nous incitent à les rassembler dans une même catégorie.

Pedro Cieza de León, prolixe au sujet des *mitimaes,* évoque une première sorte de *mitimaes* stabilisateurs[1062]. Ceux-ci étaient installés dans une province nouvellement conquise, notamment si le pouvoir central soupçonnait un risque de rébellion de la part des populations locales suite à l'imposition du mode de vie inca. En effet, la généralisation de la *mit'a* n'était pas toujours très bien accueillie par les communautés assujetties par la force. Leur objectif était principalement de montrer l'exemple et d'intégrer les nouveaux venus dans le système sociétal inca afin de faire d'une province récemment soumise un élément productif de l'empire, en contribuant notamment à la mise au travail des populations locales dans le cadre du tribut versé en force de travail. C'est notamment dans ce but que Pachacútec Inca Yupanqui semble avoir ordonné l'installation de *mitimaes* à Ayaviri suite à la campagne militaire qu'il mena dans la région du lac Titicaca pour mâter une révolte locale[1063]. Si P. Cieza de León évoque un massacre

[1062] « *la primera manera ó suerte de mitimaes mandada poner por los Incas, era, que despues que por ellos habia sido conquistada alguna provincia ó traida nuevamente á su servicio, tuvieron tal órden para tenella segura, y para que con brevedad los naturales y vecinos della supiesen cómo la habian de servir y de tener, y para desde luego entendiesen lo demás que entendian y sabian sus vasallos de muchos tiempos, y para que estuviesen pacíficos y quietos, y no todas veces tuviesen aparejo de se rebelar, y si por caso se tratase dello, hobiesen quien lo estorbase, trasmutaban de las tales provincias la cantidad de gente que della parecia convenir que saliese* », CIEZA DE LEÓN, Pedro de, *Op.cit.*, p. 81-82.

[1063] « *la destruicion de Ayavire fué tanto, que todos los más perecieron, que no quedaron sino algunos que despues quedaban asombrados de ver tan grande maldad y como locos furiosos por las sementeras, llamando á los mayores suyos con grandes aullidos y palabras temerosas. Y como ya el Inca hobiese caido en la invencion tan galana y provechosa de poner los mitimaes, como viese las lindas vegas y campañas de Ayavire y el rio tan hermoso que por junto á él pasa, mandó que viniesen de las comarcas la gente que bastase con sus mujeres á poblarlo ; y así fué hecho, y se hicieron para él grandes aposentos y templo del sol, y muchos depósitos y casa de fundicion ; de manera que, poblado de mitimaes, Ayavire quedó más principal que ántes, y los indios que han*

de population, nous pensons qu'il s'agit là d'une version très éloignée de la réalité car les Incas semblent avoir eu tendance à épargner dans la mesure du possible les forces vives d'une province, même en cas de rébellion. Des flux de populations étaient également réalisés dans l'autre sens, c'est-à-dire d'une province rebelle vers une région pacifiée[1064]. D'une part, cela permettait de couper les potentiels rebelles de leur région d'origine où ils pouvaient bénéficier d'un plus grand soutien de leurs voisins. D'autre part, cela contribuait à exercer une certaine pression sur les populations locales. Celles-ci pouvaient en effet s'inquiéter de l'arrivée de communautés peu coopératives, ce qui rendait parfois le soutien de l'Inca indispensable et les incitait à rester fidèles au pouvoir central. L'implantation de *mitimaes* stabilisateurs à travers l'empire était ainsi à l'origine de la création d'un paysage socio-politique extrêmement hétérogène. Cela réduisait la possibilité d'une révolte générale contre le souverain inca[1065] et facilitait l'instauration de la *mit'a* à l'échelle du Tahuantinsuyu. C'est dans cette optique que furent installés des *mitimaes* stabilisateurs au sud de Santiago du Chili, à proximité de la forteresse de *Cerro del Inga* qui appartenait à un réseau de forts incas implantés dans la région pour la stabiliser et l'intégrer au système économique impérial. Cette opération pourrait avoir été renforcée par l'accroissement de la culture du quinoa qui, par sa couleur, vint transformer en apparence le paysage symbolique[1066]. Des *mitimaes* stabilisateurs furent également implantés sur l'*Altiplano* de Tarapaca (dans la partie nord du Chili), sur le site Collacagua-18 qui était connecté au site inca plus important d'El Tojo ou Tambo de Collacagua par le Chemin de l'Inca. Ils semblent avoir eu pour mission de contrôler les mouvements des pasteurs caravaniers traditionnellement actifs dans la région. L'objectif était de nodaliser le corridor routier et de le redéfinir ainsi comme une route impériale[1067]. La forte implantation de *mitimaes* stabilisateurs dans l'extrême sud de l'empire, comme dans la partie nord du Chili, permettait donc également de sécuriser les routes construites au niveau local par le pouvoir central (ou préexistantes et simplement réutilisées par les Incas). Cela n'a rien d'étonnant puisqu'il s'agissait de la principale mission de la seconde sorte de *mitimaes* stabilisateurs évoqués par P. Cieza de León.

quedado de las guerras y crueldad de los españoles, son todos mitimaes advenedizos y no naturales », CIEZA DE LEÓN, Pedro de, *Op.cit.*, p. 173.

[1064] GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p. 456.

[1065] MORRIS, Craig et VON HAGEN, Adriana, *Op.cit.*, 2011, p. 42.

[1066] ROSSEN, Jack, PLANELLA, María Teresa et STEHBERG, Rubén, *Op.cit.*, 2010, p. 40-41.

[1067] BERENGUER, José R. et CÁCERES, Ivan R., « Los Inkas en el altiplano sur de Tarapacá : El Tojo revisitado », *Chungara, Revista de Antropología Chilena*, 2008, Vol. 40, nº 2, p. 140-141.

En effet, le chroniqueur évoque un second motif d'implantation de *mitimaes* stabilisateurs dont les effectifs étaient essentiellement militaires : la protection des frontières du Tahuantinsuyu. Il rapporte que certaines régions étaient particulièrement ciblées, notamment le long de la frontière orientale de l'empire (**Figure 94**). Cette frange du territoire inca était bordée par les basses-terres amazoniennes où évoluaient des groupes connus des Incas comme les Chunchos, les Mojos et les Chiriguanos (entre autres). Elle comprenait des communautés pleinement intégrées à l'empire mais aux traditions difficilement compatibles avec le mode de vie imposé par le pouvoir central, à l'image des Chachapoyas du nord-est péruvien et des Cañaris d'Équateur[1068]. Cependant, l'accent bien souvent mis par les chroniqueurs sur l'hostilité des peuples évoluant dans ces régions périphériques ou frontalières du Tahuantinsuyu ne doit pas nous faire oublier l'intérêt économique majeur qu'elles représentaient pour le pouvoir inca. Elles abritaient en effet de précieuses ressources en or, en argent, en plumes, en peaux de bêtes, en bois exotiques, en coca et en plantes médicinales. Les nombreuses routes incas, souvent pavées, qui reliaient la *Sierra* à ces zones fréquemment troublées étaient autant de portes d'entrée vers l'immense réservoir amazonien. Leur construction demanda au pouvoir central inca de déployer d'importants moyens dans un milieu inhospitalier et explique que des *mitimaes* stabilisateurs aient pu être installés aux alentours pour protéger ces voies d'accès. L'enjeu était de pérenniser les flux économiques des basses-terres vers la *Sierra* et les hauts plateaux andins. Il est probable que le site de Maukallajta remplissait cette fonction. Celui-ci est ainsi soupçonné d'être le centre frontalier de Camata situé dans la région de Kallawaya en Bolivie, qui constituait selon certains chroniqueurs l'une des principales voies d'entrée en Amazonie[1069]. Le plus grand édifice du site est en effet une *kallanka*[1070] qui pouvait servir au logement de guerriers envoyés dans la région voisine du territoire des Chunchos en tant que *mitimaes* stabilisateurs. Cette possibilité est également envisagée plus au sud de la Bolivie sur le site de Samaipata[1071], situé dans une zone fréquemment ciblée par les raids des Chiriguanos. Cependant, elle y est installée en bordure d'une place centrale abritant également un *ushnu*, une configuration correspondant plutôt à celle d'un centre administratif qu'à un avant-poste militaire[1072]. La présence d'une *kallanka* sur des sites situés dans des zones stratégiques pourrait

[1068] CIEZA DE LEÓN, Pedro de, *Op.cit.*, p. 82-83.
[1069] ALCAYA, Diego Felipe de, *Op.cit.*, p. 124-144.
[1070] CAPRILES FLORES, José M. et REVILLA HERRERO, Carlos, *Op.cit.*, 2006, p. 226-229.
[1071] DE LOS ANGELES MUÑOZ, Maria, *Op.cit.*, 2007, p. 264.
[1072] MEYERS, Albert et ULBERT, Cornelius, « Inka Archaeology in Eastern Bolivia: Some Aspects of the Samaipata Project », *Tawantinsuyu*, 1997, Vol. 3, p. 84.

donc constituer un bon indicateur de l'identité des individus qui y étaient installés, sans pour autant qu'il faille systématiquement lui associer une fonction militaire.

Figure 94. Lieux d'implantation de *mitimaes* stabilisateurs le long de la frontière sud-orientale du Tahuantinsuyu (Infographie : David Barreiro)

L'implantation de *mitimaes* stabilisateurs en divers endroits de l'empire, principalement dans des régions troublées et situées en périphérie du Tahuantinsuyu, permettait ainsi de pérenniser les flux économiques entre étages écologiques qui alimentaient notamment le pouvoir central en denrées précieuses. Ces dernières étaient essentielles à la stabilité du système d'économie politique inca et à la réalisation d'offrandes rituelles lors des importantes cérémonies religieuses organisées dans la capitale. Les *mitimaes* stabilisateurs étaient loin de constituer de simples garnisons militaires à la solde d'un pouvoir politique méfiant à l'égard des peuples belliqueux intégrés de force au Tahuantinsuyu. Ils constituaient plutôt un maillon essentiel au bon fonctionnement du système économique étatique et permettaient de pérenniser les flux de biens et de personnes dans la sphère (plus large que le seul territoire impérial) que représentait le monde inca. Néanmoins, leurs missions étant moins directement liées à l'exploitation des ressources locales et régionales de leurs lieux d'implantation, elles ont conduit à les distinguer d'un second type de *mitimaes*. Ces derniers ont souvent été qualifiés

d'économiques par opposition à leurs homologues militaires[1073]. Nous les désignons par le terme de « producteurs ».

b. Exploiter les ressources d'une région : la mission des mitimaes producteurs

Les *mitimaes* producteurs étaient transplantés d'une région peuplée vers une autre qui ne l'était pas assez pour exploiter les ressources locales pour le compte de l'État[1074]. Contrairement aux *mitimaes* stabilisateurs qui étaient souvent envoyés dans des zones troublées, les producteurs étaient le plus souvent implantés dans des régions pacifiées où ils coopéraient aisément avec les populations locales. Ils étaient soutenus par l'État inca qui donnait aux communautés concernées les moyens de s'installer durablement et correctement. Selon P. Cieza de León, ils étaient temporairement exemptés de la *mit'a* afin de pouvoir se concentrer sur la mise en place de moyens de production et sur l'exploitation des ressources agricoles ou minières locales[1075]. Le village nouvellement établi était intégré après quelques années au système de tribut généralisé en force de travail et, disposant de bases logistiques solides, renforçait la production de surplus alimentaire ou de produits précieux qui venaient alimenter l'économie impériale. Les *mitimaes* producteurs remédiaient ainsi aux problèmes liés à l'évidente disparité démographique qui prévalait au sein du Tahuantinsuyu et permettaient à l'Inca de mettre en valeur des territoires désertiques ou peu peuplés. Ils lui permettaient également d'en tirer d'importants profits matériels, réduisant au passage les espaces libres qui pouvaient favoriser le développement d'une économie parallèle[1076]. Leur apport au développement économique de l'empire inca était indéniable, ce qui explique certainement l'affirmation de P. Sarmiento de Gamboa selon laquelle les *mitimaes*, bien qu'instaurés sous le règne de Pachacútec Inca Yupanqui, auraient vu leur nombre drastiquement augmenter sur ordre de Tupac Inca

---

[1073] D'ALTROY, Terence N., WILLIAMS, Veronica I. et LORANDI, Ana Maria, *Op.cit.*, p. 110.

[1074] « *La otra manera de poner mitimaes era más extraña ; […] si por caso, andando conquistando la tierra de Sierras ó valles ó campaña ó en ladera aparejada para labranza y crianza, y que fuese de buen temple y fértil, que estuviese desierta y despoblada, […] luego con mucha presteza mandaban que de las provincias comarcanas que tuviesen el mismo temple que aquellas, para la sanidad de los pobladores, que viniesen tantos que bastasen á poblarlas, á los cuales luego repartian los campos, proveyéndolos de ganados y mantenimientos todo lo que habian menester, hasta tener fructo de sus cosechas ; y […] en breve tiempo estaba poblado y labrado […]. Y desta manera se poblarion muchos valles en los llanos y pueblos en la serranía de los que los Incas vian […] ; y a estos nuevos pobladores, por algunos años no les pedian tributo ni ellos lo daban, ántes eran proveidos de mujeres y coca y mantenimientos, para que con mejor voluntad entendieren en sus poblaciones. Y desta manera habia en estos reinos, en los tiempos de los Incas, muy poca tierra que pareciese fertil que estuviese desierta, sino todo tan poblado.* », CIEZA DE LEÓN, Pedro de, *Op.cit.*, p. 83-84.

[1075] *Ibid.*, p. 84.

[1076] MAYER, Enrique., *Op.cit.*, p. 312.

Yupanqui[1077]. Ce dernier fut en effet le grand artisan du développement économique de l'empire. La conquête qu'il réalisa des territoires du Collasuyu explique également son recours à davantage de *mitimaes* producteurs.

Ainsi, malgré l'implantation de plusieurs centres administratifs d'envergure (notamment à Paria[1078], au nord-ouest d'Obrajes en Bolivie), de nombreuses communautés furent déplacées et installées dans le quartier sud du Tahuantinsuyu. Ces communautés venaient de diverses parties de l'empire[1079], proches ou éloignées des zones à peupler et à exploiter. Les Incas installèrent par exemple quelques milliers de *mitimaes* venant du territoire des Chichas dans la vallée de Cinti[1080], en Bolivie, ce qui constituait un déplacement de populations de quelques dizaines de kilomètres seulement. Grâce au recoupement de différentes sources coloniales réalisé par Nathan Wachtel, nous savons que pas moins de 14 000 *mitimaes* producteurs pourraient également avoir été installés par Huayna Capac dans la vallée de Cochabamba (toujours en Bolivie), parmi lesquels de nombreux orfèvres originaires de la vallée d'Ica (située à 1 500 kilomètres) dans le Chinchasuyu[1081]. Dans les deux cas, l'exploitation de la zone ciblée passait par un fort développement agricole, destiné à soutenir les travailleurs chargés de l'extraction et de la transformation des ressources minérales locales ou régionales. Cet objectif est particulièrement visible dans l'apport de main d'œuvre qualifiée ou vouée à se spécialiser sur plusieurs sites de la région d'Atacama[1082], au Chili, ou sur le site de Pucara de Tilcara, dans la Quebrada de Humahuaca en Argentine[1083]. Au sein de ce dernier, cet apport de travailleur fut complété par la reconfiguration par les Incas d'unités domestiques en maison-ateliers où les *mitimaes* nouvellement implantés pouvaient côtoyer les populations locales qui les formaient rapidement aux activités liées à la métallurgie (**Figure 95**).

[1077] « *Y vuelto que fuel (Tupac Inca Yupanqui) al Cusco, hizo ciertas ordenanzas, así para la paz como para la guerra, y aumentó los mitimaes, que su padre había comenzado, como en su vida queda dicho, dándoles mayores solturas y libertades.* », SARMIENTO DE GAMBOA, Pedro, *Op.cit.*, p. 131.
[1078] PÄRSSINEN, Martti, KESSELI, Risto et FALDÍN, Juan, *Op.cit.*, p. 243.
[1079] D'ALTROY, Terence N., WILLIAMS, Veronica I. et LORANDI, Ana Maria, *Op.cit.*, 2007, p. 110-111.
[1080] RIVERA CASANOVAS, Claudia, *Op.cit.*, 2010, p. 164.
[1081] WACHTEL, Nathan, « Les « mitimas » de la vallée de Cochabamba: la politique de colonisation de Huayna Capac », *Journal de la société des Américanistes*, 1980-1981, Vol. 67, p. 300.
[1082] SALAZAR, Diego, *Op.cit.*, 2008, p. 68-69.
[1083] OTERO, Clarisa et TARRAGÓ, Myriam N., « Reconstructing Inca Socioeconomic Organization through Biography Analysis of Residential Houses and Workshops of Pucara de Tilcara (Quebrada De Humahuaca, Argentine) », *Journal of Anthropology and Archaeology*, 2017, Vol. 5, nº 1, p. 65.

Figure 95. Déplacement de *mitimaes* producteurs originaires d'Ica vers la vallée de Cochabamba et localisation de sites accueillant de la main d'œuvre qualifiée ou vouée à se spécialiser (Infographie : David Barreiro)

D'autres déplacements de *mitimaes* destinés à œuvrer à un type de production bien précis semblent avoir eu lieu dans la région de Cusco. Juan de Betanzos rapporte ainsi que des communautés originaires des *yungas* furent installées dans les vallées chaudes situées à proximité de Cusco afin d'y cultiver des fruits[1084]. I. Garcilaso de la Vega confirme l'usage de *mitimaes* producteurs pour la culture des fruits dans les vallées situées aux alentours de la capitale et précise qu'un groupe originaire des basses-terres de Nanasca fut implanté sur les rives du *río* Apurimac dans ce but[1085]. Ce choix était lié à l'environnement qui caractérisait la zone de culture concernée.

[1084] « *se volvieron por los valles de los Yungas, por donde dicen que venía Yamque Yupanqui (hijo de Pachacútec Inca Yupanqui) mirando el arte de los valles e las frutas y gente de ellas. Y, considerando que en torno de la ciudad del Cusco había sitios y valles dondes las tales frutas e comidas y proveimientos se pudiesen dar y beneficiar, y hecha por él la tal consideración, mandó que de cada valle, los caciques de los tales valles le diesen cada uno de ellos un principal con ciertos indios, los cuales sacasen de sus tierras de todas las semillas, ansí de frutas como de las demás comidas y proveimientos ;[…] y puso en los valles de entorno de la ciudad del Cusco los yungas mitimaes.* », BETANZOS, Juan de, *Op.cit.*, p. 161-162.

[1085] « *De Nanasca sacó el Inca (Capac Yupanqui) indios de aquella nación para transplantarlos en el río Apurímac. […] era prohibido bajar los indios de la Sierra a los llanos, porque es muy cierto morir luego dentro de pocos días. El Inca, teniendo atención a este peligro, llevó indios de tierra caliente para poblar en tierra*

Cela ne signifiait pas qu'il était interdit de déplacer des habitants de la *Sierra* vers les basses-terres mais plutôt que l'État était attentif à ce que les conditions environnementales n'aient pas d'effet négatif sur la santé des *mitimaes*. Certaines zones des basses-terres, au climat chaud mais non tropical, se prêtaient donc à l'envoi de groupes d'individus de la *Sierra* vers les vallées côtières. Cette pratique était particulièrement répandue chez les peuples de l'*Altiplano* péruvien et bolivien au cours de l'Horizon Moyen (600-1100 ap. J.-C.) et de l'Intermédiaire Tardif. Le pouvoir Tiahuanaco installa ainsi deux colonies, Omo et Chen Chen, dans la vallée de Moquegua (Pérou)[1086]. Le nombre d'individus envoyés à la période suivante par les Lupaca dans des communautés des vallées côtières afin de bénéficier d'un accès direct aux ressources agricoles de ces zones de basse altitude semble d'ailleurs avoir augmenté par la suite sous l'impulsion des Incas[1087]. Le chroniqueur I. Garcilaso de la Vega évoque pour sa part l'implantation de *mitimaes* originaires de la région du lac Titicaca, et plus particulièrement des Colla, sur la côte occidentale du Tahuantinsuyu. Ces groupes échangeaient des produits des basses-terres (notamment du maïs, du piment et des fruits) avec leur communauté d'origine contre les denrées qu'elles produisaient (quinoa, *chuño* et *charqui*)[1088]. Ces échanges avaient déjà lieu avant l'arrivée des Incas et nous pensons que le pouvoir central permit aux groupes de l'*Altiplano* de perpétuer cette pratique, certainement en raison des relations privilégiées que les Incas entretenaient avec les peuples de la région du lac Titicaca. Ces derniers pourraient en effet, comme nous l'avons suggéré dans le Chapitre 2, avoir été de précieux alliés des conquérants cusquéniens lors d'une première phase d'expansion vers le sud. La région du lac Titicaca revêtait également un intérêt symbolique important pour le pouvoir impérial, comme en atteste l'une des versions du mythe des origines incas[1089]. De plus, l'aura associée au sanctuaire de l'île du Soleil devait être comparable à celle du sanctuaire de Pachacamac sur la côte (les deux sites faisant l'objet d'un pèlerinage), ce qui incita peut-être les Incas à faire preuve de bienveillance à l'égard des entités politiques locales. Ils auraient ainsi permis aux échanges mentionnés de continuer et concédé une grande autonomie aux communautés locales pour la gestion de ce trafic. Il est d'ailleurs possible qu'une partie du maïs qui affluait de la

caliente. Y fueron pocos, porque había poca tierra que poblar a causa de que el río Apurímac, por pasar entre altísimas y asperísimas Sierras, tiene a una mano y a otra de su corriente muy poca tierra de provecho. Y esa poca no quiso el Inca que se perdiese sino que se aprovechase en lugar de jardines, siquiera por gozar de la mucha y muy buena fruta que se cría en las riberas de aquel famoso río. », GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p. 225.

[1086] GOLDSTEIN, Paul S. et OWEN, Bruce, *Op.cit.*, p. 145-149.

[1087] COVEY, Alan R., *Op.cit.*, p. 133.

[1088] GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p. 454-455.

[1089] *Ibid.*, p. 79.

sorte vers l'*Altiplano* ait rejoint les entrepôts impériaux de la région, constituant ainsi un apport stratégique à la logistique impériale.

Nous souhaitons donc nous éloigner de la traditionnelle distinction entre *mitimaes* militaires et économiques car il nous semble plus probable que les populations déplacées l'aient été dans le cadre d'opérations liées à la stabilisation et l'exploitation des régions ciblées par le pouvoir central. Les objectifs poursuivis étaient variés : protection des flux économiques humains et matériels instaurés par l'État inca, pérennisation des voies empruntées par ceux-ci, intégration rapide des populations assujetties au système de la *mit'a* et exploitation de l'ensemble des terres du Tahuantinsuyu possédant un fort potentiel agricole ou minier. Qu'ils aient été stabilisateurs ou producteurs, les *mitimaes* jouaient tous un rôle dans le fonctionnement et la sauvegarde du système économique inca. Cela implique que le pouvoir central ait potentiellement utilisé d'importants effectifs de déplacés. Il est néanmoins souvent compliqué de déterminer leur présence. À nos yeux, le principal problème réside dans les méthodes d'identification et les critères employés qui doivent être questionnés et plus soigneusement sélectionnés, ce que nous nous proposons désormais de faire.

2. Sur les traces des *mitimaes* : croisement des données et identification

Si l'existence des *mitimaes* ne fait pas débat, repérer leur présence au sein de l'empire est en revanche une opération extrêmement ardue. Nous pensons que le principal obstacle aux opérations d'identification réside dans l'inadéquation de certains indices parfois considérés comme révélateurs d'une implantation de *mitimaes*. Ces éléments résultent souvent de la découverte de matériel archéologique en contexte funéraire ou d'analyses relevant du domaine de l'anthropologie physique et biologique. Le caractère concret de ces indices et l'importance grandissante prise depuis les années 1980 par les études des ossements anciens semblent parfois occulter les biais et les faiblesses des raisonnements dont ils constituent les fondements. En effet, l'aura scientifique associée à ces méthodes est souvent supérieure à celle de l'étude des sources ethno-historiques, les données issues de la littérature coloniale revêtant inévitablement un caractère plus abstrait. Nous souhaitons ainsi questionner la pertinence de certains critères

retenus pour identifier la possible présence de *mitimaes* et proposer quelques pistes que nous considérons comme plus fiables.

D'une part, nous pensons que la découverte en contexte funéraire de matériel archéologique provenant de régions éloignées – ce que nous pourrions qualifier de matériel exotique – ne peut constituer un élément déterminant pour attester la présence de *mitimaes*. Nous avons auparavant évoqué l'existence d'échanges entre groupes humains installés à différents étages écologiques. Cette pratique est notamment attestée à l'Intermédiaire Tardif dans le cas de certaines populations du lac Titicaca, dans le cadre d'un envoi d'individus originaires de l'*Altiplano* vers les basses-terres côtières[1090]. Si cette pratique semble relativement similaire aux déplacements de population opérés par le pouvoir inca, elle se démarque grandement des échanges caravaniers qui prévalaient au sein de l'aire andine durant la quasi-totalité des périodes historiques pré-incas entre les hautes-terres et les basses-terres. Ces derniers servaient à approvisionner différentes communautés en produits provenant d'un environnement différent. Il pouvait notamment s'agir de denrées alimentaires cultivées à différentes altitudes, mais également d'objets ou de matériaux prestigieux destinés aux élites et aux chefs locaux. Un tel trafic ne suffirait certainement pas à entrainer un changement majeur des objets utilisés quotidiennement par les populations bénéficiant de ces échanges, mais pourrait tout à fait expliquer la présence d'objets exotiques au sein des tombes des membres de la classe dirigeante.

Cette pratique est clairement attestée chez les peuples de la culture Huaracane, originaires de la vallée de Moquegua (sud du Pérou), chez lesquels nous ne retrouvons ce genre de matériel exotique précieux que sur les sites funéraires de l'élite tandis que le matériel découvert sur les sites domestiques se composait essentiellement de céramique fine locale[1091]. Une telle observation dans la distribution de matériel local et exotique ne plaide pas en faveur d'un changement de population, puisque ce cas de figure aurait nécessairement entrainé une évolution des objets utilisés en contexte domestique, les nouveaux venus apportant avec eux leurs particularités culturelles. Une même tendance à l'inhumation des défunts avec des offrandes funéraires constituées d'éléments des hautes-terres est observée à l'Horizon Tardif (1400-1533 ap. J.-C.) dans la vallée de Lluta (nord du Chili)[1092], sans pour autant qu'une modification des pratiques quotidiennes ait été constatée. Cette pratique semble d'ailleurs avoir

[1090] COVEY, R. Alan, *Op.cit.*, p. 132-133.
[1091] GOLDSTEIN, Paul S., « Exotic Goods and Everyday Chiefs: Long-Distance Exchange and Indigenous Sociopolitical Development in the South Central Andes », *Latin American Antiquity*, 2000, Vol. 11, nº 04, p. 355-356.
[1092] SANTORO, Calogero M, DILLEHAY, Tom D, HIDALGO, Jorge, *et al.*, *Op.cit.*, p. 336.

décru suite à la conquête de la région par le pouvoir inca, peut-être en raison d'un déclin du trafic caravanier dans cette vallée ou d'un contrôle accru de ce dernier par l'autorité impériale. La présence d'objets de prestige inca (*kero* en bois décoré, *urpu*) dans la tombe d'un individu de l'élite inhumé à l'Horizon Tardif dans cette même vallée plaide selon nous pour la seconde hypothèse[1093]. Les Incas souhaitaient en effet se positionner comme les principaux fournisseurs d'objets de prestige, il est donc logique qu'ils aient par endroit restreint l'accès à des biens provenant d'autres milieux environnementaux.

Le fait de considérer les seuls artefacts à la provenance extraterritoriale découverts en contexte funéraire (plus encore lorsqu'ils proviennent de tombes de l'élite) comme des indicateurs d'un déplacement de population ou d'une colonisation concrète d'une nouvelle région nous semble donc une méthode inadaptée. Ce constat a notamment conduit certains chercheurs à remettre en question la présumée colonisation d'une vaste portion du territoire des basses-terres occidentales du Pérou et du Chili par le pouvoir politique Tiahuanaco à l'Horizon Moyen[1094]. Ce schéma d'expansion reposait en effet essentiellement sur la découverte de matériel archéologique culturellement associé à cette entité de l'*Altiplano* bolivien dans les tombes de nombreux membres de l'élite des basses-terres occidentales du Pérou et du Chili. Cependant, peu de sites présentent réellement des traces d'une véritable modification des pratiques quotidiennes locales et peuvent donc être considérés comme de véritables colonies. Les ensembles de sites d'Omo et Chen Chen dans la vallée de Moquegua en font partie. D'une part, les analyses de strontium réalisées plaident en faveur d'un mouvement de population de l'*Altiplano* vers les basses-terres côtières. Par ailleurs, la prédominance de deux styles céramiques clairement associés à Tiahuanaco – les styles Omo et Chen Chen – et les modèles d'implantations observés sur les sites appartenant à ces deux ensembles, ainsi que les outils utilisés au quotidien, se distinguent clairement de la tradition Huaracane locale[1095].

Nous pensons que le matériel archéologique découverts en contexte domestique constitue un outil bien plus pertinent d'identification de potentiels groupes de *mitimaes*. En effet, une tradition singulière inhérente au fonctionnement de la société inca était que les habitants de

[1093] HORTA, Helena, *Op.cit.*, 2013, p. 106-107.
[1094] NIELSEN, Axel E., « Circulating objects and the constitution of South Andean society (500 BC - AD 1550) », dans : *Merchants, markets and exchange in the pre-columbian world*, sous la direction de HIRTH, Kenneth G. et PILLSBURY, Joanne, Washington, D. C. : Dumbarton Oaks Pre-Columbian Symposia and Colloquia, 2013, p. 413.
[1095] GOLDSTEIN, Paul S., *Op.cit.*, p. 371-374.

chaque « province » devaient avoir leurs coutumes et leurs vêtements[1096], dont le style leur était propre et leur permettait de se différencier des autres. Il s'agissait selon I. Garcilaso de la Vega (qui reprend les termes de José de Acosta) d'une loi inviolable[1097] (particulièrement pour les dignitaires locaux), qui concernait également la production matérielle de chaque groupe culturel ou ethnique. Une anecdote rapportée par Juan de Betanzos témoigne de l'importance accordée par le pouvoir central à la singularité matérielle et esthétique de chaque peuple assujetti. Il s'agit du rituel suivi par l'Inca Huayna Capac au moment d'entrer dans une province et de rendre visite à ses sujets. Ce souverain avait ainsi l'habitude d'être attendu en chemin par un membre de la communauté vers laquelle il se dirigeait afin que celui-ci lui fournisse une tenue correspondant à celle portée localement. Le chroniqueur va encore plus loin en affirmant que la transformation était totale et que le souverain adoptait temporairement la même coupe de cheveux que celle qui était traditionnelle du village ou de la région visitée[1098]. Ce dernier point nous semble exagéré (et surtout difficilement réalisable), mais il témoigne de l'importance de l'identité matérielle de chaque communauté. Les différents groupes humains constituant la société inca pouvaient appartenir à un ensemble culturel plus vaste rassemblant plusieurs communautés distinctes géographiquement mais parentes culturellement, qui devaient préserver leur identité matérielle au fil du temps. Ce principe s'appliquait nécessairement aux *mitimaes* déplacés loin de leur territoire d'origine. Cet impératif, évoqué de manière récurrente au sein des sources ethno-historiques, nous incite à faire du matériel archéologique un élément central dans le processus d'identification des populations déplacées. La céramique, lorsqu'elle présente des ratios significatifs d'apports extérieurs non traditionnels, nous semble constituer un bon indicateur. Ainsi, la découverte d'importantes quantités de poteries décorées et domestiques appartenant à la culture Chichas sur des sites de l'Horizon Tardif du canyon de la vallée de Cinti (en Bolivie), située à plusieurs dizaines de kilomètres du territoire traditionnel

[1096] « *Ca (Pachacútec) Inca Yupanqui, para conocer las naciones que había conquistado, mandó que cada uno tuviese su vestido y tocado, a que llaman pillu o llaytu o chuco, diferentes unos de otros, para que se diferenciasen y conociesen fácilmente*. », SARMIENTO DE GAMBOA, Pedro, *Op.cit.*, p. 118-119.

[1097] « *Y era ley inviolable no mudar cada uno el traje y hábito de su provincia, aunque se mudase a otra. Y para el buen gobierno lo tenía el Inga por muy importante. Y lo es hoy día, aunque no hay tanto cuidado como solía.* », GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p. 304.

[1098] « *Y luego, como salió, (Huayna Capac) mandó a aquellos señores que consigo llevaba que siempre tuviesen cuidado de hacer saber, antes que llegase al tal pueblo o provincia, do él iba, cómo iba allí aquel día para que le saliesen al camino y le sacasen un vestido del traje y vestidura que en el tal pueblo se usaba. Y, porque la usanza del Cusco, eran todos motilados y sin cabello, éralo ansimismo el Ynga ; y, porque algunas veces había de llegar a pueblo do se usaba de traer cabello, mandaba que juntamente con el vestido, que le trajesen una cabellera que se la pusiese. Y ansí se la estaban esperando los señores de aquella provincia, do él había de llegar, con el vestido y traje de cabellera en esta manera : que si eran encrisnejados los cabellos, mandaba que la ta cabellera que ansimismo fuese encrisnejada ; y llegado el Ynga, ofrecíanle aquel vestido, y el Ynga lo recibía y luego se lo vestía y se ponía su cabellera, y parecía natural de aquella provincia.* », BETANZOS, Juan de, *Op.cit.*, p. 218.

des Chichas, nous incite à approuver la théorie de C. Rivera Casanovas d'une installation de *mitimaes* par le pouvoir central inca[1099]. En effet, une fois les litiges liés à la conquête mouvementée de ces derniers réglés selon les coutumes incas[1100], Pachacútec Inca Yupanqui semble avoir accordé sa confiance aux Chichas. Cela expliquerait que cette communauté ait pu être choisie pour exploiter une partie des ressources de la vallée de Cinti, dont le développement économique semble évident à l'époque inca. De la même façon, la présence d'une importante proportion de céramique de style Quillacas Tardío au sein des sites de la vallée de San Lucas (Bolivie, département Chuquisaca, province Nor Cinti) à l'Horizon Tardif plaide en faveur d'un déplacement par les Incas de populations Quillacas de l'*Altiplano* (depuis l'actuel département d'Oruro) vers une vallée traditionnellement intégrée au territoire Qaraqara[1101]. La présence à grande échelle au sein d'un site à vocation domestique (composé de nombreux foyers) de matériel archéologique relevant d'une culture différente de celle des populations locales doit donc nous inciter à envisager la présence de *mitimaes*.

D'autre part, il nous semble nécessaire de rester prudent quant aux indices livrés par certaines méthodes d'analyse relevant de l'anthropologie physique et biologique, bien que nous soyons convaincu que cette discipline constitue un atout fondamental pour l'identification des groupes de population déplacée. La démarche adoptée par S. J. Haun et G. A. Cock Carrasco pour l'étude du cimetière de Puruchuco-Huaquerones, principalement occupé à l'Horizon Tardif, nous semble par exemple sujette à caution[1102]. Le principe est intéressant puisqu'il s'agit d'une tentative de mise en relation de la zone du cimetière choisie pour l'inhumation d'un individu, des caractéristiques du *fardo* l'enveloppant et de son appartenance à un groupe affilié aux populations côtières ou des hautes-terres. Ces recoupements sont réalisés afin de mettre en évidence la présence ou non dans le cimetière d'un groupe d'individus déplacés depuis la *Sierra*. Les résultats suggèrent que l'ensemble des individus considérés dans l'analyse proviennent des basses-terres côtières[1103]. Les conclusions de l'étude nous importent peu en raison du choix que nous considérons inadapté d'utiliser des mesures craniométriques afin de

[1099] RIVERA CASANOVAS, Claudia, *Op.cit.*, 2010, p. 164.
[1100] BETANZOS, Juan de, *Op.cit.*, p.159-160.
[1101] RIVERA CASANOVAS, Claudia, « Estrategias de control imperial, movimientos poblacionales y dinámicas regionales durante el período Tardío en la región de San Lucas, Chuquisaca », dans : *Ocupación Inka y dinámicas regionales en los Andes (siglos XV-XVII)*, sous la direction de RIVERA CASANOVAS, Claudia, Lima/La Paz : Instituto francés de estudios andinos, 2014, p. 87-88.
[1102] HAUN, Susan J. et COCK CARRASCO, Guillermo A., « A Bioarchaeological Approach to the Search for Mitmaqkuna », dans : *Distant Provinces in the Inka Empire. Toward a Deeper Understanding of Inka Imperialism*, sous la direction de MALPASS, Michael A. et ALCONINI, Sonia, Iowa City : University of Iowa Press, 2010, p. 206-210.
[1103] *Ibid.*, p. 218.

créer des fonctions discriminantes. Le postulat de base était en effet qu'il existait un dimorphisme crânial entre les populations des hautes-terres et celles des basses-terres, et qu'il était possible à partir d'une analyse multivariée de mettre en évidence une distinction biologique entre populations (et à l'intérieur d'une même population). Cette éventualité nous semble extrêmement peu probable, d'autant plus en ce qui concerne le réservoir humain limité à quelques dizaines de millions d'individus qu'abritait l'aire andine à l'époque inca. Quand bien même cette possibilité existerait, les probabilités associées aux résultats obtenus – toutes inférieures à 75% de fiabilité en fonction des différentes classifications effectuées – les rendent trop incertains pour qu'ils puissent servir à alimenter un raisonnement. Il est communément admis qu'une probabilité inférieure à 95% n'est pas suffisante dans l'optique de valider des résultats, notamment lorsqu'il s'agit d'établir le dimorphisme sexuel[1104]. Nous considérons qu'un même standard doit être requis en ce qui concerne le dimorphisme environnemental. Le principe d'une distinction raciale réalisée sur la base d'analyses osseuses fait aujourd'hui encore partie dans certains pays du processus d'établissement du profil biologique d'un individu. Pourtant, les collections de référence utilisées dans ce cadre ne sont pas en adéquation avec les populations actuellement concernées par cette pratique (origine et mode de vie différents). Et rien n'indique que celles utilisées par S. J. Haun et G. A. Cock Carrasco ne le soient davantage, puisqu'elles sont constituées de sujets présumés originaires des basses-terres côtières ou des hautes-terres, dont nous ignorons pourtant l'identité exacte. Il s'agit là d'un premier biais méthodologique difficilement contournable dans le cas des Andes préhispaniques pour lesquelles nous ne disposons pas de recensements de population et d'identification individuelle de chaque tombe. De plus, le crâne ne semble pas se prêter à la mise au point de fonctions discriminantes réellement efficaces. C'est la conclusion que nous tirons des faibles taux de probabilité obtenus par le programme *AncesTrees*[1105]. Il s'agit d'un programme informatique de pointe conçu pour identifier « l'origine géographique ancestrale » d'un individu grâce à un algorithme de classification par forêt d'arbres décisionnels. La puissance du programme et le volume des données craniométriques prélevées sur des collections de références ayant servi à l'alimenter sont sans équivalence. Ils en font l'outil le plus adapté à la réalisation de ce genre de classification puisqu'il peut créer de lui-même bien plus de fonctions discriminantes qu'un humain et sélectionner les plus efficaces. Nous constatons pourtant qu'il peine à atteindre un

[1104] MURAIL, Pascal, BRUZEK, Jaroslav, HOUËT, Francis, *et al.*, « DSP: A tool for probabilistic sex diagnosis using worldwide variability in hip-bone measurements », *Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris*, 2005, Vol. 17, p. 170.
[1105] NAVEGA, David, COELHO, Catarina, VICENTE, Ricardo, *et al.*, « AncesTrees : Ancestry estimation with randomized decision trees », *International Journal of Legal Medicine*, 2015, Vol. 129, nº 5, p. 1145-1153.

taux de fiabilité supérieur à 80% lorsqu'il lui est demandé de déterminer l'appartenance d'un individu à l'un des six groupes ancestraux (Africain, Austro-Mélanésien, Est-Asiatique, Européen, Natif Américain et Polynésien) considérés durant le processus, pourtant présumés très différents les uns des autres. L'impossibilité d'atteindre un taux de fiabilité équivalent ou supérieur à 95% pour la classification d'individus en utilisant des fonctions discriminantes élaborées à partir de données craniométriques nous incite à exclure cette pratique en ce qui concerne l'identification de *mitimaes*. S'il est très compliqué de déterminer à partir du crâne la région du monde dont est originaire un individu, il nous semble illusoire de projeter de le faire à l'échelle de l'aire andine. Néanmoins, l'anthropologie physique et biologique peuvent contribuer à déterminer qu'une population a bien été déplacée.

Si des restes humains sont découverts en contexte funéraire dans des tombes associées à une communauté présumée d'origine étrangère, ces soupçons peuvent se voir confirmés grâce à l'usage d'une technique qui a fait ses preuves en matière d'identification d'individus d'origine extérieure au milieu considéré : l'analyse des isotopes stables du strontium. Cette technique repose sur la variation du ratio des isotopes du strontium ($^{87}Sr/^{86}Sr$) en fonction de la géologie locale, fondée notamment sur l'âge et la composition du soubassement. Cette signature isotopique du strontium est commune aux sédiments et aux nappes phréatiques, et se transmet ainsi aux plantes et aux animaux de la région. Cette composition isotopique est absorbée par les humains qui consomment ces végétaux et la viande animale obtenue localement, devenant ainsi la signature isotopique caractérisant leur squelette. Les valeurs isotopiques du strontium relevées dans les ossements humains reflètent donc l'environnement dans lequel un individu a évolué et la provenance de la nourriture qu'il a consommée au cours des dernières années de sa vie[1106]. Cependant, les isotopes du strontium absorbés par l'émail dentaire ne le sont qu'au cours des douze premières années de la vie d'un individu, ce qui correspond à la période de développement des dents. Les dents constituent donc des enregistrements des ratios isotopiques caractérisant l'environnement dans lequel un humain a évolué de sa naissance jusqu'au début de l'adolescence, à condition que celui-ci ait consommé des aliments d'origine locale[1107]. En analysant ces ratios à partir des dents d'adultes découvertes en contexte funéraire, il est donc possible de déterminer si un individu a grandi dans une région différente de celle où il a été

[1106] BENTLEY, R.A., « Strontium isotopes from the earth to the archaeological skeleton : a review », *Journal of Archaeological Method and Theory*, 2006a, Vol. 13, p. 135-187.
[1107] BURTON, J.H., PRICE, T.D., CAHUE, L., *et al.*, « The use of barium and strontium in human skeletal tissues to determine their geographic origin », *International Journal of Osteoarchaeology*, 2003, Vol. 13, p. 88-95.

inhumé. Cette méthode a fait ses preuves, notamment dans le cadre de recherches concernant l'aire andine à l'époque préhispanique.

Elle a ainsi permis de repérer à Ancon, au sein d'un groupe de 35 individus dont les squelettes dataient de l'Horizon Moyen, la présence d'un individu (A1-P8247) dont la signature isotopique relevée grâce à l'analyse de l'émail dentaire indique qu'il a été élevé dans la région d'Ayacucho avant de migrer à un moment de sa vie d'adulte vers la côte centrale du Pérou[1108]. Les isotopes du strontium sont particulièrement utilisés dans les études concernant l'Horizon Moyen afin de tenter de comprendre dans quelle mesure des populations de Tiahuanaco et de Huari ont pu migrer afin de fonder des colonies pérennes, notamment dans les basses-terres occidentales du Pérou et du Chili. Leur utilisation a également permis de démontrer que des individus non originaires de la région où ils ont été inhumés pouvaient l'être selon les pratiques locales, sans qu'aucun indice matériel d'une origine étrangère n'apparaisse au sein de la sépulture[1109]. Cela conforte notre idée selon laquelle le matériel funéraire ne peut à lui seul constituer un indicateur de la présumée origine étrangère d'un défunt.

Les isotopes du strontium ont également déjà été utilisés pour questionner l'origine de populations inhumées dans des tombes relevant de contextes archéologiques incas, notamment à Machu Picchu. Les analyses des isotopes de strontium réalisées sur les défunts enterrés localement ont mis en évidence une grande diversité dans l'origine des individus considérés[1110]. De plus, les importantes variations observées dans les ratios isotopiques du strontium des sujets considérés contrastent avec les ratios relativement proches relevés au sein des restes fauniques provenant de Machu Picchu. Les résultats obtenus uniquement à partir de ces isotopes précis ne permettent pas à eux-seuls de faire véritablement émerger des groupes d'individus appartenant à une même communauté d'origine[1111]. Il ne s'agissait donc pas à proprement parler de *mitimaes* puisque ces derniers se caractérisaient théoriquement par leur unité culturelle et géographique étant donné qu'un groupe de *mitimaes* était en principe constitué de membres d'une même communauté déplacés ensemble vers un autre point de l'empire. Il ne s'agit

[1108] SLOVAK, Nicole M., PAYTAN, Adina et WIEGAND, Bettina A., « Reconstructing Middle Horizon mobility patterns on the coast of Peru through strontium isotope analysis », *Journal of Archaeological Science*, 2009, Vol. 36, n° 1, p. 157-165.
[1109] CONLEE, Christina A., BUZON, Michele R., NORIEGA GUTIERREZ, Aldo, *et al.*, « Identifying foreigners versus locals in a burial population from Nasca, Peru: an investigation using strontium isotope analysis », *Journal of Archaeological Science*, 2009a, Vol. 36, p. 2755-2764.
[1110] TURNER, B.L., KAMENOV, G.D., KINGSTON, J.D., *et al.*, « Insights into immigration and social class at Machu Picchu, Peru, based on oxygen, strontium, and lead isotopic analysis », *Journal of Archaeological Science*, 2009, Vol. 36, p. 327-328.
[1111] *Ibid.*, p. 322-323.

évidemment que d'un exemple isolé, qui ne permet pas de suggérer la moindre tendance en matière de déplacement de population. Il nous permet cependant d'éprouver la viabilité de ces analyses en contexte inca. Une implantation de *mitimaes* ne pourrait donc être confirmée par cette méthode qu'en cas de découverte au sein d'un cimetière d'au moins un groupe composé d'un nombre significatif d'individus dont les valeurs obtenues pour le ratio des isotopes du strontium indiqueraient une origine étrangère commune. Nous ne souhaitons pas fixer de manière arbitraire un seuil correspondant à une éventuelle proportion significative avant que n'intervienne une première identification formelle d'un cimetière abritant des *mitimaes*, ce qui nous fournirait des données concrètes à partir desquelles établir ce seuil éventuel. D'autant que la taille minimale nécessaire pour qu'un groupe de *mitimaes* ait été considéré comme tel à l'époque inca n'est pas connue. Il faut de plus envisager que les cimetières abritant des *mitimaes* aient pu être partagés avec d'autres groupes. En effet, les contacts entre *mitimaes* et communautés locales pouvaient être soutenus, notamment dans le cadre des implantations dans des régions minières où la transmission du savoir d'un groupe vers un autre ne pouvait être assurée que par la coopération des nouveaux venus et des groupes locaux. Les effectifs de ces derniers ne devaient pas être très importants puisque la démographie locale exigeait l'envoi de travailleurs extérieurs pour exploiter les ressources environnantes. Un cas de figure correspondant à celui envisagé plus haut ne s'est à ce jour jamais présenté. Cela n'a rien d'étonnant puisque les études concernant les déplacements de populations à l'époque inca et se fondant sur l'utilisation des isotopes du strontium ne sont pour l'heure que peu répandues. Il faut de plus garder à l'esprit que les analyses des isotopes du strontium peuvent avoir leurs limites et qu'il existe des facteurs extérieurs pouvant parfois influer sur le ratio caractérisant un individu. En effet, lorsque des populations sont capables de transformer les aliments pour accroître leur temps de conservation, elles peuvent également procéder plus facilement au transport de cette nourriture vers d'autres régions. Nous avons vu que la logistique impériale, notamment en ce qui concerne les redistributions alimentaires, impliquait des transferts de denrées d'un étage écologique à un autre, ce qui pourrait être source de variation des ratios de strontium chez un individu. De plus, certaines denrées non disponibles dans une région donnée ne peuvent parfois qu'être importées. C'est notamment le cas du sel, dont les réserves sont inégalement réparties au sein de l'aire andine, et qui peut également provenir de l'océan. L'ingestion régulière de sel non local pourrait donc également entrainer une variation des ratios de strontium, plus encore s'il existe des inégalités de consommation au sein d'une même communauté. Ce cas de figure a notamment été suggéré pour expliquer certains écarts constatés au sein de la population de Tikal (Guatemala), puisque les Mayas procédaient à des

importations de sel venant de l'océan[1112]. Les analyses isotopiques constituent donc un outil intéressant dans une optique d'identification de *mit'ayuq*, mais il convient d'analyser avec prudence les résultats obtenus.

Nous pensons ainsi qu'il est important de croiser (si possible) les données issues d'analyses biologiques et de fouilles archéologiques avec les informations issues de sources ethno-historiques. En effet nous l'avons vu, les chroniqueurs abordent très souvent la question des populations déplacées par l'État inca (avec parfois force de détails et de subtilité) et n'hésitent pas à donner des exemples concrets de cette pratique. Tout en gardant à l'esprit le caractère partial des informations communiquées par ces auteurs, il est donc possible de considérer leurs témoignages pour tenter de localiser les régions ou les zones ayant pu accueillir des *mitimaes* afin d'y rechercher des traces tangibles de ces implantations.

[1112] WRIGHT, Lori E., « Identifying immigrants to Tikal, Guatemala: Defining local variability in strontium isotope ratios of human tooth enamel », *Journal of Archaeological Science*, 2005, Vol. 32, p. 555-566.

II. TOUTES LES ROUTES MÈNENT À CUSCO : AU CŒUR DU RÉSEAU DE CIRCULATION DES BIENS PRÉCIEUX

La mise en place d'un réseau de circulation de marchandises extrêmement variées gravitant autour du cœur de l'empire, Cusco, ne constituait pas un bouleversement radical des pratiques liées au transport au sein de l'aire andine. Il s'agissait plutôt d'une amplification des connexions préexistantes résultant de la volonté politique des Incas, qui entraina un accroissement des distances parcourues par ces produits et s'accompagna d'une redirection des flux économiques vers un point central. Ce processus reposait cependant sur des pratiques d'échanges à longue distance très anciennement ancrées dans les pratiques des populations préhispaniques occupant les territoires qui furent par la suite intégrés au Tahuantinsuyu.

Vers la fin de l'époque Précéramique (3000-1200 av J.C.), avant même l'émergence de la très influente culture Cupisnique-Chavin, des échanges réguliers avaient lieu entre groupes de différentes parties des Andes qui pouvaient ainsi mobiliser de petites quantités de matériaux exotiques et de biens manufacturés utilisés comme offrandes, matériel funéraire ou attirail rituel par ceux qui en disposaient[1113]. Le troc d'animaux domestiques (lamas, cochons d'Inde) et d'animaux sauvages (notamment de canards musqués et de cerfs[1114]) était monnaie courante sur le territoire de l'actuel Équateur. Ils pouvaient circuler entre les hautes-terres et les basses-terres grâce à un vaste réseau d'échanges mis en place dans la région et reposant sur l'utilisation de voies terrestres et maritimes, dans un but à la fois politique et rituel[1115]. Le nord de l'aire andine était en effet une importante zone de contacts et d'échanges de biens et d'idées entre les populations des différents étages écologiques qui la composent. C'était notamment le cas entre l'*Altiplano* de Pimampiro et la vaste zone de *montaña* adjacente, où de nombreuses correspondances ont été relevées entre la mythologie des cultures des versants tropicaux et les images rencontrées chez les peuples des hautes-terres[1116]. Le territoire des Quillacinga de la vallée de Pasto (en Colombie) était également le théâtre de contacts entre hautes-terres et

[1113] DILLEHAY, Tom D., « Economic mobility, exchange and order in the Andes », dans : *Merchants, markets and exchange in the pre-columbian world*, sous la direction de HIRTH, Kenneth G. et PILLSBURY, Joanne, Washington, D. C. : Dumbarton Oaks Pre-Columbian Symposia and Colloquia, 2013, p. 290.
[1114] STAHL, Peter W., « Selective Faunal Provisionning in the Southern Highlands of Formative Ecuador », *Latin American Antiquity*, 2005, Vol. 16, nº 3, p. 324.
[1115] STAHL, Peter W., « Pre-Columbian Andean animal domesticates at the edge of empire », *World Archaeology*, 2003, Vol. 34, nº 3, p. 479.
[1116] BRAY, Tamara L., « Monos, Monstruos, y Mitos: Conexiones Ideológicas Entre la *Sierra* Septentrional y el Oriente del Ecuador », dans : *Intercambio y Comercio entre Costa, Andes y Selva. Arqueología y Etnohistoria de Suramérica*, Bogota : Corcas Editores, 1998, p. 135-154.

basses-terres, qui se matérialisaient à la fois par des apports iconographiques observés sur la céramique locale et par l'approvisionnement des populations en question en substances psychotropes venues d'Amazonie[1117].

Sous l'Horizon Ancien (1000-200 av. J.-C.), marqué par le rayonnement du centre cérémoniel de Chavin de Huantár, l'or amazonien circulait largement en direction de la *Sierra* andine et atteignait parfois la côte Pacifique[1118]. Le site éponyme de la période attirait de très nombreux objets, matériaux et produits exotiques. Parmi eux, des céramiques de diverses régions des Andes, des conques de strombus incisées présentant une iconographie empruntant à la fois aux hautes-terres et à la forêt amazonienne, ou encore de l'obsidienne provenant de Quispisisa (dans la région d'Ayacucho) et du cinabre des mines de Santa Barbara (près de Huancavelica)[1119]. Ces éléments furent intégrés à l'iconographie locale, comme en témoignent les représentations observables sur les bas-reliefs sculptés découverts dans l'Ancien Temple de Chavin de Huantár. Nous y observons en effet des individus (prêtres ou divinités) aux attributs physiques évoquant souvent des jaguars (crocs), tenant des spondyles, des strombus et des cactus hallucinogènes. Une fois élaborés, ces supports de communication imagés inspirés d'autres régions de l'aire andine furent diffusés, notamment grâce à l'aura dont bénéficiait le sanctuaire et au rayonnement de son idéologie religieuse[1120]. Des objets servant de support à l'iconographie Chavin ont en effet été découverts sur des sites de l'Horizon Ancien éloignés des hautes-terres d'Ancash[1121]. Il est intéressant d'envisager les raisons ayant incité les autorités religieuses de Chavin de Huantár à adopter une iconographie mettant en avant divers éléments extérieurs à la *Sierra*. Il est possible qu'il s'agisse là d'une opération de communication destinée à affirmer la domination de ces dernières sur d'autres régions de l'aire andine. Celle-ci serait symbolisée par la représentation de prêtres ou de dieux locaux maîtrisant des éléments caractéristiques d'un milieu écologique différent du leur. Il est évidemment compliqué de se prononcer sur la façon dont cette iconographie pouvait être perçue par les pèlerins se rendant

[1117] CÁRDENAS-ARROYO, Felipe, « Terras Altas y Terras Bajas: Un Paralelo Arqueológico y Etnográfico Sobre el Consumo de Alucinógenos en el Suroccidente de Colombia », dans : *Intercambio y Comercio entre Costa, Andes y Selva. Arqueología y Etnohistoria de Suramérica*, Bogota : Corcas Editores, 1998, p. 40.
[1118] VETTER PARODI, Luisa et MAC KAY FULLE, Martín, « Tumbas y oro : evidencias de cambios sociales y tecnológicos en el formativo tardío de los Andes centrales », dans : *Producción de bienes de prestigio ornamentales y votivos de la América antigua*, Floride : Syllaba Press, 2010, p. 50-69.
[1119] BURGER, Richard L., *Op.cit.*, 2013, p. 326.
[1120] DANIEL, Lévine, « L'art religieux du Pérou préhispanique : « l'écriture du divin » », *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 2007, Vol. 151, nº 1, p. 38.
[1121] GAYTON, A. H., « Early Paracas Style Textiles From Yauca, Peru », *Archaeology*, 1961, Vol. 14, nº 2, p. 117. LOTHROP, Samuel K., « Gold Artifacts of Chavin Style », *American Antiquity*, 1951, Vol. 16, nº 3, p. 226-240. WALLACE, Dwight T., « Cerrillos, an Early Paracas Site in ica, Peru », *American Antiquity*, 1962, Vol. 27, nº 3, p. 303-313.

au sanctuaire, néanmoins il nous semble probable qu'un tel discours imagé leur ait été accessible. De plus, nous pensons qu'un mode de communication relativement similaire a pu être adopté par les Incas – héritiers de nombreuses pratiques culturelles préexistantes dans les Andes – afin d'affirmer leur prise de possession symbolique de chaque quartier du Tahuantinsuyu.

L'intensification des efforts consentis par les Incas pour obtenir des matériaux bruts[1122] (qui étaient pour beaucoup acheminés jusqu'à Cusco) n'excluait pas la circulation de bien manufacturés. Celle-ci pouvait avoir lieu depuis la capitale inca, comme c'était parfois le cas en ce qui concerne la céramique d'État[1123]. Elle pouvait également en prendre la direction, à l'image des mouvements d'objets finis en os, cuivre, turquoise ou coquillages partant de Potrero de Payogasta[1124] (Argentine) destinés à garnir les entrepôts du cœur de l'empire. Nous pensons d'ailleurs que les flux vers Cusco constituaient un élément déterminant, permettant à l'Inca de légitimer symboliquement sa domination sur les différentes régions conquises, rassemblées au sein de quatre *suyu* qui contribuaient chacun à alimenter le pouvoir politique en ressources spécifiques. Il pouvait ainsi s'agir de produits associés à un quartier en particulier de l'empire ou de matériaux répandus à travers l'ensemble du territoire impérial. Que ce soit temporairement (pour ceux destinés à être transformés ou consommés rapidement) ou durablement (en vue d'une redistribution éphémère ou définitive), tous venaient alimenter le plus imposant complexe édifié en périphérie de la capitale : Sacsayhuaman.

Surnommé « la Forteresse » par les chroniqueurs espagnols, en raison du rôle joué par l'édifice monumental lors de la tentative de reprise de Cusco menée par Manco Inca au printemps 1537, Sacsayhuaman ne semble pourtant jamais avoir fait office de bastion fortifié. Initié sous le règne de Pachacútec Inca Yupanqui et peut-être terminé sous celui de Tupac Inca Yupanqui[1125], la fonction de ce complexe était certainement multiple, ce qui expliquerait les différents secteurs qui le composent. Si I. Garcilaso de la Vega le désigne comme une « autre maison du Soleil », il insiste surtout sur la quantité et la variété des produits qui y étaient entreposés[1126], ce que les conquérants espagnols purent constater à leur arrivée dans la capitale

[1122] DEMARRAIS, Elizabeth, CASTILLO, Luis Jaime et EARLE, Timothy, *Op.cit.*, 1996, p. 29.
[1123] D'ALTROY, Terence N. et BISHOP, Ronald L., « The Provincial Organization of Inka Ceramic Production », *American Antiquity*, 1990, Vol. 55, nº 01, p. 120-138.
[1124] JENKINS, David, *Op.cit*., 2001, p. 674-675.
[1125] SARMIENTO DE GAMBOA, Pedro, *Op.cit.*, p. 135-136.
[1126] « *tanto por él (Pachacútec Inca Yupanqui) habia sido ilustrado y enriquecido el templo del sol, llamado Curicancha, é hobiese hecho otros grandes edificios, determinó que se hiciese otra casa del sol que sobrepujase el edificio á lo hecho hasta allí, y que en ella pusiesen todas las cosas que pudiesen haber, así oro como plata, piedras ricas, ropa fina, armas de todas las que ellos usaban, municion de guerra, alpargates, rodelas, plumas,*

inca. Les importantes zones de stockage que comprenait Sacsayhuaman s'ajoutaient de plus à celles qu'abritait le centre de la capitale impériale, d'une ampleur également considérable[1127]. L'amas de richesses en tout genre entreposé au sein du fief du pouvoir politique et religieux inca a grandement impressionné les chroniqueurs ayant participé à la conquête de l'empire, et notamment à la prise de Cusco[1128]. Ce phénomène de concentration des richesses s'explique en partie par la construction du réseau de chemins impériaux autour de la cité, qui fut le point de départ de l'expansion territoriale et des voies de communications incas. Elle était ainsi idéalement située pour recevoir des biens et servir de base logistique pour leur redistribution[1129], d'autant plus qu'elle brassait une large population constituée en partie d'ambassades convoquées régulièrement par le pouvoir politique et religieux.

Figure 96. Murs en zigzag du site de Sacsayhuaman, surplombant Cusco (crédits photo : David Barreiro)

cueros de animales y los de aves, coca, sacas de lana, joyas de mil géneros ; en conclusion, habia todo aquello de que ellos podian tener noticia. », CIEZA DE LEÓN, Pedro de, *Op.cit.*, p. 169.

[1127] HYSLOP, John, *Op.cit.*, 1990, p. 43.

[1128] « *Contaré ahora de lo que en este Cusco había cuando en él entramos. Eran tantos los depósitos que había de ropas muy delicadas y otras más bastas ; depósitos de escaños, de comidas, de coca ; de plumas había depósitos de una plumería tornasol que parecía oro muy fino ; otras de tornasol verde dorado. […] Había también mantas hechas de chaquira de oro y de plata[…]. Había depósitos de zapatos hechos la suela de cabuya, y lo de encima de el empeine del pie, de lana muy fina de muchos colores[…]. Muchos depósitos de barretas de cobre para las minas y de costales y sogas, de vasos de plata y platos.* », PIZARRO, Pedro, *Op.cit.*, p. 97-98.

[1129] JENKINS, David, *Op.cit*., 2001, p. 669-670.

À l'image du *Qhapaq Ñan,* dont les premiers segments jaillissaient de Cusco pour ensuite marquer l'ensemble du paysage hétérogène du Tahuantinsuyu, la domination inca s'apparentait à un rayonnement politique et socio-culturel ne reflétant pas l'idée d'une réelle prise de possession de la terre. Afin donc de renforcer leur mainmise sur le monde, les Incas opérèrent un découpage du territoire impérial en quatre parties, les *suyu,* qui constituaient les quartiers d'un monde désormais pleinement ordonné. Les subtilités de cette subdivision nous échappent encore quelque peu et semblaient plutôt relever du domaine administratif. Nous pensons que cette division abstraite, aux contours encore discutés aujourd'hui, était scellée par l'exploitation d'un type de ressource bien spécifique au sein de chaque *suyu*. Une telle pratique n'est pas sans rappeler l'image de la domination exprimée par les élites religieuses de Chavin de Huantár sur l'ensemble des milieux écologiques de l'aire andine. Elles profitaient de certaines ressources et s'en étaient inspirés pour élaborer leur iconographie.

Nous souhaitons donc désormais étudier la nature des denrées et matériaux bruts envoyés à Cusco, ainsi que la chaine d'approvisionnement et de transformation en jeu, afin de mettre en lumière le processus de domination symbolique exprimée par le pouvoir inca à travers ce contrôle des ressources de chaque *suyu* de l'empire. Cette démonstration doit nous mener à aborder la question des insignes de prestige créés par l'Inca et de leur redistribution sur la scène cusquénienne, mêlant habilement manœuvres politiques et intérêts économiques.

A. L'AIMANT CUSQUÉNIEN : IMPLICATIONS SYMBOLIQUES DE LA CAPTATION DES RESSOURCES DU TAHUANTINSUYU

À l'apogée de son expansion, le Tahuantinsuyu s'étendait sur près de 4000 kilomètres du sud de la Colombie au centre du Chili, englobant de vastes territoires correspondant en partie aux actuels Pérou, Bolivie et Argentine. Si la chronologie de la progression des forces incas à travers l'aire andine est aujourd'hui remise en question[1130], il est indéniable que Tupac Inca Yupanqui régnait déjà sur un empire colossal que son fils, Huayna Capac, parvint à agrandir encore. Néanmoins, la force militaire inca et l'intégration d'*Inti* aux panthéons locaux ne suffisait pas dans l'esprit des Incas à réellement imposer leur suprématie sur les territoires conquis. Pour contrôler le monde, les Incas pensaient devoir le façonner, ce qu'ils ne

[1130] Comme nous l'avons vu dans le Chapitre 2.

manquèrent pas de faire en construisant des routes, des *tambo*, des centres administratifs, des terrasses agricoles, des temples ou tout autre bâtiment contribuant à donner vie et à animer le Tahuantinsuyu[1131]. Le paysage politique ainsi conçu par les conquérants cusquéniens exprimait leur domination concrète, qui se voulait pacifique, et se matérialisait socialement par l'imposition de la *mit'a* à l'ensemble des populations assujetties. Cette dernière fournissait également à l'Inca une occasion d'affirmer sa domination symbolique sur les différents *suyu* constituant l'empire. En effet, les *mit'ayuq* étaient pourvus par l'État de tout ce dont ils avaient besoin pour l'accomplissement du tribut, notamment les outils utilisés et les denrées consommées pendant les périodes de service. De plus, les nombreuses offrandes à Inti (ainsi qu'aux divinités et *huaca* locales intégrées au monde sacré inca) qu'il incombait au pouvoir central de réaliser lui fournissaient également un moyen de démontrer aux yeux des élites provinciales sa mainmise sur certaines ressources à haute valeur symbolique. Nous pensons que ces opérations de communication souhaitées par l'autorité politique inca concernaient principalement quatre éléments spécifiques, associés chacun à un quartier de l'empire.

Nous avons divisé en deux catégories les produits concernés par cette prise de possession symbolique d'une région du Tahuantinsuyu. D'une part, ceux dont l'utilisation reflétait une domination inca relativement affirmée sur l'ensemble d'un *suyu*. Il s'agissait de ressources minérales – l'obsidienne et le bronze à l'étain – associées au Cuntisuyu et au Collasuyu. D'autre part, ceux dont l'usage constituait une habile façon de clamer cette domination, qui était pourtant loin d'être absolue si nous en croyons les données archéologiques. Il s'agissait de ressources marines et végétales – le *mullu* et la coca – traditionnellement associées au Chinchasuyu et à l'Antisuyu.

1. L'exploitation des ressources minérales du Collasuyu et du Cuntisuyu

Le lien établi par P. Sarmiento de Gamboa entre Cuntisuyu et Collasuyu (en ce qui concerne le transfert de population du premier vers le second[1132]) pourrait avoir un lien avec l'exploitation des ressources symboliques de chacun des deux *suyu*. En effet, ils comprenaient sur leurs territoires respectifs des ressources minérales importantes qui intéressèrent les conquérants incas. Le Cuntisuyu abritait ainsi la source d'obsidienne privilégiée du pouvoir central, qui

[1131] CUMMINS, Thomas B. F., *Op.cit.*, 2015, p. 191.
[1132] SARMIENTO DE GAMBOA, Pedro, *Op.cit.*, p. 110-111.

pourrait avoir caractérisé cette région du Tahuantinsuyu, tandis que le Collasuyu concentrait les réserves naturelles d'étain de l'empire. L'alliage de ce dernier et de cuivre permettait d'obtenir un type de bronze – le bronze à l'étain – dont nous pensons qu'il pourrait avoir été le matériau symbolique de ce *suyu* aux yeux des Incas. Nous souhaitons exposer ici les raisons qui nous laissent penser que ces matériaux pouvaient se voir associer un tel statut.

a. Les Incas et la diffusion du bronze à l'étain du Collasuyu

Les chroniqueurs mettent souvent en avant dans leurs écrits les mines d'argent du Collasuyu (comme celles de Porco et Potosi sur le territoire bolivien actuel ou de Tarapaca sur le territoire chilien actuel[1133]). Néanmoins, l'argent n'était pas exclusivement présent dans cette région de l'empire et, de par la valeur symbolique qui lui était associé dans la pensée impériale, ne pouvait circuler au sein de la population générale. C'est donc vers une autre tradition que se tournèrent les Incas, celle de confectionner du bronze à l'étain. Il n'est pas étonnant que leur choix se soit porté sur un matériau lié à la pratique de la métallurgie puisqu'il s'agissait de l'activité économique la plus importante du Collasuyu. Selon des estimations fondées sur les connaissances archéologiques actuelles, il est possible que 75% des sites implantés ou directement contrôlés par l'État inca aient été liés soit à l'extraction, soit à la transformation de minerais divers[1134]. Ce constat traduit évidemment l'intérêt principal que revêtait cette partie de l'empire pour le pouvoir central, mais il ne doit pas brouiller notre vision de la situation.

Les Incas n'ont pas inventé la métallurgie et n'ont pas amélioré la qualité des objets fabriqués par les artisans du Collasuyu, ces derniers étant souvent issus de populations pré-incas dont le savoir-faire en la matière était très développé. Leur principale contribution à la métallurgie andine – particulièrement bien résumée par Heather Lechtman – résidait dans l'instauration d'une production massive et d'une diffusion à très grande échelle du bronze à l'étain à travers les Andes[1135], au point qu'il finit par remplacer par endroits certains alliages traditionnels plus anciens. Ce type de bronze fut inventé par les peuples de l'*Altiplano,* installés au sud du lac Titicaca, qui le produisaient depuis l'Horizon Moyen[1136]. Avant l'arrivée des

[1133] MURÚA, Martín de, *Op.cit.*, p. 81.
PIZARRO, Pedro, *Op.cit*., p. 167.
[1134] D'ALTROY, Terence N., WILLIAMS, Veronica I. et LORANDI, Ana Maria, *Op.cit.*, 2007, p. 117-118.
[1135] LECHTMAN, Heather, « The Inka, and Andean Metallurgical Tradition », dans : *Variations in the Expression of Inka Power*, sous la direction de BURGER, Richard L., MORRIS Craig et MATOS MENDIETA Ramiro, Washington, D. C. : Dumbarton Oaks Research Library and Collection, 2007, p. 330.
[1136] LECHTMAN, Heather N. et MACFARLANE, Andrew W., « La metalurgia del bronce en los Andes Sur Centrales: Tiwanaku y San Pedro de Atacama », *Estudios Atacameños*, 2005, Vol. 30, p. 8.

Incas, sa confection se cantonnait à cette région car l'étain ne se trouvait que dans les Andes méridionales[1137]. Cela explique notamment l'absence totale de bronze à l'étain et la prédominance du bronze à l'arsenic sur les sites de la culture Sicán (côte nord du Pérou) durant l'Intermédiaire Tardif[1138].

La métallurgie n'était évidemment pas l'apanage de ces peuples des hautes-terres boliviennes. Les premières traces de métallurgie dans les Andes centrales, datées de la période Précéramique, concernaient le travail de l'or et ont été observées sur le site de Waywaka (à proximité d'Andahuaylas)[1139]. L'or fut ensuite travaillé pendant l'Horizon Ancien à Chavin de Huantár[1140] et par des communautés de la culture Paracas établies sur la côte sud du Pérou, comme en atteste un anneau en or découvert dans une tombe de la vallée de Palpa (associé à de la céramique Paracas probablement influencée par la culture Cupisnique)[1141]. Dans la région du lac Titicaca, et plus précisément sur le site de Huajje (Baie de Puno), l'argent semble avoir été travaillé depuis l'Intermédiaire Ancien[1142], c'est-à-dire avant l'émergence du puissant pouvoir politique de Tiahuanaco. Cette période se caractérise également par le développement de l'orfèvrerie sur la côte sud, dans la vallée de Nazca[1143], et du travail de l'or, de l'argent et du cuivre au sein des communautés de la culture Mochica[1144]. Pour ce qui est du cuivre dans les Andes méridionales, on trouve de nombreux objets en cuivre en contexte funéraire dans la région d'Atacama à l'Intermédiaire Ancien et à l'Horizon Moyen[1145]. La métallurgie est attestée avec certitude dans cette région en ce qui concerne l'Intermédiaire Tardif, par exemple sur le

[1137] LECHTMAN, Heather N., *Op.cit.*, 2007, p. 332.
[1138] SHIMADA, Izumi et CRAIG, Alan K., « The Style, Technology and Organization of Sicán Mining and Metallurgy, Northern Peru: Insights from Holistic Study », *Chungara, Revista de Antropología Chilena*, 2013, Vol. 45, nº 1, p. 8.
[1139] BURGER, Richard L., *Chavín and the origins of Andean civilization*, Londres : Thames & Hudson, 1992, p. 127.
[1140] *Ibid.*, p. 201-203.
[1141] ISLA CUADRADO, Johny et REINDEL, Markus, « Una tumba Paracas Temprano en Mollake Chico, valle de Palpa, costa sur del Perú », *Zeitschrift für Archäologie Außereuropäischer Kulturen*, 2006, nº 1, p. 153-182.
[1142] SCHULTZE, Carol A., STANISH, Charles, SCOTT, David A., *et al.*, « Direct Evidence of 1,900 Years of Indigenous Silver Production in the Lake Titicaca Basin of Southern Peru », *Proceedings of the National Academy of Sciences of the United States of America*, 2009, Vol. 106, nº 41, p. 17283.
[1143] STÖLLNER, Thomas, REINDEL, Markus, GASSMAN, Guntram, *et al.*, « Precolumbian Raw-Material Exploitation in Southern Peru. Structures and Perspectives », *Chungara, Revista de Antropología Chilena*, 2013, Vol. 45, nº 1, p. 108.
[1144] LECHTMAN, Heather, ERLIJ, Antonieta et BARRY JR., Edward J., « New Perspectives on Moche Metallurgy: Techniques of Gilding Copper at Loma Negra, Northern Peru », *American Antiquity*, 1982, Vol. 47, nº 1, p. 7.
[1145] CIFUENTES AGUILAR, Ariadna, « Emblemas de poder en San Pedro de Atacama durante el Período Medio (400-1.000 DC). El caso de las hachas y las mazas de metal », *Estudios Atacameños*, 2020, Vol. 66, p. 272.

site d'El Abra[1146]. Elle pourrait cependant avoir débuté bien plus tôt, durant la période Précéramique, comme semble l'indiquer la découverte sur le site de Ramaditas (toujours dans la région d'Atacama) de petites plaques de cuivre associées à des fours[1147]. La tradition métallurgique semble donc extrêmement ancienne sur les territoires composant le Collasuyu, ce qui dut en partie guider le choix des Incas.

Figure 97. Disque en cuivre doré (diamètre : 17,5 cm), site de Loma Negra, culture Mochica (Intermédiaire Ancien), MET

La réorganisation de la production de bronze à l'étain est particulièrement flagrante sur les sites incas situés sur l'actuel territoire argentin. L'objectif affiché dans la vallée de Yocavil était en effet d'augmenter drastiquement les capacités de production en maintenant les processus technologiques locaux[1148]. Cette réorganisation pouvait atteindre la sphère domestique puisque nous observons une transformation des différentes enceintes composant l'Unité d'Habitation 1

[1146] SALAZAR, Diego, BERENGUER, José et VEGA, Gabriela, « Paisajes minero-metalúrgicos incaicos en Atacama y el Altiplano sur de Tarapacá (norte de Chile) », *Chungara, Revista de Antropología Chilena*, 2013, Vol. 45, nº 1, p. 86.
[1147] GRAFFAM, Gray, RIVERA, Mario et CAREVIC, Alvaro, « Ancient Metallurgy in the Atacama: Evidence for Copper Smelting during Chile's Early Ceramic Period », *Latin American Antiquity*, 1996, Vol. 7, nº 2, p. 110.
[1148] GONZÁLEZ, Luis R. et TARRAGÓ, Myriam N., « Dominación, resistencia y tecnología : la ocupación incaica en el noroeste argentino », *Chungara, Revista de Antropología Chilena*, 2004, Vol. 36, nº 2, p. 402.

de Pucara de Tilcara en une maison-atelier destinée principalement à la production métallurgique[1149]. En effet, trois niveaux d'occupation distincts dans le temps y ont été repérés, dont deux nous intéressent particulièrement. Il s'agit pour le plus ancien d'un niveau précédent le moment de l'arrivée des Incas dans la région et pour le suivant d'un niveau correspondant à la période de domination impériale, marquée par une réorganisation des sites locaux. En-dehors des murs, peu de matériel archéologique a été découvert en ce qui concerne la période pré-inca (quelques fragments de céramiques associés aux activités domestiques quotidiennes). Néanmoins, aucune trace d'activité métallurgique n'y a été relevée. En revanche, un abondant ensemble d'outils aux fonctions diverses (marteaux et enclumes en pierre) et de matériaux (cuivre, hématite, argile, obsidienne, pigment rouge) témoigne d'une nouvelle fonction artisanale à l'époque inca[1150]. Les éléments découverts suggèrent que certains secteurs n'étaient pas uniquement tournés vers le travail des métaux, mais que celui-ci était tout de même prépondérant au sein de l'Unité d'Habitation 1. Dans la vallée de Calchaquí (où le travail du métal était bien plus élaboré sur les sites incas qu'aux époques antérieures[1151]), les Incas concentrèrent leurs efforts sur les opérations d'extraction minière et sur l'activité métallurgique, afin de produire des lingots bruts qui pouvaient ensuite être exportés vers Cusco[1152]. Ce transfert de matériaux bruts à destination de la capitale impériale s'explique par l'installation à Cusco et dans sa périphérie de groupes de métallurgistes Chimu[1153], originaire de la côte nord du Pérou (et très certainement d'autres groupes venant des Andes du sud). Ils travaillaient à partir des lingots pour produire des objets de bronze utiles au pouvoir central, notamment des outils extrêmement précieux dans le cadre des immenses chantiers de construction supervisés par l'État. Le cuivre et l'étain pouvaient également transiter par Cusco et être redistribués tels quels en différents points de l'empire, où ils étaient utilisés par les artisans locaux pour confectionner des objets utilitaires (épingles, *tumi*, *tupu*, haches, pinces à épiler…) ainsi que des outils. Cela entraina une augmentation significative de la quantité d'outils en métal disponibles localement[1154] et utilisés au quotidien dans la cadre de la *minca* ou de la *mit'a*.

[1149] OTERO, Clarisa et TARRAGÓ, Myriam N., *Op.cit.*, 2017, p. 65.
[1150] *Ibid.*, p. 56-61.
[1151] D'ALTROY, Terence N., LORANDI, Ana Maria, WILLIAMS, Veronica I., *et al.*, *Op.cit.*, p. 22.
[1152] EARLE, Timothy, « Wealth finance in the Inka empire : evidence from the Calchaqui valley, Argentina », *American Antiquity*, 1994, Vol. 59, nº 3, p. 457.
[1153] MORRIS, Craig et VON HAGEN, Adriana, *Op.cit.*, 2011, p. 171.
[1154] LECHTMAN, Heather, *Op.cit.*, 2007, p. 341.

Figure 98. *Tumi* inca (H : 15,8 cm), bronze, XV-XVI^{e} s., MET

Figure 99. Tête de massue zoomorphe inca (6 x 6,3 cm), bronze, XV-XVI^{e} s., MET

Figure 100. *Tupu* inca (16,8 x 4,1 cm), bronze, XV-XVI[e] s., MET

La question évidente concernant cette diffusion du bronze à l'étain sous l'impulsion du pouvoir inca est : pourquoi ce matériau plutôt qu'un autre ? En effet, le choix de promouvoir le bronze à l'étain plutôt que le bronze à l'arsenic (un matériau dont la maitrise de la technique de production est attestée) nous interpelle. Plusieurs hypothèses peuvent être émises. Premièrement, il pourrait s'agir d'un choix stratégique de la part du pouvoir inca. La rareté de l'étain, que l'on ne trouvait que sur les lointains territoires de la Bolivie et de l'Argentine, permettait à l'État de maîtriser la production d'objets en bronze à l'étain et leur redistribution, selon un modèle proche de celui que nous avons étudié dans le cadre de l'alimentation. Ces objets pouvaient ainsi, en quelque sorte, servir à « sustenter » la population. De plus, d'un point de vue purement technique, la régulation de l'étain au sein d'un alliage est plus facile que celle de l'arsenic[1155]. Néanmoins, les investissements consentis par les Incas dans les Andes du sud afin de disposer de réserves suffisantes de cuivre et d'étain nous semblent trop importants pour être uniquement motivés par des enjeux techniques. Sans écarter totalement la possibilité que la diffusion du bronze à l'étain résulte d'un choix uniquement stratégique lié au monopole inca sur ce matériau au sein du Tahuantinsuyu, nous pensons que ce phénomène résulte plutôt d'une volonté du pouvoir central d'imposer dans la société un élément caractéristique du Collasuyu. Cela lui permettait en effet d'affirmer concrètement et symboliquement sa prise de possession du territoire en question et sa domination sur le quartier méridional de l'empire. Le pouvoir central pouvait ainsi concentrer à Cusco des lingots de bronze à l'étain façonnés dans le Collasuyu ou simplement la matière première nécessaire à leur confection. Il était par la suite en mesure de procéder à leur redistribution à chaque fois que c'était nécessaire. Les souverains semblent donc être parvenus à constituer un alliage impérial qui se voulait inca et qu'ils pouvaient imposer aux populations assujetties, tout en matérialisant leur emprise physique et symbolique sur le Collasuyu. Un procédé similaire transparait d'ailleurs dans les choix d'approvisionnement de Cusco en obsidienne du Cuntisuyu.

[1155] *Ibid.*, p. 337.

b. *L'obsidienne du Cuntisuyu : une pierre soigneusement sélectionnée pour sa provenance*

À l'image du bronze à l'étain, l'obsidienne utilisée pour confectionner les objets impériaux venait d'un quartier bien précis du Tahuantinsuyu : le Cuntisuyu (qui s'étendait vers l'ouest depuis Cusco[1156]).

La source d'obsidienne privilégiée par le pouvoir central inca était en effet celle d'Alca dans la vallée de Cotahuasi (département d'Arequipa, Pérou), déjà exploitée de manière soutenue par le pouvoir Huari qui s'y installa de manière permanente au cours de l'Horizon Moyen (600-1100 av. J.-C.)[1157]. Les premières traces d'exploitation remontent cependant à une période bien antérieure puisque la source d'Alca servait déjà à approvisionner certains groupes humains durant la période Précéramique et l'Horizon Ancien[1158]. Le choix inca de privilégier la source d'Alca pourrait ainsi sembler s'inscrire dans une certaine logique de continuité d'exploitation d'un gisement connu de longue date. Cependant cet argument ne tient pas puisque le gisement d'Alca était loin d'être un cas isolé. En effet, dès le V^e^ millénaire, des objets réalisés à partir de l'obsidienne provenant de la source de Quispisisa (située à Ayacucho) étaient utilisés dans la vallée de Chilca[1159], sur la côte centrale du Pérou (à environ 400 kilomètres de distance). L'exploitation à grande échelle de cette source intervint d'ailleurs sûrement dès l'Horizon Moyen, facilitée par les importantes quantités d'obsidienne disponibles en surface[1160]. Le pouvoir Huari pourrait bien s'être intéressé à cette source[1161], ce qui expliquerait que des restes d'obsidienne de Quispisisa apparaissent à cette époque en petite quantité à Huamachuco, dans le nord du Pérou, et en grande quantité à Conchopata[1162], dans le centre du Pérou. D'autres sources sont connues dans les Andes centrales, à l'image de celles de Potreropampa et Lisahuacho situées dans l'actuel département de l'Apurimac, dont l'obsidienne était

[1156] Comme pour les autres *suyu*, ses limites sont incertaines. Nous considérons toutefois qu'il s'étendait approximativement du nord au sud depuis Acari (Pérou) jusqu'à Tacna (Pérou).
[1157] BURGER, Richard L., ASARO, Franck, TRAWICK, Paul, *et al.*, « The Alca obsidian source : the origin of raw material for Cusco type obsidian artifacts », *Andean Past*, 1998, Vol. 5, p. 192-193.
[1158] BURGER, Richard L. et GLASCOCK, Michael D., « Locating the Quispisisa obsidian source in the department of Ayacucho, Peru », *Latin American Antiquity*, 2000, Vol. 11, n° 3, p. 267.
[1159] *Ibid.*, p. 267.
[1160] TRIPCEVICH, Nicholas et CONTRERAS, Daniel A., « Quarrying evidence at the Quispisisa obsidian source, Ayacucho, Peru », *Latin American Antiquity*, 2011, Vol. 22, n° 1, p. 134-135.
[1161] BURGER, Richard L., LAU, George F., PONTE, Victor M., *et al.*, « The history of prehispanic obsidian procurement in highland Ancash », dans : *La complejidad social en la Sierra de Ancash : Ensayos sobre paisaje, economía y continuidades culturales ; Trabajos de la primera y segunda mesa redonda de arqueología de la Sierra de Ancash*. Milan : Raccolte d'Arte Applicata del Castello Sforzesco, 2006, p. 109.
[1162] BURGER, Richard L., BENCIC, Catherine M. et GLASCOCK, Michael D., « Obsidian Procurement and Cosmopolitanism at the Middel Horizon Settlement of Conchopata, Peru », *Andean Past*. 2016, Vol. 12, p. 25.

particulièrement prisée des populations évoluant dans la région d'Andahuaylas[1163]. Elle ne semble pas pour autant avoir attiré l'attention des pouvoirs Huari ou Inca.

D'autres sources existaient au sein de l'aire andine, puisque la présence d'obsidienne est documentée pour la région nord de l'Équateur dès la période Précéramique[1164]. Elle reste au contraire très rare à la même époque dans le sud du pays, malgré la présence d'une importante source d'obsidienne de qualité à Carboncillo[1165]. La redécouverte récente de cette dernière est d'ailleurs venue mettre à mal la théorie d'un grand territoire totalement dépourvu de sources d'obsidienne entre le nord de l'Équateur et le centre du Pérou. Pour autant, force est de constater que les gisements situés dans ce dernier fournissent l'essentiel de l'obsidienne découverte sur les sites pré-incas du nord du Pérou[1166], qui circulait donc sur de longues distances. L'obsidienne du nord de l'Équateur était elle-même acheminée jusqu'au sud-ouest de la Colombie, en passant par la côte Pacifique[1167], suivant un chemin totalement indépendant de la *Sierra*. Bien plus au sud, les sources d'obsidienne de Zapaleri et d'Ona-Las Cuevas situés au nord-ouest de l'Argentine étaient exploitées de manière organisées et compartimentée par les peuples de la région[1168]. Quant aux populations du lac Titicaca, elles semblent jusqu'à l'époque inca s'être fournies en obsidienne depuis une source non locale, celle de Chivay[1169] (située dans la vallée de Colca). Contrairement à toutes les autres sources que nous venons d'évoquer, cette dernière était (comme celle d'Alca) située dans le Cuntisuyu mais n'a jamais été réellement convoitée par le pouvoir inca.

D'un point de vue purement géographique, les sources localisées aux alentours d'Ayacucho ne présentaient pas de difficulté d'accès et avaient l'avantage de se trouver en plein territoire

---

[1163] BURGER, Richard L., FAJARDO RIOS, Fidel A. et GLASCOCK, Michael D., « Potreropampa and Lisahuacho obsidian sources : geological origin of Andahuaylas A and B type obsidians in the Province of Aymaraes, Department of Apurimac, Peru », *Ñawpa Pacha : Journal of Andean Archaeology*, 2006, Vol. 28, p. 122-125.

[1164] BURGER, Richard L., ASARO, Frank, MICHEL, Helen V., *et al.*, « An initial consideration of obsidian procurement and exchange in prehispanic Ecuador », *Latin American Antiquity*, 1994, Vol. 5, nº 3, p. 249.

[1165] OGBURN, Dennis E., « Obsidian in southern Ecuador : the Carboncillo Source », *Latin American Antiquity*, 2011, Vol. 22, nº 1, p. 118.

[1166] BURGER, Richard L. et GLASCOCK, Michael D., « Intercambio prehistórico de obsidiana a larga distancia en el norte peruano », *Revista del Museo de Arqueología, Antropología e Historia*, 2009, Vol. 11, p. 28.

[1167] GNECCO, Cristóbal, PATIÑO, Diógenes, DORIGHEL, Olivier, *et al.*, « La Articulación Prehispánica Costa-Andes en el Suroccidente de Colombia Vista a Través de las Redes de Circulación de Obsidiana », dans : *Intercambio y Comercio entre Costa, Andes y Selva. Arqueología y Etnohistoria de Suramérica*, Bogota : Corcas Editores, 1998, p. 60.

[1168] YACOBACCIO, Hugo D., ESCOLA, Patricia S., PEREYRA, Fernando X., *et al.*, « Quest for ancient routes: obsidian sourcing research in Northwestern Argentina », *Journal of Archaeological Science*, 2004, Vol. 31, p. 202.

[1169] BURGER, Richard L., MOHR CHÁVEZ, Karen L. et CHÁVEZ, Sergio J., « Through the Glass Darkly : Prehispanic Obsidian Procurement and Exchange in Southern Peru and Northern Bolivia », *Journal of World Prehistory*, 2000, Vol. 14, nº 3, p. 348.

Huari, parcouru par des routes de l'Horizon Moyen que les Incas n'hésitèrent pas à réutiliser en les modifiant et en les incorporant au Chemin de l'Inca. Néanmoins, le pouvoir central préféra réaliser de gros investissements autour de la source d'Alca dans la vallée de Cotahuasi, en y implantant notamment le centre administratif de Maulkallacta. Il y construisit également un important tronçon routier transversal reliant la *Sierra* et les basses-terres et passant par un canyon[1170]. Il est certain que ce choix fut en partie dicté par la qualité et la grande taille des nodules d'obsidienne disponibles au sein du gisement d'Alca, exploité de plus de longue date par des populations du bassin de Cusco[1171]. Nous pensons cependant que le fait que l'Inca concentre ses efforts sur la seule source d'Alca, la plus importante du Cuntisuyu (avec celle de Chivay), est révélatrice du statut accordé à cette obsidienne. Comme le bronze à l'étain dans le cas du Collasuyu, elle s'apparentait à un élément constitutif du *suyu* dont elle provenait. En exploitant cette source d'Alca et en exportant l'obsidienne du Cuntisuyu vers Cusco (où l'essentiel des objets confectionnés dans ce matériau étaient réalisés à partir de cette obsidienne et pouvaient pour certains être redistribués), le pouvoir central exprimait sa prise de possession du Cuntisuyu et sa domination concrète et symbolique sur cette partie du Tahuantinsuyu. Le fait que cette obsidienne soit de bonne qualité pourrait de plus avoir séduit des groupes traditionnellement habitués à s'approvisionner via d'autres circuits, ce qui faisait les affaires de l'Inca qui était à l'origine de sa mise en circulation.

Dans le cas du Collasuyu et du Cuntisuyu, le choix manifeste d'exporter vers Cusco deux types de matériaux spécifiques issus de l'exploitation de gisements de chacun de ces *suyu*, à savoir le bronze à l'étain et l'obsidienne, nous permet de suggérer que la domination symbolique d'un territoire pouvait passer par des pratiques relevant du domaine purement économique. Ces matériaux n'étaient en effet pas centraux dans les rituels religieux incas et jouaient essentiellement un rôle pratique lié à leur redistribution une fois transformés dans les ateliers cusquéniens. Ils n'en restaient pas moins des symboles de la domination inca sur deux quartiers du Tahuantinsuyu, à l'image de la stratégie déjà évoquée au sujet des élites religieuses de Chavin de Huantár. Un schéma plus proche encore de cette stratégie vieille de près de deux mille ans au moment de l'éclosion de la culture inca dans le bassin de Cusco transparait dans les produits sélectionnés par le pouvoir central inca pour symboliser sa domination sur le Chinchasuyu et l'Antisuyu. L'un d'eux servait exclusivement d'offrande et son usage était

[1170] JENNINGS, Justin et YÉPEZ ALVAREZ, Willy, *Op.cit.*, 2008, p. 144-145.
[1171] BURGER, Richard L., MOHR CHÁVEZ, Karen L. et CHÁVEZ, Sergio J., *Op.cit.*, 2000, p. 348.

étroitement supervisé au sein de la capitale impériale, tandis que l'autre pouvait davantage circuler au sein de la population, notamment lors des périodes de *mit'a*.

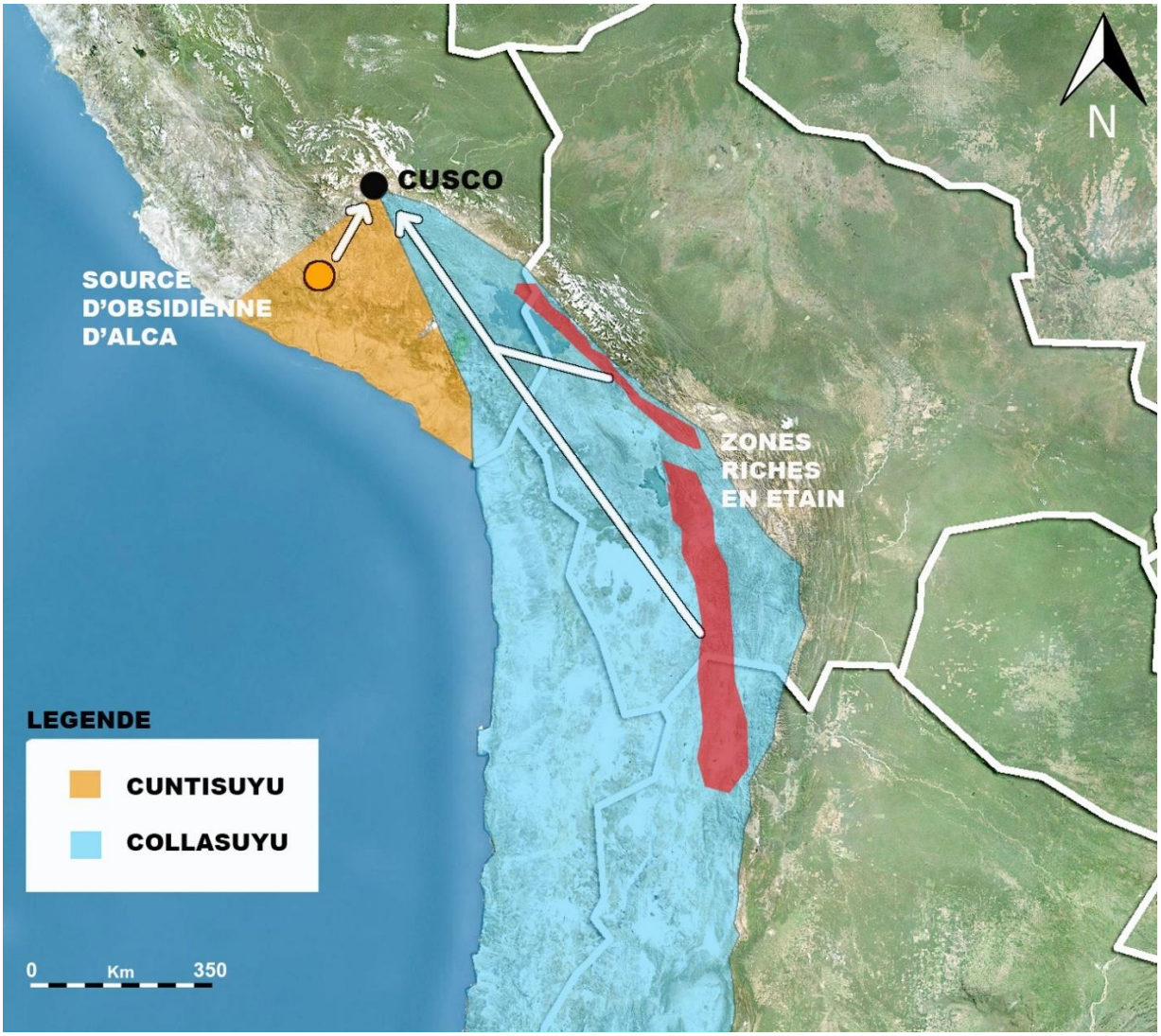

Figure 101. Exportation vers Cusco de l'obsidienne du Cuntisuyu et de l'étain (utilisé dans la confection de bronze à l'étain) du Collasuyu (Infographie : David Barreiro - source : LECHTMAN, Heather, « The Inka, and Andean Metallurgical Tradition, dans *Variations in the Expression of Inka Power*, 2007, p. 333)

2. La captation des offrandes du Chinchasuyu et de l'Antisuyu

Tandis que le bronze à l'étain et l'obsidienne revêtaient une fonction utilitaire indéniable (ce qui ne signifie pas pour autant que ces matériaux étaient dénués de toute fonction rituelle), les produits importés par le pouvoir central vers Cusco et provenant du Chinchasuyu et de l'Antisuyu étaient davantage associés à la sphère religieuse. Nous l'avons vu, le Chinchasuyu est représentatif des différents modes d'occupation du territoire adoptés par les Incas, qui se distinguent nettement lorsque nous comparons les basses-terres côtières et la *Sierra*. Les communautés des basses vallées fertiles et du littoral Pacifique jouissaient d'une relative autonomie, les Incas ne s'étant que modestement implantés dans des zones bien spécifiques. A l'inverse, les importants investissements matériels et infrastructurels de l'État faisaient des hautes-terres une zone fortement « incaïsée ». Pour autant, ces deux milieux constituaient une zone de transit pour le précieux *mullu* des eaux chaudes d'Équateur qui symbolisait la mainmise apparente du pouvoir central sur ce *suyu*. En matière d'occupation, l'Antisuyu se situait à l'opposé de ce dernier : peu peuplé, peu remanié, ponctué d'exploitations agricoles aux dimensions plus modestes et dépourvu de structures de stockage à grande échelle. Cette région de l'empire était pourtant très appréciée des Incas, puisque pas moins de cinq souverains y firent bâtir des domaines impériaux. Elle abritait de plus l'un des produits les plus prisés des populations andines : la coca. Cette dernière, utilisée aussi bien dans le cadre religieux par les élites qu'au quotidien par les travailleurs, était emblématique des versants tropicaux des Andes orientales. Le *mullu* et la coca étaient deux denrées récoltées ou produites dans les zones du Tahuantinsuyu les moins étroitement soumises au contrôle impérial, ce qui ne les empêchaient pas pour autant de symboliser la capacité du pouvoir inca d'imposer sa domination à tous les milieux écologiques d'un monde qu'il ne cessait de façonner au fil de son expansion territoriale. Le lien évoqué par P. Sarmiento de Gamboa entre ces deux *suyu* semblait n'avoir de sens que dans l'optique de déplacements de populations supervisés par l'État, mais nous pensons qu'il concernait également la nature de leurs contributions respectives à l'approvisionnement de Cusco en produits à haute valeur symbolique.

a. *Le mullu du Chinchasuyu : symbole trompeur d'une domination inca négociée*

Le Chinchasuyu était une région de l'empire très productive du point du vue agricole et abritait une grande partie du réservoir de force vive mis à disposition par les *curacas* et administrateurs locaux dans le cadre de la *mit'a*. Il abritait notamment des orfèvres de talents au sein de l'ancien royaume Chimu, dont la production jouait un rôle fondamental dans les processus d'allégeance qui se jouaient et se répétaient périodiquement à Cusco mais ne constituait pas un élément emblématique de ce *suyu*. C'est en important des spondyles, ou *mullu* (**Figure 102**), provenant des eaux chaudes de la côte de l'Équateur, que le pouvoir inca pouvait matérialiser – autant que revendiquer – sa domination symbolique sur cette vaste zone du Tahuantinsuyu. Avant l'époque inca, le *mullu* était connu des peuples préhispaniques. Des perles et un pendentif en spondyles ont ainsi été découverts sur le site de Chupacigarro (vallée de Supe, Pérou) appartenant à la civilisation Caral et datant de la période Précéramique (3000-1800 av. J.-C.)[1172]. À cette époque, le *mullu* était déjà travaillé par les populations du littoral équatorien, qui l'utilisaient notamment pour confectionner des pendentifs[1173]. Elles commencèrent à en faire des figurines dès l'Intermédiaire Ancien[1174], lorsque cette activité artisanale devint véritablement une composante du mode de subsistance des communautés côtières[1175]. Nous avons vu dans le Chapitre 3 que le *mullu* et les conques *de strombus galeatus* occupaient une place importante dans la communication symbolique adoptée par les autorités religieuses de Chavin de Huantár, ce qui explique notamment que 20 *pututu* – conque de strombe servant d'instrument à vent (**Figure 103**) – aient été découverts en 2002 dans la *Galería de las Caracolas*[1176]. Le *mullu* faisait également partie des offrandes réalisées par les Huari à l'Horizon Moyen, comme en témoigne la découverte de perles et de conques de spondyles dans des puits creusés sur le *cerro* Amaru, situé à proximité du site de Viracochapampa[1177]. Une tombe contenant un défunt allongé sur une couche de morceaux de spondyle découpés y a également été mise au jour. Ce coquillage circulait sur la côte péruvienne à l'Intermédiaire Tardif, puisqu'il est attesté – dans des proportions très restreintes – en contexte funéraire dans

[1172] SHADY, Ruth, MACHACUAY, Marco, NOVOA, Pedro, *et al.*, *Urban Centers of Caral Civilization: 21 years recovering history on the Social System*, Lima : Ministerio de Cultura, 2017, p. 65-71.
[1173] BAUER, Daniel Eric, « The Reinvention of Tradition: An Ethnographic Study of Spondylus Use in Coastal Ecuador », *Journal of Anthropological Research*, 2007, Vol. 63, nº 1, p. 38-39.
[1174] *Ibid.*
[1175] MASUCCI, Maria A., « Marine Shell Bead Production and the Role of Domestic Craft Activities in the Economy of the Guangala Phase, Southwest Ecuador », *Latin American Antiquity*, 1995, Vol. 6, nº 1, p. 81.
[1176] *Chavín. Art, Architecture and Culture*, Los Angeles : Cotsen Institute of Archaeology Press, 2008, p. 24-25.
[1177] GLOWACKI, Mary et MALPASS, Michael A., « Water, Huacas, and Ancestor Worship: Traces of a Sacred Wari Landscape », *Latin American Antiquity*, 2003, Vol. 14, nº 4, p. 438.

la région Ychsma[1178] et au sein de résidences d'élite dans la région de Nasca, notamment sur le site de Pajonal Alto[1179]. Sa présence au sein de ce dernier (qui n'était qu'un petit village local) laisse penser qu'il était réparti entre les élites de chaque localité, en petite quantité. Il semble avoir joué un rôle bien plus important pour le pouvoir Chimu et ce dès les premiers siècles de l'Intermédiaire Tardif puisqu'un relief architectural (baptisé « *Los Buceadores* ») représentant des plongeurs récoltant des spondyles a été découvert dans le secteur Nord-Est de la *Ciudadela* Uhle[1180], l'une des plus ancienne du site de Chan Chan. Cela expliquerait l'augmentation des échanges de spondyle entre les territoires actuels de l'Équateur et du Pérou lors des périodes de rayonnement de la culture Lambayeque-Sicán et de domination du pouvoir Chimu[1181]. Il faut néanmoins attendre l'expansion inca au cours de l'Horizon Tardif pour que le *mullu* commence à circuler de manière soutenue à travers l'aire andine, comme en témoigne par exemple l'augmentation constatée des quantités retrouvées en contexte funéraire dans la région d'Ychsma par rapport à la période antérieure[1182]. On parle alors de millions de spondyles qui circulaient entre Tumbes et Cusco, jusqu'à atteindre (peut-être pour la première fois) les Andes méridionales[1183] où ils constituaient d'importants objets d'offrande. Ils pouvaient en effet être intégrés sans transformation à des dépôts liés à des *ushnu* comme sur le site inca de El Shinkal (Catamarca, Argentine)[1184] ou utilisés pour confectionner des figurines anthropomorphes ou zoomorphes (représentant des camélidés), accompagnant les enfants sacrifiés lors de rituels de Capacocha[1185]. Au sein de la capitale inca où il pouvait être travaillé par des artisans spécialisés déplacés depuis le Cuntisuyu[1186], nous avons vu dans le Chapitre 3 que le *mullu* était offert aux divinités lors d'importantes cérémonies religieuses, parfois sous différentes formes[1187].

[1178] DÍAZ, Luisa et VALLEJO, Francisco, « Variaciones culturales en el valle de Lima durant la ocupación incaica », *Chungara, Revista de Antropología Chilena*, 2004, Vol. 36, nº 2, p. 297-298.
[1179] CONLEE, Christina A., « Local Elites and the Reformation of Late Intermediate Period Sociopolitical and Economic Organization in Nasca, Peru », *Latin American Antiquity*, 2003, Vol. 14, nº 1, p. 60-61.
[1180] PILLSBURY, Joanne, « The Thorny Oyster and the Origins of Empire: Implications of Recently Uncovered Spondylus Imagery from Chan Chan, Peru », *Latin American Antiquity*, 1996, Vol. 7, nº 4, p. 326-328.
[1181] TOPIC, John R., *Op.cit.*, 2013, p. 349.
[1182] DÍAZ, Luisa et VALLEJO, Francisco, *Loc.cit.*
[1183] SANTORO, Calogero M, ROMERO GUEVARA, Alvaro, STANDEN, Vivien G, *et al.*, « Continuidad y cambio en las comunidades locales, períodos Intermedio Tardío y Tardío, valles occidentales del área centro sur andina », *Chungara, Revista de Antropología Chilena*, 2004, nº Volument Especial, p. 235-247.
[1184] LYNCH, Julieta, GIOVANNETTI, Marco et PÁEZ, María Cecilia, « Ushnus de las provincias del sur del Tawantinsuyu. Comparación entre las estructuras de los sitios El Shincal y Hualfín Inka en el centro de Catamarca (Argentina) », *Revista de Arqueología Americana*, 2010, nº 28, p. 49-81.
[1185] REINHARD, Johan, « A High Altitude Archaeological Survey in Northern Chile », *Chungara, Revista de Antropología Chilena*, 2002, Vol. 34, nº 1, p. 85-89.
DURÁN SERRANO, Eliana, « El niño del cerro El Plomo: a 50 años de su hallazgo », *Revista de Arqueología Americana*, 2005 2004, nº 23, p. 339-340.
[1186] MURRA, John Victor, *Op.cit.*, 1983, p. 85.
[1187] *« Las cosas de que usaban en los sacrificios eran diferentes y de mil modos y manera. […] Solían otras veces ofrecer desto géneros de carneros y corderillos, hechos de oro y plata maciza y también chaquiras, que ellos dicen*

Figure 102. Conque de spondyle découverte sur le site de Caral au Pérou, période Précéramique (crédits photo : David Barreiro)

Figure 103. *Pututu* (conque de *strombus galeatus*) découvert dans la *Galería de las Caracolas* sur le site de Chavín de Huántar, Horizon Ancien, Museo nacional Chavín (crédits photo : David Barreiro)

mollo […]. Otras veces ofrecían polvos de almejas de la mar, molidas, que dicen paucar mollo y yahuar mollo (mullu de sangre) », MURÚA, Martín de, *Op.cit.*, p. 407.

Après avoir constaté l'importance symbolique que pouvait revêtir le spondyle pour les cultures des Andes préhispaniques et l'attrait qu'il exerçait notamment auprès des élites et des pouvoirs politiques pré-incas, il semble logique que les Incas aient choisi ce produit spécifique pour matérialiser leur domination sur le Chinchasuyu. D'autant que les réserves de spondyle étaient concentrées le long du littoral équatorien, au nord du *suyu*, une zone difficilement accessible à la veille de l'expansion impériale et plus encore après, une fois les routes incas établies et contrôlées par l'appareil administratif d'État (**Figure 104**). Il est probable qu'il ait existé une route terrestre pré-inca le long de la côte nord du Pérou, passant à travers le territoire Chimu puisque nous avons vu que ce dernier était approvisionné en coquillage depuis la région du golfe de Guayaquil. Nous avons de plus émis l'hypothèse[1188] que des marchands Chincha l'aient empruntée au cours de l'Intermédiaire Tardif et qu'ils aient été à l'origine de la circulation du *mullu* à cette époque jusque sur la côte sud du Pérou. Nous pensons que ce trafic s'est perpétué à l'époque inca, avec l'accord du pouvoir central, afin notamment d'approvisionner en offrandes les pèlerins se rendant dans le sanctuaire de Pachacamac, ainsi que le marché de Cusipata situé dans la capitale inca. Néanmoins, il est très probable que cette voie de circulation du *mullu* ait été supplantée au moment de l'établissement des Incas à Tumbes par la route terrestre de la montagne reliant la côte nord du Pérou et la côte sud de l'Équateur à la capitale inca[1189]. Les Incas installèrent en effet plusieurs sites dans le nord du Chinchasuyu afin de capter les spondyles et de prendre en charge leur acheminement vers Cusco. Un atelier identifié sur le site de Cabeza de Vaca, dans lequel ont été découverts des outils servant au travail des conques et des objets finis[1190], témoigne de la volonté inca de superviser de près les opérations de transformation du *mullu* avant son exportation vers le cœur impérial. Ils implantèrent également au moins deux sites, Mullupungu (dont nous pourrions traduire le nom par « porte du *mullu* »)[1191] et Mulluturu (dont nous pourrions traduire le nom par « amas de *mullu* »)[1192], dans la région de Tumipampa afin de contrôler l'accès aux spondyles des basses-terres tropicales d'Équateur[1193]. Cependant, ils ne parvinrent pas à établir

[1188] Toujours dans le Chapitre 3.
[1189] CAILLAVET, Chantal, *Op.cit.*, 1998, p. 76-78.
[1190] MORRIS, Craig et VON HAGEN, Adriana, *Op.cit.*, 173-174.
[1191] Nom construit à partir des termes quechuas *mullu* (qui désigne le spondyle) et *punku* (qui signifie « porte » ou « entrée »). Il évoque certainement un point d'accès au *mullu*. ITIER, César, *Dictionnaire quechua-français : suivi d'un lexique français-quechua*, Paris : Asiathèque - Maison des langues du monde, 2011, p. 163.
UNIVERSITÉ DE PARIS VIII. INSTITUT DE CULTURE ET LANGUES AMÉRINDIENNES et YARANGA VALDERRAMA, Abdon, *Dictionnaire quechua-français*, Paris : Université Paris VIII, 1973, p. 103.
[1192] Nom construit à partir des termes quechuas *mullu* (qui désigne le spondyle) et *turu* (qui signifie « faisceau » ou « amas »). ACADEMIA MAYOR DE LA LENGUA QUECHUA, *Diccionario quechua-español-quechua. qheswa-español-qheswa simi taqe*, Cusco : Municipalidad de Qosqo, 1995, p. 639.
[1193] MORRIS, Craig et VON HAGEN, Adriana, *Op.cit.*, p. 182.

un contrôle direct sur les chefferies côtières qui étaient en première ligne pour récolter les spondyles. Le travail des coquillages au sein de ces communautés avait probablement lieu dans le cadre du foyer, comme le suggèrent les vestiges découverts dans la zone de Salangone sur les sites de Salango[1194], Puerto Lopez, Machalilla[1195] et Agua Blanca[1196]. Cette situation donne tout son sens à la démarche inca de matérialisation de sa domination sur ce *suyu* et témoigne de l'ingénieuse stratégie de communication élaborée par le pouvoir central.

En effet, les Incas ne contrôlaient pas directement les chefferies côtières et des intermédiaires des hautes vallées occidentales d'Équateur[1197] se chargeaient du transfert des spondyles vers les sites impériaux de Cabeza de Vaca ou Tumipampa. Néanmoins, l'importation soutenue et de grande ampleur du *mullu* vers Cusco et les offrandes de figurines (confectionnés à partir de ce matériau) réalisées à travers l'empire lors des rites de Capacocha affirmaient le contraire. L'abondance de spondyles dans la capitale et leur utilisation dans un cadre rituel matérialisaient aux yeux des participants aux sacrifices d'enfants (qui prenaient part à de longues processions précédant ce point culminant du rituel) la capacité inca de se procurer ce coquillage sur lequel le pouvoir central exerçait (presque) un monopole. Grâce à ce cérémoniel ingénieux, les Incas exerçaient officiellement une domination symbolique et concrète sur les territoires éloignés du Chinchasuyu. Il est d'ailleurs possible que la capacité d'exploitation d'une ressource spécifique et à haute valeur ait suffit à symboliser la prise de possession et la domination impériale sur le *suyu* qui l'abritait, même lorsque celui-ci n'était pas totalement sous le contrôle des Incas. Il s'agissait là soit d'une considération propre à la pensée inca (dont un grand nombre de subtilités relatives à l'occupation, l'organisation et la possession d'un territoire nous échappent encore), soit d'une opération de communication habilement menée. Cette dernière possibilité fait écho à l'écart parfois constaté entre le discours officiel des Incas (enregistré par les chroniqueurs) et la réalité du terrain.

La captation du *mullu* du Chinchasuyu était relativement similaire à celle opérée par les Incas dans l'Antisuyu en ce qui concerne la coca, le dernier produit spécifique d'un quartier de l'empire qui servait au pouvoir central d'outil de légitimation et de communication.

[1194] BAUER, Daniel Eric, *Op.cit.*, p. 41.
[1195] MARTÍN, Alexander J., « Population Nucleation and Functional Interdependence in Prehistoric Coastal Ecuador », *Social Evolution & History*, 2017, Vol. 16, nº 2, p. 42-43.
[1196] TOPIC, John R., *Op.cit.*, 2013, p. 348.
[1197] SALOMON, Frank, *Op.cit.*, 1978, p. 986.

Figure 104. Voies potentielles de circulation du *mullu* depuis le nord-ouest du Chinchasuyu vers Cusco (Infographie : David Barreiro)

b. La coca de l'Antisuyu : une offrande populaire largement consommée

Contrairement au *mullu* dont l'usage était principalement réservé à l'élite impériale, la coca était un produit bien plus répandu au sein de la société inca. Elle était certainement pour partie fournie au pouvoir central par des partenaires d'échanges amazoniens intégrés au circuit économique inca. Sa culture à grande échelle sous la supervision du souverain inca ne débuta probablement qu'après la prise de possession par les troupes de Tupac Inca Yupanqui de territoires situés sur le versant oriental des Andes, une zone désignée le plus souvent par les chroniqueurs comme appartenant à l'Antisuyu. Les travaux de terrassement et d'irrigation alors entrepris par l'autorité impériale permirent d'augmenter drastiquement les capacités de production de coca de l'État[1198] (à l'image de l'importante entreprise d'extension de terrasses agricoles menée par le pouvoir inca à Gran Pajatén[1199]). Ce dernier devint alors maître d'une partie importante de ses sources d'approvisionnement. Cette évolution de la situation, difficilement appréhendable pour les chroniqueurs espagnols, amena J. Polo de Ondegardo à affirmer à tort que toutes les exploitations de coca (ou *cocales*) étaient la propriété de l'Inca et que le produit de ces fermes d'État était acheminé à Cusco[1200]. La coca était transportée vers la capitale par des caravanes de lamas ou à dos d'homme, très précautionneusement emballée dans des paniers en roseau recouverts de grandes feuilles afin d'éviter que les feuilles de coca, partiellement séchées au préalable, ne se réhumidifient en excès[1201].

Les flux soutenus de coca depuis l'Antisuyu vers la capitale impériale s'expliquent par l'usage important que faisait l'Inca de cette feuille très populaire au sein de la société inca. D'une part, la coca était utilisée dans de très nombreux rituels officiels réalisés à Cusco impliquant des offrandes, ce qui fit dire à Martin de Murúa qu'il y avait « peu de sacrifices

---

[1198] SAIGNES, Thierry, « De la filiation à la résidence : les ethnies dans les vallées de Larecaja », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 1978, Vol. 33, nº 5/6, p. 1176.

[1199] PIMENTEL GURMENDI, Victor et PIMENTEL SPISSU, Victor, *Op.cit.*, p. 81.

[1200] « *Y es lo bueno que el fiscal trabajó todo lo que pudo en probar que fuesen estas chácaras del Inca ; y los encomenderos, que no habían sido sino de los indios. De manera que cada uno probaba lo que no le convenía por no entender el negocio ; este fue otro género de tributo que daban al Inca. Porque en efecto, todas las chácaras de coca en todos los Andes* (territoire des Anti ou Ansiuyu) *tomó para sí, excepto algunos pedazuelos de caciques y camayos, que en todas las partes les dio, pero lo principal, todo se llevaba al Cusco.* », ONDEGARDO, Polo, *Op.cit.*, p. 110.

[1201] « *Cogida la hoja la secan al sol. No ha de quedar del todo seca, porque pierde mucho del verdor (que es muy estimado) y se convierte en polvo, por ser tan delicada. Ni ha de quedar con mucha humedad, porque en los cestos donde la echan para llevarla de unas partes a otras se enmohece y se pudre. Han de dejarla en un cierto punto que participe de lo uno y de lo otro. Los cestos hacen de cañas hendidas, que las hay muchas y muy buenas, gruesas y delgadas, en aquellas provincias de los Andis. Y con las hojas de las cañas gruesas, que son anchas más de una tercia y largas de más de media vara, cubren por fuera los cestos para que no se moje la cuca – que la ofende mucho el agua. Y con une cierto género de cáñamo, que también lo hay en aquel distrito, enredan los cestos.* », GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p. 572-573.

n'exigeant pas des offrandes de coca »[1202]. Cela se vérifie notamment dans le cas des sacrifices d'enfants accomplis par les Incas lors de la Capacocha, comme en atteste par exemple les analyses des cheveux des momies découvertes près du sommet du volcan Llullaillaco (Argentine)[1203]. Au-delà de la sphère politico-religieuse intra-cusquénienne, les habitants du Tahuantinsuyu qui avaient accès à la coca faisaient des offrandes de feuilles de coca mâchées le long des chemins ou au niveau des carrefours routiers[1204]. Le fait de réaliser ce type d'offrande en contexte de mobilité n'a rien d'étonnant puisque la coca était répandue parmi les individus empruntant les chemins, en raison de ses propriétés stimulantes et énergisantes[1205] connues depuis la période Précéramique par les populations de l'aire andine. Les individus concernés par des activités de port de charge, que ce soit dans le cadre de la *mit'a* ou de la pratique du commerce, appréciaient particulièrement le fait de mâcher ces feuilles qui leur permettaient de parcourir plus rapidement de longues distances en raison des temps de repos raccourcis qu'elle garantissait[1206]. Nous ne souhaitons pas réaliser ici un inventaire des nombreuses traces archéologiques pré-incas attestant du fait que les populations andines mâchaient des feuilles de coca bien avant l'émergence du pouvoir politique inca, ce travail de synthèse ayant déjà été accompli par d'autres[1207]. Concernant l'époque inca, nous nous contenterons d'évoquer, en dehors des cas de sacrifices liés à la Capacocha, la découverte par C. Hastorf de restes de feuilles de coca collés à un *tumi* dans la tombe d'un jeune homme inhumé sur le site d'Hatunmarca, à proximité du centre administratif de Hatun Xauxa[1208].

En dehors du cadre religieux, les feuilles de coca circulaient beaucoup au sein de l'empire car elles étaient distribuées aux travailleurs pendant les périodes de *mit'a*. Il s'agissait là d'un impératif pour le pouvoir central qui était lié aux tributaires par une relation de réciprocité. Les membres des communautés intégrées au Tahuantinsuyu ayant toujours fait usage de la coca, il est probable qu'ils auraient refusé de se mettre à la tâche sans cette contribution de la part de l'État. La coca étant nécessaire au bon déroulement de la *mit'a*, il incombait à l'Inca d'en fournir

[1202] « *Pocos sacrificios hacían en que no entrasen la coca, yerba preciada en todo este Reyno para sus deleites y regalos.* », MURÚA, Martín de., *Op.cit.*, p. 408.
[1203] WILSON, Andrew S., BROWN, Emma L., VILLA, Chiara, *et al.*, « Archaeological, radiological, and biological evidence offer insight into Inca child sacrifice », *Proceedings of the National Academy of Sciences of th United States of America*, 2013, Vol. 110, nº 33, p. 13323.
[1204] ACOSTA, Joseph de, *Op.cit.*, p. 242.
[1205] PLOWMAN, Timothy, « The Ethnobotany of Coca (Erythroxylum spp., Erythroxylaceae) », *Advances in Economic Botany*, 1984, Vol. 1, p. 62.
[1206] GARCILASO DE LA VEGA, Inca., *Op.cit.*, p. 573-574.
[1207] VALDEZ, Lidio M., TABOADA, Juan et VALDEZ, J. Ernesto, « Ancient Use of Coca Leaves in the Peruvian Central Highlands », *Journal of Anthropological Research*. 2015, Vol. 71, nº 2, p. 235-238.
[1208] HASTORF, Christine A., « Archaeological Evidence of Coca (Erythroxylum coca, Erythroxylaceae) in the Upper Mantaro Valley, Peru », *Economic Botany*, 1987, Vol. 41, nº 2, p. 297.

aux tributaires. En effet (comme nous l'avons vu dans le Chapitre 2), le souverain était tenu de pourvoir les travailleurs de tout ce dont ils avaient besoin pour l'accomplissement de leur mission. Le fait de mâcher des feuilles de coca revêt d'ailleurs encore aujourd'hui un fort aspect social dans les Andes[1209].

Il nous semble peu vraisemblable que l'Inca ait pu exercer un véritable monopole en ce qui concerne la coca. De plus, il est probable qu'elle ait également été cultivée dans les basses-terres du Chinchasuyu. Néanmoins, la coca est systématiquement associée à l'Antisuyu dans les sources ethno-historiques et dans la réalité environnementale andine, ce qui fait d'elle un véritable symbole de ce *suyu*. Celui-ci empiétait sur le territoire de *montaña* souvent désigné comme étant celui « des Antis », une zone de forêt pluviale d'altitude peu accueillante donnant sur le versant amazonien des Andes. Elle était habitée par des peuples mal connus, souvent considérés comme hostiles malgré l'existence d'un trafic relativement soutenu de produits des basses-terres tropicales vers le reste des territoires de l'aire andine depuis au moins l'Horizon Ancien. Certains de ces groupes amazoniens pourraient d'ailleurs avoir accepté les interactions économiques proposées par le pouvoir central inca, à l'image des Piros (évoqués dans le Chapitre 3).

Un parallèle évident avec le *mullu* du Chinchasuyu peut-être établi puisque, tout comme la côte équatorienne, l'Antisuyu d'où provenait la coca n'était pas totalement soumis à l'autorité impériale. Des échanges de produits divers avec les peuples du versant oriental des Andes (notamment dans le sud-est du Pérou) et des basses terres amazoniennes adjacentes (au nord de la Bolivie) avaient encore probablement lieu sous le règne de Tupac Inca Yupanqui. De plus, une partie de la coca alimentant Cusco puis le réseau économique interne au Tahuantinsuyu provenait certainement de terres cultivées par les Matsiguengua installés sur les rives de l'Urubamba. Ce peuple devait davantage s'apparenter à un partenaire d'échanges plutôt qu'à une communauté assujettie s'acquittant de la *mit'a*. Ces groupes amazoniens fournissaient néanmoins au pouvoir central le principal instrument de communication lui permettant d'affirmer sa domination totale d'un Antisuyu dont personne ne connaissait réellement les limites orientales. Seuls les souverains de Cusco et leurs *panaka* fréquentaient régulièrement cette région de l'empire lorsqu'ils se retiraient au sein des domaines impériaux qui leurs étaient réservés. Une fois encore, la captation d'un produit spécifique semblait suffire dans la pensée

[1209] ALLEN, Catherine J., « To Be Quechua: The Symbolism of Coca Chewing in Highland Peru », *American Ethnologist*, 1981, Vol. 8, nº 1, p. 159-161.

inca à façonner un monde dont la réalité conceptuelle reposait sur la seule exploitation des ressources.

L'aimant que constituait Cusco vis-à-vis des denrées et matériaux précieux ne se limitait pas aux quatre éléments présentés ci-dessus. Néanmoins, le statut de chacun d'entre eux et le choix d'exploiter des ressources d'une évidente portée symbolique permettait à l'Inca de démontrer aux populations du Tahuantinsuyu sa mainmise sur des territoires lointains dont il exploitait les richesses les plus emblématiques. Il pouvait de plus aisément les mettre à disposition des habitants de l'empire. Cela suffisait à faire du bronze à l'étain du Collasuyu, de l'obsidienne du Cuntisuyu, du *mullu* du Chinchasuyu et de la coca de l'Antisuyu des témoins matériels de la prise de possession symbolique et de la domination concrète de l'État sur l'ensemble des composantes d'un monde entièrement façonné par les Incas. Cette stratégie de communication matérielle n'est pas sans rappeler l'utilisation de l'iconographie propre aux élites de Chavin de Huantár. Ces dernières semblent en effet avoir intégré à leur mode de communication des concepts iconographiques fondés sur la représentation de denrées exotiques. La représentation de figures (relevant manifestement du domaine du sacré) manipulant ces produits pourrait avoir constitué une forme d'appropriation et de domination symbolique des territoires les abritant et des divinités locales. Il pourrait ainsi s'agir d'une affirmation de la supériorité des autorités religieuses de Chavin de Huantár. Si cela ne reste qu'une hypothèse, elle renforce néanmoins l'idée que les Incas héritèrent de pratiques andines anciennes, qu'ils s'approprièrent et adaptèrent aux besoins de leur politique impériale. Il est en tout cas intéressant de noter que leurs manifestations relevaient souvent du domaine économique. De la même façon, Cusco attirait d'autres matériaux qui servaient les intérêts du pouvoir central, notamment dans le cadre d'allégeances qui se négociaient, se prêtaient et se renouvelaient sans cesse au sein du centre politique, économique et religieux que constituait la capitale impériale.

B. Honorer par le don : Cusco ou le théâtre économique d'allégeances politiques

L'exploitation économique des ressources dispersées à travers le Tahuantinsuyu et des terres cultivables ou propices à l'aménagement de terrasses agricoles permettait à l'Inca de façonner le territoire impérial sur lequel il exerçait sa domination. Elle lui permettait de prendre symboliquement possession des quatre *suyu* qui le composaient et de s'attacher la force de travail que constituait l'immense population assujettie au fil de l'expansion impériale, ainsi que de renouveler périodiquement ces alliances asymétriques. Elle lui permettait également d'honorer les dieux et les forces supérieures qui peuplaient le monde inca au moyen d'offrandes précieuses. Il convient désormais d'étudier la façon dont cette exploitation des ressources et la logistique de production de biens précieux mise en place par l'Inca lui permettaient de séduire les élites locales et de nouer des alliances désirées par les notables concernés, qui servaient de figures d'autorité intermédiaire au service du pouvoir central.

Le modèle adopté par ce dernier, qui reposait notamment sur la redistribution à grande échelle de biens aux communautés intégrées sous son autorité, n'avait rien d'innovant. Il s'inscrivait dans la lignée des relations entre élites locales et populations qui prévalaient aussi bien dans les Andes septentrionales[1210] que méridionales[1211] au cours de l'Intermédiaire Tardif et au début de l'Horizon Tardif dans les régions non encore conquises par les Incas. Cette obligation de redistribution qui incombait au souverain correspondait à sa contribution à la relation de réciprocité instaurée entre lui-même et les *mit'ayuq* qui lui versaient un tribut en force de travail. La mobilisation de ces derniers au niveau local exigeait cependant que l'Inca s'attache également les *curacas* locaux, des figures d'autorité traditionnelles. Le pouvoir central instaura dans ce but un mécanisme liant directement et étroitement ces chefs locaux à la personne même de l'Inca : le don d'insignes de prestige officiels. Il s'agissait là de transposer la mission de « régaler », liée au domaine alimentaire (cf. Chapitre 4), à la strate sociale supérieure de la société constituée des élites politiques locales. Il était alors question de les séduire par des dons s'apparentant à des récompenses à haute valeur symbolique pour service rendu. Ce trafic de biens précieux s'inscrivait dans ce que T. D'Altroy et T. Earle qualifient « d'économie de prestige »[1212], un phénomène souvent cantonné à la stratégie impériale de

[1210] HASTORF, Christine A., *Op.cit.*, 1990, p. 285.
[1211] NIELSEN, Axel E., *Op.cit.*, 2013, p. 413.
[1212] D'ALTROY, Terence N. et EARLE, Timothy K., *Op.cit.*, 1985, p. 196.

circulation d'insignes de prestige réservés à l'élite (et dans lequel nous incluons les flux de ressources à haute valeur présentés précédemment).

1. L'Inca : créateur et unique pourvoyeur d'insignes de prestige officiels

La volonté inca de donner corps à la différenciation sociale entre les élites et la population au moyen d'objets manufacturés constituant des symboles définis par l'État[1213] n'a rien d'étonnant. Elle perpétue en effet des distinctions de statut préexistantes au sein de l'aire andine aux époques pré-incas. Elle repose notamment sur la pensée andine qui voit dans l'objet un intermédiaire essentiel aux relations sociales[1214]. À l'image des échanges réalisés dans le cadre du commerce amateur ou de la relation de réciprocité qui liait l'Inca et les *mit'ayuq*, l'établissement de connexions entre individus et de liens solides entre un être vivant et une entité politique passaient à l'Horizon Tardif par des transactions d'ordre matériel. Elles relevaient donc très souvent du domaine économique. C'est à travers des dons que le souverain cusquénien négociait l'allégeance concrète des *curacas* soumis par principe à son autorité, et c'est à travers d'autres dons qu'il entretenait leur fidélité[1215]. Ce processus s'apparente aux cadeaux envoyés par le souverain aux chefs des communautés ou des « provinces » convoitées par l'État inca afin de négocier une soumission pacifique[1216] et l'instauration d'une relation durable de vassalité. Pour contenter les élites, il était nécessaire de créer des emblèmes officiels à haute valeur symbolique qui leurs étaient réservés et servaient de marqueurs visibles d'un statut social élevé. Ce rôle incombait à deux types d'objets en particulier : les vêtements précieux et les ornements en or et en argent[1217]. Ce choix est lié au prestige traditionnellement

[1213] COSTIN, Cathy Lynne et EARLE, Timothy, « Status distinction and legitimation of power as reflected in changing patterns of consumption in late prehispanic Peru », *American Antiquity*, 1989, Vol. 54, n° 4, p. 711.
[1214] CUMMINS, Thomas B. F., *Op.cit.*, 2015, p. 182.
[1215] GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p. 557.
[1216] « *Ellos salian del Cusco con su gente y aparato de guerra y caminaban con gran concierto hasta cerca de don habian de ir y querian conquistar […]. Y sabiendo por el camino que habian de llevar y la órden con que habian de ir, enviábales mensajeros propios, con los cuales les enviaba decir quel queria tenerlos por parientes y aliados, por tanto, que con buen ánimo y corazon alegre, saliesen á lo recebir y recibirlo en su provincia, para que en ella le sea dada la obediencia, como en las demás ; y por que lo hagan con voluntad, enviaba presentes á los señores naturales.* », CIEZA DE LEÓN, Pedro de, *Op.cit.*, p. 65-66.
[1217] « *Ynga Yupangue mandó juntar los caciques e señores que en todo lo ya dicho le habían hecho servuco ; e pareciéndoles que era justo hacerles algunas mercedes e darles algún contentamiento, e siendo ansí juntos, dióles e repartióles muchas joyas de oro e plata, que mediante aquel tiempo que en la obra estuvieron, él había mandado labrar. E ansimismo, les dio cada dos vestidos de las ropas de su vestir* », BETANZOS, Juan de, *Op.cit.*, p. 96.

associé au textile et au métal dans l'aire andine à l'époque préhispanique[1218]. Les Incas procédèrent ainsi à une sorte de fusion de deux traditions très anciennes.

La première concernait la pratique de l'orfèvrerie, très développée dans les Andes septentrionales depuis l'Horizon Ancien, comme en témoignent les objets en or découverts dans une tombe à Chongoyape (province actuelle de Chiclayo), dont le décor présente des motifs typiques de la culture Chavin[1219]. Des figurines de jaguar en or (dont la provenance est incertaine) ont également été associées à cette culture, bien qu'elles pourraient également avoir été façonnées par des artisans Mochica[1220]. En effet, la découverte de nombreux éléments de parure en or et en argent sur le site de Loma Negra (vallée de Piura)[1221] témoignent de la grande maitrise métallurgique de ces derniers (**Figure 105**). Les artisans Chimu héritèrent manifestement de ce savoir-faire (**Figure 106**), bien qu'ils aient privilégié l'utilisation d'un alliage cuivre-argent-or plutôt que le traditionnel alliage cuivre-or des Mochica[1222]. Les peuples de la côte nord du Pérou se distinguaient ainsi des populations appartenant à la culture La Tolita-Tumaco (Équateur et Colombie) qui brillaient quant à elles dans le travail d'un alliage or-platine caractéristique de leur production[1223]. La pratique de l'orfèvrerie était ainsi véritablement traditionnelle dans les Andes septentrionales et servait notamment à confectionner des ornements précieux (de nez et d'oreille) qui revêtaient un important aspect symbolique, aussi bien pour les vivants que pour les morts[1224]. Ce genre de considération à l'égard des ornements métalliques était aussi présent plus au sud, à l'image des parures de cou constituées de deux demi-lunes superposées chères aux Colla[1225], dont les élites conservèrent l'usage après la conquête de la région du lac Titicaca par les Incas[1226].

[1218] DEMARRAIS, Elizabeth, CASTILLO, Luis Jaime et EARLE, Timothy, *Op.cit.*, 1996, p. 28-29.
[1219] LOTHROP, Samuel K., « Gold Artifacts of Chavin Style », *American Antiquity*, 1951, Vol. 16, nº 3, p. 227-233.
[1220] LECHTMAN, Heather, PARSONS, Lee A. et YOUNG, William J., « Seven Matched Hollow Gold Jaguars from Peru's Early Horizon », *Studies in Pre-Columbian Art and Archaeology*, 1975, nº 16, p. 7-14.
[1221] SCHORSCH, Deborah, « Silver-and-Gold Moche Artifacts from Loma Negra, Peru », *Metropolitan Museum Journal*, 1998, Vol. 33, p. 110-115.
[1222] LECHTMAN, Heather, « Andean Value Systems and the Development of Prehistoric Metallurgy », *Technology and Culture*, 1984, Vol. 25, nº 1, p. 22-24.
[1223] SCOTT, David A., « The La Tolita-Tumaco Culture: Master Metalsmiths in Gold and Platinum », *Latin American Antiquity*, 2011, Vol. 22, nº 1, p. 65-95.
[1224] LECHTMAN, Heather, « The Significance of Metals in Pre-Columbian Andean Culture », *Bulletin of the American Academy of Arts and Sciences*, 1985, Vol. 38, nº 5, p. 15.
[1225] HORTA TRICALLOTIS, Helena, « The Chin Adornment of the Highland Lords as a Symbol of Historical Continuity and Ethnic Emblem in the Southern Andes (500-1600 AD) », *Chungara, Revista de Antropología Chilena*, 2016, Vol. 48, nº 3, p. 366-367.
[1226] HUAMAN POMA DE AYALA, Felipe, *Op.cit.*, tome 2, p. 147, 153, 169, 248, 270, 277 et 293.

Figure 105. Ornement de nez (6,7 x 10,8 x 1,3 cm), or, culture Mochica, découvert sur le site de Loma Negra (Pérou), Intermédiaire Ancien, MET

Figure 106. Ornements d'oreille (diamètre : 13,5 cm), or, culture Chimu, Intermédiaire Tardif, MET

Figure 107. Tunique (108,5 x 109 cm), culture Huari, Horizon Moyen, MET

Figure 108. Coiffe (12,7 x 43,8 cm), laine de camélidé, culture Tiahuanaco, Horizon Moyen, MET

Néanmoins une autre tradition, davantage tournée vers la production textile, semble avoir caractérisé les cultures des Andes centrales et méridionales. La découverte de nombreux vestiges textiles Paracas[1227], Nasca[1228], Chancay[1229], Huari[1230] et Tiahuanaco[1231], ainsi qu'au sein des territoires plus méridionaux du Chili et de l'Argentine aux époques pré-incas[1232], témoigne d'une maitrise répandue des techniques de tissage, notamment dans un but vestimentaire (**Figures 107 et 108**). Si la laine de camélidé semble avoir constitué le matériau privilégié dans la *Sierra*, le coton dominait dans les basses-terres, sans pour autant que cette distinction soit systématique[1233]. L'importance de l'*unku* (la tunique constituant le vêtement le plus répandu) était telle dans cette zone de l'aire andine que des géoglyphes et des peintures rupestres en représentant animaient le paysage le long du *río* Loa (région Tarapacá, Chili)[1234].

Ce prestige des ornements et des vêtements précieux fut mis à profit par les souverains cusquéniens dans le processus de séduction des *curacas*[1235]. L'Inca en restreignit très fortement l'accès et établit des règles de circulation strictes les concernant afin de renforcer la valeur symbolique de ces insignes. Ainsi, P. Sarmiento de Gamboa[1236] et J. de Betanzos[1237] s'accordent

[1227] CONKLIN, William J., « Structure as Meaning in Andean Textiles », *Chungara, Revista de Antropología Chilena*, 1997, Vol. 29, nº 1, p. 110.
[1228] POLLARD ROWE, Ann, « A Late Nasca Derived Textile with Tapestry Medallions », *Bulletin of the Detroit Institute of Arts*, 1979, Vol. 57, nº 3, p. 117.
[1229] VREELAND, James, « Ancient Andean Textiles: Clothes for the Dead », *Archaeology*, 1977, Vol. 30, nº 3, p. 172.
[1230] HOOBLER, Ellen, « My Kingdom in a Hat: Identity Woven into a Four-Cornered Wari Hat from Ancien Peru », *The Journal of the Walters Art Museum*, 2018, Vol. 73, p. 53-55.
[1231] OAKLAND RODMAN, Amy et CASSMAN, Vicky, « Andean Tapestry: Structure Informs the Surface », *Art Journal*, 1995, Vol. 54, nº 2, p. 33.
[1232] AGÜERO P., Carolina, « Fragmentos para armar un territorio. La textilería en Atacama durante los períodos Intermedio Tardío y Tardío », *Estudios Atacameños*, 2000, nº 20, p. 26.
HORTA TRICALLOTIS, Helena, « Estudio iconográfico de textiles arqueológicos del valle de Azapa, Arica », *Chungara, Revista de Antropología Chilena*, 1997, Vol. 29, nº 1, p. 81-108.
LÓPEZ CAMPENY, Sara M., « L. Tecnología, iconografía y ritual funerario. Tres dimensiones de análisis de los textiles formativos del sitio Punta de la Peña 9 (Antofagasta de la *Sierra*, Argentina) », *Estudios Atacameños*, 2000, nº 20, p. 32.
RENARD, Susana F., « Objetos textiles, pasos y caminantes trasandinos: Piezas similares y rasgos comunes en textiles arqueológicos de Argentina y Chile », *Estudios Atacameños*, 1997, nº 14, p. 29.
[1233] KEATINGE, Richard W., « The Pacatnamú Textiles », *Archaeology*, 1978, Vol. 31, nº 2, p. 30-41.
TAKIGAMI, Mai K., SHIMADA, Izumi, SEGURA, Rafael, *et al.*, « Assessing the Chronology and Rewrapping of Funerary Bundles at the Prehispanic Religious Center of Pachacamac, Peru », *Latin American Antiquity*, 2014, Vol. 25, nº 3, p. 326.
[1234] CASES, Bárbara et MONTT, Indira, « Las túnicas rupestres pintadas de la cuenca media y alta del Loa vistas desde Quillagua (Norte de Chile) », *Chungara, Revista de Antropología Chilena*, 2013, Vol. 45, nº 2, p. 249-275.
[1235] BETANZOS, Juan de, *Op.cit.*, p. 213-214.
[1236] « *Y a estos curacas daba de su mano criados, mujeres, chácaras, por cuenta y razón que, aunque eran curacas, no tenían licencia de tomar por su autoridad cosa ninguna, so pena de muerte, sin expresa licencia del inca.* », SARMIENTO DE GAMBOA, Pedro, *Op.cit.*, p. 134.
[1237] « *(Pachacútec Inca Yupanqui) Ordenó y mandó que ningún cacique en toda la tierra, por señor que fuese, no pudiese vestir ni traer ropa fina, ni pluma, ni andas preciadas, ni ataduras en los zapatos de lana, sino de cabuya, si no fuese que la tal ropa o plumaje o andas le hubiese dado el Ynga por sus servicios ; y el que ansí lo trujese, no le siendo hecha merced de ello, muriese por ello, y cualquier orejón que le topase con ello por la tierra, allí*

sur le fait que seul le souverain de Cusco pouvait offrir ces objets très particuliers aux *curacas* les plus méritants, ainsi qu'à ses parents[1238]. Ceux-ci ne pouvaient en disposer que s'ils les avaient reçus de la main ou de la part de l'Inca[1239], sous peine de mort en cas de désobéissance à cette règle qui faisait office de loi incontournable.

Cette injonction, si elle contribuait à augmenter le prestige lié à ces insignes officiels, était également un levier stratégique pour le pouvoir central. En effet, ces dons ne pouvaient avoir lieu que dans deux cadres : soit lorsque les délégations de chaque communauté se rendaient à Cusco (par exemple pour célébrer la fête de l'Inti Raimi), soit lorsque le souverain cusquénien ou ses représentants voyageaient à travers l'empire et inspectaient les territoires conquis. Dans les deux cas, le cérémoniel autour de la remise des présents, un acte hautement symbolique au caractère nécessairement public, mettait l'Inca dans une position d'autorité et de supériorité évidente. Le vassal était honoré par le don du souverain tout puissant, mais c'est bien l'allégeance qu'il prêtait ou renouvelait en acceptant ces présents qui était exprimée. Recevoir des ornements d'oreille[1240] ou des vêtements était un moment important pour les *curacas*. Cela pourrait même avoir constitué pour certains chefs de communautés modestes le couronnement de leur action en tant qu'administrateur et représentant de l'autorité impériale. Cette transaction à sens unique, souvent désignée par les chroniqueurs comme une récompense, venait de plus renforcer le statut du receveur aux yeux de sa communauté. Il s'agit d'un élément qui ne doit pas être négligé puisque la légitimité du chef dans les sociétés andines passait par des actes ou des symboles bien précis, de l'ordre du rituel. L'ubiquité du pouvoir inca au sein du Tahuantinsuyu faisait de ces dons un élément incontestable de reconnaissance du mérite des sujets récompensés, qui leur permettait de pérenniser leur position et leur statut social.

L'importance que revêtait le fait de posséder de tels symboles devait être centrale pour les membres des élites de l'empire, qui aspiraient à la reconnaissance des populations qu'ils administraient et à s'élever socialement au sein de la classe supérieure de la société, afin d'un jour peut-être faire partie du cercle très fermé des conseillers de l'Inca. Les individus

donde le topase, le ahorcase a fin de que no hubiese igualdad u fuesen conocidos los vasallos y no quisiesen ser iguales a los señores del Cusco. », BETANZOS, Juan de, *Op.cit.*, p. 42.

[1238] « *el Inca distribuía gran número della (la ropa) así entre la gente de guerra, como entre sus deudos y parientes* », ONDEGARDO, Polo, *Op.cit.*, p. 172.

[1239] « *Visitaba (Tupac Inca Yupanqui) por sus gobernadores el reino de Chile cada dos, tres años. Enviaba mucha ropa fina y preseas de su persona para los curacas y sus deudos* », GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p. 557.

[1240] Ces ornements spécifiques, marqueurs d'un statut social très élevé dans la société inca, donnèrent leur nom aux *orejones* qui furent désignés par les conquérants espagnols par un terme se rapportant à la déformation du lobe d'oreille consécutive au port de ces éléments de parure.

n'appartenant pas au groupe familial, même élargi, du souverain de Cusco et accédant à ce genre de position devaient être rares, par crainte d'une tentative de renversement de la lignée en place à la tête du Tahuantinsuyu. Néanmoins, les récompenses reçues de la part de l'Inca devaient également constituer des motifs de rivalité entre *curacas* qui servaient les intérêts de l'État. En effet, la mise en compétition implicite opérée par le pouvoir central incitait les chefs locaux à servir du mieux qu'ils pouvaient leur souverain afin de recevoir des récompenses à la hauteur de leur action. Ces dernières leur conféraient une place importante parmi les diverses communautés qui pouvaient cohabiter dans une même région. Elles pouvaient d'ailleurs servir à privilégier volontairement leur autorité au détriment d'autres chefs locaux sur lesquels ils avaient alors l'ascendant, et constituaient donc un levier stratégique à disposition de l'Inca.

La circulation extrêmement encadrée de ces insignes de prestige servait les intérêts de ce dernier puisqu'elle contribuait à la stabilisation et la pérennisation du système politique inca en fidélisant les *curacas* qui servaient de représentants et d'administrateurs locaux. De plus, leur production requérait des investissements limités de la part de l'État inca qui, grâce à l'instauration de règles simples et à l'emploi d'une main d'œuvre qualifiée, disposait d'un outil politique très puissant et particulièrement rentable du point de vue économique.

2. Logistique impériale de production des insignes de prestige

La nature des insignes de prestige confectionnés et leur valeur symbolique élevée impliquaient un contrôle étroit de l'État inca tout au long de la chaine de production jusqu'à leur mise en circulation selon des modalités propres à chaque type d'insigne. Leur production requérait donc une logistique particulière, propre à chaque secteur d'activité, ce qui explique que les textiles précieux et les ornements d'or et d'argent furent fabriqués séparément et circulèrent différemment au sein du Tahuantinsuyu.

a. L'orfèvrerie d'État : circuit d'approvisionnement des ateliers impériaux

Les ornements en minerais précieux qui composaient les parures des membres de l'élite dirigeante de l'empire exigeaient concrètement un approvisionnement soutenu et régulier en or et en argent des ateliers impériaux. Le fait que ces métaux semblent avoir été majoritairement

acheminés vers la capitale inca plaide pour une présence de ces ateliers à proximité de Cusco, un point sur lequel nous reviendrons par la suite.

Comme nous l'avons vu dans le Chapitre 3, plusieurs lois contribuaient à cet afflux de minerais précieux vers le cœur de l'empire. Ainsi, une loi réservait l'usage de l'or et de l'argent à l'Inca et au Soleil. Une autre interdisait de faire sortir de Cusco l'or et l'argent qui y étaient acheminés. La suivante exigeait que l'on se présente toujours devant l'Inca avec un cadeau et, enfin, la dernière permettait aux « marchands de l'Inca » de préempter l'or et l'argent qui circulaient sur les marchés communs tenus par des marchands amateurs. L'action croisée de ces différentes règles officielles, combinée à l'attractivité de Cusco et au désir qui animait les *curacas* de surenchérir en matière de présents, explique que des flux considérables de métaux précieux alimentaient les entrepôts de la capitale impériale. L'importation de grandes quantités d'or venues d'Amazonie, potentiellement acquises auprès de partenaires d'échange locaux, suggère qu'un éventuel commerce extérieur aurait également été tourné vers l'acquisition de métaux précieux.

Figure 109. Localisation des mines d'argent de Porco et de Potosi (Collasuyu) et des mines d'or de Vilcabamba (Chinchasuyu), Carabaya, Chuquiago et Tarapaca (Collasuyu) citées par les chroniqueurs (Infographie : David Barreiro)

Néanmoins, tandis que des exploitations de petite et moyenne envergure ont pu fleurir localement[1241] sous l'impulsion des *curacas* qui souhaitaient offrir au souverain cusquénien de quoi parer les temples du Soleil, certaines des mines les plus riches du Tahuantinsuyu étaient bel et bien exploitées sous le contrôle direct du pouvoir central (**Figure 109**). Si les mines d'argent de Chincha et Quito sont vantées par Francisco de Jerez[1242], tout comme les mines d'or de Vilcabamba par Bernabé Cobo[1243], les plus célèbres restent celles de Porco et de Potosi, riches en argent. J. de Acosta affirme cependant que les Incas ignoraient l'existence des mines de Potosi et que seuls les Espagnols les exploitèrent lors de la période coloniale[1244]. Quoiqu'il en soit, ce sont bien les mines voisines de Porco qui nous renseignent le mieux sur les investissement consentis par les Incas dans le cadre des exploitations minières d'État. Les installations impériales à Porco, relativement modestes, démontrent tout de même la volonté des Incas d'imposer leur présence au niveau local et de contrôler l'ensemble de la chaîne opératoire autour du gisement (**Figure 110**). Elles comprennent notamment le site de Jalantaña[1245], considéré comme un centre administratif en raison des quelques structures entièrement construites en pierre qui y furent découvertes, contrastant avec les murs d'adobe caractérisant les autres sites. Le bâtiment le mieux préservé présente des niches trapézoïdales caractéristiques de l'architecture inca et des tessons de céramique inca provinciale. Le mauvais état de préservation du site ne permet pas de se faire une idée précise de son organisation. Il était installé au nord du *cerro* Huayna Porco, sur la rive est du *río* Todos Santos. Plus à l'ouest, le site de Huayrachinas[1246] fut baptisé ainsi en raison des vestiges d'au moins vingt fours (ou *huayrachinas*) qui s'y trouvent encore. Ces structures servaient à fondre le métal et étaient alimentées en oxygène par le vent qui souffle fort en altitude, ce qui explique leur implantation au sommet d'une crète. Nous ne souhaitons pas entrer dans le détail de leur fonctionnement puisque ce n'est pas le propos de notre étude (nous renvoyons le lecteur intéressé vers les

[1241] CIEZA DE LEÓN, Pedro de, *Op.cit.*, p. 57-58.
[1242] « *La plata sacan en la Sierra con poco trabajo […] ; y en Guito y Chincha hay las mayores minas.* », JERÉZ, Francisco de, *Op.cit.*, p. 66.
[1243] « *Los caciques (de Vilcabamba), para más contentar al Inca y ganar su gracia, le dijeron que tenían que darle una Sierra toda de plata fina y unas muy ricas minas de oro. El Inca se holgó mucho deste ofrecimiento ; envió algunos de los suyos á que viesen si esto era así y trujesen por muestra algún oro y plata. Fueron con presteza y hallaron que la riqueza de las minas era mucho mayor de lo que se lo habían pintado al Inca, á quien trujeron muchas cargass de oro y plata, de que él se alegró sobremanera. Detúvose allí más tiempo, haciendo que le sacasen cantidad de oro y plata.* », COBO, Bernabé, *Op.cit.*, p. 160-161.
[1244] ACOSTA, Joseph de, *Op.cit.*, p. 163.
[1245] VAN BUREN, Mary et PRESTA, Ana María, « The Organization of Inka Silver Production in Porco, Bolivia », dans : *Distant Provinces in the Inka Empire. Toward a Deeper Understanding of Inka Imperialism*, sous la direction de MALPASS, Michael A. et ALCONINI, Sonia, Iowa City : University of Iowa Press, 2010, p. 182-183.
[1246] *Ibid.*, p. 183.

travaux récents approfondissant cette question[1247]). Nous notons la présence de *qollqa* (30 circulaires et 15 rectangulaires) sur le site, qui servaient peut-être à entreposer la nourriture des artisans spécialisés. Deux complexes résidentiels ont également été identifiés, il s'agit des sites de Cruz Pampa et Uruquilla, qui semblent avoir été utilisés à l'époque coloniale[1248]. Enfin, le site 80 (situé au nord-est de celui de Huayrachinas) abritait trois structures rectangulaires qui pourraient avoir servi au raffinage de petites quantités d'argent, sans que cela soit certain en raison du peu de matériel archéologique qu'elles contenaient. Le peu de matériel découvert sur l'ensemble des sites énumérés suggère une possible occupation temporaire, organisée de manière saisonnière[1249].

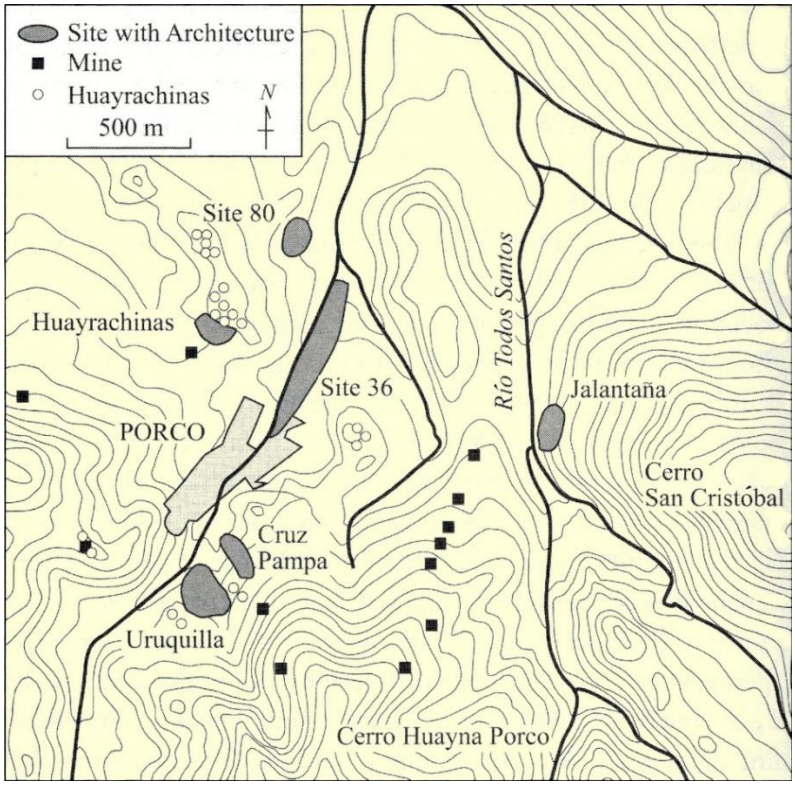

Figure 110. Installations incas à proximité des mines de Porco

(source : VAN BUREN, Mary et PRESTA, Ana María, « The Organization of Inka Silver Production in Porco, Bolivia », dans *Distant Provinces in the Inka Empire*, p. 182)

[1247] VAN BUREN, Mary et MILLS, Barbara H., « Huayrachinas and Tocochimbos: Traditional Smelting Technology of the Southern Andes », *Latin American Antiquity*, 2005, Vol. 16, nº 1, p. 3-25.
TÉREYGEOL, Florian et CRUZ, Pablo, « Metal del viento. Aproximación experimental para la comprensión del funcionamiento de las wayras andinas », *Estudios Atacameños*, 2014, nº 48, p. 39-54.
[1248] VAN BUREN, Mary et PRESTA, Ana María, *Op.cit.*, p. 183-184.
[1249] VAN BUREN, Mary et WEAVER, Brendan J. M., « Contours of Labor and History : A Diachronic Perspective on Andean Mineral Production and the Making of Landscapes in Porco, Bolivia », *Historical Archaeology*, 2012, Vol. 46, nº 3, p. 84.

S'il est pour l'heure difficile d'identifier formellement les travailleurs affectés sur l'exploitation minière de Porco, il est en revanche aisé de comprendre l'intérêt de cette implantation étatique diversifiée. La réalisation sur place des opérations de fonte et de raffinage de l'argent extrait permettait d'optimiser le transport des matériaux bruts, tandis que l'absence de sites dédiés à la production d'objets finis plaide en faveur d'une exportation de lingots d'argent vers des ateliers centralisés et directement contrôlés par le pouvoir central[1250]. Ces atelier, évoqués plus haut, pourraient s'être concentrés autour de Cusco dans des villages spécifiquement dédiés à l'orfèvrerie. Si aucun élément archéologique ne permet de l'attester, M. Rostworowski a relevé une mention à ce sujet dans le document officiel autorisant la cession de l'*encomienda* de Chincha à Hernando Pizarro[1251]. Elle concerne la présence d'orfèvres Chincha installés en dehors du territoire côtier, et plus précisément à proximité de la capitale impériale dans la « paroisse de Santiago ». S'il s'agit évidemment d'un indice relativement mince, cette implantation pourrait expliquer les flux d'or et d'argent manifestement dirigés vers Cusco, qui viendraient alimenter les artisans spécialisés en charge de la confection des ornements précieux servant d'insignes de prestige. Il est probable que d'autres groupes d'orfèvres (notamment originaire de la province Chimu) aient été déplacés vers la capitale impériale dans ce but. D'autres enclaves similaires ont pu être installées en dehors de la région cusquénienne, comme à Curamba dans le Chinchasuyu[1252]. Ce site revêtait en effet une grande importance car il abritait des zones de four et d'activités métallurgiques[1253], ainsi qu'un *ushnu* monumental.

Il est d'ailleurs possible qu'une distinction ait été opérée dans la destination des objets réalisés par les orfèvres de la région de Cusco et ceux rassemblés plus loin dans le Tahuantinsuyu. Pedro Pizarro nous rapporte ainsi que, lors de son passage près de Curamba (**Figure 111**), une partie de la production des orfèvres locaux était destinée à rejoindre Trujillo afin de permettre la fondation d'un temple[1254]. Nous ne sommes pas en mesure à l'heure actuelle de déterminer si les insignes de prestige que constituaient les ornements et les éléments de parure en or et en argent étaient exclusivement produits dans la région de Cusco ou si les ateliers concernés par leur réalisation étaient dispersés à travers l'ensemble du territoire impérial.

[1250] VAN BUREN, Mary et PRESTA, Ana María, *Op.cit.*, 2010, p. 191.
[1251] ROSTWOROWSKI DE DIEZ CANSECO, Maria, *Etnía y Sociedad : Costa Peruana Prehispánica*, Lima : Instituto de Estudios Peruanos, 1977, p. 234.
[1252] MATOS MENDIETA, Ramiro et BARREIRO, José (dir.), *Op.cit.*, 2015, p. 77.
[1253] VETTER PARODI, Luisa, PETRICK CASAGRANDE, Susana, HUAYPAR VASQUEZ, Yezeña, *et al.*, « Los hornos metalurgicos del sitio Inca de Curamba (Peru): estudio por DRX, espectroscopia Mössbauer y datacion por métodos de luminiscencia », *Bulletin de l'Institut français d'études andines*, 2008, Vol. 37, nº 3, p. 459-461.
[1254] PIZARRO, Pedro, *Op.cit.*, p. 85.

Néanmoins, les concentrations de minerais précieux sous une forme brute attestées à très grande échelle à Cusco et Sacsayhuaman par les observateurs de la conquête espagnole du Pérou témoignent d'une activité soutenue des orfèvres d'État dans le cœur de l'empire. Elle devait être liée à la fois à l'ornementation des édifices importants de la capitale et à l'approvisionnement du pouvoir central en insignes de prestige que l'Inca pouvait distribuer aux *curacas* qui se rendaient à Cusco à l'occasion des incontournables célébrations qui ponctuaient le calendrier religieux inca. De plus, la symbolique associée à l'or et l'argent renvoyait directement à la cosmologie inca, dans laquelle l'or correspondait à la sueur du Soleil et l'argent aux larmes de la Lune[1255]. Ces matériaux étaient donc également liés à l'Inca et à la Coya, qui résidaient à Cusco, ce qui explique que les activités liées à l'orfèvrerie aient pu être concentrées autour de la capitale impériale.

Figure 111. Colline (à gauche) abritant les nombreux fours de fondeurs et surplombant la place centrale du site de Curamba, Chinchasuyu (crédits photo : David Barreiro)

[1255] LECHTMAN, Heather, *Op.cit.*, 1984, p. 14.

La question d'une centralisation totale ou partielle de la production des insignes de prestige en métal nous semble légitime. Elle ne se pose pas en revanche en ce qui concerne ceux issus de l'industrie textile, qui n'avait pas de lien symbolique aussi direct avec les plus hauts personnages de l'État inca. Les vêtements précieux étaient donc produits en de nombreux endroits du Tahuantinsuyu (parfois loin de la capitale impériale) mais toujours sous la supervision du pouvoir central.

b. L'industrie textile impériale et la circulation des qumpi

Plus encore que les ornements en or et en argent qui attirèrent les convoitises espagnoles, les vêtements précieux constituaient des insignes de prestige extrêmement prisés des élites du Tahuantinsuyu. Le choix du pouvoir central de promouvoir ce genre d'objet dans le cadre de son opération de séduction des *curacas* et de pérennisation de l'engagement de ces derniers envers l'État inca n'avait rien d'étonnant. La production de textiles devait en effet se situer au deuxième rang des activités économiques[1256] à l'échelle de l'empire, puisque les effectifs de *mit'ayuq* impliqués dans le travail de la laine et du coton étaient extrêmement importants. Il faut garder en mémoire que le tissage est la seule mission à laquelle étaient affectées les femmes, qui constituaient la moitié des tributaires au service de l'Inca. Ce dernier disposait de plus d'abondantes quantités de laine, provenant des immenses troupeaux de camélidés domestiqués évoluant à haute altitude, particulièrement dans les Andes méridionales[1257], et de coton, dont la culture était répandue dans les basses-terres chaudes de l'empire. Maitrise des techniques de filage et de tissage par une grande partie de la population assujettie, profusion des matériaux bruts dont les sources étaient contrôlées par l'État, tout était réuni pour rendre l'activité textile extrêmement productive et donc profitable pour le pouvoir inca.

Un autre argument de poids en faveur de la mise en valeur de vêtements comme insignes de prestige résidait dans leur fonction. Destinés à être portés (voire exhibés) en public, les vêtements constituaient un marqueur statutaire et identitaire évident[1258]. La variété des couleurs, des motifs et des matériaux qui les caractérisaient permettait aux membres de l'élite de rivaliser dans leur quête de prestige (**Figures 112 à 115**). Certains vêtements offerts par le souverain

[1256] MORRIS, Craig et VON HAGEN, Adriana., *Op.cit.*, 2011, p. 98.
[1257] D'ALTROY, Terence N., *Op.cit.*, 2015, p. 108.
D'ALTROY, Terence N., WILLIAMS, Veronica I. et LORANDI, Ana Maria., *Op.cit.*, 2007, p. 120.
[1258] PHIPPS, Elena, « Inka Textile Traditions and Their Colonial Counterparts », dans : *The Inka Empire: A Multidisciplinary Approach*, sous la direction de SHIMADA, Izumi, Austin : University of Texas Press, 2015, p. 201.

cusquénien provenaient d'ailleurs de sa garde-robe personnelle[1259], ce qui devait encore augmenter la valeur symbolique de ces objets. Ces derniers pouvaient être confectionnés à partir de matériaux particulièrement rares (comme par exemple des ailes de chauve-souris[1260]) et exotiques (à l'image des très colorées plumes des basses terres amazoniennes[1261]).

Ils devaient donc exercer un attrait puissant sur les membres des hautes sphères de l'empire qui était aisément compréhensible. D'autant qu'en dehors du fait qu'elles étaient exemptées du tribut en force de travail et qu'elles étaient les représentantes de l'autorité impériale, les élites ne disposaient que de ces insignes de prestige pour exprimer matériellement leur position supérieure au sein de la hiérarchie sociétale modifiée par les Incas. De plus, dans un souci de centralisation des ressources au sein de chaque province, l'Inca privilégiait souvent une figure d'autorité parmi les différents chefs locaux d'une même région. En privant d'insignes de prestige, notamment de vêtements précieux, les rivaux d'hier de ce *curaca*, le souverain cusquénien contribuait à affaiblir leur position dans le paysage politique local jusqu'à ce que le nouveau représentant de l'administration impériale apparaisse comme la seule figure d'autorité reconnue. Il tirait une grande partie de sa légitimité des symboles matériels d'appartenance à la classe dirigeante du Tahuantinsuyu qu'il arborait en public[1262]. Loin de toute superficialité, les populations préhispaniques des Andes étaient sensibles au pouvoir de l'objet. Celui-ci représentait en effet la capacité qu'avait un dirigeant à assurer la continuité de l'approvisionnement de sa communauté en biens et denrées divers grâce à une habileté politique et administrative officiellement reconnue par l'autorité absolue de l'empire, l'Inca.

[1259] BETANZOS, Juan de, *Op.cit.*, p. 96.
GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p. 557.
[1260] MORRIS, Craig et VON HAGEN, Adriana, *Op.cit.*, 2011, p. 98.
[1261] MURÚA, Martín de., *Op.cit.*, p. 407.
[1262] MURRA, John Victor, « Cloth and Its Functions in the Inca State », *American Anthropologist*, 1962, Vol. 64, n° 4, p. 722.

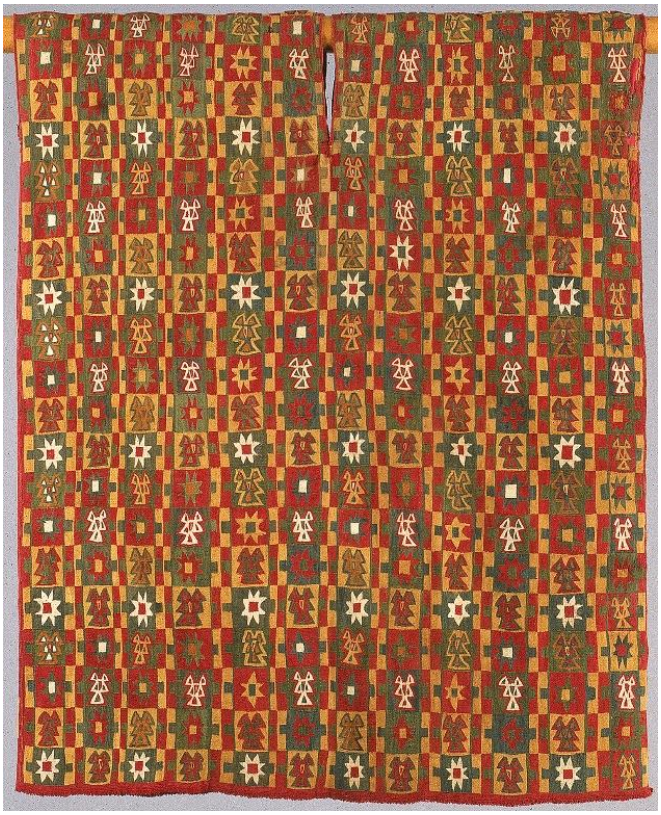

Figure 112. *Unku* inca (75,6 x 94 cm), laine de camélidé et coton, Horizon Tardif, MET

Figure 113. *Unku* inca (73,7 x 88,9 cm), laine de camélidé et coton, Horizon Tardif, MET

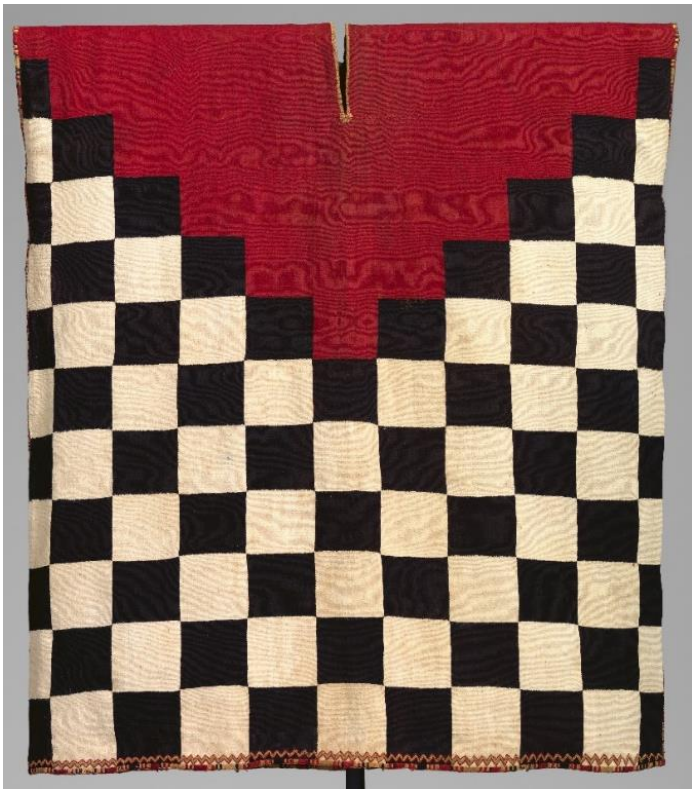

Figure 114. *Unku* inca (52,4 x 41,9 cm), laine de camélidé, Horizon Tardif, MET

Figure 115. *Unku* inca (106,7 x 72,4 cm), coton et plumes, Horizon Tardif, MET

Les vêtements en question n'avaient rien à voir (en matière de motifs ornementaux et de couleur de la laine) avec ceux portés quotidiennement par l'ensemble de la population. En effet, si l'uniformisation esthétique des vêtements portés n'était pas de mise à l'échelle de l'empire, ceux de la population générale partageaient tous une caractéristique commune : leur sobriété. Pas de motifs extravagants, pas de matériaux exotiques ou raffinés, peu de couleurs… C'est notamment ce que nous constatons grâce au matériel archéologique issu des cimetières de Camarones-9 et d'Azapa-15 (région d'Arica, Chili), datés de l'époque inca[1263]. Plus d'une centaine d'*unku* en bon état de conservation (grâce au climat local très aride) nous sont parvenus. Ces vêtements témoignent d'une tendance à la standardisation et se caractérisent par leur décor simple et peu coloré. Les traces de réparation observées sur certaines tuniques suggèrent leur réutilisation et, surtout, un usage quotidien[1264]. Ces *unku* diffèrent grandement de celui qui habillait le jeune garçon sacrifié à Salinas Grandes dans le cadre d'un rite de Capacocha, puisque son vêtement présentait une teinte rouge/violet[1265]. Cette tunique devait avoir été confectionnée spécialement pour l'occasion et était bien plus raffinée que celles observées dans les sépultures de la région d'Arica. Les vêtements portés par la très grande majorité des sujets de l'Inca étaient confectionnés dans la sphère familiale, et les *curacas* devaient veiller à ce que les règles édictées par le pouvoir inca au sujet leur sobriété soient respectées. De plus, c'est également en tant que *mit'ayuq* que les femmes tissaient les vêtements fournis à d'autres tributaires lors des périodes de service, elles ne jouissaient donc pas d'une réelle liberté créatrice. Les tuniques constituant des insignes de prestige étaient en revanche confectionnées par des artisans spécialisés qui disposaient de toutes les ressources nécessaires à l'élaboration de textiles originaux, aux couleurs multiples et franches formant des motifs dont la configuration pouvait exprimer le statut ou la fonction de ceux qui les revêtaient. Ces vêtements précieux étaient désignés par le terme de *qumpi* et demandaient à leurs créateurs de nombreuses heures de travail[1266]. Afin de produire les très nombreux *qumpi* distribués à l'élite, l'Inca disposait de deux corps de travailleurs distincts.

[1263] CARMONA S., Gabriela, « Los textiles en el contexto multiétnico del período Tardío en Arica », *Chungara, Revista de Antropología Chilena*, 2004, Vol. Volument Especial, p. 249-252.
[1264] *Ibid.*, p. 259.
[1265] BESOM, Thomas, « Inka Sacrifice and the Mummy of Salinas Grandes », *Latin American Antiquity*, 2010, Vol. 21, nº 4, p. 409.
[1266] « *Hacían tres suertes de ropas de lana. La más baja (que llaman auasca) era para la gente común. Otra hacían más fina (que llaman compí) : de esta vestía la gente noble, como eran capitanes y curacas y otros ministros. Hacíanlas de todos colores y labores con peine como se hacen los paños de Flandes. Era a dos haces. Otra ropa hacían finísima (del mismo nombre compí) : esta era para los de la sangre real, así capitanes como soldados y ministros regios, en la guerra y en la paz.* », GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p. 296.

D'une part, les *qumpicamayoc* étaient des tisserands spécialisés dans la fabrication de tuniques raffinées qui se consacraient exclusivement à cette tâche. Si aucune mention à leur statut n'est faite dans les chroniques, il semble raisonnable de les considérer comme des fonctionnaires d'État spécialisés, à l'image des *quipucamayoc*. Nous pensons que, comme ces derniers, il s'agissait uniquement d'hommes. De par leur activité, ils bénéficiaient de plus de considération de la part du pouvoir central, ce qui devait également être le cas des orfèvres responsables de la fabrication d'insignes de prestige. Ils pouvaient ainsi œuvrer au sein de leur communauté d'origine[1267] ou être rassemblés dans des enclaves d'État – notamment dans la vallée de Yucay (à une cinquantaine de kilomètres de Cusco) et autour du lac Titicaca (à Milliraya, Capachira, Puno, Juli et Copacabana)[1268] – sur le même modèle que celui utilisé pour les orfèvres Chincha potentiellement installés à proximité de la capitale impériale (**Figure 116**).

D'autre part, l'Inca pouvait compter sur une main d'œuvre également très qualifiée : les *aclla* (**Figure 117**). Ces femmes choisies étaient, pour une grande partie d'entre elles, des tisserandes spécialisées dans la production de *qumpi*[1269]. En effet, P. Cieza de León, J. Polo de Ondegardo, F. Huaman Poma de Ayala ou encore M. de Murúa s'accordent sur le fait que la fonction principale des *aclla* était de tisser et de fabriquer des vêtements précieux[1270]. S'il est probable que plusieurs catégories d'*aclla* dédiées à des activités distinctes aient existé et cohabité au sein d'un même *acllahuasi*, les divergences des auteurs coloniaux quant à ces différentes classes ne nous permettent pas de nous prononcer avec certitude sur l'organisation interne de ces institutions d'État. Nous sommes cependant d'accord avec la théorie de W. Espinoza Soriano selon laquelle les *acllahuasi* étaient au cœur de l'industrie textile précieuse de l'empire[1271]. Ces ateliers impériaux étaient approvisionnés en matériaux bruts par le pouvoir central, notamment en laine, en colorants et en plumes diverses. L'usage de ces dernières est notamment attesté par les coiffes associées à des figurines découvertes sur des sites où eurent lieu des sacrifices dans le cadre de la Capacocha[1272].

[1267] « *Y así en cada pueblo tenían obradores que llamaban cumbicos parar tejer esta ropa rica, que hacían a dos haces* », ONDEGARDO, Polo, *Op.cit.*, p. 118.
[1268] PHIPPS, Elena, « Garments and Identity in the Colonial Andes », dans : *The Colonial Andes: Tapestries and Silverwork, 1530-1830*, New York : Metropolitan Museum of Art, 2004, p. 24-25 et 38.
[1269] PHIPPS, Elena, Op.cit., 2015, p. 200-201.
[1270] CIEZA DE LEÓN, Pedro de, *Op.cit.*, p. 167.
ONDEGARDO, Polo, *Op.cit.*, p. 168-170.
HUAMAN POMA DE AYALA, Felipe, *Op.cit.*, p. 105-106.
MURÚA, Martín de, *Op.cit.*, p. 377-378.
[1271] ESPINOZA SORIANO, Waldemar, *Op.cit.*, 2008, p. 351-359.
[1272] PHIPPS, Elena, Op.cit., 2015, p. 202.

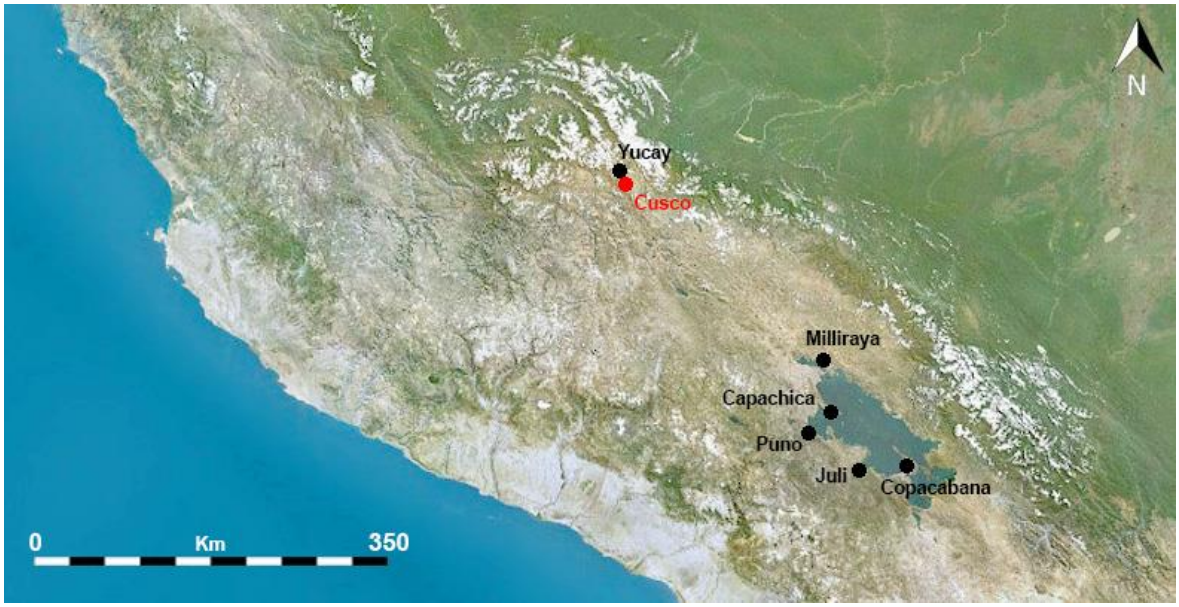

Figure 116. Enclaves d'État abritant des *qumpicamayoc* aux abords du lac Titicaca et dans la région de Cusco (Infographie : David Barreiro - source : PHIPPS, Elena, « Inka Textile Traditions and their Colonial Counterparts » dans *The Inka Empire. A Multidisciplinary Approach*, 2015, p. 201)

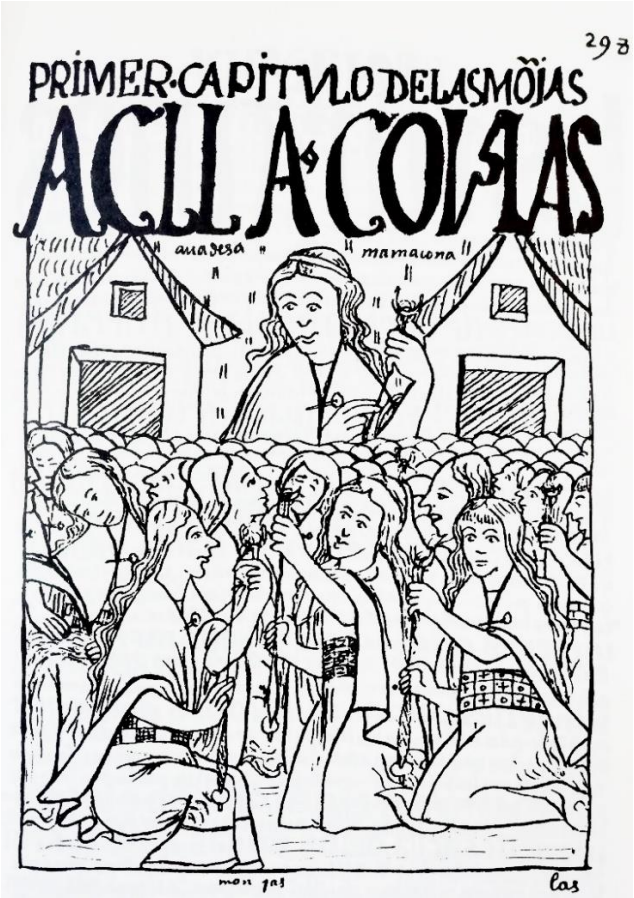

Figure 117. *Aclla* occupées à tisser sous l'œil vigilant d'une *mamacona*
(source : HUAMAN POMA DE AYALA, Felipe, *Nueva crónica y buen gobierno*, folio 298)

En raison de la multiplicité des missions confiées aux *aclla* et de la base logistique indispensable à la tenue des banquets d'État que constituaient les *acllahuasi*, la production des *qumpi* n'était pas concentrée à Cusco mais divisée entre ces derniers à l'échelle de l'empire. Les ateliers des *qumpicamayoc* étaient quant à eux implantés localement ou dans des enclaves d'État. Les vêtements précieux pouvaient ainsi être stockés dans les entrepôts des centres administratifs incas afin d'être redistribués aux nobles de la région par des représentants de l'Inca ou lors des visites de ce dernier. Néanmoins, en plus de la production issue de l'*acllahuasi* de la capitale, de nombreux *qumpi* étaient transportés jusqu'à Cusco et stockés sur place en vue de leur redistribution aux *curacas* qui s'y rendaient régulièrement afin d'assister aux cérémonies religieuses impériales. D'autres étaient destinés à être brûlés sur la place Aukaypata en tant qu'offrandes faites au Soleil[1273]. Cet usage rituel des *qumpi* était connu de tous puisqu'il était mis en scène lors d'importantes cérémonies auxquelles étaient conviés les élites du Tahuantinsuyu. Ainsi, le fait de recevoir en cadeau de la part de l'Inca des vêtements qui étaient également (en d'autres occasions) offerts à *Inti* constituait un réel privilège, qui devait grandement satisfaire les désirs des *curacas*, toujours soucieux d'affirmer leur statut social supérieur aux yeux de la communauté dont ils avaient la charge. Les chroniqueurs font également de nombreuses références à des vêtements précieux (ainsi qu'à des ornements en or et en argent) envoyés aux *curacas* administrant des communautés installées dans les régions lointaines de l'empire[1274]. L'ouest du Collasuyu semble avoir été concerné, puisque les territoires désertiques qui le composaient ne furent que peu fréquentés par les Incas suite à leur incorporation au Tahuantinsuyu sous le règne de Tupac Inca Yupanqui[1275]. Il est certain que de nombreux *qumpi* circulaient sur le réseau routier impérial au moyen de caravanes étroitement surveillées par les représentants du pouvoir central. Celui-ci ne pouvait en effet pas prendre le risque de voir ces précieux instruments de séduction politique échapper à son contrôle.

[1273] GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p.125.
ONDEGARDO, Polo, *Op.cit.*, p. 118 et 174-176.
[1274] BETANZOS, Juan de, *Op.cit.*, p. 213-214.
MURÚA, Martín de, *Op.cit.*, p. 366-367.
[1275] GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Op.cit.*, p.557.

SYNTHÈSE

Qu'il s'agisse de matériaux bruts de grande valeur destinés à être transformés dans les ateliers impériaux de la région cusquénienne, de denrées destinées à servir d'offrandes, ou encore de matériaux et produits spécifiques nécessaires à la confection d'insignes de prestige indispensables à la politique inca, tout ou presque transitait par Cusco. L'aimant que constituait l'incontournable capitale impériale était un message envoyé aux dirigeant des communautés conquises et aux populations assujetties : l'Inca était le maître incontestable du Tahuantinsuyu.

De par l'exploitation de l'ensemble des ressources de haute valeur qu'abritait le territoire impérial et leur concentration au sein du centre politico-religieux, le souverain manifestait matériellement et économiquement sa domination sur un monde qu'il façonnait à sa guise. Il en redistribuait les fruits comme bon lui semblait, tout en respectant les principes de la relation de réciprocité qu'il cherchait perpétuellement à renouveler afin de pérenniser le système sur lequel reposait l'hégémonie inca.

L'exploitation et la redistribution sélective et encadrée des ressources illustraient à merveille le degré de maîtrise inca en matière de mobilité des hommes et de circulation des biens, et constituait un des piliers du système économique impérial. Elles reposaient sur d'importants effectifs humains engagés envers l'État et un réseau routier d'une ampleur inégalée. Ce dernier était adapté aux conditions environnementales parfois extrêmes de certaines zones de l'aire andine et servait également de marqueur du paysage.

CONCLUSION

Alors que nous arrivons au terme de notre voyage à travers les rouages économiques de l'empire inca, il est désormais temps de regarder derrière nous le travail accompli et d'en tirer les conclusions qui s'imposent. Cette étude se veut une révision autant qu'un renouvellement de nos connaissances sur l'économie de l'Horizon Tardif. Nous avons ainsi tenté de redéfinir les mécanismes en jeu dans le domaine économique et de reconsidérer la sphère d'échange au sein de laquelle ces derniers prévalaient. Nous envisageons en effet cette dernière comme un véritable « monde inca » dépassant les frontières extrêmement poreuses du territoire traditionnellement associé au Tahuantinsuyu. Ce choix de considérer l'intégralité de ce monde inca nous semble approprié puisqu'il nous a permis d'appréhender le fonctionnement du système économique impérial dans son ensemble plutôt qu'à travers le prisme d'une région ou d'une vallée en particulier. Le risque inhérent à cette seconde approche aurait en effet été de projeter à l'échelle de l'empire des mécanismes locaux potentiellement singuliers et d'ainsi tomber dans le piège de la construction d'une vision monolithique de l'économie. Il nous a également permis d'apporter des éléments de réponse aux principales interrogations évoquées au début de cette étude.

Nous souhaitions d'une part éprouver l'idée d'une uniformité théorique de l'économie du monde inca. Celle-ci ne semble pas résister aux éléments mis en évidence au cours de nos recherches. Nous avons ainsi vu que les Incas adoptèrent des modèles variés d'implantation au sein des différentes provinces conquises, principalement dans le but d'exploiter le plus rapidement possible la force vive locale et les ressources des territoires en question. Le cas du Chinchasuyu est particulièrement révélateur de l'ubiquité impériale dans la *sierra* où il fut nécessaire de procéder à des aménagements ambitieux, notamment au moyen d'implantations impériales de grande ampleur servant à regrouper et à organiser la mobilisation de la force de travail. Au contraire, la zone côtière fut bien moins investie par le pouvoir central en raison de la présence d'importantes entités politiques pré-incas à même d'assurer le rôle d'administrateurs locaux. La forte concentration de *mit'ayuq* spécialisés au sein des territoires des basses-terres (qu'ils aient été pêcheurs ou artisans) contraste de plus assez fortement avec les effectifs conséquents de *mit'ayuq* généraux qu'abritaient les hautes-terres andines, dont une grande partie était affectée à la *mit'a* agricole ou textile. La flexibilité mise en œuvre dans l'organisation du travail témoigne ainsi du fait que les préoccupations pragmatiques liées à la

production étaient au moins aussi importantes dans l'esprit inca que la portée symbolique de l'engagement de principe de chaque individu de l'empire envers le pouvoir central. De plus, la présence attestée de marchands professionnels en certains points précis du Tahuantinsuyu (notamment dans à Quito et dans la vallée de Chincha) plaide en faveur d'une pratique non généralisée à l'ensemble de l'empire. Les échanges qui pouvaient avoir lieu entre Incas et peuples du versant oriental des Andes et des basses-terres amazoniennes, dont les modalités doivent encore être appréhendées, viennent compléter un panorama diversifié des relations économiques, à l'opposé du principe d'uniformité parfois évoqué. Ainsi, loin de la vision monolithique souvent esquissée par les chroniqueurs espagnols, c'est l'hétérogénéité de l'économie du monde inca qui semble devoir être mis en avant.

La réponse apportée à une autre interrogation, celle du degré de contrôle de l'économie par le pouvoir central inca, ne fait que renforcer cette idée. En effet, si l'administration impériale jouait un rôle central dans l'organisation et la gestion de la *mit'a*, notamment en raison de la relation de réciprocité entre le souverain et les tributaires qui légitimait la mobilisation de ces derniers, certaines activités d'ordre économique n'étaient pas directement liées à la volonté du pouvoir central. La mise en relation et le recoupement de nombreuses lois évoquées dans les chroniques nous amènent en effet à penser que l'Inca faisait preuve d'une certaine souplesse vis-à-vis des communautés assujetties. Leurs membres bénéficiaient ainsi d'une certaine liberté dans la sphère privée, qui pouvait être mise à profit pour pratiquer des échanges non-contraints et indépendants de l'autorité impériale. Ces derniers avaient lieu dans le cadre d'un commerce que nous qualifions d'amateur, sur des marchés communs ouverts à tous ceux qui désiraient y troquer un bien ou un produit. Néanmoins la possible présence de « marchands de l'Inca » sur ces marchés pourrait traduire la volonté de l'Inca de ne pas voir cette pratique échapper totalement à sa supervision, afin de ne pas encourager le développement d'activités illégales. Nous avons déjà évoqué une certaine souplesse du pouvoir central dans la répartition des tâches liées à la *mit'a*. Il est possible d'y voir là aussi une forme de desserrement de l'étau impérial, qui permettait aux *curacas* de sélectionner pour leur sérieux ou leurs compétences des individus bien précis pour les envoyer sur les chantiers d'État en tant que *mit'ayuq* généraux. Une telle pratique, encouragée par les ambitions personnelles des différents chefs locaux, est nécessairement synonyme d'absence d'équité dans le cadre du tribut, ce qui va à l'encontre du discours officiel inca retranscrit par les chroniqueurs. Cette liberté accordée aux figures d'autorité intermédiaire dans la gestion de la force de travail témoigne d'un contrôle très relatif de certains mécanismes pourtant au cœur du système économique inca. Ainsi, ce dernier était

pensé par le pouvoir central, dans son intérêt, et régi par des règles qu'il avait lui-même fixées, sans que cela ne signifie pour autant qu'il ait exercé un contrôle total sur son fonctionnement.

Nous avons également mis en évidence plusieurs éléments relatifs à la question des conséquences sur le mode de vie des communautés assujetties de l'intégration économique imposée par le pouvoir central. Celle-ci eut en effet un impact tantôt discret, tantôt radical sur les populations concernées. L'obligation de servir l'État à intervalles réguliers pendant plusieurs mois dans le cadre de la *mit'a*, parfois loin de leur village d'origine, constituait un bouleversement pour les tributaires qui voyaient la quantité de travail demandée par les autorités augmenter par rapport à la période pré-inca. La possible modification des règles de la *minca* contribua peut-être également à cet accroissement. Néanmoins, la contrepartie reçue à l'occasion des banquets d'État était également plus conséquente qu'auparavant, et contribua à rendre plus accessible aux *mit'ayuq* des denrées de prestige, comme en témoigne l'augmentation de consommation de la *chicha* fréquemment observée à travers l'empire durant l'Horizon Tardif. Cependant dans certaines régions peu exploitées, c'est le phénomène inverse qui pouvait se produire, ce qui constituait également une modification de poids dans le mode de vie des populations locales. Le rôle central du travail dans le système économique inca amena de plus le pouvoir central à rassembler de nombreux groupes auparavant dispersés dans des villages plus importants, ce qui pourrait avoir parfois modifié les rapports entretenus par différents *ayllu*. Les populations locales perdirent souvent leur droit d'accès à des ressources revêtant un intérêt stratégique pour le pouvoir inca, notamment en raison de la haute valeur symbolique qui pouvait leur être associée. Dans le cas des élites locales, leur mode de vie pouvait être fortement impacté. En effet, l'Inca s'étant octroyé le privilège exclusif d'entretenir une relation de réciprocité avec les travailleurs des communautés intégrées à l'empire, le prestige des figures d'autorité locales ne reposait plus que sur les insignes de prestige que leur offrait le souverain. Celui-ci pouvait donc modifier le paysage politique à sa convenance en usant de différents leviers économiques. Il s'agissait pour lui d'une façon d'affirmer son emprise sur les *curacas* en rendant leur position instable et potentiellement fluctuante, les forçant ainsi à jouer le jeu et à contribuer activement au bon fonctionnement du système inca sous peine de ne pas être récompensés.

Au-delà de ces interrogations initiales, cette étude nous a permis de réaliser plusieurs avancées dans la compréhension du fonctionnement du système économique inca et de sa dimension symbolique, ainsi que de ses origines et de sa raison d'être initiale. L'un des éléments centraux mis en évidence réside dans le rôle central joué par les femmes, aussi bien dans le

cadre des pratiques d'ordre privé que de celles relevant de l'économie politique mise en place par le pouvoir inca. De par leur statut de *mit'ayuq* spécialisés dans la confection de vêtements du quotidien et œuvrant pour l'État au sein du foyer, les femmes tributaires étaient les plus disponibles pour s'adonner à la pratique du commerce amateur. Plusieurs indices issus des chroniques, relatifs à la circulation des femmes sur les chemins incas et au fait qu'elles portaient des charges alors qu'elles n'étaient vraisemblablement pas affectées au transport de la production liée au tribut, plaident également en ce sens. Une catégorie particulière de femmes, les *aclla*, étaient de plus essentielles à la séduction des tributaires et des *curacas*. Elles étaient en effet au cœur de la logistique impériale déployée pour l'organisation des banquets d'État, destinés à instaurer et entretenir la relation de réciprocité entre l'Inca et ses sujets remplissant les conditions pour être tributaires. Leur rôle était alors de confectionner les mets de prestige et la *chicha* consommés durant ces évènements ritualisés. Elles contribuaient également à fournir au souverain de Cusco d'importantes quantités de *qumpi*, ces vêtements précieux offerts aux chefs locaux pour s'assurer leur fidélité en les honorant. Les *acllahuasi* constituaient donc des institutions fondamentales pour le bon fonctionnement du système de réciprocité au cœur des échanges de denrées, de biens et de force de travail qui prévalaient entre les différentes entités constituant la société inca. Il est probable que l'économie ait été le domaine d'activité qui accordait aux femmes du peuple le plus de libertés individuelles et aux *aclla* la position la plus déterminante au sein de la logistique impériale, contribuant ainsi à associer symboliquement une partie des actions de l'Inca au registre féminin.

Nous avons de plus déterminé certaines caractéristiques qui semblent devoir être associées aux lieux abritant des évènements de premier ordre relevant du domaine économique : les banquets d'État et les marchés, aussi bien amateurs que professionnels. En ce qui concerne la tenue des premiers, nous avons déjà évoqué l'importance de la proximité d'un *acllahuasi*. Nous avons de plus mis en évidence la nécessité de disposer d'un espace suffisant pour rassembler des effectifs considérables de *mit'ayuq* et d'une structure surélevée – souvent un *ushnu* – permettant aux figures d'autorité locale ou à l'Inca de présider ces évènements ritualisés. Ces différents éléments plaident selon nous en faveur d'une tenue des banquets d'État au sein des centres administratifs incas (et plus précisément sur les places centrales de ces derniers), puisque seuls ces sites répondent à l'ensemble des critères identifiés à partir des chroniques. Le matériel archéologique lié à la production de *chicha* découvert lors des fouilles de l'*acllahuasi* de Huánuco Pampa menées par C. Morris nous conforte dans cette idée. A l'inverse, nos conclusions quant aux lieux pouvant accueillir des marchés, notamment amateurs, suggèrent

que certains centres administratifs impériaux ne s'y prêtaient pas. En effet, en dehors des pèlerinages, les restrictions de circulation imposées à la population générale par le pouvoir central interdisaient d'entreprendre des déplacements trop longs ou vers des provinces lointaines. Seuls les sites les mieux reliés à l'ensemble du territoire alentour et aux autres sites voisins d'envergure devaient régulièrement abriter des marchés amateurs, qui étaient certainement organisés sur des places aménagées à cet effet. Cela exclut par exemple Huánuco Pampa, un site qui n'était pas si aisément accessible au plus grand nombre et qui devait davantage jouer le rôle de centre logistique dans l'organisation de la *mit'a*. Ainsi, tandis que les banquets d'État et les marchés communs drainaient d'importants groupes humains issus de la même classe sociale (celle des tributaires potentiels), ils n'étaient pas pour autant nécessairement organisés dans les mêmes lieux. Des considérations pragmatiques étaient prises en compte dans le choix des lieux, ce qui semble logique puisqu'un type d'évènement impliquait des individus pris en charges par le souverain inca tandis que l'autre concernait des individus se déplaçant et participant de leur propre initiative. Nous avons enfin montré la nécessité pour l'État de concéder à certains groupes, notamment les Chincha, l'autorisation de perpétuer le commerce à longue distance, en leur accordant un statut de marchands professionnels. Cette pratique permettait de réduire le volume d'offrande que l'Inca devait envoyer vers les différents sanctuaires (pré-incas pour les plus importants en dehors de la capitale) du Tahuantinsuyu en maintenant les flux de matériaux, de biens et de denrées à haute valeur symbolique. Elle permettait également à ces sanctuaires de conserver une aura importante à l'échelle locale et régionale, ce qui servait les intérêts du pouvoir central en matière de mobilisation de la force de travail. Ce modèle où coexistaient des marchés communs et des marchés de prestige (installés dans le giron des sanctuaires) bien distincts semble avoir de plus connu une exception à Cusco. Le recoupement de nombreuses données ethno-historiques concernant les lois relatives à l'Inca et à la vie dans la capitale impériale, ainsi que le marché de Cusipata, nous a ainsi mené à considérer ce dernier comme une sorte d'institution hybride accueillant tour à tour marchands professionnels et amateurs selon le calendrier rituel officiel.

Les flux économiques associés aux sanctuaires étaient loin d'être une exception au sein du monde inca. De nombreux éléments archéologiques témoignent d'une intense circulation de biens et de produits aux époques pré-incas, qui se perpétua à l'Horizon Tardif. Nous avons néanmoins développé la théorie d'une réorientation stratégique de ces flux répondant aux besoins impériaux dans les domaines politique et logistique, et qui permettait également au pouvoir central inca d'affirmer symboliquement sa domination sur les quatre *suyu* composant

le Tahuantinsuyu. En effet, le contrôle exercé par l'État sur des ressources spécifiquement associées à une région de l'empire, ainsi que sur leur usage et leur mise en circulation, pourrait avoir constitué un instrument de communication officiel. Dans cette optique, nous avons mis en avant quatre éléments : l'obsidienne du Cuntisuyu, le bronze à l'étain du Collasuyu, le *mullu* du Chinchasuyu et la coca de l'Antisuyu. Si les trois premiers provenaient exclusivement du *suyu* qui leur était associé, la coca n'était pas uniquement produite au sein de l'Antisuyu. Elle semble néanmoins avoir été symboliquement associée aux basses-terres chaudes qui constituaient la frange orientale de l'empire. La circulation à travers l'empire ne concernant cependant pas que les marchandises, mais également les hommes. Nous avons ainsi opéré une redéfinition des différentes catégories de *mitimaes* ou populations déplacées. Nous nous sommes pour cela affranchi de la distinction qui prévalait dans les travaux antérieurs entre *mitimaes* économiques et militaires, qui nous semblait inadaptée. En effet, nous estimons que toutes ces populations déplacées l'étaient dans un but purement économique. Certaines avaient pour mission d'exploiter des territoires qui ne l'étaient pas ou pas suffisamment et d'autres de maintenir ouvertes les voies de circulation vers les basses-terres amazoniennes, par lesquelles transitaient des denrées précieuses issues de ce milieu qui n'était pas adapté à une implantation pérenne de l'administration impériale. Ces *mitimaes*, que nous qualifions de producteurs ou de stabilisateurs en fonction de la mission concrète qui leur était confiée, constituaient tous des rouages du système économique inca.

Enfin, nous avons entamé une réflexion nouvelle sur les origines de ce dernier et sur sa raison d'être. Si nos recherches à ce sujet doivent encore être approfondies, nous avons identifié le moment de l'instauration de la loi de l'héritage partagé comme un tournant dans l'histoire économique de l'empire inca. Ce bouleversement intervint vraisemblablement lors du règne de Pachacútec Inca Yupanqui (1438-1471) et constitue peut-être la réforme la plus marquante qui peut lui être associée. Elle impliquait que seul le titre de Sapa Inca soit transmis au nouveau souverain, tandis que les possessions de son prédécesseur allaient à la *panaka* de ce dernier, obligeant ainsi le nouvel Inca à agrandir l'empire afin de se constituer sa propre richesse. Le terme général de « richesse » ne nous semble pas adapté au mode de pensée andin. Il faut comprendre là que le nouveau souverain doit soumettre de nouvelles communautés et les intégrer au Tahuantinsuyu, afin d'accroître les effectifs de *mit'ayuq* disponibles, ainsi que les terres et les ressources exploitables. C'est en effet de là qu'il tirait les instruments de son pouvoir, dont l'exercice reposait principalement sur les mécanismes économiques mis en avant dans cette étude. Nous avons poussé la réflexion plus loin, dans le but cette fois de comprendre

pourquoi cette réforme fut entreprise par Pachacútec Inca Yupanqui. Plusieurs indices nous incitent ainsi à penser que, contrairement à ce que laisse entendre le discours officiel inca enregistré dans les chroniques, une première phase d'expansion vers les Andes méridionales pourrait avoir été entreprise par les Incas durant la seconde moitié du XIV^{e} siècle. La conquête d'une partie de territoire du futur Collasuyu, potentiellement menée grâce à des alliés de la région du lac Titicaca, n'aurait cependant pas été pérennisée, ce qui expliquerait que la puissance inca n'ait été que très relative à la fin du règne de Viracocha (1400-1438). Nous pensons que ce les mécanismes utilisés par les Incas, essentiellement militaires et religieux, ne contribuèrent pas à l'intégration des communautés ciblées à un système global dominé par le pouvoir inca. Cette première phase d'expansion fut donc l'occasion pour ce dernier d'expérimenter les limites des mécanismes andins traditionnels dans le cadre d'ambitieux programmes d'expansion politique et territoriale. Nous pensons que c'est en analysant les causes de cet échec que Pachacútec Inca Yupanqui décida d'introduire une nouvelle dimension dans ses projets de conquête : une dimension économique, à même de contribuer à une intégration rapide et pérenne des populations assujetties par la force ou la diplomatie. Ainsi, loin de s'affranchir de la réciprocité chère aux cultures des Andes préhispaniques, il développa des mécanismes d'instauration et d'entretien de relations respectant ce principe incontournable à une échelle certainement inenvisageable aux époques antérieures à l'Horizon Tardif. Nos conclusions vont donc dans le sens d'une élaboration du système économique impérial durant le deuxième quart du XV^{e} siècle afin de permettre aux Incas de concrétiser leurs ambitions conquérantes, et dont l'instauration de la loi de l'héritage partagé pourrait constituer l'élément fondateur.

À l'aune des réflexions menées lors de cette étude, un constat s'impose : l'économie du monde inca s'apparentait à un système globalisé, dont les mécanismes variés s'entremêlaient pour former une sphère hétérogène d'échanges. Les flux économiques y étaient extrêmement nombreux. Il est certain que des subtilités relatives à divers pans de cette organisation économique nous échappent encore. Il semble néanmoins prudent de considérer désormais que la verticalité andine longtemps désignée comme la pierre angulaire du système inca n'était qu'une manifestation parmi d'autres des flux économiques essentiels à la vie du monde inca. La captation de la force de travail nous parait de plus constituer l'élément fondamental à la perpétuation de l'hégémonie politique du souverain de Cusco, sans pour autant que les transactions d'ordre purement matériel ne soient bannies du Tahuantinsuyu.

Si cette étude visait à étudier les différentes composantes de l'économie du monde inca, elle constitue pour certaines un point de départ plus qu'un aboutissement. L'ampleur de la tâche entreprise et notre volonté d'introduire de nouvelles questions dans le domaine des études économiques sur l'empire inca nous ont en effet parfois conduit à mener des réflexions préliminaires qui bénéficieront à l'avenir de l'accroissement des données disponibles pour les alimenter. Il nous semble par exemple indispensable de creuser la question des connexions qui pouvaient exister entre l'empire inca et les peuples amazoniens. Si, comme nous l'avons suggéré, il existait véritablement un commerce extérieur et des partenariats entre les populations concernées, des traces aussi bien ethno-historiques qu'archéologiques doivent subsister de ces interactions. Nous envisageons notamment de réaliser à l'avenir des opérations de prospection terrestre ou aérienne (LiDAR) dans le secteur des rapides de Pongo de Mainique, sur le cours de l'Urubamba, afin de tenter de déterminer si les Incas et les Piros ont réellement pu coopérer dans la zone. Nous pensons de plus que nos connaissances relatives au commerce amateur et professionnel restent limitées. Leur approfondissement passera certainement par la découverte et la fouille de lieux de marchés, notamment aux abords des sanctuaires bénéficiant d'une aura importante durant l'Intermédiaire Tardif et l'Horizon Tardif. Nous pensons par ailleurs que les études futures doivent se tourner vers la recherche et l'analyse d'établissements Chincha sur la côte centrale du Pérou, afin d'apporter de nouveaux éléments pour confirmer ou infirmer les informations contenues dans l'*Aviso* publié par M. Rostworowski. Il nous semble de plus important, afin de préciser les critères associés aux lieux propices à l'organisation de banquets d'État, de considérer davantage de sites archéologiques. Nos efforts se concentreront désormais sur l'organisation interne de certains centres administratifs incas du Collasuyu afin de procéder à des comparaisons avec les sites de Pumpu et de Huánuco Pampa (situés dans le Chinchasuyu) mis en avant dans notre étude. Enfin, nous souhaitons approfondir notre réflexion sur l'origine et la raison d'être du système économique impérial, en l'alimentant notamment avec de nouvelles données relatives l'ancienneté de la présence inca dans les Andes méridionales. Nous pensons que l'évolution du système économique tel qu'esquissée ici doit nous permettre de préciser la chronologie historique, notamment en facilitant l'association de la conquête de certaines provinces à des souverains précis.

Ainsi, loin d'être une fin en soi, cette thèse constitue une étape que nous espérons décisive dans le processus de renouvellement et d'approfondissement de nos connaissances concernant l'économie du monde inca. Nos conclusions ont donc vocation à être débattues et à encourager le développement d'autres études qui viendraient les enrichir ou les contester, contribuant au

passage à l'émergence de nouvelles données profitables à l'ensemble de la communauté des américanistes.

BIBLIOGRAPHIE

ACADEMIA MAYOR DE LA LENGUA QUECHUA, *Diccionario quechua-español-quechua. qheswa-español-qheswa simi taqe*, Cusco : Municipalidad de Qosqo, 1995, 928 p.

ACOSTA, Joseph de, *Histoire naturelle et morale des Indes occidentales (1589)*, Paris : Payot, 1979, 405 p.

ACUTO, Felix A., « Living under the Imperial Thumb in the Northern Calchaquí Valley, Argentina », dans : *Distant Provinces in the Inka Empire. Toward a Deeper Understanding of Inka Imperialism*, sous la direction de MALPASS, Michael A. et ALCONINI, Sonia, Iowa City : University of Iowa Press, 2010, p. 108-150

AGÜERO P., Carolina, « Fragmentos para armar un territorio. La textilería en Atacama durante los períodos Intermedio Tardío y Tardío », *Estudios Atacameños*, 2000, nº 20, p. 7-28

AGUILAR DIAZ, Miguel, « Paisajes politicos y ushnu en el orden social y espacial de Choquerecuay, S. XV-XVI », *Ñawpa Pacha : Journal of Andean Archaeology*, 2019, Vol. 39, nº 1, p. 1-30

ALBECK, Marie E. et SCATTOLIN, M. Cristina, « Cálculo fotogramétrico de superficies de cultivo en Coctaca y Rodero, Quebrada de Humahuaca », *Avances en Arqueología*, 1991, nº 1, p. 43-58

ALCAYA, Diego Felipe de, « Relación cierta que el padre Diego Felipe de Alcaya, cura de Matac, envió á S.E. el Señor Marqués de Montes Claros, Visorrey de estos reynos, saca de la que el Capitán Martin Sánchez de Alcayaga, su padre, dexó…. », dans : *MAURTUA, Victor Manuel, Juicio de limites entre el Perú y Bolivia*, IX. Madrid : impr. de los hijos de M.G. Fernandez, 1906, 12 vol., p. 124-144

ALCONINI, Sonia, « The southeastern inka frontier against the Chiriguanos : Structure and dynamics of the inka imperial borderlands », *Latin American Antiquity*, 2004, Vol. 15, nº 4, p. 389-418

ALCONINI, Sonia, « Yampara Households and Communal Evolution in the Southeastern Inka Peripheries », dans : *Distant Provinces in the Inka Empire. Toward a Deeper Understanding of Inka Imperialism*, sous la direction de MALPASS, Michael A. et ALCONINI, Sonia, Iowa City : University of Iowa Press, 2010, p. 75-107

ALCONINI, Sonia et MALPASS, Michael A., « Toward a Better Understanding of Inka Provincialism », dans : *Distant Provinces in the Inka Empire. Toward a Deeper Understanding of Inka Imperialism*, sous la direction de MALPASS, Michael A. et ALCONINI, Sonia, Iowa City : University of Iowa Press, 2010, p. 279-300

ALLEN, Catherine J., « To Be Quechua: The Symbolism of Coca Chewing in Highland Peru », *American Ethnologist*, 1981, Vol. 8, nº 1, p. 157-171

ALVAREZ-CALDERÓN GERBOLINI, Annalyda, « Fray Martín de Murúa y su crónica : vida, obra y mentiras de un mercedario en los andes (fin del siglo XVI-principios del XVII) », *BIRA*, 2004, nº 31, p. 97-154

ANDERS, Martha B., « Structure and Function at the Planned Site of Azangaro: Cautionary Notes for the Model of Huari as a Centralized Secular State », dans : *Huari Administrative Structures*, Washington, DC : Dumbarton Oaks, 1991, p. 165-198

ANDRUSHKO, Valerie A., TORRES PINO, Elva C. et BELLIFEMINE, Viviana, « The burials at Sacsayhuaman and Chokepukio: A bioarchaeological case study of imperialism from the capital of the Inca Empire », *Ñawpa Pacha : Journal of Andean Archaeology*, 2006, Vol. 28, p. 63-92

ANONYME, « La Relación Sámano-Xerez », dans : *La Balsa en la historia de la Navegación Ecuatoriana*, Guayaquil : Instituto de Historia Marítima, 1988, p. 23-32

ARELLANO, Carmen et MATOS MENDIETA, Ramiro, « Variations between Inka Installations in the Puna of Chinchayqocha and the Drainage of Tarma », dans : *Variations in the Expression of Inka Power*, sous la direction de BURGER, Richard L., MORRIS Craig et MATOS MENDIETA Ramiro, Washington, D. C. : Dumbarton Oaks Research Library and Collection, 2007, p. 11-44

ASCHER, Marcia et ASCHER, Robert, *Mathematics of the Incas: Code of the Quipu*, Mineola : Dover Publications, 1997

BARREIRO, David, « L'Inca en Amazonie : Etude des velléités expansionnistes incas dans les basses terres amazoniennes du Pérou méridional et de la Bolivie septentrionale à travers les sources ethnohistoriques », *Bulletin de l'ACERAP*. 2017, Vol. 2, p. 52-68

BAUDIN, Louis, *La vie quotidienne au temps des derniers Incas*, Paris : Hachette, DL 1955, 1955, 301 p.

BAUDIN, Louis, *L'empire socialiste des Incas*, Paris : Institut d'Ethnologie, 1928, 294 p.

BAUDIN, Louis, « Les communautés agraires du Pérou précolombien », *Revue d'histoire économique et sociale*. 1927, Vol. 15, nº 3, p. 302-320

BAUER, Brian S. et COVEY, R. Alan, « Processes of State Formation in the Inca Heartland (Cuzco, Peru) », *American Anthropologist*, 2002, Vol. 104, nº 3, p. 846-864

BAUER, Brian S. et KELLETT, Lucas C., « Cultural Transformation of the Chanka Homeland (Andahuaylas, Peru) during the Late Intermediate Periode (A.D. 1000-1400) », *Latin American Antiquity*, 2010, Vol. 21, nº 1, p. 87-111

BAUER, Brian S. et SMIT, Douglas K., « Separating the Wheat from the Chaff. Inka Myths, Inka Legends, and the Archaeological Evidence for State Development », dans : *The Inka Empire: A Multidisciplinary Approach*, sous la direction de SHIMADA, Izumi, Austin : University of Texas Press, 2015, p. 67-80

BAUER, Daniel Eric, « The Reinvention of Tradition: An Ethnographic Study of Spondylus Use in Coastal Ecuador », *Journal of Anthropological Research*, 2007, Vol. 63, nº 1, p. 33-50

BENTLEY, R.A., « Strontium isotopes from the earth to the archaeological skeleton : a review », *Journal of Archaeological Method and Theory*, 2006, Vol. 13, p. 135-187

BERENGUER, José R. et CÁCERES, Ivan R., « Los Inkas en el altiplano sur de Tarapacá : El Tojo revisitado », *Chungara, Revista de Antropología Chilena*, 2008, Vol. 40, n° 2, p. 121-143

BERENGUER, José R., CÁCERES, Ivan R., SANHUEZA, Cecilia T. et HERNÁNDEZ, Pedro V., « El Qhapaqñan en el Alto Loa, norte de Chile: Un estudio micro y macromorfologico », *Estudios Atacameños*, 2005, Vol. 29, p. 7-39

BERNABÉ ROMERO, Joseph A., « Notas acerca de la vialidad y ocupacion Inca en la cuenca del Montecristo - Parque Nacional del Rio Abiseo », *Nota de la Direccion General de Patrimonio Mundial del Ministerio de Cultura*, 2016, p. 1-10

BESOM, Thomas, « Inka Sacrifice and the Mummy of Salinas Grandes », *Latin American Antiquity*, 2010, Vol. 21, n° 4, p. 399-422

BETANZOS, Juan de, *Suma y narración de los Incas ; seguida del Discurso sobre la descendencia y gobierno de los Incas*, Madrid, Espagne : Ed. Polifemo, 2004, 405 p.

BONAVIA, Duccio, *Precerámico peruano, Los Gavilanes : Mar, Desierto y Oasis en la Historia del Hombre*, Lima : COFIDE - Instituto Arqueológico Alemán, 1982, 512 p.

BRAY, Tamara L., « Inka Pottery as Culinary Equipment: Food, Feasting, and Gender in Imperial State Design », *Latin American Antiquity*, 2003, Vol. 14, n° 1, p. 3-28

BRAY, Tamara L., « Monos, Monstruos, y Mitos: Conexiones Ideológicas Entre la Sierra Septentrional y el Oriente del Ecuador », dans : *Intercambio y Comercio entre Costa, Andes y Selva. Arqueología y Etnohistoria de Suramérica*, Bogota : Corcas Editores, 1998, p. 135-154

BRAY, Tamara L., « Multi-Ethnic Settlement and Interregional Exchange in Pimampiro, Ecuador », *Journal of Field Archaeology*, 2005, Vol. 30, p. 119-141

BURGER, Richard L., *Chavín and the origins of Andean civilization*, Londres : Thames & Hudson, 1992, 248 p.

BURGER, Richard L., *Excavaciones en Chavín de Huántar*, Lima : Fondo Editorial Pontificia Universidad Católica del Perú, 1998, 460 p.

BURGER, Richard L., « In the realm if the Incas : an archaeological reconsideration of household exchanges, long distance trade and marketplace ine the Pre-Hispanic central Andes », dans : *Merchants, markets and exchange in the pre-columbian world*, sous la direction de HIRTH, Kenneth G. et PILLSBURY, Joanne, Washington, D. C. : Dumbarton Oaks Pre-Columbian Symposia and Colloquia, 2013, p. 321-336

BURGER, Richard L., ASARO, Franck, TRAWICK, Paul et STROSS, Fred, « The Alca obsidian source : the origin of raw material for Cuzco type obsidian artifacts », *Andean Past*, 1998, Vol. 5, p. 185-202

BURGER, Richard L., ASARO, Frank, MICHEL, Helen V., STROSS, Fred H. et SALAZAR, Ernesto, « An initial consideration of obsidian procurement and exchange in prehispanic Ecuador », *Latin American Antiquity*, 1994, Vol. 5, n° 3, p. 228-255

BURGER, Richard L., BENCIC, Catherine M. et GLASCOCK, Michael D., « Obsidian Procurement and Cosmopolitanism at the Middel Horizon Settlement of Conchopata, Peru », *Andean Past*, 2016, Vol. 12, p. 21-44

BURGER, Richard L., FAJARDO RIOS, Fidel A. et GLASCOCK, Michael D., « Potreropampa and Lisahuacho obsidian sources : geological origin of Andahuaylas A and B type obsidians in the Province of Aymaraes, Department of Apurimac, Peru », *Ñawpa Pacha : Journal of Andean Archaeology*, 2006, Vol. 28, p. 109-127

BURGER, Richard L. et GLASCOCK, Michael D., « Intercambio prehistórico de obsidiana a larga distancia en el norte peruano », *Revista del Museo de Arqueología, Antropología e Historia*, 2009, Vol. 11, p. 17-50

BURGER, Richard L. et GLASCOCK, Michael D., « Locating the Quispisisa obsidian source in the department of Ayacucho, Peru », *Latin American Antiquity*, 2000, Vol. 11, nº 3, p. 258-268

BURGER, Richard L., LAU, George F., PONTE, Victor M. et GLASCOCK, Michael D., « The history of prehispanic obsidian procurement in highland Ancash », dans : *La complejidad social en la sierra de Ancash : Ensayos sobre paisaje, economía y continuidades culturales ; Trabajos de la primera y segunda mesa redonda de arqueología de la sierra de Ancash*, Milan : Raccolte d'Arte Applicata del Castello Sforzesco, 2006, p. 107-114

BURGER, Richard L., MOHR CHÁVEZ, Karen L. et CHÁVEZ, Sergio J., « Through the Glass Darkly : Prehispanic Obsidian Procurement and Exchange in Southern Peru and Northern Bolivia », *Journal of World Prehistory*, 2000, Vol. 14, nº 3, p. 267-362

BURTON, J.H., PRICE, T.D., CAHUE, L. et WRIGHT, L.E., « The use of barium and strontium in human skeletal tissues to determine their geographic origin », *International Journal of Osteoarchaeology*, 2003, Vol. 13, p. 88-95

CABELLO BALBOA, Miguel, *Miscelánea antártica : una historia del Perú antiguo. Miguel Cabello Valboa. con prólogo, notas e índices a cargo del Instituto de Etnología (Seminario de Historia del Perú-Incas)*, Lima, Pérou : Universidad Nacional Mayor de San Marcos, Facultad de Letras, Instituto de Etnología, 1951, 561 p.

CAILLAVET, Chantal, « Conchas Marinas y Rutas de Intercambio Prehispánico en los Andes Septentrionales », dans : *Intercambio y Comercio entre Costa, Andes y Selva. Arqueología y Etnohistoria de Suramérica*, Bogota : Corcas Editores, 1998, p. 67-85

CALANCHA, Antonio de la, *Coronica moralizada del Orden de San Augustin en el Peru con sucesos egenplares en esta Monarquía ... / compuesta por ... Fray Antonio de la Calancha de la misma Orden ... ; dividese este primer tomo en quatro libros ; lleva tablas de capitulos i lugares de la Sagrada Escritura*, Barcelone : Pedro Lacavalleria, 1638, 922 p.

CAPRILES FLORES, José M. et REVILLA HERRERO, Carlos, « Ocupación Inka en la región Kallawaya : oralidad, etnohistoria y arqueología de Camata, Bolivia », *Chungara, Revista de Antropología Chilena*, 2006, Vol. 38, nº 2, p. 223-238

CÁRDENAS-ARROYO, Felipe, « Terras Altas y Terras Bajas: Un Paralelo Arqueológico y Etnográfico Sobre el Consumo de Alucinógenos en el Suroccidente de Colombia », dans :

Intercambio y Comercio entre Costa, Andes y Selva. Arqueología y Etnohistoria de Suramérica, Bogota : Corcas Editores, 1998, p. 31-48

CARMONA S., Gabriela, « Los textiles en el contexto multiétnico del período Tardío en Arica », *Chungara, Revista de Antropología Chilena*, 2004, Vol. Volument Especial, p. 249-260

CARRANZA, Martín de, « Relación de las provincias de las Esmeraldas que fue a pacificar el capitán Andrés Contero [1569] », dans : *Relaciones Geográficas de Indias*, Madrid : Ediciones Atlas, 1965, p. 87-90

CASES, Bárbara et MONTT, Indira, « Las túnicas rupestres pintadas de la cuenca media y alta del Loa vistas desde Quillagua (Norte de Chile) », *Chungara, Revista de Antropología Chilena*, 2013, Vol. 45, nº 2, p. 249-275

CASTILLO, Luis Jaime, « La presencia wari en San José de Moro », dans : *Huari y Tiwanaku: modelos vs. evidencias*, Lima : Pontificia Universidad Católica del Perú, 2000, p. 143-179

CASTILLO, Luis Jaime, *Programa Arqueológico San José de Moro, Temporada de 2007*, Lima : Pontificia Universidad Católica del Perú, 2007, 274 p.

CERRÓN-PALOMINO, Rodolfo, « The Languages of the Inkas », dans : *The Inka Empire: A Multidisciplinary Approach*, sous la direction de SHIMADA, Izumi, Austin : University of Texas Press, 2015, p. 39-54

CERUTI, Constanza, « Human Bodies as Objects of Dedication at Inca Mountain Shrines (North-Western Argentina) », *World Archaeology*, 2004, Vol. 36, nº 1, p. 103-122

CESPEDES DEL CASTILLO, Guillermo, « La visita como institucion andina », *Anuario de estudios americanos*, 1946, Vol. III, p. 984-1025

CHACALTANA CORTEZ, Sofía, « Evidencias arqueológicas en Camata Tambo, Tambo Inca ubicado en el valle alto de Moquegua, Andes sur-centrales », *Arqueología y Sociedad*, 2010, nº 21, p. 1-26

CHURCH, Warren B., « La ocupacion temprana del Gran Pajatén », *Revista del Museo de Arqueología, Antropología e Historia*, 1991, nº 2, p. 3-37

CIEZA DE LEÓN, Pedro de, *Cronica del Peru, El Señorio de los incas*, Caracas (Venezuela) : Fundacion Biblioteca Ayacucho, 2005, 497 p.

CIEZA DE LEÓN, Pedro de, *Segunda parte de la crónica del Perú*, Hambourg, Allemagne : Tredition Classics, 2013, 254 p.

CIFUENTES AGUILAR, Ariadna, « Emblemas de poder en San Pedro de Atacama durante el Período Medio (400-1.000 DC). El caso de las hachas y las mazas de metal », *Estudios Atacameños*, 2020, Vol. 66, p. 271-300

COBO, Bernabé, *Historia del Nuevo mundo. por el P. Bernabé Cobo ... Pub. por primera vez con notas y otras ilustraciones de D. Marcos Jiménez de la Espada*, III-IV, Séville : Imp. de E. Rasco, 1890, 4 vol.

CONKLIN, William J., « Structure as Meaning in Andean Textiles », *Chungara, Revista de Antropología Chilena*, 1997, Vol. 29, n° 1, p. 109-131

CONLEE, Christina A., « Local Elites and the Reformation of Late Intermediate Period Sociopolitical and Economic Organization in Nasca, Peru », *Latin American Antiquity*, 2003, Vol. 14, n° 1, p. 47-65

CONLEE, Christina A., BUZON, Michele R., NORIEGA GUTIERREZ, Aldo, SIMONETTI, Antonio et CREASER, Robert A., « Identifying foreigners versus locals in a burial population from Nasca, Peru: an investigation using strontium isotope analysis », *Journal of Archaeological Science*, 2009, Vol. 36, p. 2755-2764

CONRAD, Geoffrey W., « Chiquito Viejo : An Inca Administrative Center in the Chicama Valley, Peru », *Journal of Field Archaeology*, 1977, Vol. 4, p. 1-18

CONRAD, Geoffrey W., « Cultural materialism, split inheritance, and the expansion of ancient peruvian empires », *American Antiquity*, 1981, Vol. 46, n° 1, p. 3-26

COOK, Anita et GLOWACKI, Mary, « Pots, Politics, and Power: huari Ceramic Assemblages and Imperial Administration », dans : *The Archaeology and Politics of Food and Feasting in the Early States and Empires*, New York : Kluwer Academic/Plenum, 2003, p. 173-202

CORDERO PALACIOS, Alfonso, *Léxico de vulgarismos azuayos*, Cuenca : Casa de la Cultura Ecuatoriana, Núcleo de Azuay, 1957, 280 p.

COSTIN, Cathy Lynne, « The Cost of Conquest: Assessing the Impact of Inka Tribute Demands on the Wanka of Highland Peru », dans : *Surplus: The Politics of Production and the Strategies of Everyday Life*, Boulder : University Press of Colorado, 2015, p. 45-72

COSTIN, Cathy Lynne et EARLE, Timothy, « Status distinction and legitimation of power as reflected in changing patterns of consumption in late prehispanic Peru », *American Antiquity*, 1989, Vol. 54, n° 4, p. 691-714

COVEY, R. Alan, « Inka administration of the far south coast of Peru », *Latin American Antiquity*, 2000, Vol. 11, n° 2, p. 119-138

COVEY, R. Alan, « Inka Imperial Intentions and Archaeological Realities in the Peruvian Highlands », dans : *The Inka Empire: A Multidisciplinary Approach*, sous la direction de SHIMADA, Izumi, Austin : University of Texas Press, 2015, p. 83-95

CUMMINS, Thomas B. F., « Inka Art », dans : *The Inka Empire: A Multidisciplinary Approach*, Austin : University of Texas Press, 2015, p. 165-196

CUMMINS, Thomas B. F., *Toasts with the Inca: Andean Abstraction and Colonial Images on Kero Vessels*, Ann Arbor : University of Michigan Press, 2002, 377 p.

CUSHMAN, Gregory T., « « The Most Valuable Birds in the World »: International Conservation Science and the Revival of Peru's Guano Industry », *Environmental History*, 2005, Vol. 10, n° 3, p. 477-509

D'ALTROY, Terence N., « Funding the Inka Empire », dans : *The Inka Empire: A Multidisciplinary Approach,* sous la direction de SHIMADA, Izumi, Austin : University of Texas Press, 2015, p. 97-118

D'ALTROY, Terence N., *Provincial Power in the Inka Empire*, Washington, DC : Smithsonian Institution, 1992, 272 p.

D'ALTROY, Terence N. et BISHOP, Ronald L., « The Provincial Organization of Inka Ceramic Production », *American Antiquity*, 1990, Vol. 55, n° 01, p. 120-138

D'ALTROY, Terence N. et EARLE, Timothy K., « Staple Finance, Wealth Finance, and Storage in the Inka Political Economy », *Current Anthropology*, 1985, Vol. 26, n° 2, p. 187-206

D'ALTROY, Terence N. et HASTORF, Christine A., « The Distribution and Contents of Inca State Storehouses in the Xauxa Region of Peru », *American Antiquity*, Avril 1984, Vol. 49, n° 02, p. 334-349

D'ALTROY, Terence N., LORANDI, Ana Maria, WILLIAMS, Veronica I., CALDERARI, Milena, HASTORF, Christine A., DEMARRAIS, Elizabeth et HAGSTRUM, Melissa B., « Inka Rule in the Northern Calchaqui Valley, Argentina », *Journal of Field Archaeology*, 2000, Vol. 27, n° 1, p. 1-26

D'ALTROY, Terence N., WILLIAMS, Veronica I. et LORANDI, Ana Maria, « The Inkas in the Southlands », dans : *Variations in the Expression of Inka Power*, sous la direction de BURGER, Richard L., MORRIS Craig et MATOS MENDIETA Ramiro, Washington, D. C. : Dumbarton Oaks Research Library and Collection, 2007, p. 85-134

DANIEL, Lévine, « L'art religieux du Pérou préhispanique : « l'écriture du divin » », *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 2007, Vol. 151, n° 1, p. 35-51

DE HAAN, Stef, BURGOS, Gabriela, ARCOS, Jesus, CCANTO, Raul, SCURRAH, Maria, SALAS, Elisa et BONIERBALE, Merideth, « Traditionnal Processing of Black and White Chuño in the Peruvian Andes: Regional Variants and Effect ont the Mineral Content of Native Potato Cultivars », *Economic Botany*, 2010, Vol. 64, n° 3, p. 217-234

DE LOS ANGELES MUÑOZ C., Maria, « Una mirada a Samaipata a través de su kallanka, símbolo de la arquitectura de poder inca », dans : *El Fuerte de Samaipata, Estudios arqueológicos*, Santa Cruz de la Sierra : Albert Meyers / Biblioteca del Museo de Historia / UAGRM, 2015, p. 133-160

DE LOS ANGELES MUÑOZ, Maria, « The Kallanka at Samaipata, Bolivia: An Example of Inka Monumental Architecture », dans : *Variations in the Expression of Inka Power*, sous la direction de BURGER, Richard L., MORRIS Craig et MATOS MENDIETA Ramiro, Washington, D. C. : Dumbarton Oaks Research Library and Collection, 2007, p. 255-266

DEMARRAIS, Elizabeth, CASTILLO, Luis Jaime et EARLE, Timothy, « Ideology, Materialization, and Power Strategies », *Current Anthropology*, 1996, Vol. 37, n° 1, p. 15-31

DESHAYES, Patrick et KEIFENHEIM, Barbara, *Penser l'autre chez les Indiens Huni Kuin de l'Amazonie*, Paris : L'Harmattan, 1994, 237 p.

DEWAN, Leslie et HOSLER, Dorothy, « Ancient Maritime Trade on Balsa Rafts. An Engineering Analysis », *Journal of Anthropological Research*, 2008, Vol. 64, p. 19-40

DÍAZ, Luisa et VALLEJO, Francisco, « Variaciones culturales en el valle de Lima durant la ocupación incaica », *Chungara, Revista de Antropología Chilena*, 2004, Vol. 36, nº 2, p. 295-302

DIEZ DE SAN MIGUEL, Garci, *Visita hecha a la provincia de Chucuito par Garci Diez de San Miguel en el ana 1567*, Lima : Casa de la Cultura del Peru, 1964, 444 p.

DILLEHAY, Tom D., « Economic mobility, exchange and order in the Andes », dans : *Merchants, markets and exchange in the pre-columbian world*, sous la direction de HIRTH, Kenneth G. et PILLSBURY, Joanne, Washington, D. C. : Dumbarton Oaks Pre-Columbian Symposia and Colloquia, 2013, p. 283-308

DILLEHAY, Tom D., « Pre-Hispanic Resource Sharing in the Central Andes », *Science*, Avril 1979, Vol. 204, p. 24-31

DONNAN, Christopher B., « Moche Ceramic Portraits », *Studies in the History of Art*, 2001, Vol. 63, p. 126-139

DORSEY VINTON, Sheila, PERRY, Linda, REINHARD, Karl J., SANTORO, Calogero M et TEIXEIRA-SANTOS, Isabel, « Impact of Empire Expansion on Household Diet: The Inka in Northern Chile's Atacama Desert », *PLoS ONE*, 2009, Vol. 4, nº 11, p. 1-5

DRUC, Isabelle, *Ceramic Production and Distribution in the Chavín de Huántar Sphere of Influence (North-Central Andes)*, Oxford : BAR International Series, 1998, 121 p.

DURÁN SERRANO, Eliana, « El niño del cerro El Plomo: a 50 años de su hallazgo », *Revista de Arqueología Americana*, 2005, nº 23, p. 337-348

DUVERGER, Christian, *La fleur létale. Economie du sacrifice aztèque*, Paris : Seuil, 1979, 251 p.

DUVERGER, Christian, *L'origine des Aztèques*, Paris : Seuil, 1983, 432 p.

EARLE, Timothy, « Wealth finance in the Inka empire : evidence from the Calchaqui valley, Argentina », *American Antiquity*, 1994, Vol. 59, nº 3, p. 443-460

EARLS, John C. et CERVANTES, Gabriela, « Inka Cosmology in Moray. Astronomy, Agriculture, and Pilgrimage », dans : *The Inka Empire: A Multidisciplinary Approach*, sous la direction de SHIMADA, Izumi, Austin : University of Texas Press, 2015, p. 121-147

EECKHOUT, Peter, « Inca storage and accounting facilities at Pachacamac », *Andean Past*, 2012, Vol. 10, p. 213-239

EECKHOUT, Peter, « Las pirámidas con rampa de Pachacamac durante el horizonte tardio », dans : *Arqueología en el Perú: Nuevos aportes para el estudio de las sociedades andinas prehipánicas*, Lima : Anheb Impresiones, 2010, p. 415-434

EECKHOUT, Peter, « Monuments, temps et pouvoir, force de travail et structure de l'autorité à Pachacamac, côte centrale du Pérou », *Itinéraires belges aux Amériques*, 2002, Vol. 50, p. 195-213

ERICKSON, Clark, « Agricultura en camellones prehispánicos en las tierras bajas de Bolivia: Posibilidades de desarrollo en el trópico húmedo », dans : *Los camellones y chinampas tropicales: Memorias del Simposio-Taller Internacional sobre Camellones y Chinampas Tropicales*, Mérida : Ediciones de la Universidad Autónomo de Yucatán, 1999, p. 39-52

ERICKSON, Clark, « Waru waru: Una tecnología agrícola del altiplano prehistórico », dans : *Andenes y camellones en el Perú Andino: Historia, presente y futuro*, Lima : Consejo Nacional de Ciencia y Tecnología, Moscazul, 1986, p. 59-84

ESPINOZA SORIANO, Waldemar, « Economia politica y domestica del Tahuantinsuyo », dans : *Compendio de Historia Económica del Perú I : Economía Prehispanica*, Tome 1. Lima, Pérou : Carlos Contreras, 2008, p. 315-426

ESPINOZA SORIANO, Waldemar, *Los Incas. Economia, sociedad y estado en la era del Tahuantinsuyo*, Lima : AMARU Editores, 1997, 507 p.

ESTETE, Miguel, « La relación del viaje que hizo el señor Capitán Hernando Pizarro por mandado del señor Gobernador, su hermano, desde el pueblo de Caxamalca a Pachacamac y de alli a Jauja, por Miguel Estete », dans : *Las relaciones de la conquista del Perú. por Francisco de Jerez y Pedro Sancho, secretarios oficiales de Don Francisco Pizarro (1532-1533). Notas biográficas y concordancias con las crónicas de Indias, por Horacio H. Urteaga ... Biografías de Jerez y Sancho, por Carlos A. Romero*, Lima, Pérou : Sanmartí y ca., 1917, p. 77-102

FALABELLA, Fernanda, PLANELLA, María Teresa et TYKOT, Robert H., « El Maíz (Zea Mays) en el Mundo Prehispánico de Chile Central », *Latin American Antiquity*, 2008, Vol. 19, n° 1, p. 25-46

FARABEE, William Curtis, *Indian tribes of eastern Peru*, Cambridge : The Museum, 1922, 194 p.

FINLEY, Moses E., *The Ancient Economy*, Berkeley : University of California Press, 1973, 222 p.

GADE, Daniel, « Comercio y colonizacion en la zona de contacto entre la sierra y las tierras bajas del valle del Urubamba en el Peru », dans : *Congreso internacional de Americanistas XXXIX, Actas*, IV, Lima, 1970, p. 207-221

GADE, Daniel W., *Spell of the Urubamba. Anthropogeographical Essays on an Andean Valley in Space and Time*, New York : Springer, 2016, 354 p.

GALDOS RODRIGUEZ, Guillermo, « Visita a Atico y Caravelí (1549) », *Revista del Archivo General de la Nación*, 1977, Vol. 4-5, p. 55-80

GALLARDO IBÁÑEZ, Francisco, « Sobre el comercio y mercado tradicional entre los Lupaca del siglo XVI : un enfoque económico sustantivo », *Chungara, Revista de Antropología Chilena*, 2013, Vol. 45, n° 4, p. 599-612

GANSHOF, François L., *Qu'est-ce que la féodalité?*, Paris : Editions Tallandier, 2015, 315 p.

GARCÍA, Alejandro, « Alcances del dominio incaico en el extremo suroriental del Tawantinsuyu (Argentina) », *Chungara, Revista de Antropología Chilena*, 1997, Vol. 29, nº 2, p. 195-208

GARCILASO DE LA VEGA, Inca, *Comentarios Reales de los Incas*, Arequipa : Ediciones El Lector, 2014, 704 p.

GAYTON, A. H., « Early Paracas Style Textiles From Yauca, Peru », *Archaeology*, 1961, Vol. 14, nº 2, p. 117-121

GLOWACKI, Mary, « The Huaro Archaeological Site Complex: Rethinking the Huari Occupation of Cuzco », dans : *Andean Archaeology I: Variations in Sociopolitical Organization*, New York : Kluwer Academic/Plenum, 2002, p. 267-285

GLOWACKI, Mary et MALPASS, Michael A., « Water, Huacas, and Ancestor Worship: Traces of a Sacred Wari Landscape », *Latin American Antiquity*, 2003, Vol. 14, nº 4, p. 431-448

GNECCO, Cristóbal, PATIÑO, Diógenes, DORIGHEL, Olivier, BELLOT-GURLET, Ludovic, POUPEAU, Gerard et GLASCOCK, Michael, « La Articulación Prehispánica Costa-Andes en el Suroccidente de Colombia Vista a Través de las Redes de Circulación de Obsidiana », dans : *Intercambio y Comercio entre Costa, Andes y Selva. Arqueología y Etnohistoria de Suramérica*, Bogota : Corcas Editores, 1998, p. 49-66

GOEPFERT, Nicolas, DUFOUR, Elise, GUTIÉRREZ, Belkys et CHAUCHAT, Claude, « Origen geográfico de camélidos en el periodo mochica (100-800 AD) y análisis isotópico secuencial del esmalte dentario: enfoque metodológico y aportes preliminares », *Bulletin de l'Institut français d'études andines*, 2013, nº 42 (1), p. 25-48

GOLDSTEIN, Paul S., « Embedded andean economic systems and the expansive Tiwanaku state : A case for a state without market exchange », dans : *Merchants, markets and exchange in the pre-columbian world*, sous la direction de HIRTH, Kenneth G. et PILLSBURY, Joanne, Washington, D. C. : Dumbarton Oaks Pre-Columbian Symposia and Colloquia, 2013, p. 361-387

GOLDSTEIN, Paul S., « Exotic Goods and Everyday Chiefs: Long-Distance Exchange and Indigenous Sociopolitical Development in the South Central Andes », *Latin American Antiquity*, 2000, Vol. 11, nº 04, p. 335-361

GOLDSTEIN, Paul S. et OWEN, Bruce, « Tiwanaku en Moquegua: las colonias altiplánicas », *Boletín de Arqueología PUCP*, 2001, nº 5, p. 139-168

GONZÁLEZ, Luis R. et TARRAGÓ, Myriam N., « Dominación, resistencia y tecnología : la ocupación incaica en el noroeste argentino », *Chungara, Revista de Antropología Chilena*, 2004, Vol. 36, nº 2, p. 391-404

GOSE, Peter, « The State as a Chosen Woman: Brideservice and the Feeding of Tributaries in the Inka Empire », *American Anthropologist*, 2000, Vol. 102, nº 1, p. 84-97

GRAFFAM, Gray, RIVERA, Mario et CAREVIC, Alvaro, « Ancient Metallurgy in the Atacama: Evidence for Copper Smelting during Chile's Early Ceramic Period », *Latin American Antiquity*, 1996, Vol. 7, nº 2, p. 101-113

GUILLEN, Sonia E., « Keeping ancestors alive: The mummies from Laguna de los Cóndores, Amazonas, Perú », dans : *Proceedings of the 4th World Congress on Mummy Studies. Nuuk, Greenland, Septembre 4-10, 2001*, Nuuk - Copenhague : Greenland National Museum and Archives - Danish Polar Center, 2003, p. 162-164

HASTORF, Christine A., « Archaeological Evidence of Coca (Erythroxylum coca, Erythroxylaceae) in the Upper Mantaro Valley, Peru », *Economic Botany*, 1987, Vol. 41, n° 2, p. 292-301

HASTORF, Christine A., « The effect of the Inka state on Sausa agricultural production and crop consumption », *American Antiquity*, 1990, Vol. 55, n° 2, p. 262-290

HASTORF, Christine A. et JOHANNESSEN, Sissel, « Pre-Hispanic Political Change and the Role of Maize in the Central Andes of Peru », *American Anthropologist*, 1993, Vol. 95, n° 1, p. 115-138

HAUN, Susan J. et COCK CARRASCO, Guillermo A., « A Bioarchaeological Approach to the Search for Mitmaqkuna », dans : *Distant Provinces in the Inka Empire. Toward a Deeper Understanding of Inka Imperialism*, sous la direction de MALPASS, Michael A. et ALCONINI, Sonia, Iowa City : University of Iowa Press, 2010, p. 193-220

HAYASHIDA, Frances M., « Style, technology and state production : inka pottery manufacture in the Leche Valley, Peru », *Latin American Antiquity*, 1999, Vol. 10, n° 4, p. 337-352

HAYASHIDA, Frances M., « The Pampa de Chaparrí : water, land, and politics on the north coast of Peru », *Latin American Antiquity*, 2006, Vol. 17, n° 3, p. 243-263

HELMER, Marie, *Cantuta : recueil d'articles parus entre 1949 et 1987*, Madrid/Paris : Casa de Velazquez, 1993, 550 p.

HEMMING, John, *Monuments of the Incas*, Londres : Thames & Hudson, 2010, 240 p.

HOCQUENGHEM, Anne-Marie, « Les cerfs et les morts dans l'iconographie Mochica », *Journal de la société des Américanistes*, 1983, Vol. 69, p. 71-83

HOOBLER, Ellen, « My Kingdom in a Hat: Identity Woven into a Four-Cornered Wari Hat from Ancien Peru », *The Journal of the Walters Art Museum*, 2018, Vol. 73, p. 53-56

HORTA, Helena, « Queros de madera del Collasuyo: Nuevos datos arqueológicos par definir tradiciones (s. XIV-XVI) », *Estudios Atacameños*, 2013, Vol. 45, p. 95-116

HORTA TRICALLOTIS, Helena, « Estudio iconográfico de textiles arqueológicos del valle de Azapa, Arica », *Chungara, Revista de Antropología Chilena*, 1997, Vol. 29, n° 1, p. 81-108

HORTA TRICALLOTIS, Helena, « The Chin Adornment of the Highland Lords as a Symbol of Historical Continuity and Ethnic Emblem in the Southern Andes (500-1600 AD) », *Chungara, Revista de Antropología Chilena*, 2016, Vol. 48, n° 3, p. 365-382

HOSLER, Dorothy, LECHTMAN, Heather et HOLM, Olaf, « Axe-monies and their relatives », *Studies in Pre-Columbian Art and Archaeology*, 1990, n° 30, p. 1-103

HUAMAN POMA DE AYALA, Felipe, *Nueva crónica y buen gobierno*, tome 2 et 3, Lima : Biblioteca del Perú, 2017

HUBER, Michel, « Quarante années de la Statistique générale de la France 1896-1936 », *Journal de la société statistique de Paris*, 1937, Vol. 78, p. 179-214

HYLAND, Sabine, « Writing with Twisted Cords: the Inscriptive Capacity of Andean Khipus », *Current Anthropology*, 2017, Vol. 58, nº 3, p. 412-419

HYSLOP, John, *Inka Settlement Planning*, Austin : University of Texas Press, 1990, 377 p.

HYSLOP, John, *The Inka Road System*, New York : Academic Press, 1984, 377 p.

ISBELL, William H., « Honcopampa: Was it a Huari administrative center? », dans : *The Nature of Wari*, Oxford : BAR International Series 525, 1989, p. 98-114

ISBELL, William H. et SCHREIBER, Katharina J., « Was Huari a State? », *American Antiquity*, 1978, Vol. 43, nº 03, p. 372-389

ISLA CUADRADO, Johny et REINDEL, Markus, « Una tumba Paracas Temprano en Mollake Chico, valle de Palpa, costa sur del Perú », *Zeitschrift für Archäologie Außereuropäischer Kulturen*, 2006, nº 1, p. 153-182

ITIER, César, *Dictionnaire quechua-français : suivi d'un lexique français-quechua*, Paris : Asiathèque - Maison des langues du monde, 2011, 319 p.

JENKINS, David, « A Network Analysis of Inka Roads, Administrative Centers, and Storage Facilities », *Ethnohistory*, 2001, Vol. 48, nº 4, p. 655-687

JENNINGS, Justin et YÉPEZ ALVAREZ, Willy, « The Inca conquest and consolidation of the Cotahuasi Valley of southern Peru », *Ñawpa Pacha : Journal of Andean Archaeology*, 2008, Vol. 29, nº 1, p. 119-152

JERÉZ, Francisco de, *Las relaciones de la conquista del Perú. por Francisco de Jerez y Pedro Sancho, secretarios oficiales de Don Francisco Pizarro (1532-1533). Notas biográficas y concordancias con las crónicas de Indias, por Horacio H. Urteaga ... Biografías de Jerez y Sancho, por Carlos A. Romero*, Lima : Sanmartí y ca., 1917, 224 p.

JIMENEZ DE LA ESPADA, Marcos, *Relaciones Geograficas de Indias*, III, Madrid : Atlas, 1965, Biblioteca de Autores Españoles, 318 p.

JULIEN, Catherine J., *Hatunqolla: a view of Inca rule from the Lake Titicaca région*, Berkeley : University of California Press, 1983, 286 p.

JULIEN, Daniel G., « Late Pre-Inkaic Ethnic Groups in Highland Peru: An Archaeological-Ethnohistorical Model of the Political Geography of the Cajamarca Region », *Latin American Antiquity*, 1993, Vol. 4, nº 3, p. 246-273

KEATINGE, Richard W., « The Pacatnamú Textiles », *Archaeology*, 1978, Vol. 31, nº 2, p. 30-41

KEATINGE, Richard W. et DAY, Kent C., « Socio-Economic Organization of the Moche Valley, Peru, during the Chimu Occupation of Chan Chan », *Journal of Anthropological Research*, 1973, Vol. 29, nº 4, p. 275-295

KROEBER, Alfred et STRONG, William D., *The Uhle Collections from Chincha*, Berkeley : University of California Press, 1924, 94 p.

KUBLER, George, « Guano Archaeology », *Memoirs of the Society for American Archaeology*, 1948, Vol. 4, p. 29-50

LA LONE, Darrell E., « The Inca as a Nonmarket Economy: Supply on Command versus Supply on Demand », dans : *Contexts for Prehistoric Exchange*, New York : Academic Press, 1982, p. 291-316

LA LONE, Mary B. et LA LONE, Darrell E., « The Inka State in the Southern Highlands: State Administrative and Production Enclaves », *Ethnohistory*, 1987, Vol. 34, nº 1, p. 47-62

LATCHAM, Ricardo E., « El comercio precolombino: en Chile i otros paises de América », *Anales de la Universidad de Chile*, 1909, Vol. 125, p. 241-282

LAVALLÉ, Bernard, *L'Amérique espagnole, de Colomb à Bolivar*, Paris : Belin/Humensis, 2018, 303 p.

LE GOFF, Jacques, *La civilisation de l'Occident médiéval*, Paris : Flammarion, 1982, 366 p.

LECHTMAN, Heather, « Andean Value Systems and the Development of Prehistoric Metallurgy », *Technology and Culture*, 1984, Vol. 25, nº 1, p. 1-36

LECHTMAN, Heather, « The Inka, and Andean Metallurgical Tradition », dans : *Variations in the Expression of Inka Power*, sous la direction de BURGER, Richard L., MORRIS Craig et MATOS MENDIETA Ramiro, Washington, D. C. : Dumbarton Oaks Research Library and Collection, 2007, p. 313-356

LECHTMAN, Heather, « The Significance of Metals in Pre-Columbian Andean Culture », *Bulletin of the American Academy of Arts and Sciences*, 1985, Vol. 38, nº 5, p. 9-37

LECHTMAN, Heather, ERLIJ, Antonieta et BARRY JR., Edward J., « New Perspectives on Moche Metallurgy: Techniques of Gilding Copper at Loma Negra, Northern Peru », *American Antiquity*, 1982, Vol. 47, nº 1, p. 3-30

LECHTMAN, Heather N. et MACFARLANE, Andrew W., « La metalurgia del bronce en los Andes Sur Centrales: Tiwanaku y San Pedro de Atacama », *Estudios Atacameños*, 2005, Vol. 30, p. 7-27

LECHTMAN, Heather, PARSONS, Lee A. et YOUNG, William J., « Seven Matched Hollow Gold Jaguars from Peru's Early Horizon », *Studies in Pre-Columbian Art and Archaeology*, 1975, nº 16, p. 5-46

LÉVINE, Daniel, « Le destin des fils du soleil, aztèques et incas : la symétrie des histoires », *Comptes-rendus des séances de l année - Académie des inscriptions et belles-lettres*, 2011, Vol. 155, nº 4, p. 1771-1782

LEVINE, Terry Y., « Inka Labor Service at the Regional Level : The Functional Reality », *Ethnohistory*, 1987, Vol. 34, n° 1, p. 14-46

LIPPI, Ronald D. et GUDIÑO, Alejandra M., « Inkas and Yumbos at Palmitopampa in Northwestern Ecuador », dans : *Distant Provinces in the Inka Empire. Toward a Deeper Understanding of Inka Imperialism*, sous la direction de MALPASS, Michael A. et ALCONINI, Sonia, Iowa City : University of Iowa Press, 2010, p. 260-278

LLAGOSTERA, Agustín, « Retomando los límites y las limitaciones del « archipiélago vertical » », *Chungara, Revista de Antropología Chilena*, 2010, Vol. 42, n° 1, p. 283-295

LLAGOSTERA MARTÍNEZ, Agustín, « El Tawantinsuyu y el control de las relaciones complementarias », dans : *Actes du XLIIe Congrès International des Américanistes*, IV, Paris, 1978, p. 39-50

LOCKE, Leland, « The Ancient Quipu, a Peruvian Knot Record », *American Anthropologist*, 1912, Vol. 14, n° 2, p. 325-332

LÓPEZ CAMPENY, Sara M. L., « Tecnología, iconografía y ritual funerario. Tres dimensiones de análisis de los textiles formativos del sitio Punta de la Peña 9 (Antofagasta de la Sierra, Argentina) », *Estudios Atacameños*, 2000, n° 20, p. 26-65

LOTHROP, Samuel K., « Gold Artifacts of Chavin Style », *American Antiquity*, 1951, Vol. 16, n° 3, p. 226-240

LOTHROP, Samuel K., *Inca Treasure as Depicted by Spanish Historians*, Los Angeles : Southwest Museum, 1938, 75 p.

LOZA, Carmen Beatriz, « Du bon usage des quipus face à l'administration coloniale espagnole », *Population*, 1998, Vol. 53, n° 1-2, p. 139-160

LOZA, Carmen Beatriz, « Tyrannie des Incas et naturalisation des Indiens, la politique de Francisco de Toledo, vice-roi du Pérou (1571-1628) », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 2002, Vol. 57, n° 2, p. 375-405

LUMBRERAS, Luis G., TARRAGÓ, Myriam N. et CASTRO ROJAS, Victoria, *Qhapaq Ñan. Sistema Vial Andino*, Lima : Ministerio de Cultura, 2020, 247 p.

LUMBRERAS, Luis Guillermo, *Chavín de Huántar en el Nacimiento de la Civilización Andina*, Lima : Instituto Andino de Estudios Arqueológico, 1989, 245 p.

LUMBRERAS, Luis Guillermo, *Chavín de Huántar. Excavaciones en la galeria de las Ofrendas*, Mayence : von Zabern, 1993, 461 p.

LYNCH, Julieta, GIOVANNETTI, Marco et PÁEZ, María Cecilia, « Ushnus de las provincias del sur del Tawantinsuyu. Comparación entre las estructuras de los sitios El Shincal y Hualfín Inka en el centro de Catamarca (Argentina) », *Revista de Arqueología Americana*, 2010, n° 28, p. 49-81

MACKEY, Carol, « Elite Residences at Farfán: a Comparison of the Chimú and Inka Occupations », dans : *Palaces and Power in the Americas*, Austin : University of Texas Press, 2006, p. 313-352

MACKEY, Carol, « The Socioeconomic and Ideological Transformation of Farfán under Inka Rule », dans : *Distant Provinces in the Inka Empire. Toward a Deeper Understanding of Inka Imperialism*, sous la direction de MALPASS, Michael A. et ALCONINI, Sonia, Iowa City : University of Iowa Press, 2010, p. 221-259

MAHN-LOT, Marianne, « Les Incas vus par Cieza de León au milieu du XVIe siècle », *Revue Historique*, 1991, Vol. 285, p. 321-326

MALPASS, Michael A., *Provincial Inca: Archaeological and Ethnohistorical Assessment of the Impact of the Inca State*, Iowa City : University of Iowa Press, 1993, 290 p.

MANN, Charles C., « Cracking the Khipu Code », *Science*, 2003, Vol. 300, nº 5626, p. 1650-1651

MARCUS, Joyce, « Prehistoric Fishermen in the Kingdom of Huarco », *American Scientist*, 1987, Vol. 75, p. 393-401

MARCUS, Joyce, « The Drying of Fish for Export », dans : *Coastal Ecosystems and Economic Strategies at Cerro Azul, Peru: The Study of a Late Intermediate Kingdom*, Ann Arbor : University of Michigan Press, 2016, p. 116-119

MARCUS, Joyce, « The Inca conquest of Cerro Azul », *Ñawpa Pacha : Journal of Andean Archaeology*, 2017, Vol. 37, nº 2, p. 175-196.

MARCUS, Joyce et WILLIAMS, Patrick R., *Andean Civilization : A Tribute to Michael E. Moseley*, Los Angeles : Cotsen Institute of Archaeology Press at UCLA, 2009, 432 p.

MARSH, Erik J., KIDD, Ray, OGBURN, Dennis et DURÁN, Victor, « Dating the Expansion of the Inca Empire: Bayesian Models from Ecuador and Argentina », *Radiocarbon*, 2017, Vol. 59, nº 1, p. 117-140

MARTÍN, Alexander J., « Population Nucleation and Functional Interdependence in Prehistoric Coastal Ecuador », *Social Evolution & History*, 2017, Vol. 16, nº 2, p. 20-51

MARTÍN RUBIO, Carmen, « Juan de Betanzos : el gran cronista del imperio inca », *Anales del Museo de América*, 1999, Vol. 7, p. 111-124

MASUCCI, Maria A., « Marine Shell Bead Production and the Role of Domestic Craft Activities in the Economy of the Guangala Phase, Southwest Ecuador », *Latin American Antiquity*, 1995, Vol. 6, nº 1, p. 70-84

MATIENZO, Juan de, *Gobierno del Peru*, Buenos Aires : Compañia sud-americana de billetes de banco, 1910, 219 p.

MATOS MENDIETA, Ramiro, *Pumpu : centro administrativo Inka de la puna de Junín*, Lima : Editorial Horizonte B.C.R. Fondo Editorial Taraaxacum, 1994, 327 p.

MATOS MENDIETA, Ramiro et BARREIRO, José (dir.), *The great Inka road: engineering an empire*, Washington, D. C. : National museum of the American Indian : Smithsonian books, 2015, 210 p.

MATOS, Ramiro, « Los Inkas de la sierra central del Perú », *Revista de Arqueología Americana*, 1995, Vol. 8, p. 159-190

MAYER, Enrique, « In the realm if the Incas », dans : *Merchants, markets and exchange in the pre-columbian world*, sous la direction de HIRTH, Kenneth G. et PILLSBURY, Joanne, Washington, D. C. : Dumbarton Oaks Pre-Columbian Symposia and Colloquia, 2013, p. 309-317

MCEWAN, Colin, « Ordering the Sacred and Recreating Cuzco », dans : *The Archaeology of Wak'as. Explorations of the Sacred in the Pre-Columbian Andes*, Boulder : University Press of Colorado, 2015, p. 265-291

MEDDENS, Frank M., « The Importance of Being Inka. Ushnu Platforms and Their Place in the Andean Landscape », dans : *The Archaeology of Wak'as. Explorations of the Sacred in the Pre-Columbian Andes*, Boulder : University Press of Colorado, 2015, p. 239-264

MEDDENS, Frank M. et SCHREIBER, Katharina, « Inca strategies of control : a comparison of the Inca occupations of Soras and Andamarca Lucanas », *Ñawpa Pacha : Journal of Andean Archaeology*, 2010, Vol. 30, nº 2, p. 127-166

MEDRANO, Manuel et URTON, Gary, « Toward the Decipherment of a Set of Mid-Colonial Khipus from the Santa Valley, Coastal Peru », *Ethnohistory*, 2018, Vol. 65, nº 1, p. 1-23

MEYERS, Albert, « Dos mundos diferentes: incas históricos e incas arqueológicos », *Tambo. Boletín de Arqueología*, 2016, nº 4, p. 153-199

MEYERS, Albert, « Toward a Reconceptualization of the Late Horizon and the Inka Period: Perspectives from Cochasquí, Ecuador, and Samaipata, Bolivia », dans : *Variations in the Expression of Inka Power*, sous la direction de BURGER, Richard L., MORRIS Craig et MATOS MENDIETA Ramiro, Washington, D. C. : Dumbarton Oaks Research Library and Collection, 2007, p. 223-254

MEYERS, Albert, DE LOS ANGELES MUÑOZ, Maria, GONZALES, Javier et ULBERT, Cornelius, « "El Fuerte de Samaipata, Patrimonio de la Humanidad. Una breve descripción », dans : *El Fuerte de Samaipata, Estudios arqueológicos*, Santa Cruz de la Sierra : Albert Meyers / Biblioteca del Museo de Historia / UAGRM, 2015, p. 11-33

MEYERS, Albert et ULBERT, Cornelius, « Inka Archaeology in Eastern Bolivia: Some Aspects of the Samaipata Project », *Tawantinsuyu*, 1997, Vol. 3, p. 79-85

MINISTERIO DE CULTURA DEL PERÚ, *Historia y uso del camino entre Xauxa y Pachacamac. Investigaciones arqueologicas e historicas*, Lima : Ministerio de Cultura, 2019, 76 p.

MINISTERIO DE CULTURA DEL PERÚ, *Huaycán de Cieneguilla. Investigaciones arqueológicas*, Lima : Qhapaq Nan - Sede Nacional, 2015, 106 p.

MIRÓ QUESADA, Aurelio, *El Inca Garcilaso*, Lima : PUCP fondo editorial, 1994, 406 p.

MORENO MORA, Manuel, *Diccionario etimológico y comparado del kichua del Ecuador*, Cuenca : Casa de la Cultura Ecuatoriana, Núcleo de Azuay, 1955, 375 p.

MORRIS, Craig, « The Archaeological Study of Andean Exchange », dans : *Actes du XLIIe Congrès International des Américanistes*, IV, Paris, 1978, p. 19-29

MORRIS, Craig et SANTILLANA, Julián Idilio, « The Inka Transformation of the Chincha Capital », dans : *Variations in the Expression of Inka Power*, sous la direction de BURGER, Richard L., MORRIS Craig et MATOS MENDIETA Ramiro, Washington, D. C. : Dumbarton Oaks Research Library and Collection, 2007, p. 135-164

MORRIS, Craig et THOMPSON, Donald E., *Huanuco Pampa : An Inca City and Its Hinterland*, New York : Thames & Hudson, 1985, 182 p.

MORRIS, Craig et THOMPSON, Donald E., « Huanuco Viejo: An Inca Administrative Center », *American Antiquity*, 1970, Vol. 35, nº 03, p. 344-362.

MORRIS, Craig et VON HAGEN, Adriana, *The Incas. Lords of the Four Quarters*, Londres : Thames & Hudson, 2011, 256 p.

MOSELEY, Michael E., *The Incas and their Ancestors. The Archaeology of Peru*, New York/Londres : Thames & Hudson, 1992, 288 p.

MURAIL, Pascal, BRUZEK, Jaroslav, HOUËT, Francis et CUNHA, Eugénia, « DSP: A tool for probabilistic sex diagnosis using worldwide variability in hip-bone measurements », *Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris*, 2005, Vol. 17, p. 167-176

MURRA, John Victor, « Cloth and Its Functions in the Inca State », *American Anthropologist*, 1962, Vol. 64, nº 4, p. 710-728

MURRA, John Victor, « El Instituto de Investigaciones Andinas y sus estudios en Huánuco », *Cuadernos de investigacion. Facultad de Letras y Educación. Huánuco: Universidad Nacional Hermilio Valdizán - Antropología*, 1966, nº 1

MURRA, John Victor, « Existieron el tributo y los mercados antes de la invasion europea? », dans : *La Participacion Indigena en los Mercados Surandinos*, La Paz : Centro de Estudios de la Realidad Economica y Social, 1987, p. 51-61

MURRA, John Victor, « La mit'a al Tawantinsuyu : prestaciones de los grupos étnicos », *Chungara: Revista de Antropología Chilena*, 1983, Vol. 10, p. 77-94

MURRA, John Victor, « L'économie des sociétés andines : le contrôle vertical d'un maximum d'étages écologiques », dans : *Formations économiques et politiques du monde andin*, Lima, Paris : Institut français d'études andines, 2012, p. 105-114

MURRA, John Victor, « Les ethnocatégories d'un quipu étatique », dans : *Formations économiques et politiques du monde andin*, Lima, Paris : Institut français d'études andines, 2012, p. 265-271

MURRA, John Victor, « Los limites y las limitaciones del « archipielago vertical » en los Andes », *Maguaré*, 1981, Vol. 1, p. 93-98

MURRA, John Victor, « Maïs, tubercules et rites agricoles », dans : *Formations économiques et politiques du monde andin*, Lima, Paris : Institut français d'études andines, 2012, p. 105-114

MURRA, John Victor, *The Economic organization of the Inka state*, Connecticut : Greenwich : Jai Press, 1980, 208 p.

MURÚA, Martín de, *Historia general del Perú*, Madrid, Espagne : Dastin historia, 2001. Cronicas de America, 571 p.

NAIR, Stella et PROTZEN, Jean-Pierre, « The Inka Built Environment », dans : *The Inka Empire: A Multidisciplinary Approach*, sous la direction de SHIMADA, Izumi, Austin : University of Texas Press, 2015, p. 215-231

NATIONAL RESEARCH COUNCIL PANEL ON LOST CROPS OF THE INCAS, « Lost Crops of the Incas », *Arnoldia*, 1990, Vol. 50, nº 4, p. 2-15

NAVEGA, David, COELHO, Catarina, VICENTE, Ricardo, FERREIRA, Maria Teresa, WASTERLAIN, Sofia et CUNHA, Eugénia, « AncesTrees : Ancestry estimation with randomized decision trees », *International Journal of Legal Medicine*, 2015, Vol. 129, nº 5, p. 1145-1153

NESBITT, Jason, JOHNSON, Rachel et HOROWITZ, Rachel A., « Was Obsidian Used for Camelid Shearing in Ancient Peru? An Experimental and Use-Wear Study », *Ethnoarchaeology*, 2019, p. 1-15

NETHERLY, Patricia J., « The management of late andean irrigation systems on the north coast of Peru », *American Antiquity*, 1984, Vol. 49, nº 2, p. 227-254

NIELSEN, Axel E., « Actualidad y potencial de la arqueología internodal surandina », *Estudios Atacameños*, 2017, nº 56, p. 299-317

NIELSEN, Axel E., « Circulating objects and the constitution of South Andean society (500 BC - AD 1550) », dans : *Merchants, markets and exchange in the pre-columbian world*, sous la direction de HIRTH, Kenneth G. et PILLSBURY, Joanne, Washington, D. C. : Dumbarton Oaks Pre-Columbian Symposia and Colloquia, 2013, p. 389-418

NIELSEN, Axel E., « Pastoralism and the non-pastoral world in the Late Pre-Columbian history of the Southern Andes (1000-1535) », *Nomadic Peoples*, 2009, Vol. 13, nº 2, p. 17-35

NILES, Susan A., « Considering Inka Royal Estates. Architecture, Economy, History », dans : *The Inka Empire: A Multidisciplinary Approach*, sous la direction de SHIMADA, Izumi, Austin : University of Texas Press, 2015, p. 233-246

NYSTROM, Kenneth C., BUIKSTRA, Jane E. et MUSCUTT, Keith, « Chachapoya Mortuary Behavior: a Consideration of Method and Meaning », *Chungara, Revista de Antropología Chilena*, 2010, Vol. 42, nº 2, p. 477-495

OAKLAND RODMAN, Amy et CASSMAN, Vicky, « Andean Tapestry: Structure Informs the Surface », *Art Journal*, 1995, Vol. 54, nº 2, p. 33-39

OGBURN, Dennis E., « Evidence for Long-Distance Transportation of Building Stones in the Inka Empire, from Cuzco, Peru to Saraguro, Ecuador », *Latin American Antiquity*, 2004, Vol. 15, nº 04, p. 419-439

OGBURN, Dennis E., « Obsidian in southern Ecuador : the Carboncillo Source », *Latin American Antiquity*, 2011, Vol. 22, nº 1, p. 97-120

OLIVA, Anello, *Libro primero del manuscrito original del R.P. Anello Oliva, S.J : Historia del reino y provincias del Perú, de sus Incas reyes, descubrimiento y conquista por los españoles de la corona de Castilla, con otras singularidades concernientes á la historia*, Lima : Imprenta y libreria de S. Pedro, 1895, 217 p.

ONDEGARDO, Polo, *El orden del Inca. las contribuciones, distribuciones y la utilidad de guardar dicho orden (s. XVI)*, Lima : Editorial comentarios, 2013, 398 p.

O'NEILL, Louis, *Initiation à l'éthique sociale*, Montréal : Fides, 1998, 482 p.

ORTIZ DE ZUÑIGA, Iñigo, HELMER, Marie, MURRA, John Victor et ANGULO, Domingo, *Visita de la provincia de Leon de Huanuco en 1562*, Huanuco : Universidad nacional Hermilio Valdizan, Facultad de letras y educacion, 1967, 433 p.

OTERO, Clarisa et TARRAGÓ, Myriam N., « Reconstructing Inca Socioeconomic Organization through Biography Analysis of Residential Houses and Workshops of Pucara de Tilcara (Quebrada De Humahuaca, Argentine) », *Journal of Anthropology and Archaeology*, 2017, Vol. 5, nº 1, p. 55-72

PARSONS, Jeffrey R., HASTINGS, Charles M. et MATOS MENDIETA, Ramiro, *Prehispanic Settlement Patterns in the Upper Mantaro, Junín, Peru*, Vol. 2, Ann Arbor : Museum of Anthropology, Université of Michigan, 2013, 400 p.

PARSONS, Jeffrey R. et PSUTY, Norbert R., « Fields and Prehispanic Subsistence on the Peruvian Coast », *American Antiquity*, 1975, Vol. 40, nº 3, p. 259-282

PÄRSSINEN, Martti, *Tawantinsuyu : el estado inca y su organizacion politica*, Lima : Institut français d'études andines, 2003, 425 p.

PÄRSSINEN, Martti, *Tawantinsuyu: The Inca State and Its Political Organization*, Helsinki : Societas Historica Finlandiae, 1992, 462 p.

PÄRSSINEN, Martti, KESSELI, Risto et FALDÍN, Juan, « Paria, the southern Inka capital rediscovered », *Chungara, Revista de Antropología Chilena*, 2010, Vol. 42, nº 1, p. 235-246

PÄRSSINEN, Martti et SIIRIÄINEN, Ari, *Andes orientales y Amazonia occidental, Ensayos entre la historia y la arqueologia de Bolivia, Brasil y Peru*, La Paz : Producciones CIMA, 2003, 273 p.

PÄRSSINEN, Martti et SIIRIÄINEN, Ari, « Inka-Style Ceramics and Their Chronological Relationship to the Inka Expansion in the Southern Lake Titicaca Area (Bolivia) », *Latin American Antiquity*, 1997, Vol. 8, nº 3, p. 255-271

PATTERSON, Thomas C., « Merchant capital and the formation of the inca state », *Dialectical Anthropology*, 1988, Vol. 12, p. 217-227

PERALES, Manuel F., « Apuntes sobre el Período Intermedio Tardío y la presencia inca en la cuenca alta del río Ricrán, sierra central del Perú », *Estudios Atacameños*, 2005, Vol. 29, p. 125-142

PERALES MUNGUÍA, Manuel F., « Settlement Patterns, Corrals, and Tombs: Exploring sociopolitical complexity among late prehispanic agropastoralists of the upper Ricrán, Peru », dans : *The Archaeology of Andean Pastoralism*, Albuquerque : University of New Mexico Press, 2016, p. 159-181

PERALTA MESIA, Rodolfo, « Arquitectura imperial inca en el valle de Nazca. Reseña de las investigaciones arquéologicas en paredones de Nasca », *Proyecto Qhapaq Ñan - Sede Nacional. Ministerio de Cultura*, 2013, p. 1-13

PHIPPS, Elena, « Garments and Identity in the Colonial Andes », dans : *The Colonial Andes: Tapestries and Silverwork. 1530-1830*, New York : Metropolitan Museum of Art, 2004, p. 16-39

PHIPPS, Elena, « Inka Textile Traditions and Their Colonial Counterparts », dans : *The Inka Empire: A Multidisciplinary Approach*, sous la direction de SHIMADA, Izumi, Austin : University of Texas Press, 2015, p. 197-214

PILLSBURY, Joanne, « The Thorny Oyster and the Origins of Empire: Implications of Recently Uncovered Spondylus Imagery from Chan Chan, Peru », *Latin American Antiquity*, 1996, Vol. 7, nº 4, p. 313-340

PIMENTEL GURMENDI, Victor et PIMENTEL SPISSU, Victor, « Gran Pajatén. Parque Nacional del Rio Abiseo », *Arkinka*, 1999, nº 39, p. 74-91

PIZARRO, Pedro, *Relación del descubrimiento y conquista de los reinos del Perú*, Lima : Fondo de Cultura Económica, 2013, 236 p.

PLOWMAN, Timothy, « The Ethnobotany of Coca (Erythroxylum spp., Erythroxylaceae) », *Advances in Economic Botany*, 1984, Vol. 1, p. 62-111

POLANYI, Karl, *La Grande Transformation*, Paris : Editions Gallimard, 1983, 448 p.

POLLARD ROWE, Ann, « A Late Nasca Derived Textile with Tapestry Medallions », *Bulletin of the Detroit Institute of Arts*, 1979, Vol. 57, nº 3, p. 114-123

PORRAS BARRENECHEA, Raúl, *Las cronistas del Perú : 1528-1650*, Lima : Sanmartí y ca., 1962, 440 p.

PORRAS BARRENECHEA, Raul, *Las relaciones primitivas de la conquista del Peru*, Lima : Instituto Raul Porras Barrenechea, 1967, 106 p.

PRIETO, Gabriel, « Chiquitoy prehispanico : Monumentos arquitectonicos del extremo sur del valle de Chicama, costa norte del Peru », *Arkinka*, 2014, nº 220, p. 1-13

RAMOS GAVILÁN, Alonso, *Historia del celebre Santuario de Nuestra Señora de Copacabana [1621]*, La Paz : Academia Boliviana de la Historia, 1976, 257 p.

REINHARD, Johan, « A High Altitude Archaeological Survey in Northern Chile », *Chungara, Revista de Antropología Chilena*, 2002, Vol. 34, nº 1, p. 85-99

RENARD CASEVITZ, France-Marie, « Guerriers du sel, sauniers de la paix », *L'Homme*, 1993, Vol. 33, nº 126/128, p. 25-43

RENARD CASEVITZ, France-Marie, *Le banquet masqué : Une mythologie de l'étranger chez les Indiens Matsiguenga*, Paris : Lierre & Coudrier Editeur, 1991, 280 p.

RENARD, Susana F., « Objetos textiles, pasos y caminantes trasandinos: Piezas similares y rasgos comunes en textiles arqueológicos de Argentina y Chile », *Estudios Atacameños*, 1997, nº 14, p. 291-305

RICE, Prudence M., « Torata Alta : an inka administrative center and spanish colonial reduccion in Moquegua, Peru », *Latin American Antiquity*, 2012, Vol. 23, nº 1, p. 3-28

RICK, John, « Context, Construction, and Ritual in the Development of Authority at Chavín de Huántar », dans : *Chavín: Art, Architecture and Culture*, Los Angeles : Cotsen Institute of Archaeology Press at UCLA, 2008, p. 3-34

RIVERA CASANOVAS, Claudia, « Estrategias de control imperial, movimientos poblacionales y dinámicas regionales durante el período Tardío en la región de San Lucas, Chuquisaca », dans : *Ocupación Inka y dinámicas regionales en los Andes (siglos XV-XVII)*, Lima/La Paz : Instituto francés de estudios andinos, 2014, p. 67-98

RIVERA CASANOVAS, Claudia, « Forms of Imperial Control and the Negociation of Local Autonomy in the Cinti Valley of Bolivia », dans : *Distant Provinces in the Inka Empire. Toward a Deeper Understanding of Inka Imperialism*, Iowa City : University of Iowa Press, 2010, p. 151-172

ROMERO, Emilio, *Historia economica del Peru*, Lima : Centro de Produccion Fondo Editorial Universidad Nacinal Mayor de San Marcos, 2006, 433 p.

ROMERO, Rodriguo Sánchez, « El Tawantinsuyu en Aconcagua (Chile central) », *Chungara, Revista de Antropología Chilena*, 2004, Vol. 36, nº 2, p. 325-336

ROSSEN, Jack, PLANELLA, María Teresa et STEHBERG, Rubén, « Archaeobotany of Cerro del Inga, Chile, at the Southern Inka Frontier », dans : *Distant Provinces in the Inka Empire. Toward a Deeper Understanding of Inka Imperialism*, sous la direction de MALPASS, Michael A. et ALCONINI, Sonia, Iowa City : University of Iowa Press, 2010, p. 14-43

ROSTWOROWSKI DE DIEZ CANSECO, Maria, « El apogeo del Imperio (1955) », dans : *Los Incas*, Lima : Instituto de Estudios Peruanos, 2017, p. 19-28

ROSTWOROWSKI DE DIEZ CANSECO, Maria, *Etnía y Sociedad : Costa Peruana Prehispánica*, Lima : Instituto de Estudios Peruanos, 1977, 294 p.

ROSTWOROWSKI DE DIEZ CANSECO, Maria, « Intercambio prehispánico del Spondylus (1999) », dans : *Los Incas*. Lima : Instituto de Estudios Peruanos, 2017, p. 173-180

ROSTWOROWSKI DE DIEZ CANSECO, Maria, « La sociedad inca (1990) », dans : *Los Incas*, Lima : Instituto de Estudios Peruanos, 2017, p. 99-114

ROSTWOROWSKI DE DIEZ CANSECO, María, « Mercaderes del Valle de Chincha en la época prehispanica », *Revista Española de Antropologia Americana*, 1970, nº 5, p. 135-178

ROSTWOROWSKI DE DIEZ CANSECO, Maria, *Recursos naturales renovables y pesca, siglos XVI y XVII*, Lima : Instituto de Estudios Peruanos, 1981, 180 p.

ROSTWOROWSKI DE DIEZ CANSECO, Maria, « Una hipótesis sobre el surgimiento del Estado inca (1978) », dans : *Los Incas*, Lima : Instituto de Estudios Peruanos, 2017, p. 89-98

ROWE, John Howland, « Absolute Chronology in the Andean Area », *American Antiquity*, Janvier 1945, Vol. 10, nº 3, p. 265-284

ROWE, John Howland, « Foreword », dans : *History of the Inca Empire: an account of the Indians' customs and their origin, together with a treatise on Inca legends, history, and social institutions*, Texas : University of Texas Press, 1979, p. 279

ROWE, John Howland, « Inca Culture at the Time of the Spanish Conquest », dans : *Handbook of South American Indians*, Vol. 2, Washington, DC : J.H. Steward, 1946, p. 183-330

RUSSELL, Bertrand, *Proposed roads to freedom. Socialism, anarchism and syndicalism*, New York : Henry Holt and Company, 1919, 270 p.

SAIGNES, Thierry, « De la filiation à la résidence : les ethnies dans les vallées de Larecaja », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 1978, Vol. 33, nº 5/6, p. 1160-1181

SALAZAR, Diego, « La producción minera en San José del Abra durante el período Tardío atacameño », *Estudios Atacameños*, 2008, Vol. 36, p. 43-72

SALAZAR, Diego, BERENGUER, José et VEGA, Gabriela, « Paisajes minero-metalúrgicos incaicos en Atacama y el Altiplano sur de Tarapacá (norte de Chile) », *Chungara, Revista de Antropología Chilena*, 2013, Vol. 45, nº 1, p. 83-103

SALOMON, Frank, « A North Andean Status Trader Complex under Inka Rule », *Ethnohistory*, 1987, Vol. 34, nº 1, p. 63-77

SALOMON, Frank, « Inkas through Texts, The Primary Sources », dans : *The Inka Empire: A Multidisciplinary Approach*, sous la direction de SHIMADA, Izumi, Austin : University of Texas Press, 2015, p. 23-38

SALOMON, Frank, *Native Lords of Quito in the Age of the Incas. The Political Economy of North Andean Chiefdoms*, Cambridge : Cambridge University press, 1986, 274 p.

SALOMON, Frank, « Systèmes politiques verticaux aux marches de l'Empire inca », *Annales*, 1978, Vol. 33, nº 5, p. 967-989

SAMMELS, Clare A., « Ode to a Chuño: Learning to Love Freeze-Dried Potatoes in Highland Bolivia », dans : *Adventures in Eating: Anthropological Experiences in Dining from Around the World*, Boulder : University Press of Colorado, 2010, p. 101-126

SANTA CRUZ PACHACUTI YAMQUI SALCAMAYHUA, Juan de, *Historia de los incas y relación de su gobierno. por Juan Santa Cruz Pachacuti y et lic. Fernando de Santillán respectivamente (crónicas del siglo XVI) Anotaciones y concordancias con las crónicas de Indias, por Horacio H. Urteaga ... Biografía y bibliografía del lic. F. de Santillán, por Domingo Angulo*, Lima : Sanmartí y ca., 1927, 239 p.

SANTORO, Calogero M, DILLEHAY, Tom D, HIDALGO, Jorge, VALENZUELA R, Daniela, ROMERO G, Álvaro L, ROTHHAMMER, Francisco et STANDEN, Vivien G., « Revisita al tercer caso de verticalidad de John Murra en las costas de los Andes centrales y centro sur », *Chungara, Revista de Antropología Chilena*, 2010, Vol. 42, nº 1, p. 325-340

SANTORO, Calogero M, ROMERO GUEVARA, Alvaro, STANDEN, Vivien G et TORRES, Amador, « Continuidad y cambio en las comunidades locales, períodos Intermedio Tardío y Tardío, valles occidentales del área centro sur andina », *Chungara, Revista de Antropología Chilena*, 2004, nº Volument Especial, p. 235-247

SANTORO, Calogero M, WILLIAMS, Veronica I., VALENZUELA, Daniela, ROMERO, Álvaro et STANDEN, Vivien G., « Inka Provincial Administration of the South-Central Andes », dans : *Distant Provinces in the Inka Empire. Toward a Deeper Understanding of Inka Imperialism*, sous la direction de MALPASS, Michael A. et ALCONINI, Sonia, Iowa City : University of Iowa Press, 2010, p. 44-74

SARMIENTO DE GAMBOA, Pedro, *Historia de los incas*, Madrid : Miraguano ed. : Ed. Polifemo, 2001, 191 p.

SAYRE, Mathew, *Life Across the River: Agricultural, Ritual and Productions Practices at Chavín de Huántar. PhD dissertation, Department of Anthropology, University of California, Berkeley*, 2010

SCHJELLERUP, Inge, *Incas y españoles en la conquista de los chachapoya*, Lima : Institut français d'études andines, 2005, 522 p.

SCHORSCH, Deborah, « Silver-and-Gold Moche Artifacts from Loma Negra, Peru », *Metropolitan Museum Journal*, 1998, Vol. 33, p. 109-136

SCHREIBER, Katharina J., « Conquest and consolidation : a comparison of the Wari and Inka occupations of a highland peruvian valley », *American Antiquity*, 1987, Vol. 52, nº 2, p. 266-284

SCHULTZE, Carol A., STANISH, Charles, SCOTT, David A., REHREN, Thilo, KUEHNER, Scott, FEATHERS, James K. et MARCUS, Joyce, « Direct Evidence of 1,900 Years of Indigenous Silver Production in the Lake Titicaca Basin of Southern Peru », *Proceedings of the National Academy of Sciences of the United States of America*, 2009, Vol. 106, nº 41, p. 17280-17283

SCOTT, David A., « The La Tolita-Tumaco Culture: Master Metalsmiths in Gold and Platinum », *Latin American Antiquity*, 2011, Vol. 22, nº 1, p. 65-95

SEGALINI, Laurent, « L'histoire de l'expansion inca. Perspective critique et esquisse d'une proposition substitutive », *Journal de la société des américanistes*, 2003, Vol. 89, nº 1, p. 83-94

SHADY, Ruth, MACHACUAY, Marco, NOVOA, Pedro, QUISPE, Edna et LEYVA, Carlos, *Urban Centers of Caral Civilization: 21 years recovering history on the Social System*, Lima : Ministerio de Cultura, 2017, 283 p.

SHADY, Ruth, PALOMINO, David, MACHACUAY, Marco, NOVOA, Pedro et QUISPE, Edna, *Aspero. Ciudad pesquera de la Civilizacion Caral, 5000 años de ciencia y tecnología pesquera*, Lima : Ministerio de Cultura, 2015, 114 p.

SHIMADA, Izumi, « Perception, Procurement, and Management of Resources: Archaeological Perspective », dans : *Andean Ecology and Civilization*, Tokyo : University of Tokyo Press, 1985, p. 357-399

SHIMADA, Izumi et CRAIG, Alan K., « The Style, Technology and Organization of Sicán Mining and Metallurgy, Northern Peru: Insights from Holistic Study », *Chungara, Revista de Antropología Chilena*, 2013, Vol. 45, nº 1, p. 3-31

SHINODA, Ken-ichi, « Tracing the Origin of Inka People through Ancient DNA Analysis », dans : *The Inka Empire: A Multidisciplinary Approach*, sous la direction de SHIMADA, Izumi, Austin : University of Texas Press, 2015, p. 55-66

SIIRIÄINEN, Ari et KORPISAARI, Antti, *Noticias del proyecto arqueologico finlandés-boliviano en la Amazonia boliviana II*, Helsinki : Department of Archaeology, University of Helsinki-Unidad Nacional de Arqueologia de Bolivia, 2003, 33 p.

SILLAR, Bill, DEAN, Emily et PÉREZ TRUJILLO, Amelia, « My state or yours? Wari « labour camps » and the Inka cult of Viracocha at Raqchi, Cuzco, Peru », *Latin American Antiquity*, 2013, Vol. 24, nº 1, p. 21-46

SISTRUNK, Hannah, « Road to empire: documenting an Inca road in northern Ecuador », *Ñawpa Pacha : Journal of Andean Archaeology*, 2010, Vol. 30, nº 2, p. 189-208

SLOVAK, Nicole M., PAYTAN, Adina et WIEGAND, Bettina A., « Reconstructing Middle Horizon mobility patterns on the coast of Peru through strontium isotope analysis », *Journal of Archaeological Science*, 2009, Vol. 36, nº 1, p. 157-165.

SNEAD, James E., « Imperial Infrastructure and the Inka Storage System », dans : *Inka Storage Systems*, Norman : University of Oklahoma Press, 1992, p. 62-106

SOUSTELLE, Jacques, *Les Aztèques à la veille de la conquête espagnole*, Paris : Hachette Littératures, 2011, 320 p.

STAHL, Peter W., « Pre-Columbian Andean animal domesticates at the edge of empire », *World Archaeology*, 2003, Vol. 34, nº 3, p. 470-483

STAHL, Peter W., « Selective Faunal Provisionning in the Southern Highlands of Formative Ecuador », *Latin American Antiquity*, 2005, Vol. 16, nº 3, p. 313-328

STANISH, Charles et BAUER, Brian S., « Pilgrimage and the Geography of Power in the Inka Empire », dans : *Variations in the Expression of Inka Power*, sous la direction de BURGER, Richard L., MORRIS Craig et MATOS MENDIETA Ramiro, Washington, D. C. : Dumbarton Oaks Research Library and Collection, 2007, p. 45-84

STANISH, Charles et COBEN, Lawrence S., « Barter markets in the Pre-Hispanic Andes », dans : *Merchants, markets and exchange in the pre-columbian world*, sous la direction de HIRTH, Kenneth G. et PILLSBURY, Joanne, Washington, D. C. : Dumbarton Oaks Pre-Columbian Symposia and Colloquia, 2013, p. 421-436

STEHBERG, Rubén et SOTOMAYOR, Gonzalo, « Cabis, guacas-fortalezas y el control incaico del valle de Aconcagua », *Estudios Atacameños*, 1999, Vol. 18, p. 237-248

STÖLLNER, Thomas, REINDEL, Markus, GASSMAN, Guntram, GRÄFINGHOLT, Benedikt et ISLA CUADRADO, Johny, « Precolumbian Raw-Material Exploitation in Southern Peru. Structures and Perspectives », *Chungara, Revista de Antropología Chilena*, 2013, Vol. 45, nº 1, p. 105-129

STOTHERT, Karen E., « The peoples of the coast of Ecuador accomodate the Inca state », *Ñawpa Pacha : Journal of Andean Archaeology*, 2013, Vol. 33, nº 1, p. 71-102

SZPAK, Paul, MILLAIRE, Jean-François, WHITE, Christine D., LAU, George F., SURETTE, Flannery et LONGSTAFFE, Fred J., « Origins of Prehispanic Camelid Wool Textiles from the North and Central Coasts of Peru Traced by Carbon and Nitrogen Isotopic Analyses », *Current Anthropology*, 2015, Vol. 56, nº 3, p. 449-459

TAKIGAMI, Mai K., SHIMADA, Izumi, SEGURA, Rafael, MUNO, Sara, MATSUZAKI, Hiroyuki, TOKANAI, Fuyuki, KATO, Kazuhiro, MUKAI, Hitoshi, TAKAYUKI, Omori et YONEDA, Minoru, « Assessing the Chronology and Rewrapping of Funerary Bundles at the Prehispanic Religious Center of Pachacamac, Peru », *Latin American Antiquity*, 2014, Vol. 25, nº 3, p. 322-343

TANTALEÁN, Henry, « Paisajes rituales y políticos Paracas en el valle de Chincha, Costa sur del Perú », *Latin American Antiquity*, 2016, Vol. 27, nº 4, p. 479-496

TÉREYGEOL, Florian et CRUZ, Pablo, « Metal del viento. Aproximación experimental para la comprensión del funcionamiento de las wayras andinas », *Estudios Atacameños*, 2014, nº 48, p. 39-54

THAYLOR, A.C., SAIGNES, Thierry et RENARD CASEVITZ, France-Marie, *L'Inca, l'Espagnol et les sauvages : Rapports entre les sociétés amazoniennes et andines du XVe au XVIIe siècle*, Paris : Recherche sur les Civilisation, 1986, 411 p.

TOPIC, John R., « Craft Production in the Kingdom of Chimor », dans : *The Northern Dynasties : Kingship and Statecraft in Chimor*, Washington, DC : Dumbarton Oaks, 1991, p. 145-176

TOPIC, John R., « Exchange on the equatorial frontier. A comparison of Ecuador and northern Peru », dans : *Merchants, markets and exchange in the pre-columbian world*, sous la direction de HIRTH, Kenneth G. et PILLSBURY, Joanne, Washington, D. C. : Dumbarton Oaks Pre-Columbian Symposia and Colloquia, 2013, p. 335-360

TRIPCEVICH, Nicholas et CONTRERAS, Daniel A., « Quarrying evidence at the Quispisisa obsidian source, Ayacucho, Peru », *Latin American Antiquity*, 2011, Vol. 22, nº 1, p. 121-136

TURNER, B.L., KAMENOV, G.D., KINGSTON, J.D. et ARMELAGOS, G.J., « Insights into immigration and social class at Machu Picchu, Peru, based on oxygen, strontium, and lead isotopic analysis », *Journal of Archaeological Science*, 2009, Vol. 36, p. 317-332

TYULENEVA, Vera, *El Paititi. Historia de la busqueda de un reino perdido*, Lima : PUCP Fondo Editorial, 2018. Colección Estudios Andinos, 475 p.

UNIVERSITÉ DE PARIS VIII. INSTITUT DE CULTURE ET LANGUES AMÉRINDIENNES et YARANGA VALDERRAMA, Abdon, *Dictionnaire quechua-français*, Paris : Université Paris VIII, 1973, 165 p.

URIBE RODRÍGUEZ, Mauricio et CABELLO BAETTIG, Gloria, « Cerámica en el camino : los materiales del río Loa (Norte Grande de Chile) y sus implicaciones tipológicas y conductuales para la comprensión de la vialidad y la expansión del Tawantinsuyo », *Revista Española de Antropologia Americana*, 2005, Vol. 35, p. 75-98

URTON, Gary, « From Knots to Narratives: Reconstructing the Art of Historical Record Keeping in the Andes from Spanish Transcriptions of Inka Khipus », *Ethnohistory*, 1998, Vol. 45, nº 3, p. 409-438

URTON, Gary et VON HAGEN, Adriana, *Encyclopedia of the Incas*, Lanham (Maryland) : Rowman & Littlefield, 2015, 324 p.

VACA DE CASTRO, Cristobal, *Ordenanzas de tambos (Cusco, 1543)*, Lima : Qhapaq Nan - Sede Nacional, 2018, 162 p.

VALDEZ, Lidio M., « Marayniyoq: producción de chicha en un establecimiento Wari », *Gaceta Arqueológica Andina*, 2002, Vol. 26, p. 69-86

VALDEZ, Lidio M., TABOADA, Juan et VALDEZ, J. Ernesto, « Ancient Use of Coca Leaves in the Peruvian Central Highlands », *Journal of Anthropological Research*, 2015, Vol. 71, nº 2, p. 231-258

VAN BUREN, Mary et MILLS, Barbara H., « Huayrachinas and Tocochimbos: Traditional Smelting Technology of the Southern Andes », *Latin American Antiquity*, 2005, Vol. 16, nº 1, p. 3-25

VAN BUREN, Mary et PRESTA, Ana María, « The Organization of Inka Silver Production in Porco, Bolivia », dans : *Distant Provinces in the Inka Empire. Toward a Deeper Understanding of Inka Imperialism*, sous la direction de MALPASS, Michael A. et ALCONINI, Sonia, Iowa City : University of Iowa Press, 2010, p. 173-192

VAN BUREN, Mary et WEAVER, Brendan J. M., « Contours of Labor and History : A Diachronic Perspective on Andean Mineral Production and the Making of Landscapes in Porco, Bolivia », *Historical Archaeology*, 2012, Vol. 46, nº 3, p. 79-101

VAN GIJSEGHEM, Hendrik, « A Frontier Perspective on Paracas and Nasca Ethnogenesis », *Latin American Antiquity*, 2006, Vol. 17, nº 4, p. 419-444

VETTER PARODI, Luisa et MAC KAY FULLE, Martín, « Tumbas y oro : evidencias de cambios sociales y tecnológicos en el formativo tardío de los Andes centrales. Dans : *Producción de bienes de prestigio ornamentales y votivos de la América antigua*. Floride, Etats-Unis : Syllaba Press, 2010, p. 50-69

VETTER PARODI, Luisa, PETRICK CASAGRANDE, Susana, HUAYPAR VASQUEZ, Yezeña et MAC KAY FULLE, Martín, « Los hornos metalurgicos del sitio Inca de Curamba (Peru): estudio por DRX, espectroscopia Mössbauer y datacion por métodos de luminiscencia », *Bulletin de l'Institut français d'études andines*, 2008, Vol. 37, nº 3, p. 451-475

VILCHEZ CARRASCO, Carolina et MACKIE SORIANO, Fernando, *Cabeza de Vaca. Investigaciones arqueologicas*, Lima : Ministerio de Cultura, 2013, 44 p.

VON HAGEN, Adriana, *Los Chachapoyas y la Laguna de los Condores*, Leymebamba : Ecomallqui E.I.R.L., 2016, 59 p.

VON HAGEN, Victor Wolfgang, *Realm of the Incas*, New York : A Mentor Book, 1961, 223 p.

VREELAND, James, « Ancient Andean Textiles: Clothes for the Dead », *Archaeology*, 1977, Vol. 30, n° 3, p. 166-178

WACHTEL, Nathan, « La réciprocité et l'État inca : de Karl Planyi à John V. Murra », *Annales. Economies, sociétés, civilisations*, 1974, Vol. 29, n° 6, p. 1346-1357

WACHTEL, Nathan, « Les « mitimas » de la vallée de Cochabamba: la politique de colonisation de Huayna Capac », *Journal de la société des Américanistes*, 1980, Vol. 67, p. 297-324

WALLACE, Dwight T., « Cerrillos, an Early Paracas Site in ica, Peru », *American Antiquity*, 1962, Vol. 27, n° 3, p. 303-314

WEDIN, Ake, *El concepto de lo incaico y las fuentes: estudio critico*, Göteborg : Akademiförlaget, 1966, 138 p.

WILSON, Andrew S., BROWN, Emma L., VILLA, Chiara, LYNNERUP, Niels, HEALEY, Andrew, CERUTI, Maria Constanza, REINHARD, Johan, PREVIGLIANO, Carlos H., ARIAS ARAOZ, Facundo, GONZALEZ DIEZ, Josefina et TAYLOR, Timothy, « Archaeological, radiological, and biological evidence offer insight into Inca child sacrifice », *Proceedings of the National Academy of Sciences of the United States of America*, 2013, Vol. 110, n° 33, p. 13322-13327

WINOCK, Michel, *Le Socialisme en France et en Europe*, Paris : Seuil, 1992, 426 p.

WRIGHT, Lori E., « Identifying immigrants to Tikal, Guatemala: Defining local variability in strontium isotope ratios of human tooth enamel », *Journal of Archaeological Science*, 2005, Vol. 32, p. 555-566

YACOBACCIO, Hugo D., ESCOLA, Patricia S., PEREYRA, Fernando X., LAZZARI, Marisa et GLASCOCK, Michael D., « Quest for ancient routes: obsidian sourcing research in Northwestern Argentina », *Journal of Archaeological Science*, 2004, Vol. 31, p. 193-204

YAYA MCKENZIE, Isabel, « Sovereign Bodies: Ancestor Cult and State Legitimacy among the Incas », *History and Anthropology*, 2015, Vol. 26, n° 5, p. 639-660

ZURBACH, Julien, « Archéologie, histoire, économie », *Archéopages. Les archéologues face à l'économie*, 2019, Vol. Hors-série 5, p. 4-9

[1529-1538] Libro primero de Cabildos de Quito. Descifrado por Jorge A. Garcés G., Vol. 1, Quito : Archivo Municipal de Quito, 1934

Chavín. Art, Architecture and Culture, Los Angeles : Cotsen Institute of Archaeology Press at UCLA, 2008, 336 p.

Le Petit Larousse, Paris : Bordas, 1998, 1870 p.

Qhapaq Ñan, Andean Road System. World Heritage Nomination, 2014

Vocabulario políglota incaico : comprende más de 12,000 voces castellanas y 100,000 de keshua del Cuzco, Ayacucho, Junín, Ancash et Aymará, Lima : Tipología del Colegio de propaganda fide del Perú, 1905

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS **7**

AVANT-PROPOS **9**

INTRODUCTION **11**

CHAPITRE 1. LES CHRONIQUES ET LA LITTÉRATURE SCIENTIFIQUE À L'ÉPREUVE DU TERRAIN : CHOIX MÉTHODOLOGIQUES ET ÉTAT DES LIEUX DE LA RECHERCHE **23**

I. **LES SOURCES PRIMAIRES ET LA SÉLECTION DES DONNÉES ETHNO-HISTORIQUES** 25

A. LES DOCUMENTS COLONIAUX À CARACTÈRE ADMINISTRATIF ET LES *RELACIÓNES* NON CENTRÉES SUR L'HISTOIRE INCA 26

1. Retracer la conquête espagnole : entre récit historique et mine d'informations exploitables 26

2. Les sources liées à l'administration coloniale 28

B. LES CHRONIQUES ESPAGNOLES DU XVI^E^ ET DU XVII^E^ SIÈCLE : ENTRE HISTOIRE VÉRIDIQUE, INFLUENCE POLITIQUE ET VISION ROMANCÉE 31

1. La parole sans entraves : 1535-1569 32

2. Les écrits tardifs et le développement de l'influence du pouvoir colonial sur les auteurs : 1569-1617 34

a. *Francisco de Toledo et le contrôle de l'information (1569-1581)* 34

b. *Souplesse du pouvoir colonial et émulation entre chroniqueurs (1581-1617)* 36

II. **DU SOCIALISME IMPÉRIAL AUX PARTICULARISMES RÉGIONAUX : L'ÉCONOMIE INCA DANS TOUS SES ÉTATS** 43

A. LE « SOCIALISME INCA » : 1920-1955 45

B. JOHN MURRA ET LA « VERTICALITÉ ANDINE » AU CŒUR DE LA PENSÉE ÉCONOMIQUE : 1955-1980 48

C. DU DÉBAT SUR LES MARCHÉS À LA POLITISATION DE L'ÉCONOMIE : 1980-2000 56
1. L'existence des marchés, un débat enflammé 56
2. La « politisation » de l'économie inca 59
D. 2000-2019 : CONSIDÉRATIONS ACTUELLES SUR L'ÉCONOMIE INCA 62
III. **CORPUS ARCHÉOLOGIQUE : VARIÉTÉ DES SITES EN LIEN AVEC L'ÉCONOMIE** 67

CHAPITRE 2. RELATIONS ÉCONOMIQUES ASYMÉTRIQUES : UN PHÉNOMÈNE PROTÉIFORME DE CAPTATION DE LA FORCE DE TRAVAIL 75

I. **LA *MIT'A* OU LA POLITIQUE DE TRAVAIL GÉNÉRALISÉ AU CŒUR DU SYSTÈME ÉCONOMIQUE INCA** 77
A. QU'EST-CE QUE LA *MIT'A* ET QUI DEVAIT S'EN ACQUITTER ? 77
1. La nature du tribut inca 77
2. Qui devait s'acquitter du tribut ? 80
B. DOMAINES D'ACTIVITÉ ET CATÉGORISATION DE LA *MIT'A* 86
C. SPÉCIFICITÉ DES MISSIONS LIÉES AU TRIBUT : *MIT'A* DE SERVICE GÉNÉRAL ET *MIT'AYUQ* SPÉCIALISÉS 104
1. Les travailleurs généraux : des *mit'ayuq* polyvalents engagés temporairement 105
2. Les *mit'ayuq* spécialisés : une expertise recherchée et préservée 110
D. LA MIT'A : UN TRAVAIL COLLECTIF MINUTIEUSEMENT ORGANISÉ 120
1. La mise en œuvre de la *mit'a* : cadre légal et dispositions théoriques 120
2. Organisation et gestion de la *mit'a* 127
a. *Le rôle central des quipucamayoc dans la gestion de la mit'a* 128
b. *Un tribut collectif versé à l'échelle de la communauté* 133
c. *Quantifier la mit'a : variation de la durée du service de travail obligatoire* 141
d. *Logistique de déploiement et d'entretien de la force de travail* 146

II. **LE TRAVAIL AU CŒUR DE LA STRATÉGIE INCA D'IMPLANTATION ET DE CONTRÔLE DES TERRITOIRES CONQUIS** 151

A. L'OMNIPRÉSENCE DU TRAVAIL DANS LA PENSÉE ET LA SOCIÉTÉ INCA 151

1. Le rejet de l'oisiveté et de la paresse 152

2. Entre quête de gloire et assujettissement pacifique : comment le travail a façonné la pensée conquérante inca 153

3. Le travail à tout prix : curiosités et paradoxes d'une pratique universelle 155

B. S'ADAPTER POUR DOMINER : STRATÉGIES INCAS D'IMPLANTATION ET D'IMPOSITION DE LA *MIT'A* 158

1. Stratégie de contrôle territorial et manifestations de l'autorité impériale 160

a. *Regroupement des populations et centralisation du pouvoir local* 160

b. *Infrastructures nouvelles et modification du paysage culturel* 161

2. Séduire les hommes, s'allier les dieux : stratégie inca de contrôle hégémonique 165

a. *La séduction des élites* 166

b. *Alliances et implantations religieuses* 168

C. HÉTÉROGÉNÉITÉ DU PAYSAGE DES *MIT'AYUQ* : L'EXEMPLE DU CHINCHASUYU 173

1. Zones écologiques et stratégies d'implantation 174

a. *Ubiquité impériale dans la Sierra centrale et septentrionale* 174

b. *Une présence moins affirmée sur la côte* 185

Les Incas sur la côte sud du Chinchasuyu 187

Les Incas sur la côte nord du Chinchasuyu 194

2. Ce que le cas du Chinchasuyu nous apprend sur la *mit'a* 200

III. **RÉFLEXION CHRONO-ÉCONOMIQUE : HYPOTHÈSES SUR L'ORIGINE DU SYSTÈME INCA D'INTÉGRATION PAR LE TRAVAIL** 205

A. UNE POSSIBLE EXPANSION PRÉCOCE VERS LE COLLASUYU ET SES IMPLICATIONS POUR L'HISTOIRE ÉCONOMIQUE DE L'EMPIRE INCA 207

B. LA LOI DE L'HÉRITAGE PARTAGÉ : UN TOURNANT DANS L'HISTOIRE DE L'ÉCONOMIE INCA ? 215

C. LA *MINCA* : UN TRAVAIL COLLECTIF LOCAL D'INTÉRÊT GÉNÉRAL À L'ORIGINE DE LA *MIT'A* 221
1. Le fonctionnement de la *minca* à l'époque inca 221
a. *L'entretien d'infrastructures locales utiles au pouvoir impérial* 222
b. *Organisation de la minca : une responsabilité partagée* 223
c. *Fréquence et durée de la minca* 225
2. Théorie sur l'évolution concrète et symbolique de la *minca* à l'époque inca .. 228
a. *D'un effort rétribué à un travail collectif d'intérêt général* 228
b. *La minca et la mit'a : héritage et interdépendance* 230
Synthèse 233

CHAPITRE 3. RELATIONS ÉCONOMIQUES SYMÉTRIQUES : ÉCHANGES NON-CONTRAINTS ET COMMERCE PROFESSIONNALISÉ AU SEIN DU TAHUANTINSUYU 235

I. **LES CARACTÉRISTIQUES DU COMMERCE DANS LE MONDE INCA** 237
A. MODE D'ÉCHANGE ET ACTEURS DU COMMERCE 238
1. Troquer sur les marchés : mode d'échange et lieux dédiés 239
2. Marchands amateurs et préempteurs impériaux : acteurs d'un commerce non professionnalisé 242
a. *Marchand amateur : une activité essentiellement féminine* 242
b. *Les « marchands de l'Inca » : prospecteurs et préempteurs impériaux* 245
3. Les marchands professionnels : foyers isolés ou phénomène généralisé ? 247
a. *Les mindaláes : des marchands spécialisés dans le commerce à différents étages écologiques* 249
b. *Les marchands de la province Chincha : un cas controversé* 253
B. NATURE ET VARIÉTÉ DES PRODUITS ÉCHANGÉS 258
1. Stratégie d'acquisition et diversité des denrées alimentaires 259
a. *Produits de la terre et denrées non carnées* 259

Cueillette et récolte de denrées sauvages : l'autre voie d'approvisionnement 263
b. *Activités de prédation et acquisition des denrées carnées* 265
2. Matériaux bruts et biens manufacturés : stratégies d'acquisition et confection d'objets utilitaires destinés à l'échange sur les marchés apparents 270
II. **LE MARCHÉ DANS LE MONDE INCA : UN LIEU D'ÉCHANGES AUX OBJECTIFS VARIÉS** 275
A. LES MARCHÉS COMMUNS ET L'IMPORTANCE DE LA RÉCIPROCITÉ 276
1. Les marchands amateurs et la réciprocité : une quête de connexions sociales 278
2. La question de la localisation des marchés communs 281
B. LES MARCHÉS DE PRESTIGE : DANS LE GIRON DES SANCTUAIRES 284
1. Le pouvoir d'attraction des sanctuaires 285
2. Le marché de Cusipata : un lieu de choix pour honorer l'Inca et les dieux 290
C. L'ÉVENTUALITÉ D'UN COMMERCE EXTÉRIEUR : PERSPECTIVES DE RECHERCHE 299
1. Le marché de Yanatile : carrefour commercial entre les Andes et l'Amazonie ? 299
2. La question des partenaires orientaux 304
Synthèse 307

CHAPITRE 4. SUSTENTER ET RÉGALER : L'ALIMENTATION AU CŒUR DU SYSTÈME ÉCONOMIQUE INCA 309
I. **SUSTENTER LA POPULATION : L'ALIMENTATION COMME OUTIL DE PÉRENNISATION DES CONQUÊTES IMPÉRIALES** 311
A. LA GESTION DES TERRES CULTIVABLES 312
1. L'augmentation des terres cultivables 312
2. La division des terres cultivables 318
3. L'exploitation des terres cultivables 322
B. GESTION ET REDISTRIBUTION DE LA PRODUCTION AGRICOLE 324
1. Stockage et conservation des denrées alimentaires 325

a. *L'architecture des structures de stockage* 325
b. *Modalités de stockage et variété des denrées entreposées* 331
2. Logistique et sélectivité : les enjeux de la redistribution 337
a. *Une redistribution sélective et encadrée* 337
b. *Déploiement de la logistique impériale* 341
II. **RÉGALER LA POPULATION : L'ALIMENTATION COMME OUTIL DE SÉDUCTION ET DE CAPTATION DE LA FORCE DE TRAVAIL** 347
A. LES BANQUETS D'ÉTAT : CADRE FORMEL ET ENJEUX DE POUVOIR 348
1. Politique impériale d'institutionnalisation des banquets 349
2. Consommation de denrées de prestige à haute valeur symbolique 351
a. *Que mangeait-on lors des banquets d'État ?* 352
b. *Que buvait-on lors des banquets d'Etat ?* 356
3. Où avaient lieu les banquets d'État ? 365
B. CONSTRUIRE LA RÉCIPROCITÉ DANS LE REGISTRE FÉMININ : CONSIDÉRATIONS LOGISTIQUES ET PORTÉE SYMBOLIQUE DES BANQUETS D'ÉTAT 370
1. L'*acllahuasi* : pilier logistique d'un État nourricier et séducteur 371
a. *Les acclla : pièce maîtresse des banquets d'État* 372
b. *Les acllahuasi : planification intra-site et stratégie d'implantation macro territoriale* 375
2. L'alimentation ou l'expression symbolique de l'autorité dans le registre féminin 385
Synthèse 387

CHAPITRE 5. MOBILITÉ DES HOMMES ET CIRCULATION DES BIENS : FLUX ÉCONOMIQUES AU SEIN DU TAHUANTINSUYU 389
I. **SE DÉPLACER À L'ÉCHELLE DU TAHUANTINSUYU** 391
A. UN RÉSEAU DE CHEMINS ADAPTÉ AUX BESOINS ÉCONOMIQUES DE L'EMPIRE 391
1. Le Chemin de l'Inca : connecter l'ensemble du territoire impérial 392

2. Prendre la route pour le travail : la mobilité des acteurs économiques de terrain 401

a. *Variété formelle des structures dédiées au logement et à l'approvisionnement des voyageurs* 403

b. *Optimiser les déplacements et contrôler les flux de marchandises : le rôle stratégique des ponts* 413

B. DES DÉPLACEMENTS DÉFINITIFS DE POPULATION AU SERVICE DE L'ÉCONOMIE : LE CAS PARTICULIER DES *MITIMAES* 418

1. Stabiliser, pérenniser et exploiter : les enjeux économiques de l'implantation de *mitimaes* 420

a. *Stabiliser une région et pérenniser les connexions routières* 421

b. *Exploiter les ressources d'une région : la mission des mitimaes producteurs* 425

2. Sur les traces des *mitimaes* : croisement des données et identification..... 429

II. **TOUTES LES ROUTES MÈNENT À CUSCO : AU CŒUR DU RÉSEAU DE CIRCULATION DES BIENS PRÉCIEUX** 439

A. L'AIMANT CUSQUÉNIEN : IMPLICATIONS SYMBOLIQUES DE LA CAPTATION DES RESSOURCES DU TAHUANTINSUYU 443

1. L'exploitation des ressources minérales du Collasuyu et du Cuntisuyu 444

a. *Les Incas et la diffusion du bronze à l'étain du Collasuyu* 445

b. *L'obsidienne du Cuntisuyu : une pierre soigneusement sélectionnée pour sa provenance* 451

2. La captation des offrandes du Chinchasuyu et de l'Antisuyu 455

a. *Le mullu du Chinchasuyu : symbole trompeur d'une domination inca négociée* 456

b. *La coca de l'Antisuyu : une offrande populaire largement consommée* 462

B. HONORER PAR LE DON : CUSCO OU LE THÉÂTRE ÉCONOMIQUE D'ALLÉGEANCES POLITIQUES 466

1. L'Inca : créateur et unique pourvoyeur d'insignes de prestige officiels 467

2. Logistique impériale de production des insignes de prestige 473
a. *L'orfèvrerie d'État : circuit d'approvisionnement des ateliers impériaux* .. 473
b. *L'industrie textile impériale et la circulation des qumpi* 479
Synthèse 487

CONCLUSION 489

BIBLIOGRAPHIE 499

TABLE DES MATIÈRES 527

TABLE DES ILLUSTRATIONS 535

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Figure 1. Carte du monde inca (infographie : David Barreiro - source : *The Great Inka Road. Engineering an Empire*, sous la direction de MATOS MENDIETA, Ramiro et BARREIRO, José, 2015, p. 1) …… 22

Figure 2. Carte des sites (incas et pré-incas) ayant fait l'objet d'une couverture photographique lors des missions au Pérou de 2016 et 2018 (infographie : David Barreiro) ……... 70

Figure 3. Carte des sites incas proches de Cusco ayant fait l'objet d'une couverture photographique lors de la mission au Pérou de 2016 ……... 71

Figure 4. Temple de Viracocha érigé par le pouvoir inca à l'Horizon Tardif, site de Raqchi (province de Cusco), Collasuyu (crédits photo : David Barreiro) ……. 85

Figure 5. Femme tissant dans le cadre de la *mit'a* (source : HUAMAN POMA DE AYALA, Felipe, *Nueva crónica y buen gobierno*, folio 215) ……. 95

Figure 6. Site inca de Quebrada de la Vaca (province de Caravelí), Cuntisuyu (crédits photo : David Barreiro) 97

Figure 7. Porteurs de charges alimentaires à destination des entrepôts impériaux (source : HUAMAN POMA DE AYALA, Felipe, *Nueva crónica y buen gobierno*, folio 244) …… 99

Figure 8 : Troupe inca faisant face à des guerriers issus notamment des ethnies Cañari et Chachapoya (source : HUAMAN POMA DE AYALA, Felipe, *Nueva crónica y buen gobierno*, folio 161) ……. 115

Figure 9 : Un haut-fonctionnaire en charge du contrôle des entrepôts présente à Tupac Inca Yupanqui un *quipu* servant à inventorier leur contenu (source : HUAMAN POMA DE AYALA, Felipe, *Nueva crónica y buen gobierno*, folio 335) …….. 129

Figure 10 : *Quipucamayoc* tenant un *quipu* et cases tracées sur le sol avec cailloux à l'intérieur pour procéder aux calculs (source : HUAMAN POMA DE AYALA, Felipe, *Nueva crónica y buen gobierno*, folio 360) ……. 132

Figure 11. Niches trapézoïdales observées sur le site d'Intihuatana de Vischongo (province de Vilcashuaman), Chinchasuyu (crédits photo : David Barreiro) …….. 162

Figure 12. Niches trapézoïdales observées sur le site de Tarmatanbo (province de Tarma), Chinchasuyu (crédits photo : David Barreiro) ……... 162

Figure 13. Appareil typique inca observé sur le site de Huánuco Pampa (province de Dos de Mayos), Chinchasuyu (crédits photo : David Barreiro) …… 163

Figure 14. Vue axonométrique et vue en plan de différentes formes d'*ushnu*, de gauche à droite : Curamba, Pumpu, Vilcashuaman, Aypate et Huánuco Pampa (source : *Qhapaq Ñan*, Andean Road System, Dossier de nomination au Patrimoine mondiale de l'humanité présenté à l'UNESCO, p. 109) …… 163

Figure 15. Plan du site de Pachacamac : emplacement de l'*Intihuasi* et de l'*acllahuasi* (édifices incas) et de la Place des Pèlerins aménagée par le pouvoir central, (source : Eeckhout, Peter, « Change and permanency on the coast of ancient Peru: the religious site of Pachacamac », *World Archaeology*, 2013, p. 124) …… 170

Figure 16. *Intihuasi* (Temple du Soleil) du site de Pachacamac, vue depuis le nord-ouest (crédits photo : David Barreiro) ……... 171

Figure 17. *Intihuasi* (Temple du Soleil) de Pachacamac, vue depuis le sud-ouest (crédits photo : D. Barreiro) 171

Figure 18. Carte des sites incas abritant un *ushnu* monumental dans la zone comprise entre Cusco et Vilcashuaman …….. 175

Figure 19. *Ushnu* du site de Saywite (crédits photo : David Barreiro) …… 175

Figure 20. *Ushnu* du site de Curamba (crédits photo : David Barreiro) ……. 176

Figure 21. *Ushnu* du site de Vilcashuaman (crédits photo : David Barreiro) ……. 176

Figure 22. Carte des sites incas d'envergure du Chinchasuyu, de Vilcashuaman à Quito (infographie : David Barreiro - source : MATOS MENDIETA, Ramiro et BARREIRO, José, The Great Inka Road. Engineering an Empire, p. 75-83) ……. 177

Figure 23. Transfert de produits de la *ceja de selva* de Monobamba vers Hatun Xauxa et Tarmatambo …… 181

Figure 24. *Kallanka* inca implantée dans la partie nord-ouest du site de Kuelap (province de Luya), Chinchasuyu (crédits photo : David Barreiro) …….. 181

Figure 25. Momies chachapoyas d'époque inca (conservées au Museo Leymebamba, Pérou) ……. 182

Figure 26. Plan du site archéologique de Gran Pajatén (source : Ravines, Rogger, « Arqueología del Río Abiseo. Astibos y disquisiciones », *Boletín de Lima*, XXIV, n°128, 2002) ……. 182

Figure 27. Transferts de produits de la *selva* amazonienne depuis Gran Pajatén vers les centres administratifs incas de Cochabamba et Huamachuco dans le cadre de la *mit'a* …….. 183

Figure 28. Carte de la côte du Chinchasuyu, distinguant les limites de la côte nord et de la côte sud (infographie : David Barreiro) …… 186

Figure 29. Carte des sites d'envergure de la côte sud du Chinchasuyu (sites pré-incas en orange et incas en jaune) ……. 189

Figure 30. Vue satellite du site de Tambo Colorado et du segment de *Qhapaq Ñan* le traversant (source : Google Earth) ……... 189

Figure 31. Niches trapézoïdales incas et architecture d'adobe, Tambo Colorado (crédits photo : David Barreiro) ……... 190

Figure 32. Structures incas dans le secteur I, Paredones de Nasca (crédits photo : David Barreiro) ……. 190

Figure 33. *Incahuasi* ou « palais de l'Inca » (unité III, secteur III), Huaca La Centinela (crédits photo : David Barreiro) ……... 191

Figure 34. Vestiges d'un mur d'adobe inca sur le site de Cerro Azul (crédits photo : David Barreiro) ……. 191

Figure 35. Connexion à vol d'oiseau entre Pachacamac et Hatun Xauxa …… 192

Figure 36. Carte des sites d'envergure de la côte nord du Chinchasuyu (sites pré-incas en orange et incas en jaune) ……. 195

Figure 37. Vue satellite du site de Paramonga (source : Google Earth) ……. 196

Figure 38. Murs côté sud du site de Paramonga (crédits photo : David Barreiro) …….. 196

Figure 39. Bastion nord-ouest du site de Paramonga (crédits photo : David Barreiro) …….. 197

Figure 40. Connexion à vol d'oiseau entre Farfán et Cajamarca ……. 198

Figure 41. Jeune fille (**de 12 ans**) portant une charge et guidant des camélidés (source : HUAMAN POMA DE AYALA, Felipe, *Nueva crónica y buen gobierno*, folio 225) ……... 244

Figure 42. Localisation de la région de Quito et de la région de Chincha, foyers de marchands professionnels à l'époque inca (Infographie : David Barreiro) ……... 248

Figure 43. Jeune fille (9 ans) cueillant des fleurs pour le compte de ses parents ou de la communauté (source : HUAMAN POMA DE AYALA, Felipe, *Nueva crónica y buen gobierno*, folio 227) …… 264

Figure 44. Jeune garçon (9 ans) chassant des oiseaux pour le compte de ses parents et de son *curaca* (source : HUAMAN POMA DE AYALA, Felipe, *Nueva crónica y buen gobierno*, folio 206) …… 267

Figure 45. Jeune garçon (12 ans) chassant des oiseaux pour le compte de la communauté (source : HUAMAN POMA DE AYALA, Felipe, *Nueva crónica y buen gobierno*, folio 204) …….. 268

Figure 46. Figurine de camélidé inca (5,1 x 3,8 x 1,3 cm), alliage or-argent-cuivre, 1400-1533 ap. J.-C., MET 286

Figure 47Figurine masculine inca (2,6 x 1,9 x 1,3 cm), alliage or-argent, 1400-1533 ap. J.-C., MET …… 286

Figure 48. Bas-relief représentant la « Divinité suprême », culture Chavín (1000-200 av. J.-C.), Chavín de Huántar (provenance), Museo Nacional Chavín (crédits photo : D. Barreiro) …….. 289

Figure 49. « Divinité suprême », dessin de R. Burger (source : BURGER, Richard L, « In the realm of the Incas : an archaeological reconsideration of household exchanges, long distance trade and marketplace ine the Pre-Hispanic central Andes », dans : *Merchants, markets and exchange in the pre-columbian world*, 2013, p. 326) 289

Figure 50. Plan de Cusco, localisation de la place Aukaypata et du marché de Cusipata (Infographie : David Barreiro) ……... 292

Figure 51. Vestiges du *Coricancha*, sur lesquels est bâtie l'église Santo Domingo (crédits photo : D. Barreiro) 294

Figure 52. Localisation du marché de Yanatile (El Encuentro) et localisation possible de la forteresse de Tonquini aux abords des rapides de Pongo de Mainique …… 301

Figure 53. Territoires des Piros, Matsiguengas et Cashinahuas à l'époque inca (sources : RENARD CASEVITZ, France-Marie, 1993, p. 28 - THAYLOR, A.C., SAIGNES, Thierry et RENARD CASEVITZ, France-Marie, 1986, p. 86 - FARABEE, William Curtis, 1922, p. 53) ……. 303

Figure 54. Hache inca en bronze (L : 22,7 cm), XV-XVI[e], MET …… 306

Figure 55. Terrasses agricoles organisées en cercles concentriques sur le site inca de Moray, situé dans la région de Cusco (crédits photo : David Barreiro) …… 316

Figure 56. Différentes formes d'*andenes* observées à travers le Tahuantinsuyu. De haut en bas : Yucay – Pisac – Machu Picchu – Ollantaytambo – Huchuy Cusco (Infographie : D. Barreiro - Source : *Qhapaq Ñan, Andean Road System. World Heritage Nomination*, 2014, p. 90-92) ……. 317

Figure 57. Carte des domaines impériaux (source : NILES, Susan A., « Considering Inka Royal Estates », dans *The Inka Empire. A Multidisciplinary Approach*, sous la direction de SHIMADA, Izumi, 2015, p. 234) …….. 321

Figure 58. Modélisations de différents types de *qollqa* : plans circulaire et rectangulaire (Infographie : David Barreiro) ……... 326

Figure 59. Modélisations de différents types de *qollqa* : plans circulaire et rectangulaire (Infographie : David Barreiro) ……... 327

Figure 60. *Qollqa* allongés implantés sur le versant faisant face au site inca d'Ollantaytambo (crédits photo : David Barreiro) ……... 327

Figure 61. Vue satellite des alignements de *qollqa* circulaires sur le site inca de Chakamarka ……. 328

Figure 62. Alignement de *qollqa* circulaires sur le site inca de Chakamarka (crédits photo : David Barreiro) ... 328

Figure 63. *Qollqa* rectangulaires surplombant le site inca de Tarmatambo (crédits photo : David Barreiro) …. 329

Figure 64. Silos semi-enterrés du site d'El Aspero témoignant de l'ancienneté de la pratique du stockage de produits marins sur la côte centrale du Pérou, période Précéramique (crédits photo : David Barreiro) …….. 330

Figure 65. Grand entrepôt du site inca de Quebrada de la Vaca, sur la côte sud du Pérou (crédits photo : David Barreiro) ……... 331

Figure 66. Vue satellite du site de Camata Tambo (source : Google Earth) …… 344

Figure 67. Vue du site de Camata Tambo depuis l'est (crédits photo : David Barreiro) ……. 344

Figure 68. Carte de l'intégralité des *tambo* référencés dans les *Ordenanzas* de 1543 (source : VACA DE CASTRO, Cristobal, *Ordenanzas de tambo (Cusco, 1543)*, 2018, p. 156) …… 345

Figure 69. Noble inca buvant avec Inti/le Soleil (source : HUAMAN POMA DE AYALA, Felipe, *Nueva crónica y buen gobierno*, folio 246) ……... 357

Figure 70. *Urpu* inca (12,7 x 10,8 x 8,9 cm), céramique, XV-XVI[e] s., MET ……. 360

Figure 71. *Urpu* inca (21,9 x 18,8 x 14,6 cm), céramique, XV-XVI[e] s., MET …… 361

Figure 72. *Kero* inca (11,7 x 10,2 cm), bois, XV-XVI[e] s., MET ……. 361

Figure 73. *Kero* inca (21,6 x 19,7 cm), bois, XV-XVI[e] s., MET …… 362

Figure 74. *Kero* inca (H : 15,2 cm), céramique, XV-XVI[e] s., MET ……. 362

Figure 75. *Aquilla* inca en argent (24,8 x 9,5 cm), argent, XV-XVI[e] s., MET …… 363

Figure 76. Bras tenant un *kero* (26,2 x 8,9 x 14 cm), céramique (inca ? provenance : Pérou), XV-XVI[e] s., MET 363

Figure 77. *Acllahuasi* du site de Pachacamac (crédits photo : David Barreiro) ……. 367

Figure 78. Plan de Huánuco Pampa (d'après MORRIS, Craig et THOMPSON, Donald E, 1985, p. 54-55), avec localisation de l'*acllahuasi* (rouge), l'*ushnu* (jaune) et la place centrale (vert) …… 368

Figure 79. Plan de Pumpu (d'après MATOS MENDIETA, Ramiro, 1994) avec localisation de l'*acllahuasi* (rouge), l'*ushnu* (jaune) et la place centrale (vert) …… 369

Figure 80. Carte des *acllahuasi* identifiés sur le terrain ou historiquement documentés (Infographie : David Barreiro) ……... 378

Figure 81. Vue satellite du site de Huánuco Pampa (rouge : *acllahuasi*, orange : *ushnu*, blanc : place centrale) 380

Figure 82. Vue satellite du site de Pumpu (rouge : *acllahuasi*, orange : *ushnu*, blanc : place centrale) ……. 380

Figure 83. Plan de l'*acllahuasi* de Huánuco Pampa (source : MORRIS, Craig et THOMPSON, Donald E, 1985, p. 71) …… 382

Figure 84. Plan de l'*acllahuasi* de Pumpu (source : MATOS MENDIETA, Ramiro, 1994, p. 262) ……. 382

Figure 85. *Ushnu* érigé au centre de la place centrale du site de Huánuco Pampa (crédits photo : David Barreiro) ……... 383

Figure 86. *Ushnu* érigé sur la place centrale du site de Pumpu (crédits photo : David Barreiro) …… 383

Figure 87. Les différentes composantes du *Qhapaq Ñan* : chemin de la montagne (en rouge), chemin de la côte (en bleu) et chemins transversaux (en jaune), schéma général (d'après HYSLOP, John, *The Inca Road System*, 1984) …… 395

Figure 88. Tronçon pavé du *Qhapaq Ñan* menant au Machu Picchu (crédits photo : David Barreiro) ……. 398

Figure 89. *Qhapaq Ñan* et localisation de certains sites importants évoqués dans cette étude (Infographie : David Barreiro) ……... 399

Figure 90. Un *chasqui* en avertissant un autre de son arrivée et de la transmission imminente d'un message grâce à un *pututu* (source : HUAMAN POMA DE AYALA, Felipe, *Nueva crónica y buen gobierno*, folio 350) ….. 405

Figure 91. Reconstitution d'un *tambo* typique de grandes dimensions abritant plusieurs *kallanka* (Infographie : David Barreiro) …… 407

Figure 92. Transporteur indigène (au service d'un colon espagnol) chargeant un lama (source : HUAMAN POMA DE AYALA, Felipe, *Nueva crónica y buen gobierno*, folio 524) …… 411

Figure 93. Pont suspendu et membre de la noblesse inca chargé par l'État inca du contrôle des ponts (source : HUAMAN POMA DE AYALA, Felipe, *Nueva crónica y buen gobierno*, folio 356) …… 415

Figure 94. Lieux d'implantation de *mitimaes* stabilisateurs le long de la frontière sud-orientale du Tahuantinsuyu (Infographie : David Barreiro) …….. 424

Figure 95. Déplacement de *mitimaes* producteurs originaires d'Ica vers la vallée de Cochabamba et localisation de sites accueillant de la main d'œuvre qualifiée ou vouée à se spécialiser (Infographie : David Barreiro) …… 427

Figure 96. Murs en zigzag du site de Sacsayhuaman, surplombant Cusco (crédits photo : David Barreiro) ….. 442

Figure 97. Disque en cuivre doré (diamètre : 17,5 cm), site de Loma Negra, culture Mochica (Intermédiaire Ancien), MET …….. 447

Figure 98. *Tumi* inca (H : 15,8 cm), bronze, XV-XVI^{e} s., MET …… 449

Figure 99. Tête de massue zoomorphe inca (6 x 6,3 cm), bronze, XV-XVI^{e} s., MET …… 449

Figure 100. *Tupu* inca (16,8 x 4,1 cm), bronze, XV-XVI^{e} s., MET …… .. 450

Figure 101. Exportation vers Cusco de l'obsidienne du Cuntisuyu et de l'étain (utilisé dans la confection de bronze à l'étain) du Collasuyu (Infographie : David Barreiro - source : LECHTMAN, Heather, « The Inka, and Andean Metallurgical Tradition, dans *Variations in the Expression of Inka Power*, 2007, p. 333) ……. 454

Figure 102. Conque de spondyle découverte sur le site de Caral au Pérou, période Précéramique (crédits photo : David Barreiro) …… 458

Figure 103. *Pututu* (conque de *strombus galeatus*) découvert dans la *Galería de las Caracolas* sur le site de Chavín de Huántar, Horizon Ancien, Museo nacional Chavín (crédits photo : David Barreiro) …….. 458

Figure 104. Voies potentielles de circulation du *mullu* depuis le nord-ouest du Chinchasuyu vers Cusco (Infographie : David Barreiro) ……. 461

Figure 105. Ornement de nez (6,7 x 10,8 x 1,3 cm), or, culture Mochica, découvert sur le site de Loma Negra (Pérou), Intermédiaire Ancien, MET …… 469

Figure 106. Ornements d'oreille (diamètre : 13,5 cm), or, culture Chimu, Intermédiaire Tardif, MET …… 469

Figure 107. Tunique (108,5 x 109 cm), culture Huari, Horizon Moyen, MET …… 470

Figure 108. Coiffe (12,7 x 43,8 cm), laine de camélidé, culture Tiahuanaco, Horizon Moyen, MET …… 470

Figure 109. Localisation des mines d'argent de Porco et de Potosi (Collasuyu) et des mines d'or de Vilcabamba (Chinchasuyu), Carabaya, Chuquiago et Tarapaca (Collasuyu) citées par les chroniqueurs (Infographie : David Barreiro) ……... 474

Figure 110. Installations incas à proximité des mines de Porco (source : VAN BUREN, Mary et PRESTA, Ana María, « The Organization of Inka Silver Production in Porco, Bolivia », dans *Distant Provinces in the Inka Empire*, p. 182) ……. 476

Figure 111. Colline (à gauche) abritant les nombreux fours de fondeurs et surplombant la place centrale du site de Curamba, Chinchasuyu (crédits photo : David Barreiro) ……. 478

Figure 112. *Unku* inca (75,6 x 94 cm), laine de camélidé et coton, Horizon Tardif, MET …….. 481

Figure 113. *Unku* inca (73,7 x 88,9 cm), laine de camélidé et coton, Horizon Tardif, MET ……. 481

Figure 114. *Unku* inca (52,4 x 41,9 cm), laine de camélidé, Horizon Tardif, MET …… 482

Figure 115. *Unku* inca (106,7 x 72,4 cm), coton et plumes, Horizon Tardif, MET …… 482

Figure 116. Enclaves d'État abritant des *qumpicamayoc* aux abords du lac Titicaca et dans la région de Cusco (Infographie : David Barreiro - source : PHIPPS, Elena, « Inka Textile Traditions and their Colonial Counterparts » dans *The Inka Empire. A Multidisciplinary Approach*, 2015, p. 201) …….. 485

Figure 117. *Aclla* occupées à tisser sous l'œil vigilant d'une *mamacona* (source : HUAMAN POMA DE AYALA, Felipe, *Nueva crónica y buen gobierno*, folio 298) …….. 485

Tableau 1. Corpus de sites archéologiques cités dans notre étude ……. 74

Tableau 2. Catégorisation de la *mit'a* et liste des tâches relevant de chaque domaine d'activité ……. 89

Tableau 3. Catégorisation de la *mit'a* et répartition des tâches entre *mit'a*yuq généraux et spécialisés …….. 119

Tableau 4. Produits alimentaires identifiés dans les *qollqa* associées aux sites d'Hatun Xauxa (Chinchasuyu) et Camata Tambo (Cuntisuyu) ……. 336

L'économie du monde inca. Fondements théoriques, manifestations concrètes et implications symboliques des mécanismes en vigueur à l'Horizon Tardif (1400-1533)

Résumé

À l'image de la mosaïque culturelle que constituait le Tahuantinsuyu, le système économique mis en place par les Incas dans le courant du XV^e^ siècle se caractérisait par sa complexité. Cette étude propose de plonger au cœur d'une mécanique dont l'essence même des rouages échappa souvent aux observateurs coloniaux. Les chroniqueurs du XVI^e^ et du XVII^e^ siècle consignèrent cependant dans leurs œuvres respectives de précieuses informations. À l'aune de l'important volume de données archéologiques dont nous disposons désormais, elles doivent permettre d'appréhender la singularité d'une économie adaptée à la pensée andine. Cette approche croisée mène dans un premier temps à analyser les relations symétriques et asymétriques qui prévalaient au sein de l'empire. Celles-ci prenaient la forme d'échanges volontaires ou contraints de biens et de force de travail. Elles pouvaient dépasser le cadre géographique du territoire politique pour s'inscrire plus largement dans un espace s'apparentant à un véritable monde inca. Une fois définis ces fondements du système, il convient alors de considérer les domaines de l'alimentation et des flux matériels et humains. Ces deux piliers essentiels étaient en effet au cœur d'une stratégie impériale d'intégration des populations soumises par l'Inca reposant principalement sur l'économie. Au-delà de la compréhension des mécanismes relatifs à cette dernière, cette étude se veut un moyen d'approfondir la réflexion sur les raisons de l'élaboration par les Incas d'un tel système durant l'Horizon Tardif.

Mots-clés : économie inca ; empire inca ; archéologie préhispanique ; *mit'a* ; travail ; échanges ; commerce ; marchés ; flux économiques ; alimentation ; intégration ; économie politique ; réciprocité andine

The Economy of the Inca World: Theoretical Foundations, Tangible Evidence and Symbolic Implications of the Mechanisms in Use during the Late Horizon (1400-1533)

Summary

Just like Tawantinsuyu was a patchwork of many cultures, the economic system that the Incas implemented during the 15th century was complex. This study offers to dive into the mechanisms, which colonial explorers often did not realize existed. However, chroniclers of the 16th and 17th centuries recorded a number of useful information in their writings. With regard to the important amount of archaeological data available, these records may allow us to grasp the singular nature of an economy that fits the Andean way of thinking. This joint approach first leads to analyzing symmetrical and asymmetrical relationships, which dominated in the empire. These could be voluntary or forced exchanges of goods and workforce. They could go beyond the limits of a political territory to cover a larger area, which appeared as a true Inca world. Once the backbone of the economic system is described, one may move on to exploring the fields of nutrition on the one hand and human and material flow on the other. These two elements were the pillars that stood at the center of the imperial strategy: peoples subdued by Inca power were integrated into the empire through the economy. Ultimately, this study also aims at interrogating the reasons why the Incas set such a system in the Late Horizon.

Keywords: inca economy ; inca empire ; inca world ; prehispanic archaeology ; *mit'a* ; workforce ; exchanges; trade ; markets ; economic flow ; nutrition ; integration ; political economy ; andean reciprocity

UNIVERSITÉ SORBONNE UNIVERSITÉ

ÉCOLE DOCTORALE :
ED 124 – Histoire de l'Art et Archéologie Galerie Colbert (INHA, 2 rue Vivienne, 75002, Paris)
DISCIPLINE : Théorie et pratique de l'archéologie

Rapport-gratuit.com
LE NUMERO 1 MONDIAL DU MÉMOIRES